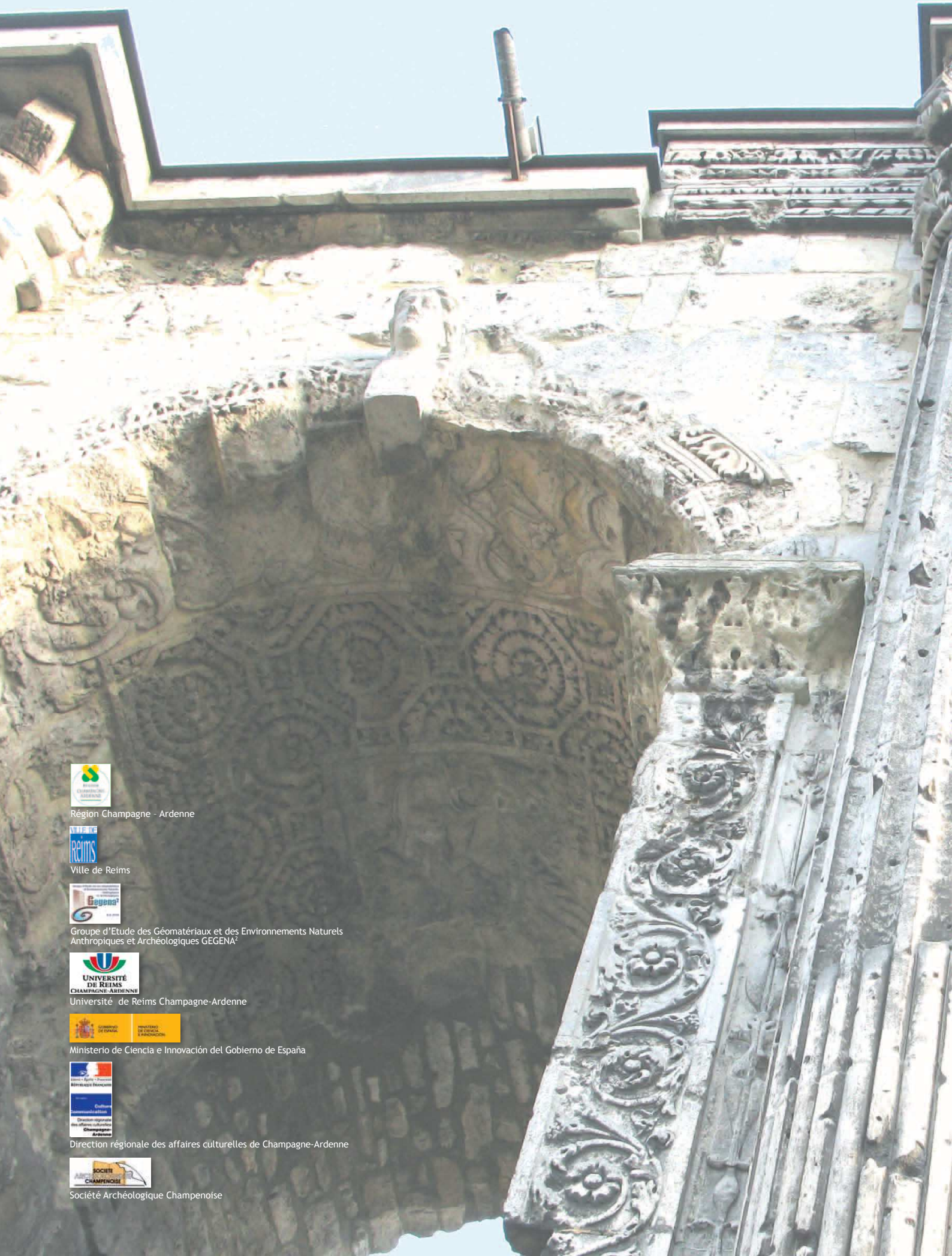


SIMULACRA ROMAE

Rome, les capitales de province
(*capita prouinciarum*) et la création
d'un espace commun européen
Une approche archéologique



Région Champagne - Ardenne



Ville de Reims



Groupe d'Etude des Géomatériaux et des Environnements Naturels Anthropiques et Archéologiques GEGENA²



Université de Reims Champagne-Ardenne



Ministerio de Ciencia e Innovación del Gobierno de España



Direction régionale des affaires culturelles de Champagne-Ardenne



Société Archéologique Champenoise

SIMULACRA ROMAE

Rome, les capitales de province
(*capita prouinciarum*) et la création
d'un espace commun européen
Une approche archéologique



Région Champagne
Ardenne



Ville de Reims



Groupe d'Etude des Géomatériaux
et des Environnements Naturels
Anthropiques et Archéologiques
GEGENA



Université de Reims
Champagne-Ardenne



Ministerio de Ciencia e Innovación
del Gobierno de España



Direction régionale des affaires
culturelles de Champagne-Ardenne



Société Archéologique Champenoise

SOCIETE ARCHEOLOGIQUE CHAMPENOISE

Mémoire n° 19 - 2010

Prix 30 €

Bureau

Président : Nicole Poulain

Vice-présidents : Aline Bataille, Michel Godin

Secrétaire : Jean-Claude Rouffignac

Secrétaire-adjoint : Odile Lebarbier

Trésorier : Denis Menet

Trésorier-adjoint : Philippe Denis

Siège social et adresse postale

Maison de la Vie associative

Boîte 48, 122bis, rue du Barbâtre

F 51100 REIMS

Tél. : 06.32.13.52.60

Site Internet : www.sac.asso.fr

Courriel : contact@sac.asso.fr

C.C.P : SAC 630-29 K Châlons-en-Champagne

IBAN : FR23 2004 1010 0200 6302 9K02 319 – BIC : PSSTFRPPCHA

Cotisations

Le montant de la cotisation annuelle pour 2010 est fixé à :

personnes physiques : 35 €

personnes morales : 45 €

Elles sont dues dès le début de l'année.

En échange de cette cotisation, les bulletins de la Société Archéologique champenoise vous sont remis gracieusement.

La carte de membre de la SAC, établie lors de l'adhésion, est valable en permanence.

En cas de démission, elle est à retourner au siège de l'association.

Dépôt légal : 2^{ème} trimestre 2010

ISSN 0764-9908

ISBN 978-2-918253-04-4

Le directeur de la publication : Ricardo González Villaescusa

Parution trimestrielle - Les textes publiés dans ce Mémoire n'engagent que leurs auteurs

Simulacra Romae II. Rome, les capitales de province (*capita prouinciarum*) et la création d'un espace commun européen. Une approche archéologique

Organisation

Université de Reims Champagne-Ardenne
Groupe d'Etude des Géomatériaux et des Environnements Naturels Anthropiques et Archéologiques
GEGENA²

avec le soutien financier de la Région Champagne-Ardenne et de la Ville de Reims

avec le soutien financier du projet scientifique «Tarraco, Corduba, Emerita. La gran arquitectura pública en las capitales romanas de Hispania» (HUM 2006-12757) du Ministerio de Ciencia e Innovación (Espagne)

Comité d'organisation

Ricardo González Villaescusa (Professeur d'Archéologie - Université de Reims Champagne-Ardenne)
Vincent Barbin (Professeur de Géologie - Université de Reims Champagne-Ardenne)
Joaquín Ruíz de Arbulo (Université de Lleida, Espagne)
Ricardo Mar Medina (Université Rovira i Virgili, Tarragona, Espagne)

Secrétaire à l'organisation

Dominique Pargny

Comité scientifique

Ricardo González Villaescusa (Université de Reims Champagne-Ardenne)
Didier Marcotte (Université de Reims Champagne-Ardenne)
Joaquín Ruíz de Arbulo (Université de Lleida, Espagne)
Ricardo Mar Medina (Université Rovira i Virgili, Tarragona, Espagne)
Maria Manuela Martins (Université do Minho, Portugal)
Markus Trunk (Université de Trier)

Actes du colloque tenu à Reims les 19, 20 et 21 novembre 2008 édités
par la Société Archéologique Champenoise

Édition

Ricardo González Villaescusa
Joaquín Ruíz de Arbulo

Secrétariat à l'édition

Benjamin Dufour
Anne Huvig
Claire Pichard

Couverture et design



Esther Vidal i Ros

Maquette et impression

Martín Impresores S.L.

Índice

Proemio	
Ricardo GONZÁLEZ VILLAESCUSA; Joaquín RUIZ DE ARBULO	9
Il tempio di Venere Genitrice e le novità archeologiche sul Foro di Cesare	
Milella MARINA	13
Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare	
Lucrezia UNGARO	21
El foro de la colonia Tarraco entre la República y el Imperio	
Ricardo MAR; Joaquín RUIZ DE ARBULO; David VIVÓ	39
<i>Colonia Patricia Corduba</i> hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial	
Juan F. MURILLO	71
Carthago de Hispania, emporio comercial del Mediterráneo occidental	
Sebastián F. RAMALLO ASENSIO; Elena RUIZ VALDERAS	95
<i>Bracara Augusta</i>. Balanço de 30 anos de investigação arqueológica na capital da Galécia Romana	
Manuela MARTINS; Luís FONTES	111
<i>Narbo</i>, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité : pour une approche renouvelée des espaces littoraux	
E. DELLONG	125
<i>Burdigala</i> à la lumière des nouvelles découvertes	
D. BARRAUD; Ch. SIREIX	161
Nouvelles données sur la topographie de Lugdunum	
A. DESBAT	171
REIMS. Quelques acquis récents de la recherche archéologique	
R. NEISS	183
Augusta Treverorum - Débuts et développement d'une métropole	
M. TRUNK	195
Reims capitale de la Gaule Belgique et le réseau des villes de la province. Un essai	
Ricardo GONZÁLEZ VILLAESCUSA	201

Proemio

L'aventure *Simulacra Romae* remonte au début des années 2000, avec la mise en place d'une page web issue d'un *network* ou réseau informatique, financé par un projet européen dans le cadre de *Culture 2000*.

Ce projet réunit les équipes d'archéologues des différentes villes qui partagent le rôle de chef lieu d'une ancienne province de l'Empire Romain. L'objectif de ce projet était de réunir les connaissances et acteurs de la recherche sur les villes qui avaient formé un premier espace commun aux européens. Le site *Simulacra Romae* présente au grand public toutes les actualités de la recherche selon une double approche, à la fois scientifique et vulgarisatrice. Il s'agit de mettre à disposition des chercheurs et du grand public des études architecturales et des analyses historiques et archéologiques, ainsi qu'un matériel bibliographique. Les administrateurs du site proposent une mise à jour permanente des données et résultats à travers la réalisation de cartes archéologiques et de documents d'évaluation urbaine et des visites virtuelles des différents sites étudiés.

L'aventure *Simulacra Romae* c'est aussi un colloque qui s'est tenu les 12, 13 et 14 décembre 2002, dont les actes, édités en 2004 dans le volume *Simulacra Romae. Roma y las capitales provinciales del occidente europeo. Estudios arqueológicos*, peuvent être consultés sur le site www.simulacraromae.net.

Le projet d'organiser une seconde session de conférences est né à Tarragone, ancienne capitale de province de la *tarraconensis* par une magnifique journée de juillet 2007 à la belle ville méditerranéenne. *Simulacra Romae II* devait réunir les participants de l'ancien projet et en accueillir de nouveaux qui n'avaient pas pu collaborer au premier colloque. Cette nouvelle édition devait présenter les données récentes recueillies sur l'urbanisme antique des anciennes capitales de province romaines et examiner les méthodologies d'approche des villes historiques à partir des problèmes soulevés par l'urbanisation actuelle.

L'ouvrage que vous avez entre les mains rassemble les communications du colloque *Simulacra Romae II*, organisé les 19, 20 et 21 novembre 2008 à Reims. Le choix d'adopter une démarche comparatiste à l'occasion de cette manifestation s'est naturellement imposé. Il s'agissait d'évaluer le processus historique de la romanisation à travers l'étude de différentes capitales provinciales. Tout au long de ces conférences, les intervenants, originaires de divers pays européens, nous ont fait visiter les actuelles villes de Lyon, Narbonne, Bordeaux, Trèves, Reims, Carthagène, Tarragone, Mérida, Braga et Rome et leurs sosies antiques : *Lugdunum*, *Narbo*, *Burdigala*, *Augusta Treverorum*, *Durocortorum*, *Carthago Nova*, *Tarraco*, *Emerita Augusta*, *Bracara Augusta* et, bien sûr, *Roma*.

Toutes ces villes n'ont pas nécessairement eu le même statut juridique, ni les mêmes chronologies et processus de fondation. En revanche, elles partagent leur nature de *effigies parvae simulacrae (Romae)* «images de Rome» en apparaissant comme d'authentiques *exempla* auprès des populations locales de leur environnement provincial.

À travers leurs grands ouvrages et monuments publics (enceintes et portes, aqueducs, forums, thermes, théâtres, amphithéâtres, cirques, monuments funéraires et voies routières...), l'architecture de ces villes a toujours souligné la présence d'un «passé commun» dans l'histoire des différentes nations européennes.

Durant ces dernières années les villes ont été intensément étudiées à l'occasion de fouilles préventives liées aux aménagements contemporains. Les nouvelles méthodes de gestion archéologique développées dans la dernière décennie ont produit une grande quantité de données qui ne sont pas toujours convenablement exploitées. Parallèlement, de nouvelles formes de muséalisation et de revalorisation du patrimoine archéologique se sont mises en place.

L'intérêt pour Rome et son empire s'est révélé à différents moments et de diverses manières, par exemple au XIX^e siècle avec le romantisme et le nationalisme lorsque des historiens qui avaient aussi la condition de politiciens comme T. Mommsen (1817-1903) ou M. Weber (1864-1920) se sont penchés sur le droit et les institutions romaines. Mais aussi sous un aspect plus superficiel bien que peut-être plus prégnant dans l'imaginaire des sociétés, avec le style second Empire, la naissance de l'urbanisme avec Ildefonso Cerdà (1815-1876), ou l'urbanisme parisien de Haussman (1809-1891), et, enfin, l'institutionnalisation de la colonisation lors de la conférence de Berlin (1884-1885). L'autre moment est probablement la période actuelle. L'intérêt de l'Union européenne pour ce projet en est la preuve. Les vestiges de ces villes doivent en effet être montrés au grand public sous un prisme commun qui nous aide à comprendre les origines de l'idée d'Europe et une toute première ébauche de ce qu'on appelle maintenant la mondialisation. Nous sommes aussi dans l'époque du postmodernisme et du relativisme épistémologique qui influencent les plus récentes approches de la romanisation. Il faudra donc certainement entreprendre un jour l'histoire de nos propres recherches.

Il est maintenant temps de comprendre les nuances et différences que chaque ville apporte au modèle commun, lequel s'est peut-être moins imposé que ce que nous pouvions penser jusqu'à présent. En effet, il s'agit probablement d'une utopie de la pensée colonisatrice romaine, plus appliquée hors de Rome qu'à Rome même, ou bien, appliquée d'une manière synchrone à Rome et dans ses provinces.

Durant les rencontres de novembre 2008 d'importantes interventions se sont succédé. Chacune à leur manière insistait sur la nécessité de revaloriser le patrimoine archéologique afin d'affiner nos connaissances sur la ville selon des problématiques qui «prennent en compte l'ensemble de l'espace urbain comme objet d'étude unique», pour reprendre les mots de R. Neiss dans sa communication sur Reims. Cette approche qui vise à éviter l'accumulation positiviste des données permet de réinterpréter d'anciennes fouilles. C'est ce qu'illustrent la mise en valeur et la reconstruction des *fora* impériaux de Rome, lorsque les deux intervenantes évoquent la pratique d'une «archéologie de l'archéologie», passant par la «fouille» des dépôts archéologiques pour montrer au public les nouvelles connaissances acquises de cette manière ; ou encore les exemples des «marchés de Trajan» de Rome qui ont été réinterprétés et du sanctuaire dédié au culte impérial à Bordeaux. C'est aussi ce dont témoignent les nouvelles interprétations de la topographie monumentale de l'ancienne ville de Narbonne avec la réalisation d'un SIG au service de la compréhension de la ville.

De son côté, l'activité frénétique de l'archéologie préventive depuis la première édition de *Simulacra Romae* a aussi permis de montrer des nouveautés comme les ports découverts à Lyon (port de Saint Georges) et à Reims (les fouilles du vieux port), construits ou réaménagés à des époques auxquelles on ne s'attendait pas à retrouver les traces d'une activité marchande aussi importante, suivant une lecture traditionnelle de la ville antique et de sa «décadence».

Le rôle joué par les élites locales dans beaucoup de cas n'est pas négligeable. Presque toutes les villes concernées ont un passé indigène qui a dû avoir une importance majeure dans le choix de l'implantation de la capitale de province. En *Hispania*, l'exemple le plus clair est celui de Carthagène, base militaire de la puissance hispanique des barquides qui deviendra colonie romaine, puis capitale de province. *Braccara Augusta*, quant à elle est un *oppidum* pérégrin. D'autres exemples existent en Gaule. La présence d'un site antérieur à la colonisation à *Lugdunum* explique la fondation de la colonie et *Durocortorum* est presque la seule véritable «ville» au nord de la Seine, à l'arrivée de César. L'*oppidum* gaulois joue ici un rôle indéniable dans le choix de *Durocortorum* comme capitale de la Gaule Belgique. Les élites, probablement indigènes, imitent ensuite les formes constructives romaines pour rester dans le

«centre historique» lorsque que la ville s'élargit et que les installations artisanales occupent les nouveaux quartiers. Ces élites indigènes ne se retrouvent paradoxalement pas à Trèves excepté si nous tenons compte des quelques trouvailles funéraires faites à proximité de la future fondation ou des deux légions installées au camp romain de Petrisberg qui «guettaient» depuis le plateau le terrain qu'occupe la ville dix ans plus tard.

Le dynamisme urbain est la norme. La quasi totalité des études présentées met en avant l'importance de la période augustéenne dans le processus urbain de ces villes historiques. Cette phase se caractérise par la création des villes elles mêmes ou, dans les villes déjà existantes, par la création de la trame urbaine et l'édification d'enceintes. Il est aussi possible d'apprécier le même phénomène pour les *fora* de Rome qui ne sont régularisés et monumentalisés qu'à l'époque d'Auguste. L'évolution des villes est par la suite moins linéaire. En effet, des phases importantes de dynamisme urbain sont reconnues pour *Augusta Emerita*, *Corduba* ou *Lugdunum* à l'époque tibérienne avec la construction de sanctuaires ou d'ensembles voués au culte impérial. Parfois, comme le montre bien le cas d'*Augusta Emerita*, ces opérations se réalisent par le biais d'accords passés directement entre le gouverneur et les élites. Néanmoins ces interventions connaissent des rythmes variés : très courts dans le cas d'*Augusta Emerita* où les travaux édilitaires sont compris entre 26 et 30 ap. J.-C. ; ou suivant un rythme plus lent, comme à *Corduba*. A Trèves, une grande entreprise de monumentalisation de la ville est menée sous le règne d'Hadrien, avec la construction d'un ensemble palatial qui supposera, probablement, le transfert du titre de *caput provinciae* à cette ville depuis Reims.

Entre la fondation initiale de la ville et les premières réorganisations, il y a des insuffisances de l'espace urbain auxquelles les autorités doivent palier. Cette situation devait générer des tensions entre citoyens et édiles. Le manque de place conduit alors à des processus d'expropriation avant la construction de ces grands ensembles urbains tant à *Corduba*, *Emerita Augusta* où ces derniers occupent jusqu'à quatre *areae* et *Lugdunum* avec l'élargissement de rues au détriment des édifices qui les bordent, qu'à Trèves avec la construction de l'ensemble palatial, ou enfin, Reims où des portiques sont édifiés dans toutes les rues pour rajouter des étages aux maisons. Ces phénomènes témoignent-ils de projets d'embellissements et restructurations urbaines, d'une croissance démographique ou de l'action combinée d'un réaménagement urbain et d'une augmentation de la population urbaine?

Très souvent ces transformations urbaines des capitales de province sont la conséquence de constructions d'ensembles urbains liés au culte impérial, comme c'est le cas à *Tarraco*, *Corduba*, *Augusta Emerita* et probablement *Burdigala*. Par ailleurs, la lecture « indigène » proposée à Reims du « sanctuaire Nord » qui s'appuie sur des parallèles connus dans des villes voisines et surtout sur la découverte d'une grande tête de Mercure, pourrait aussi être reconsidérée selon une nouvelle approche. Si nous comparons la position et la monumentalité scénographique de ce sanctuaire avec les sanctuaires provinciaux extra-urbains de *Lugdunum* et de *Narbo* et surtout avec la mise en scène urbaine précise des trois capitales hispaniques *Tarraco*, *Corduba* et *Emerita* nous nous trouvons dans le cas d'une séparation claire entre les secteurs des *fora* d'une part et les gigantesques enceintes monumentales de culte impérial, d'autre part. Certaines enceintes ont sans doute été des œuvres à caractère provincial. Celle de *Tarraco* est ainsi présidée par un temple utilisé pour les cérémonies publiques du culte impérial par le *concilium provinciae Hispaniae citerioris* et orné de statues honorifiques consacrées aux flamines provinciaux à mandat annuel. Il est maintenant évident que chaque ville a introduit ses propres variantes dans la définition urbaine de ces espaces publics. C'est pour cela qu'il n'est pas exclu que la *civitas* des Remès ait pu être dotée d'un ensemble de ce genre qui justifierait son caractère de *caput provinciae*.

La publication de ces actes n'aurait pas été possible sans la collaboration et le travail des intervenants qui par leur participation au colloque ont apporté un nouvel éclairage scientifique sur chacune des villes de province représentées en agissant comme des *legati Augusti*. Rien n'aurait pu être fait sans le soutien ni l'évergétisme de différentes institutions, à savoir la région Champagne-Ardenne, la ville de Reims, l'Université de Reims - Champagne Ardenne, le laboratoire Gegena, le *Ministerio de Ciencia e Innovación* espagnol, la DRAC Champagne-Ardenne et la Société Archéologique Champenoise. Qu'ils soient tous remerciés.

Il tempio di Venere Genitrice e le novità archeologiche sul Foro di Cesare

Milella MARINA - Museo dei Fori Imperiali, Roma (Italia)

Il Foro di Cesare ha avuto una storia complessa: inaugurato ancora incompleto sotto Cesare nel 46 a.C., venne terminato da Augusto. L'eliminazione della sella montuosa tra Campidoglio e Quirinale per la costruzione del Foro di Traiano comportò la ricostruzione del tempio di Venere Genitrice, inaugurato insieme alla Colonna Traiana nel 113, e l'aggiunta di altre strutture. Infine, dopo l'incendio di Carino, nel 283, i portici vennero ricostruiti e la facciata del tempio venne inglobata in un muro in laterizio, rafforzato da due arconi laterali (Amici, 1991, 13 e ss.).

Le recenti indagini condotte nell'ambito dello scavo dei Fori Imperiali hanno permesso di riconoscere l'esistenza di un primo progetto in seguito modificato (La Rocca, 2001, 174-184; La successiva prosecuzione degli scavi è stata oggetto di un convegno tenutosi presso l'Ara Pacis il 17 dicembre del 2008, in corso di pubblicazione sul periodico *Scienze dell'Antichità*; alcuni interventi sono anticipati in: Delfino, 2008; Bianchi, 2008, Pinna Carboni, 2008). Le tracce di fondazioni rinvenute negli scavi e relative ad una prima fase del portico meridionale, verso l'Argiletto, hanno infatti permesso di riconoscere che la piazza era stata inizialmente pensata di lunghezza minore. In seguito, l'affidamento a Giulio Cesare dell'incarico di ricostruire la Curia suggerì probabilmente il suo allungamento, con la costruzione di un nuovo braccio meridionale del portico, allineato alla nuova sede del Senato (Delfino, 2008, 53).

L'allestimento della sezione dedicata al Foro di Cesare nel Museo dei Fori Imperiali, inaugurato nell'ottobre 2007, ha evidenziato la necessità di un riesame sistematico e completo di tutti i frammenti marmorei conservati nei magazzini e provenienti

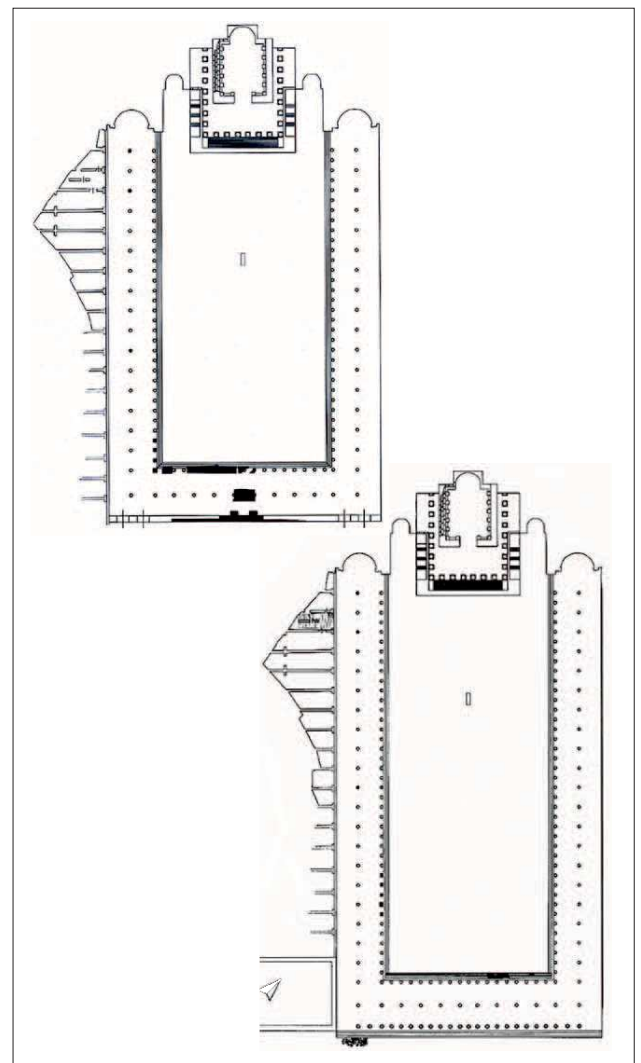


Fig. 1. Pianta delle due fasi ricostruite per la pianta del Foro di Cesare in epoca cesariano-augustea (da DELFINO 2008, figure 1 e 5).

dagli scavi degli anni Trenta del Novecento. Il lavoro è ancora in corso, ma è già possibile presentare una serie di osservazioni elaborate a partire dai primi spunti discussi durante l'allestimento del Museo, sotto la direzione scientifica di Lucrezia Ungaro, con Patrizia Maisto, con Maria Luisa Vitali e con Massimo Vitti.

Alcuni frammenti della decorazione di epoca cesariano-augustea dei portici sono stati già esposti nel Museo dei Fori Imperiali (Milella, 2007, 94-101), ma esistono nei magazzini anche altre tipologie di elementi architettonici, attribuibili stilisticamente a quest'epoca e che sembrano compatibili con le misure ricostruibili per l'ordine dei portici (Delfino, 2008, 53, ricostruisce due ordini di colonne per il portico). In particolare si sono potuti identificare due frammenti di una cornice, con mensole di tipo "rodio" (Von Hesberg, 1980) e spazi intermedi decorati da motivi a losanga con rosetta centrale: gli spazi del soffitto tra le mensole sono privi di incorniciatura e dunque non si tratta ancora di veri e propri cassettoni.

Nei depositi sembrano invece mancare completamente resti architettonici di epoca traiana di dimensioni compatibili con le misure dell'ordine dei portici: se questo dato venisse confermato dal completamento del riesame dei frammenti, si dovrebbe dunque pensare che i portici non fossero stati interessati dalla ricostruzione traiana e che questa si fosse limitata alla ricostruzione del tempio di Venere Genitrice, oltre che all'aggiunta delle strutture in laterizio al di sopra delle taberne cesariano-augustee e del porticato a pilastri noto come Basilica Argentaria.

Gli elementi di maggiore interesse sono rappresentati dai frammenti della decorazione architettonica del tempio di Venere Genitrice nella sua fase traiana. Al contrario di quanto accade per i portici, per il tempio mancano completamente frammenti databili all'epoca cesariano-augustea: è pertanto probabile che la fase più antica dell'edificio fosse stata completamente ricostruita in elevato con il rifacimento traiano, conservandone solo la pianta.

Sono noti i pannelli con rilievi raffiguranti Amorini, già identificati al momento degli scavi degli anni Trenta e in parte ricomposti per l'esposizione nel Museo dei Fori Imperiali (Floriani Squarciapino, 1948, 82-105; Milella, 2007, 108-115). I frammenti appartengono ad almeno cinque iconografie, ciascuna delle quali presente in diversi esemplari: coppie di Amorini nell'atto di sacrificare tori, in schema convergente ai lati di un candelabro, ovvero disposti spalla a spalla, coppie di Amorini affrontati con parte inferiore del corpo trasformata in un cespo di acanto rovesciato e intenti a decorare candelabri, Amorini sorreggenti ghirlande e, infine, figure di Amorini isolati in diversi atteggiamenti.

Lo studio condotto per la ricomposizione dei pannelli nel Museo ha tuttavia evidenziato che esistevano, anche nell'ambito della medesima iconografia, pannelli



Fig. 2. Frammenti di cornice con mensole di tipo "rodio" e spazi intermedi ornati da losanghe, nei depositi del Museo dei Fori Imperiali.



Fig. 3. Le cinque iconografie dei pannelli con Amorini.

di misure leggermente diverse, probabilmente dovute a diverse collocazioni nell'ambito della decorazione del tempio: in particolare lo schema degli Amorini desinenti in acanto doveva presentare due diverse varianti dimensionali, una con figure leggermente più grandi dell'altra.

I pannelli presentano tutti una medesima incorniciatura superiormente e sui fianchi, con un kyma di foglie d'acanto, mentre le figure poggiano inferiormente su una modanatura decorata ad *anthemion* di due tipi diversi, entrambi presenti in una variante più piccola e in una più grande. Nel primo tipo il motivo è costituito da tralci intermittenti ad S obliqui, rivestiti da foglie d'acanto, dall'unione delle cui estremità spiraliformi accostate nascono alternativamente calici doppi diritti e rovesci; nel secondo tipo sono le estremità incurvate delle foglie di un cespo di acanto che, unite a quelle simmetriche del calice adiacente, danno origine a un calice rovesciato, sostituendo i consueti tralci intermittenti. Questo secondo tipo è lo stesso presente anche sul coronamento dell'architrave della peristasi del tempio.



Fig. 4. Le diverse varianti di incorniciature presenti nei pannelli con Amorini.

La presenza di queste diverse incorniciature inferiori, o almeno delle loro due diverse dimensioni, sembra particolarmente significativa per ricostruire le diverse collocazioni dei pannelli, che potevano invece alternare nella medesima posizione schemi iconografici diversi.

I due schemi con coppie di Amorini nell'atto di sacrificare tori presentano la medesima decorazione nella modanatura inferiore, ma questa è di dimensioni maggiori nello schema a figure affrontate e di dimensioni minori in quello con figure spalla a spalla. La larghezza ricostruibile per questi pannelli è compatibile con lo spazio esistente tra le lesene che decoravano i muri esterni della cella, ma le diverse misure della modanatura di base indicano che le due serie dovevano trovarsi ad altezze diverse e non alternarsi nella stessa fila. Lo schema con Amorini sorreggenti ghirlande era invece probabilmente di larghezza maggiore, ma presenta ancora il medesimo tipo di *anthemion* nell'incorniciatura inferiore, nella variante più grande. Le misure ricostruibili sono compatibili con una collocazione sul lato anteriore della cella, a lato del portale di ingresso, dove non dovevano essere presenti lesene.

Lo schema con Amorini desinenti in acanto presentava, come già detto lastre con figure più grandi e più piccole; l'incorniciatura inferiore recava un *anthemion* diverso, ma ancora della misura maggiore. Infine le lastre più strette degli Amorini isolati, presenti in diverse varianti iconografiche, mostrano come incorniciatura inferiore entrambi i disegni dell'*anthemion*, ma sempre nella misura minore.

Gli Amorini erano presenti anche nel fregio del primo ordine che decorava le pareti interne della cella, con diverse figure che portano gli attributi di varie divinità (si riconoscono il cratere per il vino di Dioniso, la faretra di Diana o di Apollo, lo scudo con testa di Gorgone di Minerva: Floriani Squarciapino, 1948, 108;



Fig. 5

Blocco di fregio architrave in marmo proconnesio conservato sul podio del tempio di Venere Genitrice e confronto con il fregio ricomposto nella peristasi del tempio.

Milella, 2007, 114, figure 131-133; Pinna Carboni, 2008, 58-59). Altri frammenti del fregio, conservati nei Musei Capitolini (Parise Presicce, 2008, figura a 19), mostrano che le figure continuavano a presentare diversi atteggiamenti e non dovevano mostrare ripetizioni.

Un frammento con due amorini, rinvenuto nei recenti scavi, compatibile per misure con il fregio (Pinna Carboni, 2008, 58, figura 5), è tuttavia in marmo proconnesio e non lunense e potrebbe dunque appartenere ad un diverso insieme decorativo. Altri due piccoli frammenti con Amorini, in marmo lunense, sembrano appartenere a figure di dimensioni maggiori. I due frammenti, insieme ad altri, sono stati oggetto di un'analisi sulla provenienza dei marmi utilizzati nell'ambito del progetto "Marmi bianchi nella scultura e nell'architettura greca e romana: un approccio archeologico e archeometrico", finanziato dal Ministero degli Esteri Italiano con la partecipazione dell'Istituto di Geologia Ambientale e Geoingegneria del CNR, del Museo dei Fori Imperiali e del Museo Archeologico Nazionale di Atene. Nel primo frammento resta visibile una mano infantile che sostiene un diadema e nel secondo si conservano un'ala, a cui si sovrappongono nastri svolazzanti, e un elmo solo parzialmente conservato.

Tra gli elementi architettonici presenti nell'area archeologica e nei magazzini sono stati già in passato evidenziati alcuni blocchi scolpiti in marmo proconnesio, invece che in marmo lunense come gli altri frammenti della decorazione architettonica e scultorea pertinente al tempio (Milella, Ungaro, Vitti, 2002, 145).

Uno degli elementi in marmo proconnesio è rappresentato da un blocco conservato tuttora sul podio del tempio, del quale restano la parte del fregio e traccia delle sottostanti modanature di coronamento.

Il blocco mostra traccia della decorazione anche sull'attuale fianco sinistro e doveva pertanto essere

collocato in corrispondenza di un angolo esterno dell'edificio. Le misure e il motivo decorativo del fregio, con girali d'acanto nascenti da un cespo, corrispondono perfettamente con quelle del fregio della trabeazione della peristasi, in marmo lunense; tuttavia le modanature in corrispondenza del coronamento dell'architrave sono costituite da un kyma ionico e da un tondino decorato con cime di foglie acantizzanti rovesciate ("*Spitzenstab*"), anziché da *anthemion* e astragalo a fusarole e perline, mentre la superficie sottostante reca traccia di un elemento articolato in fasce orizzontali, purtroppo poco conservato, diverso dalla superficie piana e liscia che ci si aspetterebbe sulla fascia superiore dell'architrave. Questa differenza dovrebbe dunque implicare una diversa collocazione nell'ambito dell'edificio, forse sul muro esterno del retro della cella, nel tratto non occupato dalla struttura rettangolare sporgente che ingloba l'abside interna. Nella sua analisi la Amici (Amici, 1991, 89, figura 137) attribuisce genericamente l'elemento alle pareti esterne della cella. Sulle pareti laterali, tuttavia, il fregio pertinente alla trabeazione delle lesene, in analogia con il retro del fregio della peristasi, doveva presentarsi visibile solo per metà della sua altezza, in quanto era ricoperto nella parte superiore dai blocchi che costituivano il soffitto; in questa posizione non era inoltre presente alcun angolo esterno. La forma del blocco potrebbe invece essere compatibile con una collocazione sul breve tratto della parete posteriore della cella, vicino all'angolo, mentre la struttura rettangolare sporgente che ingloba l'abside interna, doveva presentare un frontone con cornice a semplice gola liscia in travertino (Amici, 1991, 125 e 137-142, figure 125-126 e 257-279). Resta tuttavia da chiarire il collegamento con il fregio-architrave della peristasi, di cui il blocco costituirebbe in tal caso la continuazione sul retro della cella, privo di colonne, e il legame con i soprastanti blocchi di cornice, realizzati in marmo lunense; non è chiaro neppure quale decorazione (un rilievo figurato ?) si sostituisse all'architrave. Anche il disegno e la resa delle girali d'acanto del fregio presentano delle differenze rispetto al fregio della peristasi: dal cespo, in questo caso collocato in corrispondenza dell'angolo, il doppio tralcio che forma le girali discende verso il basso e la prima girale si arrotola verso l'alto, invece di dar luogo subito una prima girale arrotolata verso il basso; lo spazio che resta in tal modo vuoto tra il cespo e la prima girale è qui occupato da un mosso e libero intreccio di steli secondari, che si dipartono dal doppio tralcio principale e in parte vi si intrecciano, popolato da piccoli animali alati. Lo stesso tralcio principale non ha forme massicce e con foglie di rivestimento strettamente aderenti al suo volume tubolare, come nel fregio della peristasi. La differenza di resa non sembra tuttavia evidenziare

una diversa epoca di realizzazione e il kyma ionico del sottostante coronamento è infatti del tutto identico a quello presente nella cornice della peristasi.

Nel museo sono stati esposti alcuni elementi decorativi, sempre in marmo proconnesio, dominati dalla presenza della vite e dell'uva. Un primo pannello mostra un rilievo con un pergolato con tralci di vite da cui pendono grappoli d'uva, sotto il quale sono presenti vari elementi dionisiaci: un cratere a volute, sormontato da una maschera teatrale e sorvegliato da una pantera (Milella, 2007, 117, figure 138-140). L'incorniciatura, conservata nell'angolo superiore sinistro, è costituita da un *anthemion*, privo di stacchi rispetto alla superficie di fondo del rilievo, con un disegno particolarmente ricco e articolato, basato su tralci intermittenti orizzontali, rivestiti di foglie, che intrecciano le estremità terminanti in una piccola inflorescenza; da questo motivo nascono alternativamente calici fogliacei di diverso tipo e sottili steli giraliformi, nuovamente intrecciati. Un secondo pannello, ugualmente ricomposto nel Museo da due ampi frammenti combacianti (Milella, 2007, 117, figure 136-137), non conserva l'incorniciatura, che non doveva essere intagliata nella medesima lastra, di cui resta invece parte del margine sinistro. La ricostruzione grafica permette di ipotizzare un motivo costituito da una serie di girali di vite ad andamento verticale, compatibili dunque con la decorazione di un fusto di lesena. Il disegno del motivo, come nel caso del fregio con girali di acanto già esaminato, è particolarmente ricco e variato, pieno di inventiva: dalle girali formate dallo stelo principale, scanalato, nascono numerosi viticci sottili, e steli minori con grappoli d'uva e foglie di vite, senza mai ripetere schemi prefissati. Tra i tralci sono presenti piccoli animali (nei frammenti esposti nel museo una chiocciola, in altri frammenti conservati nei depositi nidi di uccelli con i piccoli). La resa, ancora apprezzabile nonostante la perdita di quasi tutte le parti più sporgenti, è quasi virtuosistica, con un'accentuata sottolavorazione e parti sottili scolpite interamente a giorno. Le superfici sono rese con grande naturalismo e raffinatezza, come si vede dalle sottili nervature delle foglie e dalla morbida incurvatura delle loro superfici, del tutto naturalistica.

Nei depositi del museo si conservano numerosi altri frammenti di questa decorazione a tralci di vite, tutti in marmo proconnesio, non tutti ancora restaurati e il cui studio è ancora in corso. Uno di questi (inedito, restaurato in occasione dell'allestimento del museo), sagomato a lastra, mostra sul lato anteriore parte del rilievo e parte dell'incorniciatura laterale, spezzata nella parte più sporgente, del tutto analoga a quella del pannello con il cratere e maschera teatrale.

Sul fianco sinistro si conserva ugualmente l'incorniciatura e l'inizio del rilievo, che doveva proseguire su una lastra adiacente. La decorazione

sembra dunque essere stata applicata come lastre di rivestimento su una struttura muraria in altro materiale, probabilmente un pilastro in blocchi, data la lavorazione lisciata della superficie del retro.

Altri frammenti sembrano indicare l'esistenza di pannelli con lo stesso motivo decorativo, ma di diversa forma: un esemplare conservato nei depositi conserva una lastra con l'estremità superiore del rilievo; l'incorniciatura superiore, parzialmente conservata, è costituita sempre dal medesimo *anthemion* già descritto, sormontato tuttavia, in questo caso, da baccellature.

Il tralcio di vite all'estremità superiore del rilievo sembra inoltre assumere un andamento orizzontale, che non sembra compatibile con l'appartenenza ad un fusto decorato di lesena o pilastro. Un simile andamento orizzontale sembra inoltre presente in un grande frammento reimpiegato nel Seicento come decorazione nel cortile di Palazzo Mattei di Giove a Roma. Sempre nei magazzini, sono conservati diversi frammenti, ancora in marmo proconnesio, e ancora attribuibili al rivestimento di una lesena o pilastro, ma di dimensioni minori e questa volta con girali d'acanto.

I frammenti, inediti, sono ancora collocati sugli scaffali e, in alcuni casi in posizioni difficilmente raggiungibili. La loro schedatura è stata programmata in parallelo ad operazioni di movimentazione e restauro che devono ancora essere avviate e le osservazioni qui presentate sono pertanto del tutto preliminari. Anche in questo caso il motivo decorativo sembra reso con un'accentuata e fresca inventiva: ogni girale termina infatti con inflorescenze di tipo diverso, in modo concettualmente analogo alle differenti specie vegetali identificabili sui rilievi con acanto dell'Ara Pacis augustea. Questo motivo a girali d'acanto presenta un'incorniciatura ad *anthemion* con un disegno leggermente diverso rispetto ai pannelli con tralci di vite: qui sono dei calici d'acanto che danno origine a steli rivestiti da foglie terminanti con i sottili steli intrecciati desinenti in piccole inflorescenze, analoghi a quelli già descritti. Sul fianco della lastra, in modo simile ai frammenti di lesena o pilastro con tralci di vite, sembra di poter riconoscere in alcuni esemplari l'intaglio dell'incorniciatura e dell'inizio del rilievo del lato adiacente, mentre in altri casi il fianco si presenta lisciato, come nel pannello con pergolato e cratere.

Nei depositi si conservano ancora due frammenti di lastra di un archivolt, sempre in marmo proconnesio, sui quali restano visibili parte della fascia superiore, le modanature di separazione tra le tre fasce (un *anthemion* e un astragalo a fusarole e perline) e la parte anteriore del piano inferiore, su cui si conserva l'incorniciatura, spezzata nella parte più sporgente, e l'inizio della decorazione del lacunare.



Fig. 6. Lato anteriore e fianco di lastra con decorazione a tralci di vite e incorniciatura ad anthemion, depositi del Museo dei Fori Imperiali (fotografia di Stefano Castellani).



Fig. 7. Frammento di lastra con decorazione a tralci di vite e incorniciatura superiore con anthemion e baccellature, non restaurato, nei depositi del Museo dei Fori Imperiali.



Fig. 8. Frammenti di lesena con decorazione a girali di acanto e incorniciatura ad anthemion, non restaurato, depositi del Museo dei Fori Imperiali.



Fig. 9. Frammento di archivolto in marmo proconnesio, lato anteriore e lato inferiore, depositi del Museo dei Fori Imperiali.

Sia l'*anthemion* che separa la prima e la seconda fascia, sia quello dell'incorniciatura del lacunare, ripetono il medesimo disegno di quello dell'incorniciatura della lesena con girali d'acanto. La stessa decorazione del lacunare, per la scarsa parte scolpita nella lastra, sembra essere stata costituita da un motivo con acanto. La presenza di un archivolto suggerisce la presenza di un'apertura ad arco. Un elemento di trabeazione, esposto nel museo, era stato attribuito genericamente al secondo ordine della decorazione interna della cella (Amici, 1991, 92, figure 146-147; Milella, 2007, 115).

L'elemento, ancora in marmo proconnesio e rinvenuto sul podio del tempio, come dimostra una fotografia del febbraio del 1933 (Leone-Margiotta, 2007, 509, n. 3.175), conserva intagliati in un unico blocco un coronamento e un fregio con decorazione vegetale. Il coronamento presenta dall'alto una sima decorata con un *anthemion* a delfini, kyma ionico, astragalo a fusarole e perline, dentelli con motivo ad occhiali, un secondo kyma ionico e un kyma di foglie d'acanto rovesce. Il motivo del fregio è costituito da una sorta di doppio *anthemion* che trae origine da due calici d'acanto a due foglie simmetricamente contrapposti in verticale. Una delle foglie di ciascuno di questi due calici, si allunga in uno stelo giraliforme: dal calice superiore verso un lato e dal calice inferiore verso il lato opposto. Questi steli giraliformi svolgono la funzione dei tralci intermittenti dell'*anthemion* e si uniscono all'estremità con un altro stelo simmetricamente contrapposto, dando origine a calici fogliacei che si alternano al doppio calice e si presentano a loro volta alternativamente dritti e rovesci. Le modanature del coronamento si presentano con un'accentuata sottolavorazione (lo spazio vuoto tra i dentelli è, ad esempio, incavato fin dietro il soprastante astragalo a fusarole e perline) e ancora una volta la decorazione vegetale del fregio si basa su un disegno

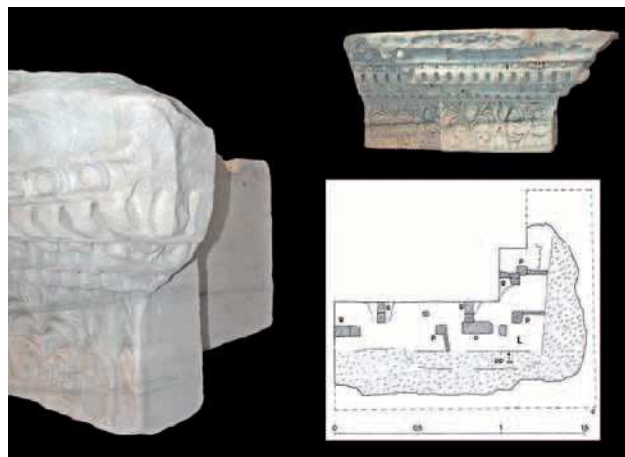


Fig. 10. Elemento di trabeazione con coronamento e fregio con decorazione vegetale: vista parziale del retro, lato anteriore (foto di Stefano Castellani) e pianta (da Amici, 1991, figura 147).

vario, articolato in modo complesso e ricco di elementi secondari. Il blocco è decorato su due lati contigui, e apparteneva pertanto ad un elemento angolare; la sporgenza presente su un tratto del lato più lungo e la prosecuzione delle sole modanature del coronamento anche su un tratto del lato opposto, per la sola parte sporgente rispetto al sottostante fregio, evidenziano che si tratta probabilmente del coronamento di un pilastro, collocato in corrispondenza dell'angolo esterno di una struttura e sagomato in leggera sporgenza rispetto al resto della muratura. Il retro del blocco, sagomato ad L in pianta, con superfici lisce, indica che l'elemento doveva rivestire una struttura a blocchi. La decorazione (con coronamento e fregio sottostante), e l'andamento del blocco, sono compatibili con quelli della cornice di imposta di un arco, come dimostra il confronto, ad esempio con l'arco di Tito nel Foro Romano: è pertanto possibile ipotizzare che al di sopra di esso trovasse collocazione, sempre come rivestimento della struttura muraria, l'archivolto già descritto, con il lacunare decorato da un motivo di girali d'acanto, motivo nuovamente ripreso identico anche nel fusto decorato di lesena con girali d'acanto che doveva rivestire il piedritto sotto l'imposta. Le misure dei frammenti conservati sono compatibili con questa collocazione. Altri blocchi del coronamento e del fregio, intagliati separatamente, in quanto collocati in punti meno sollecitati staticamente, dovevano proseguire la cornice d'imposta sulle pareti adiacenti all'arco.

La presenza di un arco permette anche di ipotizzare la collocazione di un frammento di rilievo con Amorino raffigurato in volo e con mantello svolazzante, anch'esso in marmo proconnesio, che conserva un tratto del margine superiore della lastra e un tratto del suo margine destro, ad andamento obliquo e che interrompe la figura: è dunque possibile ipotizzarne l'appartenenza ad un rilievo, realizzato in più lastre distinte, che decorava il pennacchio dell'arco.

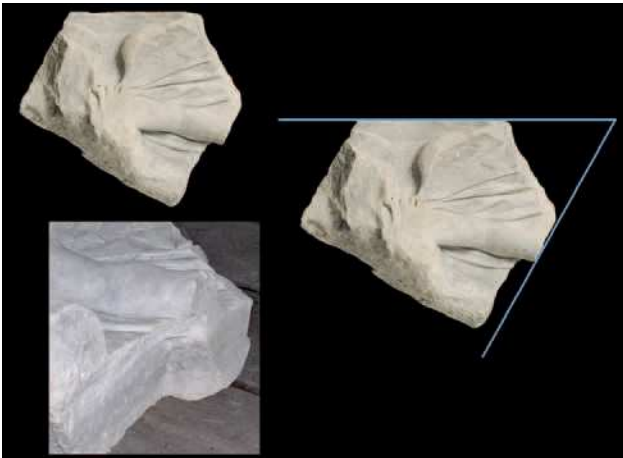


Fig. 11. Frammento di rilievo con Amorino in volo con mantello, in marmo proconnesio, depositi del Museo dei Fori Imperiali, restaurato in occasione dell'allestimento del museo.

Allo stesso insieme decorativo potevano appartenere anche gli altri elementi già descritti, in marmo proconnesio, che presentano stringenti affinità stilistiche con quelli attribuibili all'arco, ossia i diversi pannelli con tralci di vite e il grande fregio con girali d'acanto. Sono forse collegati alla medesima realizzazione anche alcuni frammenti di rilievi storici, rinvenuti sempre dallo scavo del Foro di Cesare degli anni Trenta e conservati nei magazzini dei Musei Capitolini (Parise Presicce 2008, 19; foto d'epoca sono pubblicate in Leone-Margiotta 2007, 498, n.3.150, 500, n.3.156, 526, n.3.218), ancora in marmo proconnesio, e incorniciati da un diverso tipo di *anthemion* accentuatamente sporgente e da un motivo a onda continua sul listello esterno.

Non solo la ricostruzione, ma soprattutto la collocazione di questo insieme decorativo nell'ambito del tempio di Venere Genitrice, da cui i frammenti sembrano tutti provenire, presentano numerose incertezze. La misura della luce dell'arco è desumibile dalla curvatura dell'archivolto ed è stata ricostruita



Fig. 12. Schizzo ricostruttivo dell'arco ricostruibile dai frammenti in marmo proconnesio (disegno di Maria Luisa Vitali).

graficamente da Maria Luisa Vitali in circa 3,70 m (12 piedi e mezzo). L'altezza all'intradosso, in base alle proporzioni degli archi trionfali, dovrebbe corrispondere a circa due diametri, ossia 7,40 m (25 piedi). Delle strutture della cella del tempio si conservano le fondazioni e un breve tratto di elevato, in parte alterato dai restauri effettuati dopo gli scavi degli anni Trenta (Maisto-Vitti, in corso di stampa).

L'arco ricostruibile in base ai frammenti è di ampiezza troppo scarsa per poter essere ipotizzato come decorazione dell'apertura dell'abside sul fondo della cella. Le sue dimensioni in larghezza sembrano invece compatibili con quelle del portale di ingresso della cella, ma la questione è ancora del tutto aperta.

Il completamento del riesame a tappeto di tutti i frammenti custoditi nei magazzini, tuttora in corso, permetterà di acquisire tutti i dati ancora disponibili sulla decorazione architettonica e scultorea del complesso forense, premessa indispensabile ad una ricostruzione corretta.

Bibliografia

AMICI, C.M. 1991. *Il Foro di Cesare*. Firenze.

BIANCHI, E. 2008. Il foro di Cesare tra Domiziano e l'età tardoantica. In *Giulio Cesare. L'uomo, le imprese, il mito* (catalogo mostra). Roma, 55-56.

DELFINO A. 2008. Il foro di Cesare nella fase cesariana e augustea. In *Giulio Cesare. L'uomo, le imprese, il mito* (catalogo mostra), Roma, 52-54.

FLORIANI SQUARCIAPINO, M. 1948. Pannelli decorativi del tempio di Venere Genitrice. In *Atti dell'Accademia dei Lincei. Memorie*, 61-118.

VON HESBERG, H. 1980. *Konsolengeisa des Hellenismus und der frühen Kaiserzeit*. Mainz.

Il tempio di Venere Genitrice e le novità archeologiche sul Foro di Cesare

LA ROCCA, E. 2001. La nuova immagine dei Fori imperiali, in *RM*, 108, 171-213.

LEONE, R., MARGIOTTA A. (eds.). 2007. *Fori Imperiali. Demolizioni e scavi. Fotografie 1924-1940*. Milano.

MILELLA, M., UNGARO, L., VITTI, M. 2002. L'utilizzo di varietà diverse di marmi bianchi nel Foro di Traiano e nel Foro di Cesare. In *I marmi colorati della Roma imperiale* (catalogo mostra, Roma 2002-2003). Venezia, 143-145.

MILELLA, M. Il Foro di Cesare. 2007. In *Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano*, Milano, 94-117.

PARISE PRESICCE, C. 2008. Materiali archeologici dagli scavi dei Fori Imperiali conservati nei depositi dei Musei Capitolini. In *L'invenzione dei Fori Imperiali, demolizioni e scavi, 1924-1940* (catalogo mostra). Roma, 17-19.

PINNA CABONI, B. 2008. Il foro di Cesare, aspetti della decorazione architettonica. In *Giulio Cesare. L'uomo, le imprese, il mito* (catalogo mostra). Roma, 57-59.

MAISTO, P., VITTI, M. Il tempio di Venere Genitrice: nuovi dati sulle fasi costruttive e decorative, in *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale* (in corso di stampa).

Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare¹

Lucrezia UNGARO - Sovrintendenza ai Beni Culturali del Comune di Roma
Museo dei Fori Imperiali, Roma (Italia)

I. Introduzione: cosa racconta al pubblico il Museo dei Fori Imperiali?

A - I Fori Imperiali: grandi recinti chiusi e specializzati

La valle occupata nel corso di circa due secoli dai grandi complessi imperiali è oggi attraversata da via dei Fori Imperiali, la “via dell’Impero”, destinata a far apprezzare ai suoi due lati quanto risparmiato nel corso dei secoli e quanto scavato tra il XIX e il XX secolo: del grandioso sistema di piazze monumentali percepiamo brani di edifici isolati.



Fig. 1. Localizzazione dei Mercati di Traiano nella città moderna.

L’attuale visione infatti è in gran parte frutto dei lavori e dei restauri effettuati negli anni Trenta del secolo scorso, in alcuni casi con il sistema dell’anastilosi, completata da forti integrazioni. Gli scavi più recenti, condotti in occasione del Grande Giubileo del 2000, hanno consentito un enorme ampliamento delle conoscenze e il sistematico recupero dell’intera stratigrafia del sito, laddove non era già stata sconvolta, ma hanno al tempo stesso reso ancora più difficile la percezione dei monumenti antichi.

Con la denominazione “Fori Imperiali” sono indicati i cinque complessi monumentali di committenza imperiale costruiti in continuità topografica con il Foro Romano di età regio-repubblicana e per rimpiazzarne le funzioni religiosa, politica ed amministrativa.

Secondo l’ordine cronologico d’inaugurazione, si sono susseguiti il Foro di Cesare (46 a.C.), il Foro di Augusto (2 a.C.), il Tempio della Pace (75 d.C.), il Foro di Nerva o Transitorio (97 d.C.) e il Foro di Traiano (112 e 113 d.C.); contestualmente a quest’ultimo è stato di nuovo inaugurato il Foro di Cesare ristrutturato, ed è stato costruito il complesso di edifici oggi definito “i Mercati di Traiano”.

Per il loro impianto fu modificata l’orografia e vennero sacrificate parti abitate e strutture pubbliche, anche sacre. Significativamente, l’iscrizione incisa sulla base della Colonna Traiana ne attesta la funzione di indicare quanto era alto il *mons* sbancato per la costruzione del foro omonimo. Ogni complesso è

¹ Ringrazio Ricardo Gonzalez-Villaescusa per questa nuova occasione di confronto e dibattito, e Joaquin Ruiz Arbulo, che ha saputo dare vita ad una rete importante con il progetto *Simulacra Romae* nel 2004. In questo testo confluiscono gli argomenti di varie conferenze tenute presso l’Istituto Archeologico Germanico di Monaco, presso l’Università di Kyoto, in varie sedi a Roma e di un contributo chiesto dal Ministero della Cultura in Spagna per la promozione del Museo (Ungaro, 2008a).

Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare

Il settore inferiore del Grande Emiciclo con le due Aule di testata già note e la terza Aula semicircolare solo di recente esplorata, per le caratteristiche decorative e l'articolazione degli spazi, sembra gravitare verso il Foro e assolvere funzioni più vicine a quelle culturali; il settore del Piccolo Emiciclo, ai vari livelli, ha la funzione di cerniera e di raccordo tra varie parti del complesso e il suo sviluppo verso nord.

Il sistema dei collegamenti specializza differenti percorsi: le strade basolate pedonali - quella ai piedi del complesso, quella nota come via Biberatica, quella a monte nota col nome moderno di via della Torre - sono a servizio del complesso, camminavano incassate tra alti edifici e si raccordavano con scale e altri percorsi pedonali, creando un efficiente sistema di viabilità interna, che funzionava anche da snodo tra i diversi quartieri circostanti.

In particolare, lo spazio interno della Grande Aula è costituito da un grande vano rettangolare centrale, oggi privo della probabile intonacatura, sul quale si aprono ambienti rettangolari su più livelli (vedi figure 3 e 4). Il peso della poderosa copertura dell'aula, a sei volte a crociera continue in opera cementizia (circa 2800 tonnellate), scarica su un articolato sistema composto dai muri divisorii degli ambienti laterali e da pilastri in laterizi terminanti con mensoloni in travertino.

I tre piani erano serviti da vari collegamenti verticali in corrispondenza dei tre ingressi: quello principale dalla via Biberatica, un portale oggi scomparso su un diverticolo della via verso nord (oggi invece accesso principale su via IV novembre), e il portale verso il Giardino delle Milizie, trasformato in finestra per via della modifica della scala all'epoca del convento di Santa Caterina da Siena.

Attualmente i tre piani della Grande Aula sono collegati con i tre corrispondenti del Corpo Centrale per mezzo di "brecce", aperte nelle pareti di alcuni ambienti in epoca successiva a quella romana, mentre in origine i due edifici erano autonomi e provvisti di portali.

Il Corpo Centrale con ogni probabilità era la sede del *procurator Fori Traiani*, funzionario incaricato di gestire le attività del Foro, citato in un'iscrizione rinvenuta recentemente.

Non abbiamo evidenze archeologiche che comprovino l'uso commerciale del complesso, quindi solo per convenzione si mantiene la denominazione di "Mercati di Traiano".

La posizione topografica e la disponibilità di spazi notevoli per quantità e qualità hanno favorito il costante riuso del complesso, con effetti non solo di 'consumo' e manomissione delle strutture, ma anche di 'conservazione' e di testimonianza delle trasformazioni della città attraverso quasi duemila anni di storia. Da sede di prestigiose famiglie romane a



Fig. 4. La Grande Aula dei Mercati di Traiano, veduta dai corridoi scoperti del piano superiore (Stefano Castellani, Archivio della Sovrintendenza BB. CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

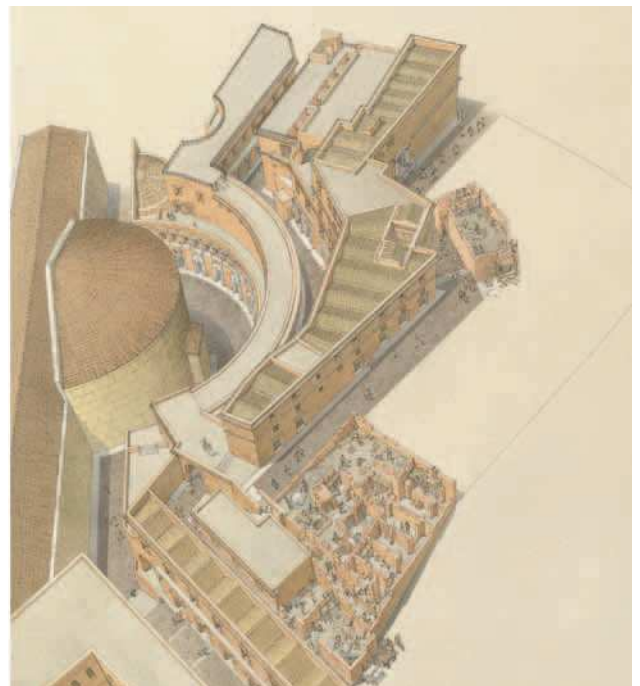


Fig. 5. Assonometria ricostruttiva dei Mercati di Traiano in età imperiale romana (InLink Firenze, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

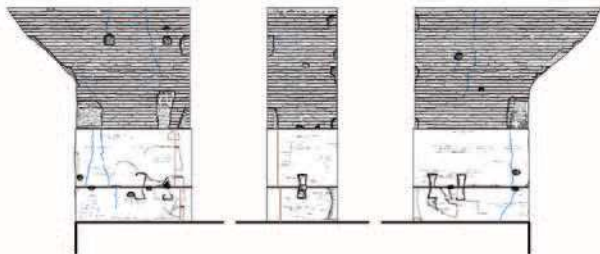


Fig. 6. Veduta ricostruttiva della via Biberatica (InLink Firenze, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare



Fig. 7. La facciata del Grande Emiciclo e la strada antistante che lo divide dal Foro di Traiano durante la mostra Kan Yasuda. Toccare il tempo nel 2007.



lato N

lato O

lato S

Tribuna ovest - 4° pilastro da N



Fig. 8.

Prospetti e fotografia di uno dei pilastri laterizi che sostengono la volta della Grande Aula (rilievo di Valentina Alunni, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).



Fig. 10. Assonometria ricostruttiva dei Mercati di Traiano all'epoca di Bonifacio VIII (InkLink Firenze, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).



Fig. 11. Assonometria ricostruttiva dei Mercati di Traiano dopo il XVI secolo (InkLink Firenze, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).



Fig. 9. Fotografia dell'architrave del portale di un ambiente con iscrizione di Orazio Rogato, rinvenuto reimpiegato come soglia (Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare

castellum Miliciae, con la costruzione in più fasi della poderosa Torre delle Milizie (fondamentale il ruolo di papa Bonifacio VIII), ad una completa trasformazione in convento dell'Ordine delle Domenicane di Santa Caterina da Siena (ultimi decenni del XVI secolo), alla rioccupazione dopo Roma Capitale con una caserma (nel 1888), fino alla fase della riscoperta all'inizio del XX secolo (1926-1934) ed alla denominazione convenzionale di "Mercati di Traiano": 1900 anni di trasformazioni fino al contemporaneo progetto di musealizzazione.

C - Gli ultimi interventi di restauro e valorizzazione dei "Mercati di Traiano"

Dagli anni Novanta del secolo scorso in poi, per impulso degli organi politici e tecnici dell'Amministrazione Comunale e col sostegno economico dello Stato, sono stati avviati consistenti interventi di restauro e valorizzazione dei Mercati di Traiano: dall'abbattimento delle barriere architettoniche, con l'inserimento di un ascensore oleodinamico e di una piattaforma elevatrice, al un sistema di rampe e passerelle per rendere tutto il complesso superiore (compreso il Giardino delle Milizie) più accessibile e permeabile alla città. E' stato inoltre indispensabile schermare la Grande Aula con lastre di polimetilmetacrilato per proteggerla dall'aggressione dell'inquinamento atmosferico e acustico e dall'erosione dovuta all'azione eolica, ed anche questo altro "segno" moderno è stato studiato anche sotto l'aspetto della rispondenza scientifica ed archeologica.

Con le indagini volte ad accertare la compatibilità statica dell'allestimento museale con le strutture del monumento e le ricerche conseguenti all'applicazione della nuova normativa sul miglioramento sismico anche dei monumenti, è stata evidenziata la necessità di ulteriori interventi conservativi e di consolidamento statico, che hanno contribuito in modo determinante ad ampliare la conoscenza della fabbrica romana (Ungaro, 2009a). Infatti:

- Il sistema di controventature realizzate sui corridoi del primo piano dell'Aula svolge la stessa funzione statica delle piccole volte che sono state costruite a copertura degli stessi nel Seicento, all'epoca dell'insediamento del convento di Santa Caterina, e che hanno salvaguardato l'edificio dalle conseguenze del disastroso terremoto del 1703.
- Nel caso dell'inserimento delle catene, si è avuto cura di evitare un'alterazione dell'immagine del monumento, soprattutto sulle facciate principali, inserendo i capochiave nella muratura e ricucendo il paramento laterizio in facciata con i materiali originali recuperati: in tale occasione è stato anche possibile leggere una serie di interessanti bolli laterizi *in situ*.



Fig. 12. Assonometria ricostruttiva dei Mercati di Traiano allo stato attuale (InkLink Firenze, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).



Fig. 13. La Grande Aula prima dei lavori di demolizione delle opere realizzate per il convento di Santa Caterina: sono visibili le volte seicentesche che coprivano i corridoi scoperti al piano superiore (Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).



Fig. 14. Uno dei bolli laterizi rinvenuti nei Mercati di Traiano nel corso dei restauri (Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare

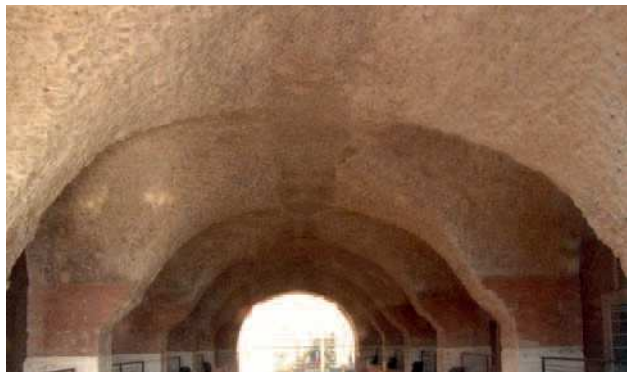


Fig. 15. La volta della Grande Aula (Archivio della Sovraintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).



Fig. 16. L'oculo sulla volta della Grande Aula, con la chiusura in mattoni degli anni 1926-1934 (Archivio della Sovraintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).



Fig. 17. Affresco cinquecentesco sulla volta di copertura in un ambiente all'ultimo piano del Corpo Centrale (Archivio della Sovraintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

- È stato appurato attraverso endoscopie che in epoca romana non esisteva un piano ulteriore al di sopra della copertura a volta, ma il pavimento tipico delle aree scoperte nei Mercati, composto da tre strati sovrapposti (opera spicata, strato di opera cementizia, pavimento musivo a piccole tessere in selce).
- Il restauro e il rilievo della volta hanno permesso di acquisire dati riguardanti le sue caratteristiche costruttive, tuttora in corso di studio. Si è potuto osservare che la gettata cementizia delle sei volte a crociera presenta una composizione differenziata: infatti, in corrispondenza dei pilastri da cui spiccano le volte e presso le ghiera degli archi delle lunette, sono presenti in notevole quantità frammenti laterizi, che invece mancano del tutto al cervello delle volte, dove gli inerti sono costituiti esclusivamente da tufi, secondo diverse esigenze statiche, per un alleggerimento verso la sommità.
- Il restauro della volta ha rivelato l'oculo centrale noto da documentazione degli anni Trenta; esso non risale all'epoca della costruzione romana, ma ad una fase precedente il 1546, quando compare in una immagine della Grande Aula

nella pala della “Lapidazione di Santo Stefano” di Giulio Romano. In occasione dei lavori per il convento, l'oculo venne sistemato come presa d'aria e di luce, mentre nel 1926-1934 venne definitivamente richiuso.

- Nel Corpo Centrale, un ambiente dell'ultimo piano conserva l'originaria copertura a volta, decorata all'interno con affreschi cinquecenteschi, mentre esternamente risulta rivestita da uno strato di cocciopesto, sul quale erano allettate le tegole, alcune delle quali ancora in posto. Questa constatazione suggerisce di considerare seriamente la possibilità che tutte le coperture dei Mercati fossero realizzate con volte, anziché con capriate lignee come si ritiene normalmente per le strutture del Corpo Centrale.

II. La formazione del Museo

A - L'antefatto

Come già abbiamo scritto in più occasioni, dal 1985 ad oggi, nei depositi formati nell'area forense dopo gli scavi del Novecento sono stati inventariati e

Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare



Fig. 18. Traccia delle tegole di copertura al di sopra del cementizio della volta di copertura del medesimo ambiente (Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).



Fig. 19. Frammenti in marmo dalla decorazione architettonica e scultorea dei Fori Imperiali in uno dei depositi (Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

documentati circa 40.000 frammenti: in realtà, si tratta di una percentuale esigua di quella che doveva essere l'enorme quantità di marmi utilizzata, dalle lastre di rivestimento ai blocchi della struttura portante.

Gli interventi attuati nei depositi dei Fori e dei Mercati nel corso di circa venti anni hanno riguardato un lungo e complesso lavoro di inventariazione e documentazione su una massa di frammenti che, in realtà, rappresentano una percentuale esigua di quella che doveva essere l'enorme quantità di marmi utilizzata, dalle lastre di rivestimento ai blocchi della struttura portante.

I risultati scientifici emersi dal riesame capillare e sistematico dei reperti (che ancora prosegue) sono stati di indubbia importanza, sia per l'individuazione di contesti tipologici nuovi, sia per la definizione degli ordini architettonici, e quindi dell'aspetto antico dei complessi forensi: lo dimostra in questa sede in modo lampante il contributo di Marina Milella. Parallelamente è stato possibile procedere anche al restauro dei monumenti superstiti, permettendo in molte occasioni di verificare la rispondenza tra la lettura della costruzione e l'esame della sua decorazione, incrociando i dati provenienti da approcci di studio differenti.

B - Gli obiettivi

Il progetto di allestimento museale, frutto di questo lungo lavoro preliminare, si è posto l'obiettivo di dare continuità ai motivi architettonici, attraverso lo studio di integrazioni e ricomposizioni dei frammenti originali: queste, ove possibile, nei limiti dovuti anche al contesto architettonico dei Mercati di Traiano, sono state sviluppate in altezza, allo scopo di evocare il rapporto spaziale reale e di evidenziare sia l'apparato decorativo e simbolico (il "programma figurativo" e la comunicazione, in relazione al pubblico dell'epoca), sia il suo rapporto con il sistema costruttivo.

L'approccio ai materiali originali ha escluso in generale il ricorso all'inserimento di perni per il loro assemblaggio, che è avvenuto piuttosto con l'accostamento ad integrazioni in pietra moderna e/o

a calchi di altri originali, i quali, per diversi motivi, non potevano essere utilizzati.

Il principio fondamentale dell'intervento museografico è comunque quello della piena reversibilità dell'allestimento, che permette anche di completare le ricomposizioni con eventuali nuovi frammenti che potranno emergere a seguito del prosieguo degli scavi e degli studi archeologici, con l'obiettivo di ricostituire l'unità visiva dei materiali.

III. La logica distributiva e il sistema di comunicazione integrato

A - Un percorso e un racconto molto complicati: strumenti e materiali

Il Museo (Ungaro, 2007; Ungaro, 2008b: guida breve bilingue con immagini dell'allestimento) rappresenta l'accesso all'area archeologica dei Fori da nord, sull'asse 'culturale' Campidoglio-Scuderie del Quirinale-Palazzo delle Esposizioni-Museo Archeologico Nazionale (Terme di Diocleziano e Palazzo Massimo), mentre discesi nelle aree archeologiche si esce sull'asse Campidoglio-Foro Romano-Colosseo. Per questo motivo al piano terra della Grande Aula si dipana l'introduzione alla visita di tutta l'area forense, attraverso un apposito apparato multimediale e per mezzo di alcune sale dedicate ai singoli complessi, ognuno simboleggiato da un pezzo particolarmente significativo.

Al piano superiore dell'Aula si snodano due sezioni dedicate rispettivamente al Foro di Cesare (ambienti verso la via Biberatica) e alla "Memoria dell'antico", tema affrontato attraverso sculture ed elementi architettonici pertinenti al Tempio di Marte Ultore nel Foro di Augusto, già conosciuti e riprodotti dal Quattrocento in poi.

Sempre allo stesso livello, l'itinerario prosegue nelle sale del Corpo Centrale, dedicate alla decorazione architettonico-scultorea dei portici, delle esedre e

Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare

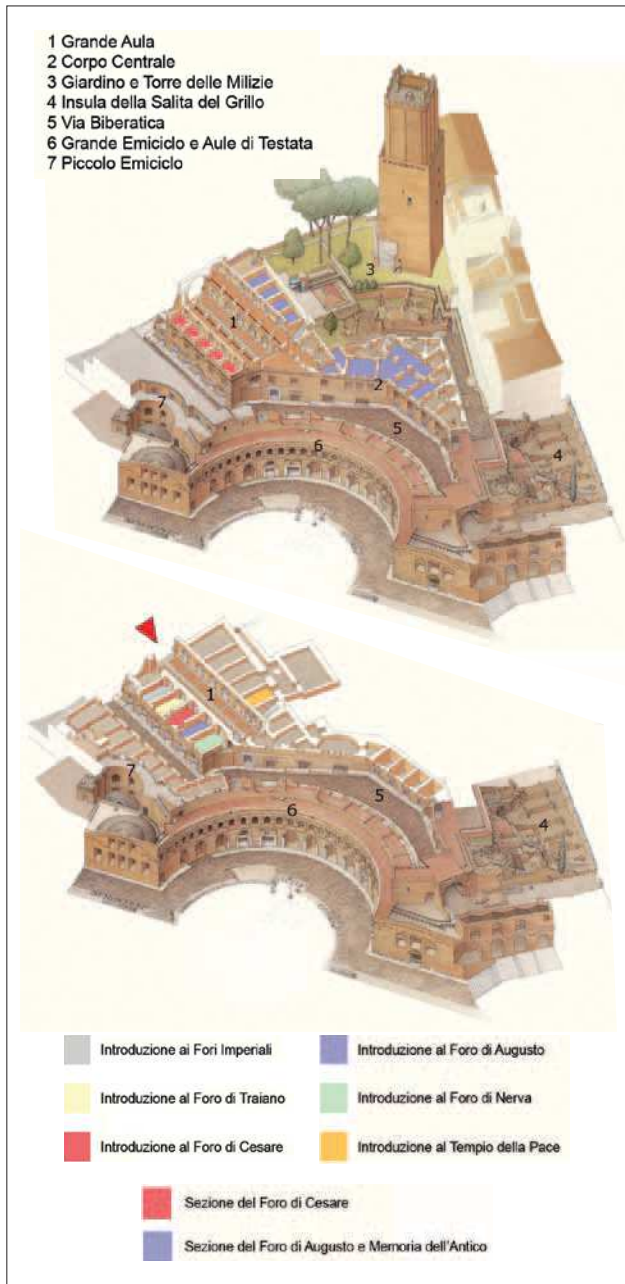


Fig. 20. Assonometria esplosa dei Mercati di Traiano allo stato attuale, con pianta dei due piani del Museo dei Fori Imperiali (InkLink Firenze, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

dell'aula del Colosseo, nel Foro di Augusto. I calchi di materiali non più conservati a Roma e conosciuti solo da imitazioni realizzati per i Fori delle capitali provinciali, di poco successivi, consentono di evidenziare la fortuna del modello augusteo.

In diversi punti sono stati collocati inoltre "inviti" ad osservare le caratteristiche degli stessi Mercati di Traiano, e, al tempo stesso, a mettersi in relazione tramite affacci e finestre con il suggestivo ambiente esterno e con la storia delle sue trasformazioni nel tempo, anche come suggerimento a proseguire la visita



Fig. 21. Frammento di statua in bronzo dorato (piede destro di figura femminile in volo) dal Foro di Augusto, nella sala della sezione introduttiva dedicata al complesso (Stefano Castellani, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).



Fig. 22. Sala della sezione dedicata al Foro di Cesare con pannelli con Amorini (Stefano Castellani, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

verso i percorsi esterni dei Mercati e, da qui, speriamo presto, ai resti archeologici nelle aree forensi.

In una seconda fase il percorso museale proseguirà con la sezione dedicata al Foro di Traiano, prevista nelle due aule di testata ai margini del Grande Emiciclo, in stretto contatto con i resti degli antichi edifici nell'area archeologica stessa del Foro, e con la zona sotterranea della Basilica Ulpia e della Biblioteca occidentale. Per questo motivo nella guida al Museo si è voluto dare risalto ai materiali non ancora esposti

Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare



Fig. 23. Ricomposizione della cornice del Tempio di Marte Ultore e frammento della sima con gocciolatoio a testa di leone, in una sala della sezione Memoria dell'antico (Stefano Castellani, Archivio della Sovraintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

del Foro di Traiano, già oggetto ugualmente di studi ricostruttivi e di un progetto di allestimento.

La complessità dei contenuti da comunicare e dei percorsi da seguire ha suggerito la realizzazione di diversi strumenti a supporto, tutti tra loro correlati in un sistema di comunicazione di cui lo stesso allestimento fa parte. La scelta è stata per un linguaggio prevalentemente visivo coerente e chiaro, rivolto ad un target medio, di lingua italiana e straniera (con la traduzione inglese diffusa). Sono state realizzate numerose ricostruzioni grafiche, eseguite sulla base dei risultati ottenuti dagli studi più recenti e differenziate a seconda del contenuto da comunicare, che permettono di rappresentare l'aspetto dei complessi forensi nel loro insieme e in fasi storiche diverse, o l'originario aspetto dei singoli partiti decorativi. Proprio per "materializzare" il rapporto tra i resti oggi disseminati nell'area archeologica e le proposte ricostruttive degli edifici, tutta la documentazione prodotta è stata utilizzata per creare brevi filmati -"video pannelli"- nei quali si mescolano sapientemente tecniche di rappresentazione tradizionali per ricostruzioni grafiche di vario tipo con l'uso di nuove tecnologie e volumetrie tridimensionali.



Fig. 24. Panorama sulla via Biberatica da una delle sale della sezione del Foro di Augusto con videopannello che mostra l'aspetto della stessa veduta in antico (Archivio della Sovraintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).



Fig. 25. Pannello di affaccio con illustrazione del panorama dalla terrazza al secondo piano della Grande Aula (Archivio della Sovraintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).



Fig. 26. Pannello informativo del percorso nei Mercati di Traiano all'interno delle sale del Museo (Archivio della Sovraintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare



Fig. 27. Pannelli didattici, videopannelli e ricostruzioni grafiche all'interno delle sale del Museo (Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

Non a caso riteniamo che il 'valore aggiunto' del Museo stia nella sua capacità comunicativa: la sua visita deve anche suscitare stupore e far percepire la scoperta dell'architettura dei Mercati, della storia della città, e al tempo stesso della complessità dei Fori. Per questo l'allestimento nasce per poter evolvere con gli studi dei ricercatori e con gli interessi del pubblico, superando il limite che uccide da sempre l'istituzione museale: quello dell'autoreferenzialità e del confinamento in un assetto immobile e definitivo, in sostanza privo di dinamismo, di capacità di rigenerarsi e di produrre *fidelity* nel proprio pubblico (sul tema della comunicazione museale e dell'applicazione delle tecnologie innovative ai Beni Culturali: Ungaro Sartini Vigliarolo, 2009; Ungaro, 2009d: conferenza specifica, scritta con Marco Sartini e Paolo Vigliarolo e "Per un'archeologia virtuale 'utile', dibattito collettivo; sui temi della didattica e valorizzazione: Ungaro, 2009c; Ungaro, 2009b).

IV - Lungo il percorso del Museo: studi in corso sul Foro di Augusto.

Scegliamo due sezioni del Museo significative per illustrare differenti soluzioni allestitivo e gli indirizzi di approfondimento scientifico derivati proprio dall'intensa attività di revisione dei materiali in occasione della realizzazione del Museo stesso.

A - La 'Memoria dell'Antico'

Questa particolare sezione espone alcune ricomposizioni esito di un accurato riposizionamento di frammenti già noti del Tempio di Marte Ultore. L'idea è quella di mettere in relazione la copiosa



Fig. 28. Sala della sezione Memoria dell'antico dedicata agli elementi provenienti dalla decorazione interna della cella del Tempio di Marte Ultore nel Foro di Augusto (Stefano Castellani, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

documentazione prodotta dal XV secolo in poi sull'area del Foro (del quale si era persa cognizione al punto di essere confuso con i Fori vicini) e soprattutto sul partito architettonico superstite del Tempio. L'esposizione di pezzi celebri come il capitello di lesena con pegasi attribuito al primo ordine interno della cella, è lo spunto per analizzare da un lato le modalità della riscoperta delle forme classiche e il loro studio, dall'altro il valore della documentazione prodotta dai trattatisti ai fini della ricostruzione della storia e dell'articolazione dello spazio forense.

Come sappiamo, Augusto lascia per i posteri una sorta di "autobiografia", a giustificazione della sua "legittima" ascesa al potere: le *Res Gestae*, dove spiega la sua "rivoluzione" nella conservazione e buona amministrazione, la sua politica estera "ecumenica". A questo mezzo di comunicazione, affianca la "traduzione per immagini" per i contemporanei, il programma figurativo del Foro, che narra i miti delle origini e della continuità e contiguità mito-storia (Enea e i re di Albalonga, Romolo e i *summi viri, duces fatales, sacri homines*, le "gallerie" degli uomini illustri "che hanno fatto Roma" distribuiti nelle esedre e nei portici) e che giustifica il ruolo e il potere di Augusto per la genesi divina della sua *gens, Iulia*, all'origine di quella *romana*. L'importanza di questo manifesto ideologico è esaltata se pensiamo alle disposizioni che Augusto lascia in merito al suo corteo funebre, dove egli è presente con la sua stessa immagine ed è "accompagnato" dalle *imagines* degli antenati e dei *parentes*. La più diretta allusione al ruolo "delle guerre attraverso le quali si raggiunge la pace" – e quindi l'immortalità - sta nelle insegne stesse conservate nel Tempio, negli scudi trasformati in *imagines clipeatae* che accolgono il frequentatore del Foro sull'attico della facciata dei portici. Infine, il dio Marte, inizialmente invocato quale "Vendicatore", poi reinterpretato come

“guardiano della pace”, a fianco alla progenitrice della *gens Iulia*, la dea Venere (Ungaro, 2008c; Ungaro, 2008d).

In un quadro di rimandi culturali così denso di significati, si inserisce anche la presenza dei Pegasi. Il mito del cavallo alato e la sua rappresentazione sono di antica origine orientale e già strutturati in età micenea. Nella cultura greca arcaica si consolida l'associazione di *Pegasus* al personaggio di Bellerofonte, mitico eroe che supera varie prove di coraggio e lealtà proprio con l'aiuto del cavallo alato.

Le fonti iconografiche di età arcaica sono molteplici, come pure i modi di raffigurare l'animale: prevale l'atteggiamento aggressivo, con le briglie tirate e le zampe anteriori sollevate, ispirato al famoso episodio nel quale viene esaltato il trionfo di Bellerofonte contro la mostruosa Chimera.

Interessante l'inserimento del cavallo alato, con criniera rasata e ali stilizzate, in un blocco a parete, che, per la struttura architettonica, può essere avvicinato ai nostri capitelli e che si trova sempre in un contesto religioso, il santuario di Eracle a Thasos, datato intorno al 500 a.C.

Il mito, trapiantato nella cultura romana, somma vari significati, già noti, come l'esaltazione del trionfo e l'assimilazione al sole; rinnovati con maggiore vigore, come l'apoteosi (e in questi casi si associa ai grifoni); specifici dell'ambiente romano, la *virtus*, ossia il valore del personaggio associato al *Pegasus*, significato che entra anche nella propaganda imperiale e, più tardi, nella simbologia cristiana.

Nel contesto della cella augustea dedicata a Marte, i pegasi sono rappresentati ancora con caratteristiche arcaiche, sebbene originino da sontuose girali vegetali, e come impennati, quindi, vicini alla tradizione arcaica. Il loro significato ideologico riferito al dio Marte deve però aver sommato l'esaltazione della *virtus* e l'apoteosi, come del resto avverrà poco tempo dopo nel Gran Cammeo di Francia, dove Germanico ascende al cielo in sella ad un *pegasus*. D'altra parte, la statua di culto, non conservata, si conosce da una riproduzione colossale di età flavia oggi presso il Museo Capitolino: il dio si presenta barbato, con corazza riccamente decorata con grifoni, ed elmo corinzio arricchito da sfingi e cavalli alati, come quello dell'*Athena Parthenos* di Fidia, sommando significati di forza, battaglia, ma al tempo stesso di custode della pace e di simbolo di immortalità (Ungaro, 2008e; Ungaro, 2009e).

Nel Cinquecento probabilmente era visibile qualcosa in più della cella e dei materiali rispetto ad oggi. Fondamentali gli studi basati sul rilievo diretto di Baldassarre Peruzzi: il grande studioso realizza una veduta ortogonale che è al tempo stesso una sezione e permette di apprezzare l'ordine esterno e quello

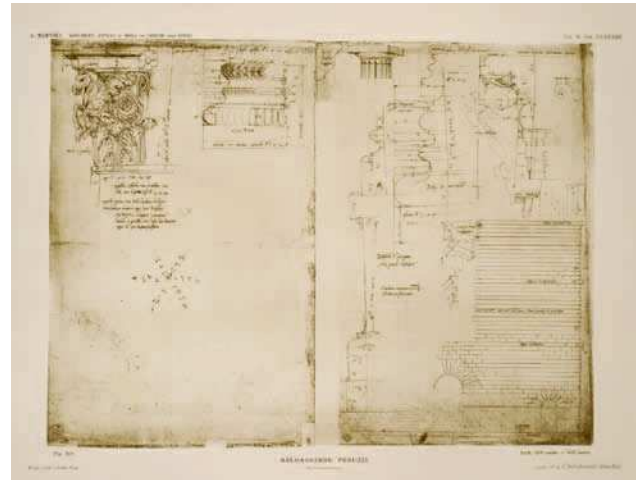


Fig. 29. Schizzo misurato di Baldassarre Peruzzi (1481-1536) raffigurante un capitello con Pegasi e una base di colonna dall'interno della decorazione interna della cella del Tempio di Marte Ultore nel Foro di Augusto (da Bartoli, 1915, fig. 317).



Fig. 30. Foto e ricostruzione grafica di frammento di capitello di colonna o pilastro con Pegasi, parte superiore (Foto di Stefano Castellani e disegno rielaborato da ricostruzione grafica di Maria Luisa Vitali, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare



Fig. 31. Foto e ricostruzione grafica di frammento di capitello di lesena con Pegasi, parte inferiore (Foto di Stefano Castellani e disegno rielaborato da ricostruzione grafica di Maria Luisa Vitali, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

interno contemporaneamente e documenta il capitello e la base di colonna dell'ordine interno.

Foro di Augusto, il sistema portici-esedre.

Al piano terra della Grande Aula e negli ambienti del primo piano del Corpo Centrale sono ospitate le ricomposizioni più impegnative, che hanno il compito di 'raccontare visivamente' il sistema costruttivo e il programma ideologico e figurativo del Foro negli spazi pubblici delle esedre e dei portici, nonché nell'Aula del Colosso. In questi casi è stato più complesso cercare e trovare il giusto equilibrio tra le ricomposizioni e l'architettura dei Mercati e mantenere la giusta percezione dello spazio.

Questa sezione affronta inoltre due temi scientifici fondamentali: il contributo alla conoscenza del programma figurativo augusteo fornito anche dalle indagini nei Fori provinciali, con particolare attenzione a quelli iberici, e la dispersione del materiale nelle collezioni prima private, ora pubbliche, che



Fig. 32. Ricomposizione di una delle nicchie sul muro di fondo dei portici del Foro di Augusto nel Museo dei Fori Imperiali (Stefano Castellani, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

è indispensabile riunire e confrontare per definire complesse questioni tipologiche.

Nei depositi del museo si conserva ben poco che possa essere attribuito al gruppo di Enea che fugge da Troia con il piccolo Ascanio per mano e il padre Anchise sulle spalle o alla figura di Romolo. Fortunatamente, gli studi degli ultimi anni sul materiale del Foro provinciale di Merida (il c.d. Foro di marmo) per il gruppo di Enea e sul c.d. Romolo da Cordova hanno consentito di ricostruire con verosimiglianza il primo gruppo e la statua eroica, recentemente acquisita dal Museo Archeologico di Cordova e attribuibile anch'essa alla figura di Enea. La municipalità di Cordova già anni fa ha donato al Museo romano un calco del "Romolo", mentre il Ministero della Cultura ed i Musei Statali di Madrid e Merida hanno autorizzato l'esecuzione dei calchi delle splendide sculture frammentarie che compongono il gruppo di Enea.

Al pianoterra la più impegnativa delle opere esposte presenta una ricomposizione-ricostruzione realizzata in occasione della grande mostra berlinese *Die griechische Klassik. Idee oder Wirklichkeit* nel

Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare



Fig. 33. Sala del Museo dei Fori Imperiali con la ricomposizione dell'ordine in facciata dei portici della piazza e frammenti di teste di Giove Ammone dai clipei dell'attico sovrastante (Stefano Castellani, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

2002 e che ha quindi rappresentato il prototipo del Museo: per il suo significato simbolico, per le modalità dell'esecuzione e per le sue dimensioni (alla base m.4,70 x 2,50, altezza m. 4,00), la porzione dell'attico è stata proposta nella Grande Aula.

La trabeazione a baccellature con avancorpi si compone di grandi frammenti originali sui quali è stato ricollocato un tratto di sima con gocciolatoio a testa leonina (correttamente in asse con la figura femminile sottostante); il calco della Kore è stato ricavato dall'originale conservato a Firenze, nella collezione del Museo Archeologico Nazionale oggi ospitata a Villa Corsini e gentilmente prestato per i primi mesi di apertura del Museo. Nel calco il cercine e il capitello sono stati completati da frammenti conservati nei depositi. All'interno del calco è contenuto l'elemento di sostegno che contribuisce a sorreggere la trabeazione insieme con il resto dell'intelaiatura. La Kore è stata ricomposta direttamente inserita nel basamento, di conseguenza è stato possibile restituire la giusta altezza al pannello incorniciato contenente il clipeo con testa originale di Giove Ammone. Quanto è stato necessario integrare è realizzato in pietra d'Aquila, opportunamente modanata nel caso dello scudo, lascia nel caso di parti non conosciute come il basamento della statua.

Negli ambienti del Corpo Centrale 'entriamo' nel portico del Foro, con la ricomposizione di un settore del primo ordine libero pertinente la sua facciata. Una struttura metallica a traliccio 'sospende' la ricomposizione sull'accesso ad uno degli ambienti laterali, permettendo di apprezzare ad una discreta quota il partito architettonico completo di sommoscapo e capitello, di architrave e fregio realizzati in due blocchi, lavorati su due lati, e di cornice: l'unico elemento presentato in calco (per motivi statici) è il frammento di architrave, mentre i due pezzi attribuibili al blocco della cornice sono congiunti con un'integrazione.



Fig. 34. Ricomposizione dell'attico in facciata dei portici della piazza nella Grande Aula del Museo dei Fori Imperiali (Stefano Castellani, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

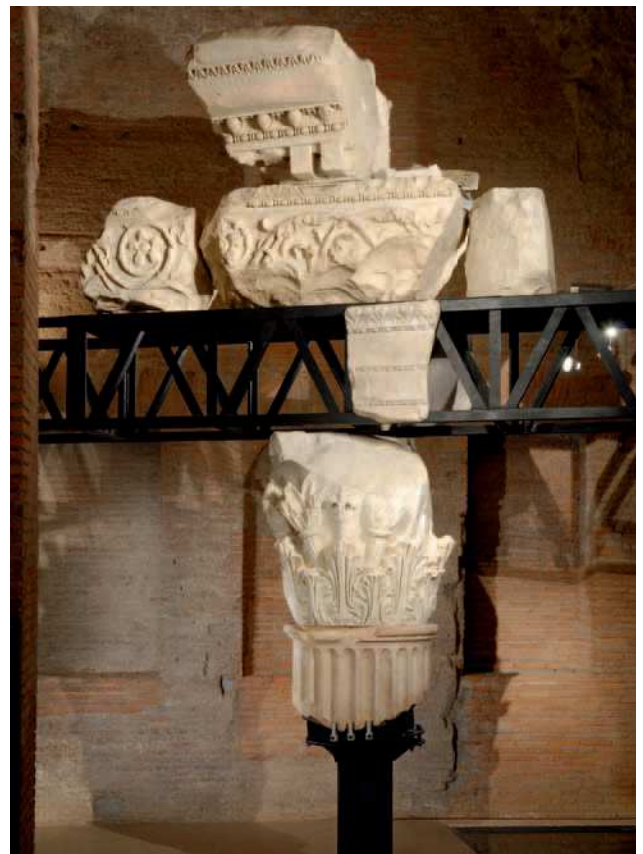


Fig. 35. Ricomposizione dell'ordine in facciata dei portici della piazza (Stefano Castellani, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare



Fig. 36. Testa di Giove Ammone nella ricomposizione della Casa dei Cavalieri di Rodi, tipologia con corna di ariete (Stefano Castellani, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

Di fronte alla ricomposizione sono esposti singoli, preziosi e raffinati frammenti di sculture pertinenti la decorazione dell'attico vista ricomposta al pianoterra: è possibile così apprezzare da vicino la qualità e le varianti delle teste di maschili e delle figure femminili (le Korai).

Le teste maschili sono certamente realizzate da botteghe microasiatiche (secondo la lettura di Eugenio La Rocca, *rodie*) ma si dividono in due gruppi ben distinti (considerazioni parzialmente esposte in Ungaro, 2008f,e; Ungaro, 2009f).

Quelle chiaramente ispirate a Giove Ammone con corna di ariete facenti parte integrante della testa, mostrano il volto, dai piani facciali distesi, incorniciato dalla folta e composta capigliatura che non si iscrive in un tondo e si allunga nella barba che scende in rapide piccole e composte ciocche.

A questa tipologia fanno riferimento la testa già inserita nella ricomposizione visibile nella Casa dei Cavalieri di Rodi e alcuni frammenti presenti nei nostri depositi, attribuiti recentemente. Ricordiamo che l'Egitto è integrato nel sistema dello stato romano dopo il 30 a.C. da Ottaviano e che il dio del pantheon egizio, Amun, è strettamente legato ad Alessandro Magno, il quale a sua volta è presente nel Foro con le figure femminili che sorreggevano la sua tenda, con la pratica dell'esposizione delle armi, forse con il dipinto di Apelle nell'Aula del Colosso.

Le altre teste maschili, viceversa iscrivibili in un cerchio e prive di corna, mostrano un volto molto



Fig. 37. Frammento di testa di Giove Ammone, tipologia senza corna (Stefano Castellani, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

più tormentato: il trattamento della fronte bassa e rugosa, delle sopracciglia sporgenti che accentuano la profondità dei terribili occhi, della capigliatura scomposta in folte ciocche, le quali proseguono in quelle della barba, traducono con immediatezza l'idea del temibile "barbaro" che doveva essere molto diffusa nell'immaginario collettivo del mondo "civilizzato".

Fanno riferimento a questa tipologia la nostra testa nella ricomposizione esposta nel Museo, l'esemplare oggi conservato a Villa Corsini a Firenze, che mostra una versione "più matura" del soggetto, e alcuni frammenti individuati nei nostri depositi e recentemente attribuiti. Questo tipo si caratterizza per la presenza sotto la barba e in continuità con le ciocche laterali di un attributo interpretato come un *torques*, possibile allusione diretta ai Celti/Galli/Galati.

Il *torques*, nato in ambito celtico quale monile femminile, per motivi ignoti diviene attributo delle divinità e donativo militare. L'unico di cui si conserva almeno la metà termina con un elemento indistinto non finito: è difficile quindi determinare come fossero completate le due parti che dovevano accostarsi al centro. Peraltro, schiacciato sotto la barba per motivi di spazio e di geometria della figura, l'attributo qui produce lo strano effetto di un cappio e piuttosto che un segno distintivo appare segno di sottomissione: non a caso scomparirà dalle successive realizzazioni provinciali, quando le teste "barbare" diverranno solo "maschere".

Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare

Tutte le teste sia quelle alludenti a Giove Ammone, sia queste di “barbaro” conservano forature tra le ciocche dei capelli, che evidentemente non servono specificamente ad aggiungere corna in metallo o altro materiale, ma ad altra funzione (forse la movimentazione dei blocchi per inserirli nella lastra di fondo del clipeo).

Tra le teste conservate, quelle rinvenute nel tratto di portico nord mostrano chiaramente la correzione ottica dello sguardo verso sinistra, ovvero verso il Tempio, mentre in quella rinvenuta nel tratto di portico sud, gli occhi sono naturalmente disposti perché in corrispondenza dell'edificio sacro: quindi le teste come l'andamento delle figure femminili sono condizionate da un punto focale, il Tempio.

Aldilà di differenze di resa naturali visto il numero di teste da produrre, la seconda tipologia pare bene interpretare l'immagine del barbaro ancora riottoso a cedere nella lotta: è il diverso, quello che ha diffuso terrore e ora, a Roma, viene di fatto ridotto ad umbone di scudi monumentali.

Il motivo dello scudo o comunque della testa simbolica inserita in una *imago clipeata* affonda in origini lontane già greco-ellenistiche e diverrà immediatamente motivo diffuso nei centri più significativi anche se inserito in contesti diversi. Gli eccezionali rinvenimenti a Pozzuoli, nelle province iberiche e galliche, come in terre alto-adriatiche, dimostrano una immediata diffusione in alcuni casi a ridosso dell'età augustea ed una significativa ripresa in età flaviana quando vuole significare il ripristino di valori e contenuti dell'età aurea.

Per la rappresentazione delle Korai è opinione comune a molti studiosi ormai che vada abbandonato il riferimento al passo di Vitruvio nel *De Architectura* (I, 1, 5) nel quale si è voluta leggere l'associazione delle nostre figure femminili alla rappresentazione di donne della Caria (Anatolia) utilizzate in architettura in luogo di colonne, sovrastate quindi dal peso, esposte in eterno corteo trionfale a ricordo della punizione subita per aver “tradito” i Greci, sostenendo i Persiani. Infatti, Vitruvio non aveva visto il Foro e l'associazione del suo passo alle Korai dell'Eretteo è solo del XVIII-XIX secolo per altri motivi ideologici.

Appare però più probabile che gli architetti di Augusto, nell'ispirarsi alle fanciulle dell'Acropoli, abbiano simulato la funzione strutturale portante delle statue nel Foro, mentre gli “scalpellini” ne avrebbero “romanizzato” le sembianze. Per capire la portata simbolica di questo “corteo” bisogna ricordare che proprio presso l'Eretteo doveva trovarsi la tomba di Cecrope, il primo leggendario re di Atene e quindi le fanciulle potrebbero essere connesse al rito sulla sua tomba: un simbolo di sacralità quindi ridotto ad apparato architettonico.



Fig. 38. Dettaglio con forature tra le ciocche della testa di Giove Ammone nella ricomposizione della Casa dei Cavalieri di Rodi (Stefano Castellani, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

Nelle successive “riproduzioni” del modello si assiste ad un'iterazione nel caso di Pozzuoli (Zevi, 2008) mentre nel caso delle province iberiche ad una trasformazione del motivo come a Merida, e addirittura ad una totale sostituzione con altri elementi decorativi come a Tarragona. La bibliografia sulle capitali iberiche è già copiosa, ma sono emersi interessanti contesti anche in altri centri e, in generale, deve essere ripensata la datazione dei vari complessi, tenendo conto che, dopo la fondamentale fase giulio-claudia, vi è stata una consistente ripresa di motivi augustei in età flaviana.

Nel contempo, nella vicinissima Basilica Emilia vengono esposti i barbari in abito frigio, si discute se all'interno dell'edificio o all'esterno verso la rinnovata piazza del Foro Romano: la resa della capigliatura è molto vicina a quella delle nostre teste maschili come dimostra una testa frammentaria conservata nei nostri depositi ma sicuramente pertinente la Basilica Emilia. Dalle fonti si evince che Augusto deve essere anche intervenuto nel Teatro di Pompeo sulla *porticus nationum* già esistente e realizzata da Coponio, mentre nel Foro abbiamo un *titulus* relativo all'Hispania ma non sappiamo con certezza se sostenente una statua o meno, e Velleio Patercolo sembra alludere alla presenza di *gentes*, di cui per ora non sono stati individuati resti tangibili. Significativo sarebbe anche l'inserimento nel suo corteo funebre di personificazioni, per queste varie considerazioni è stata avanzata l'ipotesi che le statue poste davanti alle colonne dei portici del Foro potrebbero avere questa funzione di corteo di *gentes*.

Ma le fonti dell'archivio puteolano dei Sulpicii non fanno mai riferimento ad appuntamenti presso statue di *gentes* ma di divinità, quindi, è difficile al momento supportare questa ipotesi con fatti certi.

Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare

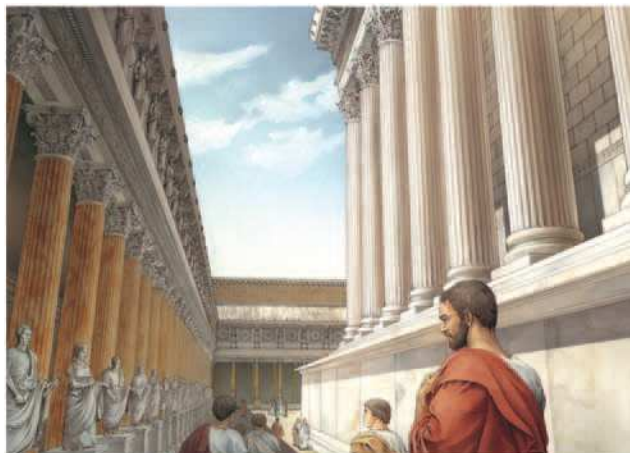


Fig. 39. Ricostruzione archeologica acquerellata del Foro di Augusto visto da Largo dei Pantani (InkLink Firenze, Archivio della Sovrintendenza ai BB.CC. del Comune di Roma, Museo dei Fori Imperiali).

Questa scelta necessariamente sintetica delle metodologie allestitivo del Museo pone all'attenzione degli esperti anche il tema di nuove proposte di anastilosi all'aperto, sfruttando le possibilità offerte da sofisticate tecnologie o da interventi che si ricollegano al sistema dell'integrazione e della ricomposizione. Chi scrive ha una formazione classica umanistica, ma il confronto quotidiano con le altre professionalità (architetti, ingegneri, esperti della comunicazione) ha profondamente mutato le prospettive di fronte ai problemi della conservazione e della fruizione: per poter trasmettere qualcosa del nostro passato al futuro, quindi, passare "dall'informazione alla conoscenza", dobbiamo anche imparare a osare nelle proposte e nelle realizzazioni (su queste ed altre considerazioni sulla "contemporaneità dell'archeologia" vedi Ungaro, 2008g; Ungaro, 2009d).

Bibliografia

BARTOLI, A. 1915. *Monumenti antichi di Roma nei disegni degli Uffizi*. III. Roma.

Museo dei Fori Imperiali 2005. *I Mercati di Traiano alla luce dei recenti restauri e delle indagini archeologiche* (Giornata di studio: Roma, Istituto Archeologico Germanico, 15 maggio 2003). *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, CIV, 2003 (2005), pp. 183-376.

UNGARO, L. (a cura di) 2007. *Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano* Milano: Mondadori Electa, 2007.

UNGARO, L. 2008a. Roma: El Museo de los Foros Imperiales en los Mercados de Traiano. Conservación, puesta en valor y comunicación de la arquitectura antigua y de la decoración escultórico-arquitectónica. *Museos.es*. 4, 2008.

UNGARO, L. (a cura di) 2008b. *Museo dei Fori Imperiali – Mercati di Traiano*. Milano: Mondadori Electa.

UNGARO, L. 2008c. Storia, mito, rappresentazione: il programma figurativo del Foro di Augusto e l'Aula del Colosso. In LA ROCCA, Eugenio, LEÓN, Pilar, PARISI PRESICCE, Claudio (a cura di). *Le due patrie acquisite. Studi di archeologia dedicati a Walter Trillmich* (*Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma. Suppl.* 18). Roma, pp.399-417.

UNGARO, L. 2008d. L'Aula del Colosso nel Foro di Augusto. In NOGUERA CELDRÀN, José Miguel, CONDE GUERRI, Elena (a cura di). *Actas de la V Reunión sobre Escultura Romana en Hispania*. Murcia, pp. 29-64.

UNGARO, L. 2008e. La figura di Pegaso nella decorazione architettonica del tempio di Marte Ultore nel Foro di Augusto a Roma. In AA.VV., *Pegasus and the Heavenly Horses: Thundering Hoffs and the Silk Road*, Nara: Nara National Museum, 2008, pp.51-53 e p.200.

UNGARO, L. 2008f. Cicli statuari nei Fori Imperiali e propaganda imperiale da Augusto a Traiano. *Incontri tra culture nel Mediterraneo antico* (convegno AIAC, Roma 2008). In corso di stampa.

UNGARO, L. 2008g. Raccontare l'archeologia in un museo: strumenti di comunicazione e contenuti. D'AGATA, Anna Lucia, a cura di. *Quale futuro per l'archeologia* (convegno del CNR, Roma, dicembre 2008).

Roma: Il Museo dei Fori Imperiali nei Mercati di Traiano. Un quartiere antico da raccontare, architetture da mostrare

UNGARO, L. (a cura di) 2009a. *I Mercati di Traiano, la storia continua: da centro amministrativo a polo culturale. Prima sessione: La Grande Aula e il Corpo Centrale restituiti* (convegno, Roma, Auditorium dell'Ara Pacis, 5 maggio 2009). Roma: Palombi Editori, in corso di stampa.

UNGARO, L. (a cura di) 2009b. *I Mercati di Traiano, la storia continua: da centro amministrativo a polo culturale. Seconda sessione: Dalla documentazione scientifica alle tecnologie innovative. Fare didattica e divulgazione per il pubblico, con le istituzioni* (convegno, Roma, Auditorium dell'Ara Pacis, 5 maggio 2009). Roma: Palombi Editore, in corso di stampa.

UNGARO, L. (a cura di) 2009c. Il "Pubblico" ai Mercati di Traiano e dintorni, tra apprendimento, suggestione, comunicazione. In *Esperienze e progetti III*, Ferrara, 2009.

UNGARO, L. 2009d. Ricostruire l'antico. Dal Museo della Civiltà Romana al Museo dei Fori Imperiali. In *Arqueológica 2.0. First International Meeting on Graphic Archaeology and Informatics, Cultural Heritage and Innovation* (convegno, Siviglia, 17-20 giugno 2009).

UNGARO, L. 2009e. Foro di Augusto. Introduzione. Frammenti di capitello con pegasi. Piede di bronzo dorato. In *L'eredità dell'Impero Romano* (catalogo mostra). Museo di Arte Occidentale di Tokyo, 2009: in corso di stampa.

UNGARO, L. 2009f. Il cantiere del Foro di Augusto, luogo di sperimentazione e modello formale. *XI Coloquio Internacional de Arte Romano Provincial. Roma y las Provincias: modelo y difusión* (convegno, Mérida 2009). In corso di stampa.

UNGARO, L., SARTINI, M., VIGLIAROLO, P. 2009. Il sistema di comunicazione integrato del Museo dei Fori Imperiali a Roma. In *TECHA 2008. Technologies Exploitation for the Cultural Heritage Advancement* (Workshop and Technology Transfer Day, Roma, 2008). Roma: Gangemi Editore.

ZEVI, F. 2008. (a cura di). *Museo archeologico dei Campi Flegrei. Catalogo generale. Volume 2. Pozzuoli*. Napoli: Electa Napoli.

El foro de la colonia Tarraco entre la República y el Imperio

Ricardo MAR - Arqueología, Dep. Historia, Univ. Rovira i Virgili, Tarragona

Joaquín RUIZ DE ARBULO - Arqueología, Dep. Historia, Univ. de Lleida, Lleida

David VIVÓ - Art Antic, Dep. Historia de l'Art, Univ. de Girona, Girona

La *colonia Iulia Urbs Triumphalis Tarraco*, actual Tarragona (Catalunya, España), fue sin duda una de las ciudades más importantes del Occidente del Imperio Romano (Alföldy, 1991; Aquilué *et alii*, 1998; Mar *et alii*, 1999; Ruiz de Arbulo dir., 2003; Dupré ed., 2004)¹. Gracias a los actuales trabajos de arqueología urbana hoy sabemos que los orígenes de la ciudad corresponden a un *oppidum* ibérico establecido desde el siglo V a.C. en la parte baja de una colina costera, dominando la inmediata vaguada portuaria del río Francolí, el antiguo *Tulcis*, y los fértiles campos del entorno fluvial (Adseries, Burés, Miró y Ramón, 1993). En el invierno del año 218 a.C., tras la batalla de Cese, las tropas romanas al mando de Gneo Cornelio Escipión establecieron aquí un primer cuartel de invernada (*castra hiberna*) en la parte más alta de la colina. Un lugar que tanto Livio (21. 60) como Polibio (3. 76) denominaron ya *Tarraco / Tarrácon*. Al año siguiente, con la llegada por mar del nuevo ejército consular de Publio Cornelio Escipión, *Tarraco* pasó a convertirse en la gran base militar romana durante las campañas hispanas de la Segunda Guerra Púnica (218-206 a.C.): a la vez fortaleza y cuartel de invierno, sede de asambleas con los aliados, presidio de rehenes, tesoro y almacén, mercado de esclavos y puerto de suministros (Ruiz de Arbulo, 1991; Otiña y Ruiz de Arbulo, 2001).

Se consolidó así una gran base militar que motivaría la transformación urbana del *oppidum* ibérico preexistente a modo de unas *cannabae* adyacentes a la gran fortificación romana. Aquí desembarcarían de

nuevo en el 211 a.C. las tropas romanas de refuerzo llegadas apresuradamente tras la muerte en combate de ambos Escisiones. Lo haría una vez más en el 210 a.C. el ejército del jovencísimo P. Cornelio Escipión como nuevo *imperator*. Finalmente, de *Tarraco* partiría hacia Roma en el año 206 a.C. la flota victoriosa de éste último con el botín de guerra obtenido tras el final de las campañas, el tratado con *Gadir* y la retirada de Hispania de las últimas tropas cartaginesas (Otiña y Ruiz de Arbulo, 2001). Desde el 198 a.C., con la creación de las dos nuevas provincias *Hispania citerior* e *Hispania ulterior*, la ciudad pasó a ser una fortaleza invernal permanente al servicio de los nuevos gobernadores provinciales (Ruiz de Arbulo 1992 a).

A partir de ambos núcleos primigenios – el *oppidum* ibérico y la fortaleza militar romana– surgiría una *civitas* ibero-latina cuya economía y desarrollo social se apoyaría en el tráfico marítimo con Italia y en las necesidades militares del ejército romano en la provincia Hispania citerior. Una ciudad singular que acuñó repetidamente moneda de plata y bronce en los siglos II y I a.C. con leyendas *Cese / Cesse* escritas en letras ibéricas (Villaronga, 1983; García-Bellido, Blázquez, 2001, 240-251). Sabemos también por una cita de Cicerón (*Pro Balbo*, 10, 28) que *Tarraco* fue la ciudad escogida por el ex-cónsul C. Catón en el año 108 a.C. cuando fue condenado al destierro. Como el destierro obligaba a salir del Estado Romano quiere ello decir que la ciudad (*Tarraco* para los latinos, *Cese* para los iberos) poseía un estatuto diferenciado con carácter

¹ Este trabajo se enmarca en los proyectos BHA 2002-01672 y HUM 2006-12757-01 de los Ministerios de Ciencia y Educación / Ciencia y Tecnología del Gobierno de España. Han colaborado en el mismo el prof. Ignacio Fiz (URV), el Dr. Javier Domingo y los investigadores LI. Palahí y Marc Lamuà. Las restituciones en 3 D de los edificios han sido realizadas por José Alejandro Beltrán Caballero.

federado o libre, sin duda un reconocimiento romano a la fiel alianza mantenida durante toda la Guerra Púnica (Ruiz de Arbulo, 1992a; 1999; Otiña y Ruiz de Arbulo, 2001).

A fines del siglo II a.C. esta ciudad federada de *Cese / Tarraco* inició importantes trabajos de urbanización e infraestructuras (cloacas de sillería, planificación urbana con ejes viarios ortogonales) de claro corte romano, con la definición de un primer conjunto público de carácter monumental presidido como veremos por un templo de triple cella. Con toda probabilidad, el influyente *conventus civium romanorum* establecido en la ciudad participó de forma decisiva en estas reformas. Conocemos a algunos de sus miembros a través de epígrafes relacionados con diferentes *societates* mercantiles presididas por *magistri* y por los restos de grandes monumentos funerarios de tipo turriforme con esculturas asociadas (Ruiz de Arbulo, Mar, Domingo, Fiz, 2004).

En el año 49 a.C., Julio César, después de la victoria en *Ilerda* contra las legiones pompeyanas de Afranio y Petreyo y de una rápida expedición a la *Hispania ulterior*, convocaría con pocas semanas de diferencia dos grandes reuniones provinciales en *Corduba* y *Tarraco* para asegurar la sumisión de ambas provincias decidiendo distintos “premios y castigos” entre las comunidades hispanas. Es probable que ya en esta asamblea César decidiera la concesión a *Cese / Tarraco* de la categoría de colonia romana. Un privilegio que hoy sabemos no fue tal sino que estuvo ligado probablemente a una *deductio* de sus veteranos, instalados en la ciudad en una fecha imprecisa entre los años 44 y 41 a.C. (Alföldy 2000; Ruiz de Arbulo 2002; 2009 b).

Durante los años 26 y 25 a.C., la ciudad serviría de residencia al propio Augusto, convaleciente durante las guerras cántabras y por tanto actuó en realidad durante esos dos años como centro de gobierno de todo el mundo romano en tanto que residencia de su máximo gobernante: un lugar de recepciones y asambleas, visitas y embajadas que fueron conformando la estudiada transformación del mundo romano por parte de Augusto y su círculo más íntimo de familiares y amigos (Alföldy 1991; Bringmann 2008; Ruiz de Arbulo, 2009).

Las nuevas reformas provinciales aplicadas a partir del año 13 a.C. convirtieron a *Tarraco* en sede de un *conventus iuridicus* y ciudad principal de una provincia que desde ahora tomó su nombre: la *Hispania citerior* o *Hispania tarraconensis*. La ciudad fue sede invernada del tribunal del gobernador y en ella se custodiaban los archivos y el tesoro fiscal de toda la provincia (Alföldy, 1991; Ruiz de Arbulo, 1998). Estrabón (3.4.7) recuerda que este carácter principal estuvo justificado por la buena situación de la ciudad y de su puerto respecto a las rutas marítimas con Italia y las vías terrestres ha-

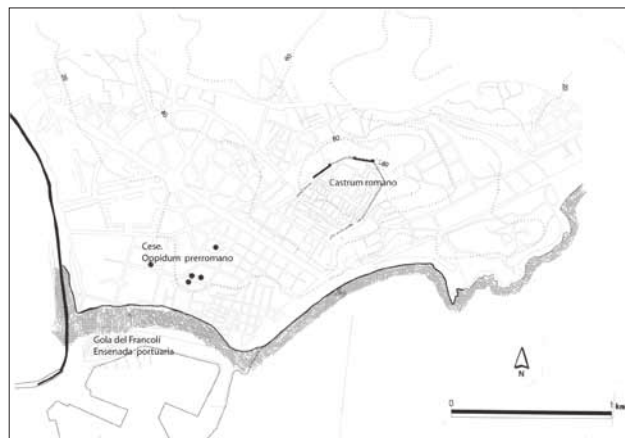


Fig. 1. Planta de *Cese / Tarraco* en el siglo II a.C. sobre la trama urbana actual de la ciudad de Tarragona con indicación de las curvas de nivel. En la parte baja de la colina, junto a la vaguada portuaria, se situaba el *oppidum* ibérico prerromano. En lo alto de la colina se construyó a partir del año 218 a.C. la gran fortificación romana.

cia el interior que hicieron de *Tarraco* un gran emporio comercial.

Cuando Augusto, enfermo y cansado, llegó a *Tarraco* a fines del año 27 a.C. procedente de los combates en la frontera astur al norte del río Duero, la ciudad se encontraba todavía en pleno proceso de reformas. El nuevo estatuto colonial habría precisado de un nuevo censo, la formalización de los integrantes del *ordo decurionum* y las nuevas elecciones para las magistraturas urbanas. Sin duda, fueron las obras públicas las que primero experimentaron grandes cambios: reforma de muros y puertas, enlosado de las vías dentro y fuera de la población, nuevas conducciones de agua, fuentes, cisternas y cloacas públicas unidas a la probable reforma del parcelario urbano y construcción de nuevas casas y edificios. Todo ello lógicamente siguiendo a una imprescindible monumentalización del foro de la colonia como centro de la vida urbana y obligado espejo del compromiso y capacidad económica de sus familias principales.

Correspondía al nuevo *ordo decurionum* edificar y decorar la ciudad con el prestigio que su nueva posición merecía. En estos últimos años, la arqueología de *Tarraco*, *Corduba* y *Emerita*, capitales respectivas de las tres provincias hispanas tras las reformas provinciales de Augusto y Agripa, ha demostrado la importancia fundamental que en estas ciudades tuvo el desarrollo monumental de sus áreas forenses: grandes plazas públicas porticadas, presididas por templos gigantescos y enormes basílicas, que a su vez fueron complementadas por nuevas plazas y templos (Dupré ed., 2004a; 2004b; 2004c; Márquez, 1998a; 1998b; 1998c; León, 1999; León coord., 2009; Panzram, 2002; 2008; Ruiz de Arbulo Ed., 2003; Mateos, 2001; 2006). Y es que la gran arquitectura pública de las ciudades romanas fue sin duda el marco escenográfico que permitió la cohesión de las distintas poblaciones

del Imperio Romano gracias al impulso evergético y munificente de las diferentes elites sociales urbanas (Melchor, 1999; Rodríguez Neila, Navarro, Eds. 1999; Rodríguez Neila, Melchor, Eds., 2006)

A través de modelos edilicios y estilos decorativos emanados directamente de la *Urbs*, utilizando necesariamente el mármol como piedra de prestigio, mediante la dedicatoria continua de estatuas y pedestales, los foros de las ciudades provinciales concentraban todo tipo de templos, altares, monumentos e imágenes ofrendados a la propia encarnación de Estado, la *Dea Roma* y a la nueva dinastía gobernante, heredera y sucesora del *divus Iulius* y del *divus Augustus* (Nogales y González Eds., 2008). A continuación, una vez expresada la obligada sumisión al poder central, el espacio común pasó a ser también lugar de autoafirmación de las sagas de los líderes locales con homenajes reiterados de los ciudadanos en agradecimiento de tal o cual acto munificente que convertían la historia de cada ciudad en una serie de obras y monumentos realizados aparentemente por la sola iniciativa de las grandes familias de cada ciudad (Rodríguez Neila, Navarro, Eds. 1999; Rodríguez Neila, Melchor, Eds., 2006). Con la llegada del Imperio, la cerrada sociedad romana senatorial y clientelar no tendría más remedio que abrirse a estos nuevos grupos de notables provinciales emprendedores, *homines novi*, que lograron ascender en los órdenes ecuestre y senatorial hasta lograr alcanzar con los hispanos Trajano y Adriano la púrpura imperial en lo más alto de la promoción social romana (Caballos, 1990; Des Bosch-Plateaux, 2005).

Abandonada la ciudad tardo-antigua y visigoda de *Tarraco / Terracona* con la llegada de los árabes en el siglo VIII, los viejos monumentos romanos se transformaron en un campo de ruinas lentamente colmatadas. Tras cuatro siglos de abandono, Tarragona sería de nuevo repoblada en el siglo XII con los castillos, catedral y barrios de una nueva ciudad que se construyó aprovechando o reformando las estructuras monumentales romanas de la parte alta de la ciudad antigua (Pladevall, 1991; Riu-Barrera, 1995). Se restauró en primer lugar el cerco amurallado tardo-republicano y en su interior se aprovecharon las estructuras de un único y enorme conjunto arquitectónico monumental del siglo I d.C.: un recinto de ceremonias compuesto por un templo de orden gigante rodeado por una plaza porticada, una segunda plaza gigantesca rodeada por criptopórticos superpuestos, grandes torres angulares de comunicación y por último un circo anexo en posición transversal que en época romana separaba este conjunto del resto de la ciudad (TED'A 1989a; 1989b; Mar Ed. 1993; Mar et alii, 1993). Un amplio conjunto de pedestales epigráficos reutilizados en fachadas y cimentaciones de la ciudad medieval y moderna con dedicatorias individuales a los *flamines Romae et Au-*

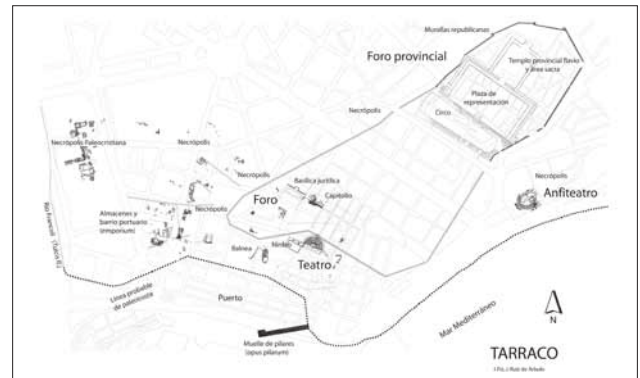


Fig. 2. Planta arqueológica de la colonia *Julia Urbs Triumphalis Tarraco* y sus principales edificios públicos en época imperial (s. II-V d.C.) sobre la trama urbana actual de Tarragona.

gusti pHC y más tarde a los *flamines Romae divorum et Augustorum pHC* a cargo siempre del *concilium provinciae Hispaniae citerioris*, junto a otros epígrafes significativos, han permitido definir este gigantesco recinto como un auténtico espacio y santuario provincial que hoy denominamos el "foro provincial" de Tarraco (Alföldy, 1973; 1991; ICLW; Ruiz de Arbulo, 2007).

En lo alto de este recinto provincial un templo de orden gigante construido enteramente con mármol de Luni/Carrara presidía las reuniones anuales del *concilium pHC*. Se conocen desde fines del s. XIX diversos elementos de la decoración arquitectónica de este templo, el primero construido en la ciudad por un taller llegado directamente desde la *Urbs*, que según la *Historia Augusta* sería restaurado por Adriano durante su estancia en la ciudad en el invierno del año 122 d.C. Su ubicación precisa, probablemente debajo de la actual catedral, es todavía hoy objeto de investigación (Mar ed., 1993; Mar et alii, 1993; Pensabene, 1996a; 1996b; Mar y Pensabene, 2003; Macías, Menchón, Muñoz, Teixell, 2007; Ruiz de Arbulo, 2009 a).

Es muy probable que se trate efectivamente del templo del dios Augusto mencionado por Tácito (*Ann.* 1. 78) que los tarraconenses solicitaron construir a Tiberio en el año 15 d.C.; un templo representado de forma reiterada en los reversos de las amonedaciones locales de sextercios y dupondios de época tiberiana acompañado de la leyendas *C(olonia) U(rbs) T(riumphalis) T(arraco)* y *AETERNITATIS AUGUSTA*. Los anversos, por su parte mostraban la imagen de Augusto ya fuera entronizado como un Júpiter con cetro, globo y Victoria o bien como magistrado sobre silla curul en ambos casos con leyenda explícita *DEO AUGUSTO* (RPC I, 222, 224).

Pero en realidad, lo mismo que ocurriera en *Lugdunum* con el gran altar de la confluencia y en *Narbo* o *Emerita*, con sus "recintos provinciales" respectivos, este gran recinto también se situó en los márgenes de la ciudad antigua (ICLW; Mateos, 2001; 2006; Ruiz de Arbulo, 1998; 2007). El foro de la colonia *Tarraco*,



Fig. 3. Hallazgo de la escultura icónica femenina Koppel 1985, n. 56 junto al talud de la c. Soler en 1912.

el auténtico centro urbano de la ciudad romana estaba situado a mucha distancia, en la parte baja de la ciudad, sobre el auténtico “barrio antiguo” donde se había situado el *oppidum* ibérico prerromano. Su descubrimiento no se produjo hasta la nueva urbanización de la ciudad a principios del siglo XX y su comprensión global es todavía hoy objeto de estudios y debate. En este trabajo queremos presentar algunas novedades recientes fruto de la revisión de los trabajos antiguos y de nuevas labores de planimetría, documentación y excavación realizadas en los años 2003-2004.

Hernández Sanahuja, Serra Vilaró y el foro de Tarraco

A mediados del siglo XIX, Tarragona dejó de ser una plaza fuerte y se inició el proceso de urbanización de la parte baja de la ciudad vecina al barrio portuario; una zona de parcelas agrícolas hasta entonces atravesada por los lienzos y baluartes que defendían el flanco portuario de la ciudad (Menchón y Massó, 1999). En esta nueva urbanización, las cotas de las nuevas calles quedaron a una altura considerablemente más baja que el nivel de suelo en las parcelas circundantes y por ello conforme avanzaba su construcción se iban extrayendo grandes capas de terreno repletas de todo tipo de materiales arqueológicos de época romana que luego afloraban limpiamente en los taludes laterales.

A pesar del interés de los miembros de la nueva Real Sociedad Arqueológica y la tutela de la nueva Comisión de Monumentos creada en 1844, el seguimiento arqueológico de estos trabajos fue casi inexistente. Tan solo al trazarse la c. Soler entre 1857 y 1860 y al construirse la nueva fábrica del Gas, B. Hernández Sanahuja, pasamanero de profesión, arqueólogo autodidacta y primer director del Museo Arqueológico (Massó, 1992), pudo documentar importantes descubrimientos de esculturas icónicas imperiales incluyendo una cabeza de Augusto *velato capite* y diversos pedestales epigráficos, algunos aparentemente *in situ*,

junto a muros y pavimentos que fueron interpretados libremente como parte de un “gimnasio” (Hernández Sanahuja, 1884, 29; cf. Serra Vilaró, 1933, 69-73). A partir de esta primera urbanización, los distintos propietarios fueron edificando paulatinamente en sus respectivas parcelas en las décadas siguientes sin que poseamos noticias sobre nuevos hallazgos. Desgraciadamente, hemos de suponer que la mayoría de descubrimientos realizados pasarían directamente al mercado de Antigüedades. En palabras de Mn. Serra Vilaró (1932, 6-7):

“En 1925... daba pena ver como se destruían paredes, silos y antiguas construcciones y como objetos de gran valor desaparecían de manos de los obreros para pasar a las de los traficantes... El vaso... me lo trajo un estudiante del Seminario que lo había adquirido a uno de los obreros por un puñado de picadura”.

Mn. Joan Serra Vilaró (Cardona 1879 - Tarragona 1969) fue un sacerdote y canónigo de formación erudita que supo unir a su labor eclesiástica la ordenación y catalogación del Archivo y Museo Diocesano de Solsona. Apasionado por la Prehistoria, excavador de cuevas y megalitos, fue nombrado director de excavaciones de la zona de Solsona. En 1925, Serra Vilaró fue llamado a Tarragona por el cardenal Vidal i Barraquer y en esta ciudad desarrollaría una inmensa labor arqueológica a lo largo de varias décadas (*Revelar el passat* 1994). Mossen Serra pudo trabajar en diferentes monumentos de la Tarragona romana y en todos ellos, gracias a su formación como prehistoriador, trabajó siempre con gran cuidado dejando escritos libros y artículos aun hoy fundamentales: la gran necrópolis paleocristiana surgida en los siglos IV y V junto al Francolí en torno a la *cella memoriae* de los santos Fructuoso, Augurio y Eulogio (Serra Vilaró 1929), el cerco de las murallas (Serra Vilaró 1949), cuya cronología romana defendió siempre frente a la equivocada erudición de un prestigioso A. Schulten que suponía sus megalitos de fábrica etrusca y también, como veremos a continuación, el foro de la colonia tarraconense.

En 1928, Serra Vilaró estaba ya excavando la necrópolis paleocristiana cuando conoció el proyecto de edificación de las dos manzanas adyacentes al lugar de la calle Soler donde Hernández Sanahuja había realizado los hallazgos de estatuaria que hemos citado. Insistiendo ante el alcalde y tras sucesivas vicisitudes administrativas, Serra pudo finalmente excavar ambas parcelas durante varios meses de 1928 y 1929 (Serra Vilaró, 1932; Ruiz de Arbulo, 1994). Sus trabajos, metódicos y rigurosos, permitieron poner al descubierto un impresionante conjunto de edificios de época romana repletos de elementos arquitectónicos, estatuarios y epigráficos de todo tipo, además de una estratigrafía rica en materiales arqueológicos desde la República al Bajo Imperio. Serra publicó rápidamente estos hallazgos en un libro de gran calidad para la época, con buenas planimetrías, un gran despliegue fotográfico y recogiendo todo tipo de materiales significativos (Serra Vilaró 1932). Aun así, y careciendo de otra ayuda científica que no fuera su gran capacidad de trabajo personal, fue lógico e inevitable que diversos aspectos estratigráficos o de identificación de materiales quedaran sin realizar.

Serra Vilaró se encontró ante los restos de un gran edificio construido en sillarejo (*opus certum* u *opus vittatum*) en torno a un porticado de 14 x 4 grandes columnas corintias realizadas en piedra local, con varias basas áticas todavía *in situ* y la ruina de los alzados caída en confuso montón sobre el pavimento: sillares, dovelas, fustes, capiteles corintios, arquivadas y cornisas aparecían mezclados y alternados con restos de estatuas y pedestales epigráficos. En uno de los lados, el edificio poseía una hilera de pequeños locales en torno a una gran sala axial separada del porticado por dos nuevas columnas y un pavimento a mayor altura. El edificio no se había conservado completo ya que el lateral izquierdo había quedado cortado por la calle Lérida y la fachada sur, opuesta a la sala axial, quedaba oculta bajo el margen del solar contiguo, ocupado por las casas abiertas a la vecina c. del Gasómetro.

El edificio se había construido aterrazando y destruyendo casas anteriores. Una bella cisterna, cubierta por un conjunto de ánforas Maña C 1/2 dispuestas en doble vertiente, había sido cortada limpiamente por la nueva construcción (Serra, 1932, lám. XXVI, 2). A poca distancia, un silo aparecía relleno de tierras de escombrera que contenían, según Serra, cerámicas ibéricas, ánforas y terra sigillata aretina, lo que le permitía fijar una datación inicial del nuevo edificio en época de Augusto (cf. Mar y Ruiz de Arbulo 1986, 3). En último término, un tesoro de pequeños bronce oculto bajo uno de los fustes de columnas caídas del porticado proporcionaba fechas de 333-361 y el mandato de Constancio II como *terminus ante quem* para el derrumbe y abandono de la construcción (Serra, 1932, 59). Ante la evidencia de la imponente ar-



Fig. 4. Vista de la gran zanja de la c. Soler en 1928 cortando las estructuras romanas situadas en las parcelas colindantes pero a mucha mayor altura. Al fondo trabajos de urbanización tras la construcción del nuevo mercado central en 1915 (Serra Vilaró 1932, lám IX,2).

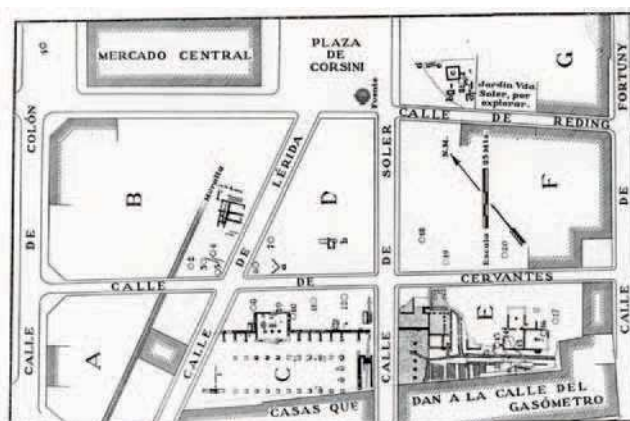


Fig. 5 a. Planta general de las actuaciones de J. Serra en los años 1928-1929 (Serra Vilaró 1932, fig. 1)

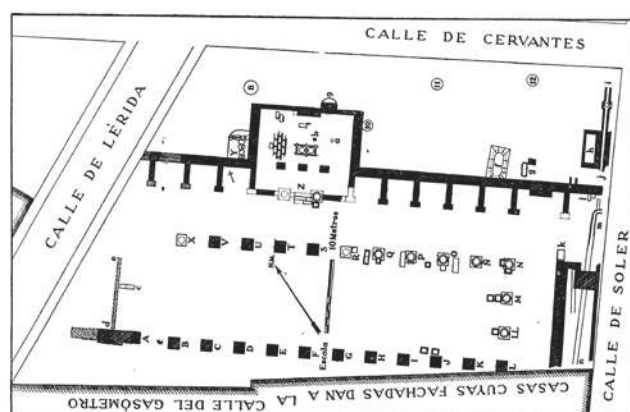


Fig. 5 b. Planta de los restos romanos aparecidos en la manzana C, considerados por Serra V. la plaza forense (de Serra Vilaró 1932, fig. 24). Se trata en realidad únicamente de la gran basílica jurídica.

quitectura, de la sala axial pavimentada con losas de mármol y de los pedestales y estatuas encontrados, Serra Vilaró no dudó en interpretar y reconstruir este edificio monumental como los restos del foro de Tarraco: una plaza porticada en torno a una área central abierta, con *tabernae* anexas de dos pisos y presidi-



Fig. 6. Detalle de la excavación de una cisterna con cubierta de ánforas tardo-republicanas Mañá C2 A (Serra Vilaró 1932, lám. XX). Esta cisterna quedó cortada por la construcción del gran edificio forense (v. fig. 6).



Fig. 7. Restos arruinados de la basílica jurídica durante las excavaciones de Serra en 1928-1929 (Serra Vilaró 1932, lám. V).

da por una curia en posición axial (Serra 1932, 40-67, figs. 24 y 25).

Al otro lado de la c. Soler, en el lateral de esta supuesta plaza forense, Serra Vilaró (1932, 76-82 y fig. 26) pudo excavar la “plaza de las estatuas”, así llamada por los hallazgos de Hernández Sanahuja en el siglo XIX. Se trataba de un amplio espacio abierto pavimentado en *opus signinum*, atravesado en su mitad por la gran zanja de la c. Soler, donde se habían alzado grandes basamentos cuadrangulares supuestos para pedestales y estatuas. Junto a la misma, se había conservado en el límite norte de la parcela parte de una *domus* en dos niveles con un pequeño patio porticado y una sala con cuatro depósitos en el subsuelo. De la plaza surgía una calle enlosada en dirección SE, contigua a los restos muy arrasados de una *insula* de casas definida por dos pequeñas calles perpendiculares a la anterior. En el lado opuesto de la calle, en una estrecha franja que limitaba con la parte posterior de las casas vecinas abiertas a la c. Gasómetro, aparecían los restos saqueados de un gran podio al que Serra apenas pudo prestar atención, describiéndolo de una forma muy breve y quedando dibujado de una forma totalmente imprecisa y por tanto incomprensible.

La reconstrucción y ajardinamiento de A. Ferrant (1968)

La propuesta de Serra Vilaró reconociendo en el primer edificio una plaza forense no pudo ser aceptada por J. Puig i Cadafalch (1932, 237-238) dada las extrañas proporciones que representaba un porticado de 14 por tan solo 4 columnas para una supuesta plaza. Estas proporciones cuadraban mucho mejor, en opinión del sabio arquitecto, con el patio central de un *macellum* monumental como los mercados africanos de Timgad y Djemila o el propio *macellum* pompeyano.

Después de la excavación de Serra, el proyecto inmobiliario quedó detenido y no volvieron a realizarse nuevos trabajos en estas dos parcelas. Los restos arqueológicos se salvaron así de la fiebre constructora pero permanecieron en un estado de total abandono durante más de veinte años mientras se decidía en los tribunales el tema de su propiedad. Los restos del foro, expuestos a la erosión y al abandono, pasaron a ser lugar de juegos infantiles quedando cubiertos en parte por vertidos de basura. Su salvaguarda fue tema de debate ciudadano en los años 1940 hasta que finalmente se declararon conjunto histórico-artístico en 1954 (BOE 96, 26-03-54). Esta declaración aseguró finalmente la conservación de los restos, pero no así su mantenimiento, por lo que la degradación no se detuvo.

Finalmente, en los años 1967-1968, las “brigadas del patrimonio artístico nacional” bajo la dirección del arquitecto A. Ferrant, que fue también responsable de la reconstrucción del anfiteatro y de trabajos de restauración en el Pretorio, emprendieron una importante labor de ajardinamiento y reconstrucción, adecuando el lugar como un parque arqueológico que fue inaugurado en 1968. Estos trabajos fueron esenciales para el aprovechamiento público del lugar, convertido ahora en un recinto vallado y ajardinado, pero los trabajos de restauración carecieron del rigor documental necesario y esto fue doblemente perjudicial para la comprensión del conjunto monumental.

Siguiendo de forma esquemática la interpretación de Serra del gran edificio como una plaza forense, Ferrant rehizo con hormigón los zócalos de la columnata corintia y levantó algunas columnas construidas de nuevo con piedra artificial. Se reconstruyeron también dos de los locales anexos, supuestas *tabernae*, con techos de bóveda de cañón, se rehicieron los muros de sillarejo y se enlosó de nuevo la “curia” con placas de mármol. En el sector anexo a la basílica, al otro lado de la calle Soler, se pavimentó de nuevo la “plaza de las estatuas” construyéndose unos grandes dados



Fig. 8 a. Vista general de los restos de la basílica jurídica una vez acabadas las excavaciones de Serra Vilaró.



Fig. 8 b. Vista actual (2003) del parque arqueológico del foro de Tarraco después de la actuación de A. Ferrant en 1967-1968.

de hormigón en la supuesta ubicación de los “pedestales” aparecidos en el siglo XIX. También se reconstruyeron con sillarejo los muros de las casas vecinas. Al mismo tiempo, las brigadas también enlosaron por completo la calle adyacente, utilizando bloques de distintos orígenes, reconstruyendo “aceras” y decidiendo límites sin respetar la lógica estructural de los edificios romanos. Como resultado, los restos quedaron salvaguardados por su integración en un parque público pero su comprensión, desgraciadamente, se veía seriamente dificultada.

El aporte de la epigrafía y la estatuaria

Si los estudios de G. Alföldy (1975) y Th. Hauschild (1974) habían permitido reconocer la importancia del gran recinto superior donde se situó la nueva ciudad feudal como el “foro provincial” de Tarraco, los hallazgos epigráficos del edificio excavado por Serra Vilaró y de la inmediata “plaza de las estatuas” permitirían valorar igualmente su carácter público como recinto forense. Otro tanto ocurrió con el estudio estatuario de E. Koppel (1985) que identificaría y dataría correctamente los hallazgos escultóricos de la “plaza de las estatuas”.

En uno de los intercolumnios del gran porticado se encontró *in situ* un pedestal dedicado a *Raecius Taurus Gallus*, tribuno de las tropas reclutadas por Galba en su aventura imperial del año 68 y más tarde senador (RIT 145). A poca distancia un pedestal aparecía dedicado dos siglos más tarde al emperador Severo Alejandro por los sevires augustales (RIT 85). Del edificio inmediato a la “plaza de las estatuas” que Serra denominaría la “Casa E” procede la primera lápida pública tarraconense documentada hasta ahora: una dedicatoria a Pompeyo fechable en el año 71 a.C. (RIT 1). Se trata de una pieza del todo singular ya que más tarde fue girada y dedicada escuetamente al senador de época cesariana *P. Múcius Scaevola* (RIT 2); un gesto que hemos interpretado como un homenaje

de la ciudad al que pudo ser el prefecto encargado por César para la fundación de la nueva colonia (Ruiz de Arbulo 2002). También proceden de esta singular “Casa E” otras importantes lápidas dedicadas a la *Victoria Augusta* (RIT 58), a Tito César (RIT 72), al emperador Probo (RIT 88) y otras dos dedicatorias imperiales imprecisas (RIT 111, 434). De la inmediata plaza de las estatuas proceden fragmentos de epígrafes dedicados a Tiberio pontífice y pretor (RIT 67), a su hijo Druso César (RIT 68), un ábula votiva dedicada a Júpiter Óptimo Máximo por Julio Víctor, liberto de Adriano y archivero provincial de la *vicesima hereditatis* (RIT 31), un pedestal dedicado al senador del siglo II d.C. *L. Valerius Propinquus* (RIT 149), además de fragmentos de lápidas dedicadas al emperador Cómodo por los sevires (RIT 80) y a la Tetrarquía (ver para la situación de los epígrafes Ruiz de Arbulo 1990).

Por su parte, el estudio estatuario de E. Koppel (1985) permitió identificar correctamente los hallazgos de la “plaza de las estatuas”. Se trataría de un ciclo icónico imperial de época de Claudio con estatuas de Augusto con cabeza velada (Koppel 1985, n. 44), dos estatuas icónicas femeninas (Koppel 1985, n. 56 y 57), dos togados (Koppel 1985, n. 49-50), un joven príncipe con *bullae* (Koppel 1985, n. 48) y una copia romana de la Afrodita/Venus de Cnido (Koppel 1985, n. 60). A estas estatuas se añadirían además una parte posterior de cabeza femenina (Koppel 1985, n. 45) y los fragmentos de una escultura ecuestre de bronce (Serra 1932, 65) aparecidos entre los restos del edificio porticado.

D. Fishwick (1982) también llamó la atención sobre la importancia de los restos de este foro de la colonia, distinto a la gran plaza provincial superior proponiendo que éste sería el lugar adecuado donde pudo levantarse el altar que la ciudad ofreció a Augusto poco después de abandonar la ciudad en el año 25 a.C. y en el que se produjo el “milagro de la palmera” recogido por una anécdota de Quintiliano (*Inst. Orat.* 6.33.77):



Fig. 9. Tarraco. Sextercio. Col. J. Benaiges (1994). Oricusco. RPC. 218. Anv.: DIVUS AUGUSTUS PATER; cabeza radiada de Augusto a la izq. Rev.: C(olonia) U(rbs) T(riumphalis) T(arraco); palmito naciendo sobre el *focus* de un altar con pulvinos laterales, marco con friso de roleos y cuerpo enmarcado por pilastras dóricas angulares. Panel frontal decorado con el motivo augural de los bucráneos unidos con guirlandas y panoplia central de escudo y lanza.

“Los tarraconenses anunciaron a Augusto que una palmera había nacido sobre el altar a él dedicado. Parece, respondió, que no lo hacéis servir demasiado”.

Las emisiones locales de sextercios y dupondios de época tiberiana reprodujeron la imagen de un altar con un palmito surgiendo del centro del *focus*, atestiguando la veracidad del fenómeno y su evidente *interpretatio* en clave dinástica (RPC 1992, núms. 218, 221, 225, 231; Ruiz de Arbulo 2009 a). Se trató probablemente de un altar ofrendado como en *Narbo* (CIL 12, 4333 = ILS 112) al *Numen* de Augusto, es decir al poder divino oculto en la personalidad del nuevo amo de Roma, el hijo del *divus Iulius*. Un lugar donde poder celebrar oficialmente las efemérides del nuevo *princeps* – cumpleaños, victorias, días de llegada y partida- y de sus familiares más próximos. De esta forma, los distintos *ordines* de la colonia, expresaban por igual su aceptación del nuevo orden dinástico del principado tras varias décadas de continuas guerras civiles (Syme 1939; Hanlein-Schäfer 1985; Hurllet 1997). Poder situar con mayor precisión la posición urbana de este famoso altar ha sido uno de los objetivos iniciales de nuestro actual proyecto de investigación.

La identificación de la basílica jurídica

En base a todas estas evidencias, en 1987 pudimos demostrar que el conjunto porticado excavado por Serra no correspondía a la propia plaza forense ni tampoco a un *macellum* sino que se trataba en realidad de tan solo uno de los edificios del foro: una gran basílica jurídica de tres naves con *peristasis* columnada, ambulacro perimetral, gran tribunal axial y locales anexos (Mar y Ruiz de Arbulo, 1988a; 1988b; 1990; Ruiz de Arbulo, 1990). A la misma conclusión llegaría también de forma independiente J.Ch. Balty (1991, 337-339 y nota 393).

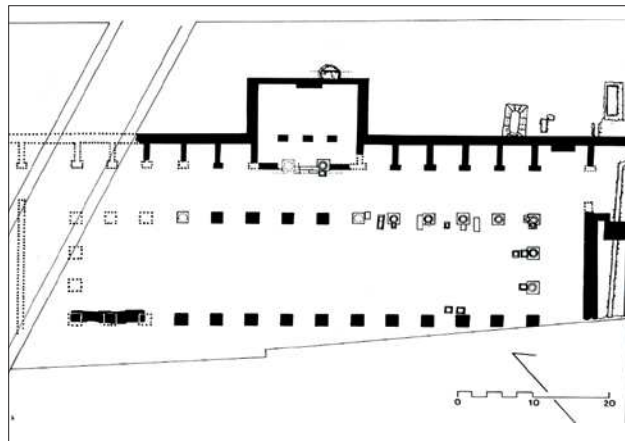


Fig. 10. Restitución en planta de la basílica jurídica (Mar y Ruiz de Arbulo 1988b).

La ausencia de un canal de desagüe o de escalones entre el espacio central y los pórticos laterales justificaban que no se tratara de un espacio descubierta; además, el ritmo y las proporciones de la columnata con solo cuatro columnas laterales corresponden claramente a la planta ampliamente documentada de las basílicas jurídicas con ambulacro perimetral. Los ejemplos bien conocidos de las basílicas de Pompeya, Corinto, *Clunia*, *Ruscino*, *Augusta Raurica*, *Bavay*, *Baelo Claudia*, *Ordon*, *Verona* o *Segóbriga* -entre otros muchos ejemplos- acreditan con seguridad la fijación del modelo arquitectónico y de sus variantes (Mar y Ruiz de Arbulo, 1988a, tabla 2, fig. 3; 1988b; 1990).

La basílica jurídica de *Tarraco* aparece presidida por una gran sala axial independiente separada por dos columnas en la que podemos reconocer el tribunal que Vitrubio (5.1.6-8) situó en el interior de una *aedes Augusti* anexa a la basílica que él mismo construiría para la colonia Julia de Fano. Un recinto independiente, que podemos restituir como una simple sala con vestíbulo, anexa a la basílica y presidida por una estatua de Augusto. La finalidad de instalar un tribunal en hemiciclo en su interior tendría como fin, según Vitrubio “que los negociantes que están en la basílica no incomoden a los litigantes que acuden a los magistrados”. En realidad se trató, como ya demostrara un bello estudio de J.M. David (1983), de una más de las medidas emprendidas por Augusto y sus asesores para lograr el control escenográfico de los espacios públicos. En este caso, se trataba de sustituir la posibilidad de escoger uno u otro lugares públicos para celebrar los juicios por parte de los duoviros y jueces en las colonias y municipios, por un emplazamiento único presidido por la figura de Augusto, a los pies de cuya estatua se concentraría a partir de ahora la actividad judicial, arbitrajes y reuniones. Un nuevo concepto del estado romano estaba pues en marcha y a su servicio se empleó toda una dialéctica iconográfica y simbólica de gran envergadura sobre el inicio de una

nueva época de paz y prosperidad (la *Pax Augusta*, la *Aurea Aetas*...) bajo el mando supremo del *princeps* y sus virtudes (el *Pater Patriae*). Un inmenso programa que alcanzaría con tremenda efectividad a la práctica totalidad de las actividades políticas y sociales en el mundo romano (Zanker, 1987).

La importancia de esta basílica cobra aun un mayor sentido si pensamos en el carácter de *Tarraco* como cabeza de *conventus* y capital provincial. Los duoviros de *Tarraco* deberían pues compartir la utilización de este tribunal con el nuevo *legatus Augusti propraetore* quien como juez supremo de la provincia lo utilizaría como tribunal durante una parte del invierno (Estrabón III. 4. 20). Sería pues también el lugar de juicios y arbitrajes para todas las poblaciones adscritas al *conventus* tarraconense o procedentes de cualquier punto de la provincia. En el mismo sentido y como ya señalara G. Alföldy (1991), los pequeños locales laterales han de ser interpretados como archivos o *tabularia*, aunque no podemos excluir sedes de cambistas, locales de pequeñas corporaciones u otros usos específicos documentados en basílicas forenses (Mar y Ruiz de Arbulo, 1988a, 13-14; Ruiz de Arbulo, 1998)

Durante los años 90, nuevas excavaciones de urgencia realizadas en las vecinas calles de Lleida y Gasómetro, han permitido finalmente poder delimitar de forma aproximada la planta general del foro de *Tarraco* y sus pórticos perimetrales (Macías 2000; Díaz y Macías 2000). A partir de estos trabajos con la aparición de una hilera de *tabernae* a una altura inferior a la plaza forense, delimitando una terraza formada por un criptopórtico trasero a dichas *tabernae* quedaba claro que la basílica debía situarse en una posición lateral respecto a la plaza forense pero todavía sin evidencias para la posición exacta de los grandes templos (Mar y Roca, 1998).

En los años 2003 y 2004, en el marco de un proyecto financiado por el Ministerio de Educación y Ciencia² realizamos un nuevo estudio del foro de la colonia *Tarraco* revisando las intervenciones arqueológicas realizadas desde el siglo XIX hasta nuestros días, con especial énfasis en la documentación fotográfica de la gran campaña de excavaciones realizada por J. Serra Vilaró entre 1926 y 1929. Al mismo tiempo efectuamos dos campañas de limpieza, dibujo y excavación en el recinto arqueológico del Foro de Tarraco que nos permiten ahora presentar diversas novedades relativas a las fases arquitectónicas y cronología de todo el conjunto monumental.

El podio del templo capitolino y los límites del foro republicano. Excavaciones en el sector anexo a la basílica jurídica y en la plaza de las estatuas

El primer lugar en que concentramos nuestros trabajos fueron los restos de un gran podio vecino a la basílica forense que no habían sido bien comprendidos por los trabajos de Serra Vilaró y que en la actualidad permanecían semiocultos en uno de los límites del recinto, junto a las casas de vecinos que delimitan el parque arqueológico. Hemos publicado ya este hallazgo y propuesto su interpretación como el podio de un templo de triple cella con tres fases constructivas bien diferenciadas que necesariamente ha de ser interpretado como el capitolio de *Tarraco* (Ruiz de Arbulo, Vivó y Mar, 2006; Vivó, Mar y Ruiz de Arbulo, en prensa).

Los restos de este gran podio se extendían junto a una calle romana con orientación sudeste / noroeste (un eje decumano) que la intervención de 1969 había cubierto de nuevo con un falso enlosado dotado de aceras, con los laterales ajardinados cubiertos por césped y con árboles plantados sobre los restos antiguos. No obstante, era posible apreciar que el podio estaba delimitado por un grueso muro de *opus caementicium* revestido de un muro exterior de sillería ya desaparecido pero que había dejado visibles las improntas de sus bloques. En el interior del podio aparecían tres gruesos muros transversales en *opus caementicium* y también muros de sillares alternados a distancias regulares e insertados en el muro exterior.

Los trabajos de limpieza nos permitieron documentar rápidamente la cimentación del robado muro de sillería exterior, junto a la calle, formada por un zócalo de piedras medianas e irregulares unidas en seco. Al continuar la limpieza en el interior del podio pudimos comprobar la presencia de trincheras alineadas con los sillares insertados en el muro exterior y paralelas a los tres gruesos muros de *opus caementicium*. Estas trincheras aparecían repletas de tierras negras de basurero con todo tipo de cascotes, vajilla y desperdicios contemporáneos, pero una vez vaciadas pudimos documentar en sus fondos la presencia de grandes sillares alineados, uno de ellos conservando todavía tres marcas de azuela delimitando una línea de fractura inacabada. Estas trincheras eran pues el testimonio del robo de los muros de sillares, última fase de un saqueo paulatino que en primer lugar habría eliminado toda la obra superior de un gran templo, a continuación extrajo los sillares del forro exterior del podio y

² Proyecto BHA 2002-01672 (2003-2004), bajo la dirección de J. Ruiz de Arbulo (UdL), D. Vivó (UdG) y R. Mar (URV). Debemos agradecer el trabajo de los arqueólogos Javier A. Domingo Magaña, Ignacio Fiz, Lluís Palahí y Josep Francesc Roig, y de los entonces estudiantes de la URV y la UdG Ana Costa, Mireia Ciuraneta, Manel Domenech, David Domingo Pamies, Lluís Frigola, Santos González, Marc Lamuá, Sergi Navarro, Víctor Pérez, Isabel Serres y Manuel Vega que participaron en las campañas de excavación. La empresa de Arqueología CODEX SCCL proporcionó igualmente soporte técnico a los trabajos.

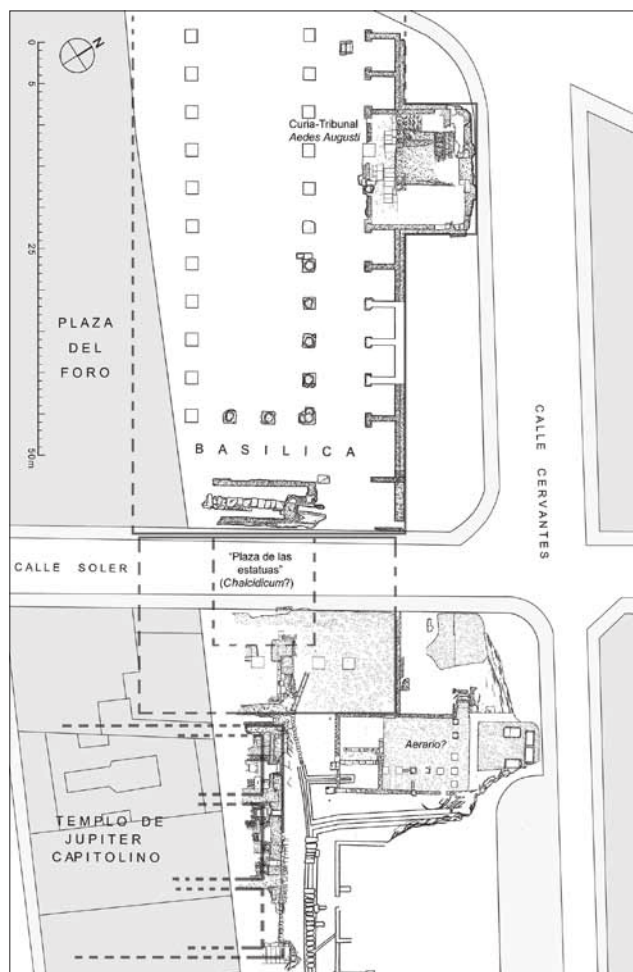


Fig. 11 a. Planta de las excavaciones arqueológicas realizadas en los años 2003 y 2004.



Fig. 11 b. Fotografía aérea vertical realizada con globo en la campaña del 2004.

por último habría ido saqueando paulatinamente los bloques de los muros de cimentación situados en el interior del podio, una tarea esta más difícil y que por ello quedó inacabada.

Todo el podio estaba cubierto por rellenos contemporáneos con materiales de derribo y basurero, pero

la sorpresa surgió al ir apareciendo bajo los mismos a lo largo del interior del podio, un total de cuatro cámaras pavimentadas con distintos *opera signina* a una cota algo inferior a la superficie de los muros de *opus caementicium* de la estructura del podio. Estos pavimentos habían sido por lo tanto ya excavados en época de Serra y luego cubiertos por las tierras de basurero, pero no existía de los mismos ninguna mención ni imagen. Estos pavimentos aparecían cortados limpiamente por los muros de sillería antes citados. En la primera publicación de estos restos, nos referimos a los mismos simplemente como el “edificio de las cuatro cámaras” (Ruiz de Arbulo, Vivó y Mar, 2006, 404-405 y 410-411).

Finalmente, la lógica de la construcción vino dada por el hallazgo del límite del podio hacia el sudeste en forma de un gran muro de sillares alineados transversalmente. Este muro de sillares formaba el extremo lateral del podio, enlazando con la cimentación del muro exterior, a su vez alineada con el perfil de la roca recortada bajo la calle romana. La explicación consistía en que se trataba de dos fases distintas de construcción del gran podio: una inicial, realizada únicamente con muros de sillería, y una restauración posterior *ab fundamentis* que utilizó gruesas banquetas de *opus caementicium*. Todo esto en un podio que, como decimos, había sido levantado sobre una hilera precedente de cuatro cámaras pavimentadas en *opus signinum*.

Vecino al podio y a su misma cota superior se encontraba el pavimento de la plaza de las estatuas. Cuando Serra Vilaró excavó este sector afirmó haber encontrado un pavimento de *opus signinum* con agujeros cuadrangulares en cuyo fondo aparecían los dados de cimentación. Los agujeros corresponderían pues al robo de los sillares que formaban los zócalos de cimentación ya fuera para pedestales como parecían sugerir los hallazgos precedentes de Hernández Sanahuja o bien para una columnata como ocurría en la vecina basílica. Serra admitió ambas posibilidades. En 1968 estas “basas” fueron recreadas de nuevo con dados de hormigón contemporáneo, todo la plaza se volvió de nuevo a pavimentar y el conjunto resultaba así incomprensible. Decidimos por tanto eliminar dos de estos dados de hormigón contemporáneo para ver como era la obra antigua y realizar una trinchera estratigráfica de unión con los restos del vecino podio.

La eliminación de los dados de obra mostró por fin los restos antiguos, tratándose de cimentaciones cuadrangulares de obra caementicia, a cota inferior al pavimento de la plaza, con la huella central del sillar de cimentación para una basa superior. Los rellenos bajo el pavimento de *opus signinum* de la plaza de las estatuas comenzaron a proporcionar exclusivamente materiales cerámicos tardo-republicanos cubriendo un muro de sillares alineado con el muro perimetral del podio que incluía las basas molduradas de dos pilas-

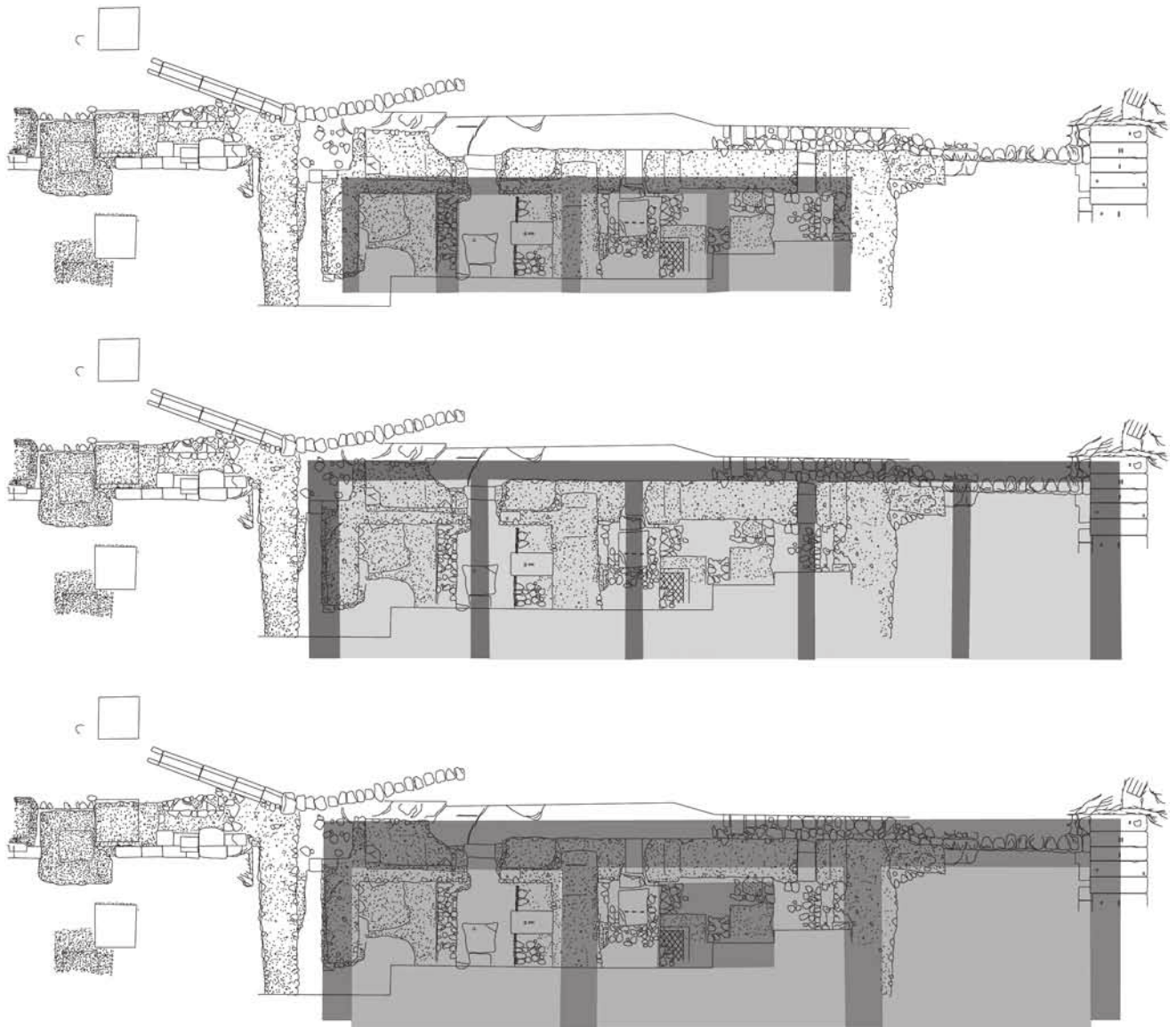


Fig. 12 a. Fases del templo capitolino superpuestas a la planta de los restos excavados correspondientes a la parte posterior del podio.

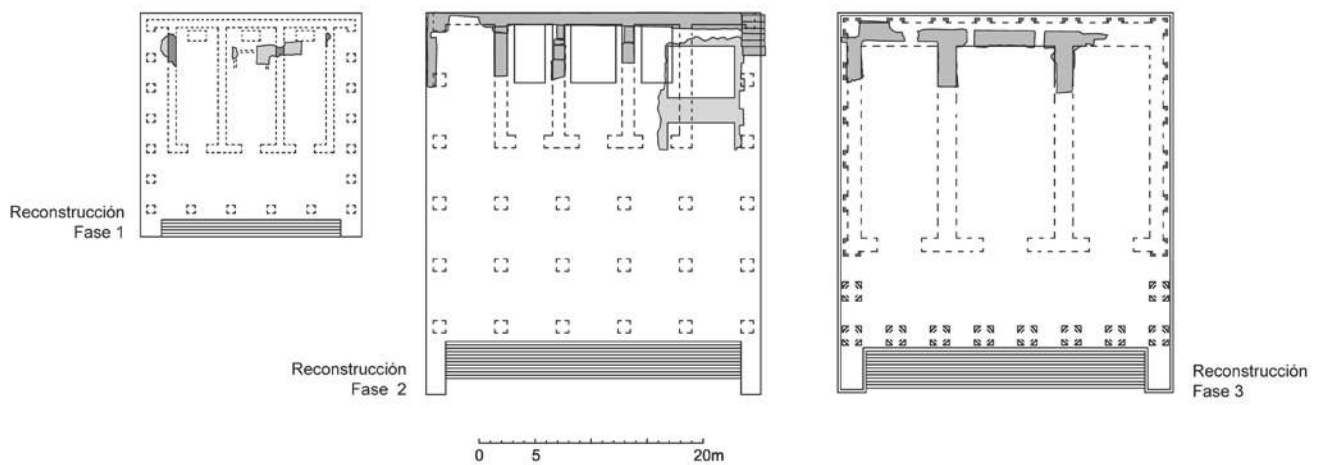


Fig 12 b. Restitución en planta de las tres fases del capitolio.

tras. El perfil estratigráfico mostró claramente que el pavimento de la plaza de las estatuas se había levantado sobre vertidos de relleno sobre este muro conteniendo numerosos fragmentos de un *opus signinum* troceado junto a materiales cerámicos de mediados del I a.C. Bajo estos rellenos de obliteración aparecía un pavimento muy regular de tierra batida bien conservado que conectaba con el citado muro de sillería decorado con pilastras. A su vez, este primer pavimento se había levantado sobre una capa de relleno que cubría directamente el perfil irregular de la roca natural.

Nos encontramos también la sorpresa de que los grandes cimientos cuadrangulares que se habían superpuesto a esta primera estructura se multiplicaban, apareciendo hasta tres alineaciones consecutivas siempre a la misma altura. Resultaba pues necesario delimitar con claridad las fases constructivas y la relación de este sector con los edificios inmediatos.

Las dos fases urbanísticas del foro republicano

En la primera publicación de los restos (Ruiz de Arbulo, Vivó y Mar, 2006) nos limitamos a definir las cámaras pavimentadas aparecidas en el interior del podio como el “edificio de las cuatro cámaras o habitaciones”, planteando su posible carácter sacro pero sin decantarnos por ninguna opción en concreto. En un trabajo posterior, sin embargo hemos revisado todos los indicios hasta darnos cuenta que se trata efectivamente de un primer templo de triple cella aunque con dimensiones más pequeñas que el posterior gran templo realizado en sillería (Vivó, Mar y Ruiz de Arbulo, en prensa).

La calidad de los pavimentos de *opus signinum*, el carácter homogéneo y potente de los rellenos inferiores y sobre todo la posición axial de esta primera estructura respecto a la retícula viaria urbana nos llevan a considerar mejor estas cámaras como parte de un primer templo forense. Este templo estaría en relación con el muro de pilastras inmediatamente trasero, que se prolongaría en sus laterales definiendo una primera plaza forense pavimentada simplemente con tierra batida y apisonada. La datación estratigráfica de esta primera plaza, de acuerdo con los materiales aparecidos entre el pavimento de tierra y la roca natural, sería de fines del siglo II a.C., un momento en el que también se detecta la construcción de una de las cloacas principales de la ciudad drenando la principal torrentera de la colina tarraconense (Díaz y Puche 2002). No cabe pues duda que a finales del siglo II a.C. la ciudad de Cese / Tarraco contempló un período de grandes reformas urbanas que implicaron una nueva retícula viaria ortogonal (Macías, 2000), grandes trabajos públicos de infraestructuras (red de cloacas) y la definición urbanística de su área central a la que ahora nos referimos.

La interpretación de la secuencia estratigráfica y constructiva encontrada en el gran podio y la vecina plaza de las estatuas nos llevan a restituir la presencia de una primera plaza forense delimitada por las calles adyacentes y presidida al norte por los restos de un primer templo de dimensiones reducidas, con tres *cellae* de culto y dos espacios laterales también pavimentados que reflejarían ya un carácter de templo *peripteros sine postico*. Este templo quedaría adosado a un muro de fondo realizado en sillería con pilastras adosadas y un amplio espacio delantero. Por su posición estratigráfica y por las transformaciones posteriores no han quedado evidencias ni de los elementos arquitectónicos de la fachada de este primer templo ni de su podio perimetral. Tan solo sabemos que las cámaras interiores se levantaron sobre rellenos homogéneos de tierras de al menos 1,5 m de altura.

A mediados del siglo I a.C., en un momento estratigráfico anterior a la llegada de las sigillatas aretinas en el tercer cuarto del siglo I a.C. (50-25 a.C.), la plaza forense fue remodelada con la ampliación y reforma general de este primer templo. Los pavimentos fueron cortados limpiamente por una serie de trincheras regulares destinadas a los muros de cimentación de lo que ahora sí que podemos definir con claridad como un gran templo de sillería levantado sobre un magnífico podio. Su extremo oriental es un poderoso muro con sillares de dos m de longitud colocados de través y adosados a la roca recortada verticalmente para definir la parte trasera del templo. Este muro lateral formaba ángulo con un largo muro corrido trasero que separaba el podio y el templo superior de la vecina calle trasera. En el interior del podio, aparecían cuatro nuevos muros de sillería contruidos en el interior de trincheras abiertas sobre el edificio anterior. En el fondo de estas trincheras se colocaron banquetas de piedras irregulares idénticas a las halladas en el perímetro exterior para lograr superficies de base horizontal donde apoyar muros de cimentación formados por alineaciones de grandes sillares. Los espacios entre los sillares y los bordes de las trincheras se rellenaron cuidadosamente con tierra y piedras colocadas verticalmente pero desgraciadamente, allí donde los hemos podido excavar, sin la presencia de materiales arqueológicos significativos.

La anchura total de este podio, medida de extremo a extremo, es de 29,79 m. Las anchuras entre-ejes de sus muros transversales muestran una disposición claramente regular. Se trata de cinco espacios organizados en torno a una cámara central de 5,5 m de anchura, seguida por dos cámaras de 4,83 m de anchura y dos espacios en los extremos de 4,90 m de anchura cada uno. Esta planta nos conduce de forma inmediata a definirla como la parte posterior de un templo de triple cella, pórticos laterales y muro corrido trasero, es decir un templo del tipo definido por Vitrubio (3.2.5)

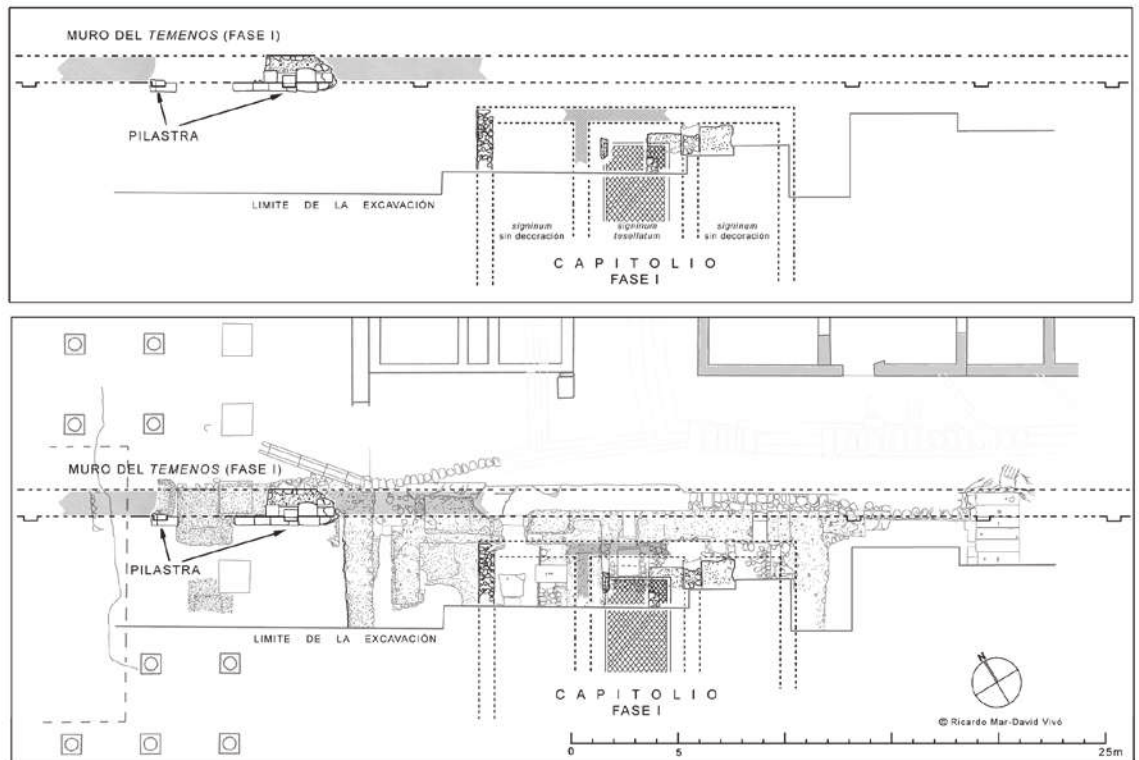


Fig. 13. Capitulum. Primera fase. Correspondía a un templo de pequeño tamaño con cámaras paralelas y muros realizados en *opus incertum*.

como *peripteros sine postico* (ver comentarios y referencias en Ruiz de Arbulo, Vivó, Mar 2006, 411-412). Este templo estaba orientado N / S y abierto frontalmente hacia el vecino puerto cuya vaguada dominaba desde su altura de 20 m sobre el nivel del mar.

Sobre los suelos del primer templo se levantaron cuidadosamente muros que parecen delimitar plataformas o cajones rellenos con tierras amarillas y piedras sin presencia de materiales arqueológicos, probablemente destinadas al soporte de las grandes imágenes de culto. Estas plataformas contribuyeron a la buena conservación de los pavimentos inferiores de *opus signinum*. Por el contrario, los suelos de este segundo templo de sillería no se han conservado en los puntos excavados por encontrarse a la misma cota de la última gran reforma del templo a la que nos referiremos más adelante.

El muro de pilastras que delimitaba la plaza forense fue también sustituido por grandes basamentos superpuestos al mismo que parecen corresponder a una monumentalización de la plaza adyacente, dotándola de un pórtico perimetral de regulares dimensiones. Con una datación estratigráfica en torno a los años 50/20 a.C. creemos que esta gran reforma del templo debe corresponder a las primeras obras emprendidas por el nuevo *ordo* de la *colonia Tarraco* en los años 40 / 20 a.C. A este gran templo tripartito de sillería debe hacer referencia la famosa cita de Suetonio (*Galba* 12. 1) referente a la corona que los tarraconenses ofrendaron a Galba en el año 69 en el



Fig. 14 a. Pavimento de *opus signinum* del primer templo cortado por la cimentación en sillería del segundo templo.



Fig. 14 b. Recinto sacro en torno al primer capitolio delimitado por un muro de pilastras y con pavimento de tierra batida.

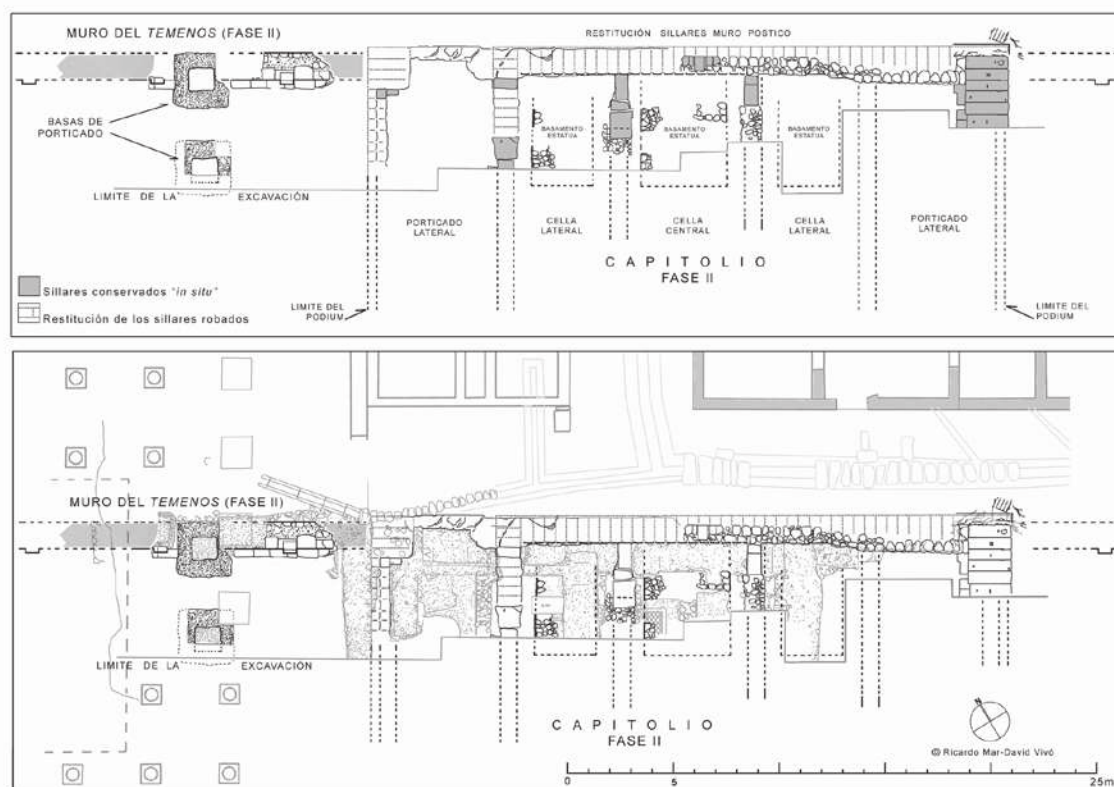


Fig 15. Capitolio. Segunda fase. Construcción de un templo del tipo *peripteros sine postico* sobre un podio levantado con muros y cimentaciones de sillería.



Fig. 16. Capitolio. Segunda fase. Limite oriental de la cimentación del nuevo podio realizado íntegramente con grandes sillares unidos en seco.

momento de su ascenso al poder tras las muertes de Nerón y Vindex:

“habiéndole ofrecido los tarraconenses una corona de oro de 15 libras sacada del viejo templo de Júpiter la había mandado fundir y había reclamado tres onzas que faltaban a su peso”.

En el año 69 d.C. el “viejo templo de Júpiter” debía ser sin duda este gran templo con casi un siglo de vida. Como ha remarcado con certeza J. Muñiz Coello (1982, 281; 1986, 335), la ofrenda de esa corona

de oro no fue casual ya que el *aurum coronarium* era una conocida tasa utilizada para festejar la llegada al poder de un nuevo emperador. La utilización de los grandes templos y de sus podios en ocasiones huecos como espacios públicos de atesoramiento y archivo resulta bien conocida en los ejemplos de los capitolios de Pompeya y Ostia (Stambaugh, 1978).

La ampliación de la plaza forense y la posición de un posible *auguraculum*

La plaza forense tardo-republicana orientada norte / sur con la reforma arquitectónica del gran templo capitolino de sillería fue complementada de una forma cremos casi simultánea por una importante ampliación de la plaza forense ocupando el espacio que quedaba entre la primera plaza y la muralla de la ciudad. En este nuevo espacio se construyó una gran basílica jurídica, correspondiente al gran edificio excavado por Serra en los años 20. Esta basílica, situada de forma transversal junto al nuevo templo capitolino, delimitaba la fachada norte de una nueva plaza forense cuyo lado este se apoyaba en la muralla de la ciudad y probablemente con una de las puertas principales de acceso a la misma. Por el sur, el límite de la plaza ampliada podemos situarlo con precisión gracias a la hilera inferior de *tabernae* abiertas hacia una segunda plaza inferior a modo de terraza que fueron excavadas en los años 80 en la c. del Gasómetro y que hemos citado anteriormente. En la parte trasera de estas *tabernae* apareció la pavimentación de un criptopórtico que sostenía el

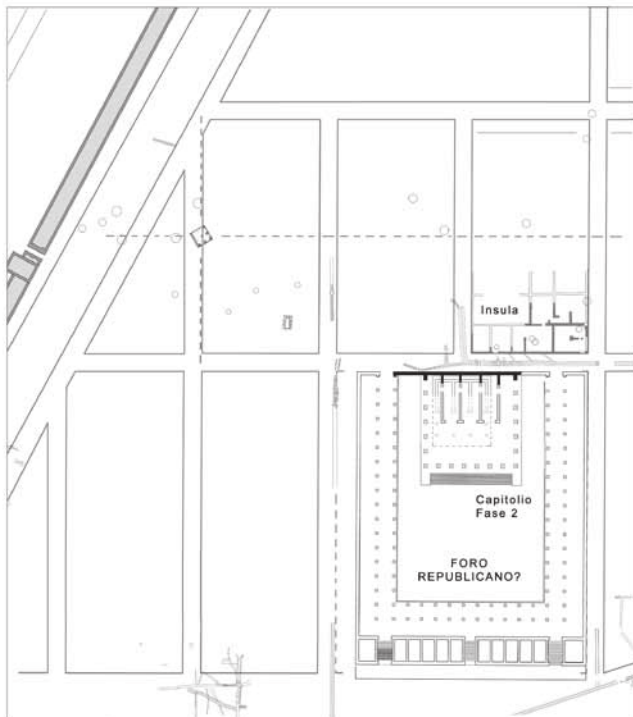


Fig. 17. Restitución planimétrica del primer foro republicano de Tarraco (fin s. II a.C.).

porticado sur de la plaza forense. Probablemente el límite que nos marcan este criptopórtico y este frente exterior de *tabernae* se prolongaba hacia el noroeste coincidiendo con la fachada meridional de la primera plaza republicana.

En el mismo eje de esta nueva ampliación de la plaza, y a poca distancia al norte de la gran exedra de la basílica, Serra Vilaró (1932, fig. 7, letra a) excavó y documentó gráficamente los restos de un particular monumento o estructura de forma cuadrada delimitada por ocho basas para cipos en torno a un basamento central con estricta orientación solar hacia los cuatro puntos cardinales. Un estudio de Cristofor Salom (2007) ha propuesto reconocer en esta particular estructura la presencia de un *auguraculum* sin duda relacionado con las nuevas tareas de urbanización de la ciudad y probablemente también de los campos del entorno suburbano visibles desde lo alto de la carena sobre la que se asentaba el foro de la ciudad. Un monumento ritual que debemos poner en relación con la fundación augural y simbólica de la nueva colonia Tarraco.

La basílica forense

Como hemos explicado anteriormente, las excavaciones de Sera Vilaró delimitaron un gran edificio porticado, con locales anexos y gran exedra axial que podemos definir tipológicamente como una gran basílica con peristasis y ambulacro de tipo canónico, con un

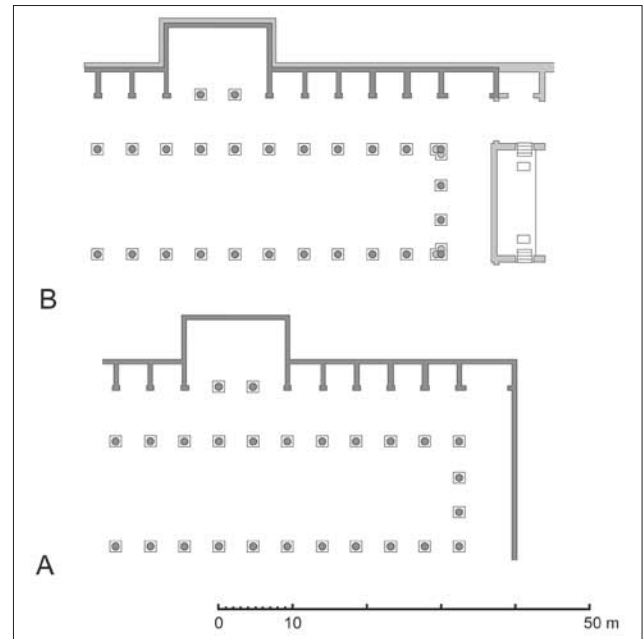


Fig. 18. Basílica forense. Fases arquitectónicas. El primer edificio fue rápidamente reforzado por un segundo muro de forrado perimetral probablemente relacionado con un cambio en la columnata interior de mayor tamaño. Las columnas angulares fueron también reforzadas con semi-columnas adosadas (ver fig. 23).

importante desarrollo en altura. El edificio presentaba un pavimento continuo, de buena factura, realizado en *opus signinum*, que cubría la superficie completa de sus tres naves. El porticado central ha podido ser bien definido gracias a la presencia de siete basas áticas, sin plinto, que permanecían *in situ* formando el ángulo noreste del edificio, mientras que en los demás casos se apreciaban claramente los respectivos cubos de cimentación. Éstos se apoyaban directamente sobre la roca natural y fueron colocados antes de la realización del pavimento, de tal manera que sobresalían algunos centímetros del mismo. De este modo, la parte superior de los cubos de cimentación servía al mismo tiempo de plinto visto para las basas. En total, se documentaron arqueológicamente dos hileras de 11 columnas. Una vez restituida por simetría la planta completa del edificio, las dos hileras de columnas pasan a tener 14 columnas. En la esquina oeste del edificio, el desnivel de la roca motivó la construcción de un alto muro de cimentación corrida bajo la columnata sur.

El edificio fue construido con una técnica constructiva homogénea y de buena calidad. Los muros son de mampostería tomada con argamasa de cal. Los paramentos de los muros y las partes vistas están formados por hiladas regulares de pequeños bloques rectangulares del característico *opus certum* u *opus vittatum* muy utilizado en las construcciones provinciales hispanas en época de Augusto. Tanto los sillarejos como las piedras del relleno interior del muro son de caliza local tipo Mèdol. Las esquinas, los puntos débiles de la



Fig. 19. Tribunal / Aedes Augusti de la basílica jurídica. Vista desde el oeste del sondeo realizado en 2004 mostrando la aparición del doble muro trasero que cerraba el tribunal en la segunda fase edilicia de la basílica en conexión con el pavimento de placas mármoreas. El muro de cierre en opus caementicium, a la izquierda, corresponde a la reforma del tribunal en época de Adriano.



Fig. 20. Vista de los muros perimetrales de la basílica jurídica mostrando siempre el añadido de un segundo muro de refuerzo perimetral.



Fig. 21. Fotografía de Serra Vilaró (1932, lám. 4) que permite ver la rotura del primer pavimento de la basílica para instalar las basas áticas de una nueva columnata.

obra, así como los laterales de las puertas y los lugares donde se concentra la decoración arquitectónica están contruidos con sillares del mismo tipo de caliza local que incluyen el trabajo de las molduras lisas y de los diferentes motivos decorativos del edificio.

La distancia entre los ejes de las columnas del porticado es de 4,76 m, lo que corresponde a un intercolumnio de 3,85 m, con columnas de 90 cm de diámetro en su base (3 pies). En torno a las columnas que delimitan la nave central se extendía un *ambulacrum* de 6,70 m de anchura formando las naves laterales. Hacia el este el edificio quedaba delimitado por un muro ciego, mientras que por el norte, lo hacía con la citada hilera de habitaciones. La primera de estas habitaciones, en el extremo derecho, tenía la misma anchura que el *ambulacrum* (6,70 m) y una profundidad de 3,90 m. Las restantes eran de proporciones homogéneas (3,90 de profundidad x 2,90 de ancho) y se alineaban en dos grupos de cinco a ambos lados de una gran sala central, de mayores dimensiones, situada en el eje de simetría transversal del edificio. Se han conservado nueve locales en total, aunque en origen eran once, si consideramos una lógica composición axial a partir de la gran estancia central.

Durante las excavaciones de Serra, la basílica aparecía presidida por una amplia exedra o sala axial de 13,07 m de anchura y 11,20 m de profundidad pavimentada con un placado de mármol y separada del resto del edificio a través de un vano compartimentado con dos columnas análogas a las del porticado.

Paralelos para el modelo arquitectónico de la basílica.

El modelo tarraconense de basílica con *peristasis* columnada y gran exedra central sobre el eje de uno de los lados mayores tiene en la basílica forense de Cosa su ejemplo conocido de mayor antigüedad. La basílica de Cosa fue un edificio construido en torno al 150 a.C. con columnata de 6 x 4 columnas, adosado al edificio del *comitium/curia* y abierto a la plaza forense por un doble frente de columnas (Brown, 1980, 56-58). Sobre la columnata central, un segundo piso de columnas permitía mantener una terraza (*maenianum*) en torno al edificio con vistas sobre la plaza forense. La exedra central, sobreelevada y separada por dos columnas jónicas del *ambulacrum* perimetral estaba destinada al tribunal de justicia. La importancia de esta basílica de Cosa viene dada por su cronología de pleno siglo II a.C. ya que permite imaginar que su aspecto estuviera inspirado en el de otras famosas basílicas romanas como la *Porcia*, la *Aemilia* o la *Sempronia* situadas en torno al foro romano y que fueron eliminadas en reformas posteriores. Según Livio, *Maenius*, propietario de uno de los edificios demolidos para construir la nueva basílica *Porcia* por parte de Catón en el 184 a.C. obtuvo del censor el permiso para poder

disponer él y su familia de un espacio con gradas en la terraza de la nueva basílica desde donde contemplar los espectáculos de gladiadores en la plaza del foro romano. Tal sería el origen del término *maeniana* aplicado a estas terrazas basilicales.

El modelo compositivo de la basílica de Cosa vuelve a repetirse en dos de las basílicas construidas en los laterales del ágora de Corinto en torno a los años 40 d.C. (Weinberg 1960): la “basílica del sur” construida detrás de la gran *stoa* helenística y la llamada “basílica Julia” así llamada por el ciclo icónico imperial aparecido en su interior con imágenes de Lucio y Cayo Césares ambos en desnudo heroico, un Augusto togado tipo Prima Porta, una cabeza velada de Nerón Germánico y un toracato indeterminado (Boschung 2002, 64, nr. 171.1- 171.5, lám 6). Esta basílica Julia estaba formada por una *peristasis* de 10 x 5 columnas, muros ciegos y con una única puerta abierta hacia la plaza del ágora a través de un alto pórtico tetrástilo con escalera de acceso. En la pared opuesta se abría una amplia exedra rectangular central separada de la nave por dos columnas *in antis*, con una profundidad de 3,12 m, complementada con dos exedras simples más pequeñas situadas en los laterales.

En la basílica forense de *Herdoniae*, cerca de la actual Ordoná, al norte de Canosa, junto al golfo de Manfredonia, encontramos un mayor tratamiento en profundidad de la gran exedra / tribunal central, convirtiéndola propiamente en una sala anexa (Casteels 1976; Balty 1991, 318-321). Con proporciones muy similares a la basílica tarraconense aunque con menores dimensiones, la basílica de *Herdoniae* es un edificio de 42 x 26,75 m dotado de una *peristasis* de 8 x 4 columnas del tipo jónico itálico, rodeada por muros ciegos, con tres puertas abiertas a la plaza forense y en el lado opuesto una sala axial de 8,78 x 5,94 m separada por dos columnas. Los muros están realizados en *opus incertum* con pilastras de obra latericia. Según muestra la estratigrafía, esta basílica debió formar parte de una primera ordenación del foro de la ciudad en época de Augusto y limita al este con el *cardo* máximo del que queda separada por un porticado y un frente de locales (*¿tabernae?*) en cuyo centro se abre un pasillo de acceso a la basílica. La presencia de un pedestal de obra al fondo de la sala anexa y la presencia de un pequeño sótano inferior más tarde rellenado han llevado a considerar esta sala bien como un ejemplo de tribunal siguiendo el esquema vitrubiano de la basílica de *Fanum* o también, según propusiera J.Ch. Balty (1991, 321) una pequeña curia con *aerarium* inferior.

Los locales anexos.

El segundo elemento importante y singular en la composición arquitectónica de la basílica tarraconense es la hilera de doce locales que presenta a ambos lados del tribunal central. Las puertas de acceso a los

locales fueron cubiertas con arcos de medio punto fabricados en obra de sillería. Estos arcos enlazan constructivamente con los pilares que rematan los muros laterales de los locales. El arquitecto Ferrant reconstruyó tres de estos locales, rehaciendo íntegramente los arcos que dan acceso a los mismos y cubriéndolos con bóvedas de hormigón. Así como la reconstrucción de los arcos es correcta (retornaremos a ella al hablar de la restitución arquitectónica de la basílica), creemos poco probable la solución escogida para restituir la cubierta. No contamos con ningún fragmento de *caementicium* encontrado durante las excavaciones de Serra-Vilaró. Dado el buen estado de conservación de los restos y los numerosos sillares encontrados “in situ”, que incluyen por supuesto las dovelas de los arcos, nos parece poco probable que los locales estuviesen cubiertos con bóvedas. Desde nuestro punto de vista nos parece más ajustada la restitución de la cubierta de estos espacios con estructura de madera, como debía suceder en el resto del edificio.

La presencia de locales anexos al interior del espacio basilical no resulta desconocida en otros ejemplos de basílicas con diferentes variantes. Aparecen por ejemplo cinco locales anexos en la pequeña basílica de una sola nave del foro viejo de *Thamugadi* o en la primera fase de la basílica forense de *Sabatha* (v. plantas en Balty 1991, 74, fig. 48 y 303, fig. 153b). Pero el caso más cercano a la disposición que contemplamos en la basílica de *Tarraco* es el frente de locales atestiguado en la gran basílica forense de *Bagacum Nerviorum* (Bavay). Se trata de un enorme edificio (95 m x 38 m), excavado en los años 1940, que cerraba la plaza forense en el lado opuesto al *area sacra* en torno al templo principal siguiendo el modelo compositivo que Ward-Perkins (1970) denominaría “*basilica/ forum/ temple*”; un edificio organizado como en *Tarraco* en torno a un porticado de 14 x 4 columnas, abierto a la plaza forense por uno de sus lados mayores, mientras que en el costado opuesto se sitúa una hilera de trece locales de las mismas dimensiones (4,50 m x 5,30 m), abiertos al ambulacro interior con pilastras intermedias alineadas con las columnas de la *peristasis* (Hanoune y Muller 1988).

La decoración arquitectónica de la basílica.

Materiales, estilo y cronología

En el momento de la excavación de Serra Vilaró permanecían caídos y amontonados sobre el suelo ya saqueado de la basílica numerosos fustes, capiteles corintios, cornisas y sillares, junto a fragmentos de estatuas, postamentos epigráficos y una serie singular de sillares con relieves figurados que luego comentaremos. Se trataba del estrato correspondiente al derrumbe del edificio ocurrido en la primera mitad del siglo IV d.C. Como ya hemos dicho, ocho de las basas de la columnata aparecieron *in situ*, con las basas de diez

esculturas pedestres y otras tres para postamentos ecuestres ocupando los frontales y los intercolumnios.

Las basas de las columnas de la perístasis son piezas áticas, sin plinto, presentando el arranque de los fustes con 24 acanaladuras y apoyadas sobre grandes bloques irregulares de arenisca que quedaban ocultos bajo el pavimento. El tratamiento más amplio de la escocia, la diferencia de tamaño entre ambos toros y su mayor esbeltez muestran ya una clara evolución respecto a las basas del teatro. La sección de las piezas *in situ* muestra como fueron labradas cuidadosamente, dejando una delicada ranura perimetral inferior ya fuera para encajar bajo la moldura del primer toro el placado del pavimento o como simple recurso decorativo.

Aunque ninguno de los capiteles corintios conservados está completo, los 22 fragmentos documentados y las excelentes fotografías de Serra Vilaró nos permiten hacernos una idea bastante exacta de los mismos. Son piezas en torno a los 91 cms de altura, talladas en un único bloque de piedra, que pueden o no presentar astrágalos inferiores lisos, y dos coronas de ocho hojas de acanto cada una. El elemento más característico de estos capiteles, estudiados por X. Domingo (2005, núms. 16-18), es el tratamiento de las hojas, de cinco lóbulos cada una, con foliolos lanceolados y ligeramente apuntados con contacto asimétrico entre ellos, generando espacios de sombra en forma de gota de agua, con el extremo inferior plano, bastante inclinada. El nervio central de estas hojas queda formado por un listel de superficie plana flanqueado por dos profundos y estrechos surcos; a lado y lado aparecen unas grandes concavidades ovaladas que sustituyen a los nervios de los lóbulos inferiores de las hojas de acanto. Los caulículos, situados con una cierta inclinación, aparecen todavía bastante aplanados respecto a la superficie del cálato, pero están decorados con surcos profundos que acentúan el efecto de claroscuro y quedan rematados por coronas de sépalos. Los cálices se forman canónicamente con dos hojas de acanto vistas de perfil. Volutas y hélices presentan secciones ligeramente cóncavas con los márgenes externos resaltados. Los ábacos, por último, de forma cóncava, presentan la superficie lisa coronada por una moldura a partir de dos pequeños listeles unidos en forma de bocel.

Se conservaban también en el estrato de derrumbe hasta 22 cornisas de modillones o simplemente molduradas (Gimeno 1991, núms. 1914-1935). Las primeras serían situables sobre la *peristasis* interior mientras que las segundas corresponderían a la fachada no conservada del edificio hacia la plaza forense. Modillones y casetones son de base cuadrada y del mismo tamaño. La parte inferior de los modillones se decora con hojas de acanto con foliolos de contacto asimétrico generando espacios de sombra en forma de gota de agua. Los casetones se decoran con ro-

setas de cinco pétalos y botón central en parte realizadas directamente sobre el estuco de cubrimiento. Estas cornisas se diferencian muy claramente de las aparecidas en el vecino teatro, que presentan los modillones todavía tallados en pirámide escalonada en el estilo denominado "del segundo triunvirato". Otro tanto ocurre con los diferentes estilos de los capiteles de ambos edificios (v. Ruiz de Arbulo, Mar, Domingo, Fiz 2004, teatro: figs. 13-18; basílica forense: figs. 23-25).

Todas estas características diferencian con claridad el estilo con el que trabajaba el taller que construyó este nuevo edificio frente al equipo de artesanos que unas décadas antes se encargaría de la decoración del vecino teatro. El frente escénico del teatro fue realizado enteramente en piedra local de las canteras del Medol estucada por un taller que utilizaba todavía las técnicas decorativas romanas del estilo llamado del "segundo triunvirato" (40-20 a.C.) pero que en *Tarraco* trabajó en torno al cambio de Era según acredita la datación estratigráfica del teatro. En cambio, como ya señalara P. Pensabene (1996a), las características decorativas en la basílica forense remiten al estilo denominado medio-augusteo surgido en Roma a partir del gran impacto creado por el gran templo marmóreo de *Mars Ultor*. Una evolución como ésta por parte de un taller que seguía trabajando con piedras locales estucadas tuvo que surgir sin duda por la influencia en la ciudad de una obra pública de gran prestigio y ésta solo pudo tratarse de la construcción del nuevo templo de Augusto en época de Tiberio.

Los elementos decorativos conservados de la basílica forense deberían pues datarse en el segundo cuarto del siglo I, a fines del mandato de Tiberio o bien ya durante los de Calígula o Claudio.

Las fases constructivas de la basílica

En el estudio arquitectónico de la basílica de *Tarraco* es importante señalar una importante característica de su construcción que ya fue señalada por Serra en su plano de detalle (Serra 1932, fig. 24) pero sin extraer las conclusiones oportunas. El muro que delimita el edificio por el lado norte, detrás de los locales y la gran exedra del tribunal axial no es un muro de obra única sino que está formado claramente por dos cuerpos diferenciados. Un primer muro de *opus vittatum* fue "forrado" por un segundo muro de idénticas características adosado a todo lo largo del edificio. Sabíamos ciertamente que la estabilidad de la basílica debía haber planteado problemas pues la basa de la columna angular noreste ("N" en Serra 1932) había sido reforzada toscamente con dos semicolumnas adosadas. Al mismo tiempo, una revisión de las imágenes de Serra Vilaró (1932, lám IV, abajo der.) nos permitió comprobar que una de las basas del lado este de la columnata (la núm. LL de Serra) había sido cimentada sobre bloques que habían roto



Fig. 22 a. Elementos arquitectónicos de la basílica jurídica. Detalle de una de las basas áticas, sin plinto, sobre un gran sillar de cimentación. Diám. imoscapo: 86 cms. Véase en la base de la pieza la delicada presencia de una estrecha ranura inferior bajo el primero de los toros.

Fig. 22 b. Derrumbe de uno de los capiteles corintios de la columnata de la basílica (de Serra Vilaró 1932, lám 10). Alturas: c. 91 / 100 cms (no hay ejemplares completos).

Fig. 22 c. Detalle de uno de los capiteles corintios (de Serra Vilaró 1932, lám 10). La labra de las hojas de los acantos, con foliolos lanceolados, apuntados con contacto asimétrico, sombras en forma de gota de agua y nervios centrales con listeles flanqueados por profundos surcos, muestra la influencia estilística de los capiteles del templo de *Mars Ultor* probablemente por intermedio del taller que construyó en *Tarraco* el templo de Augusto.

Fig. 22 d. Fragmento superior de uno de los capiteles mostrando el tratamiento de las hélices, calices y ábaco (de Serra Vilaró 1932, lám 10).

Fig. 22 e. Bloque de cornisa de la basílica forense (de Serra Vilaró 1932, lám. 11). Presenta modillones y casetones de base cuadrada y del mismo tamaño, los primeros decorados con hojas de acanto y los segundos con rosetas de cinco pétalos y botón central.

el pavimento circundante de *opus caementicium* para su colocación. Por otra parte, el muro de fondo de la gran exedra / tribunal axial estaba realizado en *opus caementicium*, diferenciándose así de los muros laterales de la misma sala.

Todas estas evidencias nos llevaron a realizar un sondeo en la gran exedra axial que nos permitió comprobar como la planta publicada por Serra Vilaró correspondía en realidad únicamente a la ampliación de la exedra/tribunal cuando se remontó su pavimento en época de Adriano (v. *infra* pag). Bajo los rellenos constructivos de esta última fase aparecieron los restos del muro doble que había delimitado inicialmente la sala en relación estratigráfica directa con el primer pavimento placado en mármol de la gran exedra. Por lo tanto podemos ya establecer con claridad que antes de la reforma del tribunal las dimensiones iniciales de la sala eran 13,07 m de anchura.



Fig. 23. Detalle de la columna de esquina (ver Fig 5, col. N) con dos semicolumnas adosadas.

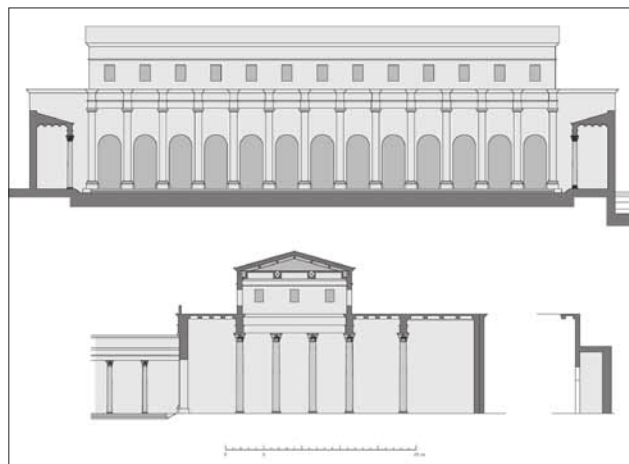


Fig. 24. Restitución de la fachada de la basílica jurídica hacia la plaza forense y sección transversal por el eje axial. La presencia de bloques de pilastras entre las ruinas del edificio permite plantear que la fachada tuviera un sistema de puertas y no una doble columnata.

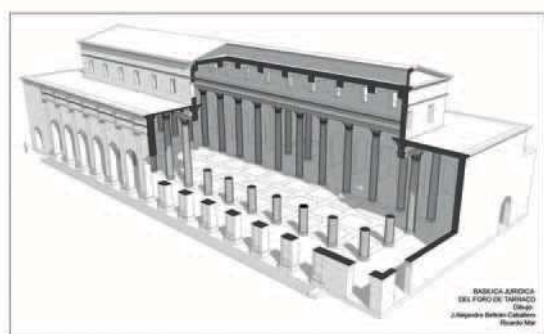


Fig. 25. Restitución volumétrica de la basílica jurídica y vista interior de la misma.

Podemos por tanto concluir que la basílica forense de *Tarraco* tuvo una primera fase constructiva que la definió ya como una basílica con *peristasis* columnada, locales anexos y exedra / tribunal axial, con el edificio construido con un muro de *opus vittatum*. Es probable que en esta primera fase el edificio tuviera un volumen menor y que sus columnas fueran quizás más pequeñas. Su construcción ciertamente llegó hasta el final ya que dio tiempo a pavimentar los suelos en *opus signinum*. Por el estado actual del monumento tras las reformas del año 1968 no hemos podido obtener una datación estratigráfica para esta primera fase, pero se-

gún las observaciones de Serra para el relleno de la cisterna anexa deberíamos situarla grosso modo en torno al cambio de Era, en el momento de llegada y generalización de los materiales aretinos (Ruiz de Arbulo, Mar, Roca, Díaz, en prensa).

Pero este edificio debió tener una vida corta. En el segundo cuarto del siglo I, de acuerdo con la cronología estilística de capiteles y cornisas que hemos comentado, la basílica fue reforzada y dotada de un mayor alzado. La reforma consistió en añadir una nueva columnata de mayor envergadura que corresponde a las grandes columnas corintias que estuvieron en uso hasta la ruina final del edificio en el siglo IV. Para contrarrestar el mayor peso y volumen del edificio fue necesario además el forro de los muros perimetrales duplicando su sección. Pero además, como parte de esta gran reforma se delimitó y amplió un acceso lateral hacia el este, desde el ambulacro norte en dirección el capitolio y el *decumanus* adyacente a la primera plaza forense. Se delimitó con ello un nuevo espacio porticado y monumental, anexo a la basílica y al vecino capitolio, en que reconocemos un *chalcidicum* que más adelante comentaremos.

Estatuas y pedestales en la basílica

La excavación de Serra Vilaró del gran derrumbe del edificio permitió ir distinguiendo entre los sillares, fustes, capiteles y cornisas también distintos postamentos epigráficos, unos pocos fragmentos de esculturas y una serie del todo singular de sillares con relieves figurados de tipo histórico a la que luego nos referiremos.

Delante de las basas conservadas del porticado y en los intercolumnios fue posible detectar con claridad la presencia de hasta 13 basamentos estatuarios, tres de ellos ecuestres. Algunos de ellos corresponden a los orígenes del edificio y están realizados con bloques de obra revestidos de placas de caliza o mármol, una técnica habitual en la primera mitad del siglo I d.C. Otros, sin embargo, son ya basas macizas molduradas destinadas a soportar un sillar epigráfico, a su vez dotado de una cornisa sobre la que iría la estatua del personaje honrado. G. Alföldy (1981) demostraría como estos pedestales “macizos” surgieron en época flavia dando origen a lo que él denominó la “explosión epigráfica” de la ciudad durante las dinastías de los flavios y antoninos. Los pedestales se superponen unos con otros aprovechando el espacio disponible, e incluso en un caso, ante la columna M, uno de los pedestales tapa directamente al anterior.

El mejor ejemplo de esta nueva técnica corresponde al postamento epigráfico que un tal *M. Minatius* dedicara en el año 79 al senador de origen tarraconense *Raecius Gallus*, hijo de *Raecius Taurus* (RIT 145; Caballos 1990, núm. 154; Navarro 1999, 194-196 adden-

dum). Su *cursus* indica que fue un joven tribuno bien en la *legio VI Victrix* o quizás mejor en la nueva *legio VII Galbiana* reclutada apresuradamente por Galba en el año 68 acompañando al nuevo emperador durante su breve mandato; sería más tarde flamen perpetuo de Vespasiano en la colonia *Tarraco* por decreto de los decuriones y también flamen de la provincia Hispania citerior. Su carrera continuó con cargos reservados al orden senatorial: cuestor de la *provincia Baetica*, tribuno de la plebe, pretor y miembro del colegio senatorial de los *sodales Augustales*. Se trató por lo tanto de uno de los grandes personajes de la colonia y al mismo tiempo uno de los primeros *flamines* provinciales documentados. Su estatua estuvo varios siglos inamovible colocada entre las columnas P y O de la basílica.

A poca distancia, en un lateral de la columna R, los sevires de la colonia honraron a mediados del siglo III con un pequeño pedestal al emperador Severo Alejandro (RIT 85). No sabemos sin embargo quien fue honrado con una estatua en un lugar tan privilegiado como el acceso al tribunal axial, delante de la columna derecha del acceso al mismo (Z) donde se conservaban restos de un basamento, ni tampoco quienes fueron los *equites* que presidieron el espacio basilical desde lo alto de sus caballos de bronce en los intercolumnios R/Q, Q/P y O/Ñ. Ciertamente hemos de suponer que todo el interior del espacio basilical estuvo repleto de estos homenajes estatuarios ya que hemos de recordar que los 13 pedestales documentados corresponden únicamente a una cuarta parte de las dimensiones totales del edificio.

El fragmento de una escultura femenina vestida con *stola* (Koppel num. 56), la parte posterior de una cabeza femenina (Koppel num. 45) y unos pequeños fragmentos de una escultura ecuestre en bronce son los únicos testimonios conservados *in situ* del gran programa estatuario levantado sobre las basas y postamentos epigráficos (Ruiz de Arbulo 1990).

Hasta ahora, en el interior de las basílicas forenses se había señalado principalmente la presencia de ciclos icónicos dedicados a las sucesivas casas imperiales, como ocurre en las basílicas de Corinto (basílica Julia), Velleia, Lucus Feroniae, Rusellae, Luna, Otricoli o Herculano (Rouse 1997; Boschung 2002) y recientemente también en la basílica de Segóbriga (Noguera, Abascal, Cebrian 2008). En *Tarraco* sin embargo se comprueba que los homenajes estatuarios de la basílica cubrían todo el espectro de los homenajes públicos ciudadanos como una simple prolongación de la plaza forense.

El lateral exterior de la basílica, los relieves con trofeos y cautivos, la Victoria Augusta y la creación de un *chalcidicum* de culto imperial

Entre los materiales arquitectónicos del derrumbe de la basílica aparecieron una serie de relieves

en sillares de arenisca estucada con fragmentos de representaciones figuradas (Serra 1932, láms. XII y XIII). Se trata de las imágenes fragmentadas de dos cautivos, uno con ropas orientales y otro con túnica corta, dos cabezas alegóricas -una de expresión trágica y una segunda, supuesta femenina, cubierta con gorro frigio-, unos pies descalzos y un fragmento de *bippenis*. Estos bloques figurados fueron estudiados por E. Koppel (1990) y X. Dupré (1993) proponiendo su pertenencia a un arco forense como los que conocemos en Glanum, Orange o Carpentras. P. Liverani los consideraría mejor representaciones alegóricas de distintos *populi*, quizás relacionados con poblaciones adscritas al *conventus tarraconensis*, proponiendo su colocación en los propios muros de la basílica forense y por ello de cronología augustea según la datación tradicional de la misma (Liverani 1995, 222-223).

A través de las fotografías de J. Serra Vilaró nos ha sido posible restituir la posición de caída de estos bloques a lo largo del ambulacro oeste de la basílica. Los bloques procedían ciertamente del muro oriental de la basílica, pero no del muro corrido y hoy restaurado de *opus vittatum* sino de un muro interior realizado en sillería cuya cimentación es posible reconocer en las fotografías de los años 20 y del que Serra señala en plano el último de sus sillares formando el vano de la puerta de la basílica (Serra 1932, fig. 24 letra k).

En un primer momento consideramos que se trataría de la decoración interior de la basílica pero D. Vivó pudo observar que las posiciones de caída de los bloques evidenciaban mejor una vista hacia el exterior de la decoración figurada. Además, al efectuar el dibujo individualizado de cada uno de los bloques observó que se trataba de los laterales izquierdo y derecho de un gran relieve en forma ligeramente absidada. Por esta razón hemos de considerar que tales relieves forman parte de la decoración exterior de la pared de la basílica en dirección al capitolio, donde se situaba la llamada "plaza de las estatuas". Una primera propuesta de restitución ha sido presentada por D. Vivó y M. Lamuá en el *XI Coloquio Internacional de Arte Romano Provincial* celebrado en Mérida en mayo del 2009 (Vivó, Lamuá, Mar y Ruiz de Arbulo en prensa).

Se trataría de un gran relieve arquitectónico que presentaría los laterales decorados con dos conjuntos formados por trofeos acompañados de cautivos. Se trata de una figuración alegórica del dominio de Roma sobre las *nationes* del mundo, con una figura en ropas orientales (cabeza juvenil masculina con gorro frigio o tiara con velo, túnica corta, *bracae* y manto) acompañada de una *bippenis*. Una imagen en la que podemos reconocer un reino o pueblo oriental, quizás la fronteriza Armenia. En el extremo opuesto, acompañando a un segundo trofeo de armas, se encontraría un figura masculina de rostro trágico y túnica corta en la que podemos reconocer uno de los pueblos del extremo

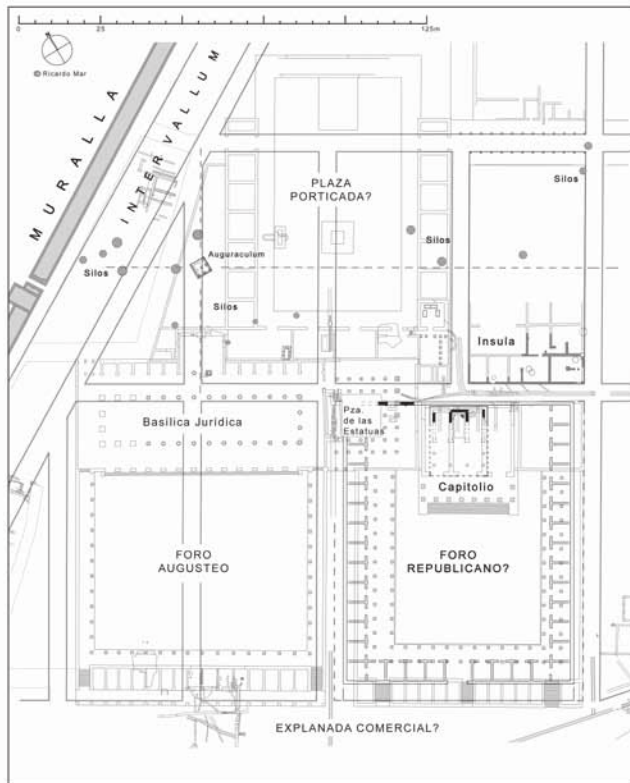


Fig. 26. Restitución en planta del foro de *Tarraco* en su etapa final del siglo II d.C. mostrando la yuxtaposición de dos plazas diferenciadas, a su vez limitadas con nuevas áreas abiertas a Norte y Sur.



Fig. 27. Sillares con relieves figurados con figuras de cautivos aparecidos en el derrumbe de la parte oriental de la basílica forense. De arriba abajo empezando por la izquierda: Cautivo en ropas orientales con capa y bracae (3). Cautivo con túnica corta y piernas desnudas (4). Pies desnudos sobre plinto (5). Cabeza de cautivo con expresión trágica (2). Cabeza de un joven con expresión serena tocado con gorro frigio (1). *Bippenis* (6). Los números corresponden a las posiciones de los bloques en la siguiente fig. 28.

occidental hispánico, probablemente un representante de los cántabros o astures sometidos paulatinamente por las legiones de Augusto.

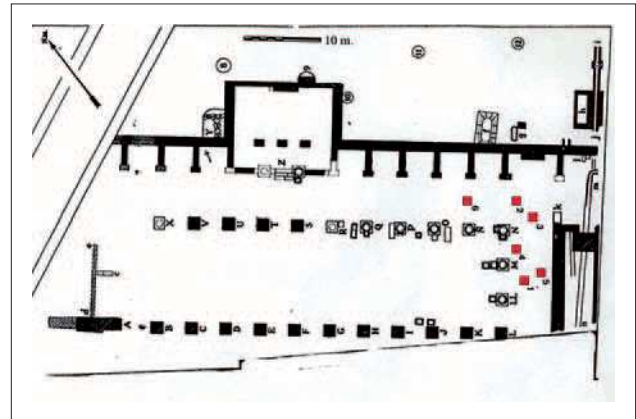


Fig. 28. Posición de caída de los bloques de cautivos según las fotografías de Serra Vilaró (1932, láms. VII y VIII).

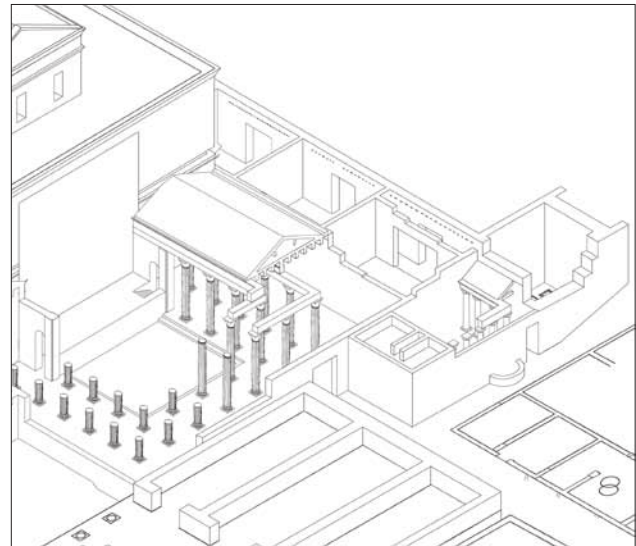


Fig. 29. Axonometría del *chalcidicum* situado entre la basílica jurídica y el templo capitolino. Los relieves con los cautivos enmarcando un altar adosado o efigie central sobre pedestal se situarían en la pared exterior de la basílica presidiendo el espacio porticado.

Por su temática, este relieve monumental ha de ser puesto en relación con el epígrafe RIT 58 aparecido junto a ese espacio exterior, en el llamado local E. Se trata de una placa dedicada públicamente por la colonia a la *Victoria Augusta: [Vi]ctor[iae] / [A]ugustae / [co]lon[j]ia triu[m]/[ph]alis Tarraco*. Es probable por lo tanto que de forma semejante a lo que ocurriera en *Arelate* con la reproducción en mármol del escudo de oro que el Senado ofrendara a Augusto en el 27 a.C. como soporte de sus virtudes como gobernante, el epígrafe tarraconense sostuviera una copia, quizás de bronce, de la famosa *Niké* alada helenística procedente de Tarento que Augusto atesoraba entre sus pertenencias como su diosa personal y que hizo instalar en lo alto de una pilastra dentro de la *curia Iulia*, tras los asientos de los cónsules, rodeada por piezas suntuosas del triunfo sobre Egipto (Dion Casio LI, 22; Zanker, 1992, 105 y fig. 62 b.).

La posición exterior respecto a la basílica tanto de los relieves como de esta ofrenda significativa nos permite entender en primer lugar la concentración en este lugar en el siglo XIX de una serie de pedestales, fragmentos de epígrafes y restos escultóricos de un ciclo icónico imperial que permitieron denominar a este lugar la “plaza de las estatuas”. Hoy en día resulta ya imposible investigar este sector ya que se encuentra atravesado en su totalidad por la c. Lleida que circula a mucha mayor profundidad. No obstante, nuestras excavaciones en el lateral derecho de la “plaza”, desmontando con martillo neumático dos de los dados macizos de obra instalados por el arquitecto Ferran en 1968 nos han permitido restituir sucesivas líneas de cimentaciones cuadrangulares de gran tamaño que sin duda han de pertenecer a los apoyos de un pórtico doble adosado a la basílica forense rodeando el monumento de su pared lateral y limitando con el inmediato capitolio.

Por su posición y sus características sin duda podemos definir este pórtico como un *chalcidicum*, según la anotación de Vitrubio (V, 1, 4) para los pórticos existentes en los laterales de una basílica romana a la que denomina *Iulia Aquiliana*: “Si el solar (para la construcción de la basílica) resulta muy alargado colóquense en los extremos los pórticos para conversar o bien para comercios, tal como vemos en la basílica Julia Aquiliana...” (...*chalcidica in extremis constituentur, uti sunt in Iulia Aquiliana*). Los análisis críticos recientes de la obra vitrubiana consideran en este pasaje una referencia a la basílica Julia, construida por César en el foro romano en el emplazamiento de la antigua basílica Sempronia que fue inaugurada en el 46 a.C. (Gros 2001). El *Aquilius* mencionado por Vitrubio en su denominación y olvidado por las demás fuentes antiguas sería muy probablemente el jurista *C. Aquilius Gallus*, pretor en el 66 a.C. según el análisis de D. Palombi (1999). Sin duda el término *chalcidicum* estuvo reservado en la arquitectura pública romana para definir un tipo edificio concreto de carácter singular que en los últimos años ha generado diversos estudios de gran interés (Gros 2001; Torelli 2003; 2005; Fentress 2005). En algunos de los ejemplos conocidos se trataba de un pórtico o *stoa* de carácter público pero también pudo tratarse de una estructura tipo atrio.

Augusto recuerda en las *RG* (4,1) haber construido el *chalcidicum* delante de la *curia Iulia*; un monumento que recuerda igualmente Dion Casio (LI, 22) y que F. Zevi (1971) reconoció como el pórtico delantero representado en las imágenes de la *curia Iulia* sobre los denarios de Octaviano de la serie de *Actium*. Pero este *chalcidicum* del foro romano también ha sido relacionado por A. Frascetti y J.Ch Balty con el más tardío *atrium Minervae* vecino a la Curia, reconstruible a partir de los dibujos renacen-

tistas de A. da Sangallo (Balty 1991, 148-151 y fig. 97). Se trataría entonces de una estructura de atrio público, es decir de un patio presidido por una sagrada imagen de Minerva con importante carácter simbólico y religioso. Por su parte, cerca del teatro de *Leptis Magna*, pudo excavarse un porticado elevado con diez locales traseros a modo de una *stoa* helenística y una capilla central con podio delantero ocupada por estatuas del *Numen* de Augusto y la diosa Venus. Delante del porticado se conservaban los fragmentos de un gran dintel epigráfico conmemorativo del *chalcidicum* (sic) construido a expensas del flamen *Iddibal Caphada Aemilius* en los años 11-12 d.C.: *Numini Imp(eratoris) Caesaris divi f(ili) Aug(usti) pont(ificis) m[ax(im) imp(eratoris) XX co(n)s(ulis) XII]l tr(ibunicia) pot(estate) XXXVIII calchidicum et porticus et / porta et via ab XVvir(is) sac(rorum) [--- dedica] ta est // Iddibal Himilis f(ilius) Caphada Aemilius d(e) s(ua) p(ecunia) f(aciendum) c(uravit) calchidicum et porticus et portam et viam // Iddibal Himilis f(ilius) Caphada Aemilius d(e) s(ua) p(ecunia) f(aciendum) c(uravit) calchidicum et porticus et porta et via* (IRT 324). Entre los restos del porticado aparecieron estatuas de distintos emperadores julio-claudios y basas dedicadas al *divo Augusto*, a Augusto, Druso Cesar, *Venus Calchidica* y al propio Idíbal (Brouquier-Reddé 1992, 167-171).

En el foro de *Velleia* varios bloques de arquitrabe eran portadores de una gran inscripción (c. 4,30 m de long. con letras de 30 cms) indicando que *Baebia T(iti) f(iliae) [Bas]silla calchidieum* (sic) *municipibus suis dedit* (CIL XI, 1189); en referencia a uno o varios de los pórticos forenses (De Maria, 1988, 53-55). Algo semejante contemplamos en el foro de Pompeya, donde el llamado edificio de *Eumachia*, un amplio edificio porticado ofrendado a la *Concordia Augusta*, tenía su acceso desde la plaza forense precedido por un pórtico cuyo dintel epigráfico mencionaba la obra dedicada por esta importante sacerdotisa, en su nombre y en el de su hijo: *Eumachia L(uci) f(ilia) sacerdos publ(ica) nomine suo et / M(arci) Numistri Frontonis fili(i) calchidicum cryptam porticus Concordiae / Augustae pietati sua pequnia(!) fecit eademque dedicavit* (CIL 10, 810). El *chalcidicum* sería aquí el profundo pórtico delantero que enlazaba el edificio con la plaza y los pórticos forenses conteniendo un importante conjunto de pedestales y estatuas relacionados con los mitos de fundación de Roma y los *summi viri* como los presentes en las exedras y pórticos del Foro de Augusto. Siguiendo el modelo romano, a ambos lados de la puerta de acceso al edificio de *Eumachia*, dos exedras contenían los pedestales (conservados) con los *elogia* respectivos de Eneas y Rómulo (Zanker 1993, 105-110).

Por su parte, los famosos *vadimonia* pompeyanos conservados en las tablillas enceradas del archivo de

los *Sulpicii* (Camodeca 1999) mencionan igualmente diversos anuncios de citas judiciales efectuados en tres *chalcidica* de la vecina Puteoli: ...*Puteolis in foro ante chalcidicum Caesonianum...* ; ...*in chalcidico Hordioniano...*; ...*in Chalcidico Octaviano...* Una reunión del *ordo* de la colonia se realizó igualmente en el año 113 d.C. *in chalcidico Aug(usti) Suetiano*. En Puteoli, los diferentes *chalcidica* parecen ser pues los distintos pórticos del nuevo foro de época de Augusto, construidos y ofrendados por importantes familias de la colonia (Balty 1991, 295; Torelli 2003). En dos casos, estos *chalcidica* son mencionados conjuntamente con altares dedicados a Augusto (*Arae Augusti*), es decir que la obra original de cada uno de los pórticos incluía también diferentes altares de culto imperial.

En el caso del ejemplo tarraconense, los fragmentos de epígrafes aquí aparecidos dedicados a Tiberio pontífice y pretor (RIT 67) y a su hijo Druso César (RIT 68), juntamente con los fragmentos de un ciclo icónico imperial restituído por E. Koppel (1985, num. 44, 48, 49, 50, 56, 57, 60) nos permiten reconocer sin duda este lugar como un espacio público dedicado al culto imperial. Inicialmente habíamos pensado que este ciclo icónico procedería del interior de la basílica forense, pero es cierto que en ella no aparecen podios corridos ni en la *aedes* /tribunal central, ni en la parte excavada de los ambulacros, donde sí lo hacen por el contrario y como ya hemos explicado personajes de la élite local. Evidentemente, hemos de imaginar que la gran exedra / tribunal / *aedes Augusti* central de la basílica estuvo presidida por una imagen de Augusto, probablemente *velato capite*, pero el resto de personajes de la *domus Augusta* parece mejor que recibieron homenajes concretos en este *chalcidicum* anexo. La formalización de este espacio monumental tuvo ya que realizarse en la primera fase de la basílica ya que el contexto iconográfico de los relieves con imágenes alegóricas de cautivos debe situarse en época de Augusto (Vivó, Lamuá, en prensa). El espacio continuaría siendo reformado y ocupado intensamente a lo largo de toda la dinastía julio-claudia.

Llegados a este punto debemos también preguntarnos si este *chalcidicum* de culto imperial, este pórtico lateral de la basílica colindante con el gran templo capitolino, con sus relieves de cautivos provinciales, repleto de epígrafes y esculturas de la familia imperial, pudo ser el lugar donde la colonia decidiera levantar el altar ofrendado al Numen de Augusto, el famoso altar del milagro de la palmera que hemos antes mencionado (Ruiz de Arbulo 2009). La estructura porticada en forma de atrio deja en su centro espacio suficiente para la colocación de un altar pero, como decimos, el paso actual de la c. Lleida y los desmontes del siglo XIX acabaron con cualquier esperanza de comprobación estratigráfica. De momento, solo podemos dejar esta cuestión con un signo de interrogación en espera de poder volver con nuevos datos en un trabajo próximo.

El foro de Tarraco y la yuxtaposición de plazas forenses

La composición urbanística que adoptó el foro de Tarraco en época imperial tras el añadido de la basílica forense y su plaza delantera puede resultar a primera vista sorprendente. El añadido de una basílica jurídica al foro de la ciudad no se produjo simplemente por la inclusión del nuevo edificio en uno de los laterales de la plaza sino por la yuxtaposición de una segunda plaza porticada presidida por la gran basílica. Pero hoy sabemos que esta particular solución fue utilizada de forma repetida por los arquitectos romanos de época augustea para solucionar las ampliaciones de las grandes plazas públicas. Así ocurrió en Roma con la yuxtaposición escalonada y sucesiva de los foros de César y de Augusto al gran recinto del foro romano, seguidos más tarde por el *templum Pacis* de los flavios, el foro de Nerva o transitorio y el gran foro de Trajano (Húngaro, Milella, Vitti, 2004). También en la *colonia Patricia*, la primera plaza forense de la *Corduba* republicana recibió adosada una nueva gran plaza presidida por un templo gigantesco de culto imperial (Márquez, 1998 b; 1998 c). En *Emerita* sabemos que la plaza forense presidida por un gran templo probablemente de culto imperial recibió añadida en uno de sus flancos la llamada plaza de mármol con pórticos decorados a imitación estricta del *forum Augustum* y con un ciclo estatuario dedicado a los *summi viri* de la historia de Roma (Mateos 2001; Nogales 2007).

Para este tipo de composiciones se ha venido utilizando el término *forum adiectum* propuesto por P. Gros (1987, 357) para explicar los problemas de la urbanística forense de la colonia *Arelate* donde una primera plaza forense estaría presidida por un probable altar a Augusto junto al que se situaría la copia marmórea del famoso *clipeus virtutis* de oro que Octavio recibiría en Roma del Senado entre otros honores (RG, 34). A esta primera plaza se adosaría en época de Tiberio un segundo recinto con exedras laterales (una de ellas magníficamente conservada) presidido por un gran templo de culto imperial.

Las reformas de época de Adriano. La ampliación del tribunal / *aedes Augusti* en la basílica y reforma *ab fundamentis* del capitolio

En los inicios del siglo II d.C. coinciden importantes reformas que afectarían a los edificios forenses cuyos orígenes acabamos de describir. En la basílica se llevaría a cabo una ampliación y reforma del tribunal axial. El gran templo capitolino de sillería, por su parte sería reformado *ab fundamentis* con un cambio total en planta y alzado.

La tercera fase detectada en la historia arquitectónica de la basílica corresponde a la ampliación y transformación de la gran exedra axial. En un momen-

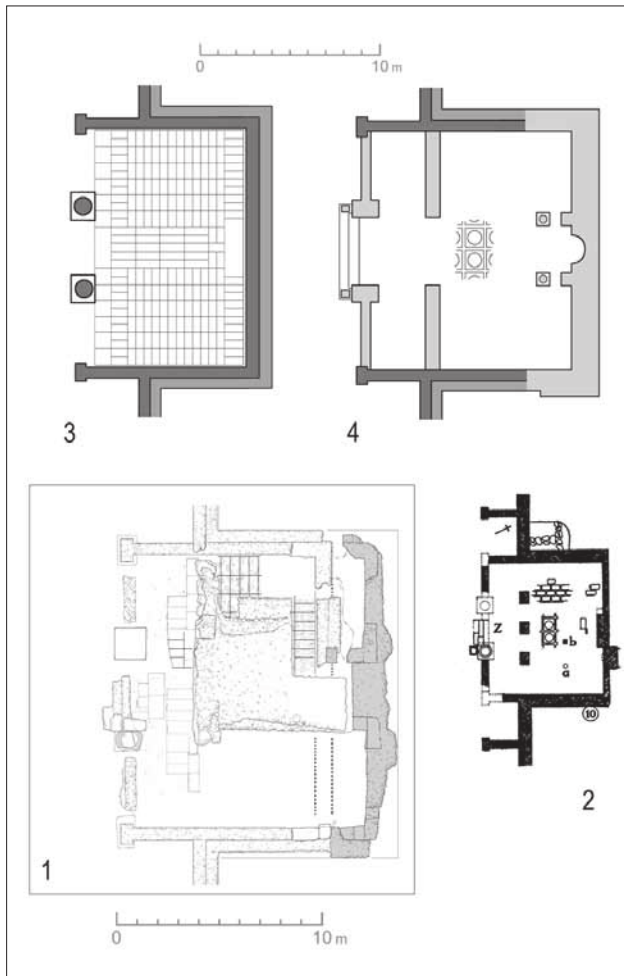


Fig. 30. Remodelación del tribunal / *Aedes Augusti* en la basílica jurídica, con subida de nivel, ampliación (v. fig. 19 a) y limitación del acceso desde la basílica. 1. Planta arqueológica de los restos. 2. Planta de Serra Vilaró (1932) mostrando el pavimento en *opus sectile* del pavimento superior de época de Adriano en la actualidad perdido. 3. 4. Restitución en planta del tribunal / *Aedes Augusti* en época de Tiberio y después de la reforma adrianea.

to determinado, probablemente por razones acústicas o de nuevo simbolismo se decidió aislar el espacio del tribunal del resto del edificio, cerrando con un muro el espacio delantero antes ocupado por las dos columnas *in antis* y creando un vestíbulo de separación del espacio propiamente judicial que fue de nuevo pavimentado con losas de mármol coloreadas. Al mismo tiempo, se decidió ampliar la superficie de la sala retrasando el muro de fondo con una nueva obra realizada en *opus caementicium* que incluía un gran pedestal central.

Las grandes basas de las dos columnas delanteras quedaron ahora englobadas en un muro de obra y puerta central con escalones de acceso. En el interior de la exedra se apreciaban también evidencias de una gran reforma que había remontado el pavimento aprox. 50 cms, creándose un vestíbulo interior con



Fig. 31. Vista de detalle del nuevo muro de cierre del tribunal, escalones centrales de acceso y detrás muro de cimentación realizado con elementos reaprovechados destinado a la creación de un vestíbulo con tres pilares.



Fig. 32. Vista aérea del tribunal durante los trabajos del año 2004.

nuevas columnas cimentadas en un muro corrido de tosca factura construido con elementos arquitectónicos reutilizados, entre ellos un gran capitel corintio de una de las columnas. Sobre el relleno interior aparecían restos de un nuevo pavimento de *opus sectile* con placas de mármol blanco rectangulares situadas longitudinalmente en los laterales y en el centro formando un dibujo simple combinando marcos de mármol verde vetado (*verde antico*) con discos blancos insertados. El pavimento desapareció totalmente antes de los años 1960 pero su técnica ha podido ser datada estilísticamente con precisión en la época adrianea (Pérez 1996, núm. 129, figs. 61-62; Balty 1991, 338-339; Ruiz de Arbulo 1998, 47 y nota 98).

Por su parte, el viejo templo capitolino fue transformado en su totalidad. De lo alto de su podio se eliminó toda la edificación del templo *sine postico* de

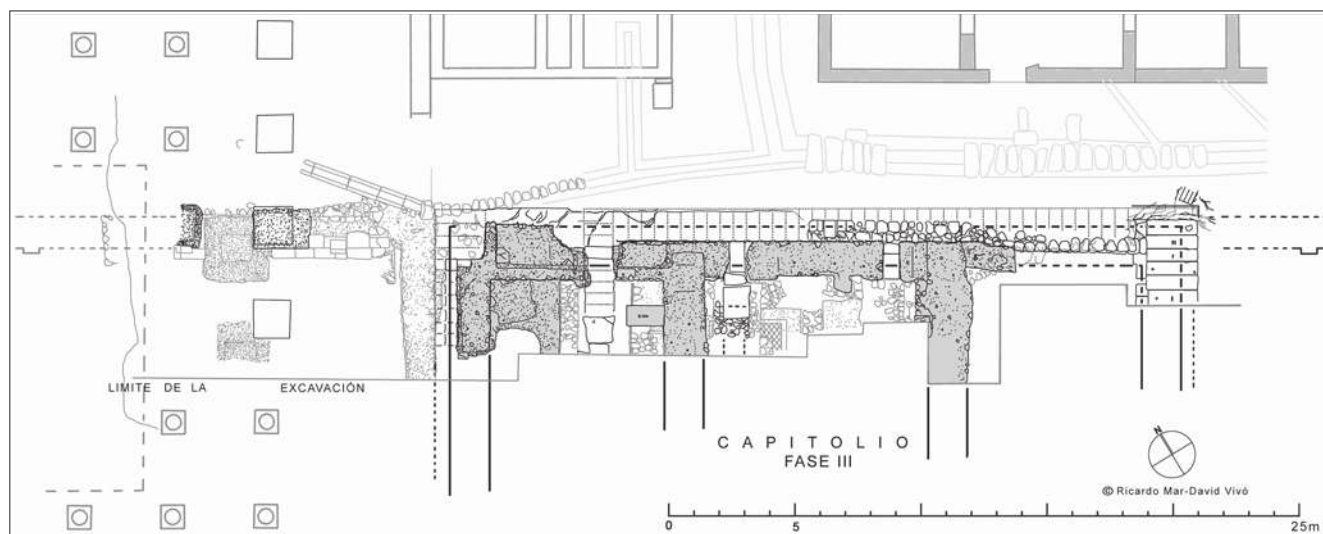


Fig. 33. Capitolio, última fase. Restauración *ab fundamentis* con la construcción de un nuevo templo próstilo de planta tripartita.

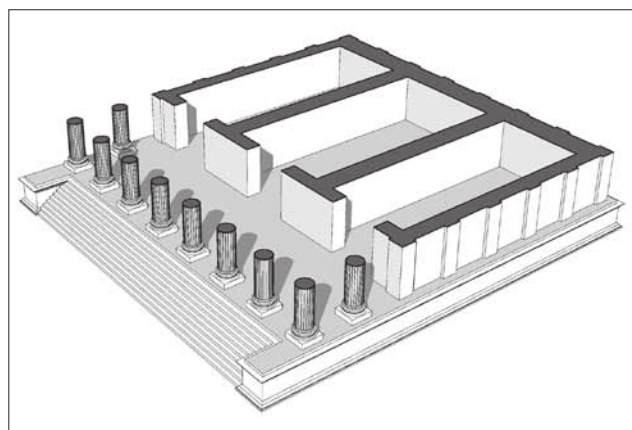


Fig. 34. Capitolio, última fase. Restitución volumétrica en sección arquitectónica.

triple celda y en su lugar se abrieron en el interior del podio nuevas cimentaciones de gran tamaño destinadas a un nuevo templo de planta tripartita, sin pórticos laterales. En el interior del podio quedaron pues las evidencias de las fases anteriores bajo un nuevo templo que mantenía no obstante la anchura del edificio anterior y las características de su podio.

El muro trasero de sillaría que limitaba con la calle adyacente fue complementado con un muro adosado interiormente de 1,30 m de anchura. En el lateral izquierdo del edificio, hacia el *chalcidicum*, el muro de sillaría fue directamente sustituido por otro muro de *opus caementicium* que a su vez se forraría con un nuevo muro de sillares. Al mismo tiempo, en el interior del podio, se construirían a distancias regulares dos nuevas y gruesas banquetas de obra *caementicia* de 1,70 y 2 m de anchura. Por último, sobre el gran muro derecho de sillares transversales que delimitaba el primer podio no se aprecia ningún añadido en obra y su interior presentaba una cámara subterránea tapada

con bóveda que había sido excavada y fotografiada por Serra Vilaró.

Con esta reforma, el edificio pasó a ser un templo de triple celda, próstilo y pseudo-períptero, manteniendo una planta de 29,79 m de anchura total de extremo a extremo, definida por cuatro grandes muros paralelos con una celda central de 8,82 m de anchura enmarcada por dos *cellae* laterales de 6,89 m. Una cloaca de desagüe en el extremo sureste, sobre el gran muro de sillares transversales que sirve de cimentación, recogía las aguas de la esquina del templo y las trasladaba a la cloaca de la calle trasera. Esta cloaca nos permite situar con precisión el alzado del muro lateral del templo sobre la citada cimentación.

En la esquina de la celda lateral izquierda, en el otro extremo del podio, se ha conservado un fragmento irregular de pavimento interior situado a la misma cota de la coronación de las banquetas de *opus caementicium*. Se trata de un *opus signinum* muy rugoso, de color grisáceo y mala calidad que probablemente actuó como soporte de un enlosado o placado superior. Excavamos en el 2004 un pequeño trozo de este pavimento en un intento por obtener una datación estratigráfica pero sin encontrar ningún tipo de materiales significativos. Este pavimento cubría directamente el muro y el pavimento de la cuarta cámara del edificio anterior al primer templo con tres estratos diferenciados: un primer relleno de piedras sueltas, una capa de tierra amarilla procedente de la talla de sillares, y las habituales capas de compactación con cascajos cada vez más finos. Desgraciadamente los únicos materiales arqueológicos contenidos en estos rellenos han sido unos pocos y pequeños fragmentos de *tegulae*.

A pesar de la ausencia de datos estratigráficos creemos que esta importante reforma del templo puede ser puesta en relación con el magistrado y

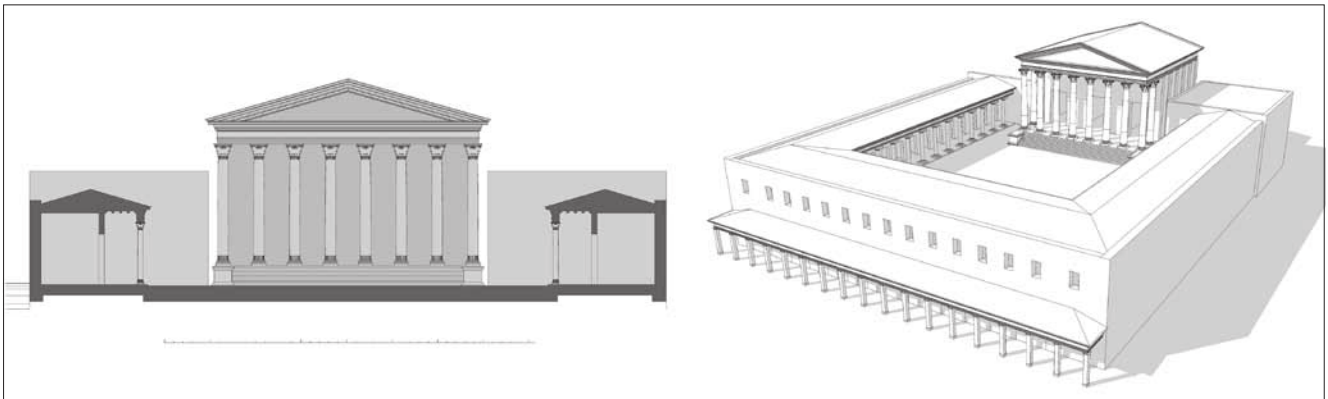


Fig. 35. Restitución de la plaza del foro republicano con el aspecto que tendría en el siglo II d.C. tras la reforma final del templo capitolino.

más tarde *eques tarraconense L. Aemilius Sempromius Clemens Silvanianus* recordado por un amigo como *curator capitolii* (RIT 922): *L(ucio) Aemilio [3] / Pal(atina) Sempromio] / Clementi / Silvanian[o] / aed(ili) q(uaestori) Ilvi[r(o) f]lamin[i] / curator[i] C]apitolii / iudic(i) de[cu]r(iae) IIII / C(aius) Apu[ll]jeius / Lupus / Complu[te]nsis / am[i]co*. Un personaje importante cuyas actividades G. Alföldy ha podido situar en época de Adriano.

Sin duda pues la estancia de Adriano en *Tarraco* durante el invierno de los años 122-123 a.C. donde según la *Historia Augusta (Vit. Hadr. XII. 3-5)* mandaría restaurar a sus expensas el templo de Augusto sirvió de estímulo para que las elites de la ciudad acometiesen una nueva fase de restauraciones de otros grandes monumentos públicos como el foro o el teatro. Con ellas, la ciudad de *Tarraco* alcanzaría su mayor momento de desarrollo urbano durante la Edad Antigua.

Bibliografía

- ABASCAL, J.M. y ESPINOSA, U. 1989. *La ciudad hispano-romana. Privilegio y poder*. Logroño.
- ADSERIAS, M., BURÉS, L., MIRO, M.T., RAMON, E. 1993. L'assentament pre-romà de Tarragona. *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 3, Lleida, p. 177-227
- ADSERIES, M., POCIÑA, C.A., REMOLA, J.A. 2000. L'hàbitat suburbà al sector afectat pel PERI-2 (Jaume I, Tabacalera). *Tarraco 99. Arqueologia d'una capital provincial romana* (Tarragona 1999), Tarragona, p. 137-154.
- ALFÖLDY, G. 1973. *Flamines prouvinciae Hispania citerioris*. Anejos de AEspA, VI, Madrid.
- ALFÖLDY, G. 1981. Bildprogramme in den römischen Städten des Conventus Tarraconensis. Das Zeugnis der Statuenpostamente. En *Homenaje a García y Bellido, Revista de la Universidad Complutense de Madrid*, 18-4, p. 177-277.
- ALFÖLDY, G. 1991: *Tárraco*. *Fòrum*, 8, Tarragona. Traducción revisada con actualización bibliográfica de la voz *Tárraco*, *Paulys Realencyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft*, Suppl. XV, cols. 570-643. Munich. 1978.
- ALFÖLDY, G. 2000. Wann wurde Tárraco römische Kolonie? En *Epigraphai. Miscellanea epigrafica in onore di Lidio Gasparini*. Tívoli, p. 3-22.
- AMELA L. 2001. Inscripciones honoríficas dedicadas a Pompeyo Magno, *Faventia*, 23 / 1, p. 87-102.
- AMELA L. 2002: *RIT 1 y 2*. La ciudad de *Tárraco* entre pompeyanos y cesarianos. En *I Congreso Internacional de Historia Antigua. La Península Ibérica hace 2000 años* (Valladolid 2000), Valladolid, p. 145-151.
- AQUILUÉ, J., DUPRÉ, X., MASSÓ, J., RUIZ DE ARBULO, J. 1991. La cronología de les muralles de Tàrraco. *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 1, Lleida, p. 271-304.
- AQUILUÉ, J., DUPRÉ, X., MASSÓ, J., RUIZ DE ARBULO, J. 1998. *Tárraco. Guía Arqueológica*. 2 ed. ampliada. Tarragona.

- BALTY, J. Ch. 1991. *Curia Ordinis. Recherches d'architecture et d'urbanisme antiques sur les curies provinciales du monde romain*. Bruselas: Acad. Royale de Belgique.
- BARRUOL, G. y MARICHAL, R. 1987. Le Forum de Ruscino, En *Los Foros romanos de las provincias occidentales* (Valencia, 1986), Madrid, p. 45-54.
- BOSCHUNG, D. 2002. *Gens Augusta. Untersuchungen zu Aufstellung, Wirkung und Bedeutung der Statuengruppen des julisch-claudischen Kaiserhauses*. Mainz: Philipp von Zabern.
- BRINGMANN, K. 2008. *Augusto*. Madrid: Ed. Herder.
- BROWN, Fr. E. 1980. *Cosa. The Making of a Roman Town*. Ann Arbor.
- CABALLOS, A. 1990. *Los senadores hispanorromanos y la romanización de Hispania (siglos I-III)*. I. *Prosopografía*. Sevilla: Ed. Graficas Sol.
- CAMODECA, G. 1999. *Tabulae Pompeianae Sulpiciorum (TPSulp)*. *Edizione critica dell'archivio puteolano dei Sulpicii*. Roma.
- CASTEELS, E. 1976. La basilique d'Ordon. En *Ordon V*. Bruselas / Roma, p. 33-61.
- DAVID, J.M. 1983. Le tribunal dans la basilique: evolution fonctionnelle et symbolique de la République à l'Empire. En *Architecture et Société* (Roma 1980). Paris-Roma : CNRS, 219-241.
- DE MARIA, S. 1988. Iscrizioni e monumenti nei fori della Cisalpina romana. *MEFRA*, 100.1, 27-62.
- DES BOSCHS-PLATEUX, F. 2005. *Un parti hispanique à Rome?: ascension des élites hispaniques et pouvoir politique d'Auguste à Hadrien (27 av.J.-C.-138 ap. J.-C.)*. Madrid: Casa de Velázquez.
- DIAZ, M. y MACIAS, J.M. 2000. Excavacions arqueològiques en el carrer del Gasòmetre, num. 36. En *Tàrraco 99. Arqueologia d'una capital provincial romana* (Tarragona 1999), Tarragona, p. 107-110.
- DIAZ, M. y PUCHE, J.M. 2002. El gran colector tardo-republicà del carrer Apodaca num. 7, Tarragona. *Empúries*, 53, p. 52-55.
- DOMINGO, X. 2005. *Capitels corintis a la província tarraconense (s. I-III d.C.)*, Tarragona: Arola Eds.
- DUPRÉ, X. 1993. Los arcos honoríficos de Tarraco. En *La Ciutat en el Mon Romà. Actas del XIV CIAC* (Tarragona 1993), vol. 1, p. 177-187.
- DUPRÉ, X. Ed. 2004a. AAVV. *Córdoba. Colonia Patricia Corduba*. Roma: L'Erma di Bretschneider.
- DUPRÉ, X. (Ed.) 2004b. AAVV. *Mérida. Colonia Augusta Emerita*. Roma: L'Erma di Bretschneider.
- DUPRÉ, X. (Ed.) 2004c. AAVV. *Tarragona. Colonia Iulia Urbs Triumphalis Tarraco*. Roma: L'Erma di Bretschneider.
- FENTRESS, E. 2005: On the block: catastae, chalcidica and cryptae in Early Imperial Italy, *Journal of Roman Archaeology*, 18, p. 220-234.
- FISHWICK, D. 1982. The altar of Augustus and the municipal cult of Tarraco. *Madrid Mitteilungen*, 23, p. 222-233.
- 1996: Four temples at Tàrraco, En: SMALL, E. (Ed.), *Subject and ruler: the cult of the ruling power in Classical Antiquity* (Alberta 1994), *JRA*, suppl. 17, Ann Arbor, p. 165-184.
- 1999a: Coinage and Cult: the provincial monuments at Lugdunum, Tarraco and Emerita, En: PAUL, G.M. (Ed.), *Roman Coins and Public Life under the Empire. E. Togo Salmon Papers II*, Ann Arbor, p. 95-122.
- 1999b: The "Temple of Augustus" at Tarraco. *Latomus*, 58, p. 121-138.
- GARCIA-BELLIDO, M.P. y BLÁZQUEZ, C. 2001: *Diccionario de Cecas y Pueblos Hispánicos*, 2 vols., Madrid: CSIC.
- GEBELLI, P. 1999. Noves aportacions al coneixement històric de la part alta de Tarragona: la intervenció arqueològica a la plaça de la Font de Tarragona. *Butlletí Arqueològic*, 19-20, Tarragona: RSAT, p. 153-195.
- GIMENO, J. 1991. *Estudios de arquitectura y urbanismo en las ciudades romanas del nordeste de Hispania*. Tesis doctoral inédita leída en la Universidad Complutense de Madrid (1991). Ejemplar consultado en la biblioteca del MNAT.
- GROS, P. 1991. Les autels des *Caesares* et leur signification dans l'espace urbain des villes julio-claudiennes. En ETIENNE, R. y LE DINAHET, M.Th. (Eds.). *L'Espace sacrificiel* (Lyon 1988), Paris, p. 179-186.

- GROS, P. 2002. Chalcidicum, le mot et la chose. *Ocnus*, 9-10, p. 123-135.
- HANLEIN-SHÄFER, H. 1985. *Veneratio Augusti*. Roma.
- HANOUNE, R. y MULLER, A. 1988. Recherches Archeologiques à Bavay, I-II. *Revue du Nord*, 276, p. 39-56.
- HAUSCHILD, Th. 1974. Römischen konstruktionen auf der oberen stadterrasse des antiken Tarraco. *Archivo Español de Arqueología*, 125-130 (1972-1974), p. 3-44.
- HERNANDEZ SANAHUJA, B. 1884. *Opusculos históricos, arqueológicos y monumentales*. Tarragona.
- HURLET, F. 1997. *Les collegues du Prince sous Auguste et Tibère. De la legalité républicaine à la légitimité dynastique*. Paris-Roma.
- HURLET, F. 2009. Le statut posthume de Caius et Lucius César. En CHRISTOL, M. Y DARDE, D. (Eds.). *L'expression du pouvoir au debut de l'Empire. Autour de la Maison Carrée à Nîmes* (Nîmes 2005). Paris: Ed. Errance, p. 75-82.
- ICLW = FISHWICK, D. *The Imperial Cult in the Latin West. Studies in the Ruler Cult of the Western Provinces of the Roman Empire*, vols. I, 1, 2, 1987; vol. II, 1, 1991; II, 2, 1992; III, 1-2, 2002, Leiden: De Brill.
- KOPPEL, E.M. 1985. *Die römischen Skulpturen von Tarraco*, Madrider Forschungen, 15, Berlín.
- KOPPEL, E.M. 1990. Relieves arquitectónicos de Tarragona. En TRILLMICH, W. y ZANKER, P. (Eds.), *Stadt und Ideologie* (Madrid 1987), Munich, p. 328- 340.
- LEON, P. 1999. Itinerario de monumentalización en Colonia Patricia. *AEspA*, 72, p. 39-56.
- LEON, P. (Coord.) 2008. *Arte Romano de la Betica. Arquitectura y urbanismo*. Sevilla: Fundación Focus-Abengoa.
- LIVERANI, P. 1995. Nationes et ciuitates nella propaganda imperiale. *RM*, 102, p. 219-249.
- MACIAS, J.M. 2000. L'urbanisme de Tàrraco a partir de les excavacions de l'entorn del forum de la ciutat. En RUIZ DE ARBULO, J. (Ed.). *Tàrraco 99. Arqueologia d'una capital provincial romana* (Tarragona 1999), Tarragona, 83-106.
- MACIAS, J.M., MENCHÓN, J. MUÑOZ, A., TEIXELL, I. 2007. Excavaciones en la catedral de Tarragona y su entorno: avances y retrocesos en la investigación sobre el culto imperial. En NOGALES, T. y GONZÁLEZ, J. (Eds.) *Culto imperial: política y poder* (Mérida 2006), Roma, p. 763 y ss.
- MAR, R. (Ed.) 1993. *Els monuments provincials de Tarraco*, Documents d'Arqueologia Classica, 1, Tarragona.
- MAR, R. et alii 1993. *Perspectives de Tarraco. La reconstrucció dels monuments de la capital provincial*. Tarragona.
- MAR, R. y PENSABENE, P. 2003. Nuevos hallazgos de frisos marmóreos en la acrópolis de Tarraco y los complejos monumentales de culto imperial. En RUIZ DE ARBULO, J. (Ed.) *Simulacra Romae. Roma y las capitales provinciales del Occidente Europeo* (Tarragona 2002), Tarragona, p. 73-88.
- MAR, R. y ROCA, M. 1998. Pollentia y Tarraco. Dos etapas en la formación de los foros de la Hispania romana, *Empúries*, 51, p. 105-124.
- MAR, R. y RUIZ DE ARBULO, J. 1988a. La Basílica de la *Colonia Tarraco*. Una nueva interpretación del llamado Foro Bajo de Tarragona, En *Los Foros romanos de las provincias occidentales* (València, 1986), Madrid, 31-44. Artículo editado como monografía en la sèrie «Forum», núm. 3, Tarragona 1986.
- MAR, R. y RUIZ DE ARBULO, J. 1988b. Tribunal / Aedes Augusti. Algunos ejemplos hispanos de la introducción del culto imperial en las basílicas forenses. En *Estudios sobre la Tabula Siarensis*, Anejos de *AEspA*, 9, Madrid, p. 277-304.
- MAR, R. y RUIZ DE ARBULO, J. 1990. El foro de Ampurias y las transformaciones augusteas de los foros de la Tarraconense, En TRILLMICH, W. y ZANKER, P. (Eds.), *Stadt und Ideologie* (Madrid 1987), Munich, 145-164.
- MAR, R. y RUIZ DE ARBULO, J. 1993. *Ampurias Romana. Historia, Arquitectura y Arqueología*. Sabadell: Ed. AUSA.
- MAR, R., MASSÓ, J., RUIZ DE ARBULO, J., RIU-BARRERA, E. 2002. Dossier Tarraco. *L'Avenç. Revista d'Historia i Cultura*, 269, p. 24-53.
- MARQUEZ, C. 1998a. *La decoración arquitectónica de Colonia Patricia. Una aproximación a la arquitectura y al urbanismo de la Córdoba romana*. Córdoba.

- MARQUEZ, C. 1998b. Modelos romanos en la arquitectura monumental de Colonia Patricia Corduba, *AEspA*, 71, 113-137.
- MARQUEZ, C. 1998c. Acerca de la función e inserción urbanística de las plazas en Colonia Patricia, *Empúries*, 51, 63-76.
- MASSÓ, J. 1992. B. Hernández Sanahuja i l'arqueologia urbana de Tarragona, En *Homenatge a Bonaventura Hernández Sanahuja. Un Home per a la Història*. Catálogo de Exposición MNAT 1992. 40-55.
- MATEOS, P. 2001. Augusta Emerita. La investigación arqueológica en una ciudad de época romana. *AEspA*, 74, 183-208.
- MATEOS, P. (Ed.). 2006. *El "foro provincial" de Augusta Emerita: un conjunto monumental de culto imperial*. Anejos de *AEspA*, 42, Madrid.
- MELCHOR, E. 1999. *La munificencia cívica en el mundo romano*. Madrid.
- MENCHON, J., y MASSÓ, J., 1999. *Les muralles de Tarragona. Defenses i fortificacions de la ciutat (s. II a.C.- XX d.C.)*. Tarragona.
- MUÑIZ COELLO, J. 1982. *El sistema fiscal en la Hispania romana (Republica y Alto Imperio)*, Zaragoza.
- MUÑIZ COELLO, J. 1986. Las finanzas públicas en la Hispania del Alto Imperio. *Habis*, 17, 305-347.
- NAVARRO, F. J. 1999. El retorno a las ciudades de la aristocracia hispánica. En RODRIGUEZ NEILA, J.F. y NAVARRO, F.J. (Eds.). *Elites y promoción social en la Hispania Romana*, Pamplona, p. 167-200.
- NOGALES, T. 2003. El relieve histórico de M. Agrippa, los relieves de Pan Caliente y el altar del Foro emeritense. *Espacio, Tiempo y Forma, Serie II, Historia Antigua*, 13, (2000), 391-423.
- NOGALES, T. 2007. Culto imperial en Augusta Emérita: imágenes y programas urbanos. En NOGALES, T. y GONZALEZ, J. (Eds.) 2008. *Culto imperial: política y poder* (Mérida 2006), Roma: L'Erma di Bretschneider, p. 449-539.
- NOGUERA, J.M., ABASCAL, J.M., CEBRIAN, R 2008. El programa escultórico del foro de Segóbriga. En: *Escultura Romana en Hispania V* (Murcia 2005), Murcia, p. 283-344.
- OTIÑA, P. y RUIZ DE ARBULO, J. 2001. De Cese a Tárraco. Evidencias y reflexiones sobre la Tarragona ibérica y el proceso de romanización, *Empúries*, 52, p. 105-134.
- PALOMBI, D. 1993: s.v. Basilica Julia Aquiliana, *LTUR*, 1, Roma.
- PANZRAM, S. 2002. *Stadtbild und Elite: Tarraco, Corduba und Augusta Emerita zwischen Republik und Spätantike*. Stuttgart: Franz Steiner Verlag.
- PANZRAM, S. (Ed.) 2008. *Städte im Wandel* (Hamburg 2005), Munster: LIT Verlag.
- PENSABENE, P. 1993. La decorazione Architettonica dei monumenti provinciali di Tarraco. En MAR, R. (Ed.). *Els monuments provincials de Tarraco*, Tarragona 1993, p. 33-106.
- PENSABENE, P. 1996 a. Classi dirigenti, programmi decorativi, culto imperiale: il caso di Tarraco. En LEON, P. (Ed.). *Colonia Patricia Corduba. Una reflexión arqueológica* (Córdoba 1993), Córdoba 1996, p. 221-233.
- PEREZ, E. 1996. *Revestimientos de opus sectile en la Península Ibérica*, *Studia Archeol.*, 84, Valladolid.
- PENSABENE, P. 1996 b. Costruzioni pubbliche e committenza nella Spagna romana, En MAYER, M. y MIRO, M. (Eds.). *Homenatge a F. Giunta. Committenza e committenti tra Antichità e Alto Medioevo* (Eryx 1994), Barcelona, p. 123- 182.
- PLADEVALL, A. 1991. Maduresa de l'església dels comtats catalans: la restauració de la metròpoli de Tarragona, En: *Recull Ignasi Mallol i Casanovas (1892-1949)*. Tarragona, p. 31-65.
- POCIÑA, C.A. y REMOLA, J.A. 2000. La plaza de representación de Tarraco..., En: *Tarraco 99. Arqueologia d'una capital provincial romana* (Tarragona 1999), Tarragona, p. 27-46.
- PUIG I CADAVALCH, J. 1934. *L'Arquitectura Romana a Catalunya*. Barcelona.
- Revelar el passat* 1994. SADA, P. (Coord). *Revelar el passat. Homenatge a Joan Serra Vilaró en el XXV aniversari de la seva mort*, Catál. Expos., Museu Diocesà i comarcal de Solsona / MNAT. Tarragona.

- RIU-BARRERA, E. 1995. Ciutat de Tarragona. En PLADEVALL, A. (Dir.). *Catalunya Romanica*, vol. XXI. Barcelona: Enciclopedia Catalana, p. 109-121.
- RGDA = MOMMSEN, Th., *Res Gestae Divi Augusti*, Berlín, 1883. (Trad. Castellana de FATÁS, G. en BLANCO, A. y FATÁS, G. 1985, *Augusto*, Cuadernos de Historia 16, 252, Madrid).
- RIC = MATTINGLY, H. y SYDENHAM, E.A. 1923. *Roman Imperial Coinage*. Londres.
- RIT = ALFÖLDY, G., 1975. *Die römischen Inschriften von Táracco* (2 vols.), Madrider Forschungen, 10, Berlín.
- RODRIGUEZ NEILA, J.F. y NAVARRO, F.J. (Eds.) 1999. *Elites y promoción social en Hispania Romana* (Pamplona 1998). Pamplona.
- RODRIGUEZ NEILA, J.F. y MELCHOR, E. (Eds.) 2006. *Poder central y autonomía municipal: la proyección pública de las élites romanas de Occidente*. Córdoba: Universidad de Córdoba.
- ROUSE, Ch. B. 1997. *Dynastic commemoration and imperial portraiture in the julio-claudian period*. EEUU: Cambridge University Press.
- RPC = BURNETT, A., AMANDRY, M., RIPOLLES, P.P. 1992: *Roman provincial Coinage, vol. 1. From the death of Caesar to the death of Vitellius (44 BC-AD 69)*, Paris-Londres.
- RUIZ DE ARBULO, J. 1990. El foro de Táracco. *Cypselia*, 8, p.119-138.
- RUIZ DE ARBULO, J. 1991. Los inicios de la romanización en Occidente: los casos de Emporion y Táracco. *Athenaeum*, 79-ii, p. 459-493.
- RUIZ DE ARBULO, J. 1992 a. Táracco, Carthago Nova y el problema de la capitalidad en la Hispania citerior republicana. En *Miscelanea Arqueologica ofrecida a J.M. Recasens*, Tarragona, p. 115-130.
- RUIZ DE ARBULO, J. 1992 b. El templo del foro de Ampurias y la evolución de los foros republicanos. En RAMALLO, S. (Ed.). *Templos romanos de Hispania, Cuadernos de Arquitectura Romana*, 1, Murcia, p. 11-38.
- RUIZ DE ARBULO, J. 1993. Edificios públicos, poder imperial y evolución de la élites urbanas en Táracco, (s. II - IV d.C.). En *Ciudad y comunidad civica en Hispania (s. II-III d.C.)*, (Madrid 1990), Madrid: Casa de Velázquez / CSIC, p. 93-114.
- RUIZ DE ARBULO, J. 1994. Serra Vilaró i el descobriment del fòrum de Tàrraco. En SADA, P. (Coord). *Revelar el passat. Homenatge a Joan Serra Vilaró en el XXV aniversari de la seva mort*, Catal. Expos. Museu Diocesana i comarcal de Solsona / MNAT, Tarragona, p. 52-59.
- RUIZ DE ARBULO, J. 1998. Táracco. Escenografía del poder, administración y justicia en una capital provincial romana (s. II aC- II dC). *Empúries*, 51, p. 31-61.
- RUIZ DE ARBULO, J. (Ed.) 2000. *Tàrraco 99. Arqueologia d'una capital provincial romana* (Tarragona 1999), Tarragona, 2000.
- RUIZ DE ARBULO, J. 2002. La fundación de la colonia Táracco y los estandartes de César, En JIMENEZ, J.L. y RIBERA, A. (Coords.). *Valencia y las primeras ciudades romanas de Hispania*, Valencia, p. 137-156.
- RUIZ DE ARBULO, J. 2007. Bauliche Inszenierung und literarische Stilisierung: das Provinzialforum von Tarraco. En PANZRAM, S. (Hg.). *Städte im Wandel* (Hamburg 2005). Munster: LIT Verlag. P. 149-212. Trad. Castellana: Nuevas cuestiones en torno al foro provincial de Tarraco. *Butlletí Arqueologic*, 29, Tarragona, 2008, p. 4-66.
- RUIZ DE ARBULO, J. 2009 a. El altar y el templo de Augusto en la colonia Tarraco. Estado de la cuestión. En NOGUERA, J.M. (Ed.). *Fora Hispaniae. Paisaje urbano, arquitectura, programas decorativos y culto imperial en los foros de las ciudades hispanorromanas* (Lorca 2002), Monografías del Museo Arqueológico de Murcia 3, Murcia, p. 155-189.
- RUIZ DE ARBULO, J. 2009 b. La legio Martia y la fundación de la colonia Tarraco. En SADA, P. (Coord.). *Tarraco Pedra a Pedra*. Tarragona, p. 36-56.
- RUIZ DE ARBULO, J., MAR, R., FIZ, I., DOMINGO, X. 2004. Etapas y elementos de la decoración arquitectonica de la ciudad de Tarraco (s. II a.C.- s. II d.C.). En RAMALLO, S. (Ed.), *La Decoración Arquitectónica en las ciudades romanas de Occidente* (Cartagena 2003), Murcia, p. 115-152.

- RUIZ DE ARBULO, J., VIVÓ, D., MAR, R. 2006. El capitolio de Tarraco. Identificación y primeras observaciones. En VAQUERIZO, D. Y MURILLO, J.F. (Eds.), *El concepto de lo provincial en el mundo antiguo. Homenaje a la Prof. Pilar León*, Córdoba, vol. 1, p. 391-418.
- RUIZ DE ARBULO, J., MAR, R., ROCA, M., DIAZ, M. en prensa. Un contexto cerámico de fines del siglo I a.C. como relleno constructivo de un almacén portuario localizado bajo el teatro romano de Tarragona. En REVILLA, V. y ROCA, M. (Eds.). *Contextos cerámicos de época augustea en el Mediterráneo occidental* (Barcelona 2007).
- SALOM, C. 2006. El auguraculum de la colonia Tarraco. *Archivo Español de Arqueología*, 79, p. 69-88.
- SERRA VILARÓ, J. 1929. *Excavaciones en la necrópolis paleocristiana de Tarragona*. Madrid.
- SERRA VILARÓ, J. 1932. *Excavaciones en Tarragona*, Memorias de la Junta Superior de Excavaciones Arqueológicas, núm. 116 (1930), Madrid.
- SERRA VILARÓ, J. 1949. La muralla de Tarragona. *Archivo Español de Arqueología*, 22, p. 221-236.
- STAMBAUGH, J.E. 1978. The function of the Roman temples. *ANRW II*. 16.1, p. 554-608.
- SYME, R. 1939. *The Roman Revolution*. Oxford: The Clarendon Press.
- TED'A (Taller Escola d'Arqueologia) 1989 a. El Foro Provincial de Tàrraco. Un complejo arquitectónico de época flavia. *Archivo Español de Arqueología*, 62, p. 141-191.
- TED'A (Taller Escola d'Arqueologia) 1989b. *Un abocador del segle V d.C. en el Fòrum Provincial de Tàrraco*, Tarragona.
- TORELLI, M. 2003. Chalcidicum. Forma e semantica di un tipo edilizio antico, *Ostraka*, 12, 2, p. 215-238.
- TORELLI, M. 2005. Attorno al Chalcidicum: problemi di origine e diffusione. En *Théorie et pratique de l'architecture romaine. Études offertes à Pierre Gros* (reunis par LAFON, X. et SAURON, G.). Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence, p. 23-38.
- TRILLMICH, W. 1996. Reflejos del programa estatuario del Forum Augustum en Mérida, *II Reunión sobre escultura romana en Hispania* (Tarragona 1995), Tarragona, 95-108.
- TRILLMICH, W. 1996b. Los tres foros de Augusta Emerita y el caso de Corduba, En: LEON, P. (Ed.), *Colonia Patricia Corduba, una reflexión arqueológica* (Córdoba 1993), Sevilla, p. 175-195.
- UNGARO, L., MILELLA, M., VITTI, M. 2004. Il sistema museale dei Fori Imperiali e i Mercati di Traiano. En RUIZ DE ARBULO, J. (Ed.), *Simulacra Romae. Roma y las capitales provinciales del Occidente Europeo* (Tarragona 2002), Tarragona, p. 11-48.
- VILLARONGA, L. 1983. *Les monedes iberiques de Tàrraco*. Tarragona.
- VIVO, D., MAR, R. y RUIZ DE ARBULO, J. en prensa. El capitolio de Tarraco. Orígenes y estratigrafía. En *Tarraco. Construcció i arquitectura d'una capital provincial romana. Homenatge a Th. Hauschild* (Tarragona 2009), Tarragona.
- VIVO, D., LAMUA, M., MAR, R., RUIZ DE ARBULO, J. en prensa. La fachada oriental de la basílica forense de Tarraco. El monumento de los cautivos y el chalcidicum de culto imperial. En *XI Coloquio Internacional de Arte Romano Provincial* (Mérida, mayo del 2009), Museo Nacional de Arte Romano de Mérida / ICAC, en prensa.
- WARD-PERKINS, J.B. 1970. From Republic to Empire: reflections on the Early Provincial Architecture of the Roman West. *Journal of Roman Studies*, 60, p. 1-19.
- WEINBERG, S.S. 1932. *The South-East Building. The Twin Basilicas. The Mosaic House. Corinth*, I.5. Princeton.
- ZANKER, P. 1987. *Augustus und die Macht der Bilder*. München: Oskar Beck. Trad castellana *Augusto y el poder de las imágenes*, Madrid: Alianza Ed. 1992.
- ZANKER, P. 1993. *Pompei. Società, immagini urbane e forme dell'abitare*, Roma: Einaudi Eds.
- ZEVI, F. 1971. Il Calcidico della Curia Iulia, *Rend. Lincei*, 26, p. 237-251.

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial

Juan F. MURILLO¹

En Abril del año 68, tras una cadena de acontecimientos que ponían en evidencia la desintegración del régimen neroniano, Sergio Sulpicio Galba, gobernador de la Tarraconense, protagonizó un golpe de Estado al proclamarse legado del Senado y del Pueblo Romano, siendo inmediatamente apoyado por Otón, legado de la Lusitania, y por A. Caecina, cuestor de la Bética. En los dos meses subsiguientes, la anarquía prosiguió en Roma, con un vacío de poder en el que diversos generales (fundamentalmente Verginio Rufo, comandante de las legiones de Germania, y Ninfidio Sabino, prefecto del Pretorio) retiraron su apoyo al Emperador para ponerse a disposición de un Senado dividido e inoperante.

La huida de Nerón en los primeros días de Junio precipitó los acontecimientos a favor de los rebeldes de Hispania, negociando Ninfidio Sabino y varios senadores la proclamación de Galba por parte de los pretorianos, a cambio del ya tradicional *donativum*. El 9 de ese mismo mes, el suicidio de Nerón ponía fin tanto a su reinado como a casi un siglo de gobierno por parte de un reducido clan familiar integrado por Augusto y por sus inmediatos sucesores *iulii* (Tiberio y Calígula) y *claudii* (Claudio y Nerón).

La grave crisis política que siguió a la muerte de Nerón y que transcurrió entre Junio del 68 y Diciembre del 69, período en el que se sucedieron cuatro emperadores, derivó en una guerra civil, no por efímera menos sangrienta, en la que se vieron involucradas, junto a Roma e Italia, varias provincias (Germania, Galia, Hispania, África, Egipto, Judea y Siria), al tiempo que se ponían de relieve no sólo las contradicciones del régimen implantado por Augusto, sino también las disensiones imperantes tanto en las "fuerzas senatoriales" como en las "masas populares", y, lo que era más grave, en el seno del propio ejército.

Finalmente vencedor por la fuerza de sus legiones, Vespasiano representará no sólo la llegada al poder de un *homo novus*, sino también la implantación de una infraestructura política en la que las oligarquías provinciales, consolidadas a lo largo de la dinastía julioclaudia, alcanzarán un creciente protagonismo.

En línea con este proceso, y como muestra de un difícil equilibrio entre la tradición institucional romana y el signo de los nuevos tiempos, debemos entender la concesión del *ius latii* a las ciudades hispanas². Objeto

¹ Dr. Juan F. Murillo Redondo. Oficina de Arqueología, Gerencia Municipal de Urbanismo, Avda. de Medina Azahara s/n, 14071-Córdoba. E-mail gmu.arqueologia@ayuncordoba.es

² El propio PLINIO (*NH*, III, 4,30) parece mostrar un juicio negativo sobre la medida cuando afirma: *universiae Hispaniae Vespasianus Imperator Augustus iactatum procellis rei publicae Latium tribuit*. En realidad más que a una "ligereza" del emperador fruto de una promesa efectuada durante el crítico período del 68-69, la medida debe atribuirse al reconocimiento de un efectivo avance en el proceso de urbanización (*cf.* Murillo, 2006) ya percibido y fomentado por César y, fundamentalmente, por Augusto (y en cierto modo también por Claudio), y que había situado a las provincias hispanas en una situación anómala respecto al conjunto de las provincias occidentales del Imperio. Se trataba, en definitiva, de un acto realista que aproximaba a las *Hispaniae* con los logros que Italia había conseguido casi dos siglos antes, tras el fin de la Guerra Social.

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

de un intenso debate historiográfico³, la municipalización flavia constituye el brillante colofón en el reconocimiento de una sólida estructura urbana en *Hispania*, en algunas zonas iniciada con anterioridad a la presencia romana pero en toda ella desarrollada fundamentalmente tras la reorganización llevada a cabo por Augusto.

La ciudad, como elemento esencial de la organización política, social, económica e ideológica del Imperio, se convertirá en el espacio privilegiado en el que analizar las profundas transformaciones operadas en el ámbito provincial como consecuencia de ese largo y profundo proceso de aculturación que denominamos "romanización". Evidentemente, no todas las áreas del Imperio responden a los mismos parámetros como consecuencia tanto de los distintos puntos de partida, como de los tiempos e intensidades de su incorporación a la superestructura política romana. Hecha esta consideración, *Hispania* constituye un magnífico laboratorio para el análisis del papel de las ciudades como instrumento de romanización, desde la triple perspectiva de ser el primer territorio extra itálico convertido en provincia, de los dos siglos largos necesarios para conseguir su total sumisión, y de la gran diversidad de situaciones de partida.

En el presente trabajo nos vamos a centrar en el análisis de la progresiva configuración -hasta quedar plenamente conformada en época flavia- de la imagen urbana de una ciudad hispana, *Corduba*, heredera de un importante pasado prerromano, capital de la provincia *Hispania Ulterior* desde el s. II a.C., destruida en el 45 a.C. por su veleidades pro-pompeyanas e inmediatamente refundada y reconstruida de sus cenizas por Augusto, con el significativo nombre de *Colonia Patricia*, para convertirla en capital de la más romanizada y rica provincia del Occidente del Imperio: la *Hispania Ulterior Baetica*.

Los orígenes de *Corduba* se retrotraen a la Edad del Cobre, cuando el progreso en la colonización agrícola del Valle del Guadalquivir propicia la aparición de los primeros asentamientos humanos estables. En nuestro caso, la ubicación de ese poblado estuvo condicionada por la idoneidad agrícola de las tierras, por la facilidad en el abastecimiento de agua y, lo que a la larga resultó fundamental, por su privilegiada posición estratégica, controlando varios vados en el punto a partir del cual el Guadalquivir comenzaba a ser navegable hasta su desembocadura. Si a ello unimos la confluencia de las principales rutas

terrestres que unían la Meseta con el litoral mediterráneo y el Alto con el Bajo Guadalquivir, y la riqueza de los recursos mineros existentes en su amplio territorio, tendremos los ingredientes que explican su destacado papel en la historia de la Península Ibérica durante la Antigüedad y la Edad Media.

Con un desarrollo ininterrumpido de tres mil años, este asentamiento prerromano se convertirá, entre los siglos IX y VII a.C., en uno de los más extensos del área cultural tartésica, con sus más de 50 ha de extensión. La transformación y redistribución del mineral de cobre y plomo argentífero procedente de los cotos mineros de Sierra Morena explican el desarrollo económico y "urbano" de estos momentos, estimulado por la demanda fenicia. A partir del s. VI, el hundimiento de los mercados y el fin de la colaboración fenicio-tartésica acarrearán notables transformaciones en las estructuras políticas y sociales del Sur de la Península Ibérica (Murillo, 1994).

En el caso de *Corduba*, como en el de otros muchos *oppida* de la cuenca del Guadalquivir, la respuesta a la crisis minera se concretará en un proceso de "colonización interior" del territorio, complementando las estrategias de explotación extensiva, basadas en el cultivo de cereales, con el desarrollo del olivar y con una agricultura más especializada e intensiva, de regadío, en las vegas fluviales. Tal estrategia conllevará la militarización y el enfrentamiento que será característico de las sociedades ibéricas, con la aparición de formaciones estatales enfrentadas y de *reguli* que desarrollarán cambiantes políticas, de colaboración o enfrentamiento, ante el progresivo avance del imperialismo cartaginés.

Así, en el momento en que los primeros soldados de Cneo Cornelio Escipión desembarcaron en *Emporion* en el año 218 a.C., lo que en adelante se conocerá como *Hispania* constituía un heterogéneo conglomerado de pueblos con diferentes niveles de desarrollo político, socio-económico y cultural, que en lo referente al desarrollo urbano, ofrecía una notable asimetría en sentido Sur-Norte y Este-Oeste (Murillo, 2006).

Pocos años después, con la llegada de los ejércitos romanos al Valle del Guadalquivir, la definitiva derrota bárquida y la incorporación de *Hispania* a la esfera de intereses de Roma, comenzó una nueva etapa en la historia de las viejas ciudades tartesio-turdetas en la que *Corduba* estaba llamada a desempeñar un relevante papel. Su favorable posición

³ De un modo bastante esquemático, pues las derivaciones de los diversos aspectos colaterales son amplias, el estado de la cuestión se cifrará en la falta de acuerdo sobre si el decreto de concesión del *ius latii* por Vespasiano en el 73-74 se tradujo en la inmediata transformación en *municipia* de todas las ciudades estipendiarias y peregrinas de "*Hispania entera*" o, por el contrario, tal fenómeno no se llevaría a efecto hasta la siguiente generación, ya en época domicianea, con la promulgación de las correspondientes leyes municipales. Cfr. v. gr. los diferentes puntos de vista en Ortiz de Urbina 2000; García Fernández 2001; Morales, 2003; Andreu, 2004; Le Roux, 2006; Kremer, 2006.

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

estratégica sería especialmente apreciada por los jefes militares romanos, plasmándose en la instalación de un puesto militar en las proximidades de la ciudad turdetana, con toda probabilidad frente a ella, en el mismo emplazamiento de la posterior fundación de Marcelo, encargado de garantizar el control de las comunicaciones, prevenir las posibles incursiones de los pueblos lusitanos y meseteños y asegurar la logística y el abastecimiento de las tropas que debieron utilizar este punto como base para la penetración hacia las tierras situadas al Norte del Guadalquivir.

De este modo, cuando Claudio Marcelo procede a la creación formal de la nueva *Corduba*, ya contaba con varias décadas de relaciones amistosas entre la población turdetana y las tropas romanas, lo que ayuda a comprender tanto su decisión fundacional como las circunstancias de la misma, al incluir a esos “indígenas selectos” de los que nos habla Estrabón⁴, pertenecientes a la oligarquía turdetana y que debieron desempeñar un importante papel en los primeros pasos de la nueva ciudad, en la que el peso indígena está corroborado tanto por las diversas manifestaciones de la cultura material, como por la perpetuación del nombre prerromano de la ciudad.

La *Corduba* romana se emplazó sobre un “espón” de la terraza cuaternaria que dominaba los vados del Guadalquivir, estando protegida, salvo por su lado Norte, por escarpadas laderas y por los cauces de varios arroyos, apenas 750 m. al Noreste de la *Corduba* turdetana, con la que coexistiría hasta inicios del s. I a.C. (Figura 1). Posiblemente colonia latina desde su fundación, *Corduba* desempeñaría un destacado papel en la consolidación de la presencia romana en el valle del Guadalquivir primero, como avanzada en su margen derecha y punto de paso del río, y como base de operaciones para la expansión hacia Lusitania y la Meseta después, sirviendo de residencia para los gobernadores y actuando como capital de facto de *Hispania Ulterior* desde mediados del s. II a.C. (Murillo, 2006).

Ya desde el momento fundacional, *Corduba* irá adquiriendo su peculiar fisonomía urbana, muy en consonancia con las restantes colonias latinas de la época. Los elementos que mejor conocemos de este momento son las murallas y las líneas básicas de la retícula urbana. El primer elemento a destacar como referente urbano es la muralla, ya existente desde un primer momento como demuestran diversas excavaciones practicadas en la misma y que permiten fecharla a lo largo del segundo cuarto del siglo II a.C. Aunque enmascarada en su alzado por las continuas refecciones de época imperial, islámica y cristiana, el

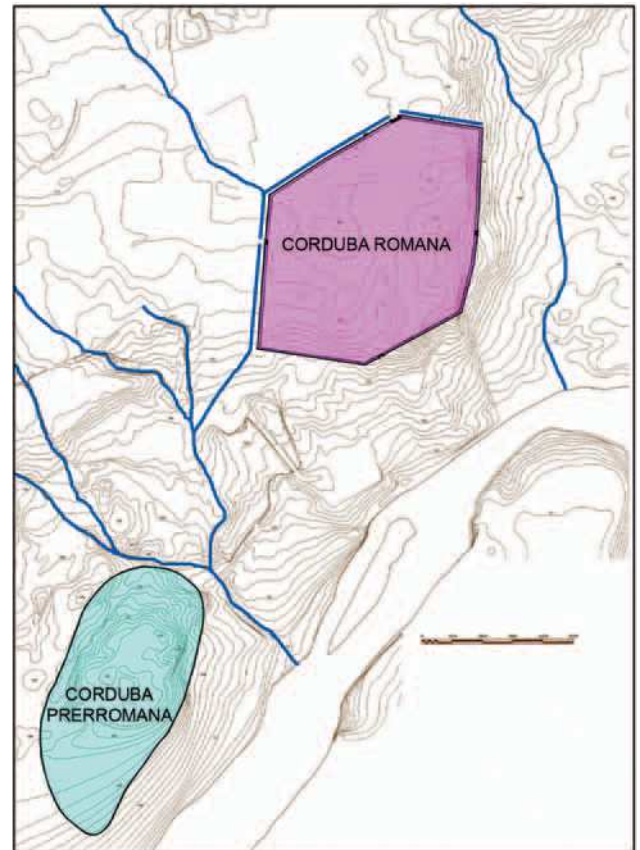


Fig. 1. Localización y extensión de la *Corduba* tartesio-turdetana y de la *Corduba* fundada por M. Claudio Marcelo (c. 150 a.C.) © GMU-UCO.

trazado de esta muralla republicana es, en su mayor parte, bien conocido, configurando un polígono de tendencia hexagonal de 2.650 m. de perímetro que se acomoda a la topografía de la terraza fluvial y encierra una superficie de 47 ha (Carrillo *et alii*, 1999).

Esta muralla fundacional estaba constituida por un muro exterior de grandes sillares de calcarenita aparejados a soga y a tizón en hiladas alternas, por lo general dispuestos sobre una banqueta de cimentación construida con mampostería. La anchura de este lienzo exterior oscila entre los 2 y los 3 m. según los puntos. Al interior, se dispone un *ager*, conformado por un terraplén compacto de cantos rodados, mampostería y arcilla, con una anchura de unos 6 m. y contenido por otro muro más bajo y estrecho (entre 0,60 y 1,20 m.), de edificación diversa, probablemente como consecuencia de las frecuentes reparaciones experimentadas.

Al menos por delante de los flancos septentrional y occidental de la ciudad se disponía un foso ante la muralla, el primero excavado ex profeso, y el segundo

⁴ Sobre la fecha y circunstancias de la fundación existe una amplia bibliografía y diversas posturas, recientemente analizadas por Murillo (2006: 346 ss).

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

aprovechando el cauce de un arroyo. Torres semicirculares completaban las defensas originales, si bien en un segundo momento se reforzó con nuevas torres, ahora de planta cuadrangular. En conjunto, esta muralla reproduce, a escala reducida, la disposición de la primera gran fortificación de la propia Roma: los Muros Servianos (Murillo, 2006: 348, Figura 16).

Por lo que respecta a la traza urbana fundacional, las evidencias disponibles apuntan a una articulación de *kardines* y *decumani* prácticamente cardinal, con una mínima desviación noreste. El principal eje Norte-Sur lo constituía el *kardo maximus*, que unía la puerta que se abría en el lienzo septentrional de la muralla (la conocida posteriormente como de Osario) con la situada en el paño murario meridional, en el punto en que comenzaba el escarpe hacia el río. El trazado de este eje se nos presenta muy condicionado por la existencia de una vaguada natural que se aprovechó para drenar todo el sector central y septentrional de la ciudad (Figura 2).

En cuanto al *decumanus maximus*, su jerarquización resulta menos evidente, siendo probable que ya desde la fundación *Corduba* presentase la peculiaridad de no disponer las puertas afrontadas a ambos extremos del mismo, sino que cada una de éstas se situara en *decumani* adyacentes, de acuerdo con un esquema que no resulta extraño al urbanismo itálico de la época, estando presente, por ejemplo, en la colonia latina de Cosa o en la romana de Luna (Carrillo *et alii*, 1999; Murillo, 2004).

A partir de estos ejes principales se articularía una red viaria con una disposición que en sus líneas generales no debió diferir grandemente de la conocida para la etapa imperial. Aunque por el momento no se haya documentado ninguna calle de la ciudad fundacional, el hecho de que la orientación de las estructuras republicanas sea sensiblemente idéntica a la de las imperiales, y que en ningún caso se haya comprobado que las cloacas de la posterior *Colonia Patricia* cortaran o se superpusieran a estructuras republicanas, permite inferir que, salvo algunas modificaciones puntuales⁵ el diseño inicial se mantuvo en el trazado viario, en la articulación y modulación de las *insulae*, y en la funcionalidad de los espacios más significativos dentro del programa urbano fundacional (Murillo-Jiménez, 2002).

Poco es lo que sabemos de la evidencia material del primitivo foro de *Corduba*. Ya citado por las fuentes literarias en el 113-112 a.C.⁶, las últimas excava-

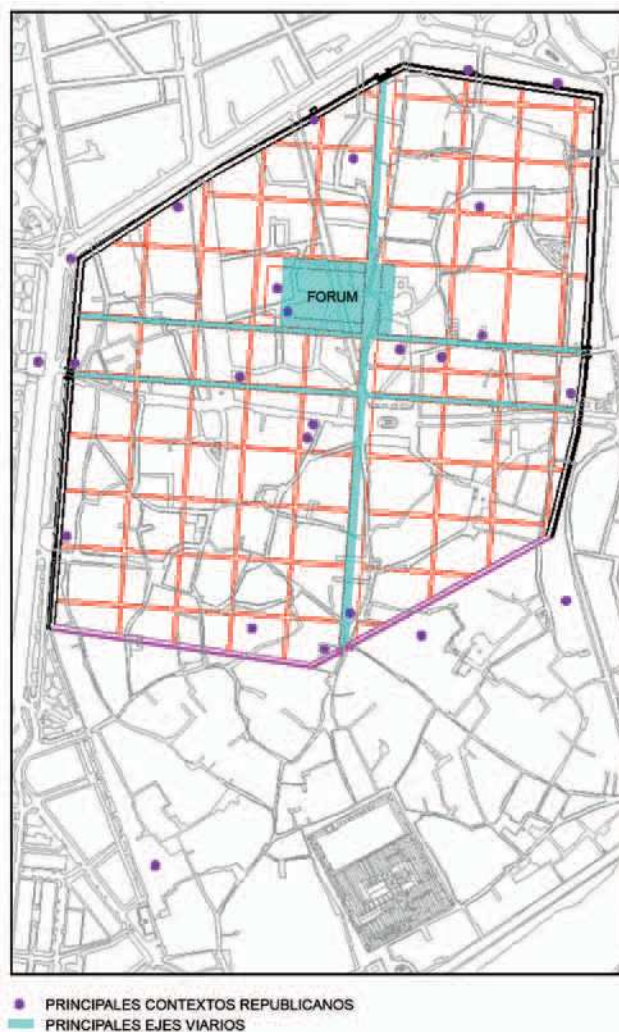


Fig. 2. Situación de los principales contextos republicanos documentados en *Corduba*. Sobre el fondo del callejero actual se muestra el trazado de la muralla fundacional (en color negro los tramos documentados arqueológicamente) y de las cuatro puertas originales. En color rojo se presenta la traza viaria correspondiente a la refundación de la ciudad en época augustea. La trama azul marca el *kardo* máximo y los dos principales *decumani*, así como la ubicación hipotética del primitivo foro cordobés (© GMU-UCO.)

ciones realizadas en su ángulo suroccidental fechan las primeras construcciones a partir de mediados del s. II a.C. (Carrasco, 2001). De esta primitiva etapa, documentada en una mínima superficie bajo la posterior fase imperial, conocemos la infraestructura de un pórtico columnado y una canalización perimetral de drenaje, todo ello en piedra caliza, en tanto que el pavimento de la plaza parece haber estado constituido por un simple suelo de gravilla y tierra apisonada⁷.

⁵ Como la división en dos de algunas *insulae* mediante la apertura de un nuevo *decumanus*, generando de este modo manzanas más estrechas, similares a las de la "*nova urbs*" augustea, más idóneas para la implantación de *domus* de menores dimensiones, o las modificaciones operadas en el extremo suroriental, donde la demolición de la muralla republicana y la construcción del teatro obligó a modificar la primitiva disposición republicana.

⁶ CICERÓN, *In Verr.*, 2, 4, 56; *Bell. Alex.*, LIII, 2.

⁷ La presencia de columnas de piedra y de *tegulae* en las cubiertas de este pórtico, las más antiguas hasta el momento documentadas en Córdoba, supondrían un claro contraste con las técnicas edilicias empleadas en el resto de la ciudad, que en poco se diferenciaban de las

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

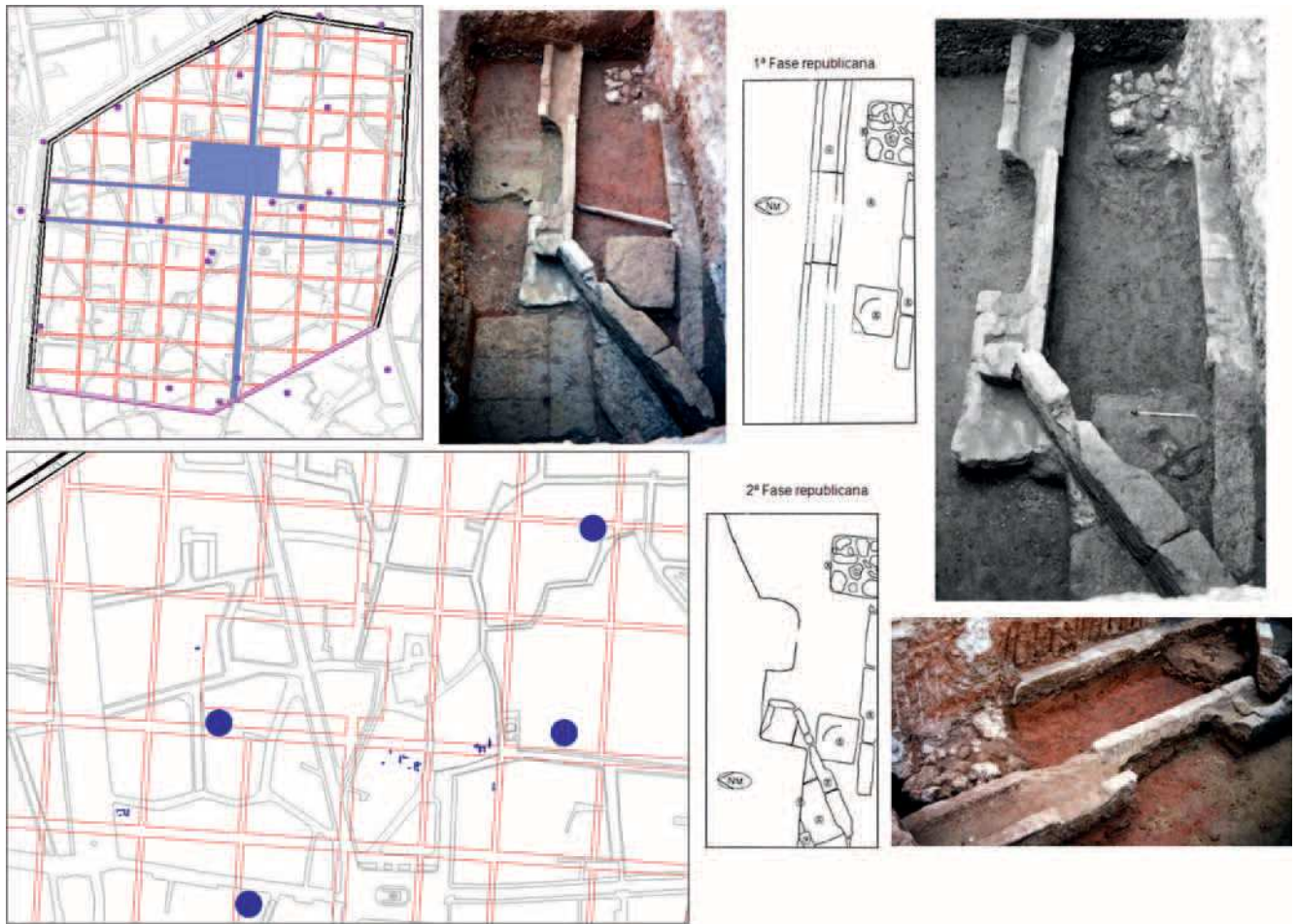


Fig. 3. Hipótesis de restitución del primitivo foro republicano de *Corduba* y principales vestigios con él relacionados. (© GMU-UCO y Carrasco, 2001).

Situado bajo el posterior foro imperial de *Colonia Patricia*, el foro republicano muestra algunas diferencias en su implantación, con un sensible desplazamiento hacia el Este que le permitía englobar parte de la actual Plaza de San Miguel y ser atravesado por el *kardo* principal en su sector oriental, dentro de un esquema de foro abierto típicamente republicano (Figura 3). Ocupaba tres *insulae* en el corazón de la ciudad, con unas dimensiones totales de c. 206 x 94 m., de las que unos 138 x 68 m. corresponderían a la plaza en sentido estricto⁸.

La imagen urbana de esta primera *Corduba* no diferiría de la de otras fundaciones romanas coetáneas, tanto en *Hispania* como en Italia, si bien los materiales y técnicas constructivas empleados en sus casas eran muy similares a los del asentamiento turdetano con el que convivió durante varias generaciones. Sin embargo, en el tránsito del siglo II al I, coincidiendo con el abandono de la primitiva ciudad prerromana, asistimos a lo que podemos definir como primera fase en el proceso de monumentalización de la ciudad.

indígenas. Los contextos cerámicos asociados a esta fase permiten fecharla a mediados del s. I a.C. El último momento de uso de este sector del foro se data a mediados del s. II a.C., consistiendo en un nivel de destrucción en el que se evidencia la acción del fuego, y que sin duda debe relacionarse con el saqueo de la ciudad por las tropas cesarianas en el año 45 a.C. Poco después, entre el segundo triunvirato y los comienzos del principado de Augusto según la excavadora, se documentan diversas adaptaciones y reparaciones en el sistema de recogida de aguas pluviales, inmediatamente antes de que todo el área fuera colmatada y sellada con un nuevo pavimento pétreo, que define el foro de época imperial (cfr. Carrasco, 2001).

⁸ Carecemos de la más mínima evidencia sobre los edificios existentes en el foro republicano de *Corduba*, aunque tradicionalmente se ha situado un templo, presumiblemente dedicado a la tríada capitolina, bajo la actual iglesia de San Miguel, en su lado oriental (Rodríguez Neila, 1981). En cuanto a la existencia de la basílica forense, se ha argumentado su existencia bien en el 113-112, a propósito de la impartición de justicia en el foro cordubense por el pretor L. Calpurnio Pisón, bien en el 48 a.C., con motivo del fallido atentado contra Q. Casio Longino (Rodríguez Neila, 1981). Aunque la segunda fecha no sería imposible para la existencia de una basílica en *Corduba*, si resulta altamente improbable, dado lo inusual de la presencia de este tipo de edificios fuera de Italia, y la no necesidad de un edificio tan especializado para impartir justicia antes de la época imperial (cfr. Murillo, 2006: 352, nota 39).

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

El inicio de la explotación de las canteras de biocalcarenita localizadas en el contacto con el reborde de Sierra Morena se traduce en la aparición de los primeros muros aparejados con sillería y estucados, iniciándose una tradición edilicia en el empleo del *opus quadratum* que será característica de la Córdoba romana. Las anteriores cubiertas de entramado vegetal son sustituidas por sólidas armaduras de madera que soportan *tegulae* y hacen su aparición los pavimentos de *opus signinum* con motivos geométricos.

Esta monumentalización, que se dilatará durante la primera mitad del s. I a.C., es paralela a la consolidación de *Corduba* como capital, *de facto*, de *Hispania Ulterior* y residencia del gobernador de la provincia, en un contexto en el que, además, se sitúa el inicio de las acuñaciones con la leyenda CORDUBA hacia 80-79 a.C.

En estos momentos debemos situar la primera pavimentación de algunas calles cordobesas y, posiblemente, la instalación de una primera red de cloacas, construidas en sillería y con cubierta adintelada, así como la configuración de un espacio monumental en las inmediaciones de la puerta meridional de la ciudad, presidida por un edificio público, probablemente un templo⁹, documentado en las excavaciones realizadas en la Casa Carbonell, y cuyos pórticos contaban con capiteles de tipo dórico-toscano tallados en arenisca local que han sido paralelizados con los del foro republicano de Ampurias. Este espacio público, en combinación con el foro, acrecentaban el valor simbólico del *kardo maximus* como principal referente de la Córdoba republicana, probablemente en relación con una “aproximación” hacia el río que tendría su máxima expresión en la construcción de un posible santuario extramuros erigido entre la muralla meridional y aquél¹⁰.

La decidida militancia en el bando pompeyano que la ciudad mantuvo en las fases finales de las Guerras Civiles culminaría con el asedio durante la “guerra de Munda”, el incendio a manos de los propios defensores y el saqueo final por las tropas de César en el 45 a.C. La información arqueológica de la que disponemos no nos permite aquilatar con precisión la

intensidad de estas destrucciones, que debieron ser cuantiosas como demostrarían las huellas del incendio documentadas en algún punto de la ciudad y la amortización de la mayor parte de las estructuras republicanas conocidas. Sin embargo, el *pomerium* se mantuvo incólume, al igual que la red viaria, e incluso la propia articulación de espacios públicos y privados (Murillo, 2004).

En cualquier caso, no se produjo ningún *hiatus* en la ocupación de la ciudad (la secuencia del foro es testigo de ello) y, aún cuando la información, tanto literaria como arqueológica, es poco explícita, la reconstrucción comenzaría de inmediato, ya en vida del Dictador. Sean cuales fueran los planes de César respecto a la ciudad que tan obstinadamente se le opuso, lo cierto es que su inesperada muerte y la nueva guerra civil los frustrarían o aplazarían hasta que su heredero y sucesor, Augusto, proceda a la *deductio* de la nueva *Colonia Patricia*¹¹ y a la puesta en marcha de un ambicioso programa urbanístico que, continuado a lo largo de toda la dinastía julio-claudia, cambió de un modo profundo y duradero la imagen de la ciudad, convertida en un pequeño reflejo de la capital del Imperio.

Como primera consecuencia de la refundación nos encontraríamos con la transformación del viejo *pomerium*, ampliándose los límites urbanos hasta alcanzar la orilla del Guadalquivir. Dentro de este recinto, en el que probablemente se abrían nueve puertas, se distinguen tres grandes unidades (Figura 4).

La primera coincide con la vieja *Corduba*, donde la traza viaria se mantendrá tanto en su orientación como, en gran medida, en la modulación de las *insulae*, con una *limitatio* teórica de 2 x 2 *actus* (75 x 75 m.) que experimenta algunas modificaciones como consecuencia de la remodelación del foro y la ampliación del *kardo maximus*. El nuevo foro colonial dejará de estar atravesado por la principal vía Norte-Sur para disponerse en su totalidad al Oeste de aquella, al tiempo que su límite oriental se desplazará en la misma dirección¹², hasta configurar una plaza cerrada de 494 x 321 pies, con una relación longitud

⁹ Años más tarde, tanto la epigrafía como diferentes restos de decoración arquitectónica (Márquez, 1998) documentan en este mismo emplazamiento la existencia de una *aedes Dianae*, en la que Garriguet (2002) considera debió rendirse también culto a Apolo, sin olvidar su posible relación con el culto imperial, dada la proximidad del teatro.

¹⁰ Márquez (1998) identificó este edificio a partir de varios tambores de columna con veinte estrías, de entre 93,5 y 97 cm. de diámetro, labrados en piedra caliza local y revestidos de estuco, reutilizados en la muralla de la ampliación augustea de la ciudad. Aunque podrían proceder de cualquier punto de la ciudad (entre ellos el propio foro), de admitir su localización extramuros nos encontraríamos ante una situación similar a la de otros santuarios suburbanos conocidos en ciudades como Brescia, Ostia o la propia Roma.

¹¹ Esta *deductio*, de veteranos de las guerras cántabras, se produciría antes del 14 a.C., estando documentada por la presencia del *Aquila* y los *signa* en las emisiones monetales de la época. García-Bellido (2006) atribuye los colonos a la *legio I Augusta* y destaca la instalación de la ceca imperial en la ciudad, probablemente por Agripa, en 19 a.C. De ella saldría una ingente cantidad de numerario para el pago de las tropas, estando en uso hasta la apertura de la de *Lugdunum*, en 15 a.C. y el traslado de las tropas fuera de *Hispania* tras el fin de las campañas cántabras y la reorganización provincial de 13 a.C. Sin duda en este contexto debemos situar la “rehabilitación” de la ciudad, que purgará su pasado pompeyano con el cambio de nombre.

¹² El desplazamiento hacia el Oeste del foro imperial respecto a su predecesor republicano queda evidenciado por la localización de estructuras republicanas bajo el extremo occidental de la plaza, como han documentado las excavaciones realizadas en la C/ Góngora esquina con Eduardo Lucena (Aparicio-Ventura, 1996).

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

anchura que alcanza la proporción ideal 1:1,5 recomendada por Vitruvio¹³ (Murillo, 2004).

La redefinición de sus límites va acompañada de la construcción de unos nuevos pórticos y de la pavimentación con grandes losas de piedra caliza gris, procedente de las canteras de la Sierra, y que incorpora en su perímetro un canal para la evacuación de las aguas. La documentación del característico pavimento del *forum* en media docena de emplazamientos, ha permitido reconstruir las dimensiones de la plaza, de 132 x 68 m. El enlosado se dispone en unas cuarenta “calles” longitudinales en el sentido del lado largo de la plaza. La anchura de estas franjas no es homogénea, oscilando entre 1,70 y 1,90 m., siendo el despiece de las losas bastante irregular, desde las piezas de 5 y 6 pies de longitud por 3 o 4 de anchura, hasta otras de 3 por 2 pies. La presencia de mortajas para ajustar las piezas indica el trabajo de diversos equipos que siguieron líneas guía marcadas por las mencionadas franjas o “calles” (Figura 5).

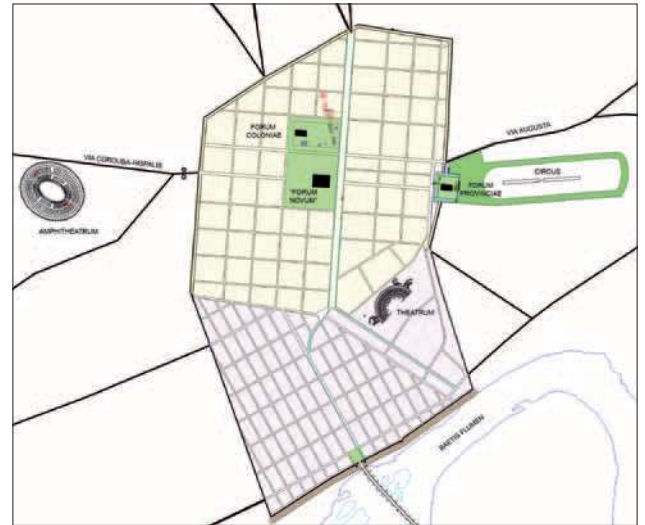


Fig. 4. Colonia Patricia hacia mediados del s. I d.C. (© GMU-UCO.).

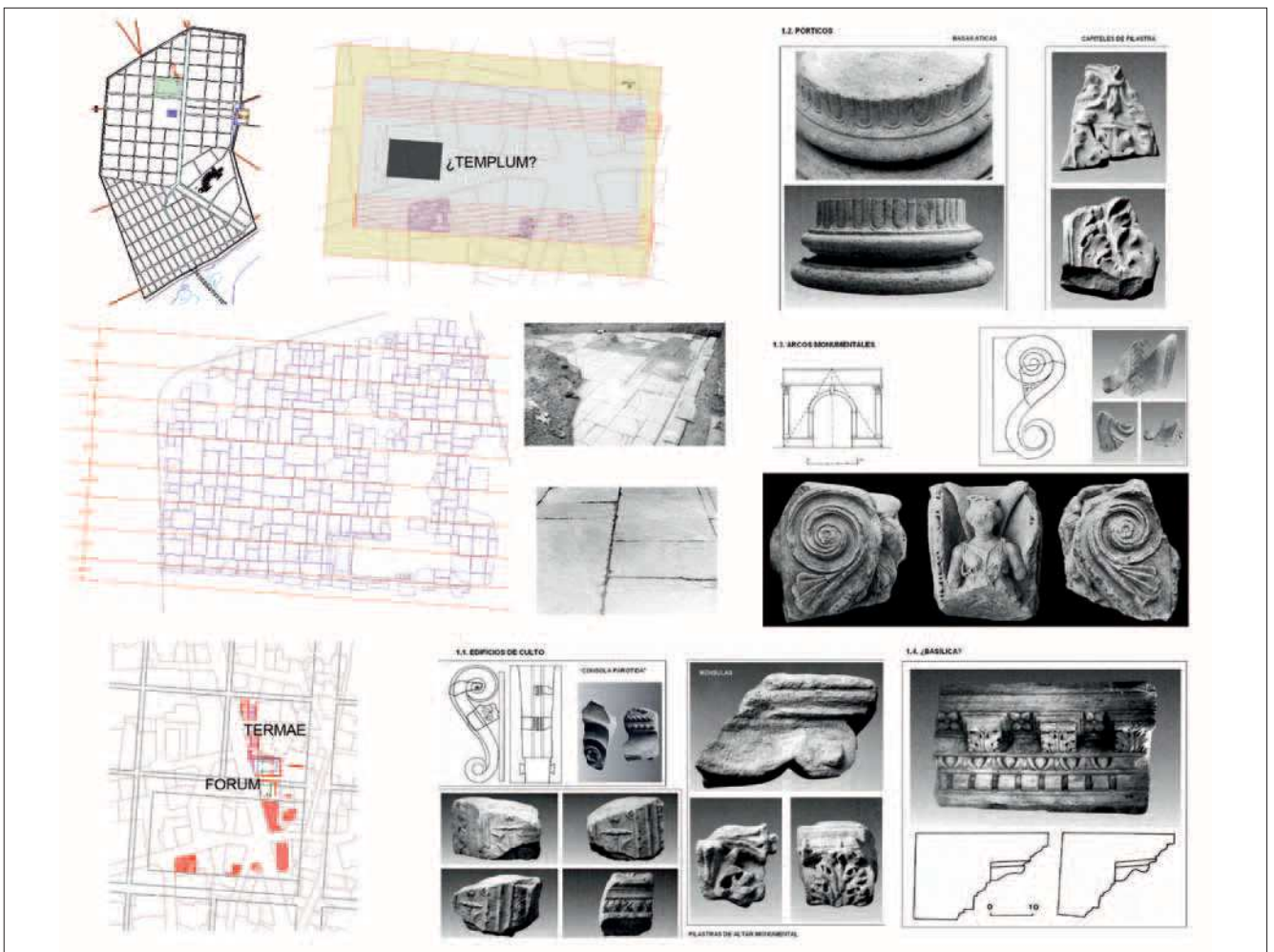


Fig. 5. Principales evidencias arqueológicas relativas al *forum coloniae* de Colonia Patricia. Elaboración propia para la reconstrucción planimétrica del espacio forense y de la pavimentación de la plaza (© GMU-UCO.). Los originales de los elementos de decoración arquitectónica han sido tomados en su mayor parte de Márquez (1998a).

¹³ VITRUBIO, *De Architectura* V, I, 2.

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

El “foro de la colonia” habría estado delimitado por pórticos en todos sus lados menos, tal vez, el meridional, pues aquí encontramos, junto a las losas del pavimento, un muro y unas escalinatas que podrían indicar la existencia de, al menos, un edificio monumental, con el que en alguna ocasión se han puesto en relación las basas monumentales -en piedra caliza gris local, similar a la del pavimento de la plaza- localizadas en un solar de la C/ Braulio Laportilla (Márquez, 1998)¹⁴.

Determinados elementos de decoración arquitectónica realizados en piedra caliza local procedentes del entorno del foro han llevado a la identificación de un templo de grandes dimensiones¹⁵, posiblemente erigido en época republicana y rehecho con decoración marmórea en época augustea (Márquez, 1998). Por otro lado, en la C/ Ramírez de Arellano 5-7, junto al ángulo NE. del foro, se localizaron grandes muros de sillería rematados en un ábside, siendo atribuidos desde el momento de su descubrimiento a la basílica forense, si bien nunca se han aportado evidencias sólidas en este sentido. Inmediatamente al Oeste de estas estructuras y de los muros localizados en la Calleja del Padre Posadas, Santos Gener (1955) documentó un edificio de grandes dimensiones que, en distintas ocasiones ha sido interpretado como un conjunto termal y que tendría acceso desde el pórtico septentrional del foro. Se trate o no de unas termas, su presencia (Figura 5) invalida la localización aquí de la basílica, siendo lo más probable que la citada estructura absidal formara parte del mismo conjunto.

A otro gran edificio público corresponderían las estructuras documentadas en la C/ San Álvaro, junto al *kardo maximus* y frente al lado oriental del foro (Baena 1998). La presencia en las inmediaciones de varias estatuas oficiales ha llevado a Garriguet (2002) a relacionar este edificio con el culto imperial, si bien de nuevo carecemos de evidencias que apoyen tal hipótesis.

La finalización, por los mismos años, del primer acueducto patriciense, el *Aqua Augusta* (o *Aqua Vetus*), permitió un abastecimiento estable que se tra-

duce en la disposición de varias fuentes dentro del recinto forense y en la intersección de las principales calles (Ventura, 1996).

Esta primera fase de monumentalización augustea la apreciamos también en las calles, que ahora se dotan de una pavimentación mediante grandes losas irregulares de pudinga y de un eficiente sistema de evacuación de aguas residuales. A este respecto resulta paradigmático el *kardo maximus*, cuya anchura se amplía hasta los 22 m. (75 pies), unas dimensiones muy importantes para una ciudad provincial occidental, y bajo el que se disponen dos grandes cloacas con cubierta a dos aguas¹⁶. Esta arteria debió contar con pórticos en sus dos aceras, de modo similar al documentado en el lado Norte del *decumanus* de Ramírez de las Casas Deza 13 (Ventura *et alii*, 1996; Carrillo *et alii*, 1999) en el lado oriental del *kardo* de la C/ María Cristina (Murillo *et alii*, 2004), en el propio *decumanus maximus* de la Puerta de Gallegos¹⁷ o, ya extramuros, en varias de las calles de los *vici* occidental y septentrional¹⁸.

El segundo sector urbano de *Colonia Patricia* se sitúa en la “*nova urbs*” surgida de la refundación y ampliación “augustea” de la ciudad, conseguida tras la demolición del lienzo meridional de la vieja muralla republicana que, convenientemente reparada, continuará enmarcando el *pomerium* fundacional por los restantes lados¹⁹. Mucho se discutió en el pasado siglo sobre la traza y datación de la muralla correspondiente a este sector meridional, dentro de una polémica que ha quedado zanjada tras las últimas excavaciones realizadas en los lienzos adyacentes a las puertas de Almodóvar y del Puente, que arrojan una fecha tiberiana para la construcción de la nueva muralla, en tanto que otro lienzo documentado en el ángulo Sureste de la ciudad, en el Alcázar, muestra una data aún más tardía, de época neroniana, todo lo cual demuestra que la muralla no fue una de las prioridades edilicias para esta “*nova urbs*”.

El trazado viario de este sector meridional ha podido ser fijado recientemente. Parte de la primitiva puerta meridional republicana, desde donde el *kar-*

¹⁴ También estas basas podrían haber pertenecido al pórtico del foro, en tanto que las gradas, tal vez no contempladas en el diseño original, habrían permitido salvar el desnivel existente entre la plaza del “*forum coloniae*” y la del “*forum novum*” de época tiberiana (*vid infra*).

¹⁵ De acuerdo con la información actualmente disponible, la hipótesis más probable es que el templo se dispusiera en el lado occidental del foro, enfrenteado con el hipotético capitolio republicano si es que éste, realmente, se ubicó bajo la actual iglesia de San Miguel (*vid supra*).

¹⁶ La más oriental de estas cloacas fue documentada en las excavaciones realizadas en un solar de la C/ Ángel de Saavedra esquina con Ricardo de Montis, y la más occidental en el inmueble de la C/ Ángel de Saavedra esquina con C/ Rey Heredia, justo enfrente del anterior (Ventura *et alii*, 1996; Carrillo *et alii*, 1999, con la corrección de la distancia entre ambas cloacas y, consecuentemente, de la anchura del *kardo maximus*). Con posterioridad, las mismas cloacas fueron de nuevo localizadas con motivo de las obras de remodelación en la Plaza de las Tendillas.

¹⁷ El pórtico del *decumanus* de Puerta de Gallegos, además de varias losas del pavimento de la calle y una cloaca, fue documentado en 1995 con motivo de unas obras de saneamiento efectuadas en la esquina de la C/ Diego de León con la Plaza de las Tendillas.

¹⁸ Es el caso de la calle excavada en un solar de la C/ Antonio Maura esquina con C/ Secretario Carretero, en el *vicus* occidental y junto al anfiteatro, que presenta un doble pórtico de 3 m. y una anchura total de 15 m.

¹⁹ Con la expansión en época augustea de la ciudad hasta el río, se amplió notablemente la disponibilidad de suelo, hasta las 78 ha, de las que 31 correspondían a la “*nova urbs*” y las 47 restantes a la “*vetus urbs*”.

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

do maximus se bifurca en dos ramales (Figura 4). El primero se va adaptando a la topografía con una orientación inicial NE-SW para, una vez salvada la pendiente, adoptar una orientación NW-SE que sirve de eje a la *limitatio* de manzanas (de c. 70 x 35 m.) en la mayor parte de la ciudad nueva. El segundo, coincidente con la traza de la actual C/ Rey Heredia, genera, con su orientación NW-SE, una “diagonal” respecto a la traza anterior y delimita en el ángulo suroriental un pequeño sector segregado en el que se edificó el teatro.

Junto a la restauración del “*forum coloniae*”, el gran proyecto edilicio de la etapa augustea lo constituye el teatro, tanto por su modelo (el teatro de Marcelo) como por su simbología dentro de una nueva imagen urbana que comienza a potenciar el carácter emblemático del flanco oriental de la ciudad. Para su emplazamiento, los constructores del teatro eligieron el declive suroccidental que flanqueaba el antiguo *pomerium* republicano. Con esta ubicación se perseguía más el efecto escenográfico que el ahorro de materiales, pues sólo la *ima cavea* está excavada en el terreno natural, en tanto que las restantes, hasta una altura total de más de 20 m., apoyan sobre subestructuras de fábrica²⁰.

La difícil topografía obligó a una completa remodelación urbanística del entorno, afectando tanto al contacto con la antigua ciudad republicana, cuyo viario adyacente debió ser modificado, como a la disposición de una serie de terrazas ocupadas por plazas y escalinatas, que permitían tanto la relación del monumental edificio con el tejido urbano, como el eficiente acceso del público a los espectáculos (Ventura, 2004).

El teatro patriciense contaba con 125 m. de diámetro, lo que le convierte en el mayor de los hispanos, con sólo algunos metros menos que el teatro de Marcelo que, como hemos indicado, parece ser su modelo (Figura 6). En su fachada contaba con los tres órdenes canónicos del *Theater motiv*, y debió ser edificado en torno al cambio de Era, participando en su financiación, según Ventura (2004), las más importantes fami-

lias de la ciudad: *Marii, Mercellones Persinii, Numisii, Annaei*...

Para la correcta comprensión de la imagen del teatro en relación con la ciudad y de lo que su construcción debió suponer para la urbanización de la “*nova urbs*”, debemos tener en cuenta que, de aceptar la cronología propuesta por sus excavadores (Ventura, 2004), su construcción antecedería a la de las murallas en una generación, de modo que, durante varias décadas, el teatro estuvo, físicamente, “extramuros”²¹. Tal circunstancia no debe extrañar, por cuanto la magnitud de los trabajos de reconstrucción y de ampliación de la ciudad debió ser de tal calibre que obligaría a desarrollar los trabajos, tanto públicos como privados durante varias generaciones. Si a ello unimos la inmediata puesta en marcha de los nuevos programas edilicios que analizaremos a continuación, nos encontraremos en una tesitura en la que hasta los más emblemáticos proyectos, como en este momento el teatro, debieron ver prolongarse los trabajos durante décadas hasta su completa culminación, especialmente en lo que respecta a las partes más ennoblecidas por su decoración²².

Un segundo momento dentro de la monumentalización de *Colonia Patricia* corresponde al reinado de Tiberio, en el que sin duda se culminaron proyectos iniciados en la etapa anterior, al tiempo que se pusieron en marcha otros nuevos. Entre estos últimos destacaría la aparición de dos nuevos espacios públicos que cabe poner en relación con el *Divo Augusto*. P. León (1999) ha llamado la atención sobre la posible relación entre la legación bética que en el año 25 fue enviada al Senado para solicitar el permiso de Tiberio para erigir un templo en su honor y en el de Livia, y la construcción, por las mismas fechas, de un anexo del foro colonial²³. Se trata de lo que C. Márquez (1998b) ha denominado “*forum novum*” o “*forum adiectum*”, que se localizaría inmediatamente al Sur del “foro de la colonia”, en el espacio delimitado por los dos *decumani maximi*.

²⁰ Para la construcción del teatro se emplearon las técnicas habituales en *Colonia Patricia*, con una escasa presencia del *opus caementicium* y un uso sistemático de la piedra caliza local, tanto para las subestructuras como para las fachadas. Bien desde el primer momento, bien como consecuencia de remodelaciones posteriores, se hizo también un generoso despliegue de mármoles importados para la decoración interior (Ventura *et alii*, 2002).

²¹ En efecto, la construcción del teatro en torno al cambio de Era establece un acusado desfase con la cronología de los diferentes lienzos de la muralla de la “*nova urbs*”: tiberiana en el sector fronterero con el puente y en el de la actual Puerta de Almodóvar, y neroniana en el del ángulo suroccidental, junto a la zona ocupada por el puerto fluvial. Lo mismo cabe decir en relación con la Puerta del Puente y la plaza adyacente, fechadas en época de Claudio (Murillo, 2004).

²² A este respecto debemos traer a colación lo conocido en otros edificios del mismo tipo, como el de *Augusta Emerita*, donde si bien la inauguración del teatro se data epigráficamente en el 16 a.C., los últimos trabajos arqueológicos demuestran que su primer frente escénico no estaría definido hasta época de Claudio, continuando los trabajos durante la etapa flavia y trajanea. Cfr. Durán 2004.

²³ Conocemos por TÁCITO (*Annales* IV, 37) la negativa de Tiberio a las pretensiones béticas, pero en su propia respuesta dejaba abierta la puerta a la consagración del templo a *divo Augusto*, posibilidad sin duda ya prevista por los notables béticos. Con anterioridad, es muy posible que en *Colonia Patricia* ya se rindiera culto a Augusto, bien en algún espacio próximo al foro colonial, como el identificado por Garriguet (2002), bien en el *augustaeum* que León (1999) sitúa en las proximidades del teatro (*vid infra*).

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

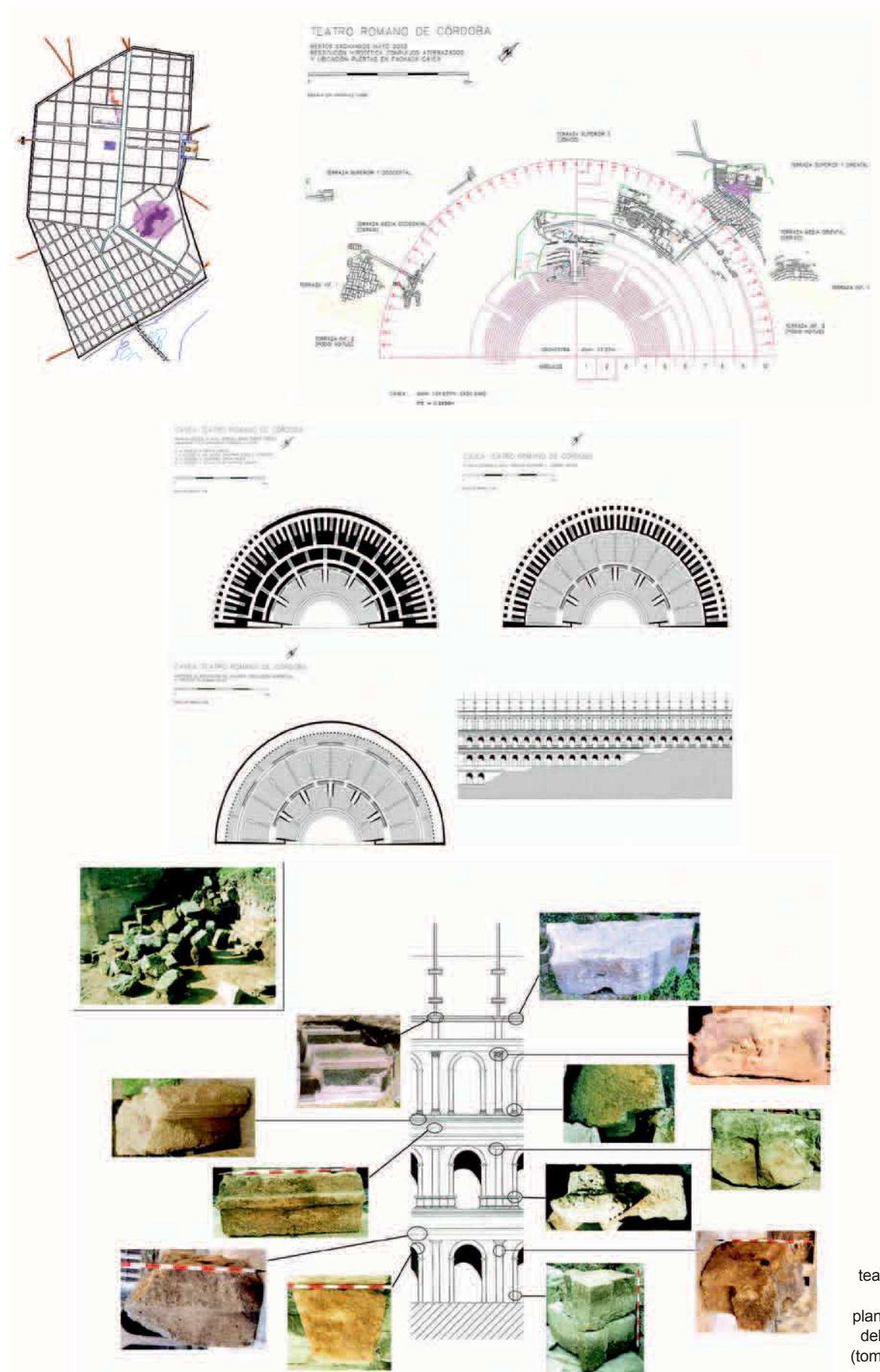


Fig. 6. Localización del teatro (© GMU-UCO.) y restitución de la planta y de la fachada del teatro patriciense (tomado de Ventura et alii, 2002).

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.



Fig. 7. Principales evidencias arqueológicas relativas al *forum novum* de Colonia Patricia. Elaboración propia para la reconstrucción planimétrica del espacio forense (© GMU-UCO.). Los originales de los elementos de decoración arquitectónica han sido tomados en su mayor parte de Márquez (1998a).

Una reciente excavación practicada en el nº 5 de la C/ Morería (García-Carrasco, 2004) ha puesto al descubierto los restos del ángulo noroccidental del *podium* de un gran templo que dispondría de columnas de 1,40 m. de diámetro y que amortiza un sector previamente ocupado por estructuras domésticas. Una de estas *domus* había sido construida en el último tercio del s. I a.C., tras la destrucción a que se había visto sometido este sector de la ciudad como consecuencia del saqueo de las tropas cesarianas, siendo demolida y el terreno nivelado para la construcción del templo en un momento que los excavadores sitúan en el primer cuarto del s. I d.C. (García-Carrasco, 2004; Márquez *et alii*, 2004).

La amortización de un sector privilegiado del caserío de la ciudad, situado entre el doble decumano máximo y en el flanco meridional del "*forum coloniae*", es testigo patente del enorme calado de la operación urbanística llevada a cabo en el reinado de Tiberio, que sin duda no estuvo prevista, mediante una reserva de suelo, en el momento de remodelar el corazón de la colonia tras la refundación augustea (Figura 4).

Surgió de este modo un nuevo espacio de c. 22.612 m² que duplica con creces la superficie ocupada por el foro de la ciudad, con el que conformó un enorme con-

junto de c. 262 x 146 m. (Figura 7). Al norte, el nuevo espacio forense contaba con la vecindad del "*foro colonial*", disponiéndose su pavimento a una cota superior a la de aquél, como evidenciarían las gradas localizadas en su lado meridional para salvar el desnivel²⁴. Al Este, estaba flanqueado por el *kardo maximus*, y al Oeste y Sur por sendos *kardo* y *decumanus minor*. La plaza debía estar delimitada por pórticos en todos sus lados, siendo probable que una gran *basilica* se ubicara en el lado Norte, actuando como una auténtica *basilica transitoria* entre el "*forum novum*" y el "*forum coloniae*".

Esta plaza estaba presidida por un gran templo marmóreo del que sólo conocemos el ángulo Noroeste de su *podium*, excavado en el nº 5 de la C/ Morería. A partir de esta esquina, y haciendo coincidir el eje del templo con el del *decumanus maximus* de Puerta de Gallegos, como corresponde a la hipótesis más plausible, tendríamos un frente para el *podium* de 34 m., lo que escalado con el templo de *Mars Ultor*, con el que C. Márquez paraleliza su decoración arquitectónica, nos daría un posible fondo de 47 m., todo ello al nivel de la cimentación del *podium*, por lo que las dimensiones del alzado del templo serían ligeramente inferiores. El templo estaba orientado hacia Poniente,

²⁴ Es este lado Norte del "*forum novum*", vecino con el "*forum coloniae*", el de más difícil comprensión, si bien para acercarnos a ella contamos con paralelos tanto en el modo en que se yuxtaponen estos espacios en los foros imperiales de Roma, como en otras ciudades provinciales, como es el caso de *Vesunna*, en Aquitania, *Vienna* y *Arelate* en Narbonense, o de *Sarmizegetusa* en Dacia (cfr. Gros 1996). De lo que no nos cabe duda es, que dada la vecindad de ambos espacios forenses, el tramo de decumano máximo de la Puerta de Roma, que constituía el límite meridional del "*forum coloniae*", debió ser incorporado al nuevo foro.

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.



Fig. 8. Localización de la epigrafía oficial, elementos de decoración arquitectónica y escultórica (© GMU-UCO.).

a diferencia del que probablemente presidiría el “*forum coloniae*” y del que se ubicaba en la terraza superior del “*forum provinciae*” (*vid infra*), que lo hacían a Levante. El desplazamiento del templo desde el centro de la plaza hacia el extremo oriental perseguía sin ningún género de dudas acrecentar el efecto escenográfico respecto al acceso principal, situado en el desembarco del *decumanus maximus*, en tanto que los accesos desde el *kardo maximus* se situarían en los ángulos noreste y sureste de la plaza, “filtrados” por el pórtico trasero²⁵.

A este templo corresponderían diversos elementos de decoración arquitectónica, en parte realizados con mármol de *Luni*, que corroboran la grandiosidad del edificio ya deducida de los vestigios del *podium*. Sus dimensiones nos hablan de un templo marmóreo similar a los *Aurea Tempia* de la propia Roma, y sólo

ligeramente más pequeño que el de *Mars Ultor*, en el que Márquez (1998c) ve el modelo del templo patriense, probablemente consagrado al culto imperial de *Colonia Patricia*.

También la decoración escultórica, y especialmente la colosal estatua loricata hallada en la C/ Morería, evidencia el modelo metropolitano del *Forum Augusti*, máxime si aceptamos la interpretación planteada por Trilmich (1996) para esta pieza, haciéndola parte de un grupo escultórico que representaría a Eneas huyendo de Roma con su padre, su hijo y los Penates²⁶.

Junto a los elementos hasta ahora reseñados, un conjunto de fragmentos escultóricos y arquitectónicos, así como un lote de documentos epigráficos procedentes del centro monumental de *Colonia Patricia* (Figura 8) nos ilustran sobre otros detalles de su ima-

²⁵ A diferencia de lo que probablemente ocurría en el “*forum coloniae*”, donde el templo se situaba en el extremo opuesto de la plaza, enfrente a los accesos desde el *kardo maximus*. Nos encontraríamos por tanto ante el inicio de la pérdida de primacía del eje Norte Sur, hasta entonces fundamental en el itinerario monumental de la ciudad, que será paulatinamente sustituido por el eje Este-Oeste, marcado por el doble *decumanus maximus*.

²⁶ Algún fragmento de cílope con el conocido motivo de Júpiter-Amón, similar a los del *Forum Augusti* y que también encontramos en las otras dos capitales hispanas, *Tarraco* y *Augusta Emerita*, nos ilustran sobre la decoración de los pórticos, que posiblemente albergaran una galería de *summi viri* y algún otro grupo escultórico, como el de Rómulo con los *Spolia Opima* (Márquez, 1998c).

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.



Fig. 9.
Principales evidencias arqueológicas
relativas al
entorno de la Puerta del
Puente (© GMU-UCO.).

gen monumental. Así, una clave de arco con representación de *Niké* nos indicaría la posible existencia de un arco honorífico en el *Kardo Maximus*, junto al ángulo Noreste del “foro colonial”. Otros fragmentos procedentes del entorno de la *C/ Morería* apuntarían a un gran altar marmóreo situado ante el templo de culto imperial (Márquez, 1998).

Con un posible *Augusteum* ha relacionado también León (1999) un área sacra o atrio localizado en la zona conocida como Altos de Santa Ana, junto al *kardo maximus* y a escasa distancia del teatro, sector de donde procede un conjunto de retratos de Tiberio y Livia, estatuas honoríficas y vestigios de un posible culto a Diana y Apolo. De confirmarse esta hipótesis, contaríamos con dos tempranas áreas vinculadas al culto imperial en un contexto en el que las principales ciudades del imperio compiten por mostrar su adhesión a la casa imperial mediante la construcción de espacios cualificados de los que, sin duda, el de la *C/ Morería* debió alcanzar una singular relevancia (Murillo, 2004).

También en la “*nova urbs*” augustea se hizo patente el programa de monumentalización tiberiano y

primoclaudio con dos proyectos que transformaron la fachada del río (Figura 9). Al impulso dado a la construcción de las murallas bajo Tiberio se sumó, ya en tiempos de Claudio, la erección de una monumental puerta de triple vano en el puente, de los que el central daba acceso a éste en tanto que desde los laterales, mediante sendas escalinatas, se descendía hasta un dique o embarcadero que discurría a lo largo de todo el frente meridional de *Colonia Patricia*. Al interior de la ciudad, nada más flanquear la puerta, se dispuso una plaza porticada en cuyo ángulo Noreste desembocaba el *kardo maximus* de la “*nova urbs*” (Murillo, 2004). La monumentalización de este acceso a la ciudad debió estar íntimamente relacionada con el tráfico fluvial y con las actividades comerciales que se desarrollarían en las proximidades de un puerto que incrementaría su actividad en relación directa con el desarrollo económico vivido por la ciudad durante el s. I d.C. Igualmente, estaría evidenciando el progreso en la urbanización y edificación experimentado a lo largo de la primera mitad de la centuria, aún cuando varias *insulae* permanecerían como solares hasta las postrimerías del siglo²⁷.

²⁷ Este ritmo lento en la ocupación privada de la “*nova urbs*” no debe sorprendernos si tenemos en cuenta que, paralelamente, la ciudad estaba experimentando un crecimiento extramuros que llevó a la configuración de varios *vici* frente a las puertas úrbicas de los lienzos occidental, septentrional y oriental del *pomerium*, en coexistencia con las áreas ocupadas por las necrópolis y por las instalaciones fabriles (Murillo, 2004).

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

La tercera y última fase de monumentalización, perteneciente a las postrimerías del reinado de Claudio y al de Nerón, se caracterizará por no circunscribirse ya a los límites del *pomerium*, abriéndose al inmediato espacio suburbano y generando un eje de atracción con orientación Este-Oeste que marcará de un modo indeleble la imagen de la ciudad durante más de un siglo, hasta el final de la dinastía antonina y el advenimiento de la severa.

Dentro de estos parámetros, y en el mismo contexto de adaptación y transformación de la imagen urbana a la extensión del culto dinástico que hemos analizado con anterioridad, debemos encuadrar el que posiblemente quepa considerar como el programa más ambicioso afrontado por la capital bética durante la época julio-claudia y con el que la ciudad experimentó una completa renovación urbanística, abriéndose al territorio suburbano circundante en un sector, el oriental, en el que la topografía invitaba a una prodigiosa escenografía (Figura 4).

Para ello fue necesario abordar un titánico esfuerzo financiero y edilicio que afectó a casi nueve hectáreas de terreno, destruyéndose viviendas situadas tanto intramuros como en el *vicus* oriental, amortizando tumbas, obligando a desmantelar un tramo de 80 m. de muralla y a cambiar el trazado de al menos la última media milla de la *Via Augusta*, justo antes de flanquear la puerta de Roma (Murillo *et alii*, 2004).

Nada parecido se había conocido hasta entonces en Córdoba. La apertura de una brecha en la muralla y la violación del carácter sacro del *pomerium* debieron requerir tanto de la autorización imperial como de un preciso ritual purificador. El desplazamiento de la *Via Augusta* y la amortización de su anterior traza obligaron a una drástica reestructuración de todo el *suburbium*, mejorando las perspectivas de visualización de un complejo arquitectónico que, al culminar el proceso de monumentalización de todo el frente oriental iniciado con la construcción del teatro, transmitía una evidente declaración de intenciones a todo aquél que se aproximara a la ciudad por la más importante vía de comunicación terrestre de *Hispania*²⁸. Por último, la construcción del circo, el mayor de los edificios levantados en *Colonia Patricia*, que flanqueaba, monumentalizándolo, el último tramo de la *Via Augusta*, había obligado a canalizar varios arroyos y a disponer una compleja y costosa infraestructura para drenar las aguas pluviales, cuyo curso natural sería interceptado por las imponentes obras de ingeniería desplegadas para sustentar el complejo monumental (Murillo *et alii*, 2004).

El conjunto se estructuraba en tres niveles claramente jerarquizados: en el superior una plaza de representación presidida por un templo, otra plaza en el intermedio, destinada al tránsito y a la representación y, en la inferior el circo, el mayor y más costoso de los edificios de espectáculos de la ciudad (Figura 10). Dominando el conjunto se disponía una plaza de 62 x 56 m. de lado, cuyo pavimento se situaba a una cota de 116,30 m. Estaba delimitada por un triple pórtico en sus lados Norte, Oeste y Sur, en tanto que por el lado de Levante se abría al exterior de la ciudad,alzada sobre un muro sustentado por unas cimentaciones con poderosos contrafuertes en forma de *anterides*, al modo vitrubiano²⁹, las únicas capaces de soportar el enorme empuje de los rellenos que fue preciso disponer para sobre elevar el templo más de 8 m. respecto al nivel del suelo de la terraza intermedia, dispuesta a sus pies.

La comunicación de esta plaza de la terraza superior con la ciudad se establecía a través del pórtico occidental, con accesos que se abrían al *kardo minor* hoy día fosilizado por la C/ María Cristina, en tanto que con el exterior, esto es con la plaza situada en la terraza intermedia, se haría mediante un cuerpo de escaleras dispuesto en el criptopórtico que sustentaba el pórtico septentrional y, quizá también, en el meridional.

El templo, hexástilo, pseudoperíptero y corintio, estaba enteramente construido en mármol blanco, elevándose sobre un elevado *podium* cuya cimentación presenta unas dimensiones de 31,27 x 14,72 m. No se disponía en el centro de la plaza, sino desplazado hacia el pórtico occidental (separado en una distancia de 7 m.) con el fin de ampliar al máximo el espacio libre situado ante él (14,72 m.), abierto hacia la terraza intermedia y el circo (Murillo *et alii*, 2004). Resulta anómalo el hecho de que este templo no guarde exactamente el mismo eje que el que presidía el "*forum novum*", estando desplazado apenas 5 m. al Norte respecto al de aquél. No resulta sin embargo sorprendente si tenemos en cuenta la difícil topografía a la que debió condicionarse el proyecto y consideramos que el desplazamiento del eje del templo esos 5 m. hacia el Sur, hasta hacerlo coincidir, habría obligado a dos alternativas imposibles: no centrar el templo respecto a la plaza, lo que indudablemente era impensable; o bien, ampliar la plaza hacia el Sur, desplazando las cimentaciones hacia la zona en la que el declive era más pronunciado³⁰, obligando a cimentar a una mayor profundidad y a elevar notablemente el muro de contención en la esquina suroriental, muy expues-

²⁸ No resulta en modo alguno casual que el otro gran complejo provincial hispano de culto imperial, el de *Tarraco*, flanquee igualmente el paso de la *Via Augusta*.

²⁹ VITRUBIO, *De Architectura*, VI-8, 6-7.

³⁰ Una idea del brusco declive topográfico que existía en esta zona nos la puede dar la presencia de inhumaciones en sarcófagos de plomo junto a la C/ Diario de Córdoba, a una profundidad de 8 m. respecto a la rasante actual de la calle.

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

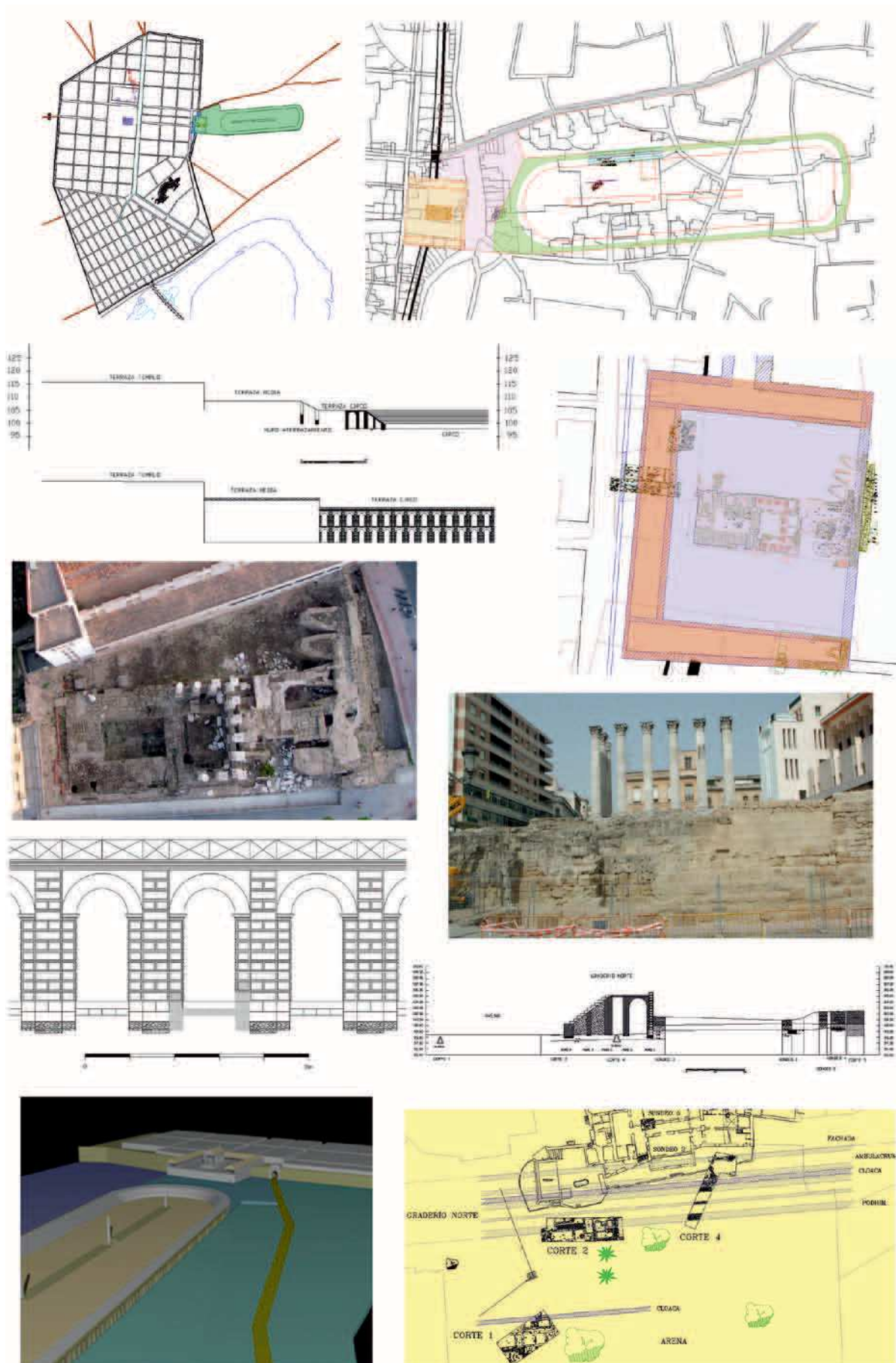


Fig. 10. Principales evidencias arqueológicas relativas al *forum provinciae* y al circo de Colonia Patricia (© GMU-UCO.).

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

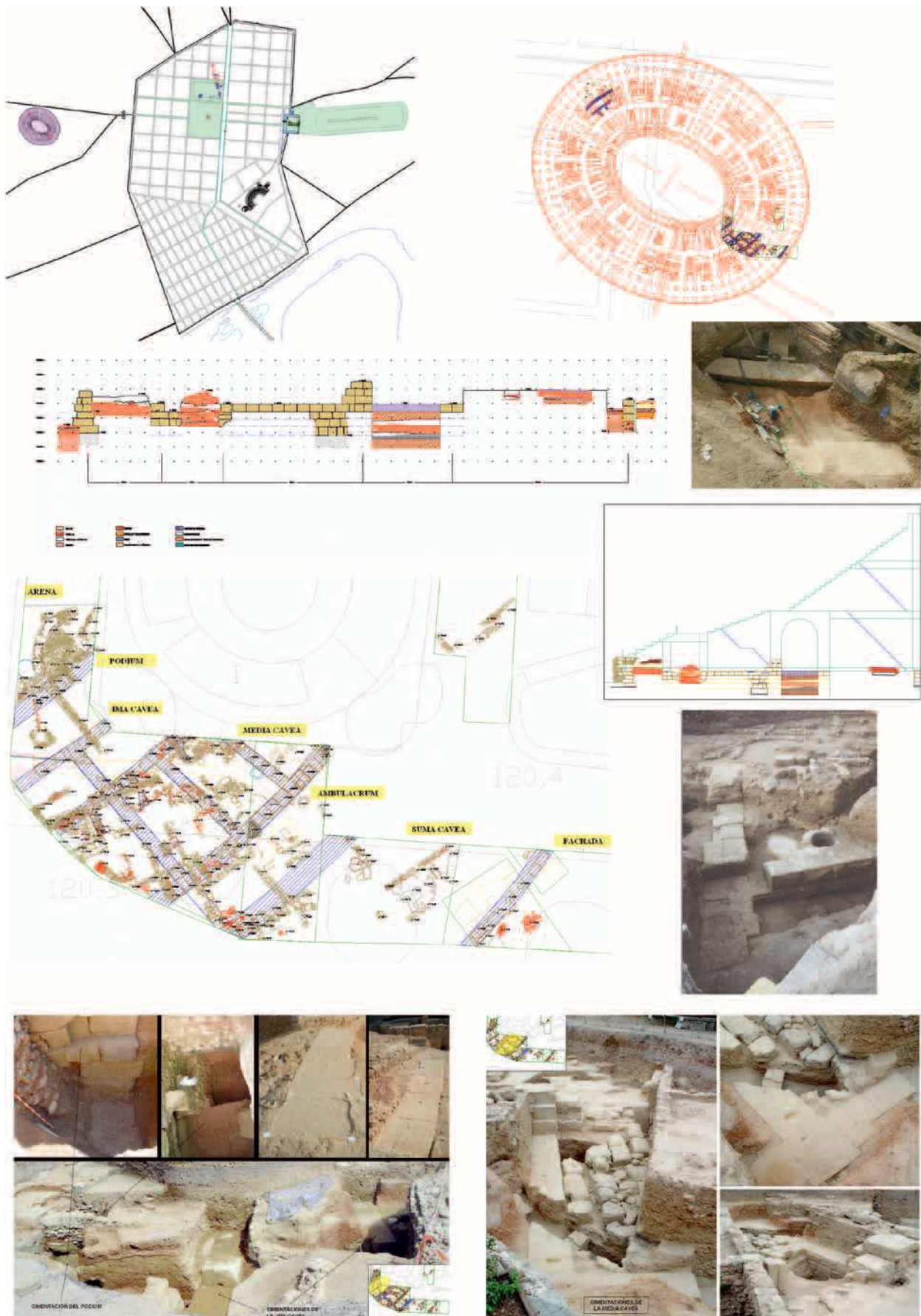


Fig. 11. Principales evidencias arqueológicas relacionadas con el anfiteatro patriciense (© GMU-UCO.).

ta, con lo que de riesgo para la estabilidad del conjunto suponía, al tiempo que condicionaba el propio trazado de la fachada meridional del circo.

Se optó, consiguientemente, por la solución menos mala y por corregirla situando posiblemente un doble acceso central a la plaza: uno coincidente con el *decumanus maximus*, que se abría a la altura del ángulo suroccidental del *posticum*, y otro simétrico dispuesto a la altura del ángulo noroccidental. El doble pórtico (el del *kardo minor* y el de la propia plaza) se encargaría también de “filtrar” y disimular la forzada pérdida del eje (Figura 7).

La plaza de la terraza intermedia se configura, en el estado actual de la investigación, como la parte menos conocida del conjunto. Su límite occidental, el más preciso, estaba definido por el muro de contención de la terraza superior, que recuperaba la formalización del tramo de muralla sacrificado para la construcción del templo. En su extremo Norte, muestra un quiebro en ángulo recto hacia el Oeste, para adaptarse al muro de cierre exterior del pórtico septentrional de la terraza superior. A unos 7 m. de la muralla (a partir de aquí no afectada) vuelve a girar en ángulo recto hacia el Norte para adaptarse a una rampa adosada a la misma, destinada a salvar el desnivel existente entre la entrada en Colonia Patricia de la *Via Augusta*, a través de la Puerta de Roma, y esta plaza intermedia³¹.

Por lo que respecta al lado septentrional de la plaza, no cabe duda que estuvo conformado por el muro de contención del *agger* o rampa sobreelevada sobre el que discurría la *Via Augusta*, en tanto que el lado meridional vendría definido por el propio muro de contención de la terraza intermedia, cuya alineación debía prolongar la del muro exterior de sustentación del pórtico Sur de la terraza del templo para ajustarse a la fachada meridional del circo, cuya terraza o ático sobre el graderío se situaba a una cota de c. 105 m. (cfr. Murillo *et alii* 2004).

Es precisamente este lado oriental, frontero con el circo, el que presenta una problemática más compleja, aún cuando sabemos que los muros de contención documentados en las excavaciones practicadas en el solar de C/ Capitulares adyacente al Callejón del Galápago posiblemente marcaban el desnivel, de unos 3 m., existente entre la plaza intermedia y la parte superior del graderío del circo.

El circo constituye el tercer y último elemento integrante del conjunto, disponiéndose en un eje ligeramente diferente al del templo como consecuencia de la necesaria adaptación a la complicada topografía de la zona. De él conocemos únicamente los muros de sustentación de un sector del graderío septentrional y varias cloacas, elementos a partir de los cuales se ha podido restituir tanto su orientación como la configuración de la fachada enfrentada a la *Via Augusta* (Murillo *et alii*, 2001).

De acuerdo con la evidencia arqueológica disponible, aunque la concepción del proyecto es unitaria, la ejecución de tan ambicioso plan de obras abarcaría varias generaciones. Así, tanto las cimentaciones de la *cella* del templo como las de las plazas superior e intermedia se fechan en época claudia avanzada, en tanto que la pavimentación de la plaza intermedia, el cambio en el trazado de la *Via Augusta*, las cimentaciones del graderío Norte del circo, y la pavimentación del *ambulacrum* del mismo nos llevarían ya al reinado de Nerón. Es incluso posible que algunas obras, como la decoración de la fachada del circo, por ejemplo, no se remataran hasta época flavia, momento en el que, en todo caso, se constata la inauguración de un nuevo acueducto, el *Aqua Nova Domitiana Augusta* (Ventura, 1996), colofón a la ejecución de este vasto programa urbanístico (Murillo *et alii*, 2004).

A la hora de determinar la funcionalidad de este conjunto arquitectónico, la carencia absoluta de testimonios epigráficos hace que sólo podamos movernos dentro del terreno de la hipótesis. Desde un punto de vista estrictamente tipológico, nos encontramos ante un imponente complejo monumental en el que la articulación de sus elementos, templo, terraza intermedia y circo, responde al esquema de lo que se entiende por “foro provincial” a partir de la acertada interpretación de P. Gros acerca del complejo del Palatino como modelo escogido para las santuarios de ámbito provincial en los casos de *Ancyra* y *Tarraco* (Gros, 1996, 229 ss.). Un modelo cargado de una precisa retórica formal y litúrgica destinada a ensalzar a la familia imperial³².

Como ya hemos apuntado, las primeras manifestaciones del culto imperial en Colonia Patricia (cfr. Garriguet, 2002) debieron focalizarse en dos puntos: por un lado el entorno del teatro, con el posible *Augus-*

³¹ La cota de la *Via Augusta* a la altura de su entrada en la ciudad era de c. 110 m., esto es unos 2 m. por encima del nivel de suelo de la plaza intermedia y 6,30 m. por debajo de la cota de la plaza del templo y del *kardo minor* de la C/ María Cristina. Ello obligaba a que el primer tramo del *decumanus maximus* de la Puerta de Roma salvara un desnivel de 6 m. en un recorrido de apenas 30 m.

³² En el caso de Colonia Patricia, este recurso al prestigioso modelo representado por el Circo Máximo y el complejo del Palatino no puede sustraerse a la figura de Augusto, refundador de la ciudad y gran benefactor de la Bética, escenificada en su propia residencia y, fundamentalmente en su Templo de Apolo Palatino y la biblioteca anexa (cfr., para la última interpretación del conjunto: Mar, 2005). Debiendo abandonarse, por diversas razones, el modelo de la *Maison Carrée* como prototipo para el templo de la terraza superior del complejo patriciense (cfr. Anderson, 2001), cobra especial relevancia la consideración del modelo de Apolo Palatino, cuya proximidad tipológica puede deducirse a partir de los últimos estudios, aún cuando el nivel de conocimiento del templo predilecto de Augusto es aún demasiado deficiente como para poder establecer una filiación más estrecha (cfr. Zink, 2008).

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

teum de Altos de Santa Ana, y, por otro, en el complejo formado por el “*forum coloniae*” y el “*forum novum*”, que concentrarán, desde momentos tempranos de la dinastía julio-claudia, las manifestaciones relacionadas con el culto dinástico a nivel local (Márquez, 1998c; Garriguet, 2002; Murillo, 2004).

Dentro de esta secuencia, es lícito plantear la existencia de varios lugares tempranamente vinculados a nivel local con el culto dinástico, hasta su probable concentración, a partir de época tiberiana, en un espacio dotado de la debida monumentalidad, en el “*forum novum*”. Aproximadamente una generación más tarde se iniciarían las obras del complejo cultural de la C/ Claudio Marcelo, de acuerdo con el vasto programa que acabamos de analizar y que debió ser promovido por la *provincia Baetica* como muestra palpable de una adhesión a la casa imperial que, con resultados poco claros, ya se había manifestado con anterioridad³³.

Se impone como única hipótesis plausible en el estado actual de la investigación la identificación del complejo de culto imperial de las calles Claudio Marcelo y Capitulares como “foro provincial” de *Colonia Patricia* (Murillo *et alii*, 2004), aun cuando ello planteen determinados problemas cronológicos derivados

de la fecha vespasiana tradicionalmente asignada para la implantación del culto provincial en la Bética. Creemos, sin embargo, que la contradicción entre la cronología de nuestro “foro provincial”³⁴ y la de la supuesta implantación del culto provincial bético no es tal si consideramos a este último como el resultado de un proceso paulatino en el que las élites locales y provinciales lo irán adaptando a sus necesidades y no como fruto de una imposición brusca, lo que explicaría, siguiendo los parámetros establecidos por Le Roux (1994) para *Tarraco* y *Emerita Augusta* y por Garriguet (2002) para *Colonia Patricia*³⁵, el aparente desajuste cronológico entre los testimonios literarios, epigráficos y arqueológicos.

Así, la asamblea provincial de la Bética ya existía antes de Vespasiano (Ames, 1998; Panzram, 2003), con seguridad en el 25 d.C. y, quizá, desde el 2 a.C. Es probable que primero se dotara de un espacio propio, construido durante un cuarto de siglo, entre la época julio-claudia avanzada y la flavia, y después fijara de un modo definitivo todos los detalles relativos a su organización y modos de plasmar lo que, a la postre, se perseguía: la autorrepresentación de las élites en cuyas manos recaían las obligaciones y derechos del sacerdocio³⁶.

³³ Nos referimos, lógicamente, a la estatua de oro de 100 libras de peso que la Bética dedicó a Augusto, en el año 2 a.C., en el *Forum Augusti*, y a la célebre embajada a Tiberio del año 25 (TACITO, *Ann.* IV, 37) con el infructuoso fin de obtener su permiso para la construcción de un templo dedicado al propio emperador y a Livia, de acuerdo con el precedente establecido, dos años antes, por los representantes de la provincia de Asia. Sobre la problemática interpretación de los resultados de esta iniciativa, *cf.* la síntesis de Garriguet (2002:164 ss). De todo este accidentado episodio tal vez convenga concluir que los representantes de la Bética tomarían buena nota de las instrucciones del emperador y poco después iniciarían la construcción de un templo a quien realmente correspondía, al *divo Augusto*.

³⁴ Fishwick (2002, 2002) cuestiona la unidad del conjunto templo-plaza-circo a partir de la orientación (Este-Oeste) de este último, decantándose por identificar el recinto de la C/ Claudio Marcelo con el templo de culto imperial de la colonia. Esta tesis ha sido refutada recientemente por Garriguet (2002, 169-170), lo que nos exime de dedicarle más espacio.

³⁵ Resulta sumamente atractiva la propuesta de Garriguet de plantear la implicación de la *Provincia Baetica* en la construcción del *forum adiectum* y del templo consagrado, probablemente, a *Divo Augusto*, estableciéndose de este modo una especie de “culto provincial ambiguo y en estado embrionario” (Garriguet, 2002, 167). Coincidimos, como ya hemos expresado, en el carácter procesual de la implantación del culto imperial a nivel provincial, si bien no llegamos a comprender la necesidad de que dicha fase se desarrollara mediante la implicación directa en un espacio tan claramente vinculado a la ciudad como es el del *forum coloniae/forum adiectum*, máxime cuando poco después la provincia se vio necesariamente inmersa en la financiación de un proyecto de la envergadura del representado por el templo de la C/ Claudio Marcelo, las dos plazas, la remodelación de la *Via Augusta* y la construcción del circo.

³⁶ Sin abandonar la cuestión del “foro provincial”, la construcción de este magno conjunto arquitectónico en la capital de la *Baetica* en época julio-claudia avanzada, no puede separarse de lo que por esas mismas fechas estaba aconteciendo en las otras dos capitales de provincia hispanas: *Tarraco* y *Augusta Emerita* (*cf.* Panzram, 2002). Especial interés reviste la capital de Lusitania donde en época de Claudio y sobre todo de Nerón, al lado del foro presidido por el templo de Diana, se erige un nuevo recinto cuyo programa iconográfico remite de forma directa al foro de Augusto en Roma (*cf.* Barrera, 2000; Nogales, 2007). También en este caso la cuestión de su funcionalidad permanece abierta, y se han barajado diversas interpretaciones, *forum adiectum* o “foro de mármol”, a juicio de Trillmich (1996), *augusteum*, según la tesis de J. M. Álvarez y T. Nogales (2003). Al margen de la importancia que tendría despejar esta duda, lo que resulta innegable es su vinculación con la figura de Augusto y aquí es donde precisamente se halla el nexo que permite establecer una relación con el conjunto de *Colonia Patricia*, donde también el “*forum novum*” o monumental anexo del “foro colonial” muestra una indudable relación con el *forum Augusti*. Pero también, en el caso de Córdoba la aproximación a Augusto viene determinada, en el complejo de culto provincial, por las connotaciones con el complejo del Palatino. La localización y excavación de un nuevo complejo forense en *Emerita*, presidido por un gran templo que parece seguir el modelo del Templo de la Concordia en Roma, e identificado como “foro provincial”, amplía el debate para la capital lusitana en una línea muy similar a la que planteamos en Córdoba (Mateos, 2006). Casi de manera inmediata la otra capital hispana, *Tarraco* iba a asistir a la construcción del aparatoso conjunto de la zona superior de la ciudad. Los últimos trabajos en Tarragona parecen apuntar a la existencia de un templo más antiguo, julio-claudio (Pensabene, Mar, 2004), en la terraza superior del “foro provincial”, lo que llevaría a la consideración de una fase preflavia, si no a la concepción de la totalidad del conjunto ya en época julio-claudia avanzada (*cf.* Macías, Menchón, Muñoz, Teixell, 2007). Con todo, aquí el modelo de referencia remite también al complejo del Palatino, lo que pone en evidencia el interés de las capitales provinciales por inspirarse en escogidos modelos metropolitanos augusteos, lo que viene a confirmar el decisivo papel de la *Urbs* como espejo en el que se miran las capitales hispanas, que poco tiempo después se convertirán a su vez en modelo para muchas ciudades de sus respectivos ámbitos provinciales, estableciéndose una jerarquía urbana que tendrá su reflejo también en el “poder de las imágenes”.

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

Por los mismos años centrales del s. I d.C. en que el flanco oriental de *Colonia Patricia* experimentaba tan sustancial transformación, en el extremo opuesto de la ciudad, y a escasos 300 m. de la muralla, frente a la puerta principal que se abría al *decumanus maximus* (Figura 4), se construía un enorme anfiteatro, recientemente excavado junto al Rectorado de la Universidad. De este modo la ciudad, que hasta entonces había tenido un eje de desarrollo fundamentalmente Norte-Sur, en el sentido del *kardo maximus* y en dirección al río, primará un eje monumental Este-Oeste, con centro en el "*forum coloniae*" y su anexo del "*forum novum*", y con extremos respectivos en el "*forum provinciae*" y en el anfiteatro.

El anfiteatro se dispuso entre dos importantes vías funerarias (la actual Avenida de Medina Azahara y la C/ Antonio Maura), en el borde del *vicus* occidental, cuya urbanización sin duda se vería favorecida por la atracción del edificio de espectáculos (Murillo, 2003 y 2004). Con un eje mayor de c. 178 m., el anfiteatro patriciense se inscribe en la serie previa a la definición canónica del tipo que supondrá la construcción del anfiteatro Flavio. Presenta la característica planta y aspecto macizos de estos anfiteatros, con una retícula de muros de sillería que definen cajones en forma de cuña truncada y encierran rellenos constructivos sobre los que se dispondrá el graderío. Un *ambulacrum* dispuesto bajo la media cavea, conectando mediante vomitoria tanto con el exterior como con las gradas, se define como el principal elemento de circulación interior y de distribución del público hacia sus localidades (Murillo *et alii*, 2009).

La presencia del anfiteatro en pleno centro del *suburbium* occidental dota de sentido a la extensa colección de *tituli sepulchrales* gladiatorios procedentes de su entorno inmediato. La mayor parte de los gladiadores enterrados en *Colonia Patricia* indican su pertenencia al *ludus gladiatorius hispanus*, única escuela de gladiadores documentada en *Hispania* y que la mayor parte de la investigación localiza en *Colonia Patricia*³⁷.

Con estos magnos proyectos edilicios, a través de los cuales las elites patricienses emulaban, dentro de su correspondiente escala provincial, a la propia Roma, podemos dar por cerrado, en el estado actual de la investigación, el ciclo de monumentalización altoimperial por lo que a la esfera pública respecta. Pero las transformaciones rebasaron lo público para impregnar también el ámbito privado, en su doble

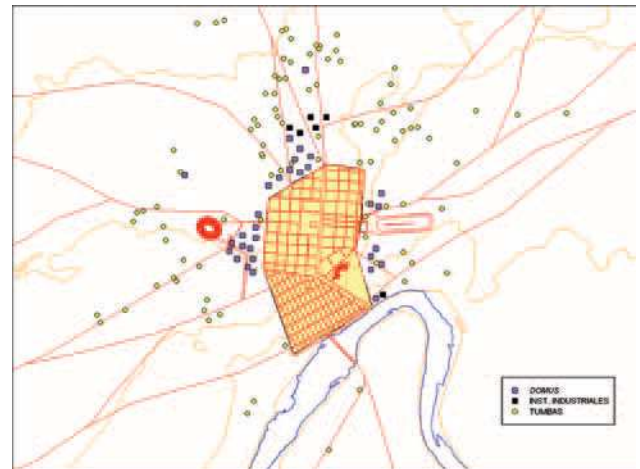


Fig. 12. Los suburbia de *Colonia Patricia* a finales del s. I d.C. (© GMU-UCO.).

vertiente doméstica y funeraria (Murillo *et alii*, 2002; Ruiz Osuna, 2007; Vaquerizo, 2004 y 2008).

Tanto en el sector de la vieja ciudad republicana como en el de la ampliación augustea, se reservó una notable cantidad de suelo para las residencias privadas, dispuestas en *insulae* de 2 x 2 *actus* en la zona septentrional y de 2 x 1 en la meridional. La tipología y características de estas casas parecen responder, básicamente, a la *domus* de peristilo con diversas variantes.

Aún cuando la reserva de suelo para uso privado fue importante en el conjunto de las 78 ha encerradas por el *pomerium* y en algunos puntos del sector meridional de la ciudad no se registran edificaciones hasta el s. II, ya desde mediados del s. I d.C. asistimos a la configuración de barrios extramuros, dispuestos en las proximidades de las puertas de la ciudad y en vecindad con antiguas necrópolis que, ante el avance de la urbanización, se verán obligadas a desarrollarse en dirección contraria, a lo largo de los ejes viarios, convirtiéndose en ámbitos privilegiados para la autorrepresentación de las principales familias patricienses mediante el desarrollo de una imponente arquitectura funeraria de carácter monumental (Figura 12).

Pese a que la información sobre estos *vici* patricienses es por el momento limitada, excavaciones recientes como las realizadas extramuros de la Puerta de Gallegos, permiten vislumbrar la configuración de uno de estos barrios desde mediados del siglo I teniendo como punto de partida algunos talleres y otras instalaciones fabriles presentes desde el cambio de Era. En época julio-claudia avanzada y flavia asisti-

³⁷ De *Colonia Patricia* procede la mayor muestra de epigrafía gladiatoria de la Península Ibérica y una de las más completas de todo el Imperio (cfr. Ceballos, 2003). Dadas a conocer inicialmente por S. de los Santos Gener y por A. García y Bellido, fueron recopilados por P. Piernavieja. Las pautas de su hallazgo llevaron a A. Marcos a plantear la proximidad entre la necrópolis en que recibieron sepultura los gladiadores y el anfiteatro, hipótesis que posteriormente ha sido confirmada por la Arqueología.

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

mos a un proceso de urbanización que sentará las bases del ulterior desarrollo de este *vicus* occidental a lo largo del s. II y parte del III d.C., dotándose de una infraestructura de saneamiento mediante cloacas que desaguaban al foso de la muralla y que provocaron la progresiva colmatación del mismo (Murillo, 2004).

Buen ejemplo del elevado nivel de urbanización de estos suburbios patricienses lo tenemos en las recientes excavaciones efectuadas junto al anfiteatro, donde se ha exhumado una calle porticada de 15 m. de anchura bajo la que discurrían tres enormes cloacas, de dimensiones equiparables a las del *kardo maximus*, destinadas a drenar tanto el anfiteatro como las áreas residenciales. Infraestructuras similares están igualmente documentadas en el *vicus* oriental y en el septentrional. Del mismo modo, numerosas *domus* y *villae* suburbanas, que las recientes excavaciones comienzan a mostrarnos, testimonian el nivel de vida alcanzado por los sectores privilegiados de una sociedad cordubense cuyo gusto por el lujo ya era conocido desde época republicana (cfr. Murillo, 2006).

De este modo, la imagen urbana de *Colonia Patricia* estaba prácticamente configurada al producirse el advenimiento de la dinastía flavia, momento en el que la capital provincial tras haberse convertido en un *simulacrum Romae*, se encuentra preparada para convertirse, a su vez, en espejo en el que se mirarán las numerosas ciudades béticas promocionadas a un estatuto privilegiado por la concesión del *ius latii* en época de Vespasiano. Situación jurídica a la que era consustancial la transformación, a la manera romana, de la fisonomía urbana³⁸.

Por lo que a *Colonia Patricia* respecta, no volveremos a documentar, en el estado actual de la investigación arqueológica, otro programa constructivo de envergadura hasta la construcción del complejo monumental de Cercadilla, lo que pone de evidencia la magnitud del esfuerzo desarrollado por la ciudad y sus elites dirigentes en el siglo que va desde Augusto a Domiciano. No obstante, el evergetismo continuó manifestándose durante todo el s. II y buena parte del III a la estela de la bonanza económica, aunque circunscrito ya esencialmente al mantenimiento y decoración de los espacios y edificios preexistentes (Melchor, 1994).

Bibliografía

- AMES, C. 1998. *Untersuchungen zu den Religionen in der Baetica in römischer Zeit*. Tübinge.
- ANDERSON, J.C. 2001. Anachronism in the Roman Architecture of Gaul: the date of the Maison Carrée at Nimes. *Journal of the Society of Architectural Historians*. Vol. 60, 1, pp. 68-79
- ANDREU, J. 2004. *Edictum, municipium y lex. Hispania en época flavia (69-96 d.C.)*. Oxford.
- APARICIO, L.; VENTURA, A. 1996. Flamen provincial documentado en Córdoba y nuevos datos sobre el foro de la Colonia Patricia. *Anales de Arqueología Cordobesa*, 7. Córdoba, pp. 251-264.
- BAENA, M. D. 1998. En torno al urbanismo septentrional de Colonia Patricia Corduba en época altoimperial. El foro colonial. *Arte, Arqueología e Historia*, 5. Córdoba, pp. 39-47.
- BARRERA, J. L. de la, 2000. *La decoración arquitectónica de los foros de Augusta Emerita*. Roma.
- CAMPOS, J. M.; BERMEJO, J. 2007. Manifestaciones de culto imperial en el foro de la ciudad hispanorromana de Turobriga. En NOGALES, T. Y GONZÁLEZ, J. (Eds.) *Culto Imperial: política y poder*. Roma, pp. 251-273
- CARRASCO, I. 2001. Intervención Arqueológica de Urgencia en un solar sito en calle Góngora número 13, esquina a calle Teniente Braulio Laportilla (Córdoba). *Anuario Arqueológico de Andalucía 1997*. Sevilla, Vol. III, pp. 199-208.

³⁸Independientemente de la controversia suscitada sobre las consecuencias de la concesión del *ius latii universiae Hispaniae* (cfr. *supra* nota 3), especialmente en relación con la realidad urbana de determinadas zonas de Lusitania y, especialmente, de la Tarraconense, para la Bética tal cuestión está fuera de toda duda (cfr. Morales, 2003). Así, las recientes investigaciones en *Astigi* (García-Dils, Ordóñez, 2007) y en *Torreparedones* (noticias varias de prensa entre Mayo y Diciembre de 2009), en la Campiña del Guadalquivir, y en *Turobriga* (Campos, Bermejo, 2007), en la denominada *Baeturia Celtica*, son claro ejemplo de la puesta en marcha de programas de monumentalización iniciados en época flavia y culminados en la antonina, a los que no son ajenos ni los modelos ni los propios talleres de la capital provincial (cfr. Márquez, 2002; Peña, 2007).

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

- CARRASCO, I.; MURILLO, J. F.; RODERO, S.; GONZÁLEZ, M.; GARRIGUET, J. A. 2003. Informe-Memoria de la Intervención Arqueológica en el Paseo de la Ribera (1999-2001). III. Sector de la Puerta del Puente. *Anuario Arqueológico de Andalucía 2000*. Sevilla, 2003, Vol. III, pp. 298-314.
- CARRILLO, J. R.; HIDALGO, R.; MURILLO, J. F.; VENTURA, A. 1999. Córdoba. De los orígenes a la Antigüedad Tardía. En GARCÍA VERDUGO F. y ACOSTA, F. (Coords.). *Córdoba en la Historia. La construcción de la Urbe*. Córdoba, 1999, pp. 37-74.
- CEBALLOS, A. 2003. Epitafios latinos de gladiadores en el Occidente romano. *Veleia* 20, Vitoria, pp. 315-330.
- DURÁN, R. 2004. Edificios de espectáculos. En DUPRÉ, X. (Ed.). *Las capitales provinciales de Hispania. 2. Mérida*. Roma, pp. 55-65.
- ESCUADERO, J.; MORENA, J. A.; VALLEJO, A.; VENTURA, A. 1999. Las murallas de Córdoba. El proceso constructivo de los recintos desde la fundación romana hasta la Baja Edad Media. En GARCÍA VERDUGO F. y ACOSTA, F. (Coords.). *Córdoba en la Historia. La construcción de la Urbe*. Córdoba, pp. 201-224.
- FISHWICK, D. 2000. A New Forum at Corduba. *Latomus*, 59. pp. 96-104.
- FISHWICK, D. 2002. *The imperial Cult in the Latin West*, III.1. Leiden.
- GARCÍA FERNÁNDEZ, E. 2001. *El municipio latino. Origen y desarrollo constitucional*. Madrid.
- GARCÍA, R.; CARRASCO, I. 2004. Hallazgos en el número 5 de la calle Morería y nuevo espacio público de Colonia Patricia. *Anales de Arqueología Cordobesa*, 15. Córdoba, pp. 145-172.
- GARCÍA-BELLIDO, M. P. 2006. Corduba y Colonia Patricia: historia de dos ciudades. En VAQUERIZO, D.; MURILLO, J. F. (Eds.). *El concepto de lo provincial en el mundo antiguo. Homenaje a la Profra. Dra. Pilar León Alonso*. Córdoba, Vol. I, pp. 251-266.
- GARCÍA-DILS, S.; ORDÓÑEZ, S. 2007. Nuevos datos para el estudio el culto imperial en la Colonia Augusta Firma, Écija-Sevilla. En NOGALES, T. Y GONZÁLEZ, J. (Eds.) *Culto Imperial: política y poder*. Roma, pp. 275-298.
- GARRIGUET, J. A. 2002. *El culto imperial en la Córdoba romana: una aproximación arqueológica*. Córdoba, 2002.
- GROS, P. 1996. *L'Architecture Romaine. 1. Les Monuments Publics*. Paris.
- KREMER, D. 2006. *Ius Latinum. Le concept de Droit Latin sous la République et l'Empire*. Paris.
- LEÓN ALONSO, P. 1999. Itinerario de monumentalización y cambio de imagen en Colonia Patricia (Córdoba). *Archivo Español de Arqueología*, 72, Madrid, pp. 39-56.
- LE ROUX, P. 1994. L'évolution du culte impérial dans les provinces occidentales d'Auguste à Domitien. *Les Années Domitiens*. Toulouse, pp. 397-411.
- LE ROUX, P. 2006. *Romanos de España. Ciudades y política en las provincias (ss. II a.C-III d.C.)*. Barcelona.
- MACIAS, J. M.; MENCHÓN, J. J.; MUÑOZ, A; TEIXELL, I. 2007. Excavaciones en la catedral de Tarragona y su entorno: avances y retrocesos en la investigación sobre el culto imperial. En Nogales, T. y González, J. (ed.) *Culto Imperial: política y poder*. Roma, pp.763-787).
- MAR, R. *El Palatí. La formació dels palaus imperials a Roma*. Tarragona.
- MÁRQUEZ, C. 1998a. *La decoración arquitectónica de Colonia Patricia. Una aproximación a la arquitectura y urbanismo de la Córdoba romana*. Córdoba, 1998.
- MÁRQUEZ, C. 1998b. Acerca de la función e inserción urbanística de las plazas en Colonia Patricia. *Empúries*, 51, Barcelona, pp. 63-76.
- MÁRQUEZ, C. 1998c. Modelos romanos en la arquitectura monumental de Colonia Patricia Corduba. *Archivo Español de Arqueología*, 71, Madrid, pp. 113-137.
- MÁRQUEZ, C. 2002. Elementos arquitectónicos de la capital del Conventus Astigitanus. *Studia Emeterio Cuadrado, ANMurcia*, pp. 341-350.

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

MÁRQUEZ, C.; GARCÍA, R.; CARRASCO, I. 2004. Estudio de materiales de la excavación arqueológica en calle Morería, Córdoba. as *Anuario Arqueológico de Andalucía 2001*. Sevilla, Vol. II, pp. 123-134.

MATEOS, P. Ed. 2006. *El "foro provincial" de Augusta Emerita. Un conjunto monumental de culto imperial*. Madrid.

MELCHOR, E. 1994. *El mecenazgo cívico en la Bética. La contribución de los evergetas al desarrollo de la vida municipal*. Córdoba.

MORALES, E.M. 2003. *La municipalización flavia de la Bética*. Granada.

MURILLO, J. F. 1994. *La cultura tartésica en el Guadalquivir Medio*. Córdoba.

MURILLO, J. F. 2003. Addenda. En VAQUERIZO, D. (Ed.). *Guía arqueológica de Córdoba. Una visión arqueológica de Córdoba en el tiempo a través de su patrimonio arqueológico*. Córdoba.

MURILLO, J. F. 2004. Topografía y evolución urbana. En DUPRÉ, X. (Ed.). *Las capitales provinciales de Hispania 1. Córdoba-Colonia Patricia Corduba*. Roma, pp. 39-54.

MURILLO, J. F. 2006. Fases de desarrollo urbanístico y modelos monumentales en las ciudades hispanas. I. Desde la fundación de Gadir a César. En VAQUERIZO, D.; MURILLO, J. F. (Eds.). *El concepto de lo provincial en el mundo antiguo. Homenaje a la Profesora Pilar León Alonso*. Córdoba, 2006, Vol. I, pp. 327-390.

MURILLO, J. F.; JIMÉNEZ, J. L. 2002. Nuevas evidencias sobre la fundación de Corduba y su primera imagen urbana. En JIMÉNEZ, J. L.; RIBERA, A. (Coords.). *Valencia y las primeras ciudades romanas de Hispania*. Valencia, pp. 183-193.

MURILLO, J. F.; VAQUERIZO, D. 1996. La Corduba prerromana. En LEÓN, P. (Ed.). *Colonia Patricia Corduba. Una reflexión arqueológica*. Córdoba, pp. 37-47.

MURILLO, J. F.; VENTURA, A.; CARMONA, S.; CARRILLO, J. R.; HIDALGO, R.; JIMÉNEZ, J. L.; MORENO, M.; RUIZ, D. 2001. El circo oriental de Colonia Patricia. En NOGALES, T.; SÁNCHEZ-PALENCIA, F.J. (Eds.). *El circo en Hispania Romana*, Madrid, pp. 57-74.

MURILLO, J. F.; CARRILLO, J. R.; RUIZ LARA, D. 2002. Los monumentos funerarios de Puerta de Gallegos. Colonia Patricia Corduba. En VAQUERIZO, D. (Ed). *Espacios y usos funerarios en el Occidente romano*. Córdoba, vol. II, pp. 247-274.

MURILLO, J. F.; MORENO, M.; JIMÉNEZ SALVADOR, J. L.; RUIZ LARA, D. 2003. El templo de la c/ Claudio Marcelo (Córdoba). Aproximación al foro provincial de la Bética. *Romula*, 2. Sevilla, pp. 53-88.

MURILLO, J. F.; MORENO, M.; RODERO, S. GUTIÉRREZ, M. I. 2009. El descubrimiento del anfiteatro de Corduba. *Anuario Arqueológico de Andalucía 2004*. Sevilla, Vol. III, pp. 664-681.

NOGALES, T. 2007. Culto Imperial en Augusta Emerita: imágenes y programas urbanos. En NOGALES, T. y GONZÁLEZ, J. (Eds.) *Culto Imperial: política y poder*. Roma, pp. 447-539

ORTIZ DE URBINA, E. 2000. *Las comunidades hispanas y el derecho latino: observaciones sobre los procesos de integración local en la práctica político-administrativa al modo romano*. Vitoria.

PANZRAM, S. 2002, S. *Stadtbild und Elite: Tarraco, Corduba und Augusta Emerita zwischen Republik und Spätantike*. Stuttgart.

PANZRAM, S. 2003. Los flamines provinciae de la Baetica: autorrepresentación y culto imperial. *Archivo Español de Arqueología*, 76. Madrid, pp. 121-130.

PENSABENE, P.; MAR, R. 2004. Dos frisos marmóreos en la acrópolis de Tarraco, el Templo de Augusto y el complejo provincial del culto imperial. En RUIZ DE ARBULO, J. Ed. *Simulacra Romae. Roma y las capitales provinciales del Occidente Europeo. Estudios Arqueológicos*. Tarragona, pp. 73-86.

PEÑA, A. 2007. Reflejos del Forum Augustum en Italica. En NOGALES, T. Y GONZÁLEZ, J. (Eds.) *Culto Imperial: política y poder*. Roma, pp. 323-345.

Colonia Patricia Corduba hasta la dinastía flavia. Imagen urbana de una capital provincial.

RODRÍGUEZ NEILA, J. F. 1981. Introducción a la Corduba romana en época republicana. En DOMÍNGUEZ ORTIZ, A. (Ed.). *Córdoba. Apuntes para su historia*. Córdoba, pp. 107-134.

RUIZ OSUNA, A. B. 2007. *La monumentalización de los espacios funerarios en Colonia Patricia Corduba (ss. I a.C.- II d.C.)*. Córdoba, 2007.

SANTOS GENER, S. 1955. *Memoria de las Excavaciones del Plan Nacional, realizadas en Córdoba (1948-1950)*, Madrid.

TRILLMICH, W. 1996. Los tres foros de Augusta Emerita y el caso de Corduba. En P. León (ed.). *Colonia Patricia Corduba. Una reflexión arqueológica*. Córdoba, pp. 175-195.

VAQUERIZO, D., ed. 2003. *Guía arqueológica de Córdoba. Una visión arqueológica de Córdoba en el tiempo a través de su patrimonio arqueológico*. Córdoba, 2003.

VAQUERIZO, D. 2004. Arquitectura doméstica y funeraria. En DUPRÉ X. (Ed.). *Las capitales provinciales de Hispania 1. Córdoba-Colonia Patricia Corduba*. Roma, pp. 81-94.

VAQUERIZO, D. 2008. Topografía y usos funerarios en la capital de Baetica. *Archeologia Classica*, LIX, Roma, pp. 63-111.

VENTURA, A. 1996. *El abastecimiento de agua a la Córdoba romana. II. Acueductos, ciclo de distribución y urbanismo*, Córdoba.

VENTURA, A. 2004. Edificios de espectáculo. En DUPRÉ X. (Ed.). *Las capitales provinciales de Hispania 1. Córdoba-Colonia Patricia Corduba*. Roma, pp. 63-79.

VENTURA, Á.; BERMÚDEZ, J. M.; LEÓN, P.; LÓPEZ, I.; MÁRQUEZ, C.; VENTURA, J.J. 1996. Análisis arqueológico de la Córdoba romana: resultados e hipótesis de la investigación. En LEÓN, P. (Ed.). *Colonia Patricia Corduba. Una reflexión arqueológica*. Córdoba, pp. 87-118.

ZINK, S. 2008. Reconstructing the Palatine temple of Apollo: a case study in early Augustan temple design. *Journal of Roman Archaeology*. 21, 1, pp. 47-63.

Carthago de Hispania, emporio comercial del Mediterráneo occidental¹

Sebastián F. RAMALLO ASENSIO - Universidad de Murcia

Elena RUIZ VALDERAS - Fundación Teatro Romano de Cartagena

La restitución de las líneas maestras de la peculiar topografía de la ciudad de Carthago Nova descrita de forma detallada por Polibio (X,10, 1) con motivo del asalto y conquista de la ciudad por las tropas de Escipión en el 209 a.C. ha constituido durante mucho tiempo uno de los grandes alicientes para la investigación histórica y filológica y ha generado cuantiosa bibliografía. El repertorio epigráfico, acrecentado de forma continuada desde las primeras ediciones de los siglos XVI y XVII, ha contribuido a perfilar aspectos esenciales de la historia de la ciudad (Abascal-Ramallo, 1997), con la ayuda de la información proporcionada por los tipos monetales y los magistrados que subscriben las emisiones (Llorens, 1994). Pero ha sido la investigación arqueológica de estos últimos años la que ha procurado una idea real de la entidad de esta ciudad portuaria, situada en el extremo suroccidental de la Península Ibérica, fundada por Asdrúbal sobre un núcleo ibérico o ibero-púnico anterior (Diodoro de Sicilia, XXV, 12; Polibio, II, 13, 1-2; Mela, II, 5, 94), que en los siglos I y II d.C. alcanzará un notable desarrollo como capital del más extenso convento jurídico de la Hispania Citerior (T.I.R., (J-30),129-134).

Las evidencias materiales de una ocupación prebárquica en el solar donde se levantarán las ciudades púnica y romana, son cada día más numerosas, si bien aún carecen de la suficiente cohesión y entidad para proporcionar una imagen, siquiera aproximada, de ese primer hábitat que probablemente haya que remontar a finales del siglo V a.C. o comienzos de la

centuria siguiente. Algunos fragmentos de cerámicas áticas de Figuras Rojas, producciones itálicas de barniz negro características de los siglos IV y III, ánforas de ámbito centro-mediterráneo, que conviven con cerámicas ibéricas decoradas con motivos característicos de este período, y estructuras dispersas y mal contextualizadas en algunos de los Cerros, son, de momento, los únicos testigos de este primer núcleo.

La fundación de Qart Hadast por Asdrúbal hacia el 229/228 a.C. representa un impulso definitivo hacia su configuración como centro urbano, potenciando a su vez sus excelentes condiciones portuarias e intensificando la explotación de los recursos –sobre todo de la plata y el esparto- de su hinterland (Ramallo-Ruiz, 2009). La ciudad es calificada por Tito Livio (XXVI, 47, 6) como la más rica de todas en Hispania (*urbs opulentissima omnium in Hispania*) y los restos materiales comienzan a refrendar esta afirmación. El tramo de muralla descubierto en la ladera meridional del Cerro de San José es, hasta la fecha, la pieza más destacada de un urbanismo complejo que se adapta en gran medida a la topografía accidentada del interior de la ciudad mediatizada por la existencia de cinco colinas de diferente altura y superficie, que determinan en el centro dos corredores o valles por donde, en origen, debían discurrir las escorrentías producidas por las laderas de los Cerros -bien en dirección oeste hacia el Mediterráneo o bien hacia el almarjal situado al norte-, encauzadas de forma artificial probablemente ya desde finales del siglo III a.C. Es precisamente esta

¹ Este trabajo se ha realizado en el marco del Proyecto de Investigación: Carthago Nova y su territorium: modelos de ocupación en el sureste de Iberia entre época tardorrepública y la Antigüedad Tardía (HAR2008-06115) del Ministerio de Ciencia e Innovación, que es subvencionado parcialmente con Fondos FEDER.

extensa laguna, de escasa profundidad, relicto de la retirada del Mediterráneo tras la última regresión marina, el rasgo más singular del paisaje que enmarca el viejo núcleo urbano (Fig. 1). Construye la ciudad por el norte, y en período de máxima expansión debió alcanzar una superficie que duplicaba la ocupada por el núcleo habitado, aunque su contorno debió variar tanto por la colmatación natural, como consecuencia de los aportes periódicos de la rambla de Benipila, como antrópica, por los vertidos artificiales que desde época tardorrepública intentaron adecuar zonas limítrofes como espacios susceptibles de habitación, especialmente los situados junto a la puerta noroccidental, por donde transcurría la vía que conducía hacia el interior de la Bética (Ramallo-Martínez, e.p.). Las aguas del Mediterráneo al sur y al oeste terminan por definir una estrecha península, de c. 40 Ha, comunicada con tierra firme a través de un estrecho pasillo o istmo situado a levante, por donde penetraba la vía Augusta.

En el interior del casco urbano potentes muros en *opus africanum* y aparejo de damero, asociados a contextos cerámicos del último tercio del siglo III a.C., sirven para crear un paisaje de terrazas escalonadas en las laderas y faldas de los montes y permiten intuir la existencia de un proyecto urbano de envergadura destinado a convertir la fundación del caudillo cartaginés en el centro político y el reducto defensivo más importante de los dominios bárquidas en Hispania. El puerto natural, bisagra y punto de inflexión entre las recortadas y abruptas costas que configuran las últimas estribaciones de las Cordilleras Béticas a occidente y una *immensa palus* o laguna situada al este —el actual Mar Menor—, precedida por un tramo de costa baja, con bancos arenosos que alternan con zonas de bajos fondos y secos, acentúa su valor estratégico, acrecentado por la fácil y rápida comunicación con el norte de África. La custodia de rehenes entre sus muros, como recuerdan Tito Livio, Apiano y Polibio, la concentración en su interior de elevadas cantidades de plata, oro y grano, confirman su carácter de plaza fuerte y retaguardia del ejército bárquida. En el interior de la ciudad, aún mal conocida en lo que respecta sobre todo a los espacios públicos y religiosos, construcciones de carácter doméstico y artesanal, flanquean los principales ejes viarios, construidos con tierra apelmazada y guijarros y con canalizaciones cajeadas en bloques de arenisca, como las documentadas en la Plaza de San Ginés (Martín-Roldán, 1997, 126), en la falda oriental del Cerro de la Concepción, y en la calle de la Caridad, en un solar situado en el ángulo suroriental del Cerro del Molinete, que alternan con otros tramos secundarios, adaptados a la topografía del terreno, pavimentados con una fina capa de barro que regulariza la roca del monte; hasta la fecha no se han atestiguado peldaños o tramos de escalera que debieron amortiguar las diferencias de cota entre las distintas terrazas. Un conjunto de nueve habitaciones



Fig. 1. Restitución de la topografía antigua de Carthago Nova (Foto base: CARTOMUR)

descubiertas en la falda noroccidental de Despeñaperros permiten definir las características constructivas de las estructuras domésticas de este momento. Son estancias de planta rectangular o cuadrangular, con sus paredes parcialmente recortadas en la roca del monte y levantadas con zócalos de mampostería irregular, alzados de adobe y cubiertas revestidas de láguena, tradición que ha pervivido hasta nuestros días en muchas zonas del Campo de Cartagena. A juzgar por los restos hallados en distintos puntos del núcleo urbano, que en lo esencial corresponde con el actual casco antiguo de la ciudad actual, la ocupación de época bárquida debió extenderse por una amplia superficie, verificando la información de las fuentes.

El desarrollo de la ciudad entre los siglos II y I a.C.

La conquista de Escipión en el 209 a.C. trunca el desarrollo del proyecto urbano cartaginés que, por el corto lapso de tiempo transcurrido, no llegó a alcanzar

la entidad que vemos en otras ciudades púnicas de Sicilia o, en la propia Cartago, en el llamado barrio de Anibal de la ladera sur de la colina de Byrsa. No obstante, y con la información disponible, es difícil determinar el grado de continuidad y ruptura entre ambos períodos, a lo que contribuye también la dificultad de diferenciar con claridad los materiales de finales del siglo III a.C. y de los inicios de la centuria siguiente. Si atendemos a las fuentes escritas (Polibio, X, 15, 4-6), los efectos del asalto debieron ser traumáticos y supusieron la aniquilación de una gran parte de sus habitantes. En este sentido, hay que señalar niveles de destrucción e incendio, caracterizados por abundante ceniza entremezclada con madera carbonizada, láguena, adobe y cerámicas, atestiguados en diversos puntos de la ciudad, como en un conjunto de habitaciones vinculadas a actividades de carácter artesanal descubiertas en la Calle Serreta, 8-12, muy cerca del borde meridional del Almarjal y junto al principal eje urbano que atraviesa la ciudad en dirección Norte-Sur (Martín-Roldán, 1997, 73), unas habitaciones de carácter doméstico de la Calle Saura 29, al pie del Monte Sacro, y también sobre el pavimento de una calle que contornea la falda meridional del Cerro de la Concepción (Izquierdo-Zapata, 2005, 281). El registro material de estos contextos está constituido por producciones cerámicas de procedencia centro-mediterránea (barñiz negro cartaginés, fuentes y morteros de cerámica común, ollas, tapaderas y cazuelas de cocina, ánforas Maña C1 y Maña D), material púnico-ebusitano (imitaciones de B.N, jarras Eb. 69, ánforas PE-16 y PE-22) junto a otras producciones del Círculo del Estrecho, de procedencia itálica (especialmente copas y platos de campaniense A y ánforas grecoitálicas) y de fabricación local (ánforas ibéricas y vasos pintados con decoración geométrica) (Ramallo-Ruiz, 2009, Fig.7).

No obstante, y al margen de las destrucciones puntuales motivadas por el mismo proceso de conquista, el registro arqueológico permite constatar la continuidad de la trama urbana, o al menos de los principales viales, tal y como reflejan los hallazgos de la Plaza de San Ginés y calle del Duque n. 2, donde el viario enlaidado de época romana se superpone a un eje anterior de época púnica de 3,50 m de ancho (Martín-Roldán, 1986, 130; Izquierdo-Zapata, 2005, 281). También se aprecia esta continuidad en el recrecido de algunos paramentos de construcciones bárquidas con muros de mortero típicamente romanos. Por otra parte, esta misma secuencia se manifiesta en la reutilización de las típicas cisternas de tipo bañera, muy características en ámbitos púnicos que, como sistema de aprovisionamiento hídrico, se mantienen, al menos en una primera fase, en época romana.

En cualquier caso, la temprana conquista romana de la ciudad, que viene a coincidir con el inicio de la propia expansión comercial itálica fuera de la península

la, convierte a Carthago Nova en un punto estratégico del tráfico comercial marítimo; su puerto natural capaz de albergar navíos de gran eslora y de realizar las grandes operaciones de carga y descarga se transforma en un importante centro receptor y redistribuidor de mercancías importadas, en particular caldos itálicos y vajillas de mesa y cocina asociadas en los cargamentos, lo que se refleja en las numerosas embarcaciones sumergidas frente a sus costas (Pinedo, 1996). El pecio Escombreras I, con un cargamento bastante homogéneo de más de 500 ánforas de vino campano, permite constatar esa intensa actividad comercial, al menos desde mediados del siglo II a.C., o incluso un poco antes (Pinedo-Alonso, 2004, 140). Este dinamismo mercantil se intensifica en el último tercio del siglo II a.C., tras la conquista de Numancia y el final de las Guerras Celtibéricas y Numantinas, al tiempo que se diversifica la procedencia de manufacturas y productos que arriban a la ciudad a través de su puerto, que son redistribuidos tanto al interior peninsular, a través de las vías terrestres, como a otros puertos de menor entidad, por vía marítima. Así a los vinos de área vesubiana se añaden otros caldos procedentes de la zona apula, transportados en ánforas Lamb. 2, envase que constituye el cargamento casi exclusivo del pecio de Punta de Algas, descubierto frente a las costas de San Pedro del Pinatar, en el extremo norte de la gran laguna interior que constituye el Mar Menor (Mas, 1971); los fragmentos de cerámica campaniense B, asociados al conjunto permiten una datación en torno al primer tercio del siglo I a.C. algo más antigua de la que proporciona el pecio del Ferreol, en el mismo tramo costero, donde coexisten ánforas Dressel 1B y Lamb. 2, junto a un abundante lote de cerámica campaniense B calena y algunas ánforas de filiación púnica Maña-Pascual A4 y Maña C2b (Mas, 1985; Pinedo, 1996, 63). Como contrapartida a esta intensa importación de suministros foráneos, la explotación de la plata y el plomo de los ricos afloramientos del entorno alcanza su mayor intensidad prologándose hasta época augustea.

Este incremento de la actividad mercantil debió traer consigo las primeras obras de envergadura en la ciudad que se centran sobre todo en el frente occidental. La concentración de basas de orden toscano a lo largo de la antigua línea de costa (Madrid, 1998, 148-180), que transcurría por las actuales calles Mayor y Puertas de Murcia, permite restituir una primera línea ocupada por pórticos y almacenes portuarios, junto a los que debemos situar los talleres y las actividades artesanales a la luz de los nuevos hallazgos de la calle Morería, en la ladera occidental del Molinete (Egea *et alii*, 2006, 11-59). Entre las obras de infraestructura las instalaciones portuarias debieron tener gran trascendencia como sugiere el epígrafe que menciona la construcción de *pilae et fundamenta*, en posible alusión a las columnas o pilares que sostenían el muelle

portuario, cuyas obras debieron ser acometidas por un *collegium* de tipo privado formado por libertos y siervos (Abascal y Ramallo, 1997, 71-77). La actividad mercantil también implica la llegada de comerciantes de distintas procedencias. Así, un grupo de origen sirio vinculado, probablemente, al comercio de esclavos y a la púrpura dedica un edículo a la diosa siria *Atargatis* erigido en la plataforma superior del Cerro del Molineite (Ramallo-Ruiz, 1994); en ese mismo contexto cultural debemos interpretar el culto a otras divinidades de origen oriental como Isis y Serapis, atestiguados en epígrafes hallados en esta misma colina (Koch, 1982, 350-351; Abascal-Ramallo, 1997, n. 38, Abascal, 2004, 105).

De igual forma, las posibilidades de un rápido enriquecimiento atraen a la urbe hispana a una ingente cantidad de inmigrantes itálicos, especialmente de las regiones del centro y sur de la península, que imponen los hábitos y modas de sus territorios de origen. El testimonio quizás más explícito de esta transposición de gustos y formas de vida lo constituye la abundante serie de pavimentos de *opus signinum* decorados con motivos geométricos y fitomorfos que reproducen con absoluta fidelidad los motivos habituales en Roma y las ciudades campanas e incluso introducen epígrafes con fórmulas salutorias y dedificaciones de carácter religioso, textos que constituyen los más antiguos ejemplos del uso del latín entre la comunidad surestina (Ramallo, 2001). Aunque peor definidos por su mayor fragilidad, pinturas del Primer Estilo pompeyano (Fernández, 2009, 93 ss) corroboran la participación de artesanos o talleres procedentes de Italia en el primer proceso de transformación urbana. No obstante, la introducción de nuevos programas decorativos forma parte de una más amplia e intensa actividad edilicia, donde las ricas viviendas de tipo itálico, adecuadas a veces a los desniveles del terreno, reemplazan a las viejas construcciones, en parte heredadas de la fase anterior o levantadas ex novo: la llamada casa de los delfines, por el motivo que distingue al pavimento de *signinum* del *tablinum*, que se articula en torno a un atrio central tapizado con la misma técnica (Fig. 2), o los restos de una vivienda de finales del siglo II-siglo I a.C. en la cresta más occidental del Cerro de la Concepción, en parte bajo la iglesia de Santa María la Vieja, destruida para la construcción de los accesos a los sectores más elevados del graderío del teatro, son algunos de los testimonios más completos. Precisamente, en la última centuria antes del cambio de Era la ciudad adquiere de nuevo protagonismo en las fuentes escritas. Primero en el marco del conflicto sertoriano y más tarde, en el de la Guerra Civil entre César y Pompeyo. En estrecha relación con este último episodio, que marca el final de la República romana, se imbrica el problema de la promoción jurídica de la ciudad, uno de los temas más debatidos por la investigación histórica.



Fig. 2. Triclinium pavimentado de *opus signinum* de la Casa de los Delfines. (Foto: M. J. Madrid).

El problema de la promoción jurídica

Su carácter de colonia de pleno derecho es transmitido por Plinio (NH, III, 4, 19), se recuerda en ciertas inscripciones de la segunda década antes del cambio de Era y aparece reflejado con regularidad en las acuñaciones locales a partir de época de Tiberio. La posible estancia de César entre sus muros, según nos cuenta Nicolás de Damasco (XII, 26), ha sido considerada un argumento para atribuir al dictador la instauración colonial –o al menos el proyecto– así como el apelativo de *lulia* que presenta en su denominación completa, que tradicionalmente se ha asociado a fundaciones cesarianas o de sus partidarios anteriores al año 27 a.C. (Galsterer, 1971, 29-30, nota 31). Sin embargo, la cronología de mediados o los últimos años de la década de los cuarenta ha tropezado con la seriación de las emisiones cívicas, establecidas a partir de un elevado número de monetales –siempre Ilviros quinquenales–, que ordenados desde la acuñación más reciente, fechada en época de Calígula, y en intervalos de cinco años remontaban sus inicios, y en consecuencia la fecha de promoción, al menos, hasta mediados del siglo I a.C. (Llorens, 2002; RPC, 1992, 90-92).

Una inscripción descubierta en 2005 al realizar la cimentación del Museo del Teatro, al pie del Cerro de la Concepción y muy cerca de donde se supone que estaban las instalaciones portuarias, aporta nueva información sobre el papel desempeñado por Pompeyo Magno, o más bien alguna persona con él vinculado, en la dotación de las infraestructuras básicas al tiempo que añade nuevos argumentos para vincular al general con la transformación jurídica de la ciudad (Fig. 3). Otro bloque de caliza gris, hallado en 2007 en una



Fig. 3. Borde de *lacus* con inscripción reutilizado en el pozo del patio interior del Museo del Teatro Romano de Cartagena.

intervención de urgencia en la Plaza Roldán, al pie del Monte Sacro, conserva parte de una inscripción similar que ayuda a completar la lectura de la primera. No hay que olvidar que construcción de murallas y aprovisionamiento hídrico constituyen las primeras preocupaciones tras la promoción jurídica de una ciudad. La inscripción, grabada sobre la cara frontal del brocal triangular de un *lacus* rectangular, alude a la conducción de aguas a la ciudad y la construcción de fuentes públicas (*lacus*) probablemente asociadas a la instalación, *aquam adducendam laqusq(ue) faciendos*. Es curioso destacar como muy cerca del lugar del hallazgo y en el mismo solar donde se produjo, hay una surgencia que brota sin cesar. En el plano de Dávalos fechado en el año 1541 aparece reflejada por primera vez la existencia de una fuente en este sector de la ciudad y a finales de ese mismo siglo Fray J. Hurtado describe en ese mismo punto la existencia de una fuente “que sirve a la ciudad que está junto a la plaza, a manera de pozo, aunque tan somera, que se alcanza con la mano, y tan salada, que los que no están en costumbre de beberla la beben dificultosamente; pero sana y que nunca se corrompe por la mar, ni se agota, aunque hagan muchas aguadas los navíos” (Colao, 1969, 44). Por otra parte, no hay datos que permitan sugerir una posible reutilización del brocal con la inscripción en época medieval, aunque la coincidencia no deja de ser significativa.

En general, hay pocas evidencias de la construcción de acueductos en época republicana, más allá de las primeras conducciones destinadas a alimentar a la *Urbs* (*Aqua Appia* (312 a.C.), *Aqua Anio* (272 a.C.) y *Aqua Marcia* (144 a.C.), a las que se añadiría en el 125 a.C. el *Aqua Tepula* (Frontino, V-VIII; Malissard, 1994; Brunn, 1991; Trevor Hodge, 1992). Fuera de Roma, uno de los testimonios más antiguos corresponde al acueducto de *Potentia* levantado en el 174 a.C. por el censor *Q. Fulvius Flaccus... ipsorum pe-*

cunia ... et Potentiae etiam aquam adducendam (Tito Livio, XLI, 27, 10-11). En una primera fase, centrada en las últimas décadas de la República, son los magistrados romanos en las colonias o las autoridades locales –duunviros/quattuorviros y/o ediles– los que acometen, junto a la erección de murallas y pavimentación de calles, este tipo de infraestructuras, siempre por prescripción o encargo del senado local, tal y como vemos en un epígrafe de *Trebula Baliniensis* (AE 1956, 145 y CIL X, 4561). No obstante, ya desde época augustea, coincidiendo con la multiplicación de este tipo de construcciones en el ámbito provincial, a la financiación pública se añade la participación de particulares, con la previa autorización del *ordo* local, tal y como vemos en la ciudad de *Sestinum* (Corbier, 1984; Jouffroy, 1983, 70) e incluso también, aunque de forma más excepcional, del propio emperador o de la casa imperial. En un epígrafe de Fornia, los magistrados de Alba Fucens se preocuparon de la conducción de aguas y la financiaron con su dinero (Devijver - Wouterghen, 1985, 163-180). Estos mismos personajes recuerdan su actividad evergética en otro texto, donde se incluyen además otros trabajos realizados de *sua pecunia* en el teatro de Alba Fucens (Devijver - Wouterghen, 1985, 163-180), ciudad abastecida por el acueducto mencionado en la primera inscripción. En este sentido, es fundamental para conocer los problemas de la gestión del agua y las funciones de los magistrados y senado local el edicto de *Venafrum* (CIL, X, 4842 = ILS 5742) emitido por Augusto entre el 18 y el 11 a. C. (Bodon, Riera, y Zanovello, 1994, 130-133; Rodríguez, 1988). En otros casos, se ha sugerido la participación directa de la casa imperial en infraestructuras hidráulicas ejecutadas fuera de la propia Roma, hecho atestiguado de forma más explícita en la misma Italia, donde en la construcción de los acueductos de *Venafrum*, Brixia y Serino se ha querido ver la mano del emperador (Melchor 2004, 39). En Córdoba, por ejemplo, se atribuye la financiación del acueducto a Augusto (Ventura, 1996, 23), y a este mismo momento se han asignado otros acueductos como los de Cádiz, Tarragona, Sexi e Itálica, aunque en este caso promotor y cronología son más controvertidas. En cualquier caso, parece existir una diferencia entre la época tardorrepublicana, cuando las grandes obras públicas son financiadas por los propios municipios y ejecutadas a través de los magistrados, y la época imperial, en que la contribución de particulares se hace cada vez más frecuente, reservándose incluso determinadas familias las intervenciones de ciertas obras de carácter estratégico, en un intento de emulación –*imitatio principis*– de la actividad imperial (Zaccaria, 1990, 134); a este respecto hay que recordar las recomendaciones del propio Augusto quien exhortaba a los otros ciudadanos que ocupaban cargos preeminentes para que cada uno, según sus posibilidades, contribuyera al ornato de Roma –siguiendo su modelo– construyendo

nuevos monumentos o restaurando y embelleciendo los antiguos (Suetonio, *Aug.*, 30,1). Uno de los ejemplos más significativos por su cronología precoz es el de Volsini, donde los hermanos Seii, *curatores aquae*, dedicaron a *Fons* y *Tellus* una fontana, ninfeo o altar situada en la desembocadura de un acueducto con el dinero obtenido de una colecta pública, aunque del texto no se puede deducir si estos mismos personajes participaron en la obra del acueducto o conducto mismo. (Corbier, 1983, 719-756).

En el caso de Carthago Nova, la existencia de un acueducto, el origen de la captación de las aguas, el trazado y el punto de llegada –*castellum aquae*– han sido temas debatidos en la historiografía arqueológica de Cartagena, debido a la ambigüedad y escasez de los documentos que podían aludir a una obra de estas características (Egea, 2002, 17-19). Cascales (1598), al referirse al paraje de los “antiguones”, donde se alzan los restos del anfiteatro, situado en la ladera oriental del Cerro de la Concepción, afirma haber visto a finales del siglo XVI los restos de “un costosísimo acueducto desbaratado, que venía por él encañada el agua a la ciudad desde la fuente de Cubas”. A estos mismos restos parece aludir una referencia de Jaime López de Zuñiga, recogida por Lumières (1796,109) y transcrita por González Simancas (1905-1907, 228) en los siguientes términos: “En el Itinerario de Alcalá á Roma, que Jayme Lopez de Zúñiga dirigió á su hermano Juan, y publicó Andrés Escoto, hace memoria de este monumento”. “Al levante de esta (Cartagena), escribe, vimos un teatro enteramente destruido, y hallamos al poniente los vestigios de un dilatadísimo acueducto, y también vimos al oriente, á distancia de una milla, sepulcros de los Romanos, que formaban como unas torrecillas, en forma de pirámides, de las que todavía se advierte una entera, fabricadas de piedras blancas y negras, obra de sillería, en cuyo remate se guardaban las cenizas de los muertos”. Respecto al acueducto señalado por otros autores, el mismo González Simancas añade (226): “Nada resta del acueducto y del muelle antiguo citados por Gerónimo Hurtado en 1584 (Ms. de la Bib. de la R. Acad. de la Hist., t. VII de la Bib. de don Luis Salazar, fs. 306 a 312), quizá representado aquel en una lámina dibujada (fs.) de la colección Vargas Ponce (Ms. de la misma Bib. est. 20, gr. 1, n. 9), en la que un puente de poca elevación, defendido por dos torres, una de ellas en el centro, está situado junto al puerto en forma tal que parece unir las dos cercanas orillas del canal de comunicación que había entre aquel y el lago interior del Almajal, precisamente el único obstáculo que tenía que salvar la cañería conductora de las aguas desde la fuente de Cubas hasta el recinto de la plaza, según las antiguas descripciones de ese monumento, del cual todavía se conservaban las ruinas en el siglo XVIII”. Precisamente, unos pocos años antes de la obra del erudito murciano, preceptor de humanidades

en la ciudad portuaria entre 1597 y 1601, el fraile G. Hurtado señalaba ya la existencia de dos importantes fuentes de agua potable en los alrededores de la ciudad, la ya mencionada de Fuente de Cubas, situada una milla al norte del casco urbano, en dirección a Murcia, que “sirve para lavar en ella la ropa de lienzo de los vecinos de la ciudad y regar una huerta no muy grande que tiene a esta parte” y la segunda, conocida como Fuente de San Juan, situada a la misma distancia pero al este, cuya agua era “más dulce”. (Colao, 1969, 43). Sobre esta última hay una referencia, recogida por Mediavilla (1929, 11-12) donde se afirma que según consta en documentos municipales, fue cedida a los frailes ermitaños de la Orden de San Agustín en Mayo de 1294 por el rey Alfonso X, conociéndose en estos momentos como la Fuente Santa.

Precisamente, en torno a este punto donde se ubica tradicionalmente la Fuente de San Juan, las prospecciones realizadas por un equipo del Museo Arqueológico Municipal de Cartagena (Pérez-Martín, 2002, 753-763) permitieron situar, en el entorno de un pequeño *sacellum* consagrado a Júpiter Stator, tres manantiales, al menos en parte asociados a construcciones hidráulicas -canalizaciones y muros- de morfología y cronología indeterminada, aunque muy probablemente y en su mayor parte modernas, así como cerámicas romanas de cronología tardorrepublicana y, en menor medida, del siglo I d.C. Por otra parte, son numerosos los documentos conservados en el Archivo Municipal de Cartagena que aluden a estas aguas y a su uso para el abastecimiento de la ciudad desde al menos época medieval (Martín, Roldán y Pérez, 1996, nota 2) y, a pesar de que no se han definido con claridad estructuras hidráulicas de época romana directamente relacionadas con las fuentes, su utilización como uno de los puntos de captación de las aguas (*caput aquae*) destinadas al abastecimiento de la *Carthago Nova* romana parece más que probable. A las dos fuentes mencionadas, situadas al septentrión y levante de la ciudad, añade el clérigo otra más, emplazada a poniente y algo más alejada, desde donde el corregidor Jorge Manrique condujo el agua al interior de la población en 1582, dotando con ella de “muchos caños de agua a todas las plazas y lugares públicos y los monasterios” (Ref. en Colao, 1969, 44). Sin embargo, y a pesar de estas referencias, hasta la fecha no existen testimonios arqueológicos fidedignos, bien en forma de canalizaciones o como restos de *arcuationes* que se puedan vincular con obras de este tipo. Las cimentaciones de cuatro basamentos de mampostería de forma rectangular y dimensiones parecidas –aunque no iguales– alineados en dirección NW-SE hallados en la Alameda de San Antón, en una franja de tierra emergida al borde del almarjal que aislaba la ciudad romana por el norte, se han relacionado con los pilares de un posible acueducto, que captaría las aguas al norte de la ciudad. Sin embargo, la distancia

irregular entre los zócalos —aún incluso considerando la desaparición total de alguno de los intermedios— y la ausencia de contexto arqueológico claro impiden caracterizar de forma inequívoca los restos, aunque su datación en época romana parece fuera de dudas, a juzgar por la deposición estratigráfica superpuesta (Martínez Andreu, 1999, 239-244; Egea, 2002, 18-19).

Por otra parte, tradicionalmente se han asociado a un acueducto los arcos con filtros mencionados en una inscripción que se conserva en dos trozos en el MAMC, pero cuya ubicación original se desconoce, con el texto fragmentado [-----]inus q(uaestor) pro pr(raetor) [---]/ [for]nices cola ante aedem e[x ---] (Abascal - Ramallo, 1997, n. 29, lám. 35 y 36). La fragmentación del texto que se desarrollaría, probablemente, sobre una serie de bloques contiguos, distribuido en dos líneas, comienza por la identificación del personaje que dona la obra. Las magistraturas representadas impiden reconocer a un individuo local, ya que estas son sólo desempeñadas por miembros de la clase senatorial. Del nombre del individuo sólo se han conservado las cuatro últimas letras del final del *cognomen*, lo que permite múltiples combinaciones; *Saturinus*, *Caninus*, *Calvinus*, *Albinus* son algunos *cognomina* empleados por senadores romanos de finales de la República que detentaron distintas magistraturas en Hispania; incluso algunos de ellos los encontramos entre los miembros de la elite local de Carthago Nova. No obstante, la doble condición de *quaestor* y *propraetor* solo se da, entre los personajes desplazados a la Península Ibérica que conocemos por las fuentes escritas o la epigrafía, en Q. *Cassius Longinus*, *questor* bajo Pompeyo hacia el 52 a.C. y *propraetor* en 49-47 a.C., al parecer aliado con el bando cesariano (Amela, 2002-2003, 123-130). Sin embargo, la información literaria no permite establecer una vinculación del personaje con Cartagena e incluso la trayectoria desarrollada durante su mandato, a juzgar por las mismas fuentes, parecería descartar una actuación evergética como la recordada en el epígrafe de *Carthago Nova*, si bien recientemente se ha defendido esta posibilidad (Díaz, 2008, 104). Por el contrario, una relación más directa con la ciudad muestra M. *Minatius Sabinus* que fue lugarteniente de Gn. Pompeyo hijo y *proquaestor* en Hispania en el año 46/45 a.C., acuñando moneda de plata con el retrato de Pompeyo padre en el anverso y diversas representaciones alegóricas a los triunfos del general en el reverso (Campo, 1973, 61). En una de las emisiones, que se supone acuñada en la ciudad portuaria, se ha querido ver representada una alegoría de la propia Carthago Nova en la figura femenina torreada que marcha sobre las armas caídas de los guerreros hacia el general victorioso tras el cual aparece representada la proa de una embarcación o un monstruo marino (RRC 470; García-Bellido, 2006, 252-253). Sin embargo, y a diferencia de lo que sucede con el personaje anterior, no podemos afirmar que

éste desempeñara las magistraturas enumeradas en el epígrafe.

Es opinión mayoritaria de la investigación reconocer los arcos y filtros situados ante el templo como parte de un acueducto, si bien recientemente se han relacionado, en una sugerente hipótesis, con instalaciones hídricas de carácter cultural vinculadas tal vez al templo de Esculapio, de cuyo arquitrabe formarían parte los bloques inscritos (Díaz, 2008, 105). El problema, si aceptamos la primera interpretación, estriba en determinar la procedencia y recorrido de tal conducción, ya que con la información que existe sobre estos bloques no se puede deducir nada del emplazamiento original de dichos accesorios. La ubicación *ante aedem* es poco indicativa, al margen de que aún es poco lo que en el plano arqueológico conocemos con certeza de la ubicación en el interior de la ciudad de los edificios de carácter religioso; no obstante, el valor topográfico del término debía ser suficientemente explícito para los habitantes de la ciudad, por lo que hay que considerar la posibilidad de que aludiera a alguno de los templos más importantes, quizás emplazado en el Cerro de la Concepción, donde según Polibio (X. 10, 1) se levantaba el templo de Esculapio, o bien en el Cerro del Molinete, donde también hemos reconocido la cimentación de un importante edificio de carácter religioso fechado en época republicana. Koch, (1993, 191-242, esp. 240, n. 201,) restituyó *ante aedem d[ivi Augusti]*, lo que parece muy improbable dada la cronología de la inscripción.

Por otra parte, algunos autores han relacionado estos sillares con los restos de acueducto vistos por Cascales, e incluso han llegado a señalar, sin fundamento, una ubicación original del epígrafe junto al arranque de este, supuestamente situado en la Fuente de Cubas. Según Fernández Villamarzo (1905, 293) “es solo una pequeña parte de una gran inscripción; en tiempos de Cascales estaba entre los restos del acueducto que conducía las aguas a Cartagena desde la Fuente de Cubas; tal vez se refiere a alguna reconstrucción hecha en este en los tiempos del *Propraetor* a quien alude la inscripción y el cual fue Edil también”. Respecto a estos filtros, Plinio (NH. XXXVI, 52) habla de “cisternas dobles (*geminas*) acopladas de manera que las impurezas se depositan en la primera y que, por un filtro (*colum*), el agua llegue pura a la siguiente”, aunque este significado es difícil de aplicar a nuestro texto. En cualquier caso, y al margen de los detalles y problemática de caracterización de las obras mencionadas, la inscripción redundante en la participación de miembros de la clase senatorial en el programa de obras públicas de *Carthago Nova*.

Por último, también se ha relacionado con la conmemoración de obras de conducción de aguas el tipo monetario empleado en una acuñación cívica firmada por Hiberus (RPC, 160; Llorens, 1994, 57-59: emisión

IX) con cabeza masculina tirando agua por la boca y leyenda HIBERVS II VIR QVIQ. en el anverso y C. LVCI P F II VI QVIN en el reverso. Tal vez se trata del mismo Q. *Varius Hiberus* que como *praefectus* de M. Agrippa signa, junto a L. *Bennius*, una emisión posterior. Para Beltrán (1948-1949, 158), quien dató la acuñación en el año 7 a.C. en función del paralelismo con otras emisiones similares, se trataría de un acueducto; sin embargo no hay ningún argumento que refrende tal suposición -aunque es una opinión muy generalizada relacionar estos tipos con obras de carácter hidráulico- y la datación sugerida, 19/18 a.C., impide su correlación con nuestra inscripción. Incluso la cronología propuesta por Llorens, 19/18 a.C., es muy moderna para que se trate de la obra mencionada en el texto, aunque si podría aludir, en todo caso, a una restauración (Llorens, 2002, 69).

Junto a la conducción de aguas, la nueva inscripción menciona también la construcción de depósitos terminales o fontanas (*lacus*) destinados a facilitar su distribución en el interior de la ciudad. Poco se puede decir de las características de las fuentes mencionadas en la inscripción. El término *lacus* se emplea, generalmente, para designar la fuente pública de pilón (Frontino, LXXXVII, 5) -incluso sólo el receptáculo de recogida de aguas (Gros, 1993, 418)-, frente al término *salientes* que suele definir el surtidor o la fuente ornamental exenta y de proyección vertical (Del Chicca, 1997, 231-253), de donde brota el agua a presión, siendo uno de los ejemplos más famosos la *Meta Sudans* en Roma (EAA, s. v. Ninfei e fontane, (S. Meschini), vol. V, 508), mientras que el *castellum* define el depósito terminal del acueducto, generalmente ubicado en un punto dominante de la ciudad (Frontino, III, 2: *castella publica*, cfr. CIL V, 1019; Vitruvio, VIII, 7). Precisamente, algunos autores han relacionado una inscripción hallada en 1926 en las obras de urbanización del castillo de la Concepción (Abascal - Ramallo, 1997, n. 33) con una dedicación al *G[e]nio castelli* con un posible *castellum aquae* ubicado en el interior de la ciudad y aunque no existen argumentos suficientes para esta suposición, bien es cierto que conocemos otras advocaciones relacionadas con el Genio de los acueductos (ILAfr, 440 *Genio Aquar(um) Traian(arum) M. Ulpius Aug. lib. Menophoon adiutor Licini Maximi et Felicioris proc. Augusti votum solvit*) que permiten no descartar de forma categórica dicha propuesta.

Esta diferenciación se establece en un pasaje de Plinio (NH, XXXVI, 121) donde se recuerda que Agrippa construyó en Roma y en un sólo año 700 *lacus*, 500 *salientes* y 130 *castella*, sobre los que colocó 300 estatuas de bronce o mármol y 400 columnas de mármol, alcanzando algunas de ellas una gran monumentalidad y añadiendo un nuevo acueducto -el *Aqua Virgo*- a los cuatro ya existentes. Muy pronto estas fontanas públicas se convirtieron en piezas esenciales

del aparato ornamental de las ciudades romanas, adquiriendo cada vez más una mayor monumentalidad. Era frecuente que la llegada del acueducto a la ciudad fuera acompañada de la construcción de fuentes monumentales; sabemos por ejemplo que Claudio, con motivo de la construcción del *aqua Claudia* con el *Anio novus* hizo construir *plurimos et ornatissimos lacus* (Ghiotto, 1999, 73). No obstante, el aspecto más frecuente debió ser el de pilones rectangulares realizados con gruesas lastras de piedra, adosados a paredes en uno de sus frentes, desde donde brotaban los caños, en forma de mascarones antropomorfos o zoomorfos, realizados en bronce o mármol; en otros casos pudieron ser fuentes exentas con el surtidor en uno de sus lados. Pompeya y Ostia procuran un amplio repertorio con los tipos más usuales (Neuerburg, 1965; Letzner, 1990); de igual manera, en Hispania, las fuentes documentadas en *Italica* o *Corduba*, pese a que se conservan prácticamente a nivel de cimentación, parecen responder a este mismo esquema (Luzón - Mañas, 2007; Ventura, 1996).

El aspecto más monumental de estas piezas del mobiliario urbano se conmemora en inscripciones como la de Córdoba, donde las fuentes de piedra -*lacus siliceos*- erigidas por el edil y duunvir L. Cornelius en época augustea o primo tiberiana y vinculadas al acueducto, estaban adornadas con mascarones de bronce -*effigies aheneas*- (Ventura, 1993, 25). Un epígrafe de Santisteban del Puerto recuerda también la construcción de fuentes con sus adornos -*lacu[bu]s cum suis ornamentis*-, aunque sin especificar su naturaleza (CIL II, 3240 = ILS 5764. Vid. también CILA, Jaén, 245).

En Astigi un duunvir y praefecto de cognomen *Longinus* dió 10 fuentes *cum aeramentis*, acto recordado en una placa de mármol blanco (CIL II, 1478 Cfr. Mayer, 1996, 110.), mientras que en la inscripción de Lora del Río la donación *ex testamento*, se concreta en una fuente con los surtidores de bronce (CIL II, 1071 = CILA II, 208: *ex testamento / Saturnini Rufi f(i)lii. / Sergia Salvia lib(erta). / et heres / lacum et aeramenta / f(aciendum) c(uravit)*. Cfr., Mayer, 1996, 113); en Leptis Magna encontramos un *lacus marmoribus et columnis itemque Cu[p]idiniibus [exorna]tus*, mientras que otro texto de Sabratha menciona la construcción de XII *lacus* adornados de *crustis et statuis marmoreis* (AE, 1925, 103; IRT, 117; Ghiotto, 74: *aquam privata pecunia induxit item lacus n(umero) XII exstru/xit eosdemque crustis et statuis marmoreis excoluit*). En otro epígrafe del Cortijo de Casablanca, a la construcción de la fuente (*lacus*) se añaden las cañerías (*fistulae*) y una arqueta de bronce (*arculam aeneam*) (CILA, Jaén, n. 106). No obstante, algunos autores identifican también con el mismo término de *lacus* el depósito terminal del acueducto situado a la entrada del agua en la ciudad (Melchor, 2004, 42).

De forma excepcional, el borde del *lacus* se halla recorrido por una inscripción, tal y como vemos en Cartagena, o en Pompeya, donde una pila de mármol de 115 x 175 x 75 cm, adornada con un bajo-relieve e inscrita sobre el borde y el frente, se ha interpretado como parte de una fuente (Di Stefano, 1987, 106, n. 207); no obstante, es quizás más frecuente la ubicación del epígrafe conmemorativo sobre la lastra vertical situada sobre uno de los lados de donde brota el caño; las fuentes de Córdoba y Sepino nos procuran dos buenos ejemplos de esta variante. En Sepino, la lastra muestra un bajo-relieve con un grifo y la inscripción con el texto *C(aius) Ennius C(ai) f(ilius) Marsus / L(ucius) Ennius C(ai) f(ilius) Gallus / lacus s(ua) p(ecunia) f(aciendum) c(uraverunt)* (Gaglioti, 1973). También el labio de bañeras lustrales y de *labri* circulares sirve de soporte para inscripciones conmemorativas realizadas a veces con letras de bronce. Uno de los ejemplares más significativos es el *labrum* de las termas del foro de Pompeya (Vid. para otros epígrafes sobre este tipo de soporte, en Di Stefano, 1987, 106, nota 208).

El problema se plantea a la hora de determinar el nombre del promotor de estas obras públicas, por otra parte claramente relacionado con el propio Pompeyo Magno, cuyo *cognomen* se identifica con claridad en uno de los tramos conservados de la inscripción, junto al título de *imperator*, que se intuye en el mismo fragmento por el arranque de la vocal, y una reiteración, expresada en el vocablo *iterum* que se puede leer en otro fragmento angular del epígrafe. La fragmentación de la pieza y, en consecuencia, la pérdida de una gran parte de la inscripción, da pie a varias hipótesis y propuestas. No obstante, la aparición de la aclamación imperial y la posible reiteración de la misma o de alguna otra magistratura restringe las posibilidades. En este sentido, solo el gran general fue aclamado con el *triumphus* más de una vez, mientras que detentó el consulado en tres ocasiones (70, 55 y 52 a.C.); por lo que tanto la combinación de los dos términos de forma directa –*imperator iterum*– como la hipotética introducción de la magistratura del consulado –pérdida en la parte conservada de la inscripción – asociada a la reiteración, encajarían bien con su carrera política. No así con la de sus dos hijos que, si bien muestran en las emisiones monetales en mismo *cognomen* que su padre y el título *imperator*, que en el caso del hermano mayor aparece también inscrito sobre *glandes* de plomo (Díaz, 2005, 227 y 234), no fueron aclamados por segunda vez, aunque una emisión de Sicilia del menor de los hijos sí parece indicar esta distinción, y en cuanto al consulado, sólo lo fue en el año 35 a.C. En consecuencia, parece una hipótesis atractiva contemplar en la primera parte de la inscripción un posible *legatus pro praetore*. En la propia Cartagena, conocemos a [-] *Herius Hispa*[-] (Abascal-Ramallo, 1997, n. 47) que desempeñó este cargo, probablemente du-

rante el gobierno de las provincias Hispanas por Pompeyo Magno (Koch, 1989). No obstante, es imposible –aunque sugerente– establecer relación alguna de dicho personaje con la inscripción del *lacus*, si bien la redacción en nominativo del texto parece aludir a la realización de un acto evergético (Díaz, 2008, 102). Probablemente, una acción de este tipo debía recordar la inscripción de *M. Calpurnius Bibulus*, labrada sobre un sillar rectangular, donde se ha querido reconocer al cónsul del año 59 a.C. que fue gobernador en Siria en el año 51 a.C. y comandante de la flota pompeyana en el Adriático entre los años 49 y 48 a.C. La paleografía del texto y las interpunciones cuadradas son muy parecidas a las del epígrafe del *lacus* y la expresión en nominativo, como en el epígrafe anterior, refuerza la conmemoración de una actividad evergética del personaje representado, que tradicionalmente se ha relacionado con la construcción de la muralla, aunque sin argumentos concluyentes.

En cualquier caso, todos estos epígrafes corroboran una importante actividad edilicia, relacionada sobre todo con la dotación de infraestructuras básicas para el desarrollo de la ciudad, una actividad que muy probablemente hay que poner en relación con la promoción jurídica por parte del propio Pompeyo Magno, que se habría producido hacia el año 54 a.C.

Por otra parte, es muy significativo, el deseo de borrar el nombre de Pompeyo que parece intuirse en la inscripción de Cartagena por la existencia de una serie de fisuras intencionadas de trazo oblicuo realizadas con cincel sobre el nombre del general. La desaparición intencionada del nombre del general se observa también en Tarragona donde una placa con dedicatoria se vuelve a grabar y se coloca por la cara opuesta ocultando el texto más antiguo. Desconocemos cuando se produce esta especie de *damnatio memoriae* a nivel local, si es antes de la visita de César o tras la derrota definitiva de los pompeyanos. En cualquier caso es un claro reflejo de la adaptación de la ciudad a la nueva situación política. En este sentido, en las dos últimas décadas del siglo I a.C., la ciudad y más concretamente sus élites se vuelcan en homenajes hacia la familia imperial y su círculo más inmediato con los patronazgos de Agripa, Tiberio, antes de ser emperador, P. Silio y de Iuba II, así como con la concesión del *Ilvirato* quinquenal al propio Agripa y a Augusto. Pocos años después el teatro, el edificio más emblemático de la nueva ciudad, se convierte en un excepcional marco arquitectónico para la exaltación de los dos jóvenes Caio y Lucio, destinados a la sucesión de su padre adoptivo y abuelo. Paradójicamente, en este período no aparece mencionado en las acuñaciones el nombre de la colonia, que se incorporará de forma regular a finales del principado de Augusto o en los primeros años de Tiberio en la emisión con templo tetrástilo en el anverso y cuadrígras en el reverso (PRC 174-178). Durante todos estos años, hay

un intento exacerbado de conquistar la confianza de Augusto mediante distintos homenajes que se plasman sobre todo en la erección de imágenes por algunas de las familias más influyentes de la ciudad en los principales espacios públicos; tal vez con estas muestras de adulación hacia la *domus augusta* se querían borrar las dudas de fidelidad suscitadas por un turbio pasado pompeyano, aunque no hay que descartar que todos estos homenajes correspondan a *homines novi*, o los nuevos colonos, instalados en la ciudad tras el final de la Guerra Civil, deseosos de granjearse el favor del *princeps* o simplemente como señal de agradecimiento. En este sentido, es interesante señalar la ausencia de las dos familias que erigen monumentos conmemorativos en el teatro: los *Lunii* y *Postumii*, entre los inmigrantes itálicos que firman los galápagos de plomo de finales del siglo II a.C. y comienzos de la centuria siguiente.

En definitiva, los nuevos epígrafes vienen a reforzar el papel desempeñado por Pompeyo Magno y los pompeyanos en el desarrollo histórico de *Carthago Nova* y en la construcción de sus infraestructuras básicas, seguramente al amparo y como consecuencia de una promoción jurídica otorgada por el propio general. Sin duda, tanto en la concepción proyectual de las obras hidráulicas como en su ejecución debieron participar ingenieros militares y soldados acantonados en la ciudad o su entorno especialmente durante los meses de otoño e invierno (Blanc, 1984, 727-737).

En estrecha relación con las obras de aprovisionamiento hídrico debe estar la construcción o reconstrucción de la muralla. Al margen de la ya mencionada inscripción de *Calpurnius Bibulus*, es muy significativo otro epígrafe monumental grabado en varios bloques de piedra caliza que conmemora la erección desde los cimientos de torres, una puerta y un lienzo del muro (Abascal – Ramallo, 1997, n. 8; Díaz, 2008, C. 24). La interpretación es controvertida. Se conserva parte de los nombres de tres individuos (*C. Pr[-]*, *L. Fabius*, *[Ver]gilius* y hay que suponer un cuarto al comienzo de la inscripción; por el contrario, nada se puede afirmar de las magistraturas detentadas por los individuos representados. Se ha propuesto reconocer a los cuatro magistrados ordinarios, duunviros, los dos primeros y ediles los otros dos (Díaz, 2008, 227, nota 9) y también se han querido ver en los dos primeros a los magistrados anuales introducidos en el epígrafe como referencia cronológica (Abascal-Ramallo, 1997, 105); no obstante no hay que perder de vista otra controvertida inscripción de cronología similar o un poco más antigua que conmemora la colocación de una columna dedicada al *Genio oppidi* (Abascal – Ramallo, 1997, n. 34) por cuatro personajes que han sido interpretados como *quattuorviri* encargados del gobierno de la ciudad con anterioridad a la promoción colonial (Hübner, 1899, col. 1625), pero también como los *magistri* de un *collegium* (Marín, 1988, 60). La fragmentación de

la inscripción y su cronología, contemporánea, probablemente, de las inscripciones de los *Iacus*, no permite descartar ninguna posibilidad.

La promoción jurídica del núcleo urbano implica también a corto plazo un amplio proyecto de renovación urbana que comienza con la implantación de una nueva trama viaria, y termina por dotar a la ciudad de un completo conjunto de edificios y equipamientos destinados a satisfacer las necesidades de carácter religioso, político y lúdico que requería una población que se convertirá muy pronto en la capital del más extenso convento jurídico de Hispania, donde, según Plinio (NH, III, 4, 25) acudían a dirimir sus pleitos sesenta y cinco pueblos sin contar los habitantes de las islas. Los nuevos ejes estradales, pavimentados ahora con grandes losas poligonales, y una anchura que varía entre los 4,5 y los 6 m, se superponen en parte a la vieja malla púnico-republicana, colmatada con rellenos constructivos y de nivelación de gran potencia, extendiéndose también hasta cubrir la totalidad del espacio intramuros susceptible de urbanización, aún cuando las manzanas más alejadas, como las más cercanas al viejo encintado púnico, parece que no llegaron a edificarse. En estos niveles, bien atestiguados en la calle del Duque nº 25 y 33, bajo la calzada romana de la plaza de San Ginés y en C/ Cuatro Santos nº 40 y nº 17, se observa en cuanto al registro cerámico una importante reducción de la cerámica campaniense A que, por ejemplo, bajo la calzada romana de la Plaza San Ginés se reduce porcentualmente a un 27,25 %, mientras que las producciones dominantes pertenecen a los talleres de la campaniense B, que alcanzan un 45,45 %. Por el contrario, en el depósito de calle del Duque 33 el cien por cien de los materiales corresponde a los productos de la B calena. Es muy significativa, en todos los casos, la ausencia de terra sigillata itálica, lo que permite concretar la datación de estos estratos de abandono y nivelación subyacentes a los enlosados de las calzadas, en torno a los años 50/30 a.C, cronología que de nuevo nos remite al proceso de renovación urbana impulsado por los magistrados locales tras la promoción jurídica.

Aunque se manifiesta una tendencia a la regularidad, la topografía accidentada del interior de la ciudad, condicionada por las laderas de las cinco colinas, e incluso también las estructuras precedentes, imponen ciertos condicionantes que impiden la aplicación de una rejilla ortogonal de dimensiones regulares. De manera que se llegan a marcar dos sectores diferenciados por un eje noroeste-sureste, perpetuado en cierto modo por la línea actual que marcan las calles de la Caridad y Serreta, paradójicamente, un límite que, con un cierto desplazamiento hacia el oeste, fosilizará la muralla del siglo XVI, probablemente heredera del encintado tardorromano y de época bizantina (Ramallo-Vizcaino, 2007), determinando hasta pleno

siglo XVIII un espacio urbanizado reducido a la mitad de la superficie total de la vieja ciudad púnico-romana, extendido entre las colinas del Molinete y de la Concepción (Fig. 4).

La mitad occidental, abocada hacia el puerto, alberga los espacios más representativos de la ciudad, que se articulan en torno al foro, una gran plaza rectangular de c. 85 m de largo por 40 m de ancho, emplazada en el centro del núcleo urbano, justo donde el espacio entre las colinas se ensancha. Probablemente se ordenaba en dos terrazas escalonadas, siguiendo la pendiente de la propia topografía del terreno, la primera junto al capitolio, a 4,64 m sobre el nivel del mar y la segunda a una cota inferior (2,60 m), que se hallaban encuadradas lateralmente por un doble pórtico de columnas (Ramallo, 1989, 84-91; Ruiz Valderas y de Miquel, 2003). La mitad oriental, con divergencia en la orientación de algunos de sus ejes viarios respecto al sector opuesto, en parte debida a la necesidad de adaptar su trazado a las laderas del Monte Sacro más que a cuestiones de desfase cronológico, alberga importantes y extensas residencias de carácter doméstico, como la llamada *domus* de *Salvius*, al pie del Cerro de Despeñaperros (Madrid, 2005) y la *domus* de las *hermae*, levantada en la ladera del Monte Sacro; también en este sector urbano, aunque en una posición periférica se levantaba el anfiteatro, construido en la ladera oriental del Cerro de la Concepción, opuesto al teatro, erigido en la opuesta, dentro del cuadrante suroccidental de la ciudad. Ambos edificios, el primero inaugurado entre los años 5-1 a.C. (Ramallo, 1992) tienen un fácil acceso desde el exterior de la ciudad a través de uno de los decumanos más importantes que, con una dirección noreste-suroeste, pone en comunicación la puerta del istmo con la zona portuaria. Tramos de este eje viario han sido identificados en distintos puntos de la calle Cuatro Santos, Plaza de San Ginés y calle del Duque, lo que permite conocer sus características y trazado que discurre por la falda septentrional del Cerro de la Concepción, superpuesto a un vial de cronología anterior. Otro destacado decumano, registrado en la calle San Diego n. 1-3 con una anchura de entre 5 y 5,50 m y en la Plaza de la Merced (Martínez, 2004, 197), arranca de las Puertas del istmo y discurre en parte oblicuo al anterior hasta alcanzar el área forense donde se desvía para seguir un recorrido paralelo al resto de la trama que define el urbanismo de esta parte de la ciudad. Paralelos a estos ejes, que podemos considerar principales, se marcan otras vías secundarias, documentadas de forma parcial, y entre otros puntos, en solares de las calles San Antonio el Pobre y San Francisco, separadas entre sí por una trecho aproximado de 30 m (= 100 pies), si bien no se puede extrapolar este parámetro a todo el casco urbano. Las diferencias se manifiestan de forma más clara en el espacio existente entre los *cardines*. Así por ejemplo, y en el cuadrante suro-

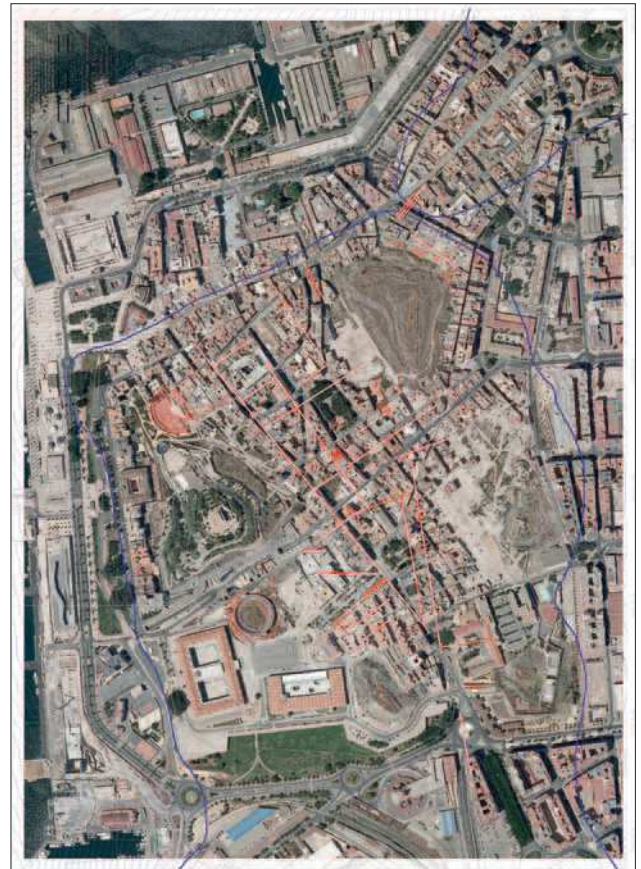


Fig. 4. Restitución aproximada de trazado urbano de Carthago Nova en el siglo I d.C. (Foto base: CARTOMUR).

oriental, que corresponde al espacio entre el decumano principal, el Cerro de Despeñaperros y el anfiteatro, el denominado *cardo* nº 1, identificado en un tramo de 58 m de longitud con una anchura irregular entre 4,30 y 6 m (Fig. 5), se distancia del contiguo, o *cardo* nº 2, que presenta una anchura de entre 4,50 y 6 m, unos 23 m, mientras que el tercero, de 4,80 m de ancho, está a 22 m del tercero. Estas distancias se hallan próximas a la separación existente entre los dos decumanos atestiguados en este sector que es de c. 20, lo que produce unas *insulae* de dimensiones más reducidas que las documentadas en el entorno del foro (Madrid, 2004, 51-54). No obstante, la superficie es aún menor si consideramos la distancia de 16 m que existe entre los *cardines* que flanquean la llamada casa de la Fortuna, excavada junto a la moderna Calle del Duque. Es lícito pensar que en las zonas de contacto entre las dos tramas urbanas se debieron generar manzanas de forma irregular y dimensiones variadas.

Al margen de la trama urbana, es sobre todo el foro, en cuanto a espacio donde convergen y se manifiestan los principales hitos urbanos, el complejo que mejor expresa el dinamismo edilicio y evolución de la ciudad en época imperial. Su ubicación en este sector de la ciudad romana no es accidental sino que responde a una cuidada planificación en la que inter-

vienen varios factores. En primer lugar, aunque son pocos los datos disponibles para los periodos precedentes, las fuentes literarias señalan que tras el asalto a la ciudad en el 209 a. C las tropas romanas, una vez bordeado el estero, se dirigieron rápidamente al ágora cartaginesa, lo que podría indicar la existencia de un área previamente adecuada a los pies del *Arx* que podría haber constituido el antecedente de la plaza pública romana; por otra parte, la propia ubicación, en el valle formado entre los distintos cerros que configuran la topografía de la ciudad, proporcionaba las condiciones más adecuadas para el desarrollo del principal espacio público, *celeberrimus locus*, a lo que se podría añadir su posición respecto a los principales viales de la red urbana y relativamente cerca del área portuaria, tal y como recomienda Vitruvio (I, 7. 1). De este modo, el foro de Carthago Nova se planificó siguiendo la dinámica de muchos foros itálicos, en un área topográficamente fácil de adaptar, en un lugar donde previamente debían existir unos equipamientos públicos anteriores y en una posición dominante respecto a las vías principales de la ciudad y del puerto (Etxebarria, 2008, 41-70).

Con una orientación aproximada Norte-Sur, esto es, con los lados mayores paralelos a la línea de costa y delimitados por *cardines*, presidía el frente septentrional una plataforma de 35 m de anchura, sobreelevada más de dos metros respecto a la primera terraza de la plaza forense, sobre la que se debía levantar el templo de mayor significado político, probablemente el *Capitolium* y a la que se accedía por dos escaleras de doce peldaños y 3,17 m de anchura situadas en los extremos, separadas a su vez por cuatro contrafuertes o basamentos adosados al muro frontal que determinan cinco compartimentos o nichos de función incierta (Roldán y De Miquel, 1999, 45-56; Id.; 2002, 282-285). En el borde meridional, un espacio porticado con cabecera absidal, excavado solo de forma parcial, cerraba la plaza. Materiales de construcción, técnicas edilicias y decoración arquitectónica son muy similares a los empleados en las estructuras del frente opuesto, lo que parece confirmar su contemporaneidad. Así, el paramento de cierre construido con un cuidado *opus quadratum* utiliza sillares de caliza gris en las dos hileras inferiores y de arenisca para el resto del alzado, una combinación que se reproduce igual en los paramentos de sustentación del teatro, y que en cierto modo también se aplica a la columnata interior donde las basas, áticas sin plinto, con escocia de sección cuadrada entre listeles y toros de similar altura y diámetro, están labradas en caliza, mientras que los fustes son de arenisca recubierta por una gruesa capa de estuco pintado de rojo. Coronaban las columnas, que configuran una galería de 2,95 m de anchura, capiteles toscanos labrados en piedra arenisca con ábaco cuadrado, equino de sección en cuarto de círculo prolon-



Fig. 5. Tramo de *cardo* en el Barrio del anfiteatro.

gado en vertical, listel, amplio caveto y sumoscapo. Esta combinación de basa ática con capitel toscano va a ser característica de la arquitectura de finales de la República y comienzos del Imperio en el ámbito provincial; es precisamente en este momento, últimas décadas del siglo I a.C. cuando hay que situar este edificio, en coincidencia con el primer proceso de transformación monumental del espacio forense.

Por otra parte, y en esta ordenación inicial del foro debemos ubicar los ejes viarios que ayudan a establecer sus límites. A un lado, el decumano norte, localizado en la intervención de 1995 (Roldán – de Miquel, 1999, 58) y posteriormente en la calle Adarve, que penetra en la primera terraza al pie del capitolio, y por otra, la calle que delimita el foro por su lado sur, localizada en distintas intervenciones realizadas en la zona, como calle San Francisco nº 8 y en varios solares de la calle San Antonio el Pobre. Más complicado es definir los *cardines* que enmarcarían el foro en este primer momento, si bien algunos hallazgos sugieren que su límite oriental podría haber estado cerrado por el *cardo* localizado en la calle Adarve, que cruzaba con el *decumanus* articulado al pie del capitolio, al que parece adaptarse la curia, construida en el ángulo nororiental de la plaza (Martín, 2006). No obstante, esta calle se vería interrumpida por la construcción en época flavia de un nuevo edificio de carácter monumental, interpretado como la sede co-

legal de los Augustales (Ramallo, 2007), que viene a ocupar la esquina sur-oriental del foro anulando la exedra semicircular del viejo espacio porticado, para reaparecer de nuevo más al sur, una vez traspasados los límites del foro. A este eje viario debe pertenecer un tramo localizado en el inmueble n. 2 de la calle San Antonio el Pobre (San Martín 1985, 131-149). Carecemos de información fiable para definir con claridad los límites del flanco occidental.

Un especial interés en el proceso de evolución del foro tiene la curia, situada en el flanco oriental de la plaza, y en la misma terraza que da acceso al *Capitolium*. Está formada por una gran sala cuadrangular de 9,40 m de lado y una superficie de 88,36 m², con el vano de acceso enmarcado por dos basamentos rectangulares de 1,80 m de longitud y 1,00 m de anchura. El rico pavimento de opus sectile que tapiza la sala interior permite establecer a su vez una división de este espacio en dos sectores: un vestíbulo junto a la puerta, cubierto con un damero bicromo de losetas cuadradas de mármol blanco y caliza gris, y el aula propiamente dicha circundada junto a las paredes por grandes placas de mármol del Cabezo Gordo, que enmarcan un complejo motivo central de carácter geométrico donde se combinan mármoles de diversas procedencias (Soler, 2004, 459ss). Precede a la sala de reuniones un atrio con cuatro columnas centrales de 6,10/6,30 m de longitud y una anchura entre los muros centrales de cimentación de 5,85/5,95 m, si bien la prolongación de los muros laterales del aula determinaría una anchura total de casi 12 m (Fig. 6). La adición de esta extraña pieza arquitectónica solo encuentra parangón en la curia de Sabratha (Balty, 1991, 34-39). Aunque parte de la estructura había sido desmantelada por las construcciones defensivas realizadas en tiempos de Felipe II, se puede restituir un acceso frontal al edificio desde la terraza situada junto al capitolio, que se abriría en el muro de fondo del pórtico de la plaza. La diferencia de cota entre la plaza y la curia, casi un metro, se salvaría por medio de cuatro peldaños que permitirían descender al nivel del atrio desde donde se percibiría en toda su magnitud la sala principal presidada por la monumental estatua del emperador, colocada al fondo en un nicho y en el eje axial del edificio. Pero además del acceso frontal, el atrio parece tener también un segundo paso por el lado sur, como indican las canalizaciones localizadas en el ángulo suroeste del edificio, lo que permite sugerir, a modo de hipótesis, la comunicación con un edificio contiguo, desarrollado en paralelo al flanco oriental de la plaza, que podría corresponder a la basílica, reforzando con este esquema las funciones administrativas y jurídicas del foro, y reproduciendo una asociación curia-basílica que conocemos bien en otros conjunto forenses de la propia Península Ibérica, como los de *Emporiae*, *Bilbilis* y *Segobriga*.



Fig. 6. Vista general de la Curia situada en el ángulo nororiental del Foro.

En este contexto de renovación urbana y dotación de los equipamientos básicos para el funcionamiento cotidiano de la ciudad, se debe situar la construcción de los edificios de espectáculos y de unas termas públicas (Ramallo, 1985), situadas cerca del foro y de la línea de costa, tal y cómo se ha verificado recientemente con las excavaciones de la falda meridional del Molinete (Madrid, Noguera y Velasco, 2009, 90-115), así como la erección de un singular edificio interpretado como un complejo para banquetes triclinares probablemente vinculado a un espacio sacro, cuyos investigadores asocian, aún con reservas, a un *Serapieum*. El edificio de banquetes se articula alrededor de un atrio en orden toscano provincial, con basas áticas sin plinto, fustes lisos y capiteles toscanos, labrados en mármol del Cabezo Gordo, fechado en la segunda mitad del siglo I a. C. (Noguera, Madrid y García, 2009, 120-141).

En conjunto, las características constructivas y articulación de los espacios dispuestos en torno a la plaza forense permiten intuir la existencia de una planificación inicial de la plaza, diseñada probablemente tras la concesión del estatuto colonial a la ciudad, que parece ser remodelada y ampliada en época tardo augustea o primo tiberiana con la creación quizás de una terraza inferior perpendicular al posible capitolio y que a lo largo del siglo I y II se fue ampliando ocupando parte de los viarios públicos de los alrededores del foro y añadiendo nuevos complejos edilicios, como la ya mencionada sede de los Augustales, construida, probablemente en el último cuarto del siglo I d.C.

A lo largo del siglo II se debieron abordar algunas reformas, reparaciones o nuevas decoraciones en los distintos edificios forenses, aunque quizás de menor envergadura que en el siglo precedente, que prueban la continuidad de una actividad edilicia iniciada e impulsada, en un primer momento, por los beneficios de la explotación minera, y más tarde por el comercio y la fabricación de salsas de pescado y de otras actividades relacionadas con la explotación del territorio.

Bibliografía

- ABASCAL PALAZÓN, J.M., y RAMALLO ASENSIO, S. F. 1997. *La ciudad de Carthago Nova: la documentación epigráfica*. Murcia.
- AMELA VALVERDE, L. 2003. Q. Cassio Longino, cuestor de la Ulterior. *Minerva: Revista de filología clásica*, 16, 2002-2003, 123-130.
- BALTY, J. CH. 1991. *Cvria ordinis. Recherches d'architecture et d'urbanisme antiques sur les curies provinciales du monde romain*. Bruxelles.
- BELTRÁN MARTÍNEZ, A. 1949. Las monedas latinas de Cartagena. *AUM*, 1948-1949, 158.
- BLANC, N. 1984. Garde de corps o stucateurs? Les textores dans l'armée romaine. *MEFRA*, 96, 2, 727-737.
- BODON, G., RIERA, I. Y ZANOVELLO, P. 1994. *Utilitas necessaria. Sistemi idraulici nell'Italia romana*. Milán.
- BRUUN, CHR. 1991. *The Water Supply of Ancient Rome. A study of Roman Imperial Administration*. Helsinki.
- CAMPO, M. 1973. Los denarios romano-republicanos acuñados en Hispania. *Acta Numismática*, III, 53-64.
- CASCALES, F. 1598. *Discurso de la ciudad de Cartagena dirigido a la misma y compuesto por F. Cascales*. Valencia.
- COLAO, A. 1969. *Descripciones de Cartagena en el siglo XVI (Hurtado. Cascales. Cervantes)*. Colección Almarjal, 15, Cartagena.
- CORBIER, M. 1984. De Volsinii a Sestinum: cura aquae et évergétisme municipal de l'eau en Italie. *Revue des Etudes Latines*, LXII, 236-274.
- CORBIER, M. 1983. La famille de Sejan a Volsini: la dedicace des Seii, curatores aquae. *MEFRA*, 95, 719-756.
- DE MIQUEL SANTED, L. 1987. El trazado viario de Carthago Nova. (Nuevos hallazgos del Decumano Máximo). *AnMurcia*, 3, 145-151.
- DEL CHICCA, F. 1997. Terminologia delle fontane pubbliche a Roma. Lacus, salientes, munera. *Rivista di cultura classica e medievale*, 39, 231-253.
- DEVIJVER, H. Y WONTERGHEN, F. VAN, 1985. Documenti epigrafici riguardanti l'acquedotto e il teatro di Alba Fucens: gli interventi di due magistrati-benefattori nel I secolo d.C., *ZPE*, 58, 163-180.
- DÍAZ ARIÑO, B. 2005. *Glandes inscriptae* de la Península Ibérica. *ZPE* 153, 219-236.
- DÍAZ ARIÑO, B. 2008. *Epigrafía latina republicana de Hispania*, Barcelona.
- DI STEFANO DI MANZELLA, I. 1987. *Mestiere di epigrafista: guida alla schedatura del materiale epigrafico lapideo*, Roma.
- EGEA VIVANCOS L. 2002. Características principales del sistema de captación, abastecimiento, distribución y evacuación de agua de Carthago Nova. *Empuries*, 53, 2002, 13-28.
- ETXEBARRIA, A. 2008. *Los Foros Romanos Republicanos en Italia Centro-Meridional Tirrena*, Roma.
- FERNÁNDEZ VILLAMARZO, M. 1905. *Estudios gráfico-históricos de Cartagena. Desde los tiempos prehistóricos hasta la expulsión de los Árabes*, Cartagena.
- FRONTINO, *De aquaeductu urbis Romae*, V-VIII. Ed. bilingüe de T. GONZÁLEZ ROMÁN, Colección hispánica de autores griegos y latinos, CSIC, Madrid, 1985.
- GAGGLIOTI, M. 1973. *La fontana del grifo à Saepinum*, Roma.
- GALSTERER, M. 1971. *Untersuchungen zum römischen Städtewesen auf der Iberischen Halbinsel*, Madrider Forschungen, 8.
- GARCÍA-BELLIDO, M^a. P. 2006. Corduba y Colonia Patricia. Historia de dos ciudades, En VAQUERIZO, D.; MURILLO, J. F. (Eds.). *El concepto de lo provincial en el mundo antiguo. Homenaje a la Prof. Dra. Pilar León Alonso*. Córdoba, 252-253.

- GHIOTTO, A. R. 1999. Ornatissimi lacus, munera, nymphæa. Le fontane monumentali pubbliche di Roma nella loro evoluzione lessicale. *Antenor* 1, 71-90.
- HÜBNER, E. 1899. Carthago Nova. RE, vol. III, fasc. 2, Berlín.
- JOUFFROY, H. 1983. *La construction publique en Italie et dans l'Afrique romaine*. Strasbourg.
- KOCH, M. 1989. Ein neuer Beamtenname aus dem republikanischen Hispanien, *Chiron* 19, 27-35.
- KOCH, M. 1993. Die römische Gesellschaft von Carthago Nova nach den epigraphischen Quellen, en HEIDER-MANN, F. Y SEEBOLD, E. (Eds.). *Festschrift für Jürgen Untermann zum 65. Geburtstag*. Innsbruck, 191-242.
- LLORENS FORCADA, M. M. 1994. *La ciudad de Carthago Nova: las emisiones romana*, Murcia.
- LLORENS FORCADA, M. M. 2002. Carthago Nova: una ceca provincial con vocación comercial. *Mastia*, 1, 45-76.
- LUZÓN, J.M. Y MAÑAS, I. 2007. El agua en Itálica: soluciones hidráulicas y abastecimiento en la ciudad. En MANGAS, J., MARTÍNEZ, S. (Eds.). *El agua y las ciudades romanas*. Madrid, 237-256.
- MADRID BALANZA, M. J. 1998. El orden toscano en Carthago Nova. *AnMurcia*, 13-14, 1997-1998, 149-180.
- MADRID BALANZA, M. J. 2004. Primeros avances sobre la evolución urbana del sector oriental de Carthago Nova. *Mastia*, 3, 31-70.
- MADRID BALANZA, M. J. 2005. La Domus de Salvius. Una casa de época altoimperial en la calle del Alto de Cartagena. (PERI CA-4/Barrio Universitario). *Mastia*, 4, 117-152.
- MADRID BALANZA, M. J., NOGUERA CELDRÁN, J.M. Y VELASCO ESTRADA, V. 2009. Baño y ocio: las termas del Foro, *Arx Asdrubalis*, La ciudad reencontrada. Cartagena, 90-114.
- MALISSARD, A. 1994. *Les romaines et l'eau*, Paris.
- MARÍN DÍAZ, M. A. 1988. *Emigración, colonización y municipalización en la Hispania republicana*. Granada.
- MARTÍN CAMINO, M. 2006. La curia de Carthago Nova. *Mastia* 5, 61-84.
- MARTÍN CAMINO, M., ROLDÁN BERNAL, B. Y PÉREZ BONET, M.A. 1996. Ingeniería hidráulica y recursos hídricos en Carthago Nova. En *XXIII CNA*, (Elche, 1995). Elche, 89-96.
- MARTÍNEZ ANDREU, M. 1999. Seguimiento del desfonde para aparcamientos subterráneos en la Alameda de San Antón (Cartagena). *Memorias de Arqueología*, 8, Murcia, 239-244.
- MARTÍNEZ SÁNCHEZ, M. A. 2004. El decumano máximo de Carthago Nova: la calzada de la calle San Diego. *Mastia*, 3, 195-204.
- MAS, J. 1971. La nave romana de Punta de Algas. *Noticiario Arqueológico Hispánico*, XIII-XIV (1969-1970), 402-427.
- MAS, J. 1985. Excavaciones en el yacimiento submarino de San Ferreol (Costa de Cartagena). En *VI CIAS*, (Cartagena, 1982), Madrid, 189-224.
- MAYER, M. 1996. El evergetismo referente a las aguas en Hispania, En MAYER, M. y MIRO, M. (Eds.), *Homenatge a F. Giunta. Committenza e Committenti tra Antichità e Alto Medioevo*, Barcelona, 107-122.
- MEDIAVILLA, J. 1929. *Cartagena y las aguas de la región murciana*. Cartagena.
- MELCHOR GIL, E. 2004. *Aquam in municipium perduxerunt*: epigrafía y construcción de obras hidráulicas en la Hispania romana. En GOMEZ NAVARRO, S. (Coord.). *El agua a través de la Historia*. Córdoba, 35-48.
- MESCHINI, S. 1958. Ninfei e fontane. *EAA*, vol. V, 505-512.
- MURCIA, A. J. 2004. Excavación arqueológica de urgencia en el solar ubicado entre las calles Beatas, San Cristóbal y Ciprés de Cartagena, En *XV Jornadas de patrimonio histórico y arqueológico de la Región de Murcia*, 57-58.
- NEUERBURG, N. 1965. *L'Architettura delle Fontane e dei ninfei nell'Italia antica*, Napoli.

NOGUERA CELDRÁN, J.M. 2002. Un edificio del centro monumental de Carthago Nova. Análisis arquitectónico decorativo e hipótesis interpretativas. *JRA*, 15, 63-96.

NOGUERA CELDRÁN, J.M., MADRID BALANZA, M. Y GARCÍA ABOAL, V. 2009. El edificio del atrio (Fases I y II): ¿un complejo para banquetes triclinares? *Arx Asdrubalis, La ciudad reencontrada*, Cartagena, 120-141.

LETZNER, W. 1990. *Römische Brunnen und Nymphaea in der westlichen Reichshälfte*, Munster.

PÉREZ BONET, M.A. Y MARTÍN CAMINO, M. 2002. Prospección en el área oriental de Cartagena y Cabezo Gaillo (Cartagena). Octubre de 1995. *Memorias de Arqueología*, 10, Murcia, 753-763.

RAMALLO ASENSIO, S. F. 1989. Termas romanas de Carthago Nova y alrededores. *AnMurcia*, 5-6, 161-177.

RAMALLO ASENSIO, S. F. 1989. *La ciudad romana de Carthago Nova: la documentación arqueológica*, Murcia.

RAMALLO ASENSIO, S. F. 1992. Inscripciones honoríficas del teatro de Carthago Nova. *AEspA*, 65, 49-73.

RAMALLO ASENSIO, S. F. 2001. Sistemas, diseños y motivos en los mosaicos romanos de Carthago Nova: a propósito de los pavimentos de la calle del Duque. *La casa romana en Carthago Nova*, Murcia, 167-204.

RAMALLO ASENSIO, S.F. 2007. Culto Imperial y arquitectura en la Tarraconense meridional. En NOGALES, T. Y GONZÁLEZ, J. (Eds.). *Culto imperial: política y poder*, (Mérida, 18-20 de mayo, 2006), Roma, 643-684.

RAMALLO ASENSIO, S.F. Y MARTÍNEZ ANDREU, M. en prensa. El puerto de Carthago Nova: eje de vertebración de la actividad comercial en el sureste de la Península Ibérica, *XVII Congresso Internazionale di Archeologia Classica* (Roma 2008), Roma.

RAMALLO ASENSIO, S. F. Y RUIZ VALDERAS, E. 2009. El diseño de una gran ciudad del Sureste de Iberia: Qarthadast, *Urbanistica fenicia e punica. Convegno Internazionale* (Roma, 2007), Madrid, 529-544.

RAMALLO ASENSIO, S. F. Y VIZCAINO SÁNCHEZ, J. 2007. Evolución del sistema defensivo de Cartagena durante la antigüedad. En RODRÍGUEZ COLMENERO y RODÁ DE LLANZA, I. (Coords.). *Murallas de ciudades romanas en el Occidente del Imperio. Lucus Augusti como paradigma* (Lugo 2005). Lugo, 483-524.

RODRÍGUEZ NEILA, J. F. 1988. Aqua pública y política municipal romana. *Gerion*, 6, 223-252.

ROLDÁN BERNAL, B. Y DE MIQUEL SANTED, L. 1999. Excavaciones en el templo capitolino de Carthago Nova. En XXIV CNA, (Cartagena, 1997), Murcia, 57-65.

RPC = AMANDRY, M. Y RIPOLLES, P. P. 1992. *Roman Provincial Coinage. Vol. I: From the death of Caesar to the death of Vitellius, (44 bc- ad 69)*. London-París.

RUIZ VALDERAS, E. 1996. Los niveles de abandono del siglo II d.C. en Cartagena: los contextos de la calle Jara nº 12. En XXIII CNA, vol. I, 503-512.

RUIZ VALDERAS, E. Y DE MIQUEL SANTED, L. 2003. Novedades sobre el foro de Carthago Nova: el togado capite velato de la calle Adarve. *Mastia*, 2, 267-281.

SOLER HUERTAS, B. 2004. El uso de los mármoles en los programas decorativos de la Carthago Nova altoimperial: edilicia pública y evergetismo, En RAMALLO, S. (Ed.) *La decoración arquitectónica en la ciudades romanas de Occidente*, (Cartagena, 2003), Murcia, 455-483.

TREVOR HODGE, A. 1992. *Roman Aqueducts and Water Supply*. Londres.

VENTURA, A. 1993. *El abastecimiento de agua a la Córdoba romana*. Córdoba.

VENTURA, A. 1996. *El abastecimiento de agua a la Córdoba romana, II, Acueductos, ciclo de distribución y urbanismo*, Córdoba.

ZACCARIA, C. 1990. Testimonianze epigrafiche relative all'edilizia pubblica nei centri urbani delle Regioni X e XI in età imperiale. En *La città nell'Italia settentrionale in età romana* (Trieste, 1987), Roma, 129-162.

Bracara Augusta. Balanço de 30 anos de investigação arqueológica na capital da Galécia Romana

Manuela MARTINS - Unidade de Arqueologia da Universidade do Minho, Braga (Portugal)

Luís FONTES - Unidade de Arqueologia da Universidade do Minho, Braga (Portugal)

I. Introdução

A criação do Projecto de Salvamento de *Bracara Augusta*, em 1976, permitiu a realização de largas dezenas de escavações na área urbana de Braga, que forneceram um importante acervo de dados arqueológicos susceptível de alterar a imagem fornecida pela historiografia tradicional relativamente às cidades romanas do NO hispânico.

Entre os contributos mais relevantes da arqueologia para o conhecimento da cidade de *Bracara Augusta* contam-se aqueles que se referem ao seu urbanismo, às características da sua arquitectura (Martins, 2004; 2005), às necrópoles (Martins *et al*, 1989-90), mas, também os que permitem esboçar a evolução topográfica da cidade entre a sua fundação e a Antiguidade Tardia. Foram também os dados arqueológicos que possibilitaram uma primeira aproximação à economia da cidade, através das actividades produtivas e das importações (Cruz, 2000; Morais, 2005), bem como da circulação monetária (Zabaleta Estévez, 2000; Amaral, 2007).

O conjunto dos dados arqueológicos disponíveis permite considerar que *Bracara Augusta* terá atingido a sua máxima expansão nos inícios do século II, com a construção de edifícios públicos de prestígio, designadamente de umas termas (Martins, 2005), de um teatro (Martins *et al*, 2006) e de um anfiteatro (Morais, 2001). Por outro lado, as áreas ocupadas pelas necrópoles, bem como a existência de edifícios e construções com uma orientação diferente daquela que caracteriza a malha ortogonal original, demonstram que a cidade se expandiu muito para além da área inicialmente planificada.

Nos finais do século III / inícios do IV a cidade foi fortificada com uma poderosa muralha (Lemos *et al*,

2007) que deixou de fora construções que continuaram a ser utilizadas, como aconteceu com alguns sectores artesanais e outros edifícios que definiam uma periferia densamente ocupada (Carvalho, 2008).

Promovida a capital da província da Galécia criada por Diocleciano, *Bracara Augusta* conheceu um importante florescimento como cidade administrativa e como sede de bispado, facto que é perceptível nas importantes remodelações registadas em vários edifícios públicos e privados (Martins, 2004).

O registo arqueológico documenta que ao longo da Antiguidade Tardia a cidade sofreu alterações topográficas significativas, resultantes da construção da muralha, mas também da adopção do Cristianismo, que criou novas centralidades determinadas pelos novos espaços de culto. Ao longo dos séculos V-VII a cidade manteve a sua importância administrativa e religiosa, bem como uma activa vida económica, evidenciada por importações oriundas de diferentes partes do Mediterrâneo e pela manutenção das actividades artesanais.

Ao longo deste trabalho serão equacionados vários aspectos relacionados com a evolução urbanística e arquitectónica da cidade entre o Alto e o Baixo-império, procurando-se ainda traçar as linhas de força da sua evolução na Antiguidade Tardia.

II. O contexto fundacional

A - A fundação

Bracara Augusta foi uma das três cidades criadas por Augusto no NO peninsular, no fim das guerras cantábricas, tendo em vista a reorganização política e

administrativa dos territórios setentrionais da Hispânia. No entanto, ao contrário do que se verificou com *Lucus Augusti* e *Asturica Augusta*, que tiveram origem em acampamentos militares (Rodríguez Colmenero *et al*, 1999; Sevillano Fuertes *et al*, 2002), os dados arqueológicos apontam para uma origem civil de *Bracara*.

A fundação da cidade parece fortemente ligada ao protagonismo de *Paulus Fabius Maximus*, legado de Augusto, que pode ser considerado o patrono da cidade, referido num pedestal de estátua dedicado a Augusto pelos *bracaraugustani*, datado entre os anos 4 e 2 a.C. (Le Roux, 1975; Tranoy, 1981). A menção feita aos *bracaraugustani* identifica uma comunidade perfeitamente organizada, que se expressava em actos de carácter cívico, designadamente na construção de monumentos que honravam o imperador, facto que sugere a aceitação do culto imperial pelas elites *bracarense*s.

A cronologia da fundação da cidade permanece problemática, muito embora a generalidade dos investigadores aceite que a decisão imperial de criar os três centros urbanos do NO poderá situar-se entre os anos 16/15 a.C., aquando da presença de Augusto na Hispânia (Le Roux, 1994; Rodríguez Colmenero, 1996a; 1996b).

Problemático é também o estatuto jurídico da cidade. O facto de ser referida por Plínio como *oppidum* peregrino (H.N.4, 112) justifica que alguns autores tenham defendido a sua promoção municipal na época flávia (Alarcão, 1988; Tranoy, 1981). No entanto, a ausência de inscrições alusivas ao estatuto municipal de *Bracara Augusta* levou P. Le Roux (1994; 1995; 1996) a sugerir que a cidade terá beneficiado do direito latino logo desde a sua fundação, hipótese que parece aceitável, sobretudo se tivermos em conta a cronologia augústea que vem sendo sugerida para a criação dos conventos jurídicos (Dopico Cainzos, 1986; 1988), ainda que a sua generalização possa ter ocorrido já na dinastia júlio-cláudia (Fernández Ochoa *et al*, 1999).

O cunho ideológico e religioso que presidiu à fundação de *Bracara Augusta* (Le Roux 1975; Tranoy 1980; 1981) terá sido certamente reforçado pelas funções que a cidade desempenhou enquanto sede de convento, entre as quais se encontrava a organização do culto imperial.

Para além de funções religiosas, a cidade deteve importantes funções administrativas sobre o vasto território do convento, que se desenvolveram em simultâneo com uma intensa actividade económica, documentada pela inscrição dedicada, no ano 42, ao governador da Citerior, *C. Caetronius Miccio*, pelos cidadãos romanos que comerciavam na cidade (Alföldy, 1966; Morais, 2005). Também o registo arqueológico permite inferir um bom ritmo de



Fig. 1. Mapa da Península Ibérica com localização dos conventos e províncias romanas.

importação de produtos, que confirma a importância do comércio nos primeiros tempos de vida da cidade (Morais, 1997-98; 1998; 2005).

B - A malha urbana

Os dados arqueológicos disponíveis permitem considerar que *Bracara Augusta* foi objecto de uma precoce planificação, que contemplou a projecção de uma cidade organizada segundo eixos ortogonais que se prolongavam, quer no traçado das vias que a ligavam às restantes cidades do NO e da Península (Lemos, 2002b), quer no cadastro identificado no território envolvente da cidade (Carvalho, 2008)

A malha urbana estava orientada N/NO-S/SSE e O/OSO-E/ENE, estruturando-se em quarteirões quadrados, com cerca de 150 pés de lado entre o eixo das ruas. Esta modulação, observada na zona das Carvalheiras (Martins, 1997-98), tem sido registada noutros locais da cidade, muito embora seja provável que tenha sofrido adaptações funcionais à topografia do sítio, que corresponde a uma pequena colina.

Tendo por base as ruas conhecidas, podemos considerar que a sua largura média se situava entre os 10 pés (*pertica*) e os 12 pés, possuindo o *kardus* máximo 25 pés de largura.

Na parte mais alta da cidade (189 m) situava-se o *forum* administrativo e religioso, cuja localização é sugerida pela interpretação da *forma urbis*, por uma referência impressa num mapa datado do século XVI, que situa o *forum romanorum* nas imediações da capela de S. Sebastião e pelo aparecimento nas suas imediações de grandes bases de coluna, de diferentes dimensões, sugestivas da existência de edifícios públicos.

C - O povoamento

A importância assumida por *Bracara Augusta*, decorrente da sua função de capital de convento jurídico e do desenvolvimento das actividades económicas, determinou um rápido povoamento da cidade, testemunhado pela epigrafia e pela arqueologia.

A epigrafia documenta uma reduzida presença do meio oficial (Tranoy, 1981; Tranoy *et al.*, 1989-90), assinalando uma clara predominância de indígenas, que devem ter desempenhado um importante papel na criação da aristocracia urbana. A esse propósito são deveras sugestivas as estelas funerárias que referem os *castella* (castros) de origem de alguns indígenas que se instalam na cidade e que representariam, certamente, uma elite, igualmente ligada ao desempenho de cargos religiosos associados ao culto imperial. Assim aconteceu com *Camalo*, filho de *Melgeco*, com *Lucrecia Fida*, sacerdotisa do mesmo culto, com *Pro Nigrina*, flâmínia da província Hispânia Citerior, ou ainda com *Quintus Pontius Severus*, que foi *flamen* em Tarragona e cuja origem peregrina está testemunhada pela sua integração na tribo Quirina (Tranoy, 1981).

A importância da componente indígena no processo de povoamento da cidade pode igualmente ser aferida pela onomástica de indivíduos originários de vários *oppida* exteriores à região bracarense (Martins, 2004; Elena *et al.*, 2008).

A dispersão da cerâmica de fabrico indígena, por toda a cidade, documenta igualmente a origem de boa parte da população que nela se instalou, sobretudo na qualidade de mão-de-obra ligada às actividades construtivas e artesanais, a qual terá continuado a utilizar a sua cerâmica tradicional, pelo menos durante algum tempo.

III. A evolução do espaço urbano

A - A cidade do Alto Império

Mau grado o elevado número de intervenções arqueológicas realizadas em Braga, desde 1976, são escassos os vestígios construtivos que podem ser atribuídos aos períodos de Augusto e júlio-cláudio.

O único edifício conhecido, seguramente datável dos inícios do século I, localiza-se na Colina do Alto da Cidade, possuindo uma funcionalidade indeterminada (Martins, 2005). Existem ainda outros vestígios que podem ser datados entre Augusto e Tibério, entre os quais se incluem uma grande cloaca, que corre sob a rua que julgamos corresponder ao *cardo* máximo norte (Lemos *et al.*, 2000) e uma

construção residencial com pavimento de mosaico, conservado na cave da área de serviços do Museu de Arqueologia.

Apesar de serem reduzidos os dados disponíveis para caracterizar a extensão da área urbana de *Bracara Augusta*, nos primeiros tempos da sua existência, estamos certos que a cidade terá conhecido um significativo programa de obras entre Augusto e a época de Cláudio. De facto, ao escasso número de construções datáveis do período pré-flávio, contrapõem-se os materiais arqueológicos atribuíveis àquele período, constituídos por cerâmicas importadas (Morais, 1997-98) e por numismas (Zabaleta Estévez, 2000). Estes denunciam, indirectamente, pela sua dispersão, as áreas potencialmente ocupadas, que se situam em torno da zona onde se localizava o *forum* (Morais, 1997-98; 2005).

Cabe destacar que uma das mais significativas evidências da arquitectura romana fundacional é fornecida pela Fonte do Ídolo, local periférico do núcleo urbano, onde existiria um santuário indígena dedicado à deusa *Nabia*. O referido santuário foi objecto de uma importante intervenção que fez dele um monumento romano, a expensas de um imigrante, de nome *Celicus Fronto*, natural de Arcóbriga, que aí mandou esculpir figuras e gravar inscrições, que foram envolvidas por um parede de alvenaria granítica, hoje completamente desaparecido, mas cujos encaixes se conservaram na superfície frontal da fonte (Elena *et al.*, 2008).

Assim, a escassez de construções datadas do período pré-flávio poderá resultar das remodelações ocorridas nos períodos posteriores, as quais terão camuflado, ou destruído as evidências arquitectónicas mais antigas.

Este processo encontra-se bem documentado na colina do Alto da Cidade que oferece o mais antigo testemunho de arquitectura pública de *Bracara Augusta*, representado por um edifício, datável de época fundacional e de funcionalidade indeterminada (Martins, 2005), extensamente arrasado para sobre ele serem erguidas, nos inícios do século II, umas termas públicas e um teatro. Estes dois edifícios constituem os exemplares melhor conhecidos da arquitectura pública da cidade, situando-se numa zona nobre, nas imediações do local onde se situaria o *forum*.

O edifício das termas ocupava uma área quadrada, com 150 pés de lado, que incluía as zonas de banhos e de serviços e uma ampla *palaestra* / jardim, com características panorâmicas (Martins, 2005).

O primeiro projecto do balneário define uma construção rectangular alongada, com entrada a sul, que permitia uma circulação axial retrógrada, dominante nas termas mais antigas construídas no ocidente do Império (Nielsen, 1990; Fernández Ochoa *et al.*, 2000).

Um aspecto marcante destas termas públicas relaciona-se com as reduzidas dimensões da área coberta, que não ultrapassa 430 m², que contrasta com a área reservada à *palaestra*, localizada a poente do edifício, que possuía 786 m² (Martins, 2005: 78). A área de banhos ocupava uma superfície reduzida, com cerca de 172 m², sendo composta por um amplo *apodyterium*, associado a uma piscina, por um *frigidarium*, uma piscina, dois *tepidaria* e um *caldarium*.

Um dos espaços mais originais do edifício está formalizado pelo *apodyterium* aquecido, que constitui o espaço mais amplo da área de banhos. Admite-se que possa ter desempenhado funções de *basílica thermanum* (Nielsen 1990), substituindo-se à *palaestra* no Inverno.

A norte da área de banhos situava-se uma ampla zona de serviços, onde se localizava o *praefurnium* do *caldarium*, com acesso a uma pequena área lateral, a nascente do edifício, onde se encontrava o *praefurnium* do *tepidarium*.

Pelas suas características as termas do Alto da Cividade inserem-se dentro dos parâmetros conceptuais que marcaram o desenvolvimento da arquitectura romana do século I, reflectindo os padrões característicos das termas itálicas, largamente difundidos nas províncias ocidentais e setentrionais do Império (Nielsen 1990). Na verdade, estamos perante um pequeno balneário público que possuía uma importante mais valia social, configurada na sua *palaestra* panorâmica, que parece reflectir as inovações introduzidas nas termas romanas durante o século I, as quais valorizaram a interacção dos edifícios com o exterior (DeLaine 1999b; Mar, 2000).

As termas foram objecto de uma reforma, datável entre finais do século II / inícios do III. Esta intervenção manteve o carácter alongado do edifício, ampliando a sua fachada para poente e reconvertendo algumas das anteriores áreas de serviços em novos espaços afectos aos banhos. Esta remodelação, não só aumentou a área acessível aos utentes, através de um maior número de salas com carácter mais diversificado, como alterou o circuito de banhos, tornando-o mais flexível (Martins 2005:81-82).

O teatro anexo às termas, ainda em fase de estudo (Martins *et al.*, 2006), corresponde a um edifício com um diâmetro de cerca de 68,60 m. O seu muro perimetral possui 4 m de largura, facto que sugere a existência de um pórtico *in summa cavea*, com cerca de 3 m de largura (10 pés), acessível a partir de uma ou mais portas que se rasgariam no muro de fachada do teatro.

A *cavea* possuía cerca de 13,20 m de altura e foi parcialmente implantada na vertente. Dela conhece-se apenas metade da *ima cavea*, que conserva restos de cimentações e elementos articulados com

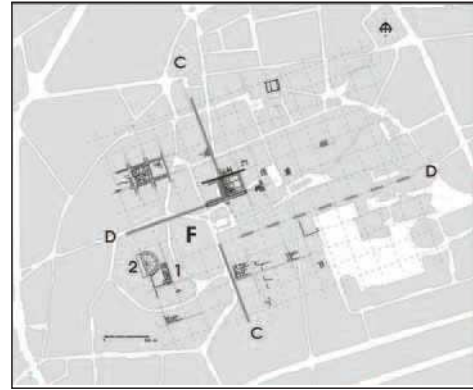


Fig. 2. Planta da cidade de *Bracara Augusta* com proposta de organização dos espaços urbanos (malha de ruas e edifícios públicos).

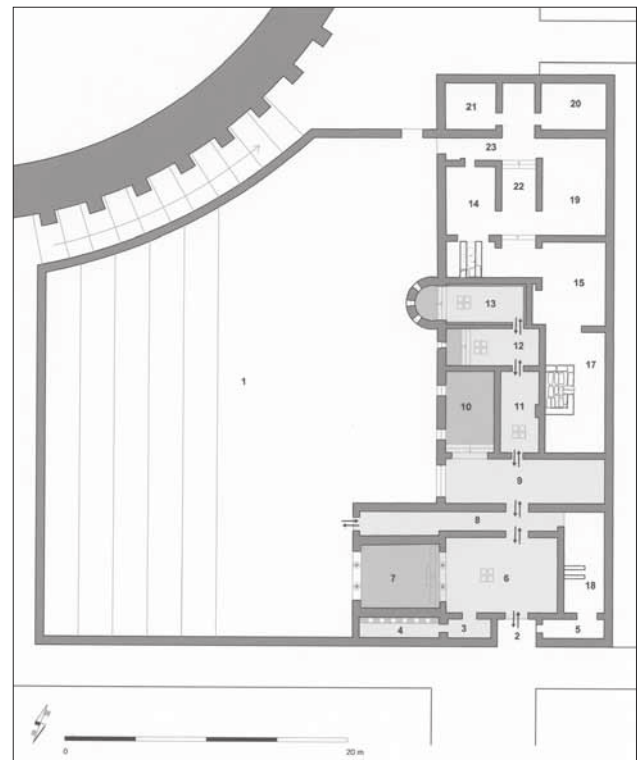


Fig. 3. Planta do edifício das termas na Fase I.



Fig. 4. Perspectiva da área escavada do teatro.

as bancadas. Um *praecintio* separava a *cavea* da *orchestra*, na qual se reconhecem cimentações de três degraus que formalizam uma *poedria*.

Entre a orquestra e o corpo cénico desenhasse o *aditus*, com 2,40 m de largura, que permitia o acesso aos assentos da orquestra, a partir da basílica identificada no limite norte da *scaena*.

Os elementos disponíveis permitem considerar que o *pulpitum* teria uma altura aproximada de 1,40 m, possuindo 6,70 m de largura, sendo limitado pelas cimentações da *scaenae frons* e pelo muro do *proscenium* que o separava da orquestra.

Tanto quanto é possível julgar pela espessura das cimentações que formavam a *scaenae frons* esta teria uma largura de cerca de 2,40 m.

Pese embora o facto do teatro se encontrar ainda em estudo, ele parece representar um exemplar canónico deste tipo de equipamentos, que se revelaram essenciais no programa urbanístico das cidades romanas. De facto, os teatros constituíam cenários privilegiados de entretenimento e de liturgia propagandística do regime imperial, que serviam para difundir a ideologia romana, recriando, simultaneamente, a ordem social dominante, bem representada na rigorosa distribuição da assistência (Gros, 1990).

A associação registada entre as termas e o teatro, em termos de localização e de cronologia, assim como a sua localização perto do *forum*, parecem, entretanto, sugestivas de uma importante intervenção edilícia, eventualmente relacionada com a revalorização da área central da cidade, num momento em que *Bracara Augusta* deve ter atingido um grande florescimento económico, permitindo que as suas elites se prestigiassem, expressando, através da munificência pública, a sua adesão ao Estado romano (Keay 1993; Gros, 1996).

No mesmo sentido, pode ser interpretada a construção de um anfiteatro, conhecido a partir das referências que lhe são feitas pelos eruditos bracarenses, nos séculos XVII (Cunha, 1634) e XVIII (Argote, 1732-34). Localizado na paróquia de S. Pedro de Maximinos, no sítio da antiga igreja, parte do edifício era ainda visível em meados do século XIX (Morais, 2001).

As descrições dos antiquários e a análise da fotografia aérea, que deixa perceber uma grande estrutura soterrada, situada no eixo da actual R. de S. Sebastião, permitem localizar o anfiteatro e correlacionar o seu alinhamento com o teatro, sugerindo uma articulação visual dos dois edifícios, possível devido à topografia do terreno. Por outro lado, uma vez que ambos representavam arquitecturas de prestígio, através das quais se veiculavam expressivas manifestações da vida pública romana, como eram os



Fig. 5. Perspectiva do teatro: em primeiro plano a *ima cavea*.



Fig. 6. Panorâmica da Fonte do Ídolo.

ludi scaenici e os *ludi gladiatorii*, parece admissível que a construção dos dois equipamentos tenha ocorrido em simultâneo, nos inícios do período antonino.

Os dados arqueológicos disponíveis sugerem que a cidade alto-imperial possuía outros edifícios públicos. Entre eles cabe referir a possível existência de umas termas públicas, situadas a nordeste do *forum*, apenas parcialmente escavadas e de um possível mercado, no sítio da Sé Catedral, cujas características originais não puderam ser apuradas, pois foi profundamente remodelado no Baixo-Império. O referido edifício situava-se fora da área planificada da cidade e possuía uma orientação dissonante dos eixos dominantes da cidade (Fontes *et al*, 1997-98).

Testemunho do programa de obras públicas que monumentalizou e embelezou a cidade a partir da época flávia, que atingiu também as áreas periféricas, é a remodelação operada na Fonte do Ídolo pelos descendentes de *Celicus Fronto*, a qual ficou assinalada por uma inscrição que deve ter sido colocada na edícula que emoldurava a escultura, que se supõe representar a deusa *Nabia* (Elena *et al*, 2008).

As escavações realizadas permitiram identificar numerosos vestígios de habitações, das quais se conhecem algumas características dominantes. Uma delas é a reprodução do modelo de casa itálica de *atrium* e peristilo. Outra característica é a presença recorrente de banhos privados nas habitações, logo a partir do século II. Traço dominante da arquitectura privada é também a abundância de pórticos, envolvendo as casas, dando acesso às *tabernae* que se dispunham ao longo das fachadas das habitações.

Pese embora o elevado número de vestígios de habitações identificados até ao momento, em vários locais da cidade, o exemplar mais elucidativo da arquitectura doméstica de *Bracara Augusta* está representado pela casa das Carvalheiras, a única cuja planta foi integralmente recuperada pelas escavações (Martins, 1997-98).

Situada no sector noroeste da cidade romana, relativamente perto do *forum*, a casa das Carvalheiras foi erguida na época flávia, sofrendo a sua primeira reforma na primeira metade do século II, para instalação de um *balneum*, que ocupou um quadrante da habitação.

O primeiro projecto arquitectónico estruturou uma habitação que ocupa uma área com 1156 m² (110 x 120 pés) (Martins, 1997-98; Silva, 2001). Trata-se de uma construção de forma aproximadamente quadrada, dividida em duas áreas funcionais, bem marcadas pelo desnível de cerca de 3 m de altura existente entre a plataforma norte (mais baixa) e a sul (mais alta), resolvido pela construção de um muro interior, aproximadamente a meio da habitação. As duas áreas encontravam-se ligadas por uma escada interior.

A casa das Carvalheiras era servida por duas entradas, uma situada a sul, com acesso directo ao *atrium* e salas envolventes, designadamente um *tablinum* e um *oecus* e outra, a norte, com entrada directa para o peristilo, rodeado por compartimentos com diferentes funções.

A reforma da habitação, realizada na primeira metade do século II, para instalação de um balneário, sacrificou as lojas do quadrante noroeste, bem como os *cubicula* que se localizavam a poente do peristilo.

O balneário possuía uma área útil de 190 m², sendo composto por um conjunto de espaços frios e aquecidos, que formavam um bloco compacto de quatro salas (*apodyterium*, *frigidarium*, *tepidarium* e *caldarium*), servido por duas pequenas áreas de apoio, localizadas a norte, onde se situava o *praefurnium*.

B - A cidade baixo-imperial

O período correspondente aos finais do século III / inícios do IV representa um momento de grande dinamismo construtivo em *Bracara Augusta*,

certamente articulado com a promoção da cidade a capital da província da *Gallaecia* (Tranoy, 1981). De facto, a arqueologia testemunha numerosas remodelações em quase todos os edifícios públicos e privados, registando-se igualmente significativas transformações na topografia urbana. Estas resultaram sobretudo da fortificação da cidade, que se transformou num espaço fechado, acessível apenas por algumas portas, no interior do qual a construção tende a tornar-se mais compacta.

De facto, o espaço urbano protegido pela muralha tornou-se mais pequeno, muito embora seja certo que algumas construções extra-muros permaneceram habitadas. Por outro lado, regista-se um estreitamento dos eixos viários e o próprio desaparecimento de alguns deles, que, lentamente foram invadidos por construções, processo bem documentado em várias escavações, o mesmo acontecendo com os clássicos pórticos que ainda persistiam nessa época. Este processo, com claros paralelos noutras cidades hispânicas, designadamente em Mérida (Alba Calzado, 2001), é tendencial e prosseguiu nos séculos seguintes.

Outro aspecto que alterou a fisionomia da cidade relaciona-se com a perca progressiva da ortogonalidade dos muros e das construções, que deixam de respeitar a orientação dominante da cidade alto-imperial.

O maior investimento construtivo deste período está representado pela construção de uma poderosa fortificação, com características semelhantes às de Lugo, Astorga e Gijón (Lemos *et al*, 2002; 2007), que se insere no estilo legionário hispânico, com paralelos noutras províncias ocidentais, designadamente na Gália, Germânia e Britânia (Fernández Ochoa, 1997).

A realização de diversas escavações em áreas periféricas da cidade permitiu detectar vários tramos da muralha que permitiram definir o seu traçado, analisar as suas características construtivas e obter elementos sobre a sua cronologia.

Os resultados mais significativos foram obtidos na zona do Fajal (Lemos *et al*, 2007), onde foi identificado um extenso pano da fortificação, cuja vala de fundação forneceu materiais datáveis entre finais do século III / inícios do IV.

A estrutura apresenta uma largura entre os 5 e os 6 m, exibindo um aparelho irregular, resultante de sucessivas reparações. O paramento interno corresponde à face externa de um muro, com uma largura de cerca de 0,90 m. O paramento externo limita o poderoso enchimento da muralha, estruturado em camadas de grandes blocos graníticos transversais, dispostos sobre leitos compostos por pedra miúda, seixos, tijolo partido, argila e areão granítico. Foram ainda descobertos dois torreões semi-circulares, com

um diâmetro aproximado de 3,20 m, cujos alicerces encaixam no solo natural. Um dos torreões revelou um paramento externo em *opus quadratum*.

Em várias intervenções realizadas na parte norte da cidade foram identificados outros tramos da muralha que permitiram confirmar os dados obtidos na zona do Fujacal (Fontes *et al*, 1997-98; Lemos *et al*, 2003). Nos alicerces da antiga Casa do Cabido da Sé, na R. D. Diogo de Sousa, foi possível pôr a descoberto parte da face externa da muralha em *opus quadratum* e os alicerces de um torreão semi circular que revelou uma fiada de pedras da face construída no mesmo aparelho (Lemos *et al*, 2007).

Tendo em conta o carácter homogéneo da obra, tudo aponta para que a muralha tenha sido construída de forma continuada, como projecto único, sendo quase certo que nela foram usados materiais resultantes do desmonte de habitações, mas também de alguns grandes edifícios públicos, como seria o caso do teatro e do anfiteatro.

A par da construção da muralha assiste-se a uma generalizada remodelação das construções, datada dos finais do século III / inícios do IV.

No que respeita aos edifícios públicos merece destaque a profunda reforma realizada nas termas do Alto da Cidade, que transformou a anterior zona quente em zona fria, sendo aberta uma nova área quente na parte poente do edifício. Finalmente, uma última remodelação do balneário, datada de meados do século IV, introduziu pequenas alterações na área aquecida, desafectando a área de serviços norte, que se transformou numa *palaestra*, agora inserida no corpo do edifício, substituindo a anterior que se situava a poente (Martins, 2005).

Os dados disponíveis permitem afirmar que o teatro terá deixado de funcionar entre finais do século III / inícios do IV, altura em que deve ter começado a ser desmontado, talvez para aproveitamento da sua pedra na construção da muralha (Martins *et al*, 2006).

O edifício público que se conhece sob a Sé Catedral, de origem alto imperial, sofreu igualmente uma profunda remodelação, transformando-se numa construção mais ampla, com cobertura sustentada por pilares. Em data que se admite ser posterior ao século IV este edifício foi objecto de uma reforma que lhe conferiu uma planta basilical, possuindo forma rectangular e orientação E/O. Internamente apresenta paredes divisorias e pilares. A morfologia do edifício e os vestígios conhecidos permitem sugerir a sua organização em três naves, formalizando o que se supõe ser a primeira basílica paleocristã da cidade (Fontes *et al*, 1997-98).

Assim, enquanto alguns edifícios públicos são remodelados e / ou adaptados a novas funções, regista-se, também, o definitivo abandono de outros, sobretudo ligados aos espectáculos, como aconteceu com o teatro e, muito provavelmente com o anfiteatro.

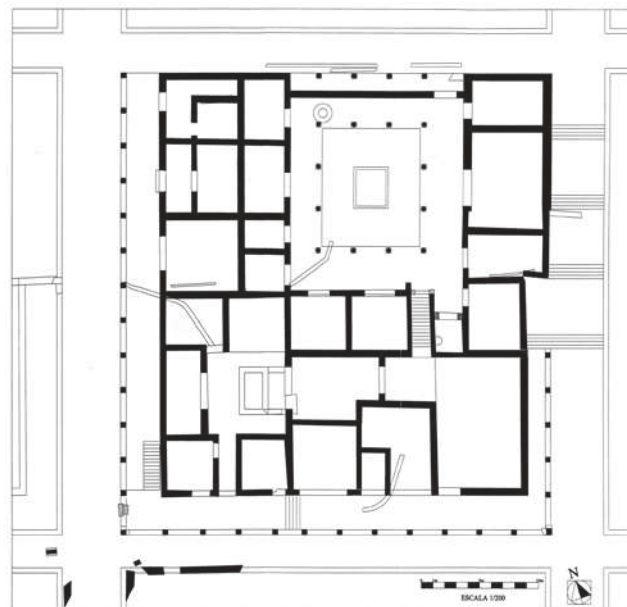


Fig. 7. Planta da casa das Carvalheiras (Fase I).



Fig. 8. Tramo da muralha baixo imperial e do alicerce de um torreão (R. D. Diogo de Sousa).

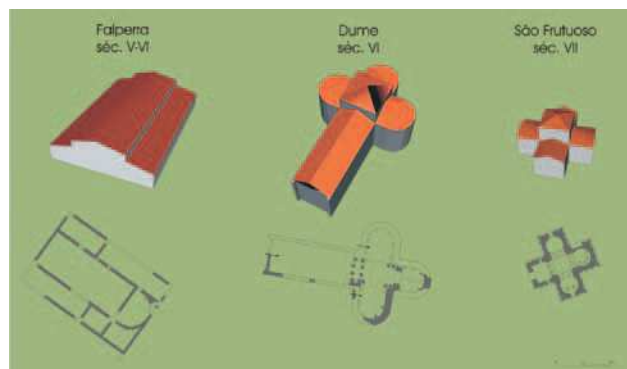


Fig. 9. Plantas e restituições dos templos cristãos da Falperra, São Martinho de Dume e São Frutuoso.

As habitações parecem ter conhecido uma generalizada remodelação, que em muitos casos se traduziu na introdução de balneários e numa substantiva alteração da estrutura das casas que perdem as características dominantes no Alto-Império.

Assim aconteceu com a *domus* das Carvalheiras, cujo sector norte parece ter sido transformado numa área pública, que passou a incluir o balneário e a área situada a nascente, onde os anteriores compartimentos envolventes do peristilo parecem ter sido substituídos por *tabernae*. Apenas a parte sul da casa deve ter conservado a vocação doméstica, sendo de destacar a ocupação e integração do pórtico oeste na construção.

Uma outra reforma do mesmo espaço, datável de meados do século IV, associa-se ao avanço da construção sobre a rua oeste, tendo a rua nascente sido integralmente ocupada por compartimentos da habitação.

Esta tendência generalizada para a ocupação dos anteriores eixos de circulação foi observada em várias escavações, designadamente na Escola Velha da Sé, onde o pórtico nascente da antiga *domus* foi fechado, compartimentado e integrado na casa em finais do século III / inícios do IV. Simultaneamente, a casa foi beneficiada com um *balneum*, datando desta reforma os restos de mosaicos descobertos em corredores e compartimentos, bem como os vestígios mal conservados de estuques que recobrem a parte baixa das paredes do corredor.

Vestígios de mosaicos com uma cronologia baixo-imperial, foram igualmente detectados num tanque central do peristilo da *domus* de Santiago, habitação que parece ter sofrido igualmente uma profunda mudança neste período, tendo passado a incluir um *balneum* (Martins, 2000).

Algumas das remodelações assinaladas nos espaços residenciais parecem revelar um surto de enriquecimento de certas habitações, sugerido por alguns requintes construtivos, como os balneários, ou a utilização generalizada de mosaicos e de estuques, que demonstram que *Bracara Augusta* continuou a ser ocupada por uma elite abastada. Todavia, outras reformas indicam claramente que o espaço ocupado pelas casas anteriores se começa a fragmentar.

A concentração de gente no interior da cidade, agora fortificada, poderá justificar a alteração da dimensão das unidades domésticas, processo que poderá associar-se ao reparcelamento dos quarteirões que podem ter passado a albergar várias habitações de dimensões mais modestas. Por outro lado, a ocupação de anteriores espaços públicos, como ruas e pórticos, parece sugerir, também, uma necessidade de aumentar as áreas de construção, eventualmente para albergar mais gente no espaço intra-muros.

C - A cidade na Antiguidade Tardia

Fixados na Galécia ocidental a partir de 411, com capital em *Bracara Augusta*, os Suevos conheceram uma história política acidentada, relacionada com as

suas tendências expansionistas e com as retaliações que estas provocaram, mas também com as frequentes lutas internas entre facções rivais. O modo como estes factos influenciaram a vida da cidade não é perceptível no registo arqueológico, que sugere, entretanto, que ela continuou a ser um importante e activo centro urbano durante a Antiguidade Tardia.

Sabemos pelas fontes escritas que a cidade foi saqueada, em 456, por Teodorico II e que após um período de guerra civil, o poder suevo foi reunificado, em 465, por Remismundo. Apesar da omissão das fontes documentais, o período entre finais do século V e cerca de c.550 terá sido de relativa estabilidade, o que terá facilitado a convivência entre as elites suevas e galaico-romanas. No entanto, a arqueologia não documenta directamente tais factos históricos. Na verdade, a vida urbana parece ter seguido o seu percurso normal, ao mesmo tempo que se acentuam as tendências para a alteração da topografia urbana, já assinaladas no século IV, resultantes da desafecção dos anteriores espaços públicos, do estreitamento dos eixos viários, da crescente compactação da construção, mas também de uma progressiva ruralização de alguns sectores intra-muros.

Os meados do século VI assinalam o fortalecimento do reino suevo, sendo frequentes as embaixadas que os soberanos fazem deslocar à corte franca, a Ravena e a Constantinopla. É neste contexto que se verifica uma segunda e definitiva conversão dos Suevos ao catolicismo (c.550) e que chega à região bracarense Martinho, bispo-abade do mosteiro de Dume.

São Martinho de Dume, falecido cerca de 580, foi bispo de Braga, pelo menos a partir de 569 (Maciel, 1980) e metropolitano da Galécia. Coubelhe a estruturação da Igreja Bracarense e a difusão do Cristianismo na região, tendo protagonizado igualmente a reorganização da Igreja no NO peninsular, desenhando uma nova malha territorial e administrativa, que se fixou com a *Divisio Theodomiri*, documento conhecido por 'Paroquial Suevo', que constitui a principal fonte para o conhecimento da organização eclesiástica do reino suevo (David, 1947; Costa, 1965).

Em conjunto com as disposições conciliares bracarenses, o 'Paroquial Suevo' deixa entrever uma organização eclesiástica completamente desenvolvida, com numerosas paróquias e igrejas privadas, no tempo em que São Martinho exerceu o apostolado na metrópole bracarense.

Em 585, Braga é conquistada e o reino suevo anexoado pelos Visigodos, que acabam por fixar a sua capital em Toledo. A cidade perdeu então protagonismo político, mas não religioso, continuando a ser uma importante cidade, conforme é testemunhado pelos vestígios arqueológicos, que documentam a continuidade

da vida urbana e a existência de contactos com o exterior, mas também pelas fontes escritas que revelam a sua importância religiosa e cultural.

É neste quadro que se insere o papel de São Frutuoso, nomeado bispo de Dume, entre 653 e 656 e investido na dignidade de bispo metropolitano de Braga. A ele se deve a fundação de vários mosteiros na região bracarense, com destaque para o que dedicou a São Salvador, no lugar de Montélios, nos subúrbios de Braga, onde mandou edificar também um mausoléu para albergar a sua sepultura, conhecida por Capela de São Frutuoso.

O agitado quadro histórico e político que afectou a região da Galécia entre os séculos V e VIII não parece ter alterado a estrutura de povoamento anterior, assinalando uma significativa diversidade de aglomerados, desde cidades a simples casais, que evidenciam a manutenção do modelo administrativo romano (Garcia Moreno, 1989). Por outro lado, a organização e densidade do povoamento sugerem uma perfeita continuidade de ocupação entre a Antiguidade Tardia e a Alta Idade Média (Costa 1997; López Quiroga 2004; Real 1995; 2000), evidente nos lugares de cunhagem de moedas suevas e visigodas, nos nomes de alguns *pagi* referidos no 'paróquial suevo', na toponímia registada na documentação medieval (Fernandes, 1968; Garcia Moreno, 1998; Guerra, 1999) e nos dados fornecidos pela arqueologia (Isla Frez, 1992; Maciel, 1992; Lopez Quiroga *et al*, 1999a; 1999b). Estes últimos demonstram que o período entre os séculos V-VII conheceu um contínuo labor construtivo, especialmente impulsionado pela Igreja, que se depreende igualmente dos cânones conciliares de Braga, que testemunham a proliferação de novos edifícios de culto (Maciel, 1996).

Os vestígios conhecidos dos templos desse período revelam na sua arquitectura uma surpreendente actualização de modelos construtivos, com influências oriundas da zona adriática, através de percursos continentais, por Ravenna, Milão e Tours e mediterrânicos, pelo Sul Peninsular e pelo Norte de África.

Entre os séculos V e VIII *Bracara Augusta* terá mantido um activo papel económico, expresso nos contactos com as restantes províncias hispânicas, com o Norte de África e com o Mediterrâneo oriental, evidenciados na cerâmica importada, na cunhagem de moeda pelos reis suevos, que imitam as emissões imperiais romanas, nas viagens de galaico-romanos à Palestina e ao Próximo Oriente, ou nas frequentes embaixadas de representantes políticos a Ravenna e à Gália (Fontes, 1999).

Como se verificou noutros núcleos urbanos do mundo romano, Braga não deixou de reflectir a nova 'ordem' veiculada pela afirmação do Cristianismo. Enquanto diocese enquadrava vastas 'paróquias'



Fig. 10. Planta da cidade de Braga nos séculos V-VII.

rurais, onde surgem novas igrejas, construídas de raiz, ou adaptadas de edifícios anteriores.

Os conhecimentos disponíveis sobre a topografia cristã antiga da região bracarense permitem esboçar um quadro bastante semelhante ao que se identifica noutras regiões da Península Ibérica e na Europa além-Pirenéus, que assinala a edificação de templos cristãos na periferia das cidades e dos aglomerados secundários, facto que constitui um expressivo testemunho de um novo ordenamento urbano e da cristianização dos espaços rurais (Costa 1997; David 1947).

No caso da cidade de Braga, verifica-se uma cristianização de antigos espaços e edifícios públicos romanos, de que são exemplo a igreja de São Pedro de Maximinos, nas proximidades do anfiteatro romano, ou a basílica paleo-cristã construída no sítio da actual Catedral, que reaproveita um edifício público anterior (Fontes *et alii*, 1997-98).

Por sua vez, os *suburbia* viram surgir novos pólos de referência cristãos, com a construção de basílicas cemiteriais, como parecem sugerir os vestígios identificados em São Victor e São Lázaro, associados a necrópoles de inumação, ambas junto a vias importantes que saíam de Braga. De um outro *suburbium*, São Vicente, também ele associado à passagem de uma importante via (Via XVIII), provem o mais antigo testemunho epigráfico que indica os dias da semana de acordo com a nomenclatura cristã – o epitáfio de Remisnuera, que morreu no dia 1 de Maio de 618, 'dia de segunda-feira' (Costa, 1997).

É ainda nos arredores de Braga que se constroem dois dos mais importantes mosteiros do NO Peninsular: o de Dume, erguido no século VI, por iniciativa de São Martinho, aproveitando uma *villa* romana pré-existente (Fontes, 1991-92) e o de São Salvador de Montélios, obra do século VII, por iniciativa de São Frutuoso, ambos bispos de Braga e Dume (Fontes, 1992).

Dos séculos V-VI datará a construção de um amplo edifício áulico, com templo paleo-cristão anexo,

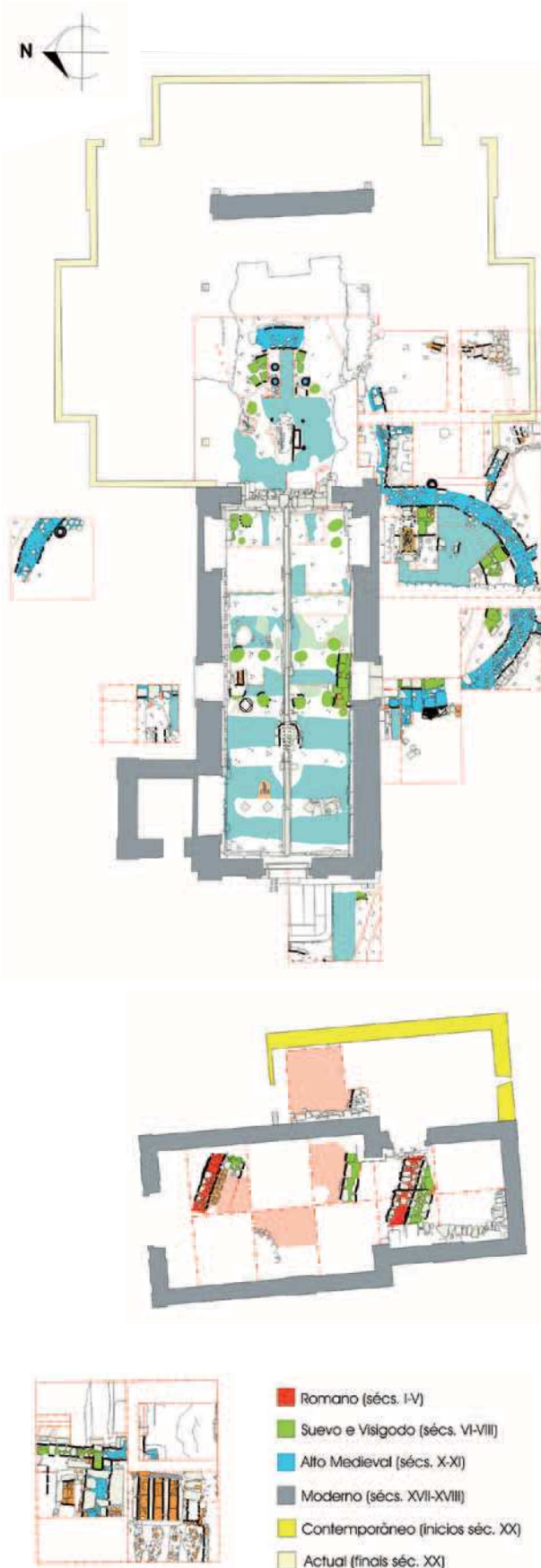


Fig. 11. Planta síntese dos vestígios arqueológicos de São Martinho de Dume.

no monte da Falperra, antigo povoado fortificado pré-romano sobranceiro à cidade de Braga. Muito semelhante às instalações palatinas da cidade visigótica de Recópolis, o edifício da Falperra poderá associar-se à residência de um chefe ou rei suevo (Fontes, 1992).

Tal como aconteceu noutras regiões peninsulares, a região bracarense terá sofrido, a partir das primeiras décadas do século VIII, os efeitos da desarticulação militar, religiosa e civil do reino visigodo. Embora as fontes históricas sejam omissas e o registo arqueológico pouco expressivo, relativamente ao período entre os séculos VIII e IX, o novo quadro geopolítico que se desenha no decurso do século X, já vinculado à expansão do reino asturiano e leonês, configura uma realidade histórica completamente nova, apesar de algumas inequívocas heranças do passado, visíveis no povoamento, na toponímia e na permanência de antigas unidades territoriais nos arciprestados eclesiásticos e nas 'terras' da administração civil medievais.

IV. Considerações finais

As dezenas de intervenções arqueológicas realizadas em Braga ao longo das últimas três décadas revolucionaram por completo o conhecimento relativo a esta importante cidade do NO peninsular, deficientemente referida nas fontes escritas.

Um dos contributos mais importantes das escavações relaciona-se com o reconhecimento da precoce planificação da cidade, datável da época de Augusto, ocorrida muito provavelmente em simultâneo com a abertura das principais vias que ligaram a cidade ao exterior.

Pese embora a escassez de vestígios construtivos datáveis das primeiras décadas de ocupação da cidade é possível afirmar que arquitectura pública e privada do período flávio-antonino revela uma generalizada conformidade com os padrões técnicos construtivos comuns a qualquer cidade romana. Por sua vez, as construções públicas conhecidas revelam a importância que *Bracara Augusta* terá assumido no contexto do programa de urbanização do NO, iniciado com Augusto e que atinge a máxima expressão nos inícios do século II.

O programa de obras que reorganizou a área a poente do *forum*, que contemplou a construção do complexo termas / teatro, com eventual expressão noutros edifícios ainda não identificados, parece associar-se à importância administrativa e económica que *Bracara Augusta* protagonizou no contexto regional e provincial.

A arqueologia documenta, também, que a cidade se foi transmutando num processo dinâmico, que foi estruturando um tecido urbano permanentemente retocado e adaptado a novas realidades políticas e sociais. De facto, embora fragmentárias e descontínuas são evidentes as transformações que afectaram a cidade ao longo da sua ocupação, com destaque para as alterações topográficas decorrentes da construção da muralha baixo-imperial e da adopção do Cristianismo.

Ao longo da Antiguidade Tardia, para além das mudanças registadas intra-muros são perceptíveis as que afectam a periferia da cidade, na qual surgem basílicas cemiteriais, ou ao longo das vias que ligam a cidade ao exterior, ou em antigos espaços públicos romanos. É também na área envolvente da cidade que estão documentados alguns dos exemplares mais importantes de arquitectura paleocristã datáveis dos séculos VI/VII.

Bibliografia

- ALARCÃO, J. de, 1988. *Roman Portugal*. Warminster : Aries & Philips Ltd.
- ALBA CALZADO, M. A. 2001. Características del viario urbano de Emerita entre los siglos I y VIII. In *Mérida, Excavaciones arqueológicas, 2001*, vol 5, p. 371-396.
- AMARAL, L. C. 2007. *As moedas das Carvalheiras*. Bracara Augusta. Escavações Arqueológicas. Braga: UAUM/NARQ.
- ARGOTE, J. C. 1734. *Memórias para a História Eclesiástica do Arcebispado de Braga, Primaz das Hespanhas*. Lisboa, 1732/.
- ALFÖLDY, G. 1966. Um "cursus" senatorial de Bracara Augusta. *Revista de Guimarães*, LXXVI, n.ºs 1-2, p. 363-372.
- CARVALHO, H. 2008. *O povoamento romano na fachada ocidental do Conventus Bracarensis*. Braga: Universidade do Minho. Exemplar policopiado.
- COSTA, A. de J. da 1997. *O Bispo D. Pedro e a Organização da Arquidiocese de Braga*. vol. I, (2.ª ed.), Braga.
- CUNHA, R. da, 1634. *História Eclesiástica do Arcebispado de Braga*. Braga.
- CRUZ, M. 2001. *Vidros romanos de Bracara Augusta*. Braga: Universidade do Minho. Exemplar policopiado.
- DAVID, P. 1947. *Études Historiques sur la Galice et le Portugal du VI^e au XII^e siècle*. Lisboa / Paris.
- DELAINE, J. 1999b. Benefactions and urban renewal: baths buildings in Roman Italy, Em DELAINE, J. *et al.* (Eds), *Roman Baths and Bathing, Proceedings of the First International Conference on Roman Baths*, (Bath 1992), Portsmouth, R.I.: Journal of Roman Archaeology, p. 67-74.
- DOPICO CAINZOS, M. D. 1986. Los conventus iuridici. Origen, cronología y naturaleza histórica, *Gerion*, 4, 265-283.
- DOPICO CAINZOS, M. D. 1988. *La Tabula Lougeiorum. Estudios sobre la implantación romana en Hispania*. Vitoria.
- ELENA, G. A. *et al.* 2008. *A Fonte do Ídolo: análise, interpretação e reconstituição do santuário*. Bracara Augusta. Escavações Arqueológicas, 4. Braga: UAUM/NARQ.
- FERNANDES, A. de A. 1968. *Paróquias Suevas e Dioceses Visigóticas*, Arquivo do Alto Minho, vols. XIV, XV e XVI - IV, V e VI, Viana do Castelo.
- FERNÁNDEZ OCHOA, C. 1997. *La muralla romana de Gijón (Asturias)*. Madrid.
- FERNÁNDEZ OCHOA, C. *et al.* 1999. *La tierra de los astures. Nuevas perspectivas sobre la implantación romana en la antigua Asturia*, Gijón: Ed. Trea, S.L.

FERNÁNDEZ OCHOA, C. *et al.* 2000. Grandes conjuntos termas públicos en Hispânia. In FERNÁNDEZ OCHOA, C. *et al.* (eds.) *Actas do colóquio Internacional Termas romanas en el Occidente del Império* (Gijón 1999), Série Património, 5, Gijón: Vtp editorial, p. 59-72.

FONTES, L. *et al.* 1998. "Mais Velho" que a Sé de Braga. Intervenção arqueológica na catedral bracarense: notícia preliminar. *Cadernos de Arqueologia*, 14/15, 1997-, p. 137-164.

FONTES, L. 1992. Salvamento Arqueológico de Dume (Braga). Resultados das Campanhas de 1989-90 e 1991-92, *Cadernos de Arqueologia*, 8-9, 1991-, p. 199-230.

FONTES, L. 1992. O Norte de Portugal no Período Suevo-Visigótico. Elementos para o seu estudo, En *Actas XXXIX Corso di Cultura Sull'Arte Ravennate e Bizantina* (Ravenna, 6-12 Aprile 1992), Ravenna, p. 217-248.

FONTES, L. 1999. O reino Suevo e o papel da Igreja na organização do território, Em SOUTO GONZÁLEZ, X. M. (Coord), *A História no Eixo Atlântico*, Vigo, p.131-143.

GARCÍA MORENO, L. 1989. *Historia de Hispaña Visigoda*. Madrid.

GARCÍA MORENO, L. 1998. *Civitates e Castela durante la época suevogótica en el noroeste de las Españas. Los Orígenes de la Ciudad en el Noroeste Hispánico*, II, Lugo, p.1347-1366.

GUERRA, A. 1999. Nomes de cecas visigodas no noroeste peninsular e toponímia pré-romana. *Rutas, Ciudades y Moneda en Hispania*, Anejos de *AEspA*, vol. XX, Madrid, p. 423-432.

GROS, P. 1990. Théâtre et culte imperial en Gaule Narbonnaise et dans la péninsule ibérique, Em TRILLMICH, Walter et ZANKER Paul (Eds). *Stadt und Ideologie. Die Monumentalisierung hispanischer Städte zwischen Republik und Kaiserzeit* (Madrid 1988), Munique, p. 381-390.

GROS, P. 1996. *L'Architecture Romaine du début du IIIe siècle av. J.C. à la fin du Haut-Empire, 1. Les Monuments Publics*. Col. Manuels d'Art et d'Archéologie Antiques. Paris: Picard éditeur.

ISLA FREZ, A. 1992. *La Sociedad Gallega en la Alta Edad Media*. Madrid.

KEAY, S. 1993. Towns in the Roman world: economic centres or cultural symbols? Em *Actas del XIV Congreso Internacional de Arqueología Clásica*, 1, Tarragona, p. 253-259.

LE ROUX, P. 1975. Aux Origines de Braga (*Bracara Augusta*). *Bracara Augusta*, p. 155-157.

LE ROUX, P. 1994. *Bracara Augusta: ville latine. Trabalhos de Antropologia e Etnologia*, 34, p. 229-241.

LE ROUX, P. 1995. *Romains d'Espagne: cites e politique dans les Provinces: I siècle av. J.-C. – III siècle ap. J.-C.*. Paris: Armand Colin.

LE ROUX, P. 1996. Las ciudades de la *Callaecia* romana durante el alto imperio, *Gérion*, 14, p. 363-379.

LEMOS, F. S. 2002. *Bracara Augusta – A Grande Plataforma viária do Noroeste Peninsular*, *Forum*, 31, Braga, p. 95-127.

LEMOS, F. S. *et al.* 2000. Trabalhos Arqueológicos no logradouro da Casa Grande de Santo António das Travessas, *Forum*, 27, p. 15-38.

LEMOS, F. S. *et al.* 2002. A Muralha de *Bracara Augusta* e a Cerca Medieval de Braga. In *Actas do Simpósio Internacional Sobre Castelos. Mil Anos de Fortificações na Península Ibérica (500-1500)*, Palmela: Câmara Municipal de Palmela / IPPAR.

LEMOS, F. S. *et al.* 2003. Projecto de Estudo e Salvamento de *Bracara Augusta*. Intervenções arqueológicas na Cerca do Seminário de Santiago e no imóvel 67/75 da Rua Paio Mendes. In *Actas do IV Encontro Nacional de Arqueologia Urbana (2000)*, Amadora, p. 117 -125.

LEMOS, F. S. *et al.* 2007. A muralha romana (Baixo Império) de *Bracara Augusta*, RODRÍGUEZ COLMENERO, A. e RODÁ DE LLANZA, I. (Eds.). *Actas del Congreso Internacional Murallas de ciudades romanas en el Occidente del Imperio. Lucus Augusti como paradigma*. Lugo, p. 329-341.

- LÓPEZ QUIROGA, J. 2004. *El final de la Antigüedad en la Gallaecia. La transformación de las estructuras de poblamiento entre Miño y Duero (siglos V al X)*. La Coruña.
- LÓPEZ QUIROGA, J. *et al.* 1999. Cecas e hallazgos monetários de época suevo-visigoda. Civitates y Vias de comunicación en el noroeste de la Península Ibérica, Em *Rutas, Ciudades y Moneda en Hispania*, Anejos de AEspA, 20, p. 433-439.
- LÓPEZ QUIROGA, J. *et al.* 1999b. L'habitat dispersé da la Galice et du Nord du Portugal entre le V^e et le X^e siècle. Essai d'interprétation à partir de l'analyse macro et microrégionale. In *L'habitat dispersé dans l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, p. 97-119.
- MACIEL, J. 1980. O "De Correctione Rusticorum" de São Martinho de Dume, *Bracara Augusta*, 34, Braga.
- MACIEL, J. 1992. Vectores da arte paleocristã em Portugal nos contextos suévico e visigótico, Em *Actas XXXIX Corso di Cultura Sull'Arte Ravennate e Bizantina*, (Ravenna, 6-12 Aprile 1992), Ravenna, p. 435-495.
- MACIEL, J. 1996. *Antiguidade Tardia e Paleocristianismo em Portugal*. Lisboa.
- MAR, R. 2000. Las termas imperiales. In FERNÁNDEZ OCHOA, Carmen *et al.* (Eds.) *Actas do colóquio Internacional Termas romanas en el Occidente del Império*, Série Património, 5, Gijón: Vtp editorial, p. 15-21.
- MARTINS, M. 2000. *Bracara Augusta cidade romana*. Braga: UAUM.
- MARTINS, M. 2004. Urbanismo e Arquitectura em *Bracara Augusta*. Balanço dos contributos da Arqueologia Urbana. In RUIZ DE ARBULO, J. (Ed.). *Simulacra Romae. Roma y las Capitales Provinciales del Occidente Europeo. Estudios Arqueológicos* (Tarragona 2002), Tarragona, p.149-173.
- MARTINS, M. 2005. *As termas romanas do Alto da Cividade. Um exemplo de arquitectura pública em Bracara Augusta*, Bracara Augusta. Escavações Arqueológicas, 1. Braga: UAUM / Narq.
- MARTINS, M. *et al.* 1990. As necrópoles de *Bracara Augusta*. A. Os dados arqueológicos. *Cadernos de Arqueologia*, 1989-, II, 6/7, p. 41-186.
- MARTINS, M. *et al.* 2006. A arqueologia em Braga e a descoberta do teatro romano de *Bracara Augusta*. *Forum*, 40, p. 9-30.
- MORAIS, R. M. L. 1998. Importações de cerâmicas finas em *Bracara Augusta*: da fundação até à época flávia. *Cadernos de Arqueologia*, 1997-, 14/15, p. 47-136
- MORAIS, R. M. L. 1998. *As ânforas da zona das Carvalheiras. Contributo para o estudo das ânforas romanas de Bracara Augusta*, Cadernos de Arqueologia, Monografias 8, Braga: UAUM.
- MORAIS, R. M. L. 2001. Breve ensaio sobre o anfiteatro de Bracara Augusta, *Forum*, 30, p. 55-76.
- MORAIS, R. M. L. 2005. *Autarcia e Comércio em Bracara Augusta. Contributo para o estudo económico da cidade no período Alto-Imperial*. Bracara Augusta. Escavações Arqueológicas, 2. Braga: UAUM / Narq.
- NIELSEN, I. 1990. *Thermae et Balnea. The Architecture and Cultural History of Roman Public Baths*. Aarhus.
- REAL, M. L. 1995. Inovação e Resistência: dados recentes sobre a antiguidade cristã no ocidente peninsular, *Actas IV Reunião de Arqueologia Cristã Hispânica* (Lisboa, 1992), Barcelona, p.17-68.
- REAL, M. L. 2000. Portugal: cultura visigoda e cultura moçarabe, Em *Visigodos y Omeyas. Un debate entre la Antigüedad Tardia y la Alta Edad Media*, Anejos de AEspA, vol. XXIII, Madrid, p.21-75.
- RODRÍGUEZ COLMENERO, A. 1996. Integración administrativa del Noroeste peninsular en las estructuras romanas, RODRÍGUEZ COLMENERO, A. (Coord.) *Lucus Augusti I. El amanecer de una ciudad*. A Coruña p. 265-299.
- RODRÍGUEZ COLMENERO, A. 1996b. La Tabula hospitalitatis de la civitas Lougeiorum. Documento genuino o falsificación?, RODRÍGUEZ COLMENERO, A. (Coord.) *Lucus Augusti I. El amanecer de una ciudad*, A Coruña, p. 301-315.

RODRÍGUEZ COLMENERO, A. *et al.* 1999. *Lucus Augusti*, Capital romana del finisterre hispánico. In *Actas da Mesa Redonda, Emergência e Desenvolvimento das cidades romanas no norte da Península Ibérica*, Porto: Escola Profissional de Arqueologia/IPPAR, p.115-132.

SEVILLANO FUERTES, Á. *et al.* 2002. *Urbs Magnífica. Una aproximación a la Arqueología de Asturica Augusta Astorga, León. Museo Romano. (Guía-Catálogo)*. Astorga: Ayuntamiento de Astorga.

SILVA, R. C. 2000. *A Insula das Carvalheiras. Estudo de um exemplo de arquitectura Privada em Bracara Augusta*. Braga: Universidade do Minho. Exemplar policopiado.

TRANOY, A. 1980. Religion et Societé à Bracara Augusta (Braga) au Haut Empire romain. *I Seminário de Arqueologia do NO Peninsular*, 3. Guimarães, p. 67-83.

TRANOY, A. 1981. *La Galice romaine. Recherches sur le Nord Ouest de la Péninsule Ibérique dans l'Antiquité*. Paris: Diffusion du Bocard.

TRANOY, A. *et al.* 1990. As necrópoles romanas de *Bracara Augusta* – Les inscriptions funéraires, *Cadernos de Arqueologia*, 1989-, 6-7, p. 183-230.

ZABALETA ESTÉVEZ, M. del M. 2000. Hallazgos Numismáticos de los comienzos de *Bracara Augusta*. *Actas do 3º Congresso de Arqueologia Peninsular*, VI. Porto: Adecap, 2000, p. 395-399.

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité : pour une approche renouvelée des espaces littoraux

E. DELLONG

Introduction

Cet article a pour objectif de dresser un panorama des «nouveau-tés» en matière d'archéologie antique à Narbonne depuis le premier volet du projet *Simulacra Romae* (Fig. 1). La multiplication des découvertes archéologiques en relation avec l'essor des opérations de diagnostics et fouilles préventives, constitue à notre avis la principale nouveauté.

Ce renouvellement de l'archéologie préventive vient se greffer aux travaux toujours en cours et à un certain nombre, inédits. Parmi eux, un travail de doctorat soutenu en 2006 à l'université de Toulouse II le Mirail visant à traiter, à travers l'emploi de l'outil S.I.G. (Système d'Information Géographique), la question de l'urbanisation (causes, formes, conséquences) sur un espace géographique original, le proche territoire de la cité antique de Narbonne (Dellong, 2006).

A. Nouveautés narbonnaises en matière d'opération de terrain depuis «*Simulacra Romae I*»

La principale nouveauté depuis «*Simulacra Romae I*» concerne donc la multiplication des découvertes archéologiques. Comme nous allons le voir, elles sont surtout liées à l'essor de l'archéologie préventive : à travers les diagnostics archéologiques et ce qui est plus original, la réalisation de fouilles préventives. Ces nouveautés de «terrain» se surimposent aux fouilles programmées toujours en cours, aux travaux universitaires et projets collectifs lancés depuis peu, qui participent également au renouvellement de la

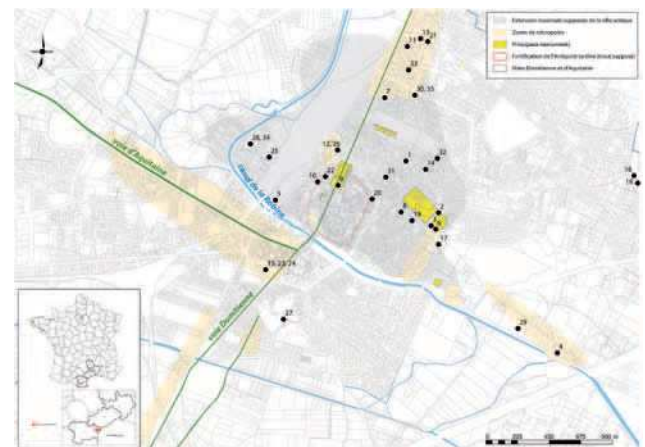


Fig. 1 : Localisation de la commune de Narbonne et configuration de la zone littorale (D.A.O. E. Dellong).

connaissance d'une Narbonne antique très largement méconnue.

1. La multiplication des opérations d'archéologie préventive

Entre 2002 et 2008, la commune de Narbonne (17407,15 Ha) a connu près de 80 opérations archéologiques de terrain, tout type et toute période confondus (Fig. 2). Parmi elles, 75% ont concerné des diagnostics réalisés par l'I.N.R.A.P. A titre de comparaison, entre 1995 et 2001, c'est-à-dire, avant la promulgation de la loi sur l'archéologie préventive, l'A.F.A.N (ex I.N.R.A.P) avait effectué à Narbonne 12 diagnostics sur les 20 opérations enregistrées, soit 60% des opérations.

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

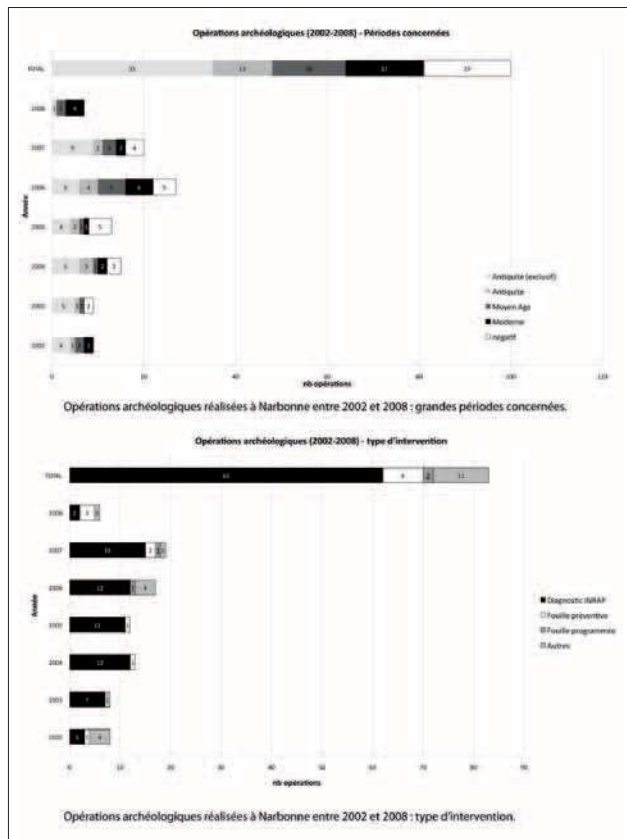


Fig. 2 : Haut - opérations archéologiques réalisées à Narbonne entre 2002 et 2008 : grandes périodes concernées. -bas : opérations archéologiques réalisées à Narbonne entre 2002 et 2008 : types d'intervention (D.A.O. E. Dellong).

La proportion importante de ces opérations entre 2004 et 2007, avec un pic de 15 diagnostics en 2007, s'explique doublement par la multiplication des travaux d'urbanisme et par la mise en place, à partir de 2003, d'un zonage archéologique. C'est à cette date en effet que la commune décide de lotir de vastes secteurs constructibles, situés en périphérie de la ville. L'aménagement de lotissements à l'ouest et au sud-ouest (Crabit/Amarats ; Reveillon), l'extension de Zones d'Aménagement Concerté au sud et à l'est de la ville (Bonne Source, Croix-Sud), expliquent pourquoi les diagnostics de vaste superficie concernent surtout le proche territoire de Narbonne.

Paradoxalement, peu de ces diagnostics ont débouché sur la réalisation de fouilles préventives. Ces dernières sont à Narbonne un phénomène plus récent qu'ailleurs : on note une seule fouille préventive en 2004, une seule en 2005, 2 fouilles préventives en 2007 et trois en 2008 (Fig. 3). Les 30% de diagnostics négatifs, ce qui n'est en soit pas négligeable, n'expliquent pas à eux seuls, ce faible nombre. Dans beaucoup de cas, les solutions apportées par les aménageurs à leur projet pour assurer la préservation des vestiges enfouis, permettent d'éviter la fouille qu'ils jugent très souvent pénalisante. Dans d'autres

Année	Nom	Opérateur agréé	Description
2001	La médiathèque	INRAP	Quartier médiéval et antique*
2004	Rue des Colonnes	Amicale Laïque Carcassonne	Nécropole antique et médiévale ; voirie et urbanisation antiques
2005	Malard	INRAP	Drain en amphores du Haut-Empire
2008	Reveillon	Oxford Archéologie	Voie Domitienne
2008	Résidence du Palais Tranche1	Amicale laïque Carcassonne	Rempart XVIe siècle
2009?	Résidence du Palais Tranche 2	Amicale laïque Carcassonne	Non réalisée à ce jour
2008	Boulevard 1848 Résidence Roca	Amicale laïque Carcassonne	Nécropole incinération et fossé de la période augustéenne
2008	Abrassous Bas	Oxford Archéologie	Rural : Néolithique ; Age du Bronze et République
2008	Saint-Hippolyte	Acter	Rural : Haut Moyen-Age
2008	Quai d'Alsace	Archeodunum	Antiquité : quartier occidental de la ville antique
2008	3 rue de Catalogne	INRAP	Antiquité : piscine / thermes antiques

* Fouille réalisée avant la loi sur l'archéologie préventive de 2001

Fig. 3 : Tableau récapitulatif des fouilles préventives effectuées sur la commune de Narbonne entre 2002 et 2008 (état août 2008).

rare cas fort heureusement, ce sont les diagnostics eux-mêmes, urbains, qui n'atteignent pas ou mal leurs objectifs car réalisés dans des espaces de superficie réduite et (ou) difficilement praticables.

Quoi qu'il en soit, depuis ces 6 dernières années, l'enrichissement de la connaissance de Narbonne antique repose en grande partie sur les diagnostics archéologiques réalisés par l'I.N.R.A.P. Elle s'appuie également, surtout depuis ces trois dernières années, sur le travail accompli par les opérateurs d'archéologie préventive.

Mais qu'en est-il des autres opérations, des 25% restants? Des sondages ont continué à être réalisés par des particuliers, souvent en contexte préventif : bénévolement, dans le cadre de leurs études, de leur association, ou bien encore de leur travail. En effet, l'implication grandissante de l'I.N.R.A.P ne doit pas occulter le travail de fond mené depuis des années sur le secteur par les acteurs locaux : Groupe de Recherche Archéologique du Narbonnais (G.R.A.N.), Association Narbonnaise de Travaux et d'Etudes Archéologiques Subaquatiques (A.N.T.E.A.S.), Commission Archéologique et Littéraire de Narbonne et Ville de Narbonne. Se profile donc déjà une question sur laquelle nous reviendrons amplement

en conclusion : comment, face à la multiplication des acteurs de l'archéologie et au renouvellement de la connaissance de Narbonne antique (1) et du patrimoine enfoui en général, fédérer, regrouper toute cette information archéologique produite? Ou pour dire autrement, comment éviter l'éclatement de ce savoir?

2. Projets collectifs et fouilles programmées

Parallèlement à ces opérations d'archéologie préventive, le G.R.A.N. a poursuivi les investigations qu'il mène sur le Clos-de-la-Lombarde depuis maintenant près de 30 ans. Elles se sont concrétisées notamment par la publication en 2004 des données sur le secteur nord-est de la Lombarde (Sabrié (dir.), 2004) et la maison III de l'îlot. Quant à la fouille du quartier thermal, à l'extrémité orientale de l'îlot, elle devrait être publiée sous peu. Durant cette période, des fouilles archéologiques subaquatiques ont été régulièrement menées par l'A.N.T.E.A.S. : en 2002, 2003 et 2004, sur la construction antique submergée de la Nautique (Falguéra *et al.*, 2003 ; Falguéra, 2003). Les fouilles programmées que dirigeait C.-A. de Chazelles sur le site de Montlaurès se sont achevées en 2001. Elles devraient bientôt déboucher sur une synthèse particulièrement attendue, ne serait-ce que pour mieux comprendre cette période cruciale de transition consécutive à la fondation de Narbonne.

A ces synthèses en cours, sont venus se rajouter récemment deux projets collectifs de recherche : l'un consacré à l'*oppidum* de Pech-Maho (responsable E. Gailhedrat), l'autre aux ports antiques de Narbonne (responsable M.-P. Jézégou). On notera finalement, pour être le plus exhaustif possible, après la publication de la carte archéologique de la Gaule consacrée à Narbonne (Dellong *et al.*, 2003), la soutenance de deux thèses de doctorat, l'une en 2003 par C. Sanchez (Sanchez, 2003) consacrée à l'étude de la céramique narbonnaise antique, et celle que nous avons soutenue en 2006 (Dellong, 2006).

Beaucoup de nouveautés donc qui témoignent, en quelques années, d'un nouveau dynamisme de la recherche archéologique. Tout au plus peut on regretter l'absence d'une approche globale et durable de l'espace narbonnais antique à travers la prise en compte de la dimension archéologique et environnementale. C'est cette approche que nous avons tenté d'adopter dans notre travail universitaire et que nous allons expliciter.

B. Le littoral narbonnais dans l'Antiquité, archéologie d'une ville et de son terroir

L'enjeu de cette thèse consistait à décrire, pour une période donnée, l'Antiquité, une unité géographique, le littoral narbonnais, tout en rendant compte des dynamiques humaines et naturelles, parfois contradictoires, qui la caractérisent. Traiter de cette région revient à retracer un moment de l'évolution d'un milieu original précocement urbanisé, car c'est bel et bien là, en dépit de la diversité qui le caractérise, sa véritable spécificité.

1. Un espace «mobile»

Le littoral narbonnais constitue un espace original car attractif et mobile (Fig. 5). Au débouché d'un fleuve, en bordure de la mer Méditerranée, point de rencontre et aboutissement des flux du sud espagnol, de l'Italie et de l'ouest aquitain, il offre une position de choix dans le domaine du commerce, à l'origine probable de la fondation de Narbonne. Ce qui a constitué pendant plusieurs siècles un atout, s'est avéré être au fil du temps un inconvénient : le progrès de l'alluvionnement de la basse plaine, les colluvionnements plus ou moins accélérés par les défrichements expliquent en grande partie pourquoi le paysage littoral que nous connaissons aujourd'hui diffère de celui qu'ont pu connaître les habitants de la première colonie. Qu'ils soient historiques ou archéologiques, les enjeux de la restitution de ce littoral sont de taille, mais ils se heurtent à la réalité du terrain (colluvionnement important, nappe phréatique) et à l'approche «littéraire» longtemps privilégiée par l'historiographie. Ce n'est que récemment, parallèlement à la multiplication des chantiers de fouilles archéologiques, que les observations paléoenvironnementales ont permis le renouvellement de cette question.

1. Petite «mise en contexte»

De la Préhistoire à nos jours, deux grands moments de l'évolution du paysage peuvent être considérés. Les avis convergent pour dire qu'au cours du Néolithique, la remontée du niveau de la mer se poursuit lentement pour atteindre un niveau proche de l'actuel (environ - 2 NGF) au Néolithique final (Morhange *et al.*, 1998 ; Vella 1999). Selon S. Rescanières, le ralentissement de la remontée marine se traduit peut-être par un arrêt de la transgression sur la plaine côtière de Narbonne, comme sur la plupart des littoraux du Languedoc et des deltas provençaux (Vella 1999 ; Blanchemanche *et al.*, à paraître). L'étendue du plan d'eau au maximum

(1) Le tableau n°1 (Fig. 4) recense les opérations menées entre 2002 et 2008, ayant révélé des vestiges antiques. Les numéros indiqués entre parenthèses, correspondent à ceux de la carte présentée en fig.14. Les astérisques qui succèdent à certains numéros indiquent que les sites sont évoqués plus amplement dans cet article.

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

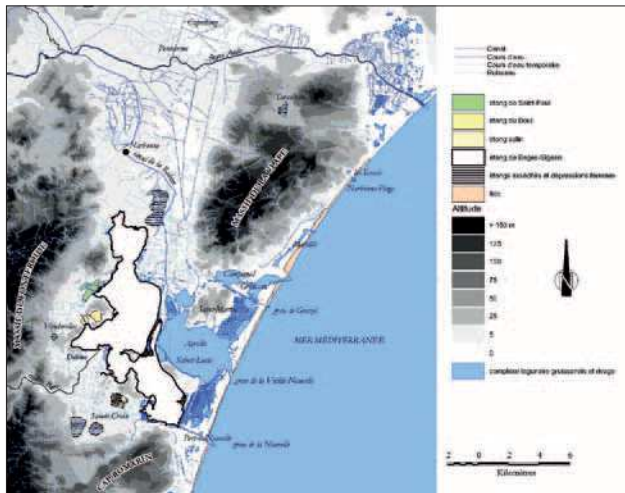


Fig. 5 : Carte du littoral narbonnais : le cadre géographique (D.A.O. E. Dellong).

de la transgression est cotée sous le 0 NGF. Durant cette phase, le massif de la Clape était une île (Verdeil 1970 ; Ambert 1993), le promontoire de Narbonne formait une presqu'île avancée dans une immense lagune deux fois et demi plus vaste que l'étang de Thau actuel. Cette phase est mal datée : elle est rapprochée de la Préhistoire récente ou de la Protohistoire par les sondages du Castellou et de Capestang étudiés par P. Ambert (Guilaine (dir.), 1995). C'est à partir du Néolithique final (4500 BP), que le cordon littoral commence à s'engraisser au pied du cap Romarin (Aloisi *et al.*, 1978). L'âge de la fermeture du plan d'eau, c'est-à-dire de la constitution du lido, n'est pas assuré. Elle se placerait *grosso-modo* entre le Chalcolithique et l'Antiquité (Rescanières *et al.*, 2003, p. 45).

La période antique ne représente donc qu'un « bref » moment de l'évolution des paysages narbonnais, postérieur à une phase de remontée marine. Elle s'insère dans la seconde phase de l'évolution décrite par S. Rescanières. Englobant les périodes proto et historique, elle est marquée par la remontée marine, la poursuite de la construction de la plaine fluvio-littorale au détriment de la paléolagune et l'édification du lido. Il semble que durant toute cette période, l'évolution de la lagune soit surtout restée tributaire de la position et de l'activité des bras de l'Aude. De la fin du Moyen-Âge au XIXe siècle par exemple, les importants apports sédimentaires du fleuve et la fixation artificielle de son cours au nord de la Clape, entraînent le colmatage rapide et définitif de la lagune entre Coursan et la mer sur plus de 10 km (Ambert, 1987). Inversement, le niveau légèrement supérieur au 0 NGF qu'enregistre la lagune à la fin de l'Antiquité provoque peut-être un arrêt passager du remblaiement, voire une phase de transgression sur la plaine. Les rythmes de cette évolution s'avèrent toutefois dans le détail très mal connus.

Cette rapide description cache mal le retard accumulé par le Narbonnais dans le domaine de la connaissance du milieu et de son évolution. En cours de rattrapage, il s'explique en partie par le poids de la tradition historiographique, les méthodes préconisées depuis près d'une trentaine d'années et, surtout, par la complexité et la diversité des situations que révèlent de plus en plus les travaux actuels. Qui plus est, cette connaissance du paysage littoral antique se heurte à des réalités difficilement surmontables sans l'utilisation de moyens conséquents : qu'il s'agisse de la nappe phréatique en milieu urbain, présente en certains points de la ville au niveau même de structures antiques ; du comblement massif du fleuve observé tant au nord qu'au sud de Narbonne à proximité de l'étang de Bages-Sigean ; ou des colluvionnements de bas de pente constatés en plusieurs points du littoral au cours de diagnostics archéologiques.

2. Des terrains hydromorphes gagnés par l'urbanisation antique à l'est de la ville

Narbonne est implantée sur une terrasse constituée d'anciennes alluvions continentales de l'Aude qui domine encore aujourd'hui de quelques mètres environ un ensemble de secteurs dépressionnaires (l'Égassieral, l'étang du Cercle, la Licune...). Pour ce qui est de l'Antiquité, un certain nombre d'indices tendent à montrer l'existence de plans d'eau et (ou) marécages à proximité immédiate de la cité. Certains, tout proches de possibles débouchés fluviaux, ont été progressivement colmatés par l'homme, sans doute dès le I^{er} siècle av. J.-C.

P. Ambert a été le premier, à travers le dépouillement de quelques sondages géotechniques, à évoquer l'existence, à l'est de Narbonne, d'un plan d'eau qui aurait pu être en eau dès la période romaine. 5 sondages sont souvent cités pour étayer cette hypothèse (Fig. 6) :

Le premier associé (sondage A) vers - 1 m NGF, des vases bleues coquillères à une planche en bois daté au 14C de 2000 +/- 40 BP (Gif 10 099) soit environ 12 cal. A.D. (Ambert, 2000). Cette datation est confortée par la découverte, au même niveau, de trois tessons de céramique sigillée sud-gauloise.

Un second sondage (sondage B), situé à 50 m environ du premier, révèle, dans une séquence de sables vaseux, un remblai dans lequel apparaît vers - 1 m un fragment de marbre.

Deux autres sondages implantés en limite extérieure de l'enceinte de l'Antiquité tardive expliquent la puissance des remblais (5 à 7 m) composés de blocs de maçonnerie et de pierres, de débris de poteries, d'ossements et de galets emballés dans une matrice vaseuse ou limoneuse noire. Ces derniers reposent sur des sables vaseux contenant des huîtres

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

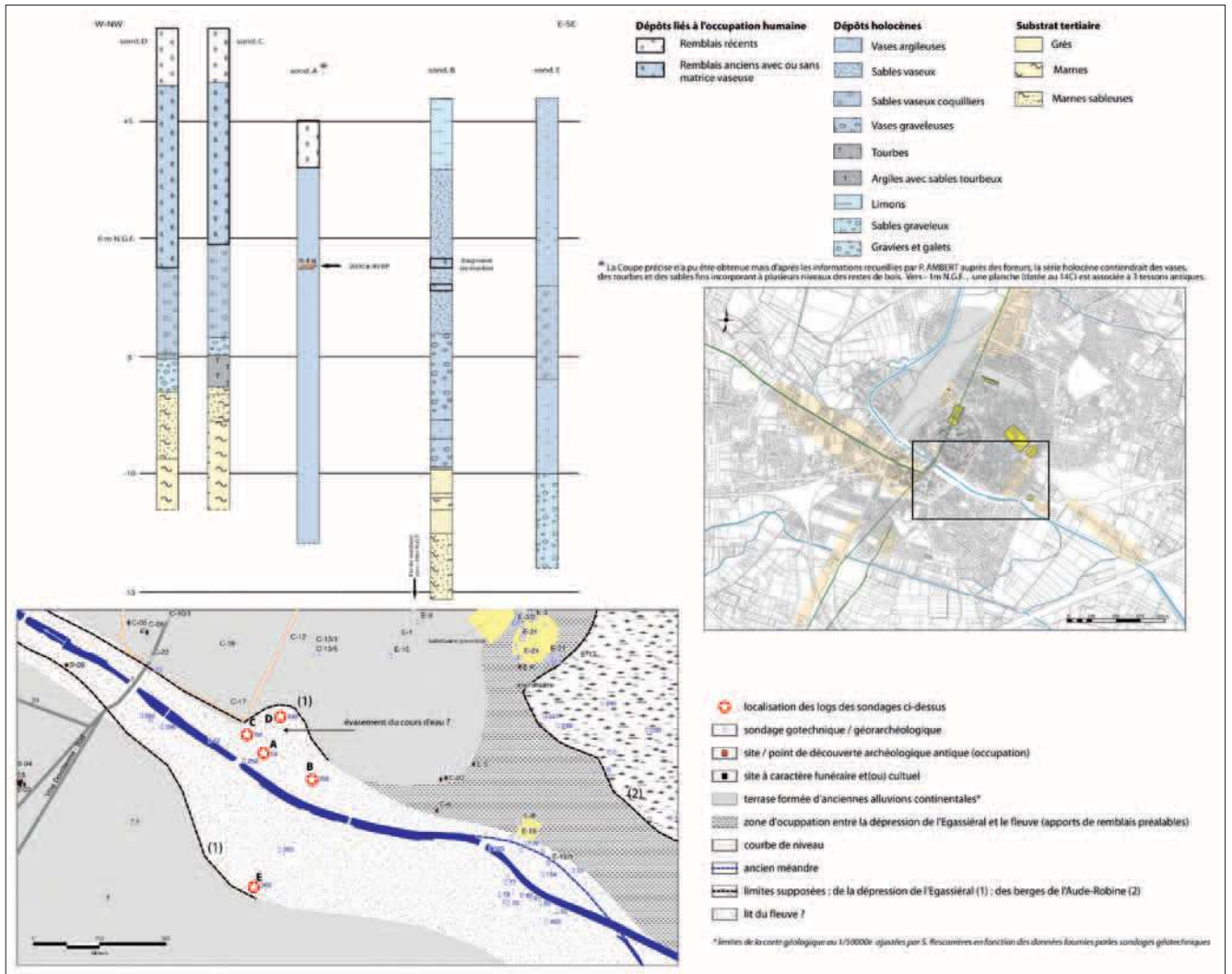


Fig. 6 : Logs des sondages géotechniques attestant un plan d'eau aux portes de la ville (D.A.O. S. Rescarières) ; localisation des sondages géotechniques dépouillés et configuration supposée du plan d'eau en aval du pont des marchands (D.A.O. E. Dellong).

et des crustacés. S'est posée la question de savoir si ces coquillages provenaient bien d'une ambiance naturelle ou si, compte tenu de la proximité du rempart de l'Antiquité tardive (et de son fossé), ils ne correspondaient pas à des déchets de consommation. Selon P. Ambert, qui fait remarquer à juste titre cet aspect, les unités décrites sous les huîtres ne comprennent pas de matériaux anthropiques. Restons toutefois prudent : P. Ambert n'a pas fait directement les observations. On aurait donc en ce point les prémisses d'un plan d'eau de plusieurs centaines de mètres de large s'étendant au pied de la terrasse, depuis la bordure orientale de la cité jusque vers la dépression de l'Egassiéral (Fig. 7).

La topographie de ce «plan d'eau», aux portes de la ville (nous sommes à 400 m environ en aval du pont des Marchands), demande à être précisée, de même que sa date de fonctionnement. Selon P. Ambert, «ce dernier, de ce fait relié ou non au cours de la Robine et de toute façon au niveau marin contemporain,

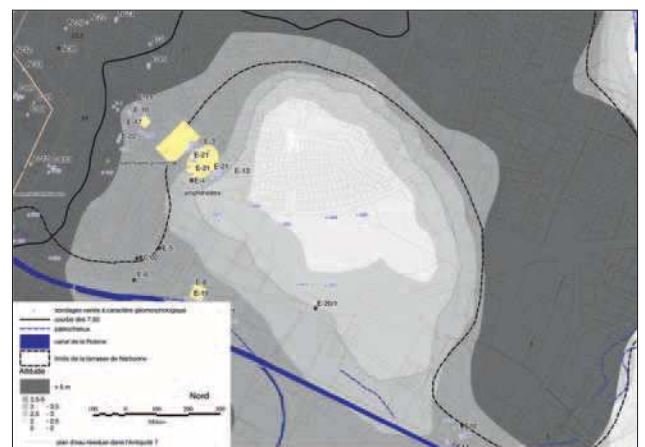


Fig. 7 : La dépression de l'Egassiéral et les vestiges archéologiques périphériques (D.A.O. E. Dellong).

a perduré au-delà de la période romaine» (Ambert 1995a, p. 85 ; voir également Ambert 1995b). Cette hypothèse est en contradiction avec l'évolution qui

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

se dessine autour de la dépression de l'Egassieral où le comblement, d'origine anthropique, est effectif dès le 1^{er} siècle ap. J.-C. Difficile d'envisager dans ces conditions un plan d'eau relativement profond en amont d'une dépression alors en voie de comblement. S'agit-il d'un plan d'eau ou d'un évaselement du cours de l'Aude/Robine en ce point, peu avant la dépression de l'Egassieral?

Mieux appréhendée est la dépression de l'Egassieral. Située immédiatement au nord du premier méandre que forme la Robine au sortir de la ville et à l'est du centre monumental, cette vaste zone dépressionnaire (83 Ha), dont l'emprise exacte reste à préciser, a été comblée très tôt, sans doute dès le 1^{er} siècle av. J.-C., comme le suggèrent les différentes opérations d'archéologie préventive menées dans le secteur. L'amphithéâtre de la cité a été construit sur des remblais dont l'épaisseur n'a pu être évaluée (Fig. 1, n° 2, 3, 6) : le sondage réalisé conjointement par l'I.N.R.A.P en 2003 et la Ville de Narbonne (Guillaume, 2003 ; Moulis, Dellong, 2003) au sud de l'ellipse du monument, révèle des apports destinés à stabiliser et à imperméabiliser le sol. Il est regrettable que ce sondage, réalisé jusqu'à 0,90 m NGF, n'ait permis d'atteindre ni le substrat, ni la base de ces remblais. La fondation d'un des murs concentriques du monument a été observée à 1,50 m NGF. Deux couches bien distinctes formaient ces comblements : la plus haute, de couleur grise, comprenait d'abondants charbons de bois et des matériaux de construction ; sous-jacente à cette couche, la seconde présentait une couleur brun-rouge. De nature argileuse, elle comprenait des fragments de tuileau, de rares charbons de bois et surtout beaucoup d'argile crue mêlée de torchis (briques ou pisé banché). Les matériaux ont-ils été purgés afin de permettre l'aménagement du monument, comme le suggère l'auteur du sondage? Ou existait-il déjà une dépression mise à profit par les aménageurs? Il est difficile de trancher en l'état des connaissances, mais le comblement d'une dépression préexistante dans un souci d'imperméabilisation paraît une hypothèse plausible.

A une cinquantaine de mètres du site de l'amphithéâtre, un diagnostic récent de l'I.N.R.A.P mené sous la direction V. Canut (Canut, Gros 2005) en collaboration avec l'A.N.T.E.A.S, a permis l'observation, à une cote voisine de 1 m NGF, d'un système de canalisation. Le substrat n'a pas pu être atteint (Fig. 1, n° 17). Cette découverte atteste donc en ce point le drainage et, de manière plus générale, une viabilisation de ce secteur par l'aménagement d'un réseau de canalisations et d'égouts collecteurs. Cette caractéristique se remarque également non loin de là, dans la tranchée creusée en 2005, le long de l'avenue Kennedy jusqu'à hauteur de la rue Jacquard (Dellong, Moulis, à paraître) mais aussi sur le tènement de la

Rouquette. Sur ce site en effet, des canalisations de type égout dallé ou voûté ont été dégagées. Il semble, d'après les indices chronologiques déduits des observations stratigraphiques et de l'étude des mobiliers, que ce comblement se soit opéré au plus tôt dans la seconde moitié du 1^{er} siècle av. J.-C.

Reste donc à déterminer les modalités et l'ampleur de ce comblement. L'occupation qui résulte de ce remblaiement n'a pas été longue : sur le site diagnostiqué par V. Canut, aucune structure d'habitat n'a été retrouvée ; faute d'un niveau de démolition caractéristique, l'abandon de l'amphithéâtre est difficilement datable. Sur le site de la Rouquette (Cairou, 1980-1981), un secteur artisanal est évoqué sans que l'on puisse savoir s'il est postérieur ou antérieur au monument ; des tombes à inhumation tardives, notamment une tombe en amphore, sont également indiquées. Elles traduisent une fréquentation funéraire en relation probable avec un axe de communication. Il est tentant d'envisager un repli rapide de l'occupation de ce secteur, rapidement transformé en une zone de dépotoir privilégiée par les récupérateurs. La rareté, parfois même l'absence, dans les mobiliers tirés des sondages évoqués, de matériels de l'Antiquité tardive et inversement la présence abondante de matériels des 1^{er}-II^e siècles ap. J.-C. est un indice qui oriente vers un abandon précoce de ce secteur, peu avant ou au début du III^e siècle ap. J.-C. Les causes de cette désertion nous échappent encore ; s'agit-il uniquement de raisons d'ordre socio-économique?

Les limites extrêmes de cette dépression sont mal définies, de même que le rapport qu'elle entretient avec le fleuve qui s'écoulait au sud-est. Des structures ont été aperçues, souvent de manière fortuite, au cours d'aménagements échappant à toute surveillance archéologique. C'est une zone de nécropole qui se dessine, mais sa topographie, de même que sa période de fréquentation, sont difficiles à préciser. Des tombes à inhumation (Antiquité tardive?) sont attestées sur la nécropole du Bois Rolland ; la nécropole tardive de Saint-Loup, qui, si l'on s'en tient à la logique, a dû se constituer autour du lieu de culte, n'a pas été véritablement saisie au cours du diagnostic archéologique mené par O. Ginouvez (Ginouvez *et al.*, 1991a, 1991b ; Ginouvez, 1991) (voir chapitre ci-dessous). Cette fréquentation funéraire succède à une occupation plus ancienne et tout aussi mal définie, confirmée par la présence de vestiges appartenant à un monument public du Haut-Empire. Ces quelques indices sont les seuls qui permettent de définir, côté sud, la limite extrême de cette dépression : entre le fleuve et celle-ci, devait se développer une large bande de terrain viabilisé, le long duquel se sont développés, sans doute en étroite dépendance, un axe de communication et des installations à caractère public. Côté est, la limite de cette dépression est donnée par

la terrasse de Narbonne, aucun vestige n'ayant pour l'instant été retrouvé.

3. Des aménagements de berge / rivages antiques

Où se jetait l'Aude-Robine en direction de la mer et des étangs selon les périodes? Plusieurs choix s'offraient à elle et nul doute qu'elle a dû en privilégier plus d'un au fur et à mesure de ses divagations et des progrès de la formation de son cône alluvial (Fig. 8). Plusieurs débouchés en aval de Narbonne peuvent être envisagés pour l'Antiquité.

Un premier écoulement localisé côté ouest du cône de déjection de l'étang de Saint-Laurent pourrait être situé selon M. Gayraud «d'abord près du ruisseau de Fringuet, puis en raison de l'alluvionnement du fleuve, (...) déplacé vers l'aval, contre le château de Montfort et Mandirac» (Gayraud, 1981, p. 48). Cette embouchure a été signalée par Jourdanne 1892, p.188 ; Cons, 1882, p. 214 ; Pineau, 1965 ; Denizot, 1959, p. 80 et 83. Cette hypothèse, plausible, demande à être validée par des données de terrain, tout comme celle qui propose un débouché dans les parages du Roc de Conilhac «côté est du cône de déjection», près du Pont des Olieux (Gayraud, 1981, p. 48).

Plus convaincants sont, pour l'instant, les arguments qui proposent de voir un débouché de l'Aude côté ouest de la plaine de Mandirac, dans les parages du domaine de Montfort, au sud-est de la cité (Gayraud, 1981, p. 48). La plaine de Mandirac est une construction récente liée au progrès de la formation du cône alluvial du fleuve vers le sud, dans la lagune. Plus précisément, c'est sur le terrain encadré à l'est par le domaine et la chaussée de Mandirac côté ouest, que convergent aujourd'hui indices archéologiques, photo-interprétatifs et paléoenvironnementaux. L'observation d'une photographie aérienne de 1935 montre, de façon assez nette, l'existence d'un méandre ainsi que des anomalies géométriques repérées par M. Guy à l'extrémité sud de la plaine marécageuse (Fig. 9).

A vrai dire, l'idée du passage d'une digue ou d'une canalisation antique dans la voisinage de la campagne de Mandirac apparaît pour la première fois sous la plume d'H. Rouzaud dans les années 1916-1917 (Fig. 10). Elles auraient ainsi permis la mise au jour «[d'] une sorte de forte muraille ou un alignement de gros blocs équarris qui se prolonge sur plus de 200 m de longueur. Il semble y avoir eu là une bordure, une espèce de quai (?) comme si on avait endigué quelque embouchure du fleuve dans les temps antiques. Dans les approches de cette bordure ou muraille dont plusieurs éléments taillés et équarris ont été exhumés et laissés sur le terrain, il a été trouvé des sols bétonnés, des amas d'amphores et de nombreux fragments rouges en terre sigillée» (Rouzaud, 1912-1914, f° 243, 12.11.1913 [signale

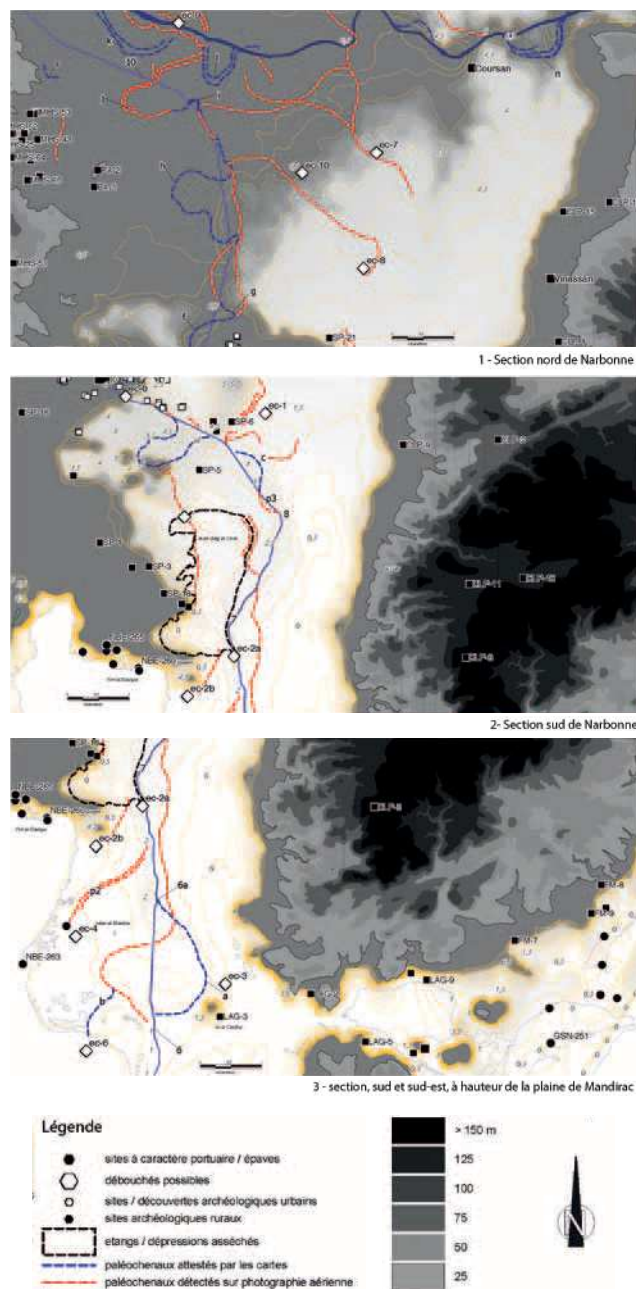


Fig. 8 : Essai de recensement de paléochenaux et débouchés, aux voisinages de la Nautique et de Gruissan (modèle numérique de terrain, pas 0,50 m) (D.A.O. E. Dellong).

également la découverte d'une amphore] ; Rouzaud, 1914-1916, p. 177 ; Rouzaud, 1916, p. 171 ; Cairou, 1973, p. 110-111). Bien plus tard, après la Seconde Guerre mondiale, au croisement de la chaussée de Mandirac et du chemin du petit Castellou, M. Guy a vu des tombes «tardives» qu'il date du IIIe-IVe siècle ap. J.-C (Guy, 1955, p. 222 ; F & J.-M. Falguéra *et al.*, 2000, p. 22-23). Plus au sud, des canalisations agricoles de direction est-ouest, creusées à proximité du Canélou, auraient permis d'apercevoir des restes de quai ou de constructions sur ses bords, mais pas de débris céramiques datés (Guy, 1955, p. 232). Plus



Fig. 9 : Débouché antique de l'Aude et structures potentielles à l'ouest du domaine de Mandirac (cliché : photographie aérienne de 1935 géoréférencée communiquée par M. Guy) (D.A.O. E. Dellong).

récemment, pour R. Cairou, qui a « sondé ces lieux, [...] et suivi sous 50 cm de boue, ce quai dont parle Rouzaud », il s'agirait de « l'embouchure du fleuve (Aude) qui devait se continuer par un chenal séparant le môle de Mandirac de la terrasse de Montfort » (Cairou, 1973, p. 111-112).

En 1999, à « proximité de l'angle que fait le chemin ou chaussée de Mandirac avec le chemin qui mène aux bâtiments du petit Castellou », nous avons observé, en bordure d'un canal qui sépare une parcelle débouchant à l'ouest, sur la chaussée de Mandirac et à l'est, sur le domaine du Grand Castellou, des vestiges archéologiques (*tegulae* présentant des traces de mortier, briquettes de pavement en *opus spicatum*, déchets culinaires (huîtres, moules), fragments de *dolia* dont un avec traces de mortier, céramique commune à pâte oxydante, céramique africaine de cuisine type Hayes 23b...), notamment des fragments de céramiques non érodés permettant d'aborder la question de la physionomie de ce site du Castellou d'une tout autre manière. (Sanchez *et al.*, 1998, p. 64-65).

En mai 2001, des investigations ont été pratiquées par l'A.N.T.E.A.S., en collaboration avec S. Resca-

nières dans l'un des fossés ayant fait l'objet d'observations en 1999. Elles ont pris la forme de piquetages et de sondages géoarchéologiques. Les repérages pratiqués dans le ruisseau d'où proviennent les vestiges observés en bordure de ladite chaussée, ont permis de rencontrer de façon régulière des points durs consistant en matériaux de démolition antiques (Fig. 9). Ces résistances ont été remarquées sur une longueur de 23 m environ, et à 1,20 m de profondeur en moyenne. Des moellons calcaires, dont certains enduits de mortier de chaux et des fragments de céramique, ont été prélevés dans le fond du ruisseau. Certains ont même été observés en coupe jusqu'à 0,35 m du sol actuel. Le mobilier prélevé, varié, consistait en fragments de céramiques (céramique culinaire, vaisselle de table, amphores, *tegulae*, *dolium*) et matériaux de construction (enduits peints, adobe, moellons dont certains de gros module, pierraille). La présence de moellons calcaires plus ou moins bien équarris, d'éléments de bloc en grand appareil, et de matériaux de petite taille alliant fragments de *tegulae*, pierres calcaires émoussées, éclats de pierre, galets, le tout lié au mortier de chaux, prouvent l'existence d'une structure en dur, aux dimensions pour lors inconnues. Cette hétérogénéité du matériel traduit une chronologie orientée vers le IIe – IVe siècles ap. J.-C. (amphores à tendance africaine ; céramique africaine de cuisine).

Vers 1950, les archéologues locaux prennent progressivement conscience de l'importance des vestiges archéologiques disséminés sur le rivage (Sand, 1981, p. 64 ; ANTEAS, 1989 ; Falguéra, 1994 ; Solier (dir.), 1981). Les questions d'interprétation suscitées par ce site ont motivé en grande partie l'implantation, en 1991, de sondages archéologiques subaquatiques (Fig. 10). Effectués par A.N.T.E.A.S., ils ont révélé la présence d'un mobilier archéologique mêlé à une strate de graviers que l'on retrouve à différents niveaux sous le lit de l'étang, contrastant fortement avec celles qui la surmontent, caractérisées par l'alternance de strates de sable et d'argile. Ces quatre sondages, ainsi que de nombreuses prospections effectuées entre 1970 et 1999, sur la bordure de rivage comprise entre la pointe de Mandirac et le Canélou, ont permis de récolter un important mobilier archéologique trahissant une double hétérogénéité : chronologique d'une part, puisque comprenant du matériel du IVe siècle ap. J.-C. mêlé à de la céramique du Ier siècle av. J.-C. et typologique d'autre part : amphores, céramique culinaire, vaisselle de table, matériaux de construction. Au débouché du Canélou, ont également été récoltés de nombreux fragments céramiques similaires à ceux observés au Castellou (Dellong, 1995).

La vocation de ce gisement demeure problématique. Il s'agirait selon certains chercheurs d'un ancien îlot (Pineau, 1965 ; Verdeil, 1967). Il pourrait correspondre

à un habitat qui s'appuierait sur une digue chargée d'orienter un bras de l'Aude, les vestiges observés en bordure du rivage représentant des déchets de cargaisons (produit de casse et vaisselle de bord) issu du transbordement de marchandises, constituant ainsi une sorte d'extension de l'avant-port de la Nautique, susceptible d'avoir survécu à l'abandon de ce site. Ainsi, le mobilier observé correspondrait à des déchets de cargaisons provenant de navires en attente d'entrée dans une embouchure aménagée de l'Aude (renseignements J.-M. Falguéra). Plus récemment, pour refermer le dossier «Mandirac», des sondages menés à la tarière de pédologue dans l'emprise de ce cours, mais en amont de ces vestiges, attestent non seulement sa présence, mais aussi celle de tessons antiques roulés (observations inédites S. Rescarières). Le fleuve a donc débouché dans l'étang de Bages-Sigean dans cette zone, et il est de plus en plus probable qu'un endiguement ait permis de prolonger son débouché vers le sud (pour faciliter les opérations de transbordement des marchandises?).

Un autre écoulement dans un secteur tout aussi capital, mais plus mal connu, est situé dans les environs du domaine de Malard, au nord-est de la ville, connu pour avoir révélé des vestiges au XIXe siècle. En ce point, un ruisseau, la Rèche, coule en contrebas de la terrasse de Narbonne pour se jeter, encore de nos jours, dans l'étang de Saint-Laurent. L'hypothèse, à son emplacement, d'un ancien lit de l'Aude a été suggérée dès 1990 par l'A.N.T.E.A.S., soulignant que ce ruisseau «suit une dépression qui pourrait être l'ancien lit d'un bras de l'Aude» (ANTEAS, 1989 ; Falguéra, 1994). Rappelons que le site de Malard correspond à un aménagement conséquent d'amphores et galets dont la fonction est l'assainissement d'un vaste secteur, en relation avec des structures indéterminées (Fig. 11). Depuis cette fouille, un diagnostic et une fouille archéologique préventive ont été réalisés par l'I.N.R.A.P sur l'emplacement des premières découvertes. Couplées à des études géomorphologiques, ces deux opérations (Canut *et al.*, 2005a, 2005b) attestent la proximité du fleuve et d'une zone lagunaire. La relation et l'évolution de ces deux entités restent à définir. Quoiqu'il en soit, nous sommes bien dans un secteur à proximité duquel coulait au début de notre ère le fleuve Aude.

Si l'on s'en tient au schéma habituellement retenu qui propose un déplacement du cours de l'Aude au IIIe siècle ap. J.-C. (Dellong, Falguéra, 2002), d'autres écoulements ont dû exister en direction de Gruissan, mais leur emplacement demeure inconnu. Côté amont, le débouché éventuel le plus éloigné correspond à celui évoqué par P. Ambert (voir ci-dessus). En a-t-il existé d'autres plus en amont? Si le site de Malard est bien implanté à proximité d'un débouché du fleuve, nous devons donc accepter l'idée d'une pénétration plus

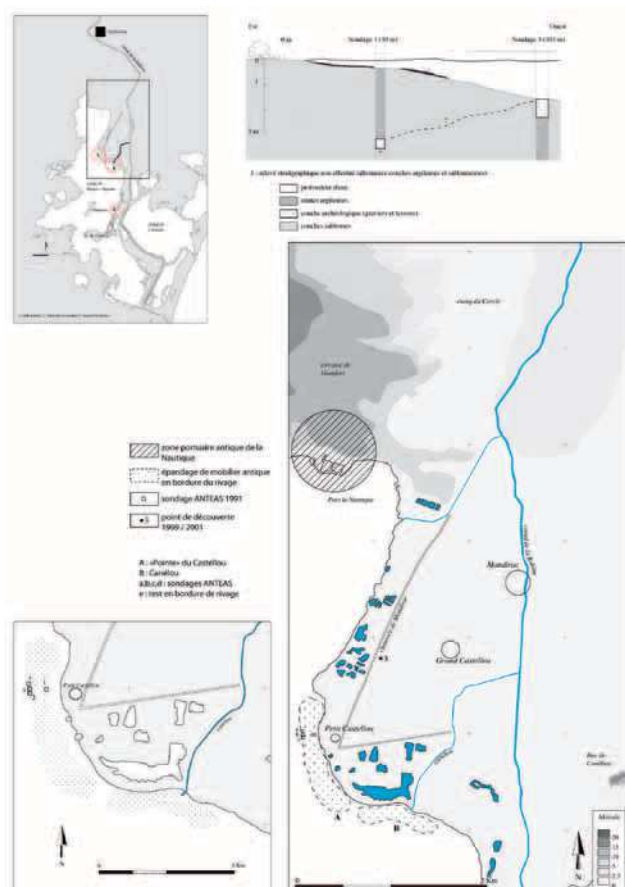


Fig. 10 : La plaine de Mandirac : localisation des différents points de découverte évoqués dans le texte ; le Castellou / Mandirac - localisation des sondages A.N.T.E.A.S. et profils stratigraphiques (D.A.O. E. Dellong d'après relevés J.-M. Falguéra) (D.A.O. E. Dellong).



Fig. 11 : Le site de Malard en 1990, vue générale des amphores couchées et coupe stratigraphique (clichés A.N.T.E.A.S.).

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

profonde de la lagune vers l'intérieur des terres d'une part, et, surtout, l'existence d'un bras contournant le môle narbonnais depuis le nord.

A l'échelle des deux milliers d'années qui nous séparent, le fleuve apparaît en définitive extrêmement fluctuant. La faiblesse de la pente conjuguée à l'alluvionnement a provoqué la mise en forme de deltas mobiles au cours des époques, progressant irrémédiablement vers la lagune. La datation de ces bouches est d'autant plus délicate que nous n'avons, pour nombre d'entre elles, que peu de traces archéologiques en rapport avec leur existence. Seules des opérations de grande envergure (sondages et surtout tranchées) permettraient de lever le doute sur leur existence et leur datation. N'ont été envisagés ici que les débouchés possibles en aval de Narbonne. La branche nord-orientale du fleuve, de plus en plus pressentie, notamment grâce au site de Malard, a pu elle aussi se déplacer et se jeter plus en amont...

Le caractère mobile de «l'espace narbonnais» illustré à travers ces quelques exemples constitue un obstacle de taille à la compréhension du littoral. Mais il ne s'agit évidemment pas du seul...

2. Une méthodologie adaptée à une documentation archéologique variée et inégale

Ce littoral narbonnais est par essence un espace propice à l'installation humaine, caractérisé de ce fait, par de fortes densités de populations, d'où l'importante urbanisation. Illustré en ville au XIXe siècle par le démantèlement de ses remparts, accru dans les années 1920, ce phénomène a connu à Narbonne, surtout depuis l'après-Guerre, une très nette progression, certes variable dans le temps et les zones concernées, mais ininterrompue. Souvent anarchique, cette urbanisation a favorisé, en dépit de la nette augmentation des opérations de fouilles archéologiques (sondages, diagnostics et fouilles de sauvetage), le pillage et la destruction de gisements pourtant indispensables à la compréhension de l'occupation du sol antique. A donc été menée une importante recherche bibliographique couplée à un travail de terrain, tous deux susceptibles d'étayer et de prendre en considération des informations disparues à jamais pour certaines, ou encore inédites pour d'autres. La variété de la documentation archéologique exploitée ne doit donc pas surprendre, d'autant qu'elle recouvre deux entités différentes : la ville et son proche terroir. Concernant Narbonne en effet, nous nous sommes attardés sur les documents susceptibles de rendre compte de l'évolution topographique de la ville antique. Dans le cas de la campagne littorale, nous avons exploité au mieux, des renseignements souvent disparates de manière à

caractériser «raisonnablement» ce que l'on qualifie de «site archéologique».

1. L'information archéologique de l'espace rural

L'approche archéologique de l'espace rural que nous avons adoptée, s'appuie très largement sur les données de prospection. Elle exploite également, à un degré moindre, les données de fouilles, et, ce qui est peut-être plus original, l'archéologie subaquatique.

A ce jour, seuls deux sites archéologiques ont été fouillés de façon exhaustive : à Sallèles-d'Aude, en milieu rural, il s'agit de l'atelier de potiers du Clot-de-Raynaud, fouillé par F. Laubenheimer depuis la fin des années 1970 ; à Narbonne, en milieu urbain, le site de la Lombarde fouillé depuis 1974 (toujours en cours de fouille), correspond à un îlot périphérique de la ville antique. A ces deux sites majeurs doivent être ajoutées les fouilles inachevées des *oppida* de la région : l'*oppidum* de la Moulinasse à Salles-d'Aude qui a fait l'objet d'une fouille d'urgence, l'*oppidum* de Peyriac. Seuls les *oppida* de Montlaurès et de Pech-Maho continuent d'être fouillés : depuis 1989, C.-A. de Chazelles mène des campagnes régulières sur l'*oppidum* de Montlaurès ; quant à E. Gailledrat, il épure le lourd passif de décennies de fouilles à Pech-Maho. Les fouilles programmées ont été et se font de plus en plus rares. En milieu rural, la dernière a eu lieu en 1999, date à laquelle fut repris le chantier de l'île Saint-Martin (direction C. Sanchez) (Sanchez *et al.*, 2000). On ne peut pas non plus dire que la fouille du site de l'Oustalet (commune de Fleury) ait permis, à défaut de dégager des structures particulièrement bien conservées, d'en préciser la nature (Fabre, 1966, 1967).

Les fouilles de sauvetage, partielles dans la plupart des cas, ont été plus nombreuses en ville. De son côté, l'archéologie rurale narbonnaise ne se caractérise que par quelques rares opérations de sauvetage ou, dans la plupart des cas, de sondages qui n'ont que très rarement permis le dégagement extensif de structures : tel est le cas de celles pratiquées dans les années 1960 sur les grands chantiers autoroutiers A9 / A61. Un certain nombre de fouilles d'urgence sont également à signaler dans la commune de Sigean. Les sondages d'évaluation sont bien évidemment plus nombreux en ville qu'en campagne. En milieu rural, ils ont permis dans certains cas d'affiner la connaissance de certains sites ruraux. Les fouilles «extensives» ne sont finalement pas, contrairement à d'autres villes du sud de la France, l'apanage de Narbonne.

Les investigations subaquatiques sont relativement récentes dans le Narbonnais. Après quelques tâtonnements dans les années 1960 (fouilles de l'abbé Giry en particulier dans l'oeillal de Montlaurès), des campagnes de prospections subaquatiques régulières

sont menées sur le site de Port-la-Nautique à partir de 1970, par une équipe de plongeurs bénévoles sous la responsabilité scientifique d' A. Bouscaras. Elles se termineront en 1990. C'est donc à A. Bouscaras et à son équipe que l'on doit l'abondant mobilier archéologique récolté dans le bassin portuaire de Narbonne antique et la mise au jour d'une ancre en bois de près de 2 mètres de haut. Après le décès d'A. Bouscaras, les recherches menées par l'association A.N.T.E.A.S se sont poursuivies et accélérées. En élargissant son champ d'investigation aux rives de l'étang de Bages-Sigean et de façon plus générale, au milieu semi-aquatique, cette association a permis de révéler la richesse archéologique de Narbonne dans des secteurs jusque là délaissés car rendus difficilement accessibles par la présence de l'eau (sites de Malard, du Plan de l'Île, de Saint-Loup...).

A défaut de fouilles, l'effort s'est tout naturellement porté sur le repérage des sites archéologiques. On soulignera de ce point de vue le rôle joué par les sociétés archéologiques de Sigean et Peyriac-de-Mer dans la connaissance de leur territoire communal. Dans les autres communes ce travail a été amorcé par Y. Solier (Solier, 1965, 1968, 1970) et repris par M. Puget qui, avec l'aide de R. Sabrié s'est lancé dans de régulières campagnes de prospection. Plus récemment, il faut ajouter les travaux de J. Kotarba à Port-la-Nouvelle et Sigean et de P. Rouquette à Port-la-Nouvelle (Rouquette, 1993 ; Kotarba, 1993 ; Barthès, 1995, 1998). Cette recherche de sites archéologiques a ensuite été relancée par C. Sanchez, O. Ginouvez, J. Kotarba et R. Sabrié sous la forme d'un « projet de prospection diachronique de Narbonne et du sud Narbonnais ». Ce programme prolongé jusqu'en 1999 a permis la mise au jour et la caractérisation de nombreux sites. Mais à ce jour, seules les communes de Bages, Montredon, Gruissan, Peyriac-de-Mer, et Narbonne (en partie seulement), ont été concernées par ce programme. Parallèlement à ce projet, C.-A. de Chazelles et S. Mauné ont mené sur deux ans un programme de prospection inventaire sur le territoire de l'*oppidum* de Montlaurès et plus particulièrement sur les coteaux de Moussan (Mauné, de Chazelles, 1996 et 1998), révélant une forte densité de sites, toutes périodes confondues. Tous ces programmes dans lesquels nous nous sommes impliqués ont permis, tout en étayant le *corpus* de sites, de peaufiner et d'élaborer des méthodes fines de prospection. Bien qu'importants, les progrès réalisés dans la connaissance archéologique de Narbonne et de sa région, n'ont fait qu'effleurer son formidable potentiel.

2. La prise en compte des données urbaines

Outre l'étude systématique des rapports de fouilles et autres comptes rendus, l'étude de l'évolution topographique de la ville passe par le recalage

systématique des plans de fouilles et la localisation de découvertes ponctuelles. Jusqu'à présent, cette démarche, qui n'est pourtant pas nouvelle à Narbonne, n'avait jamais abouti. En 1983, P.-A. Février a réagi à la lecture de l'ouvrage de M. Gayraud en regrettant la pauvreté des connaissances relatives au plan et à l'extension de la ville antique, préconisant de précéder toute nouvelle monographie, d'un réexamen de l'ensemble des données anciennes (Février, 1983). Cette démarche, prélude à un travail cartographique plus poussé, a été particulièrement bien amorcée par O. Ginouvez dans son D.E.A, sous la forme d'un dépouillement bibliographique exhaustif, mais elle n'a malheureusement jamais abouti sous sa forme cartographique finale. Cette préparation a finalement été complétée par la rédaction du volume de la Carte Archéologique consacré à Narbonne et au Narbonnais (Dellong *et al.*, 2003). Le progrès récent des techniques informatiques de représentation cartographiques et géographiques en France (S.I.G.) a conforté l'argumentation de P.-A. Février (Rivet, 1999).

Les fouilles extensives sont rares en milieu urbain et se feront sans doute de plus en plus rares à l'avenir. Ce qui explique les nombreux sondages, ponctuels, simples fenêtres ouvertes sur la passé de la ville et rapidement refermées. Bien localisés, ils permettent cependant le développement de la réflexion. La documentation mise à disposition pour l'étude de l'évolution topographique de Narbonne repose essentiellement sur les opérations archéologiques récentes : fouilles préventives de plus ou moins grande envergure et autres Documents Finaux de Synthèse ayant donné lieu à la levée de plans (plus ou moins précis selon les cas) et (ou) à des observations stratigraphiques. Pour autant, les fouilles plus anciennes n'ont pas été délaissées, surtout lorsqu'elles apportaient des indices de localisation de découvertes *in situ*. Rappelons à cet égard qu'elles demeurent encore aujourd'hui la principale source d'étude des deux grands monuments de la ville : le temple capitolin et l'amphithéâtre (Fig. 12). Ajoutons enfin que ces données, acquises pour certaines non sans difficultés, ne représentent que le reflet « des hasards liés au projets de construction des aménageurs », (Monteil, 1999, p. 17). Les observations ponctuelles et autres allusions n'ont été exploitées que lorsqu'elles pouvaient être localisées. De plus, les résultats de certaines fouilles n'ont toujours pas été publiés ; à l'inverse, des sites de grande envergure ont déjà fait l'objet de monographies ou de publications « plus soutenues ». Il faut également insister sur la diversité des modes d'acquisition de cette documentation archéologique urbaine qui selon les cas assure des données scientifiques plus ou moins appréciables.

Au centre du littoral, l'agglomération narbonnaise représente l'un des centres, sinon le principal foyer

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

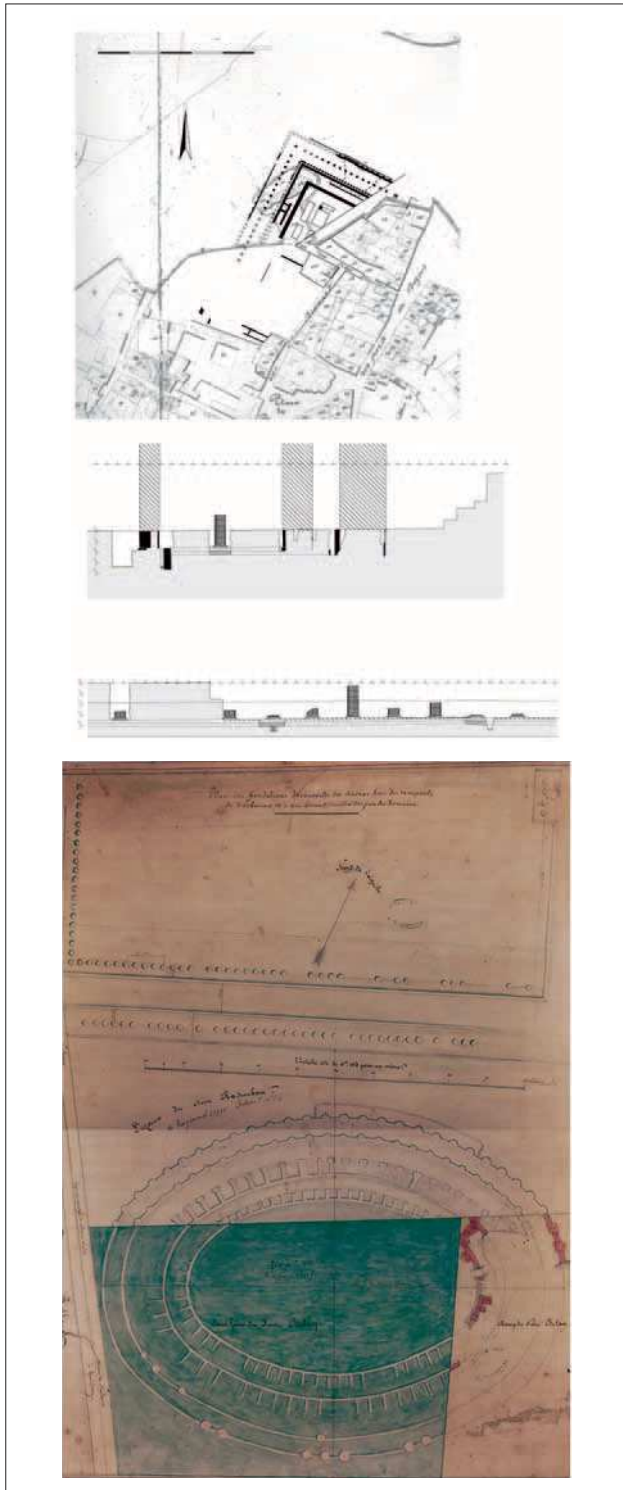


Fig. 12 : Deux grands monuments mis au jour au XIXe siècle : en haut, le temple de la butte des Moulinasses et l'amphithéâtre, en bas (D.A.O. E. Dellong, d'après originaux conservés aux archives de la Ville de Narbonne).

d'urbanisation avec ses quartiers du littoral. Qu'entend-on par «évolution topographique»? La ville est très souvent comparée à un organisme vivant, se dilatant ou se contractant au fil de son histoire. Un organisme complexe et mobile, avec ses réseaux de rues, ses îlots ou quartiers, ses espaces publics et privés,

ses ensembles monumentaux, ses remparts ou ses espaces périurbains, dominés (mais pas seulement) par les nécropoles.

Toutes les informations collectées sous la forme de bases de données et de plans, ont permis d'alimenter un S.I.G. ou système d'informations géographiques, consacré au littoral narbonnais.

3. Un S.I.G. consacré au littoral narbonnais

Un S.I.G. ou système d'information géographique est «un système permettant de rassembler et d'organiser, de gérer, d'analyser et de combiner, d'élaborer et de présenter des informations localisées géographiquement contribuant notamment à la gestion de l'espace» (Didier 1990, p. 28). Ces informations localisées sont de trois types : des données graphiques, non graphiques (attributs permettant de définir les précédentes) ainsi que des meta-données, traduisant la signification et la qualité d'une donnée graphique ou non. Le S.I.G. consacré au littoral narbonnais, répond à une double nécessité : la première, basique, qui satisfait pleinement les préoccupations de P.-A. Février, consiste à fournir des supports cartographiques à notre discours. La seconde au cœur même de l'outil et de notre préoccupation, répond au besoin, jadis insatisfait, de superposer, d'analyser des éléments graphiques et informatifs issus de domaines géographiques particuliers (milieu urbain et rural) et (ou) de disciplines variées (plans de fouilles, zones de prospections archéologiques, sondages géologiques, fonds de carte géologiques, photographies aériennes noir et blanc, infrarouges, plans anciens...). Ces informations trop souvent cloisonnées soit en fonction des domaines géographiques, de l'échelle d'analyse, ou des thèmes de la recherche, permettent, une fois mises en relation, d'éclaircir d'un jour nouveau des aspects de la recherche jusque là négligés ou méconnus.

Nous avons donc utilisé un logiciel capable de gérer des objets géographiques qui ont une représentation dans un plan et auxquels sont associées des données attributaires. Ces objets peuvent être (Fig. 13) : *vectoriels*, c'est-à-dire repérés dans l'espace grâce à des coordonnées géographiques X et Y ; *rasters*, lorsqu'il s'agit d'une image, d'une carte papier, ou d'une photo aérienne par exemple ; ils constituent ainsi un fond muet sur lequel des objets vectoriels peuvent être décalqués ou «numérisés». Parmi les objets vectoriels il en existe de plusieurs types : ponctuel, linéaire et surfacique. Les objets de genre *ponctuel* ou points, représentent tout objet dont la localisation géographique est exprimée par un seul X et un seul Y auxquels on peut associer une icône ou un symbole. Les objets de genre linéaire ou *polylignes* servent à représenter tous les cheminements ou limites (dans le

cas qui nous préoccupe, routes, cours d'eau, sols... par exemple). Les objets de genre *surfactive* ou polygones servent à représenter toute zone (mur, sol tirés d'un plan de fouille par exemple, pierre à pierre d'un mur...).

Plusieurs bases de données ont été intégrées au S.I.G. sous la forme d'objets ponctuels. D'autres ont été élaborées dans le but de caractériser et synthétiser les informations relatives aux plans de sites urbains (Fig. 13), les données de prospections ainsi que les tests de ramassages. Une ébauche de base de données géo-archéologique a été mise au point avec l'aide de S. Rescanières dans le but de mieux comprendre et d'établir de possibles liens entre données stratigraphiques paléo-environnementales et archéologiques. Toutes ces informations sont représentées sous la forme d'objets ponctuels. Seule la base de données consacrée aux sites archéologiques urbains et aux quelques sites ruraux ayant fait l'objet de fouilles, présente, sous la forme d'objets de type linéaire ou surfactive, tous les plans de fouilles géoréférencés, c'est-à-dire localisables sur fond cadastral et préalablement numérisés (décalqués ou transformés en objets vectoriels) (Fig. 13).

Certaines données vectorielles ont été créées par nos soins. Outre le décalquage et l'uniformisation systématique des plans de fouilles préalablement géoréférencés, a été entrepris celui des principales courbes de niveau, de l'hydrographie, des chemins et routes anciens, des traces de centuriation. Nous avons pu également disposer de tout un arsenal de cartes anciennes, récentes ou de photographies aériennes parmi lesquelles toute une série de clichés réalisés en 1935. Des fonds cadastraux actuels ou plus anciens ont également été utilisés, de même que des extraits de cartes géologiques ou des photographies aériennes infrarouges. Tous ces documents «géographiquement superposés» ont permis d'étudier certains aspects de la recherche, notamment celui de la centuriation. D'autres données ont été mises à disposition par diverses institutions, dont la Ville de Narbonne (fond cadastral de la commune, extraits de plans de géomètres...), le Service Régional de l'Archéologie, la Direction Départementale de l'Équipement ou le Projet de Parc Naturel de la Narbonnaise...

Les résultats conjugués des dépouillements bibliographiques, des prospections de surface, de fouilles, de sondages à visée paléo-environnementale, laissent entrevoir une situation particulièrement complexe difficilement modélisable.

C. L'occupation du sol sur le littoral narbonnais au Haut-Empire

Tout en superposant et facilitant pour la première fois, l'analyse des éléments d'une documentation

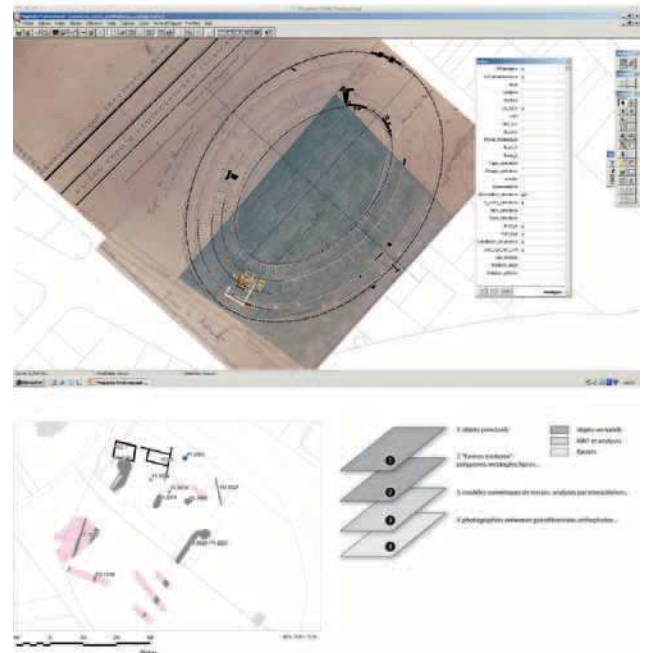


Fig. 13 : Exemple de plan de fouille ancien intégré au S.I.G., superposé au plan de structures fouillées ; plan d'un site archéologique rural fouillé recalé, exemple du site de Beaumont (plan original A.F.A.N. ; géoréférencement et numérisation E. Dellong) fiche d'information consacrée aux structures disposition en couche des objets géographiques dans un S.I.G. (D.A.O. E. Dellong).

archéologique variée, le S.I.G. consacré à l'occupation du sol antique du littoral narbonnais s'est avéré être un outil de recherche à part entière. Il a permis notamment, de renouveler l'approche et la connaissance de ces deux volets de l'occupation du sol littoral que sont la connaissance de la topographie de Narbonne antique, et l'étude de l'habitat au Haut-Empire. Conditionnant l'évolution et la morphologie de la trame viaire dont il dépend aussi fortement, l'habitat est le plus représentatif des volets de l'occupation du sol. Derrière ce terme générique d'habitat, se dissimulent mal deux individus, complexes, aux liens multiples, intimes et indissociables : la ville et sa campagne environnante. La ville, dans laquelle se concentre la majeure partie de la population, est une entité complexe et mobile, autonome et pourtant dépendante, avec ses réseaux de rues, ses îlots ou quartiers, ses espaces publics et privés, ses ensembles monumentaux ou ses espaces périurbains où se côtoient nécropoles et secteurs artisanaux. En milieu rural antique, les habitats qui se développent parallèlement et parfois même antérieurement à la cité, n'en demeurent pas moins tout aussi complexes à saisir. Le sort de la campagne est-il intimement lié à celui de la ville?

1. La topographie de *Narbo Martius*

Tâchons d'esquisser les visages successifs de la ville entre la fin du 1er siècle av. J.-C. et les IIIe – IVe

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

siècle ap. J.-C., tels qu'ils apparaissent, défigurés par le temps et les aléas des opérations archéologiques urbaines. Comme nous l'avons déjà dit, la connaissance de la topographie antique de Narbonne repose sur les hasards des fouilles et sondages archéologiques urbains, eux-mêmes tributaires de l'urbanisation. Ce qui explique que de vastes zones de la ville antique, à commencer par certains monuments, nous soient encore inconnues. La configuration de Narbonne antique se dessine pourtant (Fig. 14).

A travers les découvertes et sites que nous avons pu recenser et cartographier, il est possible d'individualiser plusieurs secteurs clés de la ville antique. Autour d'un centre monumental et municipal, cœur de cité, se développent dès la seconde moitié du I^{er} siècle av. J.-C., à partir des grands axes de circulation, des quartiers périurbains habités, au contact desquels se mêlent, au fil du temps, fréquentations funéraires et artisanales. De par son orientation et les monuments qu'il abrite, un secteur oriental se détache de cette configuration, organisé semble-t-il autour du sanctuaire provincial. Mais cette configuration n'est figée ni dans l'espace, ni dans le temps...

1. Des monuments publics à rechercher

Soulignons d'emblée que certains monuments publics n'ont toujours pas été repérés ; ils sont, logiquement, à rechercher dans des zones dépourvues de toute trouvaille. Epigraphie et sources littéraires prouvent que Narbonne s'était dotée, durant la période romaine, d'une parure monumentale de premier plan. Sont ainsi attestés : un théâtre (C.I.L., XII, n° 4445 ; Sidoine Apollinaire, *Carmen*, XXIII, 40) ; des marchés (*macellum* ; *mercatus*) (C.I.L., XII, n° 4429, 4430 ; H.G.L., XV, n° 71 ; I.L.G.N., 578) ; des entrepôts ou *horrea* (Sidoine Apollinaire) ; un hôtel des monnaies ou *monetis* (Sidoine Apollinaire) ; des thermes et aqueducs (Sidoine Apollinaire, *Carmen*, XXIII, 42 ; C.I.L., XII, 4338 (*piscina*), n° 4342 (*thermas*), 4388 (*ductus*), 4355 (*aquaeductus*)) ; des Fontaines (C.I.L., XII, n° 4391 (*ad urnam potetis*)). A cette liste on peut également ajouter des sanctuaires : C.I.L., XII, n° 4323 ; H.G.L., XV, n° 13 (*taurobolium*) ; C.I.L., XII, n° 4324 ; H.G.L., XV, n° 21 (*taurobolium*) ; un complexe architectural sans doute lié au sanctuaire provincial (C.I.L., XII, n° 6038) et un temple. Des autels mentionnent également des *matres* : C.I.L., XII, n° 4321 (*mater deum*) ; n° 4330 (*matres*) : C.I.L. XII, 4393 (la mention d'un *templum novum*, rapportée par M. Gayraud, n'apparaît pas dans l'inscription mais résulte d'une extrapolation d'O. Hirschfeld).

Le théâtre antique, assuré uniquement par une inscription, n'a toujours pas été localisé. Seul L. Sigal s'est hasardé à indiquer deux emplacements. En 1932, il propose de voir dans «d'importantes

substructions» mises au jour au pensionnat Sévigné, les vestiges du monument de spectacle. En 1938, ce sont «des salles voûtées» aperçues place Salengro sur l'emplacement de l'ancien tribunal, qui lui sont préférées. Toutes ces substructions d'origine incertaine n'ont malheureusement pas été décrites par l'intéressé, ce qui nous prive de toute analyse. Pourquoi le théâtre de Narbonne, qui n'a laissé aucun souvenir dans le parcellaire, n'a-t-il toujours pas été mis au jour? Il est probable qu'il soit dans le quartier de Cité, proche du centre municipal. Si ce monument a profité d'une déclivité importante pour permettre son aménagement, ce qui n'est pas une condition indispensable, l'hypothèse de Sigal demeure séduisante. De ce point de vue, l'îlot urbain occupé aujourd'hui par la cathédrale et le palais des archevêques repose sur un terrain en forte pente (Fig. 14-1). Le remaniement ancien du secteur dès le Haut Moyen-Âge expliquerait peut-être pourquoi le théâtre n'a laissé aucun souvenir dans le cadastre actuel... Voir : Courrent, Hélène, 1935, p. 70 ; A. Grenier, 1959, p. 102 ; L. Sigal, Compte-rendu de séance. B.C.A.N., 18, 2 1931-32 p. CLXXXVI. ; 20- 1, 1940, p. 15 ; voir également Gayraud, 1981, p. 273-274.

Les entrepôts cités par Sidoine Apollinaire ont été à tort rattachés aux galeries souterraines dites de l'*horreum*, qu'il faut en réalité considérer comme le soubassement d'une superstructure dont la fonction n'est pas déterminée (Fig. 14-2). Le travail mené par D. Moulis a bien montré que ces galeries, qui ne constituent en aucune manière des cryptoportiques puisqu'elles étaient entièrement enterrées, servaient de soubassement à un bâtiment public dont la fonction n'est pas connue. Certains ont voulu rattacher ce monument à un marché en raison du toponyme «le vieux mazel» évoqué au Moyen-Âge dans le secteur. Etaient-ils localisés à proximité du fleuve, sur ses berges? (C.A.G., 11/1, n° 195*).

Pour ce qui est des marchés, citons la trouvaille ancienne de l'inscription de *Fadius Synthrophius* (I.L.G.N., 768) faite dans le jardin d'un particulier (le «jardin Sourgnès»). Trouvée en 1908, elle nous apprend que *Fadius Synthrophius* offrit un spectacle de gladiateurs à l'occasion de l'inauguration de son marché. Bien que localisée approximativement, elle confirme l'existence de marchés couverts dans les parages du sanctuaire provincial et du monument de spectacle (Fig. 14-3).

Des fouilles récentes se résumant en sondages d'emprise très limitée, suggèrent quant à elles l'existence d'édifices publics. Mais leur fonction exacte ne peut être précisée. En 1982, c'est un sondage ouvert dans la nef d'un ancien lieu de culte situé dans la vieille ville qui permet la reconnaissance d'une stratigraphie épaisse de 4,5 m. Un mur large de 2,75 m, relevant de la deuxième phase d'occupation du site,

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

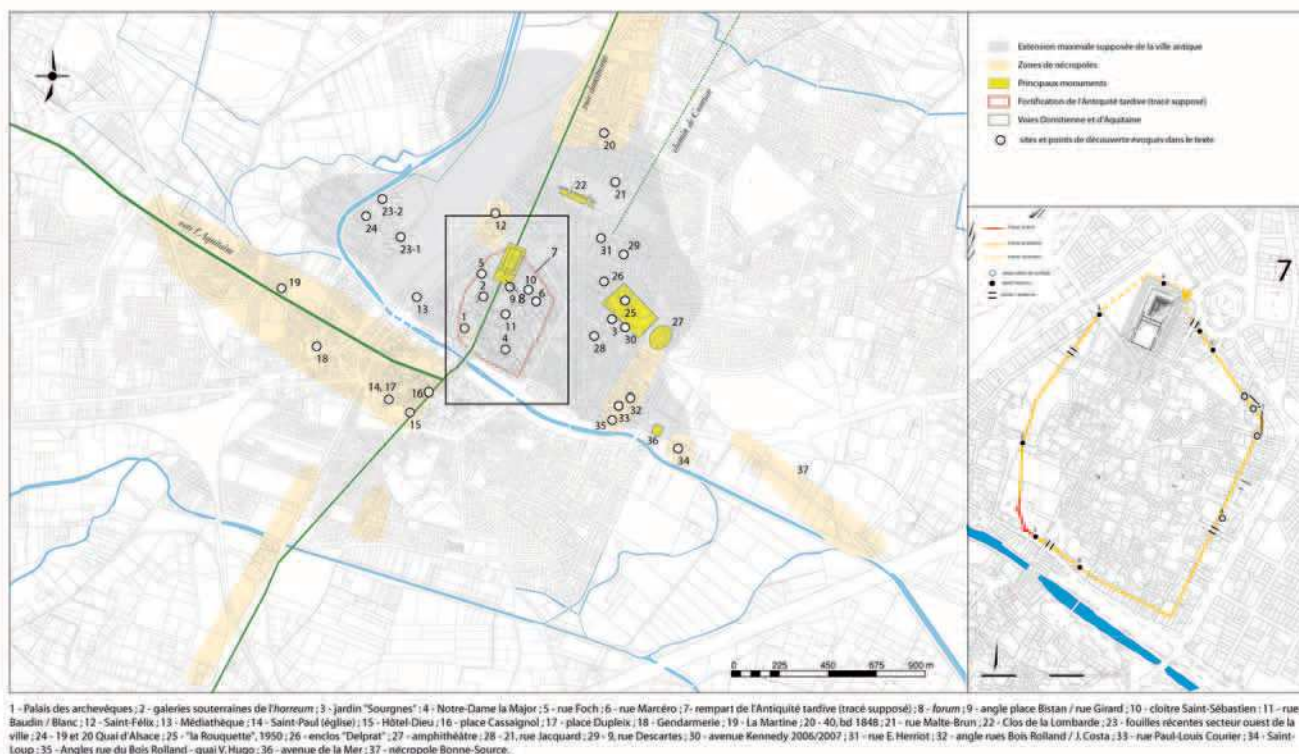


Fig. 14 : Configuration de Narbonne antique et localisation des sites archéologiques urbains évoqués dans le texte (D.A.O. E. Dellong).

a suggéré à l'auteur de la fouille de voir le vestige d'un «important édifice public» daté du IIe siècle ap. J.-C (Colin, 1988, p. 167) (Fig. 14-4). Plus récemment, un diagnostic archéologique réalisé par l'I.N.R.A.P le long de la rue Foch a permis la reconnaissance rapide d'un mur en grand appareil (d'épaisseur non reconnue). Le caractère imposant de cette maçonnerie oriente également vers un monument public. (D. Rolin, 2006) (Fig. 14-5). Il faut également évoquer un autre ensemble de vestiges, peut-être publics, situés à l'est de la voie Domitienne, cette fois-ci dans les environs de la rue Garibaldi (Fig. 14-6 ; C.A.G., 11/1, n° 190*).

Par sa chronologie, sa fonction, et le fait qu'il a contribué à maintenir une forme d'organisation topographique urbaine héritée de l'Antiquité, le rempart de cité est un monument public à part. Nous savons, à vrai dire, peu de choses à son sujet. La synthèse écrite par D. Moulis et publiée dans le volume de la Carte Archéologique de Narbonne est la plus récente et la plus complète à ce sujet (D. Moulis, *Le rempart de l'Antiquité tardive*, in Dellong et al., 2003, p. 140-147). Nous n'insisterons pas ici sur le tracé détaillé de l'ouvrage, tel qu'il nous est proposé par l'auteur (Fig. 14-7). Loin d'être figé, il a été dessiné raisonnablement à partir d'observations de surface, de découvertes anciennes signalées par la bibliographie et notamment par les manuscrits narbonnais. Il est amené indubitablement, à évoluer au fur et à mesure des prochaines découvertes. La date de sa construction n'est pas assurée. Elle se place raisonnablement entre

263 (date du taurobole de *Julia Balnina*, bloc antique employé mentionnant la date la plus tardive parmi les blocs issus du rempart) et le Ve siècle ap. J.-C., siècle durant lequel Sidoine Apollinaire décrit les tours qui le flanquent comme des citadelles demi-ruinées (D. Moulis in C.A.G. 11/1, p. 147). Cet ouvrage n'a pas succédé à une construction plus ancienne. Enfermant une superficie de 17 Ha, il laissait de côté les quartiers périphériques. Il était ponctué d'au moins deux tours demi-circulaires qui sont encore conservées aujourd'hui, cour de la République. D'après un texte du Moyen-Âge, le rempart était flanqué d'environ treize tours (D. Moulis in C.A.G. 11/1, p. 140). Deux portes au moins le perçaient : l'une au nord, qui deviendra par la suite la Porte Royale, l'autre au sud, qui débouchait sur le pont des marchands. Nous ne disposons d'aucune information sur sa hauteur, l'épaisseur de ses fondations ou la situation et l'emprise du fossé qui devait le longer.

2. Un centre municipal «monumental»

Paradoxalement, dans ce secteur de ville dont l'emprise coïncide «grosso modo» avec celle de la ville réduite de l'après IIIe siècle ap. J.-C., les vestiges à caractère monumental sont moins bien connus que les sites d'habitats. Le cœur de la ville antique correspond, à n'en pas douter, à l'actuelle place du forum (ancienne place Bistan), emplacement probable du forum au nord duquel se développait le temple

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

en marbre d'époque augustéenne (Fig. 14-8). Cet espace public, dont les limites nous sont inconnues, constituait au nord comme au sud le débouché de la voie Domitienne, *cardo maximus* de la ville du Haut-Empire. Repéré à la fin du XIXe siècle au cours des fouilles pratiquées sur et au pied de la butte des Moulinasses, le forum se trouverait partiellement enfoui sous l'actuelle place Bistan. F.-P. Thiers affirme avoir repéré son dallage à une profondeur de 1,80 m. Aux dires de M. Joucla, son périmètre était traversé de biais par un égout mis au jour lors de travaux engagés au niveau de l'avenue Maréchal-Foch (Procès-Verbal 02.07.1946 : communication sur la découverte de diverses substructions gallo-romaines à Narbonne). Située dans le prolongement méridional du temple et de son péribole, la place aurait eu une longueur identique à celle du petit côté des galeries périphériques, soit 87 m ; son périmètre aurait été délimité par un portique dont la colonnade était alignée, à ses deux extrémités orientale et occidentale, sur la file des piliers matérialisant les deux couloirs situés sur trois des faces du sanctuaire (Grenier, 1959, p. 96). Sa limite sud n'est pas connue : selon A. Grenier, le forum se serait développé sur une largeur de 60 m, jusqu'au niveau de la rue Faber, le *decumanus maximus* pour M. Gayraud. Tout au plus est-il possible d'affirmer que cette place, sur laquelle devaient sans doute se dresser les fragments de statues et piédestaux mis au jour lors de la fouille des Moulinasses, se terminait peu avant l'angle de la place Bistan et de la rue Girard puisqu'un sondage (Fig. 14-9) pratiqué en 1978 par Y. Solier a révélé l'existence de constructions (publiques? privées?) du Haut-Empire (C.A.G., 11/1, 186*).

Au sud du forum, de part et d'autre de la voie Domitienne, se trouvaient un, voire plusieurs monuments publics. C'est à l'un d'entre eux qu'il faut rattacher les galeries souterraines dites, à tort, de l'*horreum* (Fig. 14-2).

Lorsqu'elles peuvent atteindre les niveaux d'occupation, les fouilles, souvent ponctuelles, réalisées dans ce quartier de Cité, démontrent l'existence d'un habitat à occupation longue. Les quelques plans qui peuvent en être tirés dénotent la diversité de leurs statuts : sols mosaïqués au cloître Saint-Sébastien (Fig. 14-10), sols en terre ou en argile, cloison en brique crue à la même période rues Baudin / Blanc (Fig. 14-11)... Les phases d'occupation les plus anciennes rencontrées sur ces sites ne sont pas antérieures à 80 av. J.-C. Mal conservées, elles consistent en structures sommaires : fondation de mur en galets, banquettes en adobe sur le site des rues Baudin / Blanc (Alessandri, 1995). Cette caractéristique n'est d'ailleurs pas spécifique à ce secteur de la ville. Elle a été constatée pour la même période, au nord comme à l'ouest : sur le site de Saint-Félix (Fig. 14-12), le sondage opéré par M. et R. Sabrié a montré pour

cette période un habitat doté de murs en adobe sur un solin en pierres et des sols en terre avec foyers. Sur le site de la médiathèque également, la fouille opérée par l'A.F.A.N. en 2001 a révélé cette même configuration (Fig. 14-13).

Ce secteur, cœur de la ville antique, demeure donc largement méconnu. Urbanisation récente, faible superficie des sondages et inversement, épaisse stratigraphie, sont autant de facteurs qui gênent son approche.

3. Rive droite de l'Aude

A Rive droite de l'Aude, au débouché du *Pons Vetus* et du nœud routier que constituaient les voies Domitienne et d'Aquitaine, sans oublier les voies secondaires dont celle menant au port, une occupation à dominante rurale paraît avoir caractérisé ce secteur de la ville. Nous ne connaissons ni son ampleur, ni sa durée. Du moins est-elle antérieure au IIIe siècle ap. J.-C., période à laquelle se développe la nécropole Saint-Paul. Dans l'église Saint-Paul, une occupation du Haut-Empire est évoquée mais l'exiguïté du sondage ainsi que le caractère modeste des trouvailles ne permettent pas de trancher en faveur d'un habitat, d'une *villa* rurale ou d'une *domus* (Fig. 14-14). Non loin de là, à une cinquantaine de mètres à l'ouest, sur le site de l'Hôtel-Dieu, ont été dégagés des bassins de tuileau (Fig. 14-15) dont la fonction n'est pas assurée. Nous verrions volontiers, dans ces bassins contigus, des installations agricoles ou artisanales. Ajoutons également la découverte ancienne, à hauteur du nœud routier, sur la place Cassagnol, d'une mosaïque appartenant à un habitat (Fig. 14-16). S'agit-il d'une *domus* ou d'une *villa* rurale?

Ce secteur de la ville a connu trois évolutions. La première, qui remonte au Ier siècle av. J.-C. (sans autre précision chronologique), voit coexister au Haut-Empire nécropole à incinération et habitats, il est vrai très mal connus comme nous venons de le voir. L'emprise de ce premier champ funéraire reste toutefois limitée à celle de la voie Domitienne. C'est à cette nécropole qu'il faut rattacher les deux tombes à incinération et les fondations du mausolée circulaire mises au jour sur le site de l'Hôtel-Dieu. Ce secteur a été par la suite considérablement remanié en raison du développement, autour du IIIe siècle ap. J.-C. et parallèlement à la nécropole de la voie Domitienne (illustrée par la fouille d'O. Ginouvez), d'un second pôle funéraire plus occidental, centré sur l'église Saint-Paul. Les fouilles de la place Dupleix démontrent bien l'existence de mausolées richement décorés aux IIe - IIIe siècles ap. J.-C. (celui-ci a été réutilisé au IVe siècle) (C.A.G., 11/1, n° 30* ; Fig. 14-17). C'est à ce moment (IIIe - VIe siècle ap. J.-C.) que l'on peut envisager un certain retrait de l'habitat. Quoi qu'il en soit ce dernier a déjà réinvesti les lieux au VIIIe siècle, puisqu'il y

est fait mention d'un bourg par les textes médiévaux. Cette vaste zone funéraire n'a probablement pas beaucoup progressé vers le sud. Son développement l'a conduite vers le nord et la rive droite du fleuve, ce qui est peut-être une preuve indirecte de la faiblesse de l'investissement de l'habitat dans ce secteur.

N'oublions pas que cette rive droite était bordée par la voie d'Aquitaine, dont la rue de la Parerie constitue selon l'historiographie un axe rémanent. Cette hypothèse reste toutefois à confirmer par des observations archéologiques *in situ*. Au-delà du *Pons Vetus*, en direction de l'ouest, c'est un secteur périurbain plus ou moins lâche qui s'étendait, caractérisé, d'après les trouvailles qui ont été faites, par la précocité de sa fréquentation. Le site de la Gendarmerie (Fig. 14-18) est parmi les plus anciens connus à ce jour, contemporain de la fondation (C.A.G., 11/1, n° 52*). Cette zone allongée selon un axe sud-est/nord-ouest, bordant la rive droite du fleuve, voit ainsi coexister sur la longue durée vestiges à caractère funéraire (incinérations, inhumations tardives) et structures en creux, pour la plupart en rapport avec des activités artisanales (fosses d'extraction d'argile). Certaines d'entre-elles sont comblées par du matériel archéologique qui témoigne de la proximité d'habitats dont certains richement dotés ou à caractère commercial (sites de Lamartine Fig. 14-19 ou de la Médiathèque Fig. 14-13). Aucun d'entre eux n'a pour l'instant été retrouvé *in situ*. Tombes à incinération et à inhumation sont bien attestées, de même qu'une stèle retrouvée en place. Celles-ci paraissent s'organiser le long de cet axe qui se ramifiait en direction de l'ouest, du Minervois et des Corbières.

4. Le nord de la ville : une zone d'occupation intercalaire

La lecture de l'évolution du secteur nord de la ville antique paraît plus difficile, peut-être en raison du nombre et de l'ancienneté des découvertes réalisées. Il s'agit d'une zone «tampon», intercalée entre les nécropoles et le cœur municipal de la cité, dans laquelle se chevauchent activités artisanales et terrains viabilisés voués au lotissement de quartiers résidentiels.

Trois grands domaines caractérisent ce vaste secteur centré sur le quartier du boulevard 1848, délimité au nord par le quartier Razimbaud et au sud par celui du cimetière de Cité. Un secteur artisanal (forge, travail du bronze, fabriques de céramiques, tanneries, et peut-être même élevage de coquillages) relativement étendu, mais aux limites non précisées, y est actif dès le 1er siècle av. J.-C. Bien qu'aucun vestige n'ait été fouillé, si ce n'est peut-être, les fondations d'un bâtiment autour duquel d'abondantes scories ont été retrouvées (Fig. 14-20). Nous ne savons pas si ce quartier se développait à l'ouest de la voie

Domitienne et s'il s'interrompait en bordure de la voie et de possibles tombes.

Les artisans fréquentaient un vaste territoire couvrant les environs du Clos-de-la-Lombarde jusqu'au quartier Razimbaud. Il semble, d'après les maigres indices dont nous disposons, qu'ils aient occupé un secteur qui avait pu faire l'objet de travaux de défenses ou «puissants retranchements» pour reprendre les termes d'Y. Solier (Solier et *al.*, 1984) et ce, antérieurement à la période augustéenne (fouilles inédites Y. Solier, R. Sabrié, Gallia, 1979, p. 524). Aux observations de Th. Hélène, on peut ajouter celles faites par R. Sabrié et Y. Solier qui ont vu en 1973 deux fossés non loin de l'emplacement signalé par Hélène et dont le comblement n'est pas postérieur à la période augustéenne (voir C.A.G., 11/1, n° 93* à 100*). C'est peut-être à ces fossés, du reste assez nombreux et de tailles diverses, qu'il faut rattacher une vaste dépression (naturelle? anthropique?) entraperçue par O. Ginouvez (Fig. 14-21). D'une largeur inconnue, ce creusement pourrait témoigner d'un vaste fossé creusé de main d'homme sinon, pourquoi pas, d'un paléochenal. Quoi qu'il en soit, la dépression est comblée dès le Haut-Empire par des apports de remblais (sans autre précision quant à la datation).

Dès le début du 1er siècle ap. J.-C., la nécropole de la voie Domitienne connaît un développement spatial important au profit des installations artisanales progressivement délaissées. Assiste-t-on à un déclin de l'artisanat ou à un déplacement dans un secteur plus approprié? Cette extension de la nécropole coïncide avec la viabilisation de lotissements. La fouille du Clos-de-la-Lombarde (Fig. 14-22) montre bien trois évolutions : à un habitat sommaire (rural? artisanal?), succède, vers la fin du 1er siècle av. J.-C., la viabilisation et l'aménagement de quartiers résidentiels qui perdurent jusqu'au IIe - IIIe siècle ap. J.-C. Le déclin progressif du quartier, perceptible dès le IIe siècle ap. J.-C., s'accompagne d'un réinvestissement artisanal.

Deux champs funéraires sont à distinguer dans cette nécropole du nord. Tous deux sont liés à deux axes de circulation : la voie Domitienne et le chemin de Coursan en bordure duquel les trouvailles de nature funéraire sont bien attestées. «Dans l'intervalle qui sépare les deux voies et les champs funéraires attenants, on n'a décelé, à ce jour, aucune trace de tombes à incinération, mais des vestiges d'entrepôts et d'établissements industriels contemporains des tombes» (Solier et *al.*, 1984). Les artisans se seraient donc installés entre ces deux nécropoles dans cet intervalle qu'Y. Solier évalue à 250 m. Derrière cette configuration globale qui se dessine, se dissimulent des nuances que seules les opérations archéologiques ultérieures permettront d'affiner.

La dernière phase qui caractérise ce secteur nord de la ville voit l'apparition et la multiplication des

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

sépultures à inhumation de la fin du II^e siècle av. J.-C. à l'Antiquité tardive. Ces tombes s'étalent le long de la voie Domitienne, dont on ne connaît toujours pas le tracé exact, où on les voit se superposer aux sépultures à incinération, réutilisant parfois même les blocs de certains monuments funéraires du Haut-Empire. Leur extension est-ouest paraît cependant plus limitée. On remarque également une tendance pour cette nécropole à un rapprochement vers le centre urbain, quitte à empiéter sur les quartiers résidentiels du Haut-Empire alors plus ou moins désertés (phénomène également perceptible à l'est de la ville dans le quartier de la Rouquette). Cette tendance a pu être amplifiée par la construction d'une basilique, d'abord au Clos-de-la-Lombarde, puis à Saint-Félix (Fig. 14-12). C'est cette dernière qui a pu favoriser le décalage vers l'ouest de la nécropole. Dans le quartier de l'église Saint-Félix d'ailleurs, on constate la même évolution : les tombes et nécropoles se développent au profit (quartier de la Gare) d'un secteur jusque là « colonisé » par des habitations (*domus*).

L'espace compris entre la voie ferrée et l'avenue Carnot, puis au-delà en direction du méandre que forme le canal de la Robine à l'entrée de la ville, est très mal connu. Les profondes transformations qui ont touché ce secteur ne permettent pas d'en savoir plus. Les travaux menés à l'ouest du boulevard 1848, surtout au XIX^e siècle, suggèrent cependant la coexistence de témoignages artisanaux et funéraires. Plus à l'ouest, en direction de l'Aude / Robine, des découvertes anciennes mais mal localisées supposent l'existence d'une fréquentation funéraire (tombes, monument funéraire) et des vestiges d'occupation sans qu'il soit possible de préciser leurs relations spatiale et chronologique. Récemment, des opérations menées par l'A.F.A.N./I.N.R.A.P., ont permis la mise en évidence (Fig. 14-23 ; fouille inédite V. Canut, 2006), de réseaux de canalisation et de vestiges d'occupation datés entre le I^{er} siècle av. J.-C. et la première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C. Habitat? Installations artisanales? La question reste posée. Il semble bien, en tout cas, que ce secteur ait, lui aussi, fait l'objet d'une viabilisation comme le prouvent les canalisations mises au jour par V. Canut en 2006 (découvertes inédites) et les observations faites par H. Rouzaud presque un siècle auparavant (« grands murs de 0,80 m à 1 m d'épaisseur ; aqueduc [canalisation] ou égout pavé de tuiles à rebord »). En 2008, un diagnostic puis une fouille archéologique préventive, ont révélé tout un secteur doté de structures particulièrement arasées témoignant d'une viabilisation (égouts, canalisations, réseau de rues et portiques) dès la fin du I^{er} siècle av. J.-C. (Fig. 14-24). Les opérations d'urbanisme sont donc à surveiller dans ce secteur jusqu'à présent mal documenté et au potentiel archéologique largement sous-évalué.

5. Le quartier du sanctuaire provincial

Les différentes trouvailles localisées à l'est de la ville, dans le triangle formé par la rencontre de l'ancienne route de Gruissan et de la route d'Armissan, tendent à suggérer l'existence d'un vaste complexe architectural monumental.

Les tranchées de reconnaissance creusées en 1950 sur le tènement de la Rouquette montrent la présence (Fig. 14-25) de murs épais et rectilignes se coupant à angles droits, apparemment centrés sur deux vastes aires découvertes, probablement bordées par une colonnade dont une coupée par un bassin luxueusement décoré (C.A.G., 11/1, n° 155*). Ce plan quadrangulaire évoque un grand ensemble monumental public que l'on peut mettre en relation avec les traces d'un portique, entrevues en 1838 immédiatement à l'ouest de l'amphithéâtre, aujourd'hui bien ancré dans la topographie actuelle. Ce portique fut reconnu pour la première fois en 1838, lors des fouilles menées sur le site proche de l'amphithéâtre (Du Mège, 1841, p. 400). Il consistait en un espace linéaire, parallèle au grand axe du monument de spectacle, bordé par deux colonnades sur une longueur de 130 m ; la largeur du passage était de 8,50 m. A ses deux extrémités, le portique, orienté comme l'amphithéâtre, ouvrait sur deux nouvelles galeries placées en retour vers le nord-ouest. Le caractère monumental de ce secteur fut d'ailleurs conforté, en 1887, par les découvertes faites un peu plus au nord, dans l'enclos Delprat (Fig. 14-26). Ces dernières consistaient en une série de pièces contiguës, pavées en mosaïque et à caractère thermal. C'est d'ailleurs dans l'une de ces piscines que fut découverte la plaque du flamine provincial. Inversement, la mise au jour, toujours dans les tranchées de la Rouquette, de tombes de l'Antiquité tardive (une seule évoquée), de fours, mais aussi de murs aux orientations différentes du bâtiment partiellement dégagé par L. Poncin et ses collègues, soulève la question de sa datation et de sa durée de fonctionnement (Cairou, 1980-1981).

A. Grenier a proposé de voir, dans le portique mis au jour en 1838, les vestiges de « l'enceinte du sanctuaire (provincial) » (Grenier, 1959, p. 103). Cette hypothèse a été reprise puis développée par M. Gayraud qui restitue les galeries ouvertes dans un vaste complexe monumental - portiques/temple/amphithéâtre - dédié au culte impérial, complexe dont il situe la construction durant le règne de l'empereur Vespasien (Gayraud, 1981, p. 388 ; Gayraud, 1972). Plus récemment, l'hypothèse a été émise d'assimiler les portiques de la route de Gruissan au périmètre d'un *campus* (Devijver, Wouterghem, 1985).

Aucun doute n'est donc permis aujourd'hui quant à la présence d'un amphithéâtre dans ce secteur bas de la ville (Fig. 14-27). Les fondations du bâtiment sont constituées de béton et de blocage formés dans

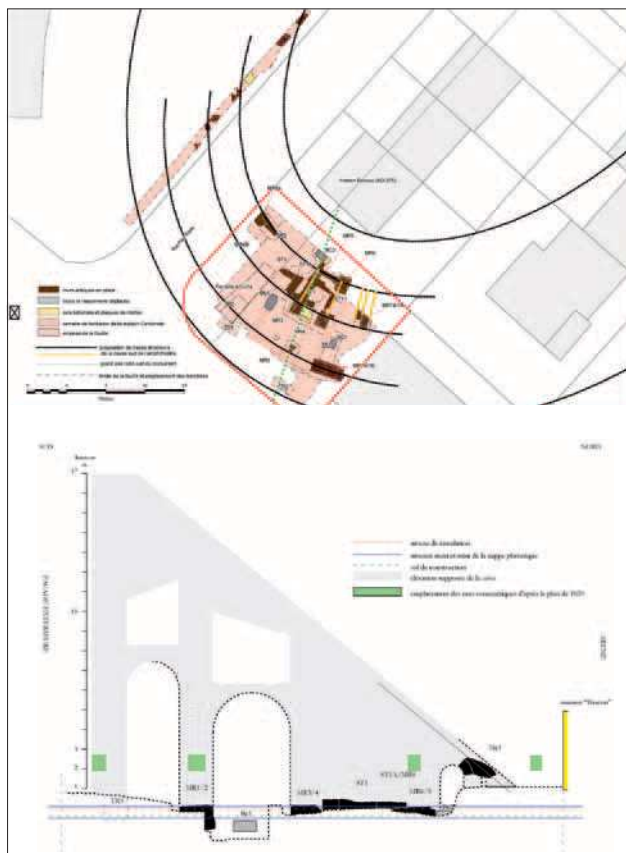


Fig. 15 : Plan des fouilles récentes de l'amphithéâtre et restitution de l'élévation à partir des structures encore en situation (Dessins E. Dellong, D. Moulis ; D.A.O. E. Dellong).

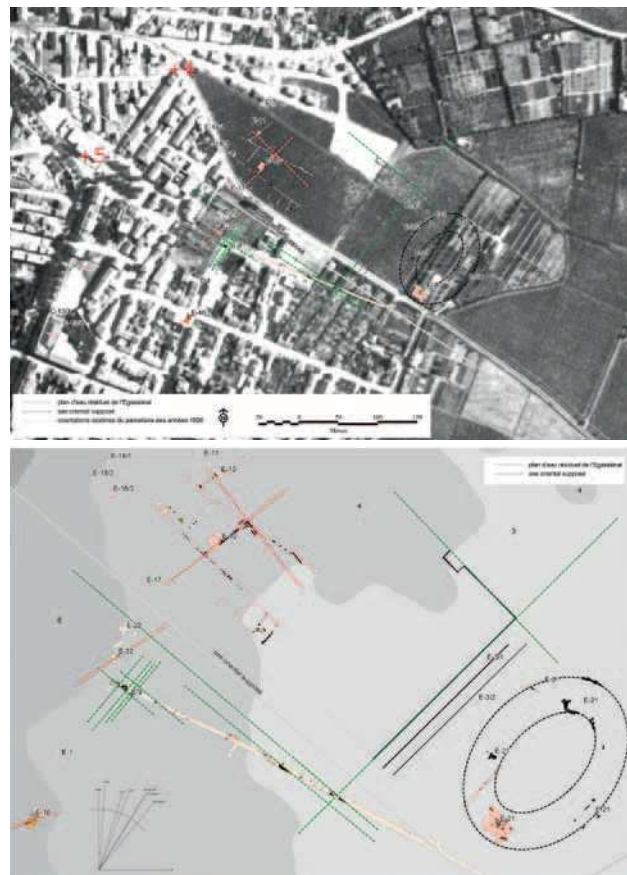


Fig. 16 : le secteur de l'amphithéâtre en 1935 ; orientations des vestiges autour du monument (D.A.O. E. Dellong).

des tranchées préalables (Fig. 15). Ces substructions supportaient des murs de soutènement et des piles en blocage parementées de moellons en petit appareil. Cet édifice est, de toute évidence, lié à la proximité d'un sanctuaire provincial. Il est d'ailleurs peu probable qu'on ait pris la peine de la construire dans un secteur a priori défavorable s'il n'existait, déjà, à proximité, les infrastructures du sanctuaire (bassins, thermes, cours à portiques...). A quand remonte la date de sa construction? Selon plusieurs auteurs (Gayraud, 1981, Paillier, 1989), il daterait de l'époque flavienne (70-90 ap. J.-C.). La stratigraphie et les vestiges mis au jour depuis 2002 ne semblent ni contredire, ni véritablement confirmer les arguments épigraphiques mis en avant. On peut donc envisager que l'amphithéâtre a été construit peu après le complexe provincial, d'autant qu'il est rejeté à l'est de cet ensemble, presque au contact d'un milieu phréatique. De tous les édifices publics reconnus de la ville, il est, avec celui de l'avenue de la mer (voir ci-dessous), le plus éloigné du centre colonial. Sa construction serait donc de la fin du 1er siècle ap. J.-C. Nous irons jusqu'à penser que l'amphithéâtre de Narbonne a pu constituer l'achèvement d'un programme architectural provincial inauguré à l'époque flavienne. Considérant sa topographie locale, ce monument

aurait été entièrement bâti, ne s'appuyant sur aucun relief de terrain. Ses dimensions, restituées en 1838 d'après des observations de surfaces couplées à quelques sondages ponctuels, sont encore les seules valables : selon du Mège, elles étaient de 75 par 46,40 m pour l'arène, 121,60 par 93,20 pour l'ensemble du monument. Un autre aspect, sans doute plus surprenant, est le caractère particulièrement arasé des vestiges de l'édifice. Plusieurs indices suggèrent une spoliation systématique de l'amphithéâtre, du moins sur son côté sud : toutes les maçonneries ont été uniformément arasées, jusqu'à leur fondation, ne laissant, ici et là, que quelques rares départs d'assises. Il faut, dans le même ordre d'idée, noter l'absence de niveau de démolition caractéristique (terrain uniformément plat). Cette spoliation est sans doute antérieure au IVe siècle, puisque ni Ausone, ni Sidoine Apollinaire n'évoquent l'amphithéâtre de Narbonne...

Organisé autour de ce noyau monumental qui a fortement marqué le paysage (en 1935 encore, tous les jardins ont la même orientation) (Fig. 16) un réseau assez vaste d'habitations, principalement des *domus*, s'est développé consécutivement à l'assainissement et à la viabilisation de terrains semi-marécageux. Les plus proches *domus* recensées se trouvent à une centaine de mètres au nord comme au sud (Fig. 14-

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

28, 29, 30, 31). Côté nord, les orientations des vestiges observés sont conformes au cadastre Narbonne B tandis qu'au sud, elles s'organisent, comme nous l'avons déjà vu, en rapport avec celles du sanctuaire (Dellong, à paraître).

Intercalé entre l'amphithéâtre au nord et le système Aude / Robine au sud, se profile un espace mal connu. On y recense aujourd'hui des découvertes funéraires, principalement de l'Antiquité tardive (Fig. 14-32, 33), des traces d'occupation et des trouvailles qui témoignent de l'existence, toute proche, de monuments publics (Fig. 14-34). Deux nécropoles sont ici aussi à envisager. La première, sans doute aussi la plus ancienne, s'est développée le long d'un axe de circulation de plus en plus pressenti, qui, bordant le côté sud du sanctuaire provincial, se dirigeait vers l'est, en direction du massif de la Clape. Nous ne connaissons pas encore son tracé exact. L'extension de cette nécropole de part et d'autre de cet axe n'est pas connue. Les quelques découvertes faites suggèrent une organisation plutôt linéaire. Une seconde nécropole, plus tardive, moins linéaire et plus «amassée», est probablement à mettre en relation avec la chapelle Saint-Loup (Fig. 14-35).

Les vestiges d'habitations dans ce secteur sont attestés uniquement par deux découvertes de M. et R. Sabrié. La première, faite au cours du creusement des fondations d'un immeuble, a révélé des murs en place et du mobilier du Haut-Empire (Fig. 14-35). Contrairement à la seconde, elle suggère la présence d'un habitat à caractère privé. En 1980, des travaux de voirie provoquèrent la mise au jour des piédroits maçonnés d'une canalisation large de 0,49 m (Fig. 14-36). Orientés selon Narbonne B, les deux ouvrages ont été observés sur une longueur de 10,50 m. L'espace compris entre les piédroits a livré deux fragments de tambour de colonne ainsi qu'un bloc de calcaire avec mortaise. Plus à l'est, et distante de 11,50 m, une fondation de plan rectangulaire (2,60 m par 2,30 m) a été reconnue. Outre un abondant mobilier céramique (sigillées italiennes et gauloises), furent recueillis, hors de tout contexte stratigraphique, deux fragments de chapiteaux, dont un en marbre, un fragment d'antéfixe représentant une palmette ouverte, enfin, un fragment de base de colonne en marbre blanc, dont les dimensions et le profil sont identiques à ceux des bases observées sur le site dit du Capitole. Un chapiteau de marbre, complet, aurait été également découvert à l'occasion des travaux. Ces découvertes sont proches d'autres constructions (Fig. 14-34) repérées une vingtaine de mètres plus au sud, dans le cadre d'un diagnostic archéologique réalisé plus tard en 1991. Nous sommes ici en présence d'un mur, large de 1,90 m, dont le tracé est perpendiculaire aux deux précédents piédroits. Au sud de cet ouvrage, non identifié, de nouvelles maçonneries parallèles délimitent un collecteur haut de 0,80 m vers lequel

devaient converger les eaux de la conduite exhumée dix ans plus tôt. R. Sabrié est tenté d'attribuer la présence des maçonneries et la découverte des éléments lapidaires à l'existence d'un «édifice public du Haut-Empire».

Au maximum de son développement, la ville atteint au I^{er} siècle ap. J.-C. une superficie d'environ 400 Ha (nécropoles comprises). Cette configuration perdure jusqu'à l'orée du III^e siècle ap. J.-C., période à laquelle les zones les plus extrêmes commencent à être abandonnées. Ce phénomène est particulièrement net côté est de la ville où, vers la fin du I^{er} siècle ap. J.-C., la nécropole de Bonne Source est abandonnée. C'est à ce moment que sa frange sud est surmontée par des dépôts de crues d'origine fluviale (Fig. 14-37). Dès lors, s'opère un net recul de l'urbanisme dont l'événement le plus symbolique est la construction, vers la fin du III^e siècle, d'un rempart enserrant une ville réduite de 17,5 Ha environ. Des niveaux d'abandon plus ou moins bien datés ont été constatés un peu partout dans les secteurs résidentiels périphériques de la ville, que les occupants délaissent au profit des artisans qui réinvestissent temporairement les lieux. Ce phénomène a été constaté sur le site du Clos-de-la-Lombarde, sur celui de la médiathèque ou encore dans les parages de l'amphithéâtre, sur la fouille de la Rouquette. A partir de cette période, les niveaux d'occupation qui caractérisent ces secteurs consistent surtout en fosses et dépotoirs liés à la récupération de matériaux. Seules les nécropoles se maintiennent et prennent de l'ampleur. Celle du nord, longeant la voie Domitienne, à laquelle vient se greffer au sud, rive droite de l'Aude, celle de Saint-Paul est alors en pleine extension. Des tombes à inhumation observées non loin de l'amphithéâtre suggèrent un abandon rapide du secteur au profit, peut être, d'une autre nécropole plus septentrionale liée au développement d'un lieu de culte dans les environs de la chapelle Saint-Loup (Fig. 14-35).

De la ville antique de Narbonne se dégagent donc trois visages bien différenciés. Un premier visage, mal connu car mal conservé et plus profond, est celui d'une ville à caractère rural. Il s'agit de la première ville, celle de la période républicaine (dont nous n'avons pas parlé dans cet article). Un second visage, beaucoup mieux connu, est celui de la ville de la période augustéenne et des deux premiers siècles de notre ère. C'est à ce moment que la ville acquiert son statut de véritable agglomération. On assiste alors à une transformation urbaine réfléchie, accompagnée d'une viabilisation des terrains périphériques : remblaiement, drainage, assainissement, mais aussi campagnes de construction monumentales (le Capitole puis le sanctuaire et l'amphithéâtre). Cette configuration perdure au II^e siècle ap. J.-C. pour évoluer radicalement à l'orée du III^e siècle ap. J.-C. Des signes avant-coureurs d'une

régression se remarquent dès le II^e siècle ap. J.-C. Ils sont plutôt discrets : absence de nouvelle campagne de programme architectural monumentale, travaux de restauration liés aux incendies, incendies dans des pièces sans reconstruction postérieure. Les quartiers périphériques sont abandonnés puis voués à une récupération systématique. Le plus important, le plus capital des visages est celui que la ville présente au début du I^{er} siècle ap. J.-C et qui fait que l'espace urbain s'est nettement différencié du territoire dans lequel il s'est développé. Cette transformation, radicale, traduit bien la domination qu'exerce alors la ville sur son proche territoire, en tant que centre culturel, politique, et économique.

2. L'habitat littoral au Haut-Empire (I^{er} s. – III^e siècle ap. J.-C.)

La fondation de Narbonne a provoqué sinon amplifié le développement de l'habitat dispersé qui caractérise les campagnes antiques du Haut-Empire. Comment, compte tenu du caractère inégalitaire de notre documentation, caractériser ses formes, mieux définir les types d'établissements qui le composent et préciser les relations (subordination, coexistence, compétition) qu'ils entretiennent entre eux ainsi qu'avec la cité?

1. Des catégories «génériques» d'habitat à l'analyse factorielle

Le nombre de sites qui composent notre *corpus* et le croisement des grands descripteurs (superficie, activités, richesse) utilisés pour leur caractérisation ne permettent que difficilement de dépasser les quatre grandes catégories d'habitat rural dispersé traditionnellement envisagées pour la période gallo-romaine : les «habitats», les «établissements ruraux», les «*villae*», et les «habitats groupés du type *pagii* agglomérations secondaires». Cette distinction, qui repose quasi exclusivement sur les données de prospections, est donc très éloignée de la réalité. Derrière ces termes génériques, se cachent en effet des différences beaucoup moins marquées : les grandes *villae* côtoient de petites fermes et il existe bien entendu entre ces deux extrêmes, toute une variété d'habitats ruraux difficiles à appréhender autrement que par la fouille. Comme nous le verrons, le terme même de *villa* n'est d'ailleurs pas sans poser des problèmes de signification.

De manière à essayer de dépasser cette première distinction, nous avons effectué une analyse factorielle des correspondances multiples des sites du Haut-Empire. L'analyse des correspondances multiples (ACM) est une extension de l'analyse factorielle des correspondances (AFC) appliquée non plus à un tableau de contingences mais à un tableau disjonctif complet. Le codage de l'information qui associe les

individus aux caractères s'exprime sous une forme booléenne ou binaire, c'est-à-dire absence (0) ou présence (1) du caractère. Si par exemple, pour un site donné, le caractère «superficie inférieure à 0,1 Ha» est codé 0, le caractère «superficie comprise entre 0,1 et 0,3 Ha» est codé 0, le caractère «superficie comprise entre 0,3 et 0,5 Ha» est codé 1, on comprend que cet établissement a une superficie comprise entre 0,3 ha et 0,5 Ha. Après calcul des distances entre individus et caractères, cette analyse permet de représenter graphiquement, dans un espace multidimensionnel et sous la forme d'un nuage de points, la position d'un établissement par rapport à un autre en fonction des relations qu'ils entretiennent avec les caractères. Chaque axe de cet espace correspond à une variable. La graduation de l'axe est représentée par les différentes modalités de la variable, c'est-à-dire par les caractères. La position de l'établissement dans l'espace multidimensionnel est déterminée par plusieurs coordonnées, autant qu'il y a de variables. Les sites qui ont le même profil, qui partagent les mêmes caractères auront tendance à se rapprocher dans le nuage et inversement à s'éloigner quand leur profil diverge. Ce type d'analyse implique que les champs d'information de la base de données soient bien renseignés et que le nombre de sites soit suffisamment élevé. Ce dernier doit estomper les imperfections des informations liées aux modalités qui ont conduit à leur production. Autrement dit, en dépit des contrastes paysagers qui la caractérisent, une telle analyse est-elle pertinente pour une micro-région comme la nôtre?

Trois analyses ont été faites à partir des critères de quantification et de qualification des sites empruntés pour la plupart au programme *Archéomédès* (Leeuw (dir.), 1998). Nous y avons ajouté ultérieurement le critère d'abandon. La première (ACM-1) a été réalisée sur les critères de superficie et de durée d'occupation ; la seconde (ACM-2) a concerné les mêmes critères auxquels ont été adjoints ceux de superficie, de durée d'occupation, de matériaux, d'implantation et d'abandon. La dernière analyse (ACM-3), que nous avons finalement retenue (Fig. 17), regroupe les critères de l'analyse précédente ainsi que ceux d'activité et de statut. Cette analyse des sites occupés au Haut-Empire dégage trois groupes de sites : deux dans lesquels les individus ont des caractères très proches ; un dernier groupe où les liens sont plus distendus. Les analyses individuelles faites pour chacun en dégagent les principales caractéristiques (Fig. 18 ; Fig. 19).

Le **groupe 1** concerne des sites à occupation brève, de faible superficie, dont l'origine remonte à la période républicaine. Peu diversifiés et dotés pour les plus récents de matériaux de construction en dur (tuiles), ils présentent souvent des traces d'activités

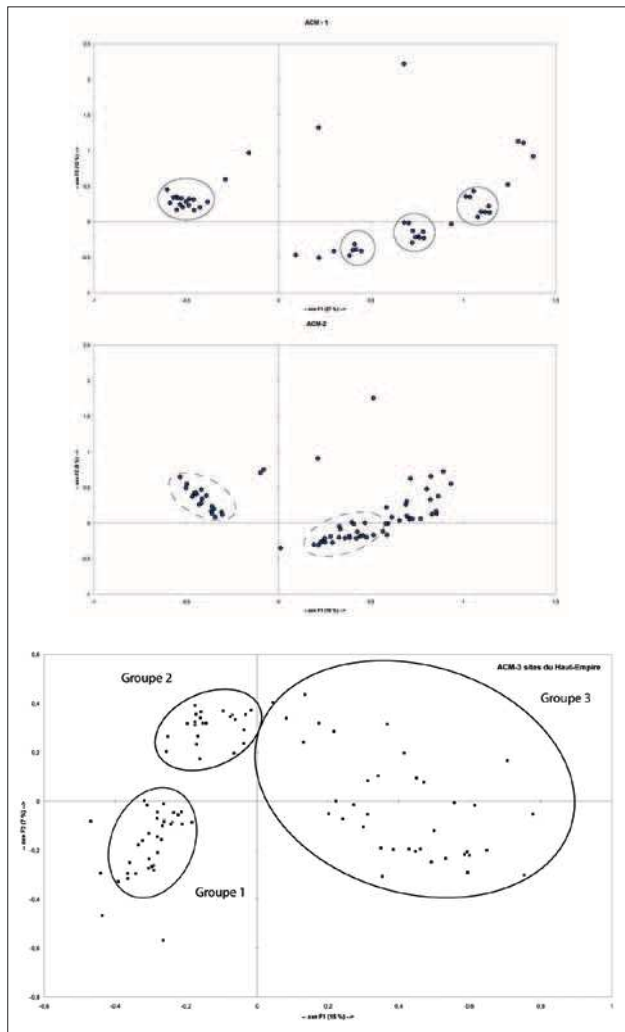


Fig. 17 : Analyse des correspondances multiples ACM1, ACM2 et ACM3, réalisée sur le *corpus* de sites occupés au Haut-Empire (D.A.O. E. Dellong).

agricoles et parfois artisanales. Le **groupe 2** englobe les sites d'occupation moyenne à longue, créés à la période républicaine et au début du 1er siècle ap. J.-C., de moyenne superficie et de statut plus diversifié que ceux du groupe 1. Les indices d'activité et de richesse y sont plus élevés et le caractère agricole prédominant. Le **groupe 3** englobe les sites créés au 1er siècle av. J.-C. et au début du 1er siècle ap. J.-C. (notons la proportion non négligeable de sites créés à cette période), à occupation longue, de superficie moyenne à grande. Il s'agit des sites les plus diversifiés et les mieux dotés.

Au-delà de la différence de statut qui se dégage de ces trois groupes, la prise en compte du critère chronologique souligne trois dynamiques de créations (Fig. 18) : l'une durant la période 200 av. J.-C. à 50 av. J.-C., l'autre entre 50 av. J.-C. et le changement d'ère, la dernière au début du 1er siècle ap. J.-C. Durant les deux premiers siècles de notre

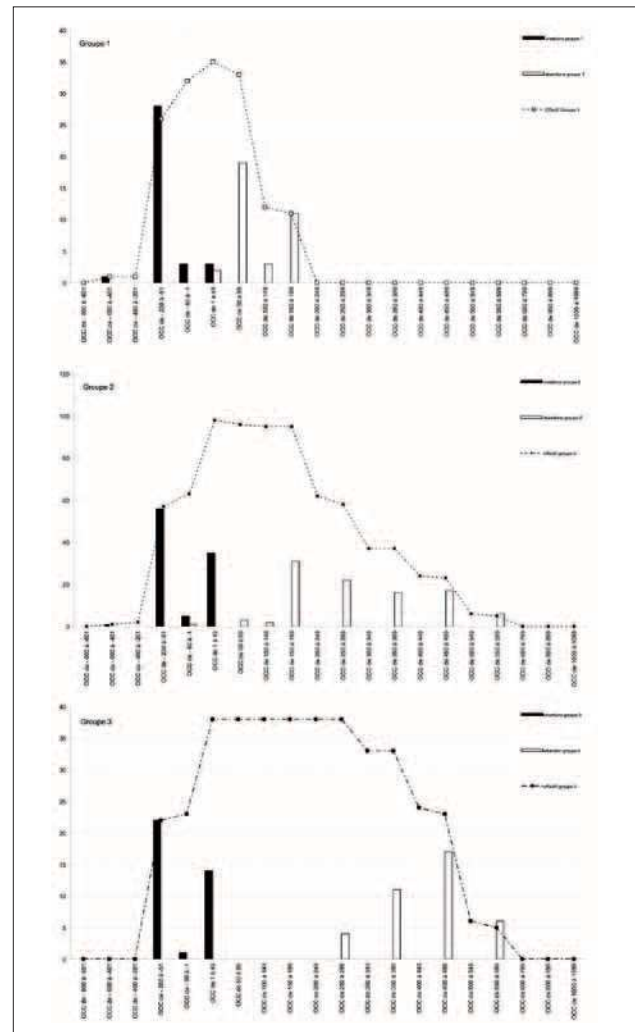


Fig. 18 : Caractéristiques chronologiques des sites des trois groupes de l'analyse factorielle (D.A.O. E. Dellong).

ère, d'après le *corpus*, il n'y a pas de création de sites. L'effectif des sites occupés au Haut-Empire s'appuie donc largement sur celui déjà existant, ce qui souligne, indirectement, la stabilité et la pérennité de l'occupation sur le littoral narbonnais. Bien que les sites du groupe 1 paraissent se concentrer en bordure lagunaire et sur les terrains de coteaux, on ne constate pas de zone du littoral plus ou moins privilégiée par tel ou tel groupe (Fig. 20).

L'élargissement de la zone d'étude à d'autres régions et l'enrichissement du *corpus* de sites existants permettraient assurément de dégager, à travers l'analyse factorielle, des particularités d'ordre topographique ou «situationnel». On remarque, par contre, une certaine correspondance entre ces groupes et ceux que nous avons isolés de façon plus arbitraire. C'est ainsi que les sites de nature indéterminée et les habitats regroupent 71% de l'effectif du groupe 1 (*villae* et établissements ruraux en représentent

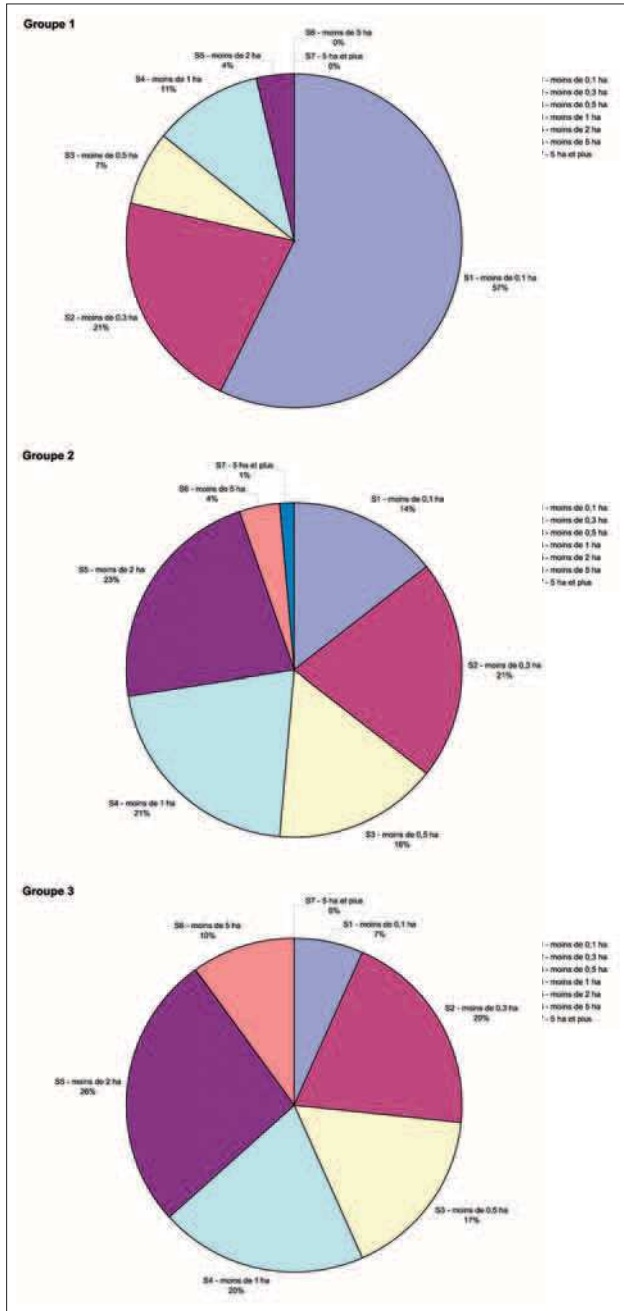


Fig. 19 : Classes de superficies des sites isolés par l'analyse factorielle (D.A.O. E. Dellong).

29%). Le second groupe englobe majoritairement établissements ruraux (40%) et *villae* (36%). Quant au groupe 3, il englobe en partie établissements ruraux et *villae* non compris dans le second groupe (80%).

2. Les «sites de villae» en Narbonnais

«Une carte des domaines narbonnais montre un maillage de domaines pour l'instant à peine prospectés. Ces *villae* sont de toute évidence les relais de la ville. Leur lien économique et culturel avec Narbonne en l'absence de fouilles est difficile à mettre

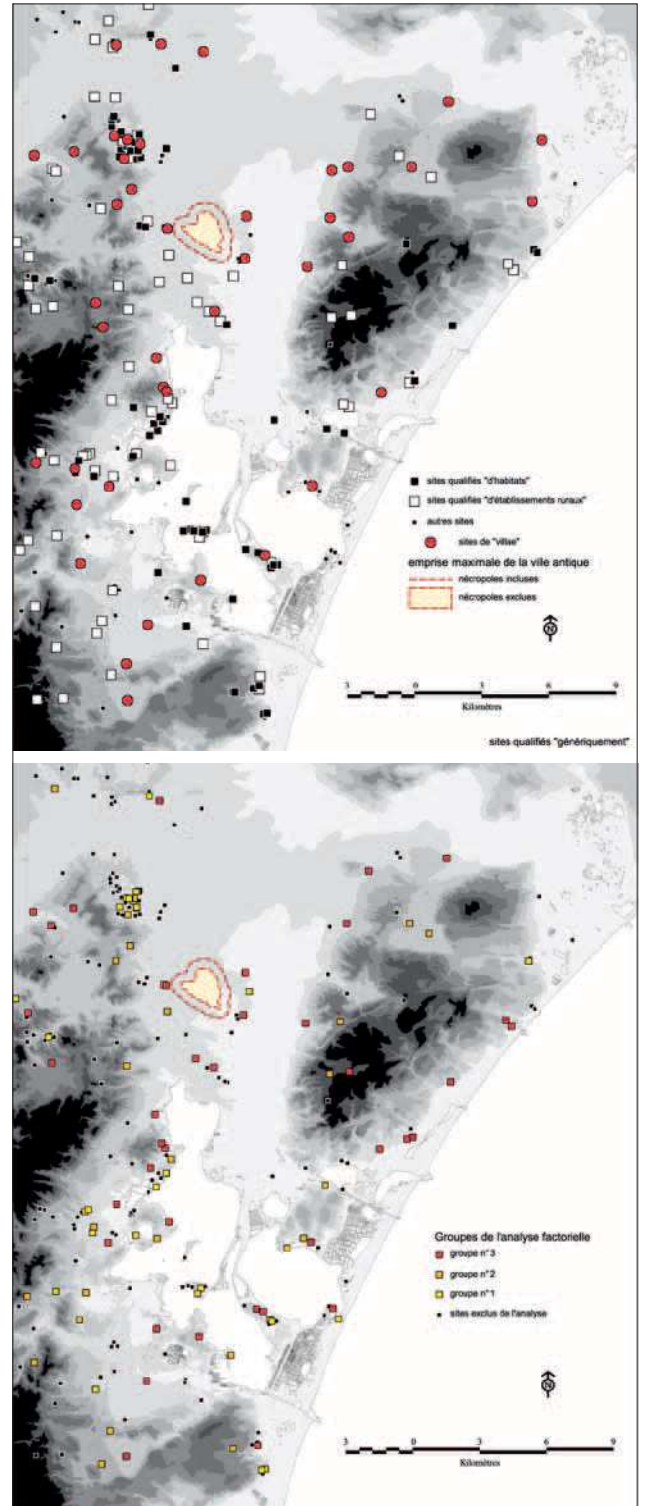


Fig. 20 : Carte : à gauche - répartition des sites du Haut-Empire selon leur type «générique» ; à droite - répartition des sites du Haut-Empire dégagés par l'analyse factorielle.

en évidence», (Sanchez, 2003, p. 807). Plus que la prospection, c'est la rareté des fouilles archéologiques programmées, sinon leur non achèvement, qui contribuent à la méconnaissance des *villae* du Narbonnais. Ainsi sur les 250 sites recensés, 41 sont

attribués à des *villae*. Trois d'entre elles seulement ont été partiellement fouillées. Conséquence de la faiblesse de l'investissement archéologique en matière de fouille programmée, ce témoignage fort de la romanisation qu'est l'apparition de structures en dur sur un site d'exploitation rurale, chronologiquement bien cerné ailleurs, ne l'est pas en Narbonnais. Dans cette région où la romanisation est théoriquement la plus précoce, il s'avère donc impossible de dater avec précision la «monumentalisation» des établissements ruraux. Nous avons utilisé le terme de *villa* pour caractériser les sites ayant révélé en prospection des vestiges suggérant la coexistence d'un secteur agricole et d'une partie résidentielle plus ou moins richement dotée (hypocauste, marbre, enduit peint...). Il recoupe, en réalité, des formes d'habitat de nature et de types différents, qui ne peuvent être décelés qu'à partir de la fouille. D'autant que le terme de *villa* est utilisé non sans ambiguïtés dans les sources (Leveau et al., 1999), selon les auteurs et les périodes. Le terme de *villa* recoupe donc des réalités différentes selon les critères utilisés (fonctionnel, économique, superficie). Une grande *villa* n'est pas obligatoirement le siège d'un grand domaine et inversement. D'ailleurs, il est fort possible que des sites de *villae* recensés soient en réalité des *vici*. En termes de groupement et de dispersions, ils ont la même origine. En fonction de l'activité agricole privilégiée par le domaine, la superficie peut varier : des structures vouées au stockage du vin, demandent par exemple plus d'espace et laissent plus de traces qu'une structure destinée à abriter des troupeaux...

Les *villae*, ou plutôt, les «sites de *villae*» recensés en Narbonnais représentent près de 17% de l'effectif total des vestiges d'habitat, ce qui nous rapproche de ceux avancés pour d'autres régions. Plus de la moitié (67% des *villae* recensés) occupent une superficie supérieure à 1 Ha et près de 20% ont une superficie de moins de 5 Ha. Le cas des *villae* de grande superficie (5 Ha et plus) reste assez rare (8%). La superficie moyenne des *villae* oscille donc entre 1 et 2 Ha ; les plus vastes (7 Ha et plus) n'en représentent que 10%.

La prise en compte des critères de statut et d'activité ne permet pas d'établir de hiérarchisation nette entre elles. Tout au plus témoignent-ils de l'état actuel de la documentation les concernant, fortement tributaire des prospections. Ces sites de *villae* se répartissent uniformément sur le littoral, affectant plutôt les zones de plaine et les coteaux (Fig. 20). Sur la façade maritime et en bordure de lagune, certains sites de *villae* pourraient correspondre à des *villae maritimae*. Les matériaux qui ont été repérés, de même que les superficies déduites à partir des prospections de surface, sont les seuls indices qui, avec le panorama et les points de vue, orientent vers ce type bien particulier de site.

La multiplication des *villae* au cours du Haut-Empire n'est pas un phénomène surprenant en Gaule du sud. Ch. Pellecuer a fait remarquer, comparé à l'Italie, le développement tardif des établissements domaniaux provinciaux (Pellecuer, 2000). C'est dans la seconde moitié du 1er siècle ap. J.-C. (époque flavienne) qu'apparaissent les éléments constitutifs des *villae* (résidences et thermes, installations de production de haut niveau...) sur des sites pourtant créés à date haute (fin Ile, courant 1er siècle av. J.-C. pour certains). Inversement, en Catalogne, des *villae* apparaissent dès le Ile siècle av. J.-C. (Olesti-i-Vila, 1997). Ainsi, au bord de l'étang de Thau, le début du 1er siècle ap. J.-C. est marqué par le développement de 23 *villae* d'une superficie d'au moins 1 Ha, à partir de sites déjà occupés à la période républicaine. Dans cette région, les rares créations du Haut-Empire ne sont pas assimilées à des *villae*. C'est par contre à cette période qu'apparaissent des sites plus modestes et moyens. La catégorie de sites de moins de 0,5 Ha passe de 26 à 49, soit 49% de l'effectif des établissements ruraux.

Qu'en est-il sur le littoral narbonnais? La filiation entre sites républicains et sites de *villae* y est très nette. Cinq phases de création de sites conduisant à une *villa* peuvent être isolées (Fig. 21). Une première (un seul exemple avéré pour le moment) correspond à un site créé au milieu du Ile siècle av. J.-C. Par contre, plus de la moitié de l'effectif des *villae* recensées ont une origine plus modeste qui remonte jusqu'au début du 1er siècle av. J.-C. Une seconde phase traduit des créations échelonnées entre le milieu du 1er siècle av. J.-C. et le début de notre ère. Seules deux *villae* sont créées au début du 1er siècle ap. J.-C. L'effectif des sites se maintient globalement jusqu'à la fin du IIIe siècle ap. J.-C. Douze *villae* sont ainsi recensées contre quatre au VIe siècle ap. J.-C.

Dater l'apparition de structures en dur sur les sites de *villae* du Narbonnais est un exercice difficile voire impossible, en raison de la rareté des fouilles et, surtout, de fouilles stratigraphiques. On ne peut que déplorer cette lacune. En ville, les *domus* des quartiers résidentiels apparaissent dans la seconde moitié du 1er siècle av. J.-C. En cœur de cité, les niveaux les plus anciens ne sont pas antérieurs à 80 av. J.-C. et sont dotés, pour les quelques sites connus, de structures «modestes». La transformation des établissements ruraux des Ile et 1er siècle av. J.-C. en domaines d'exploitation se serait donc opérée à partir de la période augustéenne. Cette hypothèse, qu'il reste à étayer par des fouilles, tendrait à montrer la similitude de l'évolution des sites et leur contemporanéité constatées ailleurs, notamment à Loupian. Pour renforcer cette hypothèse, qui demande à être validée par des fouilles, remarquons que l'atelier des potiers de Sallèles-d'Aude ne se développe qu'à partir de la période augustéenne pour satisfaire les besoins en

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

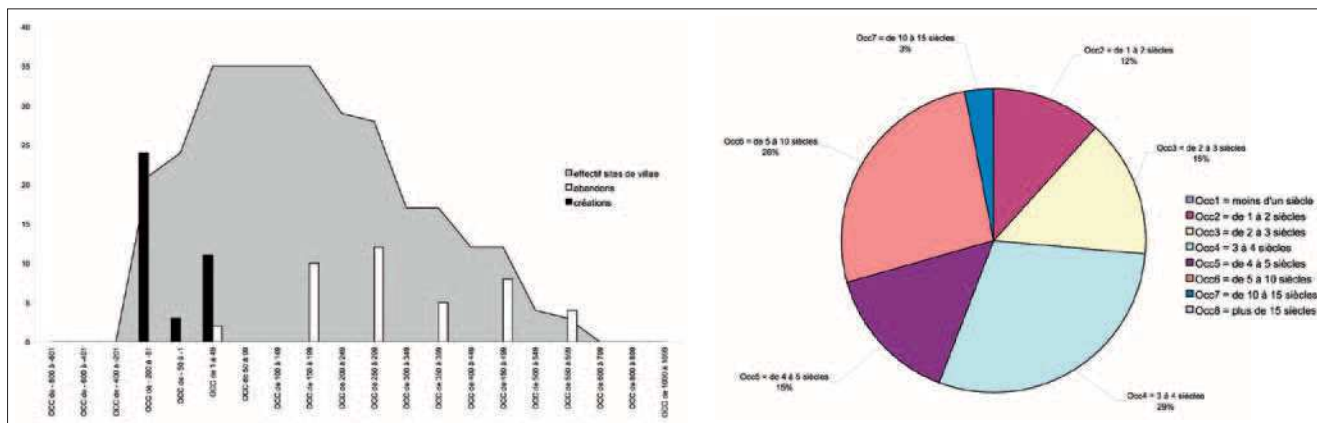


Fig. 21 : caractéristiques chronologiques des sites de villae (D.A.O. E. Dellong).

matériaux de construction (couverture des toits) et en amphores, suscités par les domaines ruraux qui s'orientent vers la viticulture. Sur le site de l'Oustalet (C.A.G., 11/1, n° 14 et 15, p. 537), de la céramique présigillée produite sur place a été retrouvée dans une des pièces du bâtiment.

Forme romaine par excellence d'occupation et d'exploitation du sol, la villa demeure mal connue à Narbonne. Si la filiation entre sites républicains et villae est bien appréhendée, il reste à apprécier, par la réalisation de plans de fouilles, la précocité (ou non) de l'apparition des structures et à affiner leurs fonctions dans cette zone toute proche de la ville. A-t-on affaire en certains points à de simples résidences ou à des sites d'exploitation plus conventionnels? «La présence de villae sur un territoire permet de tracer les limites de l'influence économique de la ville qui en occupe le centre ; elle y exprime la polarisation de la vie rurale» (Leveau, 1984, p. 483). Deux caractéristiques sont à retenir : leur filiation avec les sites républicains et leur durée d'occupation. Deux caractères qui soulignent une exploitation précoce et durable du terroir littoral et qui, si l'on se base sur la citation de Ph. Leveau, témoigne de la forte influence de la ville «qui en occupe le centre».

3. Les catégories «établissements ruraux» et «habitats»

Les sites qualifiés d'«établissements ruraux» se répartissent dans les groupes 2 (40%) et 3 (32%) de l'analyse factorielle. Ce terme également générique, a été choisi pour qualifier les sites qui, bien que présentant des traces d'activité et de matériaux de construction assez diversifiés, ne disposaient pas d'un secteur résidentiel ou d'indices de richesse élevés. On ne remarque pas de secteur privilégié par ce type d'habitat à l'exception, peut-être, des zones de piémonts et collines du littoral. Cette catégorie de site s'inscrit dans les mêmes tendances chronologiques que les villae

mais avec quelques nuances. Si la continuité avec les sites républicains est à souligner, on remarque des créations importantes durant les 50 premières années de notre ère. Autre caractéristique, les abandons les plus nombreux interviennent surtout durant la période 150/200. S'agit-il d'un signe précurseur de crise? Il faut voir à notre avis dans ces sites, des domaines agricoles de superficie moyenne, modestes et plus ou moins autonomes pour les plus importants d'entre eux. Lorsqu'ils ne sont pas abandonnés, ils ont une période d'occupation relativement longue, proche de certains sites de villae.

Dernière catégorie envisagée de sites habités, ceux que nous avons qualifiés d'«habitats» en fonction de la superficie, des indices d'activité et de richesse qui les caractérisent. Il s'agit de sites à caractère modeste qui ont tendance à se répartir sur la rive des étangs ou en périphérie, sur des terrains qui, à y regarder de plus près, ont fait l'objet de prospections systématiques... Ils composent le groupe 1 de l'analyse à 40%, les groupes 2 et 3 (6 et 5%). La prise en compte de ces sites, difficilement saisissables en prospection, dégage quelques tendances. Soumis à des abandons quasi constants durant tout le Haut-Empire et massifs au IIIe siècle ap. J.-C., ils correspondent à des sites de petite superficie (lorsque les superficies sont connues, 48% sont inférieurs à 0,1 Ha). Il s'agit de sites à occupation brève (70% des sites ne dépassent pas les deux siècles) caractérisés par la faiblesse des indices qui les matérialisent en surface (matériaux de construction surtout, avec présence non négligeable de témoins de stockage).

Les deux approches que nous avons privilégiées pour la caractérisation des sites, l'une «intuitive», l'autre «statistique», ne rendent que très partiellement compte d'une réalité alors bien plus complexe de l'habitat littoral au Haut-Empire. La réalisation de fouilles sur des sites compris dans les groupes que nous avons évoqués, la poursuite des prospections systématiques par les protocoles que nous avons

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

mis au point, permettront l'affinement de leur connaissance, en établissant notamment, les rapports de hiérarchie et de dépendance s'instaurant entre les uns et les autres. Les phases de créations évoquées jusqu'au début du I^{er} siècle ap. J.-C. rendent compte cependant d'une structuration rapide de la campagne par la création massive de sites. Lui succède, durant les deux premiers siècles de notre ère, une phase de maturation ponctuée de signes de restructuration.

4. Quelle dynamique pour l'habitat?

C'est entre le II^e siècle av. J.-C. et le I^{er} siècle ap. J.-C. que se construit le réseau de sites qui structure le territoire littoral pour les deux siècles à venir : 88 sites antérieurs à notre ère continuent à être occupés au Haut-Empire ; 38 sont créés au début du I^{er} siècle ap. J.-C. Dès lors, on constate leur diminution progressive, variable selon le type et le groupe auquel ils appartiennent. Ceux du groupe 3 par exemple, ne sont délaissés qu'au III^e siècle ap. J.-C. tandis que des abandons s'opèrent pour des sites du groupe 2 dès le Haut-Empire et qu'ils sont massifs à la même période pour les sites du groupe 1. Retenons finalement la conception précoce et durable du réseau d'habitat du littoral, marquée par une restructuration possible au tournant de l'ère (cf. l'abandon important des sites du groupe 1). Au III^e siècle ap. J.-C., sur le littoral narbonnais, 60 sites sont occupés contre 133 au début de notre ère. Presque la moitié d'entre eux ont disparu sans être renouvelés. Ce qui est légèrement moins que ce qu'a constaté St. Mauné en Biterrois où 70% des sites ruraux ont disparu (Mauné, 2003, p. 4). Ces sites n'auraient donc pas tous une fonction agricole exclusive.

La campagne paraît donc évoluer en accord avec la ville qui connaît vers la fin du I^{er} siècle av. J.-C. un développement sans précédent. Dès le I^{er} siècle ap. J.-C. la ville a ainsi atteint le maximum de sa superficie. En l'état actuel des connaissances, il est raisonnable d'envisager dans la campagne un investissement architectural de certains des domaines existants en matériaux de construction et de décoration, au même moment où en ville, sont aménagés dans la seconde moitié du I^{er} siècle av. J.-C., les vastes secteurs résidentiels. Dès lors, et contrairement à la période comprise entre la fin du II^e et le I^{er} siècles av. J.-C., c'est la ville qui oriente l'occupation du sol et l'investissement agricole.

Les deux premiers siècles de notre ère se caractérisent par une stabilité toute relative des sites (on remarque comme nous l'avons vu selon les groupes, des abandons plus ou moins nombreux et fréquents). Au III^e siècle ap. J.-C., la situation évolue radicalement. A ce moment, les abandons, qui sont pourtant massifs, ne sont pas modérés par de nouvelles

créations. C'est à cette période également que les ateliers ruraux, qui ne produisent pas exclusivement des amphores, sont abandonnés. S'agit-il d'un signe de déclin ou, ce qui est peut-être plus probable, d'une réorganisation de la viticulture et de l'agriculture en général? Dans une dynamique de repli économique généralisé, la campagne ne semble donc pas déroger à la règle. Bien plus qu'une réorganisation du mode d'exploitation rural, nous verrions volontiers, dans cette évolution beaucoup trop brutale, une cause d'ordre démographique, laquelle a pu se surimposer à des raisons économiques mais qui, à l'orée des IV^e et V^e siècles, a profondément remanié l'organisation de l'habitat dans le domaine rural. Mais il s'agit là d'une autre histoire...

Conclusion

«Narbonne va-t-elle renaître de ses cendres?», telle était la question que posait la revue *Archéologia* en 1974 suite aux résultats encourageants obtenus par les fouilles du Groupe de Recherches Archéologiques du Narbonnais (G.R.A.N.) en ville notamment, sur l'emprise des nécropoles, et surtout, sur le site du Clos-de-la-Lombarde, dont la fouille démarrait à peine. Qu'en est-il aujourd'hui de l'archéologie à Narbonne et dans le Narbonnais?

Premier constat, l'urbanisation qui touche à la fois la ville depuis la fin des années 1950 et la campagne depuis 1960-1970, est à l'origine de nombreuses découvertes inconnues des archéologues et disparues à jamais. Paradoxalement, la région a connu peu de fouilles programmées, ce tant en ville qu'en milieu rural. En figurent cependant parmi elles deux exceptionnelles : la première en contexte rural, le site du Clos de Raynaud à Sallèles-d'Aude, la seconde en milieu urbain, le Clos-de-la-Lombarde à Narbonne. Ce n'est que depuis quelques années maintenant, en relation avec l'urbanisation des campagnes, que se sont développés les diagnostics archéologiques. L'urbanisation, plus active en ville, a cependant favorisé depuis plus d'une trentaine d'années la multiplication de fouilles de sauvetage d'emprises souvent limitées menées dans des conditions difficiles. Sans l'action du groupe de recherches archéologiques mené par Y. Solier puis par M. et R. Sabrié, bon nombre d'aspects de la ville romaine nous seraient inconnus. Ce n'est finalement que depuis la fin des années 1990 que les fouilles ont pu se faire plus nombreuses (implication de l'A.F.A.N., lois sur l'Archéologie...), pour connaître un accroissement important depuis ces 8 dernières années. Un dernier aspect, sans doute plus positif, concerne l'archéologie subaquatique. Narbonne est en effet l'une des rares villes/régions à disposer d'un

groupe d'archéologues bénévoles habitué à intervenir en milieu aquatique et semi-marécageux. Les découvertes réalisées par l'A.N.T.E.A.S., sont là pour témoigner d'un tel atout.

Les répercussions dans le domaine scientifique de l'évolution qu'a connu ces 10 dernières années en France l'archéologie préventive, ne sont bien évidemment pas négligeables pour Narbonne. Elles demeurent cependant, faute d'une prise en compte globale et pluridisciplinaire concertée, largement sous-exploitées. «L'archéologie n'a pas connu, ces dernières années, le même développement dans des territoires comme celui de Narbonne, capitale de la province pourtant» (Fiches (dir.), 1996, p. 14). Aujourd'hui encore, Narbonne est en retard. Malgré des progrès indéniables réalisés, nous devons bien avouer que la capitale, qui a pourtant donné son nom à une province, demeure encore en 2008, largement méconnue.

Il faut dire que face à l'approche archéologique du littoral narbonnais, des obstacles de taille se dressent, presque insurmontables. Mauvais état de conservation des vestiges les plus anciens, rareté des fouilles extensives, importance de l'élément aquatique (remontée de la nappe phréatique) et de l'alluvionnement post-antique, sont des problèmes concrets auxquels se greffent des problématiques complexes. La question de la fondation de Narbonne et de sa physionomie à la période républicaine, l'épineux problème des ports antiques de Narbonne ou de l'occupation de la basse plaine de l'Aude, sont autant de sujets intimement liés à la dimension paléo-environnementale. Sur ce littoral narbonnais, la prise en considération de ce thème fédérateur qu'est «l'occupation du sol» illustrée par les exemples que nous avons choisi d'aborder dans cet article permettrait d'embrasser bon nombre de ces questions par l'emploi de l'outil S.I.G., dans un projet collectif de

recherches réunissant géomorphologues et différents acteurs de l'archéologie locale et régionale, terrestre et subaquatique.

Toutes aussi complexes soient-elles, ces questions répondent à une seule et même préoccupation : restituer de la façon la plus fine possible la configuration de la ville de Narbonne et de son terroir dans l'Antiquité.

Ce sujet fondamental que constitue la caractérisation paléo-environnementale de cet espace original, n'est que seulement amorcé et à notre avis, très largement sous-évalué. Au cœur de nombreuses problématiques historiques et archéologiques, il constitue le fondement de la connaissance de Narbonne antique.

Abréviations

R.A.N. : Revue Archéologique de Narbonnaise.

B.C.A.N. : Bulletin de la Commission Archéologique et littéraire de Narbonne.

B.S.S.A. : Bulletin de la Société Scientifique de l'Aude.

C.N.A.U. : Centre National d'Archéologie Urbaine.

A.G.E.R. : Association d'étude du monde rural gallo-romain.

A.Esp.A. : *Archivo Espanol de Arqueologia*.

B.S.G.F. : Bulletin de la Société Géologique de France.

C.I.L. : *Corpus Inscriptionum Latinarum*

H.G.L. : Histoire générale du Languedoc avec des notes et les pièces justificatives, 3^e éd. Toulouse, Privat, 1872-1904, 16 t. en 18 vol.

I.L.G.N. : Inscriptions Latines de Gaule Narbonnaise.

Annexe (Fig. 4)

1. Zone urbaine

• 6, rue Calixte Camelle (1)

Année : 2002

Responsable : A. Dumont

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 32 m²

Nature vestiges : sols et murs en relation probable avec un quartier résidentiel du Haut-Empire à l'est de la ville.

Datation : 1^{er}-II^e s. apr. J.-C.

Références bibliographiques : Dumont, 2002

• Les Arènes (2)*

Année : 2002

Responsable : E. Dellong

Organisme : Néant

Superficie fouillée : 18,71 m²

Nature vestiges : mise au jour des fondations d'un mur, probable mur rayonnant de l'amphithéâtre, et d'un sol en *opus-spicatum* au niveau de la nappe phréatique. Proximité d'un portique et de l'amphithéâtre.

Datation : Haut-Empire

Références bibliographiques : Moulis, Dellong, 2002

• Rue Paul Thiers 2002 (3)*

Année : 2002

Responsable : D. Moulis

Organisme : Ville de Narbonne

Superficie fouillée : 36,63 m²

Nature vestiges : sur l'emplacement de l'amphithéâtre, à l'est de la ville, l'aménagement

d'une place de parking a été l'occasion de réaliser un sondage par la ville de Narbonne, sous la forme d'une tranchée longue d'une trentaine de mètres, en collaboration avec l'ANTEAS. Malgré la proximité de la nappe phréatique et son étroitesse, elle a permis pour la première fois, depuis le début des années 1960, de retrouver des éléments de murs rayonnants du monument et, surtout, de repositionner le plan du monument tel qu'il avait été dressé au XIX^e siècle.

Datation : Haut-Empire (1^{er} s. apr. J.-C.)

Références bibliographiques : Moulis, Dellong, 2002

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

• *Bonne Source (4)**

Année : 2002

Responsable : E. Dellong

Organisme : Ville de Narbonne

Superficie fouillée : 65,24 m²

Nature vestiges : remblais et aménagement en amphore de la fin du 1er s. av. J.-C. ; probable mausolée du Haut-Empire en relation avec une nécropole (déb. 1er s. apr. J.-C.)

Datation : fin 1er s. av. J.-C. / 1er s. apr. J.-C.

Références bibliographiques : Dellong, 2002

• *La médiathèque (5)**

Année : 2001-2002

Responsable : Ph. Mellinand

Organisme : A.F.A.N.

Superficie fouillée : 1535,28 m²

Nature des vestiges : secteur occupé dès le 1er s. av. J.-C. (habitat à caractère rural) connaissant à la charnière notre ère, une phase d'urbanisation (espaces de *domus*, délimités par une trame viaire orthogonale).

Datation : 1er s. av. J.-C. – IVe s. apr. J.-C. (et période médiévale)

Références bibliographiques : Mellinand, Leal, 2002.

• *Rue Paul Thiers 2003 (6)*

Année : 2003

Responsable : M. Guillaume

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 25,94 m²

Nature des vestiges : vestiges de l'amphithéâtre.

Fouille conjointe Ville de Narbonne / INRAP.

Datation : 1er s. apr. J.-C.

Références bibliographiques : Guillaume, 2003

• *19 rue Beaumarchais (7)*

Année : 2003

Responsable : D. Moulis

Organisme : Ville de Narbonne

Superficie fouillée : 15,45 m²

Nature des vestiges : remblais du Haut-Empire lités (niveau de circulation ?)

Datation : datation difficile à préciser (Haut-Empire)

Références bibliographiques : pas de rapport produit pour l'instant.

• *9 avenue du président Kennedy (8)*

Année : 2003

Responsable : P. Alessandri

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 77,39 m²

Nature des vestiges : structures thermales (bassin ; banquette et sol en *opus sectile*).

Datation : Haut-Empire

Références bibliographiques : Alessandri, 2003

• *Place du Forum (9)*

Année : 2003

Responsable : O. Ginouvez

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 65,91 m²

Nature des vestiges : édifice cultuel de l'Antiquité tardive ; fondations formées de remplois en marbre issus du temple en marbre de la butte des Moulinaisses.

Datation : datation difficile à préciser (Antiquité tardive)

Références bibliographiques : Ginouvez, 2003a

• *1 rue du Capitole (10)*

Année : 2003

Responsable : M. Piskorz

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 36,34 m²

Nature des vestiges : diagnostic archéologique INRAP négatif, en dépit de la proximité du passage supposé du rempart de l'Antiquité tardive. Epaisseur importante de remblais, substrat non atteint (creusement ?)

Datation : -

Références bibliographiques : Piskorz, 2003.

• *78 Avenue Carnot (11)*

Année : 2003

Responsable : E. Belot

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 238,61 m²

Nature des vestiges : diagnostic INRAP réalisé sur le passage supposé de la voie domitienne. Aucune trouvaille n'a permis d'attester la présence de la voie. Mise au jour d'une fosse dépotoir du Haut-Empire.

Datation : Haut-Empire

Références bibliographiques : Belot, Duflot, 2003.

• *Rue des Colonnes (12)(26)*

Année : 2004

Responsable : V. Canut ; M.-E. Gardel

Organisme : I.N.R.A.P. ; Amicale laïque de Carcassonne

Superficie fouillée* : 144,83 m²

Nature des vestiges : diagnostic INRAP puis fouille archéologique préventive Amicale Laïque Carcassonne. Quartier résidentiel du Haut-Empire (voirie et habitat de type thermes) auquel se surimpose, dans l'Antiquité tardive, la nécropole Saint-Félix.

Datation : Haut-Empire / Antiquité tardive.

Références bibliographiques : Canut, 2004 ; Gardel, 2007

• *Rue des Flandres (13)*

Année : 2004

Responsable : O. Ginouvez

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 62,71 m²

Nature des vestiges : fosse et zones de dépotoirs du Haut-Empire (périphérie de la ville antique).

Datation : Haut-Empire.

Références bibliographiques : Ginouvez, 2004.

• *Rue Lakanal (14)*

Année : 2004

Responsable : O. Ginouvez

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 16,55 m²

Nature des vestiges : fosse dépotoir du Haut-Empire

Datation : 1er – IIe s. apr. J.-C.

Références bibliographiques : Ginouvez, 2004b.

• *Centre Hospitalier Général (15)*

Année : 2004

Responsable : O. Ginouvez

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 163,47 m²

Nature des vestiges : nécropole à inhumation de l'Antiquité tardive

Datation : Antiquité tardive

Références bibliographiques : Ginouvez, 2004c.

• *Malard (16)(18)*

Année : 2004, 2005

Responsable : V. Canut

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 908,78 m² ; 350,62 m²

Nature des vestiges : drain en amphore et structures mal conservées assimilées à des entrepôts. (diagnostic INRAP puis fouille préventive)

Datation : Haut-Empire

Références bibliographiques : Canut et alii., 2005a et 2005b

• *Les Glycines (17)*

Année : 2005

Responsable : V. Canut

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 282,57 m²

Nature des vestiges : système de canalisations et remblais ; pas de traces d'habitat.

Datation : Haut-Empire

Références bibliographiques : Canut, Gros, 2005.

• *Avenue Kennedy (19)*

Année : 2006

Responsable : D. Moulis ; E. Dellong

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 693,82 m²

Nature des vestiges : quartier résidentiel, éléments de voirie, remblais et système de canalisations antiques.

Datation : Haut-Empire

Références bibliographiques : à paraître

• *Immeuble « Chez Félix », boulevard Général de Gaulle (20)*

Année : 2006

Responsable : M. Guillaume

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 665,81 m²

Nature des vestiges : vestiges d'occupation antique à une grande profondeur et à caractère luxueux (thermes et enduits peints). Pas de trace reconnue du rempart de l'Antiquité tardive.

Datation : Haut-Empire

Références bibliographiques : Guillaume et alii., 2006

• *Résidence Flemming (21)*

Année : 2006

Responsable : M. Guillaume

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 61,73 m²

Nature des vestiges : fosse dépotoir antique entraperçue lors d'un diagnostic INRAP.

Datation : Haut-Empire

Références bibliographiques : Belot et alii., 2006

• *Maison de la Formation, rue du Capitole (22)*

Année : 2006

Responsable : D. Rolin

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 17,63 m²

Nature des vestiges : sondage limité ayant permis la mise au jour d'un mur très épais apparenté à un monument public du Haut-Empire (épaisseur importante de remblais).

Datation : Haut-Empire (pas plus de précision)

Références bibliographiques : Rolin, 2006

• *Centre Hospitalier Général (23)(24)*

Année : 2006

Responsable : O. Ginouvez ; E. Dellong

Organisme : I.N.R.A.P. ; Ville de Narbonne

Superficie fouillée : 51,45 m² ; 6,15 m²

Nature des vestiges : mur épais et arasé interprété comme mur de terrasse et probablement élément de défense du Haut Moyen-Age.

Datation : Antiquité-tardive / Haut Moyen-Age.

Références bibliographiques : Ginouvez, 2006 ; Dellong et alii., 2006a

• *Rue des Passerelles (25)*

Année : 2006

Responsable : V. Canut

Organisme : I.N.R.A.P.

Superficie fouillée : 75,25 m²

Nature des vestiges : à une grande profondeur, mise au jour d'une canalisation, attestant la viabilisation du secteur dans l'Antiquité.

Datation : Haut-Empire.

Références bibliographiques : Canut, 2006b

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

<p>• <i>Stade Cassayet, rue Gay Lussac (27)</i> Année : 2007 Responsable : B. Sendra Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 686 m² Nature des vestiges : fosse de plantation antique Datation : Haut-Empire. Références bibliographiques : Sendra <i>et alii.</i>, 2007</p>	<p>Nature des vestiges : diagnostic INRAP sur l'emprise supposée de la nécropole dite « de Bonne Source ». Mise au jour de tombes à incinération et d'une construction voûtée, en bordure du canal de la Robine, apparentée à celle mise au jour en 1991 par O. Ginouvez, sur le site du théâtre. Datation : Haut-Empire. Références bibliographiques : M. Guillaume, 2007</p>	<p>Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 17,01 m² Nature des vestiges : structure fossoyée (fossé ?) antique Datation : Haut-Empire. Références bibliographiques : Wibaut, 2007c</p>
<p>• <i>19-20 Quai d'Alsace (28)(34)</i> Année : 2007 ; 2008 Responsable : T. Wibaut ; J. Ollivier Organisme : I.N.R.A.P. ; Archeodunum Superficie fouillée : 537,23 m² Nature des vestiges : quartier urbanisé de la ville antique (réseau de rues, habitat, canalisations). Diagnostic INRAP puis fouille archéologique préventive très récente. Datation : Haut-Empire. Références bibliographiques : Wibaut, 2007a</p>	<p>• <i>Boulevard 1848, résidence Roca (30)(35)</i> Année : 2007 ; 2008 Responsable : T. Wibaut ; M.-E. Gardel Organisme : I.N.R.A.P. ; Amicale laïque Carcassonne Superficie fouillée : 67,58 m² Nature des vestiges : diagnostic INRAP puis fouille archéologique préventive. Tombes à incinération du Haut-Empire ; tombe à inhumation en bâtière de <i>tegulae</i> ; fossé antérieur à la fréquentation funéraire. Datation : Haut-Empire. Références bibliographiques : Wibaut, 2007b</p>	<p>• <i>4 rue A. Carrel (32)</i> Année : 2007 Responsable : M. Guillaume Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 51,91 m² Nature des vestiges : traces agraires du Haut-Empire (fossé et fosses de plantation) Datation : Haut-Empire. Références bibliographiques : Guillaume, 2007a</p>
<p>• <i>ZAC du théâtre tranche 1 (29)</i> Année : 2007 Responsable : T. Wibaut Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 947,59 m²</p>	<p>• <i>Avenue E. Sermet (31)</i> Année : 2007 Responsable : T. Wibaut</p>	<p>• <i>12, avenue de la Grande Armée (33)</i> Année : 2007 Responsable : D. Moulis Organisme : Ville de Narbonne Superficie fouillée : 6,31 m² Nature des vestiges : tombe à inhumation, probablement du Haut-Empire Datation : Haut-Empire. Références bibliographiques : rapport non remis</p>

2. Zone rurale et péri-urbaine

<p>• <i>La Nautique IN-54</i> Année : 2003 Responsable : O. Ginouvez Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 8,86 m² Description : remblais antiques dans deux tranchées. Références bibliographiques : Ginouvez, 2003</p>	<p>• <i>Les Amarats III</i> Année : 2005 Responsable : V. Canut Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 793,97 m² Description : occupation antique. Références bibliographiques : Canut <i>et alii.</i>, 2005.</p>	<p>• <i>La Coupe III</i> Année : 2007 Responsable : W. Tanguy Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 4569,58 m² Description : traces agraires et habitat antique Références bibliographiques : Wibaut, 2007</p>
<p>• <i>Les Amarats I</i> Année : 2004 Responsable : C. Sanchez Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 8670,87 m² Description : occupation antique. Références bibliographiques : Sanchez, Rescanières, 2004.</p>	<p>• <i>Saint-Germain, chemin du Quatourze I</i> Année : 2005 Responsable : V. Canut Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 8337,94 m² Description : traces agraires antiques Références bibliographiques : Canut, 2005.</p>	<p>• <i>Les Abrassous Bas</i> Année : 2007 Responsable : V. Canut Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 3889,93 m² Description : traces agraires et habitat antique républicain Références bibliographiques : Canut <i>et alii.</i>, 2007</p>
<p>• <i>La Nautique IN-70</i> Année : 2004 Responsable : O. Ginouvez Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 29,54 m² Description : portique et habitat antiques. Références bibliographiques : Ginouvez, 2004a.</p>	<p>• <i>Saint-Germain, chemin du Quatourze II</i> Année : 2005 Responsable : V. Canut Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 3230,16 m² Description : traces agraires antiques Références bibliographiques : Canut, 2005a.</p>	<p>• <i>Crabit, lotissement Bourzeiz</i> Année : 2007 Responsable : V. Canut Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 494,19 m² Description : traces agraires et habitat antique républicain Références bibliographiques : Canut, 2007</p>
<p>• <i>Les Amarats II</i> Année : 2004 Responsable : C. Sanchez Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 2031,29 m² Description : occupation antique. Références bibliographiques : Sanchez <i>et alii.</i>, 2004.</p>	<p>• <i>Rue de l'Hers</i> Année : 2006 Responsable : V. Canut Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 208,42 m² Description : fosses de plantations antiques Références bibliographiques : Canut, 2006</p>	<p>• <i>Reveillon</i> Année : 2007 Responsable : O. Ginouvez Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 16585,74 m² Description : ouvrage de franchissement de la voie domitienne ; aqueduc à caractère modeste. Références bibliographiques : Ginouvez <i>et alii.</i>, 2007</p>
<p>• <i>La Nautique IN-102</i> Année : 2005 Responsable : D. Rolin Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 108,9 m² Description : portique et habitat antiques. Références bibliographiques : Rolin, 2005.</p>	<p>• <i>Les Foulquines</i> Année : 2006 Responsable : V. Canut Organisme : I.N.R.A.P. Superficie fouillée : 2178,55 m² Description : structures fossoyées de la période républicaine Références bibliographiques : Canut, 2006a</p>	

Fig. 4 : Liste récapitulative des opérations archéologiques préventives positives ayant révélé des vestiges antiques sur la commune de Narbonne.

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

3. Références bibliographiques citées en Annexe de la Figure 4

- ALESSANDRI, P. 2003. *9 avenue du Président Kennedy à Narbonne (Aude)*, D.F.S. Diagnostic archéologique, I.N.R.A.P., 2003, 12p.
- BELOT, E. ; GEORJON, C. 2006 : *Rapport final d'opération diagnostic archéologique, Résidence Flemming Rue du Professeur Flemming, rue des Flandres Narbonne (Aude)*, I.N.R.A.P. 2006, 36p.
- BELOT, E. ; DUFLOT L. 2003 : *78 avenue Carnot - Narbonne (Aude), rapport final d'opération, diagnostic archéologique*, I.N.R.A.P., 2003, 44p.
- CANUT, V. *et al.* 2005. *Narbonne (Aude), Crabit, Lotissement les Amarats II*, I.N.R.A.P., 2005, 32p.
- CANUT, V. *et al.* 2007. *Les Abrassous Bas, Narbonne Aude, vestiges d'habitats du néolithique final à l'époque tardo-républicaine*, I.N.R.A.P., 2007, 40p.
- CANUT, V. 2004. *Rue des Colonnes (Narbonne - Aude), rapport final d'opération, diagnostic archéologique*, I.N.R.A.P., 2004, 40p.
- CANUT, V. 2005. *Rapport final d'opération, diagnostic archéologique, Chemin de Quatorze I*, I.N.R.A.P., 2005, 78p.
- CANUT, V. 2005 a. *Chemin de Quatorze II, Narbonne (Aude), une approche de la cadastration antique de Narbonne*, D.F.S., I.N.R.A.P., 2005, 35p.
- CANUT, V. 2006. *Rapport final d'opération, Diagnostic archéologique, «Rue de l'Hers» (Narbonne Aude)*, I.N.R.A.P., Juin 2006, 26p.
- CANUT, V. 2006 a. *Les Foulquines, Narbonne Plage (Aude), rapport final d'opération archéologique*, I.N.R.A.P., 2006, 24p.
- CANUT, V. 2006 b. *Rapport final, diagnostic archéologique, «Rue des Paserelles», Narbonne (Aude)*, I.N.R.A.P., 2006, 26p.
- CANUT, V. 2007. *Crabit, lotissement Bourzeix Narbonne (Aude) D.F.S.*, I.N.R.A.P., 2007, 41p.
- DELLONG, E. *et al.* 2006. *Centre Hospitalier Général - Narbonne (Aude), Un imposant mur de l'Antiquité tardive ou du Haut Moyen âge, Ville de Narbonne*, 2006, 30p.
- DELLONG, E. 2002. *Rapport final d'opération, Z.A.C. Bonne Source, Ville de Narbonne*, 2002, 45p.
- DUMONT, A. 2002. *6 rue Calixte Camelle à Narbonne (Aude)*, D.F.S., I.N.R.A.P., 2002, 26p.
- GARDEL, M.-E. 2007. *Rue des Colonnes (Narbonne - Aude), rapport de fouille*, 2007, Amicale laïque Carcassonne, 207p.
- GINOUVEZ, O. *et al.* 2007. *ZAC Les Collines de Reveillon, Narbonne (Aude), La voie Domitienne et son franchissement du ruisseau de Figairolles*, Rapport final d'opération, Diagnostic archéologique, I.N.R.A.P., 2007, 54p.
- GINOUVEZ, O. 2003. *Narbonne, la Nautique (parcelle IN54)*, I.N.R.A.P., 2003, 20p.
- GINOUVEZ, O. 2003 a. *Place Bistan à Narbonne (Aude), Une nouvelle église du haut Moyen Age découverte intra muros*, D.F.S., I.N.R.A.P., 2003, 35p.
- GINOUVEZ, O. 2004. *Rue des Flandres, fosses et zones de dépotoirs antiques*, D.F.S., I.N.R.A.P., 2004, 11p.
- GINOUVEZ, O. 2004 a. *Rapport final d'opération, Narbonne, la Nautique, IN 70*, I.N.R.A.P., 2004.
- GINOUVEZ, O. 2004 b. *Rue Lakanal à Narbonne (Aude), stratigraphie et mobilier céramique des Ier et IIe s. ap. J.-C.*, D.F.S., I.N.R.A.P.
- GINOUVEZ O. 2004 c. *Centre Hospitalier Général-Narbonne (Aude) - Sépultures et maisons excavées près du chevet de l'église Saint-Paul (Ive - Ve siècles / XIe - XIIe siècles)*, I.N.R.A.P. 2004, 29p.
- GINOUVEZ, O. 2006. *Centre Hospitalier de Narbonne, boulevard du Docteur Lacroix, tranche 2, Rapport final d'opération, diagnostic archéologique*, I.N.R.A.P., 2006, 23p.
- GUILLAUME, M. *et al.* 2006. *Immeuble BD Général de Gaulle à Narbonne (Aude), Nouvelles données sur la ville césarienne, Rapport de diagnostic*, I.N.R.A.P., 2006, 52p.

- GUILLAUME, M. 2007. ZAC du théâtre, tranche 1 à Narbonne (Aude), *La nécropole du Haut-Empire dite de l'Egassieral, le long de la voie de Gruissan*, D.F.S., I.N.R.A.P., 2007, 37p.
- GUILLAUME, M. 2007 a. *Narbonne (Aude) 4 rue Armand Carrel, des traces agraires du Haut-Empire*, I.N.R.A.P., 2007, 16p.
- MELLINAND, Ph. ; LEAL, E. 2002. *Document final de synthèse, une occupation suburbaine antique et médiévale à Narbonne (Aude), La médiathèque fouille archéologique*, I.N.R.A.P., 2002, 221p.
- MOULIS, D. ; DELLONG E. 2002. *Recherches sur l'emplacement de l'amphithéâtre romain de Narbonne, angle de l'avenue P. Tournal et de la rue P. Thiers*, D.F.S., Ville de Narbonne, 2002, 73p.
- PISKORZ, M. 2003. *Institution Sévigné, 1 rue du Capitole (Aude)*, D.F.S., I.N.R.A.P., 21p.
- ROLIN, D. 2005. *Narbonne (Aude), La Nautique «IN 102» rapport final d'opération, diagnostic archéologique*, I.N.R.A.P., 2005, 37p.
- SANCHEZ, C. et al. 2004. *Crabit-Lotissement les Amarats I à Narbonne (Aude), Approche géomorphologique d'un terroir narbonnais, rapport intermédiaire*, I.N.R.A.P., 2004, 59p.
- SANCHEZ, C. ; RESCANIERES, S. 2004. *Rapport final d'opération, les Amarats*, I.N.R.A.P. 2004.
- SENDRA, B. ; LE ROY, L. 2007. «*Stade Cassayet*», *rue Gay Lussac, Narbonne (Aude), rapport final d'opération*, I.N.R.A.P., 2007, 26p.
- WIBAUT, T. 2007. *La Coupe III, Narbonne (Aude), Rapport final d'opération, diagnostic archéologique*, I.N.R.A.P., 2007, 59p.
- WIBAUT, T. 2007 a. *Rapport final d'opération, diagnostic archéologique, 19-20 quai d'Alsace Narbonne (Aude)*, I.N.R.A.P., 2007, 66p.
- WIBAUT, T. 2007 b. *Boulevard de 1848 - Résidence Roca, Rapport final d'opération, Diagnostic archéologique*, I.N.R.A.P., 2007, 42p.
- WIBAUT, T. 2007 c. *Avenue E. Sermet à Narbonne (Aude)*, I.N.R.A.P., 2007, 17p.

Références bibliographiques

- ALESSANDRI, P. 1995. *Ilot Saint-Eutrope (angle des rues Baudin et Louis-Blanc), 23 janv. - 10 mars 1995*, Arch. S.R.A., Montpellier, 1995, 27p.
- ALOISI, J.-C. et al. 1978. The holocene transgression in the golfe du Lion, southwestern France : paléographie and paleobotanical evolution, *Géographie physique et quaternaire*, vol. 32, 1978, p. 145-162.
- AMBERT, P. 1987. Modifications historiques des paysages littoraux en Languedoc Central : état actuel des connaissances, in *Colloques internationaux du C.N.R.S., «Déplacement des lignes de rivage en Méditerranée»*, Paris, 1987, p. 35-43.
- AMBERT, P. 1993. Preuves géologiques de l'insularité du massif de la Clape (Aude) pendant la transgression flandrienne, *Compte Rendu de l'Académie des Sciences*, t. 316, série II, 1993, p. 237-244.
- AMBERT, P. 1995 a. Forages géotechniques dans l'agglomération de Narbonne (Aude). Conséquences paléographiques et archéologiques, *Archéologie en Languedoc*, 19, 1995, p. 75-85.
- AMBERT, P. 1995 b. Le cadre géographique et géologique de Narbonne antique, *L'Homme préhistorique et la mer, 120e congrès C.T.H.S., Aix-en-Provence, 23-26 oct. 1995*, p. 93-105.
- AMBERT, P. 2000. Narbonne antique et ses ports, géomorphologie et archéologie, certitudes et hypothèses, *R.A.N.*, 33, 2000, p. 295-307.

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

- A.N.T.E.A.S. 1989. *Rapport du sondage 18/89, site du Petite Castellou, étang de Bages Sigean*, Arch. S.R.A. / D.R.A.S.S.M., 1989, (dactyl.).
- BARTHES, P. 1995. *Prospection diachronique «basse vallée de l'Aude* », Arch. S.R.A. Montpellier ed., 1995, 105p.
- BARTHES, P. 1998. *Révision et inventaire archéologique par entretiens oraux, commune de Cavanac, Massif de la Clape, Haute vallée de l'Aude, Cellule carte archéologique*, S.R.A. Languedoc-Roussillon, Arch. S.R.A. Montpellier, 1998.
- BLANCHEMANCHE, Ph. *et al.* à paraître : *Le littoral languedocien durant l'Holocène : milieu et peuplement entre Lez et Vidourle (Hérault, Gard)*, à paraître.
- CAIROU, R. 1973. Notes et observations sur les canalisations romaines en général et sur le canal des Romains en particulier, *B.C.A.N.*, 35, p. 109-136.
- CAIROU R. 1980-1981. Le quartier gallo-romain de la Rouquette et les fouilles L. Poncin, *B.C.A.N.*, 41, 1980-1981, p. 49-79.
- CANUT, V. *et al.* 2005 a. *Boulevard de Malard, Narbonne (Aude), rapport final, diagnostic archéologique*, I.N.R.A.P., Arch. S.R.A., Montpellier, 2005, 43p.
- CANUT, V. *et al.* 2005 b. *Le Boulevard de Malard à Narbonne (11). Document Final de Synthèse*, S.R.A. Languedoc-Roussillon et I.N.R.A.P Méditerranée, à paraître.
- CANUT, V. ; GROS, Ph. 2005. *Résidence Les Glycines, rue du Bois Rolland, rapport final, diagnostic archéologique*, I.N.R.A.P., Arch. S.R.A., Montpellier, 2005, 35p.
- COLIN, M.-G. 1988. Narbonne, église de la Major. Fouille de sauvetage 1982, in *Exposition Les derniers Romains en Septimanie, IVe-VIIIe siècles*, Musée archéologique de Lattes, Lattes 1988, p. 167-169.
- CONS, H. 1882. L'Aude, ses alluvions et le port de Narbonne, *Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie*, V, 1882, p. 161-224.
- COURRENT, P. ; HELENA, Ph. 1935. *Répertoire archéologique du département de l'Aude, période gallo-romaine, Montpellier : imprimerie de la manufacture de la charité*, 1935, 104 p., fig. carte.
- DELLONG, E. *et al.* 2003. Narbonne et le Narbonnais, in *C.A.G. 11/1* , Paris, 2003, 704p.
- DELLONG, E. 1995. *Prospection archéologique de la commune de Bages : contribution à l'histoire antique de Narbonne (Aude), mémoire de maîtrise*, Université Toulouse le Mirail, 1995, 120p.
- DELLONG, E. 2006. *Le littoral narbonnais dans l'Antiquité : approche archéologique de la ville de Narbonne et de son terroir à travers la réalisation d'un système d'informations géographiques (Ile s. av. J.-C. - IIIe s. ap. J.-C.)*, Doctorat en Sciences de l'Antiquité, Université Toulouse II le Mirail, (septembre 2006, direction. J.-M. Pailler), 4 vols (vol.1 = 144p. ; vol.2/2bis = 531p. ; vol. 3 = 314p. ; vol. 4 = 411p.).
- DELLONG, E. 2009. Appréhender la cadastration antique autour d'une cité, l'exemple de Narbonne et de son proche territoire, *Atti del Convegno Internazionale Sistemi centuriali e opere di assetto agrario tra età romana e primo medioevo. Aspetti metodologici ricostruttivi ed interpretativi, Borgoricco (Padova)-Lugo (Ravenna)*, 10-12 septembre 2009, à paraître.
- DELLONG, E. ; FALGUERA, J.-M. 2002. Les ports de Narbonne antique in *C.A.G. 11/1*, Paris, 2002, p. 100-116.
- DENIZOT, G. 1959. Le rivage de Provence et Languedoc au temps des Ligures, *Revue d'Etudes Ligures*, XXV-1, 1959, p. 24-86.
- DEVIJVER, H. ; VAN WONTERGHEM, Fr. 1985. Der «Campus» der römischen Städte in Italia und im Westen., *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 1985, p. 147-158.
- DIDIER, M. 1990. Utilité et valeur de l'information géographique, *Economica*, 1990, 255p.
- DU MEGE, A. 1841. Sur l'amphithéâtre de Narbonne. Lettre adressée à M. le Marquis de Castellane, *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, 1841, p. 400-408.

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

- FABRE, J. 1966. *Rapport de fouilles du site de l'Oustalet-Fount de Rome, année 1966 (commune de Fleury)*, Arch. S.R.A. Montpellier, 1966.
- FABRE, J. 1967. *Rapport de fouilles du site de l'Oustalet-Fount de Rome, année 1967 (commune de Fleury)*, Arch. S.R.A. Montpellier, 1967.
- FALGUERA, J.-M. et al. 2003. Données d'archéologie sous-marine récentes à Port-la-Nautique : pour une approche du système portuaire narbonnais, in *Puertos fluviales et antiguos : ciudad, desarrollo e infraestructuras*, Valence, 2003, p. 203-211.
- FALGUERA, J.-M. et F. ; et al. 2000. Narbonne : cadre naturel et ports à l'époque romaine, *Méditerranée*, 1-2, 2000, p. 15-24.
- FALGUERA, J.-M. et F. 1994. Chronique de l'Association Narbonnaise de Travaux et d'Etudes Archéologiques Subaquatiques (ANTEAS), *B.C.A.N.*, 45, 1994, p. 125-143.
- FALGUERA, F. et J.-M. 2003. Le contexte portuaire antique de Narbo Martius de la fin du I^{er} siècle av. n. è. jusqu'au I^{er} siècle ap. J.-C., *B.S.S.A.*, CIII, 2003, p. 39-44.
- FEVRIER, P.-A. 1983. Compte-rendu de la thèse de M. Gayraud : Narbonne des origines à la fin du III^e s., *R.A.N.*, suppl. 8, 1981, in-4°, 595 p., 58 fig., *Provence Historique*, p. 232-235.
- FICHES, J.-L. (dir.) 1996. Le III^e siècle en Gaule Narbonnaise. Données régionales sur la crise de l'Empire. In *Actes de la Table-ronde du G.D.R. 954 du C.N.R.S., Archéologie de l'espace rural méditerranéen dans l'Antiquité et le haut Moyen âge, (Aix en Provence, 15-16 septembre 1995)*, Sophia Antipolis, 1996, 404 p.
- GAYRAUD, M. 1981. Narbonne antique des origines à la fin du III^e siècle, *R.A.N.*, suppl. 8, 1981, 591p.
- GINOUVEZ, O. et al. 1991 a. *Etude d'impact archéologique, Narbonne : site de Saint-Loup*, Arch. S.R.A. Montpellier, 1991, 65p.
- GINOUVEZ, O. et al. 1991 b. *Saint-Loup (Narbonne), Etude archéologique*, Arch. S.R.A. Montpellier, 1991, 18p.
- GINOUVEZ, O. 1991. Narbonne (11). Avenue de la Mer, Saint-Loup, in *Annuaire des opérations de terrain en milieu urbain, C.N.A.U.*, 1991, p. 42.
- GINOUVEZ, O. 1997. *Topographie antique de Narbonne (II^e s. av. J.-C. - Ve s. s. ap. J.-C.), arguments, bilan et perspectives*, D.E.A. Université de Provence (Aix-Marseille I) sous la direction de P.-A. Février, 1997, 124p. (dactyl.).
- GRENIER, A. 1959. *Carte archéologique de la Gaule romaine*, Paris, 1959, 260p.
- GUILAINE, J. (dir.), 1995. *Temps et espace dans le bassin de l'Aude du Néolithique à l'Age du Fer*, Toulouse, 1995, 442p.
- GUILLAUME, M. 2003. *Narbonne (Aude), la rue Paul Thiers, l'amphithéâtre de Narbo Martius, rapport de diagnostic*, I.N.R.A.P., 2003, 33p.
- GUY, M. 1955. Les ports antiques de Narbonne, *Revue d'Etudes Ligures*, XXI, 1955, p. 213-240.
- JOURDANNE, G. 1892. Les variations du littoral Narbonnais examinées du point de vue de la coïncidence des données géologiques avec les descriptions des géographes de l'Antiquité., *B.S.S.A.*, III, 1892, p. 181-202.
- KOTARBA, J. 1993. *Révision Carte Archéologique des Corbières Maritimes, Canton de Sigean (Aude)*, Arch. S.R.A. Montpellier, 1993.
- LEEUW, S.-V.-D. (dir.), 1998. *The Archaeomedes project, understanding the natural and anthropogenic causes of land degradation and desertification in the Mediterranean basin. Science Research Development*, Bruxelles, 1998.
- LEVEAU, Ph., et al., 1999. La recherche sur les élites gallo-romaines et le problème de la villa, *A.G.E.R.*, 9, 1999, p. 2-10.
- LEVEAU, Ph. 1984. *Caesarea de Maurétanie, une ville romaine et ses campagnes*, Collection Ecole Française de Rome, 1984, 556p.

Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité: pour une approche renouvelée des espaces littoraux

GAYRAUD, M. 1972. Temple municipal et temple provincial à Narbonne, Hommage à F. Benoit, *Revue d'Etudes Ligures*, 1972, p. 304-316.

MAUNE, S. 2003. Paysage et usages du sol dans le territoire de la Cité de Béziers (Gaule Narbonnaise) entre le I^{er} s. av. J.-C. et le III^e s. ap. J.-C., in *Index, Quaderni camerti di studi romanistici International Survey of Roman Law, paesaggio e utilizzazione della terra diritto economia societa*, Naples. Jovene editore, 2003, p. 1-39.

MAUNE, S. ; DE-CHAZELLES, Cl.-A. 1996. *Dynamique du peuplement et occupation du sol sur le territoire de Montlaurès (Narbonne/Moussan, Aude)*, Rapport de prospection thématique, campagne 1996, Arch. S.R.A. Montpellier.

MAUNE, S. ; DE-CHAZELLES, Cl.-A. 1998. Dynamique du peuplement et occupation du sol sur le territoire de Montlaurès (Narbonne, Aude), in *Actes du deuxième colloque européen de Béziers, Cité et Territoire, Béziers, 24-26 octobre 1997*, Paris : Presses Universitaires Franc-Comtoises, 1998, p. 187-208.

MONTEIL, M. 1999. *Nîmes antique et sa proche campagne étude de topographie urbaine et périurbaine (fin VI^e s. av. J.-C. / VI^e s. ap. J.-C.)*, Lattes, 1999, 527p.

MORHANGE C. et al. 1998. Montée relative du niveau de la mer et mouvements du sol à l'Holocène en basse Provence (France, Méditerranée), *Annales de géographie*, 600, 1998, p. 139-159.

MOULIS, D. ; DELLONG E. 2003. *Recherches sur l'emplacement de l'amphithéâtre romain de Narbonne, angle de l'avenue P. Tourmal et de la rue P. Thiers*, D.F.S., Ville de Narbonne, 2003, 73p.

OLESTI VILLA, O. 1997. El origen de las villae romanas en Cataluna, *AEspA*, 1997, p. 71-90.

PAILLER, J.-M. 1989. Domitien, la «loi des Narbonnais» et le culte impérial dans les provinces sénatoriales d'Occident, *R.A.N.*, 1989, p. 171-189.

PELLECUER, Ch. 2000. *La villa des Pré-Bas (Loupian, Hérault) dans son environnement, Contribution à l'étude des villae et de l'économie domaniale en Narbonnaise, Thèse de doctorat*, Université de Provence, Aix en Provence, 2000, 410p.

PINEAU, H. 1965. L'étude topographique des anciens rivages du golfe Narbonnitique appliquée à la détermination du niveau moyen de la mer vers l'époque historique et au début de notre ère. Les golfes et les îles d'Avienus, in *Actes du 90^e Congrès national des Sociétés Savantes*, Nice, 1965, p. 63-77.

RESCANIERES, S. et al. 2003. Essai sur le cadre géographique antique du Narbonnais, in *C.A.G. 11/1*, 2003, p. 44-51.

RIVET, L. 1999. Pour des atlas topographiques des villes de Gaule romaine : l'exemple de Fréjus - *FORUM JULII* (VAR), in Desachy, B. ; Guilhot, J.-O. (dirs.), *Archéologie des villes. Démarches et exemples en Picardie*, *Revue Archéologique de Picardie*, 16 (n° spécial), 1999, p. 27-34.

ROLIN, D. 2006 : *Agrandissement de la maison de la formation, rue du Capitole, rapport de diagnostic*, I.N.R.A.P., 2006, 20p.

ROUQUETTE, P. 1993 : *Fiches de découverte de sites archéologiques à Port-la-Nouvelle (Aude)*, Arch. S.R.A. Montpellier, 1993.

ROUZAUD, H. 1912-1914. Cahier ms III écrit du 20.05.1912 au 17.02.1914, B.M. Narbonne (microfilm), 1912-1914, 229 f°.

ROUZAUD, H. 1914-1916. Cahier ms IV écrit du 28.02.1914 au 20.07.1916, B.M. Narbonne (microfilm), 1914-1916, 288 f°.

ROUZAUD, H., 1916. Note sur les ports antiques de Narbonne, *B.C.A.N.*, 14, 1916, p. 167-197.

SABRIE, M. et R. (dirs.) 2004. *Le Clos-de-la-Lombarde à Narbonne. Espaces publics et privés du secteur nord-est*, Montagnac, 2004, 327p. + planches couleurs.

- SANCHEZ, C. ; DELLONG, E. 1998. *Prospection archéologique diachronique du «sud narbonnais», prospection inventaire sur les communes de Bages, Gruissan, Montredon-des-Corbières, Narbonne, Peyriac-de-Mer, Sigean*, S.R.A. du Languedoc-Roussillon, A.F.A.N., Arch. S.R.A. Montpellier, 1998, 87p.
- SANCHEZ, C. *et al.* 2000. Un établissement littoral antique, l'île Saint-Martin à Gruissan (Aude), *R.A.N.*, 33, 2000, p. 309-349.
- SANCHEZ, C. 2003. *Le mobilier céramique de Narbonne et sa région (fin Ile s. av. n. è. / 1er s. de n. è.)*. Pour une approche du processus de romanisation, Thèse de 3e Cycle, Université Lumière Lyon II, 2003, vol. 1, 626p. ; vol. 622, 400p.
- SAND, J. 1981. Céramique sigillée au petit Castellou Bages (Aude), *B.S.S.A*, 81, 1981, p. 61-64.
- SOLIER, Y. (dir.) 1981. Les épaves de Gruissan, *Archeonautica*, 3, 1981, p. 8-264.
- SOLIER, Y. *et al.* 1984. Notes de numismatique narbonnaise. IV Les monnaies découvertes à Narbonne (1938-1945) (Fouilles et collection Hélène), *R.A.N.*, 1984, p. 135-185.
- SOLIER, Y. 1965. Fouilles et découvertes à Narbonne et dans le Narbonnais (1964-1965), *B.C.A.N.*, 28, 1965, p. 639-690.
- SOLIER, Y. 1968. Fouilles et découvertes à Narbonne et dans le Narbonnais (1966-1967), *B.C.A.N.*, 30, 1968, p. 11-47.
- SOLIER, Y. 1970. Fouilles et découvertes à Narbonne et dans le Narbonnais, *B.C.A.N.*, 32, 1970, p. 97-158.
- VELLA, C. 1999. *Perception et évaluation de la mobilité du littoral holocène sur la berge orientale du delta du Rhône*, Thèse de doctorat en géographie physique, université de Provence, Aix-Marseille I, 1999, 225p.
- VERDEIL, P. 1967. *Introduction à l'étude de l'hydrologie superficielle et souterraine des bassins de l'Aude, de l'Agly et du haut bassin de l'Hers*, Thèse, Montpellier, C.E.R.H., Institut de Géologie, 1967, 603 p., 691 p. cartes/tableaux.
- VERDEIL, P. 1970. Données nouvelles sur le Quaternaire de la basse vallée de l'Aude, *B.S.G.F.*, XII, 3, 1970, p. 413-425.

Burdigala à la lumière des nouvelles découvertes

D. BARRAUD
Ch. SIREIX

Introduction

C'est à l'époque de la Renaissance que les premiers collectionneurs s'intéressèrent à l'histoire antique de Bordeaux. Cette ville, signalée dès le début du I^{er} siècle par les auteurs antiques comme l'*emporion* du peuple des Bituriges Vivisques, avait en effet laissé d'importants vestiges. Des érudits comme Gabriel de Lurbe puis Elie Vinet, s'appliquèrent à décrire les restes subsistants et les premières stèles épigraphiques retirées du rempart. En 1565, Antoine du Pinet gravait la première vue cavalière de la cité bordelaise. Comme ses contemporains, il fit apparaître sur sa gravure les trois monuments antiques essentiels qui marquaient le paysage de l'époque : le monument dit des «Piliers de Tutelle», l'amphithéâtre appelé «Palais Gallien» et l'enceinte du Bas-Empire.

Le XIX^e siècle fut pour Bordeaux une période d'expansion et de grands travaux municipaux. On rase des quartiers, on détruit les enceintes, on perce des boulevards, on aligne des rues, on crée de grands axes en perforant le cœur ancien de la cité. C'est vers la fin de ce XIX^e siècle que Bordeaux eut la chance de voir arriver à l'Université un jeune et brillant professeur : Camille Jullian. Ce futur grand historien de la Gaule, premier titulaire de la chaire d'Antiquité nationale au Collège de France, fit ses premières armes à Bordeaux. C'est lui qui met en forme les réflexions des archéologues bordelais, les organise et apporte son éclairage d'historien et d'épigraphiste averti. En 1887, il publie *Les inscriptions romaines de Bordeaux* recueil de près de 369 inscriptions, et en 1895 *L'Histoire de Bordeaux*. Ainsi sont fixées pour près d'un siècle les

grandes interprétations et les grandes propositions d'évolution de la ville.

Il faut ensuite attendre 1962 pour qu'un nouvel ouvrage intitulé *Bordeaux antique*, rédigé par le professeur Robert Etienne, revienne sur le sujet. Reprenant Jullian, il le compléta avec les données nouvelles acquises notamment sur l'amphithéâtre et les Piliers de Tutelle (Voir pour un historique plus détaillé, Barraud et Caillabet 2004).

A. Les grands chantiers urbains de 1970 à 2008

Au début des années soixante-dix, Bordeaux connaît une nouvelle phase d'aménagement urbain. De gigantesques parcs de stationnement voient le jour pour répondre au besoin croissant de l'automobile. Cela va durer jusqu'en 2003, année de réalisation d'un nouveau système de circulation dans Bordeaux organisé autour d'un tramway.

Les archéologues ont tenté durant les trente dernières années d'accompagner ces transformations urbaines. Ce fut d'abord, pour les chantiers les plus importants en superficie, les allées de Tourny en 1971 (découverte d'un *cardo*, d'un *decumanus* et d'un grand portique public), puis l'îlot Saint-Christoly en 1980-1982 (arrière port de *Burdigala*), en 1983 la Place Pey-Berland (église paléochrétienne) et l'immeuble «La France» (occupation de l'âge du Fer), en 1985 la rue des frères Bonie (Thermes publics), en 1986 l'immeuble Parunis cours Victor Hugo (sanctuaire à Mithra), en 1987 la clinique Tourny-rue Huguerie (carrefour urbain et ateliers artisanaux), en 1988 le marché des Grands-Hommes (*decumanus* et ateliers de métallurgie), en 1990 la place Camille Jullian

(entrepôts, *cardo* et habitats privés), en 1994-1995 la cité judiciaire (voirie, adduction d'eau, ateliers de métallurgie, auberge ; Fig. 1) et enfin récemment, la place de la Bourse en 2002-2003 (entrée du port antique), la place Jean-Jaurès en 2003 (rivage), le cours du Chapeau Rouge (*decumanus* et occupation césarienne) et le Grand-Hôtel en 2004 (habitats du VIe au IIe siècle avant notre ère). Enfin, il faut ajouter à cela toutes les observations ponctuelles et linéaires réalisées à l'occasion de l'installation du tramway, entre 2001 et 2004¹.

Toutes ces opérations permettent d'éclairer et de parfaire nos connaissances de *Burdigala* tant d'un point de vue historique que topographique. La récente publication de *L'Atlas historique de la ville de Bordeaux* (Lavaud, 2009) est la meilleure illustration de ces avancées scientifiques dues pour une large part aux découvertes récentes.

B. L'occupation protohistorique à Bordeaux

Implantée à moins de 100 kilomètres de l'océan Atlantique, juste en amont de la confluence entre la Garonne et la Dordogne qui donne naissance à l'estuaire de la Gironde, *Burdigala* s'étend à la croisée de deux axes importants : l'un, à l'extrémité de l'isthme aquitain qui relie l'Atlantique à la Méditerranée et l'autre sur le passage le plus septentrional, qui permet la jonction entre les pays de Loire et du Centre-Ouest et le sud de l'Aquitaine jusqu'aux Pyrénées.

Burdigala occupe le creux d'un large méandre sur la rive gauche de la Garonne. La marée remonte quotidiennement le fleuve, ses effets se font ressentir bien au delà de la ville, jusqu'à plus de 50 km à l'intérieur des terres. Localement, des petits cours d'eau venus des landes girondines - comme le Peugue et la Devèze - entaillent les terrasses alluviales graveleuses et forment des petits vallons. C'est sur le talus bien drainé de l'une de ces terrasses (Fig. 2), bordée au sud par la vallée de la Devèze et, au nord par le marais des Chartrons, que se fixent durablement, à partir du début du VIe siècle av. J.-C., les premiers habitants de ce site qui fut néanmoins fréquenté dès le Mésolithique, durant le Néolithique et l'âge du Bronze.

La présence d'une occupation antérieure à la conquête romaine n'a réellement été attestée à Bordeaux qu'à partir de 1983 avec la fouille de l'ancien immeuble du journal *La France*, rue Porte-Dijéaux. Cette petite opération permit alors l'observation d'une stratigraphie au sein de laquelle figuraient des niveaux archéologiques datés entre le VIe et le Ier siècle av. J.-C. Les principaux résultats de cette fouille furent publiés quelques années plus tard (Barraud, 1988), agrémentés d'une carte faisant apparaître



Fig. 1 : Vue aérienne des fouilles de la cité judiciaire à Bordeaux (cliché Fr. Didierjean).

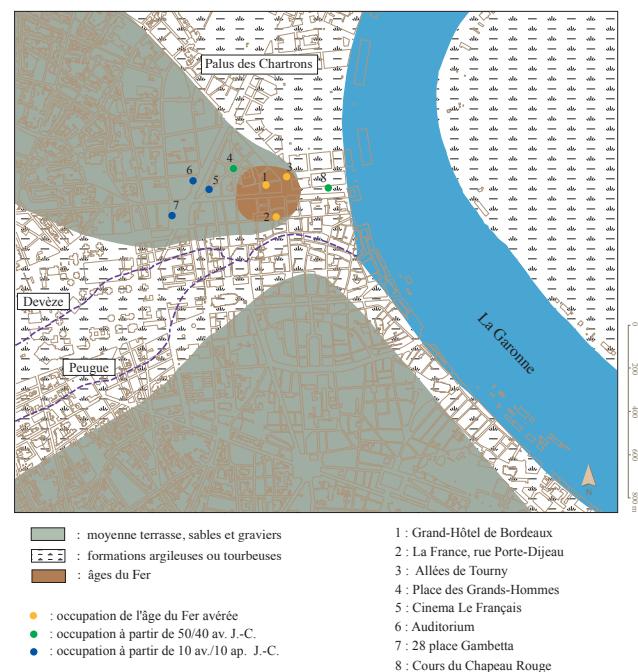


Fig. 2 : Localisation de l'habitat de l'âge du Fer à Bordeaux (infographie Chr. Sireix).

«l'établissement protohistorique» au sein de la ville antique. Cette première proposition de localisation reposait à la fois sur des observations liées à la topographie de la ville, sur les résultats - positifs ou négatifs - d'une série de sondages ponctuels ou d'opérations plus étendues situés aux alentours de cette zone, et, pour finir sur quelques découvertes anciennes. L'occupation protohistorique, «le noyau ancien», évalué alors à 5 ou 6 Ha de superficie, devait s'étendre sur le talus d'une moyenne terrasse de la Garonne. Cette terrasse, aux sols graveleux bien drainés et quelque peu surélevés, forme à cet endroit, vers l'est, une avancée vers la Garonne. Cependant

¹ Pour toutes les opérations réalisées entre 2000 et 2008 voir les bilans scientifiques annuels de la région Aquitaine.

quelques sondages profonds réalisés lors de la fouille des Allées de Tourny en 1971 et 1972 (Coupry, 1973), avaient bien atteint des niveaux gaulois, mais cette découverte ne fut jamais publiée hormis, bien plus tard, certaines catégories de mobilier comme la céramique campanienne à vernis noir en 1985 (Bats 1985), les amphores vinaires italiques en 1991 (Laubenheimer, Watier, 1991) et, plus récemment, les céramiques communes étudiées en 2004 (Laporte-Cassagne, 2004).

1. La fouille préventive du Grand-Hôtel de Bordeaux

Vingt ans après la fouille de l'immeuble «La France», la fouille préventive du Grand-Hôtel de Bordeaux a été l'occasion d'obtenir à nouveau la possibilité d'observer une lucarne dans le sous-sol de la ville, située au cœur de la zone considérée comme étant le siège de l'habitat de l'âge du Fer. Malgré un terrain miné par de nombreuses perturbations modernes, les espaces préservés ont montré l'existence de plusieurs séquences d'occupations superposées sur une épaisseur d'environ 0,50 m et datées entre la fin du premier âge du Fer (Hallstatt D1) et la phase moyenne du deuxième (La Tène B). Les phases postérieures sont soit absentes (La Tène C), soit représentées par des trous de poteau et du mobilier peu abondant en position secondaire dans des remblais d'époque augustéenne (La Tène D). Les sols des constructions de La Tène D ont en effet été totalement détruits par la réalisation d'importants travaux de terrassement effectués entre 20/15 av. et 5/10 ap. J.-C.

Cette fouille a livré des petites unités domestiques (Fig. 3) caractérisées par des parois assez étroites construites en matériaux périssables : poteaux de bois et torchis dont les surfaces sont parfois revêtues d'une fine couche d'enduit de chaux. Les sols des maisons sont souvent réalisés à partir de couches de graviers ou d'argile rapportés ; les foyers se présentent sous la forme de chapes d'argile qui reposent sur des radiers de galets bien calibrés.

La fouille du Grand-Hôtel de Bordeaux permet avant tout de constater qu'une occupation structurée s'est établie sur le site de *Burdigala* dès le tout début du VI^e siècle av. J.C. Une série de constructions domestiques se succèdent sans interruption notable pendant près de 250 ans. Le mobilier exhumé des niveaux anciens de La Tène, aussi bien métallique que céramique, démontre que cette agglomération a entretenu très tôt des liens extrêmement étroits avec les peuples celtes (Fig. 4). Ce constat repose avant tout sur la présence d'une série d'objets de parure, notamment de fibules (Fig. 5) qui trouvent des parallèles dans le Centre-Ouest de la Gaule et bien au delà, dans d'autres pays d'Europe celtique. Les relations entre *Burdigala* et les peuples du sud et de l'ouest de l'Aquitaine sont



Fig. 3 : Bordeaux, fouille du Grand-Hôtel : unité domestique de la phase 2c, 500-450/430 av. J.-C. (cliché Chr. Sireix).



Fig. 4 : Bordeaux, fouille du Grand-Hôtel : tête celtique en calcaire (cliché Patrick Erneaux).

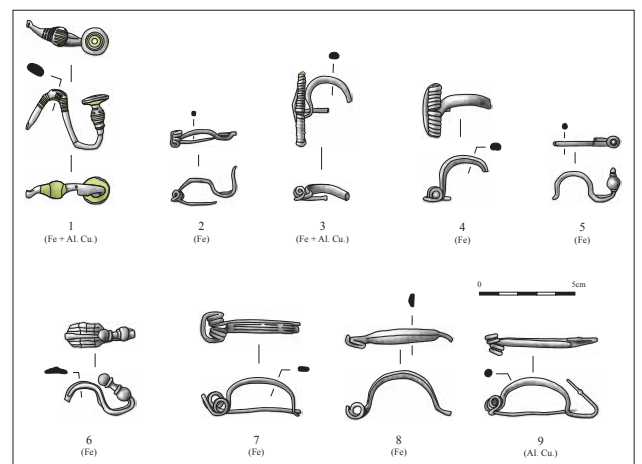


Fig. 5 : Bordeaux, fouille du Grand-Hôtel : ensemble de fibules de la fin du premier âge du Fer et du début du second (dessins P. Galibert).

également bien marquées, principalement grâce à la présence de productions céramiques relevant des groupes arcachonnais et landais. Par contre, les contacts avec le monde méditerranéen sont très discrets, deux minuscules fragments d'amphores massaliotes ont été recueillis.

2. La question de l'arrivée des Bituriges Vivisques à Burdigala

Si l'on admet que les Bituriges Vivisques ont été installés par Rome autour de l'estuaire de la Gironde après la conquête des Gaules par Jules César, reste à savoir quelle population locale a été absorbée et par conséquent quel était auparavant le statut de *Burdigala*.

En raison des liens culturels très étroits qui semblent unir, à partir du Ve siècle av. J.-C., les populations implantées autour de l'estuaire de la Gironde, l'*emporion* de *Burdigala* - comme le dénomme Strabon au début du 1er siècle ap. J.-C. (Géographie, IV, 2, 1) - pourrait être considéré jusqu'à la conquête, comme une place de commerce avancée du peuple santon en territoire aquitain. D'ailleurs, toujours d'après Strabon, les Bituriges Vivisques sont décrits comme étant le seul peuple allogène établi en territoire aquitain. Après la conquête, les Romains ont pu écarter les Santons au profit des Bituriges Vivisques.

Les fouilles préventives menées à Bordeaux entre 2002 et 2004 semblent conforter cette trame historique en apportant à la fois des précisions sur la période antérieure à la conquête (fouille du Grand-Hôtel de Bordeaux) et sur le développement de cette agglomération dans les décennies qui précèdent la création de la cité des Bituriges Vivisques par Auguste, c'est à dire entre 50 et 20 av. J.-C.

La fouille du parking du cours du Chapeau Rouge (Fig. 6) réalisée en 2002/2003 (Sireix, 2009) a mis en évidence une importante phase de développement de la ville juste après la conquête (Fig. 7). De nouveaux espaces, qui étaient situés en zone humide, entre le fleuve et l'ancienne agglomération de l'âge du Fer, sont assainis puis dotés d'un réseau de ruelles orthonormées qui délimitent des îlots d'habitations. Les parois des maisons sont souvent des murs de terre massive supportés par de puissants soubassements de blocs calcaires, les sols reposent sur d'épaisses couches de limon argileux.

Cette phase d'expansion, au cours de laquelle la superficie initiale de la ville a à peu près doublé, semble bien traduire peu de temps après la conquête romaine l'arrivée de populations allochtones, en l'occurrence celle des Bituriges Vivisques, fraction du peuple Biturige originaire du centre de la Gaule (Berry).

C. La ville romaine

1. La mise en place de l'urbanisation

Les dernières opérations de fouilles, cours du Chapeau Rouge, Cité Judiciaire, rue du Ha et cours de Verdun ont confirmé l'existence de la trame urbaine mise en évidence en 1990 (carrés d'environ 406 pieds romains) ainsi que sa chronologie d'implantation entre 1 et 10 de notre ère.



Fig. 6 : Bordeaux, fouille du cours du Chapeau Rouge : vue générale (cliché Patrick Erneaux).



Fig. 7 : Bordeaux, fouille du cours du Chapeau Rouge : habitat urbain de la fin du 1er s. av. J.-C.

Au début du 1er siècle, les chaussées ont une largeur de 6 à 8 m. Elles sont composées de couches de graviers compactés, bordées de système de fossés probablement pourvu de canalisations en bois pour l'évacuation des eaux usées.

Progressivement le système se perfectionne. La ville se monumentalise. Les rues sont bordées de portiques et de collecteurs maçonnés à partir de 70-80. C'est un phénomène quasi systématique vérifié dans tous les quartiers de la cité. Au milieu du second siècle, des canalisations de bois pour le transport de l'eau potable (Sireix, 2008, 64-68) viennent compléter le dispositif. Ce sont des travaux conçus et réalisés par la municipalité comme l'indique l'inscription au fer portée sur chaque fût de chêne : R.P.B.V., soit *r(es) p(ublica) B(iturigum) V(ivischorum)* (Maurin 2008)

2. Les adductions d'eau à *Burdigala*

La découverte de ces canalisations en bois, nous a amené à nous interroger à nouveau sur la façon dont l'eau était acheminée jusqu'à *Burdigala*.

Elie Vinet, en 1565, avait bien signalé quelques vestiges au sud de Bordeaux. Le dossier fut aussi repris par l'Académie en 1826 mais rien d'un peu

XVIII^e siècle sur les fondations des Piliers de Tutelle, furent l'occasion de négocier l'approfondissement des tranchées.

Sur toute la place de la Comédie, ont été dégagés d'importants massifs de fondation d'une puissance et d'une épaisseur de plus de 2 m. Une longueur de quarante mètres en direction des allées Tourny a été suivie et le raccord a pu être fait avec les murs observés en 1971, interprétés à l'époque comme l'angle d'un péribole et d'un portique encadrant les Piliers de Tutelle.

Nous avons pu aussi identifier le *decumanus* bordant à l'ouest le monument ainsi que le *cardo*, déjà vu en 1971, fermant l'ensemble au nord. Deux bâtiments semblent doubler, au nord et au sud, l'ensemble monumental des Piliers de Tutelle. Enfin, une entrée monumentale semble avoir existé à l'ouest, marquée par un décrochement dans la ligne architecturale et la présence, en renforcement du mur du péribole, d'énormes blocs équarris (fondation des piliers d'un porche ?).

Seuls deux sondages restreints ont pu être pratiqués dans un secteur déjà très perturbé par des canalisations contemporaines et des travaux antérieurs, notamment liés à l'installation du Grand-Théâtre. Avec les quelques éléments en notre possession issus de ces sondages, on peut proposer le début du II^e siècle pour la construction de cet ensemble architectural, ce qui semble se rapprocher des conclusions de Jean-Pierre Bost qui, dans un article récent (Bost, 2005, 98), propose le règne d'Hadrien pour période d'édification des Piliers de Tutelle.

Quoiqu'il en soit, le plan que l'on peut maintenant esquisser du secteur fait sans nul doute de ce quartier un des pôles publics essentiels de la ville antique auquel les découvertes récentes du Grand-Hôtel de Bordeaux, juste à quelques dizaines de mètres, apportent un éclairage supplémentaire.

4. La fosse de coulée de grands bronzes

En effet, outre les découvertes de l'âge du Fer évoquées au dessus, la fouille du Grand-Hôtel de Bordeaux a également permis d'observer une série de fosses qui contenaient des restes liés à une activité très singulière, celle de la coulée de grands bronzes². Cette activité qui est extrêmement méconnue, non seulement en Gaule, mais aussi dans le reste du monde romain, est ici très bien datée du milieu du I^{er} siècle ap. J.-C. ; elle se situe au cœur de la ville, près du quartier monumental où les Piliers de Tutelle ont été érigés postérieurement. Il ne s'agit pas des restes

d'une activité artisanale mais plutôt de ceux d'une campagne de travaux - peut-être publics - liés à une commande et dont la réalisation fut de courte durée.

Trois fosses ont pu être fouillées, chacune ayant une fonction différente. L'une d'entre elles contenait trois amphores remplies de sable, la seconde a été le siège de coulées d'objets de taille moyenne. La troisième est beaucoup plus vaste mais incomplète (Fig. 9). Il s'agit d'une aire de travail qui donnait accès à un podium encadré de canaux en terre cuite. Ces canaux sont interprétés comme des canaux de déçirage. La fabrication d'un objet suivant la technique de la cire perdue, nécessite à un moment donné, l'évacuation de la cire. Le moule doit être chauffé à faible température pour que la cire fonde et s'évacue dans ces canaux, ensuite le moule doit être cuit avant de le remplir du métal en fusion. Après refroidissement le moule est totalement détruit. Après son abandon, cette grande fosse a été comblée avec la démolition du ou des fours qui se trouvaient obligatoirement au dessus de la fosse, on y a également trouvé de nombreux fragments de moules qui représentaient un poids total de plus de 200 kg.

Cette découverte exceptionnelle est mise en relation avec la réalisation d'une série d'objets destinés à la parure d'un des quartiers monumentaux de la ville gallo-romaine. Certes, quand on observe certains fragments de moules, on est à peu près sûr qu'une ou plusieurs statues ont été coulées dans cet atelier mais d'autres fragments laissent également supposer la réalisation d'objets liés à la décoration même des bâtiments du quartier.

5. Les fouilles de l'ancien cinéma Gaumont

En 2007 pendant neuf mois des fouilles (Chuniaud, 2007, 82-84), dirigées par K. Chuniaud de l'INRAP se sont déroulées sur l'emplacement de l'ancien cinéma Gaumont, au cœur de la ville antique (Fig. 10). L'opération a permis de mettre en évidence une occupation du secteur dès le début de notre ère ce qui confirme les limites de l'extension de l'agglomération protohistorique. Organisés de part et d'autre d'un axe routier, il s'agit de petits habitats privés utilisant principalement la terre et le bois comme matériaux de construction. Vers le milieu du I^{er} siècle, suite à un violent incendie, cet ensemble urbain est reconstruit, puis au second siècle, le dernier espace vacant est colonisé par un atelier de verrier dont cinq fours ont été identifiés.

Le système de voirie est conforme, de part sa conception, aux autres rues observées dans la ville,

² On entend par "grand bronze" un objet ou un élément d'objet dont le poids est supérieur à 10 kg. Une étude approfondie de cet ensemble est actuellement en cours avec Michel Pernot (CNRS/IRAMAT).

tant pour l'époque de sa mise en place (fin de l'époque augustéenne) que pour sa réalisation : gravier compacté, fossé de part et d'autres, dotés de trottoirs, puis vers la fin du 1^{er} siècle apparition de portiques et d'égoûts construits en dur. L'originalité réside dans l'orientation de cet axe : nord-ouest/sud-ouest, soit en diagonale par rapport à la trame mise en évidence habituellement à Bordeaux. Plusieurs questions se posent : s'agit-il d'une rue antérieure à l'urbanisme classique? C'est peu probable car aucun niveau antérieur au début de l'ère n'a été repéré. S'agit-il alors d'un axe reliant un secteur privilégié de la ville? Cela serait étonnant, car il semble que l'on ait affaire à un quartier plutôt modeste d'artisans, de petites maisons avec des espaces par moment abandonnés, voire des zones de décharges. Quoiqu'il en soit, cette fouille très récente montre au moins que le schéma de développement que nous avons proposé reste très théorique et qu'il peut subir d'importantes adaptations dont les causes nous échappent pour l'instant.

6. L'opération de la rue du Hâ

Le site de la rue du Hâ couvre 2000 m² sur la terrasse gauche de l'estuaire de la Dèze, à 300 m de la cathédrale actuelle, dans un secteur que nous avons imaginé conquis plus tardivement, durant la deuxième moitié ou la fin du 1^{er} siècle. La fouille de la cité judiciaire en 1995 (Sireix, 2008) nous avait amené à nuancer cette impression.

L'opération menée par J. Hénique (Société Hadès ; Hénique, 2007, 85-87) en fin d'année 2007 a confirmé tout d'abord l'organisation urbaine de ce secteur de la ville : axe urbain composé de gravier damé, pourvu de fossés d'évacuation d'eaux usées dotés d'aménagement en bois, remplacés vers 70-80 par des canalisations maçonnées bordant des portiques et entrant parfaitement dans le quadrillage urbain de *Burdigala*. La date d'installation de la rue-entre 1 et 10 ap. J.-C.- est parfaitement synchronisée avec celles obtenues pour le reste de la cité.

Au début de l'ère, cette rue traverse un quartier de forgerons dont l'activité est bien marquée par l'abondance de scories et la présence d'ateliers de forge. Cette activité artisanale disparaît au milieu du 1^{er} siècle au profit de la construction de thermes publics, eux-mêmes totalement restructurés et agrandis vers 80-100 ap. J.-C. , soit peu de temps ou simultanément à la phase de monumentalisation de la voirie.

Une des surprises de cette fouille fut la découverte en cœur d'îlot, d'une maison au décor classique des années 10-40 (Fig. 11), à peine postérieure à la création de la rue et fonctionnant simultanément avec les ateliers de forge. L'effondrement et le nivellement de ce secteur au milieu du 1^{er} siècle a permis une bonne conservation des panneaux peints et des sols

Grands chantiers : Bordeaux, Auditorium (ancien Gaumont)



Fig. 9 : Fouilles de l'auditorium de Bordeaux, quartier gallo-romain du I-II siècles, (clichés K. Chuniaud INRAP).



Fig. 10 : Bordeaux, fouilles de la rue du Hâ, mosaïque du 1^{er} siècle et mur de terre effondré (cliché J. Hénique société Hadès).



Fig. 11 : Bordeaux Grand-Hôtel, modèle de l'atelier de coulé de grand bronze en réalité virtuelle (réalisation Archéotransfert, d'après M. Pernot, F. Adamski et Chr. Sireix, les fosses de coulé de grands bronzes du Grand-Hôtel de Bordeaux, à paraître 2010).

mosaïqués. D'après les spécialistes, cette découverte, exceptionnelle à Bordeaux dans ce secteur et pour cette époque, renvoie à des ateliers de forte inspiration italienne.

Ces découvertes viennent à nouveau bouleverser notre schéma d'évolution urbaine de Bordeaux. C'est sur près d'une centaine d'hectares, dès le début du 1^{er}

siècle qu'il faut envisager la structuration de l'espace urbain bordelais, de part et d'autre du port. La ville doit être envisagée comme s'étalant largement sur les deux rives, la rive gauche semblant tout d'abord conquise par des artisans (Sireix, 2008, 76-77) mais n'excluant pas des habitats de qualité. Au milieu du 1er siècle, l'espace est conquis par des structures urbaines plus pérennes et, dès les années 70-80, l'espace est totalement urbanisé sauf peut-être dans le secteur de la place Camille Jullian ou des espaces vacants et peut-être des entrepôts construits en bois, au contact du port, existent jusque dans les années 90 (Fouilles Maurin-Barraud 1989-1990), date à laquelle, là aussi, le quartier se transforme, entrepôts bâtis en dur, rues restructurées et maisons privées.

7. Un ensemble monumental de la première moitié du premier siècle

C'est une étude récente réalisée par M. Navarro (Navarro Caballero, 2008, 197-229) qui a remis en lumière les découvertes réalisées en 1594. Cette chercheuse a refait l'étude des inscriptions sur marbre découvertes à l'époque et a retrouvé dans les réserves du Musée d'Aquitaine à Bordeaux, les restes de trois statues en tôle, elles aussi en marbre. Les textes concernent une dédicace à *Drusus* fils de *Germanicus* datée de 25-31 ; une autre, datée de 42, est dédiée à l'empereur Claude ; deux autres sont attribuées à un membre de la famille impériale non identifié. Les statues laissent aussi penser, de part certains détails vestimentaires que nous sommes en présence de représentations impériales.

Cette exposition publique d'hommages impériaux pose évidemment le problème du lieu de présentation de ces portraits. Pour l'auteur, qui relit brillamment les textes de la découverte, ils furent trouvés sur le lieu même de leur installation, soit un bâtiment public qu'elle propose d'identifier comme le forum de Bordeaux.

Sans remettre en cause, l'importance de cette recherche pour l'histoire de Bordeaux, il nous semble plus prudent de repousser cette hypothèse au vu de la situation périphérique du secteur de la découverte par rapport au développement topographique de Bordeaux à cette époque. Si nous nous trouvons sur ce qui devait être le point le plus haut de la ville, on se situe aussi dans la banlieue de la cité au début du 1er siècle. Enfin, si les vestiges ont bien été trouvés *in situ*, reste à savoir si les éléments antiques décrits sont bien à rapporter aux statues. Aucun contexte archéologique ne permet de l'assurer même si les arguments semblent sérieux. Si l'on exclut la possibilité du forum, qui par ailleurs reste encore à localiser à Bordeaux, une autre proposition peut-être formulée : celle d'un sanctuaire provincial dédié au culte impérial.

M. Navarro, avec qui nous avons évoqué cette possibilité, la rejette pour l'instant pour des critères

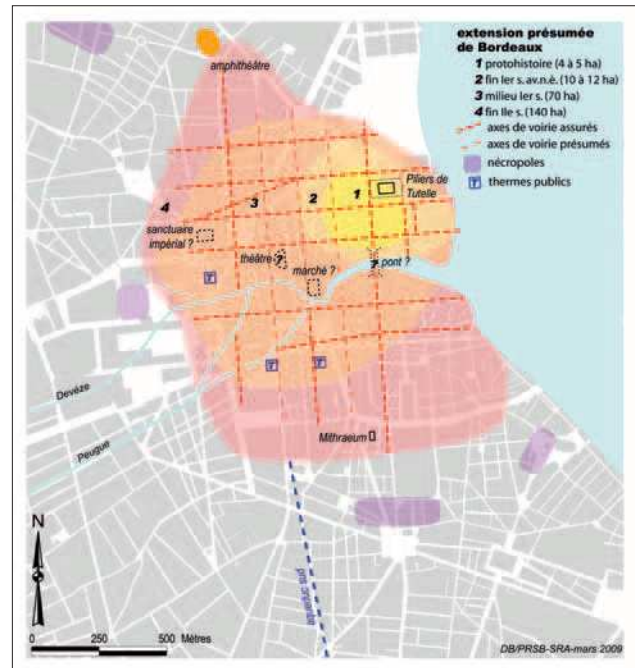


Fig. 12 : Plan d'évolution générale de Bordeaux antique avec positionnement des principaux monuments connus (SRA 2009).

liés aux tenues vestimentaires des statues, mais rien n'explique la présence à Bordeaux de ces vestiges précoces d'un culte impérial aussi important. Il nous amène à nous interroger à nouveau sur le rôle de *Burdigala* au sein de la province d'Aquitaine au début du 1er siècle. La résurrection de ce dossier vient s'ajouter aux quelques éléments publics augustéens ou pré-augustéens découverts sur le chantier de fouilles du cours du Chapeau Rouge réalisé en 2003.

En guise de conclusion provisoire!

Ces nouvelles découvertes permettent aujourd'hui de reposer le problème de la place de *Burdigala* en Aquitaine. Vaste cité dès la première moitié du 1er siècle, elle est dotée très rapidement de structures urbaines classiques : système viaire orthonormé, très vastes rues, aqueduc, thermes, temple à la Tutelle, amphithéâtre, sanctuaires (Fig. 12), il ne manque plus que le centre civique que l'on peine toujours à localiser. Bien sûr la redécouverte d'hommages impériaux précoces renouvelle ce questionnement. Mais proviennent-ils du forum ou d'un sanctuaire impérial? Si la solution est dans cette deuxième proposition, elle oblige à reprendre le problème du choix de la capitale de la province d'Aquitaine, fixée traditionnellement à Saintes. Les nouvelles études que vont entreprendre D. Tardy et A. Badie (Projet collectif de recherche démarré en 2009 et prévu sur trois années) sur les éléments d'architecture de Bordeaux conservés au Musée d'Aquitaine, comme ils l'ont fait précédemment à Saintes et Périgueux,

devraient permettre d'y voir un peu plus clair et peut-être de mettre en évidence des restes de monuments plus anciens que ceux supposés jusqu'à maintenant. Comment, en effet, imaginer une ville si étendue à l'époque julio-claudienne, sans apparat monumental? Pourquoi avoir pris la peine d'installer un peuple après

la conquête sur l'embouchure de la Garonne, sur le débouché économique du monde méditerranéen, sans lui donner les moyens de dominer politiquement ce secteur géographique, cette province d'Aquitaine dont *Burdigala* va devenir très rapidement au II^e siècle le centre économique, intellectuel et administratif.

Bibliographie

- BATS, M. 1985. Fouilles des Allées de Tourny à Bordeaux (1971) : la céramique campanienne, *Aquitania*, 3, 1985, 27-30.
- BARRAUD, D. (dir.) 1988. Le site de la «France», origines et évolution de Bordeaux antique, *Aquitania*, VI, 1988, 3-59.
- BARRAUD, D. ; CAILLABET-DULOUM, G. 2004. *Burdigala*. Bilan de deux siècles de recherches et découvertes récentes in *Actes des journées de Tarragone*, «*Roma y las capitales provinciales del Occidente Europeo*». *Estudios Arqueológicos*, décembre 2002, Tarragone, 2004, 239-273.
- BARRAUD, D. ; LEULIER, R. ; MAURIN, L., 2009. Les Piliers de Tutelle, in Lavaud (dir.) 2009, 36-40.
- BOST, J.-P. 2005. L'Antiquité, du Second Âge du Fer à la conquête franque in : M. Figeac dir. : *La Gironde de la préhistoire à nos jours*, Saint-Jean-d'Angely : éditions J.-M. Bordessoules, 2005, 85-124.
- CHARPENTIER, X., 2007. L'aqueduc de Bordeaux : réalités archéologiques et aspects techniques, *Revue archéologique de Bordeaux*, tome XCVIII, 2007, 9-39.
- CHARPENTIER, X., 2009. Aqueduc, in Lavaud (dir.) 2009, 49-51.
- CHUNIAUD, K. 2007. Bordeaux, 9 à 13 cours Georges Clémenceau, *Bilan scientifique du service régional d'archéologie d'Aquitaine*, 2007, 82-84.
- COUPRY, J. 1973. Informations archéologiques, Circonscription d'Aquitaine, *Gallia*, XXXI, 1973, 451-473.
- HENIQUE, J. 2007. Bordeaux 17 rue du Hâ, *Bilan scientifique du service régional d'archéologie d'Aquitaine*, 2007, 85-87.
- LAPORTE-CASSAGNE, C. 2004. *La céramique gauloise des fouilles des allées de Tourny à Bordeaux (1971-1972)*, TER d'Histoire de l'Art, Université Michel de Montaigne Bordeaux III, Bordeaux : Ausonius, 2004.
- LAUBENHEIMER, F. ; WATIER, B. 1991. Les amphores des Allées de Tourny à Bordeaux, *Aquitania*, IX, 1991, 5-39.
- LAVAUD, S. (dir.) 2009. *Atlas historique des villes de France, Bordeaux*. 3 tomes, 2009.
- MAURIN, L. 2008. R P B V. La république des Bituriges Vivisques, in Sireix (dir.) 2008, 81-84.
- MIGEON, W. 2003. Bordeaux-C.U.B., tracé et sites du tramway, *Bilan scientifique du service régional d'archéologie d'Aquitaine*, 2003, 49.
- NAVARRO CABALLERO, M. 2008. Du nouveau sur *Burdigala* : les hommages à la famille julio-claudienne, in Bouet A. (dir.) : *D'Orient et d'Occident. Mélanges offerts à Pierre Aupert*, Bordeaux, 2008, 197-229.
- PERNOT, M. ; SIREIX, Ch. ; ADAMSKI, F. 2007. Première étude archéométrique des vestiges de l'atelier gallo-romain de production de grands bronze du Grand Hôtel de Bordeaux, in Bain, A., Chabot, J., Moussette, M. (dirs.), *La mesure du passé : contributions à la recherche en archéométrie* (2000-2006), Série archéométrie, 5, Quebec, Canada, Bar International, Séries 1700, 2007, 119-127.

SIREIX, Ch. (dir.) 2008. *La Cité Judiciaire, un quartier suburbain de Bordeaux antique, Aquitania*, Suppl. 15, Bordeaux, 2008.

SIREIX, Ch. 2009. *Burdigala* au lendemain de la Conquête. L'apport de la fouille du cours du Chapeau Rouge, in *Actes du XXXI^e colloque international de l'AFEAF, Tome I, Les Gaulois entre Loire et Dordogne*, APC, Mémoire XXXIV, 2009, 17-40.

Nouvelles données sur la topographie de Lugdunum

A. DESBAT - CNRS – UMR 5138 Archéométrie et Archeologie

Introduction

Depuis la tenue du premier colloque «Simulacra Romae» à Tarragone en 2000, la poursuite des recherches et des fouilles dans la ville antique de *Lugdunum* a apporté son lot de nouvelles découvertes, aussi bien sur la période pré-romaine que sur les premiers siècles de la cité.

Indépendamment des découvertes résultant de nouvelles fouilles, deux faits marquants sont à signaler : d'une part la publication de la carte archéologique de Lyon (Le Mer et Chomer, 2007) dans la collection des cartes archéologiques de la Gaule, qui dresse un inventaire de toutes les découvertes anciennes ou récentes effectuées dans cette ville, d'autre part la constitution d'un groupe de travail consacré à l'Atlas topographique de Lyon, sur le modèle des atlas topographiques des villes de Narbonnaise¹.

A. La période pré-romaine

On rappellera simplement pour mémoire que les découvertes concernant la période pré-romaine concernent surtout la Plaine de Vaise, où depuis une vingtaine d'années, les découvertes de l'âge du Fer se sont multipliées (Bellon et Franc, 2009).

Ainsi plusieurs nouveaux sites de la période de Hallstatt ont été récemment mis au jour à Vaise. La découverte la plus spectaculaire est celle de maisons

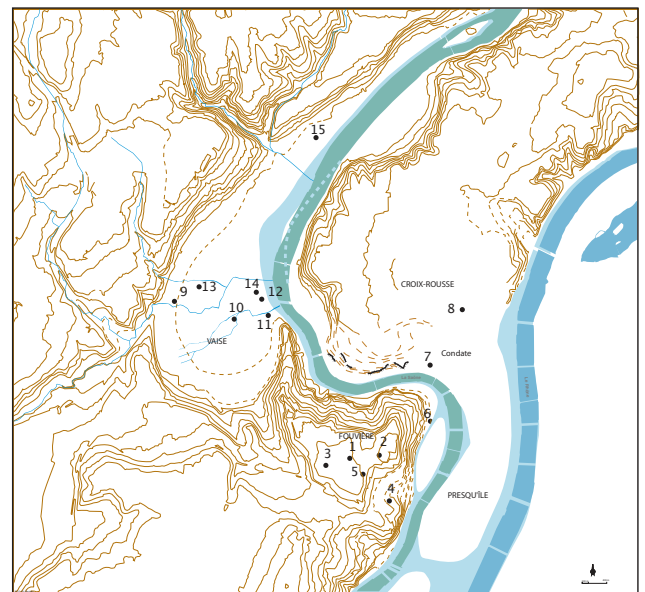


Fig. 1 : Carte des gisements du 2^e âge du Fer : 1) Fossés du Verbe-Incarné ; 2) Fossé de Sainte-Croix ; 3) Fossé de la rue Le Chatelier ; 4) Lycée de Saint-Just ; 5) Cybèle ; 6) Rue Tramassac ; 7) Saint-Vincent ; 8) Rue des Pierres plantées ; 9) Rue du Souvenir ; 10) Les Blanchisseries ; 11) Charavay ; 12) Rue Marietton ; 13) Îlot Cordier ; 14) Rue des Monts-d'Or ; 15) Rue J.Carret.

hallstattiennes en 2009, qui confirment l'importance du site à l'époque protohistorique.

Concernant la période de la Tène (Fig. 1), les découvertes ont été moins nombreuses, mais il faut signaler la mise au jour fin 2005 de plusieurs tombes

¹ Actuellement deux villes ont donné lieu à la publication d'un atlas topographique (Fréjus et Aix), mais d'autres sont en cours d'élaboration : Avignon, Orange Le groupe de travail lyonnais rassemble une vingtaine de chercheurs appartenant à plusieurs organismes : Service Régional de l'Archéologie, Service Archéologique Municipal de la Ville de Lyon, INRAP, et CNRS. Il est piloté par M. Lenoble (SRA).

sous tumulus, dans le nord de la plaine de Vaise. Il s'agit des premières sépultures laténiennes découvertes à proximité de Lyon (Fig. 2). Ces sépultures étaient exceptionnelles autant par leur structure que par leur contenu. Ces tumulus comportaient des chambres funéraires en bois assemblées avec de nombreux clous et contenaient une grande quantité d'offrandes animales, comprenant pour la tombe la plus riche, cochon, cheval, bœuf, bélier et chien. En revanche le mobilier d'accompagnement ne comprenait aucun élément de parure ou objet précieux mais seulement trois pots à cuire. Les éléments de comparaison font défaut, mais les types de vases déposés en offrande suggèrent une datation de la fin du II^e siècle av. J.-C.

A Vaise toujours, la découverte de deux fossés parallèles non loin de la rue du Souvenir (cf. *Simulacra Romae I*, Desbat, 2005 c), a livré un mobilier de même nature que ce dernier site et datant lui aussi de la charnière II^e-I^{er} siècle avant J.-C. (Jacquet et al. 2009). Ce système de fossé pourrait traduire une extension vers l'est du site important découvert rue du Souvenir.

B. La période romaine

Concernant la période romaine, les nouveaux acquis portent sur différents aspects de la topographie de la ville et concernent aussi bien la ville haute que les quartiers fluviaux ou le secteur de Vaise.

La ville haute

Les fouilles réalisées dans le parc archéologique de Fourvière, à l'emplacement du grand édifice interprété naguère comme un sanctuaire de Cybèle, ont pris fin en 2003. Ces fouilles ont révélé notamment les traces de la première urbanisation coloniale (Desbat, 2005 c) et modifié en profondeur les hypothèses anciennes (Fig. 3). Elles ont amené à repenser l'organisation spatiale de la colonie établie en 44 avant J.-C. (Fig. 4) et à proposer une nouvelle identification pour le *cardo maximus*, identifié autrefois à la rue Cléberg (Audin, 1958), mais qu'il faut plutôt localiser sur le tracé de la rue Roger Radisson. Cette dernière rue a été considérée comme la rue d'Aquitaine à la suite de Montauzan (Germain de Montauzan, 1912). Orientée approximativement 70° est, elle part de Trion à l'ouest, pour aboutir à Fourvière à l'est, après un infléchissement vers le nord. Il faut remarquer que c'est la seule rue antique du plateau de la Sarra dont le tracé se soit maintenu jusqu'à l'époque moderne. Bien qu'elle soit traditionnellement considérée comme le prolongement de la voie d'Aquitaine, on peut se demander si elle n'est pas plutôt le départ ou l'aboutissement de la voie de Narbonnaise du réseau d'Agrippa, reprenant en partie la voie protohistorique menant de Vienne à Lyon par la rive droite du Rhône,



Fig. 2 : Tombes à tumulus de la rue Joannès Carret (Vaise) cliché Service archéologique de Lyon.

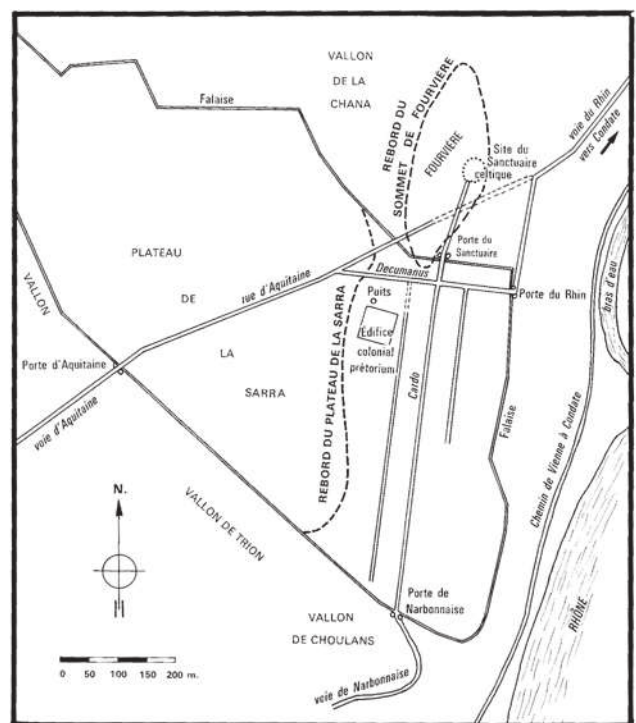


Fig. 3 : La colonie de Plancus, d'après A. Audin 1975.



Fig. 4 : La colonie de Plancus, nouvelle hypothèse de restitution (A. Desbat).

en passant par Brignais et Francheville? Il reste que cette rue correspond à un axe majeur, tout comme la rue dite de l'Océan qui correspond sans doute au *cardo major* (Thirion, 2005).

Le forum, supposé à Fourvière par la tradition, si tant est qu'il a bien existé, peut difficilement correspondre au forum de la colonie primitive. Cette hypothèse avait déjà été envisagée par A. Audin, qui localisait un forum de Plancus en avant du théâtre et datait le forum de Fourvière de l'époque d'Auguste (Audin 1956 et 1965). Toutefois, aucune découverte récente n'a permis de valider les hypothèses d'A. Audin et il semblerait plutôt que le fameux forum de Plancus soit le *porticus ante scaenam* d'un premier état du théâtre (Fig. 5).

Il reste que le site de la basilique de Fourvière se trouve à l'opposé de l'accès naturel au plateau de la Sarra depuis Trion. Il est totalement décentré par rapport au noyau initial de la colonie (Fig. 4), ce qui semble incompatible pour un forum, et de plus il est séparé du plateau de la Sarra par un vallon. Il serait donc fondé de rechercher l'emplacement du forum colonial au centre du plateau de la Sarra, sur le côté sud de la rue Roger Radisson. Une grande partie de ce secteur est aujourd'hui occupée par le couvent du Carmel et par l'ancien couvent de la Visitation, désormais transformé en jardin public, et l'on ne possède pratiquement aucune donnée archéologique sur cette zone.

Les fouilles menées à l'emplacement du pseudo sanctuaire de Cybèle, ont également révélé une alimentation en eau du quartier dès l'époque d'Auguste. Celle-ci est attestée par la présence de négatifs de tuyaux dans les rues, et confirmée par d'autres indices, comme la présence d'un secteur thermal dans le prétoire, ou encore le fait que les petits *atria* des maisons de l'îlot 2 ne comportaient pas de citerne et que les eaux pluviales étaient directement évacuées dans les égouts (Chomer, 2005, Fig. 6). Ce constat oblige à considérer que l'aqueduc du Gier, seul aqueduc à pouvoir alimenter les quartiers hauts de Lugdunum, situés à une altitude supérieure à 290 m, devait être en fonction dès cette époque (Desbat, 2005).

Les modifications de la voirie

Dès le début de notre ère, de nouveaux programmes éditaires ont entraîné des modifications du réseau viarie colonial. Plusieurs grands édifices publics construits à la fin du règne d'Auguste ou au début de celui de Tibère ont entraîné la suppression de rues ou la modification de leur tracé (Desbat, 2006, Fig. 7). C'est le cas pour la construction du grand sanctuaire du Verbe Incarné, vers les années 20 ap. J.-C., qui s'est faite au détriment d'îlots d'habitations, et des rues qui délimitaient ces îlots (Mandy, 1983 ; Thirion, 2005)

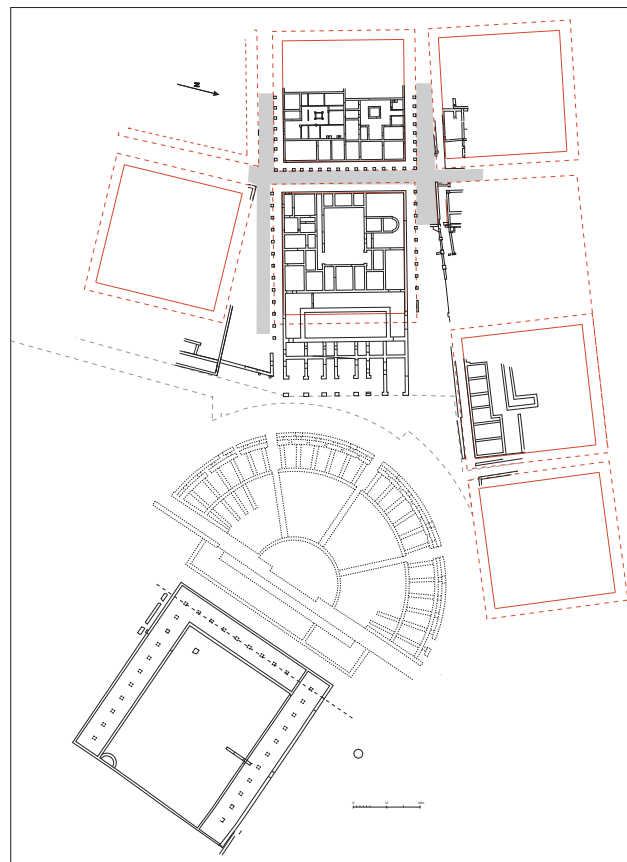


Fig. 5 : Le prétendu forum de Plancus en avant du théâtre et le quartier du prétoire avec l'hypothèse de la trame urbaine primitive formée par des îlots d'un *actus quadratus* (Desbat 2005).

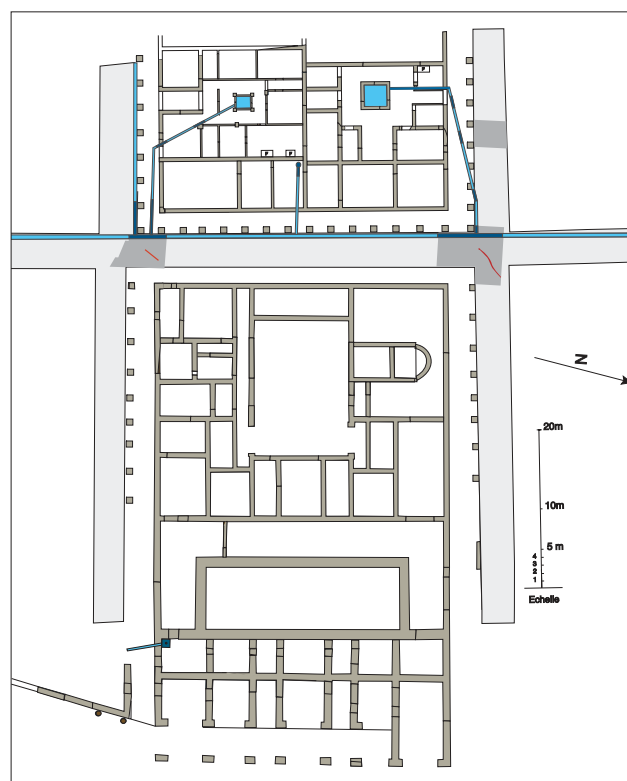


Fig. 6 : Plan des installations hydrauliques dans les îlots augustéens du site du pseudo sanctuaire de Cybèle (Chomer 2005).

ainsi que celle de l'édifice monumental longtemps considéré comme un sanctuaire de Cybèle (Audin, 1985). L'édification vers 10 ap. J.-C. de ce grand édifice à elle aussi entraîné la destruction de deux îlots d'habitations et des rues adjacentes (Desbat, 1998 et 2005).

D'autres rues n'ont pas été totalement supprimées, mais leur largeur a été réduite par la construction de bâtiments venus empiéter sur leur tracé primitif. C'est le cas de la grande rue nord-sud qui s'amorçait rue des Farges, à l'endroit où se dressera aux époques médiévale et moderne la porte de St Just, et aboutissait au plateau de la Sarra. À son extrémité nord, elle séparait le théâtre et le pseudo sanctuaire de Cybèle. Dans sa phase initiale, elle était bordée d'une suite de boutiques détruites lors de la construction du prétoire, vers 20-15 av. J.-C (Desbat, 1998). Le théâtre, dont on place la date de construction vers 15 avant J.-C. (Audin, 1957), devrait être contemporain du prétoire, mais l'étroitesse du passage que l'on peut reconstituer entre l'angle sud du prétoire et le théâtre, 2 m à peine, oblige à considérer que le mur extérieur de la cavea peut difficilement être contemporain du prétoire, et qu'il a été construit en mordant sur l'emprise de la voie séparant les deux édifices.

Plus au sud, la construction de l'odéon, à l'extrême fin du I^{er} ou au début du II^e siècle a elle aussi empiété sur la voie aboutissant au-dessus du théâtre depuis le quartier de la rue des Farges. La circulation est désormais assurée par un portique en retrait de la chaussée originelle (Audin, 1972). La construction de l'odéon a donc fait perdre sa vocation d'axe majeur carrossable à la rue, devenue une rue piétonne impropre à la circulation de véhicules (Fig. 8). L'accès de ces derniers au plateau, depuis le sud et les berges de la Saône, nécessitait un détour pour accéder au cœur de la ville par la voie dite d'Aquitaine, désormais seul accès carrossable.

La suppression ou le rétrécissement de rues n'est pas la seule modification qui a affecté la voirie. Certaines rues ont été au contraire élargies au détriment des édifices qui les bordaient. Ainsi, l'édification du grand sanctuaire de Verbe Incarné au début du I^{er} siècle a été suivie quelques années plus tard par l'élargissement de la rue dite « de Cybèle » sur sa façade orientale et de la « rue du Capitole » qui partant du centre de la façade conduisait au sommet de Fourvière (Thirion, 2005). Cette dernière, probablement large à l'origine de 6 m (20 pieds) a été élargie à 9 ou 12 m, ce qui a entraîné un reculement de la façade nord de l'îlot, dont la largeur, qui était à l'origine de 120 pieds (36 m), a été ramenée à 116 pieds (34,80 m) (Mandy, 1983).

Ces modifications, en particulier la suppression de rues et d'îlots d'habitations, pour la réalisation de programmes édilitaires, démontrent que le grand développement qu'a connu la colonie de Plancus à

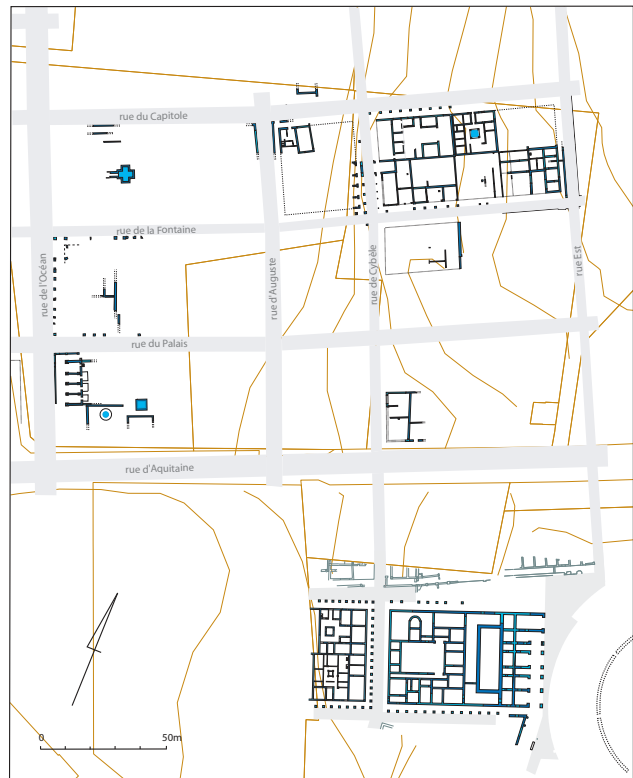


Fig. 7 : La trame urbaine du plateau de la Sarra, à l'époque d'Auguste, avant la construction du sanctuaire de Verbe Incarné et du pseudo sanctuaire de Cybèle (document de l'Atlas topographique de Lyon).

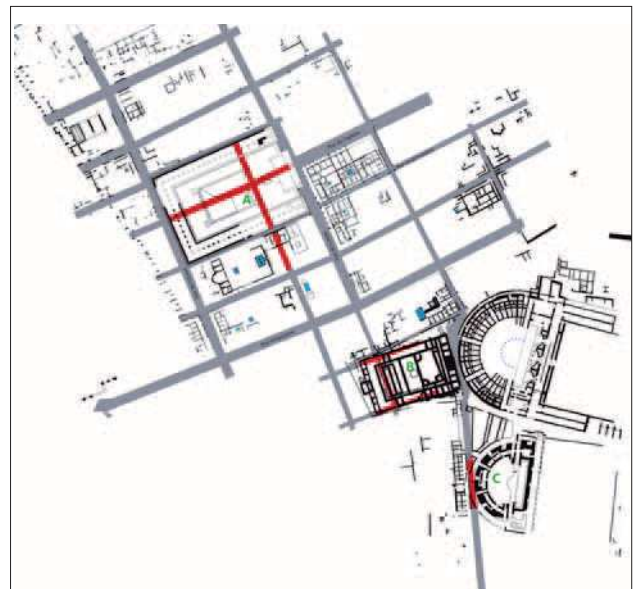


Fig. 8 : La trame urbaine de la ville haute, avec le tracé des rues supprimées ou élargies postérieurement (fond de plan de l'Atlas topographique).

partir du règne d'Auguste n'avait pas été envisagé au départ de la colonie et que les espaces réservés aux monuments publics se sont avérés insuffisants face au nouvel essor résultant de la politique d'Auguste.

La question de l'enceinte

L'existence d'une enceinte de la ville au Haut-Empire a été supposée par de nombreux historiens sans que la chose ait pu être démontrée de manière formelle, en l'absence de vestiges tangibles (Desbat, 1987). Plusieurs tracés ont été proposés, en s'appuyant notamment sur celui de l'enceinte médiévale (Fig. 9). Le dossier vient d'être rouvert à la suite d'une découverte récente réalisée lors d'une fouille conduite en 2002, sur la rive droite de la Saône, dans le défilé de Pierre-Scize. Parmi les vestiges mis au jour place de la Butte, sont apparues les fondations d'un ouvrage imposant dont le plan évoque une porte monumentale, dont la disposition est proche de la porte sud de Trèves (Motte, 2002, Motte et Blaizot, 2009, 350) (Fig. 10). La présence d'une petite nécropole et d'un fossé en avant de l'ouvrage renforce l'hypothèse d'une porte de la ville.

On remarquera que ces vestiges se situent précisément en face du rocher de Pierre-Scize, qui est un des aboutissants de l'enceinte médiévale et un éventuel point d'ancrage du rempart antique (Allmer et Dissard, 1887-88).

La situation de cette porte, sur la rive droite de la Saône, soulève plusieurs questions : s'agit-il de la porte monumentale marquant l'entrée du territoire de Condate et du domaine du confluent? Ou faut-il y voir la preuve que la colonie incluait le territoire de Condate contrairement à l'hypothèse qui le considérait comme un territoire indépendant, détaché de la colonie? Il est trop tôt pour répondre à ces questions, mais il faut simplement rappeler que l'existence d'une porte n'implique pas l'existence d'un rempart dont les vestiges sont toujours inexistantes et d'autre part que cette porte monumentale aurait été édifée au II^e siècle. Cette découverte majeure ne permet pas d'accréditer l'hypothèse d'une enceinte édifée à l'origine de la colonie.

Les nécropoles

Si l'existence d'une enceinte continue durant le Haut-Empire reste très hypothétique, du moins les limites de la ville sont-elles bien marquées par la succession des nécropoles qui la ceinturent d'est en ouest (Fig. 17) et sur lesquelles diverses fouilles récentes ont apporté des éléments nouveaux (Goudineau, 2009). Depuis les années 80, diverses opérations ont concerné des secteurs funéraires. La plus importante, réalisée en deux temps entre 1983 et 1985, rue de la Favorite, permet pour la première fois de fouiller en extension, sur 3600 m², deux ensembles funéraires regroupant 450 structures du I^{er} au III^e siècle, tandis qu'une autre opération en 1986 fournit l'occasion de retrouver les bases de plusieurs des mausolées de Trion découverts en 1885 (Tranoy, 2009, 95). Depuis lors, plus d'une

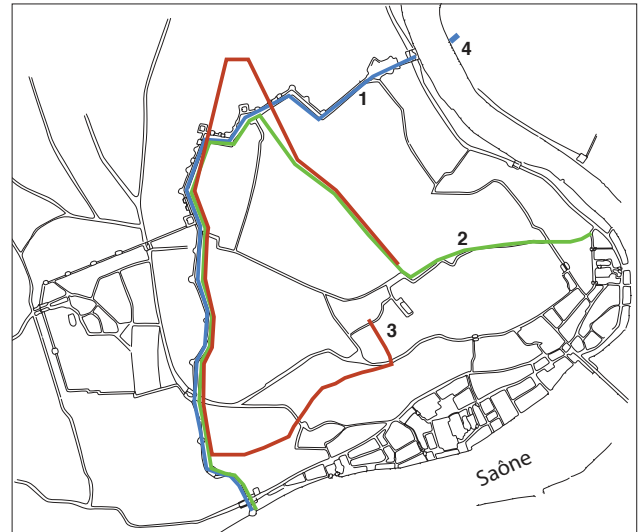


Fig. 9 : Les différentes hypothèses du tracé de l'enceinte : 1) Allmer et Dissard ; 2) Steyert 1895 ; 3) Audin 1964 ; 4) Place de la Butte.

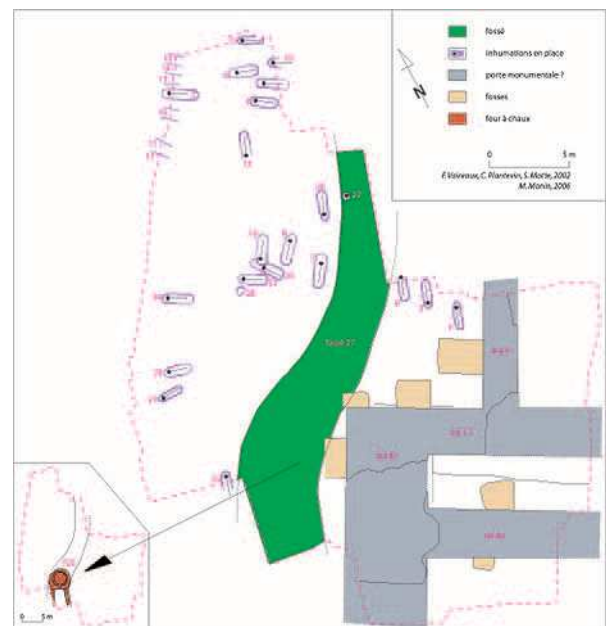


Fig. 10 : Les vestiges d'une porte monumentale (?) place de la Butte. D'après Motte et Blaizot 2009.



Fig. 17 : La ville de Lugdunum durant le Haut-Empire (A.Desbat).

trentaine d'opérations ont porté sur des ensembles funéraires, répartis à la périphérie de la ville². Grâce à ces découvertes, il est apparu un *suburbium* où le funéraire se mêle à des habitats et des locaux artisanaux.

Parmi les découvertes récentes, la plus intéressante est sans aucun doute celle d'une série de monuments funéraires, découverts dans le vallon qui descend de Trion à Vaise, sur le tracé de la voie de l'Océan et du Rhin. Les fouilles ont mis au jour une douzaine de bases d'autels funéraires disposés sur deux rangées parallèles (Tranoy, 2009, 103). Trois autels, consacrés à des sévirs augustaux étaient encore associés à leurs bases, dont l'une contenait encore les cendres du défunt (Bérard, 2009, 103). Cette découverte, exceptionnelle pour Lyon, confirme l'importance des sévirs à Lyon, mais démontre en outre que les cippes à libations, pas plus que la dédicace sous l'*ascia*, ne sont liés à des inhumations.

La ville basse, les quartiers fluviaux et Vaise

Les secteurs artisanaux

L'autre domaine dans lesquelles les fouilles récentes ont apporté des données nouvelles est l'artisanat (Desbat 2007c). Durant l'année 2000, plusieurs opérations d'archéologie préventives ont donné lieu à la fouille de structures liées à l'artisanat de la céramique et du verre, à Vaise et sur la rive gauche de la Saône, dans un secteur constituant un véritable quartier artisanal, regroupant des potiers et des verriers.

Il s'agit en premier lieu de l'atelier de potiers de la rue du Chapeau-rouge, mis au jour à Vaise en 2000, dans un secteur de nécropole au bord de la grande voie de l'Océan et du Rhin (Fig. 11, n°8) Cet atelier, occupait un bâtiment maçonné de 18 m par 9 m, installé contre l'enclos d'un mausolée et à l'emplacement d'une carrière de gneiss antérieure (Fig. 12). Il s'agit du seul atelier dont nous ayons le plan complet, et tous les éléments qui permettent de reconstituer les différentes étapes de la fabrication : fosses de préparation d'argile, aires de tournage et emplacements de tours, fours, et dépotoirs (Desbat, 2000).

L'atelier a connu trois grandes phases : À son début vers 40 ap. J.-C., l'atelier modeste ne possédait que trois tours et un seul four circulaire. Par la suite, l'atelier a pris plus d'importance et comptait 3 fours rectangulaires, ainsi que 5 emplacements de tours (Fig. 13). À ce moment, il produisait des céramiques à parois fines, des lampes et des céramiques communes

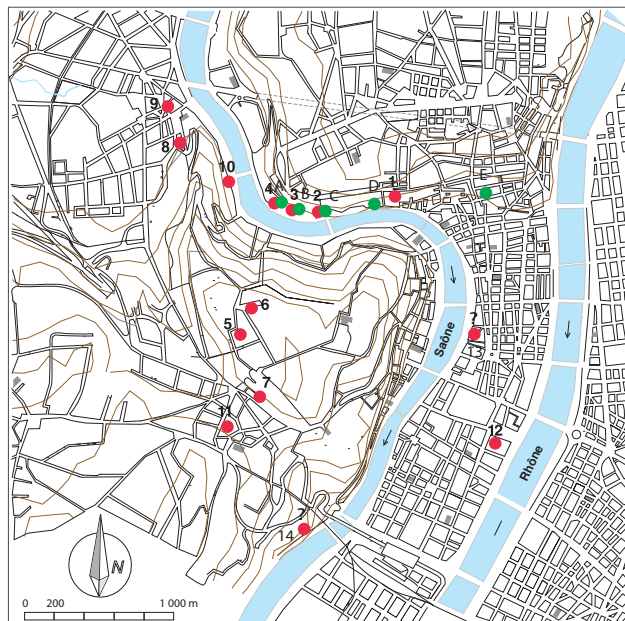


Fig. 11 : Carte des ateliers de potiers et de verriers. Potiers : 1 : Saint-Vincent ; 2 : La Muette ; 3 : La Manutention (Subsistances) ; 4 : La Butte ; 5 : Loyasse ; 6 : La Sarra ; 7 : Trion ; 8 : Chapeau-rouge ; 9 : Charavay ; 10 : Quai Pierre Scize ; 11 : Rue des Fossés de Trion ; 12 : Hôtel des Postes, place A. Poncet. Verriers : A : La Butte ; B : La Manutention- Subsistances ; C : La Muette ; D : quai St Vincent ; E : Îlot vieille 'Monnaie. (fond de carte Ph. Gayte, Service Archéologique de la Ville de Lyon).

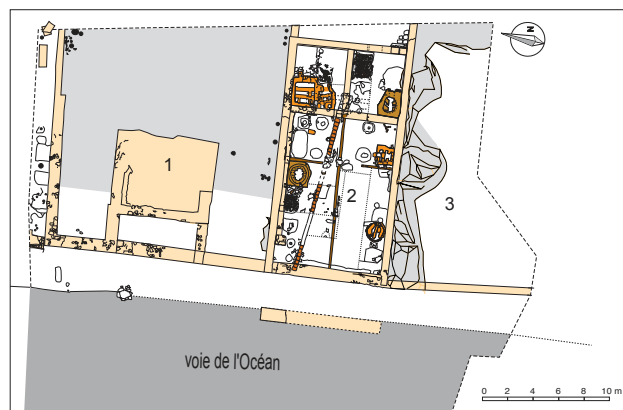


Fig. 12 : Plan du site de la rue du Chapeau-rouge à Vaise : 1 : mausolée Julio-claudien ; 2 : atelier de potiers ; 3 : carrière antérieure.

à pâte calcaire. Dans sa dernière phase, à la fin du I^{er} ou au début du II^e siècle ap. J.-C., deux nouveaux fours circulaires destinés à la cuisson de céramiques culinaires ont été construits, sans doute par d'autres potiers installés jusque-là de l'autre côté de la rue, où d'autres vestiges de fours malheureusement très détruits ont été mis au jour (Barreto *et al.*, 2006). Ces derniers produisaient également des céramiques culinaires, en cuisson réductrice, durant le I^{er} siècle.

²Rien que pour la période 1990-2008, sur 77 opérations de fouilles préventives concernant la période romaine, 33 ont porté sur des ensembles funéraires (Savay-Guerraz 2009).



Fig. 13 : Atelier de la rue du Chapeau-rouge, fours carrés pour la cuisson des céramiques à parois fines et à pâte claire (photo A. Desbat).



Fig.14 : Four de verrier découvert en 2000 sur le site des Subsistances (ancienne Manutention) (photo M. Monin et C. Becker, Service Archéologique de la Ville de Lyon).

Le second site est celui de l'ancienne manutention militaire, aujourd'hui des Subsistances (Fig. 11, n°3), repéré dès 1965 (Lasfargues, 1972 ; Desbat, 1997). Une nouvelle intervention en 2000 a révélé un important dépotoir de rebuts de cuisson de céramiques ainsi que deux fours de verriers (Fig. 14).

Le dépotoir a livré une grande quantité de céramiques communes et d'amphores en pâte calcaire (G. Maza *et al.*, 2002). L'association d'amphores et de mortiers avec les mêmes pâtes (à dégraissant sableux) confirme que très certainement ces deux types de produits étaient fabriqués par les mêmes potiers,

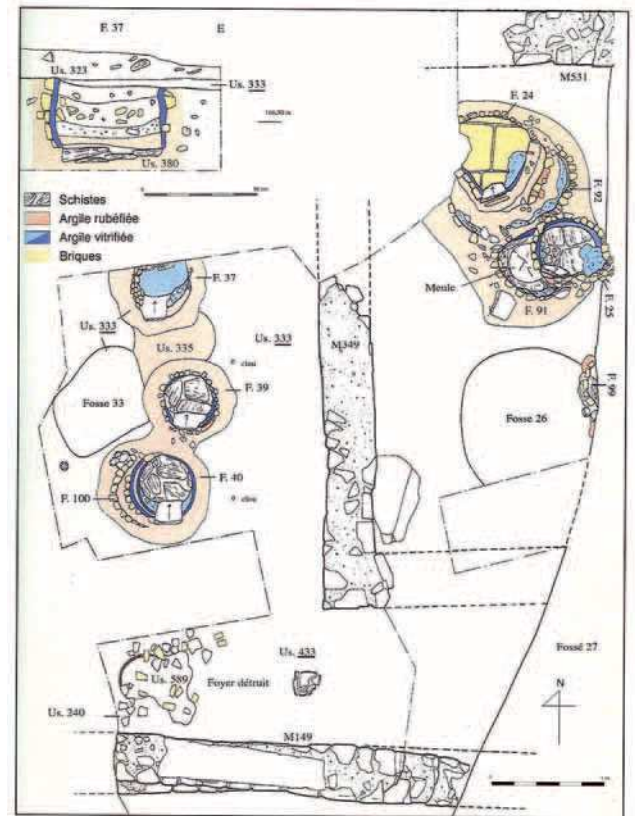


Fig. 15 : Fours de verriers de la place de la Butte (d'après Motte et Martin 2003).

comme le laissait supposer l'existence d'estampilles communes aux deux catégories (Desbat, 1997).

Les deux fours de verriers bien conservés mis au jour contre le front de taille d'une ancienne carrière semblent postérieurs au dépotoir de rebuts de cuisson (Fig. 14).

Un peu plus en amont, place de la Butte (Fig. 11, n°4), où des traces avaient été repérées dès les années 60 (Lasfargues, 1972), de nouvelles fouilles en 2000 ont mis au jour plusieurs fours de potiers. On savait par les découvertes anciennes que cet atelier avait produit des céramiques à parois fines et des lampes, en particulier des lampes au nom de Strobilus (Desbat, 1997). Ces mêmes fouilles ont livré une quinzaine de fours de verriers, ainsi que de nombreux déchets de fabrication (Motte et Martin 2003 ; Fig. 15). Il s'agit de fours de petites dimensions destinés à la transformation de matière première. Ces ateliers qui s'installent au milieu du I^{er} siècle produisaient des formes variées : balsamares, cruches, bouteilles et gobelets (Robin, 2008).

Un four au moins est venu s'implanter à l'emplacement d'un four de potier ruiné. Il est donc possible que les ateliers de verriers et de potiers n'aient pas fonctionné de façon contemporaine, aussi bien sur le site des Subsistances que place de la Butte,

contrairement à ce que l'on a pu croire, mais que les verriers aient succédé aux potiers.

La presqu'île

La presqu'île est sans aucun doute le secteur de la ville qui reste le plus mal connu. Les découvertes réalisées au XIXe siècle ont rarement donné lieu à des relevés de vestiges et consistent majoritairement en la mention de mosaïques, si bien que l'on connaît mal l'histoire de cette portion importante de la ville antique. Les opérations récentes ont concerné des surfaces réduites et surtout très endommagées par l'urbanisation intensive du XIXe siècle. De ce fait, les plans des vestiges sont souvent trop parcellaires pour reconstituer les édifices.

Malgré cela, un des résultats importants est que le parcellaire médiéval et moderne antérieur aux grands travaux du second Empire reprend grosso modo les orientations des structures antiques et qu'il existe dès l'époque romaine deux trames urbaines avec une orientation différente au nord et au sud de la presqu'île. Bien qu'il soit certain aujourd'hui que l'hypothèse d'un bras vif du Rhône traversant la presqu'île durant l'époque romaine soit caduque, il faut admettre au moment de l'urbanisation de la presqu'île, une solution de continuité entre la partie nord, correspondant peut-être au territoire de Condate et la partie sud correspondant aux Canabées.

Le port de Saint-Georges

Parmi les découvertes importantes réalisées ces dernières années, il convient encore de signaler la mise au jour de vestiges portuaires antiques, sur les berges de la Saône, en rive droite, à proximité de l'église Saint-Georges (Ayala, 2008 et 2009). La construction d'un parking souterrain à l'emplacement du port Sablet médiéval et moderne a confirmé la présence d'un port antique, localisé à cet endroit depuis la découverte d'une base honorifique dédiée aux nautes du Rhône et de la Saône (Audin, 1964). Les fouilles conduites entre 2002 et 2004 ont révélé l'existence d'un appontement installé dès la fin du Ier siècle après J.-C. au confluent de l'ancien bras de Saône et du nouveau, et de plusieurs épaves de grands chalands à fond plat, qui s'échelonnent entre la fin du Ier et la fin du IIIe siècle ap. J.-C. La plus ancienne (épave 8) reste de taille modeste avec 2,80 m de large pour une longueur conservée de 17,50 m, alors que plusieurs épaves datées des IIe et IIIe siècles correspondent à des chalands de plus grande taille. L'épave 4, datée du début du IIIe siècle, avec



Fig. 16 : Barges romaines du port de St Georges , au premier plan l'épave n°4 (cliché INRAP).

une longueur conservée de 18 m pour une largeur de 4 m, pourrait avoir atteint 40 m (Fig. 16). Ces épaves, ainsi que le matériel associé, suggèrent que le port de Saint-Georges était surtout actif à partir du IIe siècle.

Selon les hypothèses d'A. Audin, ce port fluvial aurait remplacé le port primitif installé à la hauteur de Perrache, au pied de Choulans. En face du port de Saint-Georges, dans la presqu'île se serait installé le port des *negotiatores vinarii*.

Conclusions

Les fouilles conduites ces dernières années ont apporté des connaissances nouvelles qui ont en grande partie renouvelée et même bouleversée la vision que l'on avait de la métropole des Gaules. Pour autant, le constat que l'on pouvait dresser il y a quelques années reste d'actualité, et bien des questions demeurent. Outre la question de l'enceinte précédemment évoquée, la méconnaissance du forum constitue une grande lacune. Les traces du fameux incendie de l'hiver 64-65 ap. J.-C., qui si l'on en croit Sénèque (lettres à Lucilius, XII) « a consumé entièrement la colonie de Lyon », restent toujours introuvables. Malgré cela, on doit souligner que l'on connaît finalement mieux la ville d'Auguste et celle du Ier siècle que son évolution tardive. On ne connaît pratiquement aucun édifice construit aux IIe et IIIe siècles et il faut bien constater que notre connaissance des monuments publics tels que le théâtre, l'amphithéâtre ou l'odéon reste très insuffisante et que l'on attend encore une étude approfondie de ces monuments.

Bibliographie

- ALLMER, A. ; DISSARD, P. 1887-88. *Trion, Antiquités découvertes en 1885, 1886 et antérieurement au quartier de Lyon dit de Trion*, Lyon, 2 vol., 1887-1888.
- AUDIN, A. 1958. La date de la fondation de Lyon, in *Cahiers d'Histoire*, 3, 1958, 315-325.
- AUDIN, A. 1965 b. *Lyon miroir de Rome dans les Gaules*, Fayard, 1965.
- AUDIN, A. 1972, Un quartier commercial à Lyon, *Archéologia* 50, sept 1972, 20-24.
- AUDIN, A. 1985, Le dossier du sanctuaire de Cybèle et de ses abords, *Gallia*, 43, 1985, 81-126.
- AYALA, G. 2008, Lyon. Evolution d'un bord de Saône de l'Antiquité à nos jours : la fouille du parc Saint-Georges, bilan préliminaire, *RAE*, 56, 2007, 153-185.
- AYALA, G. 2009. *Les bateaux de Saint-Georges, une histoire sauvée des eaux*, Edition lyonnaise d'Art et d'Histoire-INRAP, Lyon, 2009. 128, 150 ill.
- BARRETO, F. ; LAROCHE, C. ; LENOBLE, M. 2005. Un atelier de potier du I^{er} siècle rue Cottin à Vaise, Lyon 9^e, *RAE*, 54, 2005, 71-93.
- BELLON, C. ; FRANC, O. ; ARGANT, Th. 2009. Lyon avant Lugdunum, : l'occupation du premier âge du Fer et son environnement naturel, synthèse de 20 ans de fouilles archéologiques, *La moyenne vallée du Rhône aux âges du Fer, Actes du XXXe colloque international de l'AFEAF, Saint-Romain-en-Gal 26-28 mai 2006*, *RAE*, 27e suppl. Dijon, 2009, 111-X.
- BERARD, F. 2009. Trois nouveaux autels de sévirs augustaux, in Goudineau (dir.), *Rites funéraires à Lugdunum*, Ed. Errance, 2009, 105-106.
- CHOMER, C. 2005. Les aménagements hydrauliques, in Desbat (dir.) *Lugdunum, naissance d'une capitale*, Lyon 2005, 146-149.
- DARBLADE, M.-P. ; THIRION, Ph. 2009. Les sculptures du Clos du Verbe Incarné et du plateau de la Sarra : apports à la connaissance du sanctuaire et du quartier, *RAE*, 58, 2009, 381-416.
- DELAVAL, E. 1996. Espace urbain et habitat privé à Lyon, un îlot de la ville haute au coeur d'une opération d'urbanisme du milieu du I^{er} siècle. in *La maison urbaine d'époque romaine, en Gaule Narbonnaise et dans les provinces voisines, Actes du colloque d'Avignon (11-13 nov. 1994), Documents d'archéologie Vauclusiennes*, 6, Avignon 1996, vol. 1, 128-137.
- DESBAT, A. 1987. L'enceinte de Lyon au Haut-Empire, *Les enceintes augustéennes de l'occident romain, Actes du 3ème congrès archéologique de Gaule méridionale, Nîmes 9-12 octobre 1985*, 1987, 63-75.
- DESBAT, A. 1998. Nouvelles recherches sur le prétendu sanctuaire lyonnais de Cybèle, Premiers résultats, *Gallia*, 55, 1998, 237-277.
- DESBAT, A. et al. 2000. *L'atelier de potier antique de la rue du chapeau-rouge à Vaise*. Lyon, 2000.
- DESBAT, A. 2003. Une occupation romaine antérieure à Lugdunum? *Lyon avant Lugdunum*, Lyon, 2003, 124-128.
- DESBAT, A. 2005 a. Une nouvelle maison augustéenne à atrium, à Lyon (Fourvière), *RAE*, 53, 2005, 221-231.
- DESBAT, A. 2005 b. Lugdunum, Lyon : structures et mobilier à la fin de la Tène et au début de la romanisation, *Colloquium Turicense, Sites structures d'habitat et trouvailles du I^{er} siècle av. J.-C., entre le Haut-Danube et la moyenne vallée du Rhône, Zürich, janvier 2003*, Lausanne, 2005, 241-272.
- DESBAT, A. (dir.), 2005 c. *Lugdunum, naissance d'une capitale*. Lyon, 2005.
- DESBAT, A. ; LASCOUX, J.-P. 1999. Le Rhône et la Saône à Lyon à l'époque romaine, bilan archéologique, *Gallia*, 56, 1999.

DESBAT, A. ; CAPARROS, Th.. 2007. Peintures du 2^e style à Lugdunum, *Villas, maisons, sanctuaires et tombeaux tardo-républicains, Actes du colloque international Vienne, St-Romain-en-Gal, février 2007*, Rome, 2007, 221-231.

DESBAT, A. 2006. Elargissement ou suppression de rues, l'exemple de Lugdunum, *La rue dans l'antiquité : définition, aménagement et devenir, Actes du colloque international de Poitiers, septembre 2006*, Rennes : PUR, 2008, 231-236.

DESBAT, A. 2007 a. La topographie historique de Lugdunum, in A.-C. Le Mer et C. Chomer *Carte archéologique de la Gaule*, Lyon, 2007, 179-191.

DESBAT, A.. 2007 b. Les maisons de Lugdunum, in A.-C. Le Mer et C. Chomer, *Carte archéologique de la Gaule*, Lyon, 2007, 198-204.

DESBAT, A. 2007 c. Artisanat et commerce à Lugdunum, in A.-C. Le Mer et C. Chomer (dirs.) *Carte archéologique de la Gaule*, Lyon, 2007, 214-222.

LE MER, A.-C. ; CHOMER, C. 2007. *Carte archéologique de la Gaule, Lyon*, 69/2, Paris, 2007, 881.

DESBAT, A. ; MANDY, B. 1991. Le développement de Lyon à l'époque augustéenne : l'apport des fouilles récentes, *Actes du colloque sur les villes augustéennes, Autun, juin 1985*, 1991, 79-97.

DESBAT, A. ; GENIN, M. ; LAROCHE, C., THIRION, Ph. 1989. La chronologie des premières trames urbaines à Lyon, *Aux origines de Lyon*, in C. Goudineau (dir.), *DARA*, 2, 1989, 95-120.

DESBAT, A. PLASSOT, E. 2000. Le site de la rue du Souvenir à Lyon, in Guichard, Sievers et Udir., *Les processus d'urbanisation à l'Age du fer, Colloque des 8-11 juin 1998*, Bibracte, 2000, 189-190.

FELLAGUE, D. 2009. Les mausolées de Lugdunum, in Goudineau (dir.), *Rites funéraires à Lugdunum*, Ed. Errance, 2009, 116- 133.

GERMAIN DE MONTAUZAN, C. 1912. Les fouilles de Fourvière en 1911, in *Annales de l'Université de Lyon*, Nouvelle série, 25, Lyon : A. Rey éditeur, 1912, 107, 17 ill.

GERMAIN DE MONTAUZAN, C. 1913. Les fouilles de Fourvière en 1912, in *Annales de l'Université de Lyon*, Nouvelle Série, 28, Lyon : A. Rey éditeur, 1913, 91, 37 ill.

GOUDINEAU, Ch. (dir.) 2009. *Rites funéraires à Lugdunum*, Ed. Errance, 2009.

JACQUET, P. ; FRANC, O. ; LALAÏ, D. ; VIDEAU, G. 2009. Le site de l'îlot Cordier : un exemple récent de fouille de fossé de la Tène D à Lyon-Vaise, *La moyenne vallée du Rhône aux âges du Fer, Actes du XXXe colloque international de l'AFEAF, Saint-Romain-en-Gal 26-28 mai 2006*, RAE, 27e suppl. Dijon, 2008, 83-110.

MANDY, B. 1983. Lyon : le quartier antique du Verbe-Incarné, *Histoire et archéologie, Les dossiers*, 78, nov.1983, 23-26.

MANDY, B. 1989. Le forum de Lyon, état de la question, *Los foros romanos de las provincias occidentales*, Valencia, 1989, 179-183.

MAZA, G. et al. 2002. Maza G., Saison A., Vallet C., Becker Chr., Dépotoir d'atelier de potiers du I^{er} siècle de notre ère dans la cour des Subsistance à Lyon, in *Recueil des ateliers de potiers et d'artisanat de la terre cuite. Provinces de Gaule et de Germanie, Actes du congrès de Bayeux*, SFECAG, 2002, 275-330.

MOTTE, S. ; MARTIN, S. 2001. L'atelier de verrier antique de la Montée de la Butte à Lyon et ses productions, in Foy, D. et Nenna, M-D. (dirs.) *Echanges et commerce du verre dans le monde antique, Actes du colloque de l'AFAV, Aix-en-Provence et Marseille, 7-9 juin 2001*, Montagnac : éditions Monique Mergoïl, 2003, 303-319.

MOTTE, S. ; MARTIN, S. 2003. L'atelier de la Montée de La Butte à Lyon. In : *Coeur de verre : production et diffusion du verre antique, exposition au Musée gallo-romain de Lyon-Fourvière. 19 déc. 2003 - 25 avril 2004*, Lyon : Gollion Infolio éditions, 2003, 40-41.

PLASSOT, E. ; DESBAT, A. 2003. Le site de la rue du Souvenir, *Lyon avant Lugdunum*, Lyon, 2003, 130-133.

ROBIN, L. 2008. L'atelier de la Montée de la Butte à Lyon (milieu I^{er} s. ap. J.-C. - début II^e s. ap. J.-C.), aspects techniques et typologiques. *Bull. AFAV*, 2008, 42-46.

SAVAY-GUERRAZ, H. 2009. Les découvertes funéraires à Lyon, des Antiquaires aux fouilles récentes, in Goudineau (dir.), *Rites funéraires à Lugdunum*, Ed. Errance, 2009, 63-81.

THIRION, Ph. 2005. La première trame urbaine du plateau de la Sarra, *Lugdunum, naissance d'une capitale*, Lyon, 2005, 68-75.

TRANOY, L. 2009. À Lugdunum, Espaces des vivants, espaces des morts, in Goudineau (dir.), *Rites funéraires à Lugdunum*, Ed. Errance, 2009, 83-114.

REIMS. Quelques acquis récents de la recherche archéologique

R. NEISS

Introduction

La masse des connaissances acquises sur Reims antique a considérablement évolué dans les dernières décennies en raison de l'augmentation régulière du nombre des opérations archéologiques préventives et de l'importance des surfaces fouillées. La réorganisation des services régionaux, les circonscriptions des Antiquités à partir de 1965, la loi de 1980 et enfin la loi de 2001-2003 forment autant d'étapes qui ont rythmé la multiplication des opérations d'archéologie urbaine.

Il faut reconnaître qu'à Reims, plus qu'ailleurs encore, la naissance de l'archéologie urbaine est intimement liée à celle de l'archéologie de sauvetage et préventive. Aucune de ces opérations ne s'est réalisée dans le cadre de l'archéologie programmée, comme on peut le voir à Lyon ou à Tarragone par exemple, où des vestiges plus apparents ont motivé depuis longtemps les collectivités locales dans la mise au jour des vestiges de l'antique grandeur de leur ville.

A Reims, l'engouement pour les Antiquités qui s'est développé au XIXe siècle, avec un certain engagement de la municipalité, a été assez brutalement interrompu par le désastre de la première Guerre Mondiale. Seuls l'entêtement et la ténacité de quelques rémois, tel H. Deneux, E. Kalas ou Ch. Sarazin ont permis la poursuite des recherches après 1920, en particulier sur le site de la cathédrale.

L'essentiel du savoir ancien sur la ville antique avait été acquis avant 1914. De nombreuses découvertes, faites là encore à l'occasion des grands travaux et des constructions contemporaines de l'industrialisation

de la ville, nous sont connues par des informations malheureusement peu développées....

Alors que les structures construites, généralement mal comprises en raison sans doute de leur mauvais état de conservation, ont laissé peu de traces dans les écrits des commentateurs, les objets ont souvent bénéficié d'une attention plus soutenue de la part des antiquaires.

La remarquable publication des découvertes des Promenades fait exception. La grande mosaïque dite des Gladiateurs et de nombreux restes d'une importante résidence mis au jour sur ce site ont été l'occasion de faire le point sur l'ensemble des mosaïques connues à l'époque. L'arc antique de la Porte de Mars a également fait l'objet d'études graphiques très développées par N. Brunette, architecte de la ville.

Nous devons à ce dernier en 1846, et à E. Kalas en 1911, les premiers plans de Reims, qui réunissaient la synthèse des connaissances d'alors sur la ville antique. Ces représentations mêlent toutefois les réalités archéologiques reconnues et leur interprétation, en idéalisant l'aspect des monuments représentés et l'organisation générale du tissu urbain. Sur ces images, apparaissent essentiellement des monuments dont beaucoup n'ont pas d'existence réellement confirmée à ce jour. Le schéma de la structure urbaine de base est souligné par les deux axes structurant la ville et qui se coupent à angle droit au centre occupé par le forum.

La perception des différentes phases de développement de la ville et des différents périmètres qui y sont rattachés, reste encore très vague. H. Demittra avait pourtant mis en évidence, avant 1910, un grand fossé englobant une surface considérable de

près de 600 ha et dont la datation est encore discutée aujourd'hui.

En 1907, une petite publication d'E. Cauly, faisant le point sur « l'oppidum de Reims », avançait l'idée d'une agglomération gauloise dont la particularité aurait été d'être structurée par deux enceintes concentriques, dont la plus grande correspondait à celle qu'avait découverte H. Demittra.

Toutes les données réunies avant 1914 par les archéologues rémois, dont la plupart étaient des agents de la municipalité, ont été reprises et mises en forme en 1933 dans une synthèse historique très complète et encore inégalée de G. Boussinesq et G. Laurent.

La période séparant les deux guerres n'a pas été très propice au développement des connaissances malgré les nombreux chantiers de reconstruction qui ont probablement touché bien des vestiges archéologiques. Malgré l'existence d'un service, dirigé par l'architecte H. Deneux, peu de publications de fouilles d'importance ont vu le jour à l'exception des quelques pages rapportant les fouilles conduites dans les sous-sols de la cathédrale et qui ont révélé l'existence de plusieurs églises antérieures à celle du XIIIe siècle.

Ce n'est qu'à partir de 1967, avec le développement galopant de l'urbanisme des Trente Glorieuses et la création du service des Fouilles et Antiquités du ministère de la Culture et de ses circonscriptions des Antiquités, que les fouilles de sauvetage ont commencé à observer et étudier les vestiges voués à la destruction et à l'oubli. A partir de 1980 et la loi sur la protection des vestiges archéologiques, les fouilles préventives ont rapidement multiplié les découvertes et accumulé une documentation de nature à renouveler totalement l'image que l'on pouvait donner jusqu'alors de Reims antique. Le rythme des découvertes s'est encore accéléré depuis la loi de 2001-2003, réglementant précisément le fonctionnement de l'archéologie préventive.

Dans cette période récente, une centaine d'opérations de taille variable ont permis d'étudier une vingtaine d'hectares dans tous les secteurs de la ville et parfois en plein centre. Cette surface, très modeste par rapport à l'extension de l'agglomération dans l'Antiquité suffit toutefois à une connaissance globale et renouvelée des grandes phases urbanistiques de l'agglomération qu'il est désormais possible de bien individualiser, aussi bien dans la forme que dans le phasage chronologique : d'abord le chef-lieu des Rèmes ; puis la ville gallo-romaine précoce qui est remplacée, au milieu du règne d'Auguste par un nouvel ensemble urbain considérable et enfin la ville constantinienne, fruit d'une restauration importante avec sa nouvelle enceinte.



Fig. 1 : Reims, boulevard H. Henrot. Pieux de fondation du grand bâtiment (photo Ph. Rollet).

La fouille de nombreuses résidences, luxueuses ou vernaculaires, permet de caractériser assez précisément le paysage urbain et son évolution grâce à des travaux de restitutions menés en même temps que des études de post-fouille.

En ce qui concerne les aspects économiques, de nombreuses installations artisanales mises au jour ouvrent des perspectives tout à fait inédites sur les activités pratiquées à Reims. La fouille la plus récente, à peine terminée, boulevard du Dr. Henri Henrot, apporte de ce point de vue les éléments les plus inattendus et les plus instructifs. Des installations portuaires, dont les plus anciennes sont d'époque augustéenne, voisinent avec des ateliers abritant différentes industries jusqu'au IVe siècle : métallurgie, tableterie, préparation de la laine, tissage, fours à pain, entrepôts ... (Fig. 1).

De nouveaux vestiges monumentaux ont également enrichi la vision du paysage urbain dont la structure générale se précise ainsi d'année en année.

La quantité des données, en cours d'accumulation, a posé le problème de la gestion raisonnée des informations qui constituent la base des connaissances se rapportant au site de Reims. La mise en chantier d'un SIG avec sa base de données normalisée est la réponse aux traitements de ce fonds documentaire

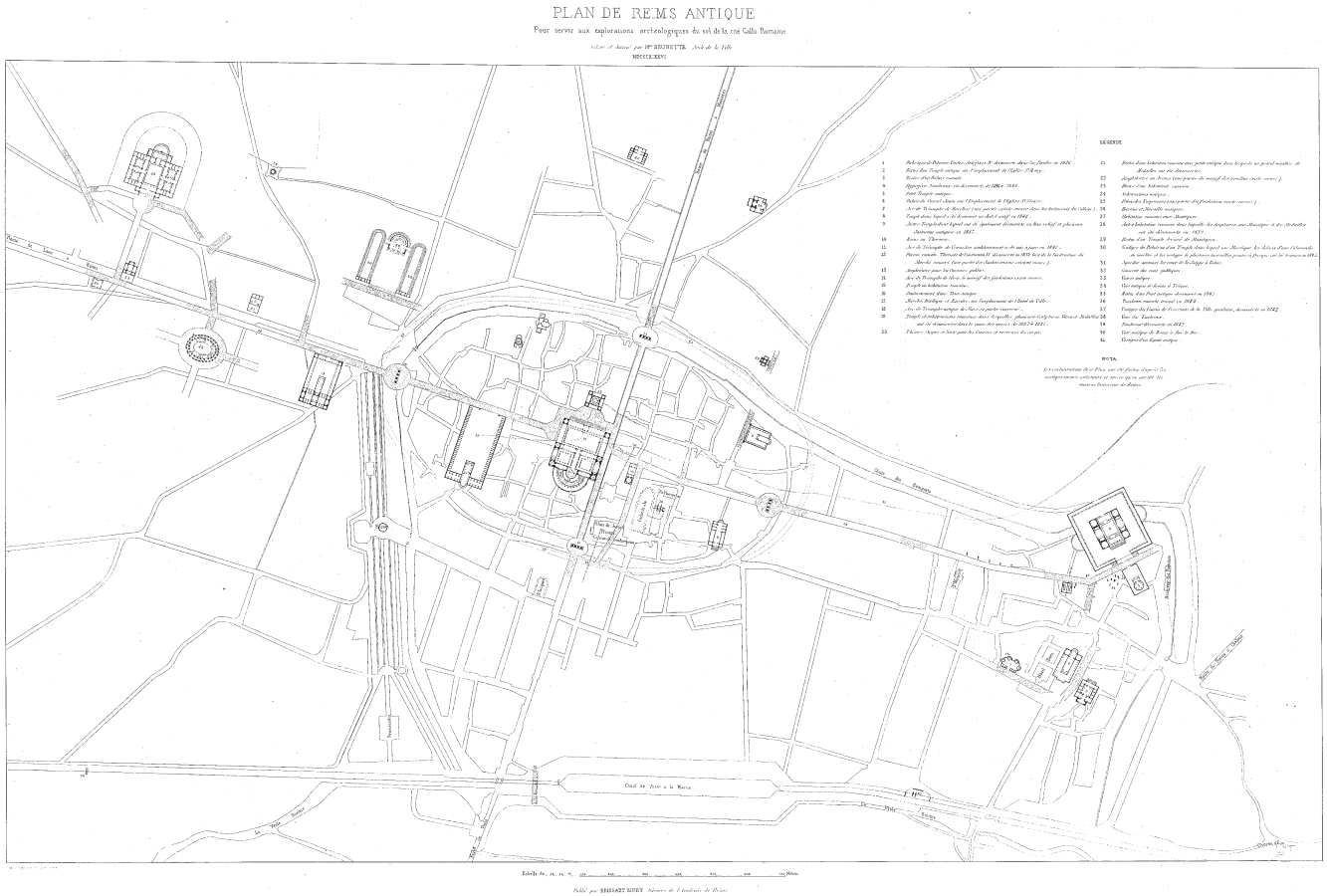


Fig. 2 : Reims. Plan N. Brunette, 1846.

(Fig. 4). Il doit permettre la mise en cohérence, sur un plan général et unique, de l'ensemble des structures connues, en fonction de leur phasage.

Les quelques grands chantiers ou thèmes d'études urbaines présentés ici peuvent illustrer le progrès des connaissances que l'on peut tirer des recherches récentes .

A. L'oppidum et son enceinte

Après les premières découvertes de l'époque de N. Brunette au XIXe s. (Fig. 2), E. Cauly au début du XXe siècle (Fig. 3) proposait une première restitution de l'oppidum de Reims. Mais le tracé et la chronologie de l'enceinte restaient très imprécis en raison en particulier de la confusion qu'on faisait alors entre les traces de la fortification gauloise et celles du fossé de l'enceinte du Bas-Empire. En effet du côté occidental tous les plans de l'époque superposaient le passage des deux fossés.

Il a fallu attendre les fouilles récentes pour comprendre qu'à l'ouest, l'emprise de l'oppidum était plus large et qu'en revanche, au nord, il fallait la ramener à l'arrière de la porte de Mars pour restituer plus fidèlement le tracé d'ensemble. Au total, entre 1978 et 1998, une dizaine de points d'observation

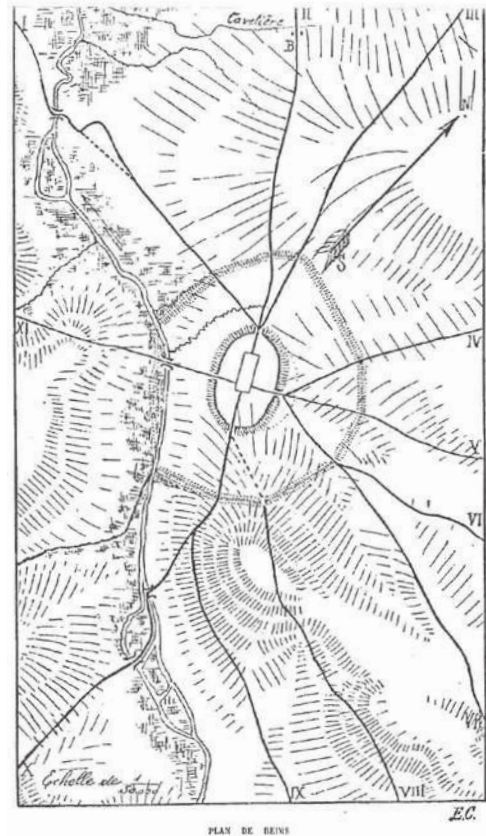


Fig. 3 : Reims. Plan de l'oppidum par E. Cauly, 1911.



Fig. 4 : Reims. Tracé restitué du fossé d'enceinte de l'oppidum (SIGRem).

n'ont laissé dans un flou relatif que la partie nord-est et permettent une restitution d'ensemble très proche de la réalité.

L'îlot Jadart, rue de Capucins en a donné le point le plus occidental alors que les fouilles de la place Drouet d'Erlon ont montré que la ligne du fossé passait au sud de la porte de Mars. Les autres points reconnus se répartissent assez régulièrement du nord-est vers le sud-ouest : rue des Templiers et rue Werlé, en trois points de la rue des Moissons, aux n° 6-8, 14-16 et à l'angle de la rue Piper, puis rue Houzeau-Muiron, boulevard de la Paix, n° 21, rue de Contrai, n° 20, rue Gambetta, n° 14-22, et rue des Capucins/rue Boulard.

De forme subcirculaire, le périmètre entoure le centre de la ville actuelle marqué par le carrefour de la place Royale (Fig. 4). Le rayon varie de 500 à 550 m autour de ce point, faisant passer le fossé de la fortification au nord près de la porte de Mars. Au sud il passe au-delà de la porte Bazée, sous l'axe de la rue des Augustins, et à l'est il coupe l'avenue Jean Jaurès à la hauteur de l'église Saint-André. Enfin à l'ouest, il suit l'axe de la rue des Capucins, à son débouché sur la rue de Vesle. Des rues actuelles semblent encore en garder le souvenir : c'est le cas de la rue des Moissons à l'est, qui, dans sa partie septentrionale, suit le bord extérieur du fossé. C'est peut être le cas également de la rue Marlot au sud-ouest, qui avec la rue Brûlée forme un alignement différent de celui des autres rues du quartier.

La surface enclose peut désormais être évaluée à environ 90 Ha. Cette estimation, très proche de la réalité, correspond à un établissement de taille

importante qui confirme la place de premier plan qu'occupait cette agglomération dans le territoire gaulois des Rèmes.

L'ouvrage est surtout connu par son fossé dont le passage a été observé lors des fouilles. Il s'agit d'un creusement important mais de section variable suivant les cas. L'endroit où il a pu être étudié sur toute sa largeur par F. Berthelot se trouve au Conservatoire de musique, rue Gambetta (Berthelot 1993). Avec plus de 50 m de largeur et une profondeur dépassant 5 m, il se distingue par son ampleur. Ailleurs, en particulier à l'est, du côté haut de la pente, il semble moins large, aux environs de 30 m, mais plus profond, avec plus de 7 m. Des indications du début du XXe siècle donnent même une profondeur dépassant 10 m. Une levée de terre faite des déblais du creusement, doublait le fossé du côté intérieur. Une partie de ce rempart massif a été mise au jour rues des Capucins/Boulard par A. Balmelle (Balmelle 1995 ; Fig. 5), et dans l'îlot Jadart lors de la construction du parc à voitures souterrain. Large d'au moins 20 mètres à sa base, la levée pouvait atteindre 10 mètres de hauteur. Le couronnement du rempart était probablement formé d'une palissade abritant le chemin de ronde. La fouille de la rue de Capucins a fourni les indices d'un aménagement particulier de la levée de terre. Un amas de pierres, retrouvé au pied du talus extérieur, évoque un parement fait d'un placage de pierres assurant à la fois la cohésion de l'ouvrage et une certaine prestance architecturale.

La date de construction de l'enceinte n'a pas encore pu être établie avec une précision satisfaisante. Comme la fouille des rues des Capucins/Boulard, celle de la place Drouet d'Erlon, menée par Ph. Rollet (Rollet 1994), a montré que la fortification a été construite sur les vestiges de maisons plus anciennes et donc à l'emplacement d'un site déjà occupé sinon urbanisé sous la forme d'une agglomération ouverte. Les constructions antérieures à l'enceinte ont livré du mobilier de la fin du IIe siècle et du premier quart du Ier siècle av. J.-C.. La création de l'*oppidum* comme ensemble fortifié remonte vraisemblablement à cette dernière époque mais aucun terminus clair ne permet de fixer la branche la plus récente de la fourchette chronologique qui pourrait se situer à une date très proche de la Conquête.

Ce rempart est resté longtemps présent dans le paysage urbain après la Conquête. Il a d'abord servi de cadre à la ville pré-augustéenne qui a occupé tout l'espace enclos avant de déborder sur les abords périphériques, surtout au nord et au sud. Après l'arasement progressif du talus, dont les matériaux ont servi aux fondations des maisons et à l'empierrement des rues, le fossé, resté ouvert plus longtemps, n'a été remblayé définitivement qu'au courant du IIe siècle, imposant sa marque pérenne dans la ville gallo-romaine.



Fig. 5 : Reims, rues des Capucins et Boulard. L'enceinte de l'oppidum : coupe de la levée de terre (photos A. Balmelle et montage J.J. Bigot, INRAP).

B. La refondation augustéenne

L'inventaire des découvertes anciennes et des données nouvelles, régulièrement apportées par les fouilles ont permis à F. Berthelot de mettre en évidence un phénomène urbanistique de grande envergure dont la mise en place et le début de réalisation peut être daté de façon assez précise dans les dernières années du premier siècle avant notre ère. Un nouveau carroyage de rues, délimité par une enceinte, bien plus vaste que la précédente, forment le cadre de ce qui ressemble fort à une fondation ou plutôt une refondation urbaine (Fig. 6).

L'enceinte, déjà reconnue en grande partie au début du XXe siècle, délimite un espace d'au moins 500 ha, adossé à la rive droite de la Vesle. C'est un fossé, comparable à celui du rempart de l'oppidum, mais moins profond. Au nord et au sud il se raccorde au cours de la Vesle qui en forme la limite occidentale. Le périmètre peut être reconstitué sur un développement d'environ 9000 m dont 2000 m de rivière. Une aire de 650 Ha est ainsi délimitée mais il est vraisemblable que les parties basses, proches de la Vesle, n'aient pu être occupées dès l'origine en raison de la nature instable et inondable du terrain.

L'essentiel du parcours du fossé a été reconnu par des observations du début du XXe siècle, qui se répartissent assez régulièrement sur le tracé. H. Menu en 1907, puis H. Demitra en 1910 et 1912, et E. Kalas en 1910 ont publié le tracé en pensant qu'il s'agissait d'une fortification gauloise. Quelques observations plus récentes - rue Marie-Clémence Fouriaux, vers la rue Géruzez, par Ph. Rollet ; au carrefour de la rue du Mont d'Arène et de la rue de Courcelles ; boulevard Robespierre par M. Arduin ; rue Gosset, n° 90-92 ; place Marguerite Rousselot ; boulevard Pommery, devant la caserne Jeanne d'Arc ; rue du Châtelet où il a été vu à l'occasion de travaux de terrassement en 1969 - complètent les connaissances initiales sur le tracé mais permettent surtout d'établir un lien étroit avec la nouvelle trame des rues, dessinée sous Auguste.

La forme générale du retranchement est circulaire plutôt qu'ovale, bien qu'il ne soit pas très régulier dans son aspect. Deux accidents altèrent en effet la

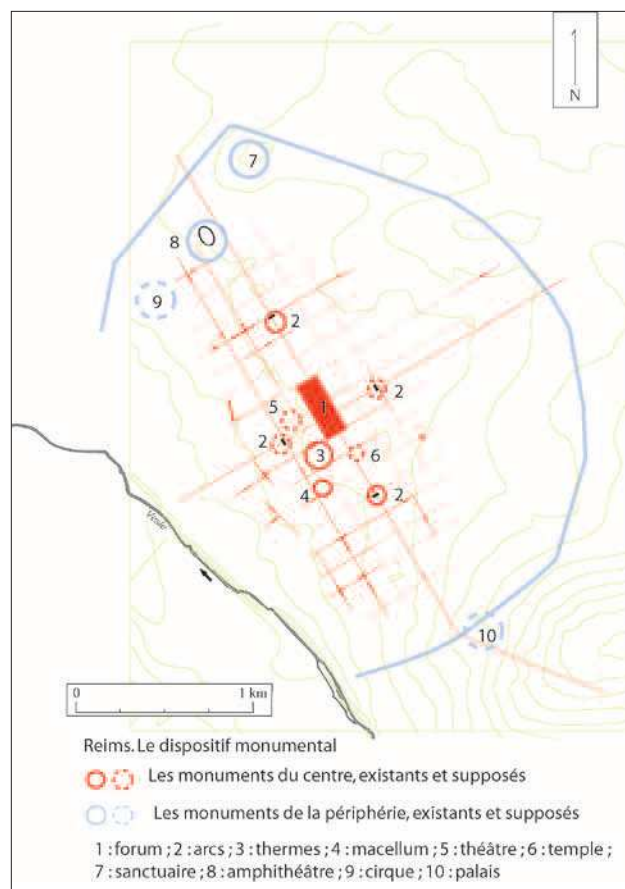


Fig. 6 : Reims. L'enceinte et la trame des rues restituées, avec les principaux monuments (R. Neiss del.).

géométrie du plan d'ensemble. Le premier et le plus important est dessiné par le cours de la Vesle qui recoupe la partie sud-ouest. Le deuxième, plus discret, est formé par l'avancée septentrionale qui constitue une anomalie dans l'arc de cercle restant, bien plus régulier sur le reste de son parcours. La découverte du grand monument septentrional en 1998 apporte l'explication de la déformation observée. A l'évidence, l'enceinte a délibérément contourné ce lieu déjà significatif sans doute dans la ville du 1er siècle av. J.-C.

Le profil du fossé est moins bien connu que celui de l'oppidum bien qu'ils soient similaires par leur constitution. Plusieurs relevés schématiques, d'une forme généralement en V, ont été publiés. Ils diffèrent

cependant sur la largeur qui semble ainsi varier entre 20 et 40 m ; la profondeur dépasse 8 m dans le seul exemple donné par H. Demitra. Pour la chronologie, une indication très laconique, de Demitra également, indique que le fossé était interrompu au passage des voies romaines. Cet indice chronologique, établissant un rapport étroit entre les voies romaines distinctes des voies plus anciennes et l'édification de l'enceinte, est confirmé par la coïncidence, régulièrement vérifiée ces dernières années, entre les limites de l'extension du carroyage augustéen et l'enceinte, désigne assez clairement la date qu'il faut attribuer à la conception de l'enceinte.

Cette conclusion trouve des parallèles directs avec les ouvrages comparables de Vienne, de Nîmes ou d'Autun réalisés dans la même période et probablement pour les mêmes raisons.

La trame urbaine

La trame urbaine correspondant à la nouvelle ville présente différentes caractéristiques remarquables. Outre l'organisation orthogonale, il est patent que l'assiette de la nouvelle organisation reprend le même centre de gravité et la même forme générale que l'oppidum gaulois dont il quintuple la surface. La nouvelle organisation intègre toutefois l'existant puisque l'ancienne limite du rempart gaulois est conservée avec son fossé. Il subsiste ainsi une anomalie dans l'ordonnement régulier des rues du nouveau carroyage. La ligne de l'ancien rempart est encadrée par deux rues formant une ceinture qui entoure la partie centrale et ancienne de l'agglomération.

Les autres rues forment des droites dont la longueur est impressionnante. Une rue parallèle au *cardo*, retrouvée à plusieurs reprises au cours des fouilles récentes, s'étend sur 2,5 km de longueur. L'axe formé par ces rues coupe la courbe de l'ancien rempart, preuve d'un tracé géométrique global qui toutefois ne dessine pas une trame régulière. L'espacement des rues est en effet variable et ne correspond à aucun repère connu : de 125 m à 175 m entre les *cardines* et de 130 à 150 m pour les autres ; près du forum existent même des intervalles inférieurs, de 80 m et de 110 m.

L'ensemble de l'espace contenu dans le nouveau rempart est progressivement mais rapidement occupé. Il est même vraisemblable que les abords extérieurs à l'ancien fossé de l'oppidum aient été lotis avant même que les nouveaux tracés n'aient pu transformer le centre, plus anciennement construit et plus densément occupé. On trouve toutefois, déjà sous Auguste, des constructions résidentielles qui s'y édifient sur des espaces dépassant parfois 2000 m². Les transformations commencent donc rapidement et trahissent un schéma d'organisation

urbaine à première vue assez simple suivant lequel les constructions de qualité, répondant aux nouvelles normes architecturales, se regroupent dans l'espace de l'ancien oppidum, alors que l'habitat plus modeste et les installations artisanales s'étendent dans les nouveaux quartiers. Il apparaît que les nouveaux habitants, attirés par la prospérité naissante, ont dû s'installer dans les espaces périphériques disponibles alors que les anciens occupants, auxquels s'ajoutent les nouveaux membres de l'élite urbaine, conservent la propriété des quartiers centraux.

Il est habituel de voir des activités consommatrices d'espace et passablement polluantes, rejetées dans les quartiers périphériques. C'est le cas à Reims, en particulier pour les ateliers de potiers qui s'étendent sur une importante zone du sud de la ville. Mais quelques indices archéologiques et une première réflexion, portant sur la nature du carroyage des rues et la division parcellaire, semblent indiquer une organisation plus complexe. Des traces d'artisanat, fonderie de bronze, tissages, d'entrepôts ... ont été prélevées au centre dans des zones résidentielles à ces époques précoces. S'agit-il de vestiges d'une structure plus ancienne de l'organisation urbaine dans laquelle l'artisanat était plus intimement lié à l'habitat, ou a-t-on affaire à des commerçants et des artisans enrichis, qui ont maintenu leurs ateliers dans leur nouvelle résidence ?

L'inégalité de taille entre les îlots délimités par des rues aux espacements irréguliers - les plus petits îlots sont situés à proximité du forum et ont une surface d'environ 8 000 m² -, pourrait aussi s'expliquer par une affectation différenciée, et donc planifiée, réservant les plus grands îlots aux parcelles résidentielles et les autres aux boutiques et ateliers, intercalés entre les espaces habités. Cette hypothèse, formulée par M. Poirier (Berthelot *et al.*, 2008), devra être vérifiée avec intérêt à l'occasion des fouilles à venir.

Avec plus de 80 découvertes recensées à ce jour, il est possible de dessiner les principales lignes d'organisation d'un vaste système orthonormé, établi d'une seule venue sur la totalité de la surface urbanisée et dont l'orientation générale est de 30° est. Une étude approfondie de F. Berthelot permet de faire le point (Berthelot *et al.* 2008).

Les deux grands axes d'origine sont encore visibles dans la trame urbaine actuelle et se croisent sur le forum, au niveau de l'actuelle place Royale. Le premier suit un axe nord-sud dans le prolongement de la voie de Lyon au sud, et de la voie de Laon au nord. L'axe est-ouest est encore plus net. Il suit le talweg emprunté par la voie de Trèves vers l'est et rejoint la Vesle à l'ouest.

En général les rues ont une largeur totale initiale qui approche de 17 m pour des chaussées, entre caniveaux, d'un peu moins de 10 m. Ces voies ont

été empierrées à plusieurs reprises au courant du I^{er} siècle, soit avec des recharges de craie, soit par un cailloutis de graviers et de fragments de calcaire de petit calibre sur une faible épaisseur. Les caniveaux sont également régulièrement entretenus et reconstruits. Les données chronologiques pour l'établissement des voiries ont été recueillies, à une quinzaine de reprises, dans les caniveaux latéraux de la chaussée et dans les couches d'occupation des habitats qui leur sont associées. Elles donnent toutes une fourchette qui se situe entre les années 5 av. J.-C. à 14 ap. J.-C.

Les rues à portiques

A partir de la fin du I^{er} siècle et tout long du II^e siècle, des portiques sont systématiquement édifiés dans toutes les rues. Leur apparition a contribué à modifier profondément le paysage urbain d'autant plus qu'il correspond dans la plupart des cas à la création d'un étage sur les maisons. Sur la fouille de la Médiathèque, on a pu mettre en évidence la transformation d'une maison de plain-pied en construction à deux niveaux. Le portique, réalisé au même moment, sert alors de support à l'étage en encorbellement sur la rue. Ces transformations semblent un phénomène général, affectant toute la surface bâtie comme ont permis de le constater tous les exemples mis au jour. Selon toute vraisemblance, ils sont le signe d'une expansion démographique importante qui nécessitait de trouver de nouvelles surfaces habitables dans un espace urbain déjà considérable. La prospérité de l'agglomération est patente à cette époque si on y ajoute que la majorité des grands monuments publics connus ne sont construits qu'à partir de cette période faste du II^e siècle.

C. Le monument dédié aux princes de la jeunesse

Parmi les blocs de réemploi retrouvés dans les années 1970 dans le soubassement du mur d'enceinte du IV^e siècle, rue de l'Université, une série provenait d'un monument décoré d'une guirlande monumentale et portant une grande inscription qui peut être restituée dans son intégralité ou presque (Fig. 7). On peut y lire une dédicace aux dieux Mânes des princes de la jeunesse, Caius César et Lucius César. En raison de la nature de ce monument, un autel funéraire dédié à des membres de la famille impériale, on peut admettre, comme le propose W. Van Andringa (2002, 50-51), qu'il avait été édifié sur le forum distant de moins de 400 m. Le socle de l'édifice, de plan rectangulaire, mesurait au moins 6 m de façade et s'élevait sur plus de deux à trois mètres de hauteur. Il était orné de festons de fleurs et de fruits retenus par un ruban et suspendus à des bucranes. Cette guirlande, où sont également figurés le soleil et la lune, courait sur la façade et se retournait sur

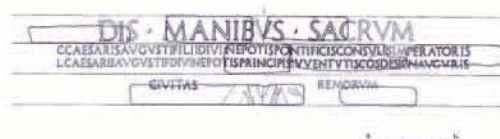


Fig. 7 : Reims. Présentation, au musée, de l'autel des princes de la jeunesse et restitution de l'inscription (R. Neiss del.).

les faces latérales. Elle était surmontée de l'inscription, restituée de la manière suivante :

Dis Manib[us] Sac[rum] / [C(aii) Caesaris Augusti filii Divi] nepotis pontificis consuli[s im]peratoris / [L(ucii) Caesaris Augusti f(ili) divi nepo]tis principis iuuentutis co(n)s(ulis) design(ati) auguris / civitas [Rem]orum [foederata]

Aux Dieux Mânes

(De Caius César, fils d'Auguste, fils du Divin (Jules César), pontife, consul, imperator

De Lucius César, fils d'Auguste et petit-fils du Divin, prince de la jeunesse, consul désigné, augure

La cité (fédérée) des Rèmes)

La qualité de «fédérée» proposée en restitution se conforme à la proposition, fort pertinente, de M.-Th. Rapsaet-Charlier (1991, 75, n°16).

D'autres dédicaces similaires sont connues dans des chefs-lieux de cité, comme Trèves, Sens et Nîmes, et attestent toutes la fidélité des cités gauloises envers Rome et surtout envers Auguste, particulièrement considéré pour sa bienveillance à l'encontre de la Gaule. L'alliance des Rèmes et de Rome trouve ici une illustration circonstanciée et spectaculaire que l'on peut admirer au musée archéologique.

L'édification du monument, intervenue forcément peu temps après le décès du dernier des princes de la jeunesse, en l'an 4, coïncide avec la réalisation ou du moins la mise en chantier du grand projet urbain de restructuration et d'agrandissement de la ville. Il permet de penser que l'ordonnancement du premier forum, situé à l'origine géométrique du nouveau carroyage, était déjà achevé à cette date. En association avec d'autres indices, archéologiques et numismatiques, il est de nature également à conforter l'hypothèse de l'accession de Reims au rang de capitale provinciale de la Belgique vers le milieu du règne d'Auguste.

La découverte des principaux éléments de ce monument, outre son caractère spectaculaire, revêt,



Fig. 8 : Reims, rue Belin. Vue d'ensemble de la salle –avec la toiture brûlée au sol– et de l'égout (à gauche). Photo Ph. Rollet, INRAP.

comme nous venons de le voir un intérêt historique évident.

D. Le sanctuaire Nord

En 1998-1999, à l'occasion d'un chantier préventif, Ph. Rollet et son équipe ont mis au jour une construction monumentale particulièrement vaste. Une grande salle en sous-sol, large de près de huit mètres, a été découverte sur une longueur de 60 m sans que l'extrémité en ait été atteinte (Fig. 8). Le rythme, indiqué par deux grosses piles engagées dans les murs et espacées d'une cinquantaine de mètres, permet de restituer un ensemble d'au moins 100 m de longueur. Construits en maçonnerie de moellons bien calibrés et aux joints dressés, les murs étaient assez épais pour supporter une forte superstructure. A l'échelle du quartier, ces vestiges occupent la limite occidentale d'une hauteur visible dans le relief actuel et évoquent l'existence d'une ancienne esplanade limitée par le bâtiment mis au jour. Un égout monumental qui longe la salle devait recueillir les eaux d'écoulement de l'esplanade dont il semble faire le tour. Cette grande plate-forme pouvait atteindre 150 m de longueur du nord au sud et environ 100 m d'est en ouest (Fig. 9).

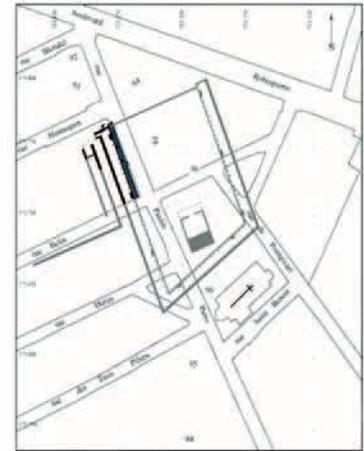


Fig. 9 : Reims, rue Belin. Hypothèse de restitution de l'esplanade du sanctuaire (INRAP et M. Poirier).

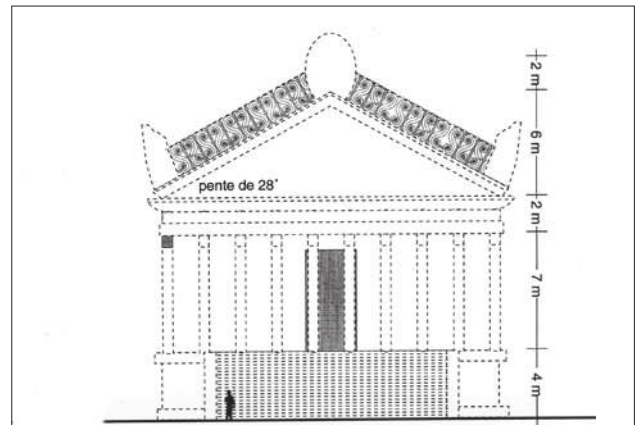


Fig. 10 : Reims, rue Belin. Première hypothèse de restitution du temple (V. Brunet-Gaston del.).

Les nombreux blocs architecturaux découverts sur le site, ainsi qu'une tête monumentale découverte au XIXe siècle et attribuée à une statue de Mercure, suggèrent l'existence d'un sanctuaire qui aurait pu occuper le centre de l'esplanade. La restitution d'un temple de plus de vingt mètres de hauteur est en effet proposée par V. Brunet-Gaston (Rollet, 1999), après l'étude de blocs de corniche et d'éléments d'un rampant avec des volutes en S affrontés, aux dimensions impressionnantes (Fig. 10).

Construit à la fin du IIe siècle, peut-être à l'emplacement d'un lieu de culte plus ancien, le monument a brûlé peu après 260, comme l'atteste la toiture écroulée, retrouvée au sol. On creusa ensuite deux puits de grande dimension, dont le cuvelage était fait de blocs de pierres de taille prélevés sur les ruines des monuments du site. Environ 400 blocs architectoniques et architecturaux, des tambours de colonnes, des chapiteaux, des corniches ainsi que des fragments de stèles funéraires ont été recueillis. On ne connaît pas la destination de ces puits mais le mobilier recueilli au fond, semble attester la présence d'un détachement militaire qui a pu occuper l'endroit durant quelques années seulement au courant de cette période troublée de l'histoire de la Gaule.

La mise en évidence d'un site aussi important en périphérie de la ville du Haut-Empire est sans doute à mettre en parallèle avec des ensembles similaires connus à Paris, Chartres, Avenches ou Trèves, où des sanctuaires consacrés aux cultes indigènes occupent une position similaire dans l'espace urbain. A Reims, où aucun temple n'était connu jusque là, exception faite peut-être du forum où l'existence d'un tel édifice est plus que probable, cette découverte complète de manière fort utile le dispositif monumental structurant de l'agglomération dans laquelle on distingue désormais le groupe des principaux monuments du centre, autour du forum -l'autel des princes de la jeunesse, peut-être un théâtre et les arcs monumentaux- auxquels répondent les grands édifices de la périphérie : amphithéâtre et sanctuaire.

Ce dernier surplombe la ville ainsi que le grand axe qui pénètre dans l'agglomération en venant du nord. Il est vraisemblable que la description versifiée en latin du XIIe siècle que l'on doit à Anselme dans sa vie d'Adalbert, évêque de Sarrebrück, s'applique aux ruines encore bien visibles de ce temple à l'époque et non à l'amphithéâtre auquel on l'attribuait jusqu'ici.

« Non loin de la ville, s'élevait jadis un temple, sanctuaire exécrable des faux dieux. On voit encore en ces lieux une ruine d'aspect antique, dont les murs à demi écroulés et les pierres disjointes attirent les yeux et excitent l'admiration des voyageurs. On peut juger en voyant la masse et l'immensité de ces débris, quelle grandeur et quel caractère imposant devait avoir le monument, lorsqu'il était encore debout. » (trad. L. Demaison, 1892).

Les derniers vestiges encore en élévation n'ont en effet été démolis qu'au XIXe siècle pour servir de matériaux à la construction du quartier Saint-Benoît.

E. Le rempart du IVe siècle

Les fouilles récentes, menées en particulier rue des Fuseliers par A. Balmelle (Fig. 11) et rue de l'Université (R. Neiss, Fig. 12), ont permis de restituer le plan et la structure de l'enceinte tardive mais aussi de la dater. Elle a été étudiée de manière approfondie dans une publication récente qui recense toutes les observations anciennes et récentes faites sur le tracé (R. Neiss, S. Sindonino, 2004) et en propose une restitution globale, tant pour le tracé que pour la forme architecturale.

Le périmètre est considérablement réduit puisque la surface enclose, de 55 Ha environ, est dix fois moindre que celle de l'époque classique et ne couvre même que les deux tiers de l'emprise de l'ancien oppidum (Fig. 4). De la forme d'un ovale un peu irrégulier, le rempart entoure le centre de la ville du Haut-Empire et dessine dans le plan urbain une trace qui reste encore visible en grande partie dans la trame actuelle. Cette trace est rattachée aux deux arcs qui enjambent au nord et au

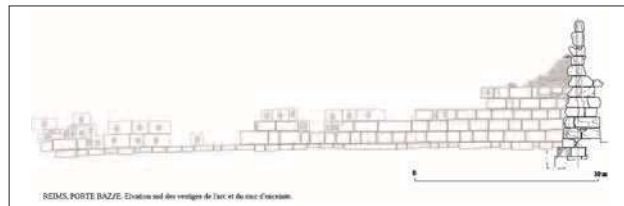


Fig. 11 : Reims, médiathèque rue Rockefeller. Vue sur les vestiges du rempart du IVe siècle (photo A. Balmelle).



Fig. 12 : Reims, porte Bazée. Relevé des vestiges de l'arc antique et de la muraille du rempart du IVe siècle (R. Neiss del.).

sud le *cardo*, connus sous le nom de portes de Mars et de Bazée car ils sont transformés en porte de ville à ce moment là. Deux autres portes se situaient sur l'axe transversal, à l'emplacement présumé de deux autres arcs antiques, au carrefour des rues Ponsardin et Cérés à l'est et place Myron-T.-Herrick à l'ouest.

L'architecture de l'ouvrage est désormais assez bien connue grâce à l'ensemble des découvertes se rapportant, de près ou de loin, à l'enceinte (Fig. 13). L'ouvrage se développait sur une profondeur d'une centaine de mètres comprenant : le mur d'enceinte formant la partie la plus visible du dispositif, conforté à l'arrière par une levée de terre et précédée d'un important fossé, bordé à l'extérieur d'un glacis de protection. L'emprise du rempart, avec la rue intérieure, le terre-plein, le mur et les tours, occupe 20 mètres de largeur. Le reste, soit près de 85 mètres, comprend le fossé et ses abords.

Le terre-plein, servant de chemin de ronde intérieur, est large de 10 m. Il devait former une plate-forme au niveau de l'arase supérieure du soubassement du mur, surplombant la rue d'environ 1,50 m. A l'opposé, le dénivelé par rapport au niveau extérieur était d'environ 3 m. La muraille, épaisse de 2,50 m, pouvait atteindre 10 m de hauteur sans le parapet. Elle était constituée d'un soubassement de blocs de réemploi reposant sur une fondation profonde et faite d'assises régulièrement disposées sur des lits de mortier maigre. L'élévation en maçonnerie de moellons réguliers, intégrait des triples

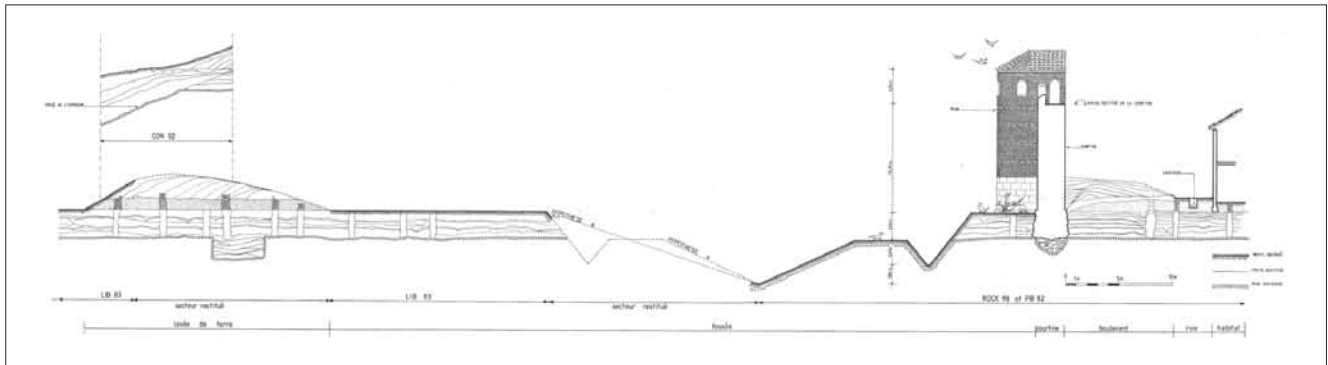


Fig. 13 : Reims. Enceinte du IV^e siècle : restitution du profil général (M. Poirier del.).

rangs de briques espacés d'environ 1,50 m. Les tours dépassaient la ligne de la courtine et pouvaient monter à 15 m au faîtage.

A l'avant du mur, le fossé, large au total de 39 m, était double. L'escarpe était en effet entaillée d'un fossé secondaire, large de 6 m et profond de 5 m. Le fossé principal avait 7 mètres de profondeur. Il était précédé d'un chemin de ronde extérieur et d'un glacis, large d'environ 18 m et haut de près de 3 m.

La fouille du site de la Médiathèque, sur le parvis de la cathédrale a fourni en outre des éléments chronologiques suffisamment précis pour situer l'édification du rempart sous le règne de Constantin. Le chantier a sans doute duré assez longtemps mais coïncide avec la réalisation d'autres aménagements importants dans la ville, comme les thermes, reconstruits grâce aux largesses du même Constantin, et un grand bâtiment industriel découvert récemment sur le site du port antique et que la dendrochronologie a permis de dater de la même période.

Il apparaît ainsi que l'accession de la ville au rang de capitale de la province de Belgique Seconde, s'est accompagnée d'une restauration urbaine de grande envergure, qui a renouvelé profondément le paysage urbain en lui redonnant un lustre enviable, que toutes les fouilles confirment, même dans le cas des résidences privées du centre de la ville.

Conclusions

Les quelques exemples, évoqués à grands traits, sont issus des fouilles préventives des trente dernières années, sans lesquelles nous ne disposerions pas des informations de tout premier plan qu'elles ont permis de mettre en évidence. Ces résultats démontrent, si cela était encore nécessaire, l'apport irremplaçable de l'archéologie d'urgence pour le progrès des connaissances, davantage encore pour l'archéologie urbaine que pour les autres domaines de la discipline.

Mais la mise en forme de ces résultats n'est vraiment possible que si elle s'appuie sur une problématique prenant en compte l'ensemble de l'espace urbain comme objet d'étude unique. L'accumulation de découvertes isolées, sans lien méthodologique et sans perspective de recherche cohérente, ne suffit pas à construire le savoir portant sur l'histoire et le développement de la ville. Il est indispensable de garder la cohérence dans la démarche de recherche et dans la gestion des données issues des fouilles, toutes conditions qui ne peuvent être garanties que par la présence d'une équipe permanente, pluridisciplinaire et connaissant bien le terrain sur lequel elle intervient. Le cas de Reims, de ce point de vue, est exemplaire car l'équipe archéologique y œuvre dans la continuité depuis les années 1970 tout en s'enrichissant régulièrement de personnalités et de compétences nouvelles.

Les nouvelles conditions d'exercice de la recherche, caractérisées par l'organisation de la concurrence dans le domaine de l'archéologie préventive, risquent de mettre en péril cet acquis fondamental de la recherche en émettant les interventions, en provoquant des émulations, aux conséquences pas nécessairement bénéfiques. En introduisant des intervenants choisis non pour leur expérience et leur compétence, mais pour leur capacité à libérer les sites dans les meilleurs délais et au meilleur prix, on risque d'oublier la finalité de l'archéologie qui est de produire de la connaissance et non simplement de sauver des vestiges ou de « purger » des sites.

Mais les opérateurs divers qui commencent à opérer sur le territoire de la ville, sont bien conscients de ces enjeux et savent que l'intérêt de tous réside bien dans le partage et la mise en commun des données recueillies et dans l'effort conjugué pour viser, sans relâche et en commun à la publication systématique des résultats selon des normes communes d'efficacité et de qualité, sans les confondre avec les plaquettes d'expositions temporaires ou les actions d'information auprès du grand public.

Bibliographie

- BALMELLE, A. 1995. *Reims. Le site de la Villa des Capucins*, DFS de sauvetage urgent, SRA Champagne-Ardenne, 1995.
- BALMELLE, A. ; NEISS R. 2003. Les Maisons de l'élite à Durocortorum, Archéologie urbaine à Reims 5, *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 96, 2003, 4, 102.
- BALMELLE, A. ; BERTHELOT, F. ; ROLLET, Ph. 1990. Ilot Capucins, Hincmar, Clovis, Reims (Marne). La dimension d'un quartier, Archéologie Urbaine 2, *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 1990, 4, 110.
- BALMELLE A. ; BERTHELOT, F. ; ROLLET, Ph. 1993. Fouilles archéologiques sur le site du Conservatoire à Reims (Marne), Archéologie Urbains 3, *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 87, 4, 1993, 140.
- BERTHELOT, F. ; BALMELLE A. ; ROLLET, Ph. 1993. Reims, fouilles archéologiques. Site du conservatoire, rue Gambetta, *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 87, 1993, 4.
- BERTHELOT, F. ; BALMELLE A. ; POIRIER, M. 2008. Urbanisme et programme monumental de la ville de *Durocortorum* (Reims) entre le I^{er} et le III^e siècle ap. J.-C., *XVII International Congress of Classical Archaeology AIAC 2008, Rome, 22 – 26 septembre 2008*, à paraître.
- BRUNETTE, N. 1846. *Plan de Reims antique*.
- CAULY, E. 1911. L'oppidum de Reims. *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 1911, 3, 67-76.
- DEMAISON, L. 1892. Une description de Reims au XII^e siècle, *B.A.C.T.H.*, 1892, 378-395.
- DENIAUX, E. ; NEISS, R. 1992, L'inscription de la Porte Bazée et la célébration des princes de la jeunesse sous Auguste, *Fêtes et politique en Champagne d'hier et d'aujourd'hui, colloque d'histoire régionale, Reims, 15-16 juin 1990*, Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 1992, 9-22.
- NEISS, R. 1982. Une dédicace de la cité des Rèmes à C. César et L. César, *Bulletin de la société archéologique champenoise*, 1982, n°4, 3-8.
- NEISS, R. 1998. Reims, Marne, Champagne-Ardenne, *Gallia Informations*, CD, 1998.
- NEISS, R. ; SINDONINO, S. 2004. *Civitas Remi*, Reims et son enceinte au IV^{ème} s., Archéologie urbaine à Reims 6, *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 97, 4, 2004, 128, 116 fig.
- NEISS, R. et al. 2007. Reims antique, vingt ans après. In Hanoune, R. (dir.), : *Les villes romaines du nord de la Gaule, Actes du XXV^{ème} colloque de l'HALMA à Villeneuve d'Ascq, les 21, 22 et 23 novembre 2002*, *Revue du Nord*, hors série, Collection art et archéologie, n°10, 2007, 293-308.
- NEISS, R. ; ROLLET, Ph. 2008. De l'oppidum à la ville gallo-romaine précoce de Reims/Durocortorum. *XVII International Congress of Classical Archaeology AIAC 2008 Rome, 22 – 26 septembre 2008*, à paraître.
- RAEPSAET-CHARLIER, M.-Th. 1991. Priscus, gouverneur de Gaule Belgique (*CIL X*, 1705), *Revue du Nord, Archéologie*, LXXIII, 1991, 71-82.
- ROLLET, Ph. 1999. La fouille archéologique de la rue Belin, *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 1999, 4, 5-9.
- ROLLET, Ph., BALMELLE, A. 1994. *Reims. La fouille de la place d'Erlon*, DFS de sauvetage urgent, SRA Champagne-Ardenne, 1994.
- ROLLET, Ph. ; BALMELLE, A. ; BERTHELOT, F. ; NEISS, R. 2001. Le quartier gallo-romain de la rue de Venise et sa réoccupation à l'époque moderne, Archéologie Urbaine à Reims 4, *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 2001, 1-2, 160.
- VAN ANDRINGA, W. 2002. *La religion gallo-romaine*, Errance, 2002.

Augusta Treverorum - Débuts et développement d'une métropole

M. TRUNK - Universität Trier

Introduction

En règle générale, *Augusta Treverorum*, l'actuelle ville de Trèves, n'attire l'attention des scientifiques que dans sa période tardive, aux III^e et IV^e siècles ; C'est à cette époque là en effet que Trèves joue un rôle prépondérant dans l'histoire universelle (Goethert, Kiessel, 2007). En revanche, la période de fondation ainsi que les phases précoces de la ville, allant de l'époque augustéenne au II^e siècle après J. C., offrent un intérêt qui ne dépasse guère le cadre régional. Mais ce sont surtout ces phases précoces qui détermineront l'importance ultérieure de la ville, laquelle importance trouve ses racines dans son développement. Nous sommes donc en droit de nous poser la question suivante : quels atouts majeurs ont fait de Trèves une capitale à l'époque de l'Empire gaulois et de la Tétrarchie? D'imposants monuments publics ont incontestablement été érigés aux III^e et IV^e siècles ap. J.-C.. L'appareil de base des édifices publics est par contre plus ancien, dépassant de loin les constructions des villes de la vallée rhénane.

A. La période pré-romaine et le camp romain

Depuis sa fondation, Trèves était le centre incontesté des Celtes Trévires. Toutefois, loin de s'établir à l'origine dans des vallées fluviales, les Trévires ont installé leur habitat fortifié sur les hauteurs de la région, entre le Rhin et la Meuse (Le Brun-Ricalens *et al.*, 2005, 168-183). Il s'agit bien ici du territoire des Trévires dont parle César, malgré le fait que les lieux d'implantation en question ne soient pas explicitement nommés dans la *Guerre des Gaules* (*De bello gallico*). L'oppidum du

Titelberg (Luxembourg) semble avoir été la capitale des Trévires (Le Brun-Ricalens *et al.*, 2005, 184-221) à l'époque de la conquête de la Gaule par César, entre 58 et 50 av. J.-C. Suite à l'implantation du réseau routier dit d'Agrippa, lequel est plutôt à dater après 19 av. J.-C. qu'entre 39 et 37 av. J.-C., du moins en ce qui concerne les tronçons nord, le Titelberg s'était retrouvé à l'écart des nouvelles routes et voies commerciales principales, qui partant de la Méditerranée remontaient la vallée du Rhône pour aboutir au Rhin. L'oppidum du Titelberg fut donc progressivement abandonné. La nouvelle ville, implantée à l'endroit même où la nouvelle voie enjambe la Moselle avant de se diriger sur Mayence, put alors s'affirmer.

Quels sont donc les témoignages archéologiques les plus précoces d'une présence romaine à Trèves et dans son environnement immédiat? Les témoignages les plus anciens remontent à une époque antérieure à la construction du réseau routier vipsanien. Une citation de *Dion Cassius* nous informe que les Trévires avaient pris les armes en 29 av. J.-C. Cette révolte fut réprimée par un certain *Nonius Gallus*. À l'heure actuelle, nous sommes en mesure de déterminer l'emplacement de la base militaire de *Nonius Gallus*, ou du moins l'endroit où les légions romaines étaient stationnées vers 30-28 av. J.-C. : il s'agit du Petrisberg, sur les hauteurs de Trèves (Fig. 1). Deux légions ont pu se partager un terrain d'une superficie d'au moins 500 par 1000 m. Les données dendrochronologiques permettent d'obtenir une datation exacte de l'architecture de bois et de terre du camp : les bois analysés jusqu'à présent ont été datés en 30 av. J.-C. A ce jour, les fortifications du camp, lequel était entouré d'un double fossé, les *principia*, une partie des constructions situées à

l'intérieur, ainsi qu'une vingtaine de puits ont pu être étudiées (Löhr ; Trunk, 2008).

Mais où résidaient les Trévires à l'époque du camp? Le Titelberg est loin, et, pour le moment aucun indice concernant un habitat trévire de taille n'a pu être trouvé, ni sur les chaînes de montagnes environnantes ni dans la vallée de la Moselle. D'autre part nous sommes toujours dans l'impossibilité d'établir un lien entre les tombes trévires du 1er siècle av. J.-C., découvertes dans le quartier d'Olewig (Augustusstadt, 1984, 158-163) et l'existence d'une colonie. Les trouvailles démontrent en tous cas que le camp romain n'a été occupé que pour une courte durée, sans doute deux ou trois ans, avant d'être intégralement évacué : les troupes romaines se sont retirées. La garnison entière semble avoir quitté le Petrisberg. Aucun autre indice ne permet de déceler une quelconque présence romaine dans la région de Trèves dans les quinze années qui suivent.

B. La fondation

De même que dans le cas du camp romain d'origine sur le Petrisberg, la dendrochronologie fournit les données les plus importantes quant aux premiers temps d'occupation de la ville de Trèves romaine : des troncs de chênes abattus en 17 av. J.-C. serviront de matériel pour la construction du premier pont sur la Moselle (Augustusstadt, 1984, 180-182). Ce premier pont sera suivi de deux autres en 71 et 144 ap. J.-C. Datant de 17 av. J.-C., il faisait manifestement partie d'un énorme réseau routier et joue un rôle déterminant dans la fondation de la ville *Augusta Treverorum* (Figs. 1 et 2).

La date exacte de l'acte de fondation demeure toutefois controversée : le réseau routier a-t-il été aménagé en 17 av. J.-C., en même temps ou peu après la construction du pont, ou bien seulement quelques années plus tard? D'après une étude du mobilier archéologique, la fondation de la ville est à dater ultérieurement, vers la première décennie ap. J.-C. Le réseau routier le plus ancien de la dite ville augustéenne (Fig. 3) englobait dans l'ensemble environ 48 *insulae*, dont le *decumanus* central rejoignant le pont de la Moselle. Selon certains chercheurs, une inscription honorifique monumentale dédiée à Caius et Lucius Caesar (vers 4 ap. J.-C.), ainsi que le fragment d'une guirlande de feuilles de chêne apportent la preuve de l'existence, à Trèves, d'importants monuments dès l'époque augustéenne (Breitner, Goethert, 2008). Or les données archéologiques n'ont révélé à ce jour que la présence de simples constructions à colombage. Concernant les données épigraphiques, le nom *Colonia (Augusta) Treverorum* est mentionné vers le milieu du 1er siècle ap. J.-C. Dans un même temps, Pomponius Mela qualifie Trèves d'*urbs opulentissima*.

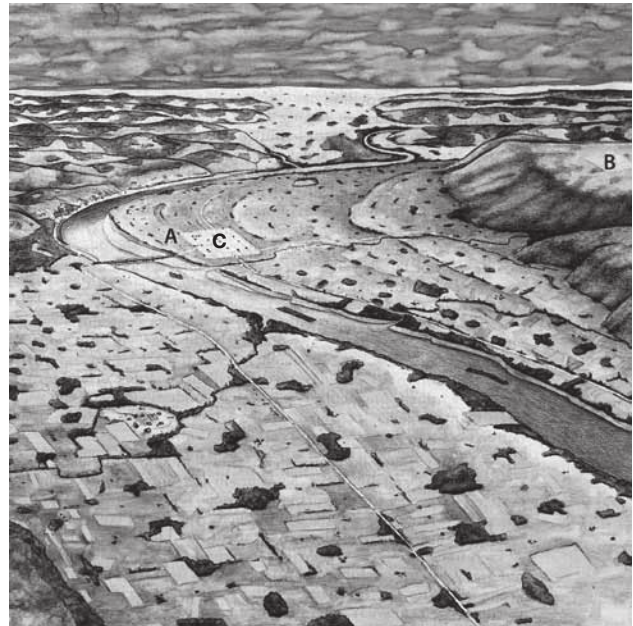


Fig. 1

A : Premier pont sur la Moselle. 17 av. J.-C. d'après la datation dendrochronologique des piliers en chêne.

B : Situation géographique du camp militaire de Petrisberg.

C : Situation géographique de la ville augustéenne.

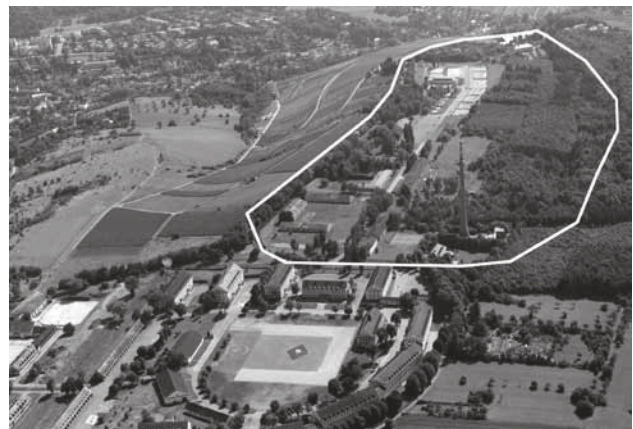


Fig. 2 : Photographie aérienne de l'emplacement probable du camp militaire et limites. (Rheinisches Landesmuseum Trier).

Il faut néanmoins souligner que nous n'avons manifestement pas affaire ici à une colonie de citoyens ou de vétérans. Le terme *colonia* était-il employé ici comme un simple titre honorifique (*Titularkolonie*), ou bien désignait-il une colonie de droit latin (*ius Latii*)? Cette question demeure dans un premier temps sans réponse (Heinen, 1985, 61-66).

C. Trèves, capitale administrative

La révolte dite des Bataves (69/70 ap. J.-C.) est la dernière grande révolte contre Rome, à laquelle les Trévires ont participé. En 70 ap. J.-C., les troubles liés à l'avènement des quatre empereurs se sont

manifestés à Trèves par des combats intenses autour du pont de la Moselle, ainsi qu'à l'intérieur de la ville où des destructions de grande ampleur se sont produites. Une des conséquences négatives de la révolte pour les Trévires a été la transformation, entre 82 et 90 ap. J.-C., des anciens districts militaires du Rhin en provinces autonomes : la Germanie inférieure et la Germanie supérieure, créées sans tenir compte du territoire trévire. D'un autre côté, Trèves devient le siège de l'administration financière, tant de la Gaule Belgique que des deux provinces en question. De part ce fait, il est fort probable que le *procurator provinciae Belgicae et duarum Germaniarum* ait siégé à Trèves. Tout ceci explique certainement le développement que la ville connaîtra au cours des années suivantes : en effet, dès la fin de l'année 70, la ville bénéficie d'une restructuration sans précédent, durant laquelle une à deux *insulae* au moins viennent se greffer au territoire urbain (Fig. 3). C'est à partir de cette époque seulement que la construction des grands monuments publics prend toute son ampleur. Il est néanmoins à noter que le marbre est encore un matériau onéreux, que l'on utilise d'une manière modérée. Le développement de la ville se traduit désormais, au cours du troisième et quatrième quart du I^{er} siècle ap. J.-C., par l'aménagement de nouvelles routes, la construction d'un nouveau pont sur la Moselle (71 ap. J.-C.), l'érection d'un arc honorifique, ainsi que par la mise en place d'un forum de pierre, doté de cryptoportiques et d'une basilique.

En observant Trèves vers la fin du I^{er} siècle, nous pouvons constater une expansion progressive de la périphérie urbaine. Cependant la ville n'a certainement pas possédé d'enceinte à ses débuts. Ce sont des arcs honorifiques qui ont sans doute délimité le territoire de la cité. Le centre de ce territoire était occupé par le forum et peut-être par un temple dédié à la triade capitoline, mais nous n'avons connaissance ni de thermes, ni d'un théâtre, d'un amphithéâtre ou d'un cirque, bref, d'aucun monument qui permettrait de distinguer Trèves d'une banale cité provinciale.

D. La monumentalisation

Un nouveau cap ne se fait ressentir qu'au cours du deuxième quart du II^e siècle ap. J.-C. La construction la plus précoce, qui y est liée, se situe au nord-ouest de la ville. C'est à cet endroit, placé en périphérie, qu'un ancien carrefour est supprimé, et que quatre *insulae* sont regroupées pour permettre la construction d'un grand ensemble. Il s'agit là d'un complexe palatial auquel est attaché un grand édifice de plan basilical (Fig. 3). Une salle dotée d'une abside occupait une superficie de 15 par 25 m et était placée dans l'axe médian de la basilique antique tardive datant du III^e siècle ap. J.-C. Elle devait avoir les mêmes fonctions

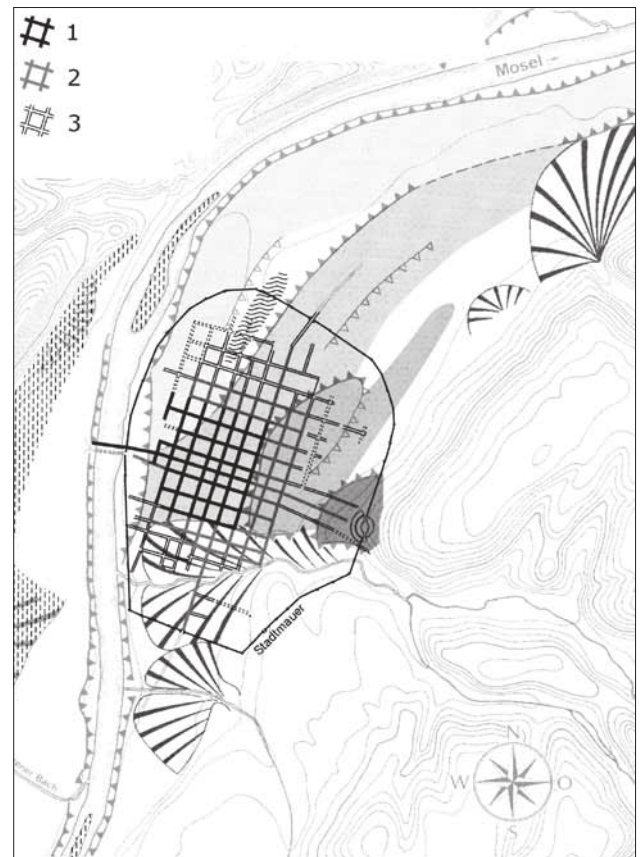


Fig. 3

1 : Le plan en damier augustéen.

2 : L'expansion flavienne.

3 : Le rempart du milieu du II^e siècle ap. J.-C. et l'urbanisme associé.

que cette dernière, qu'elle a ainsi précédée (Zahn, 1991, 50-52 ; Denkschrift, 2005, 70-73). Cet édifice palatial, dont la construction s'est déroulée sur un espace public urbain à l'époque d'Hadrien, peut être interprété comme étant la résidence du procurateur financier de Gaule Belgique et des deux provinces de Germanie inférieure et de Germanie supérieure. La taille et la splendeur de l'édifice en question pourraient également être un indice de la présence à Trèves à cette époque du gouverneur de la province, le *legatus Augusti pro praetore*.

La ville de Trèves, qui connaît un essor interrégional sans précédent au cours des III^e et IV^e siècles ap. J.-C., s'est développée assez rapidement au cours du II^e siècle après J.-C. dans le cadre d'un programme monumental de grande envergure. Il est étonnant de constater, que la partie absidiale du hall d'entrée ne semble pas avoir servi durant l'Empire Gaulois (260-274 ap. J.-C.). Ce n'est qu'au cours de la Tétrarchie que cette partie deviendra le cœur du palais tardo-antique (Fig. 4).

Il faut rappeler à ce sujet, qu'un gouverneur impérial au rang de préteur (un *legatus Augusti pro praetore*) était à la tête de chacune des trois

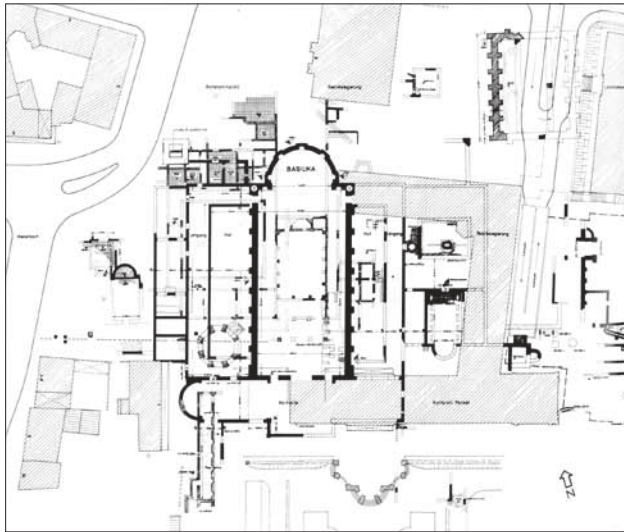


Fig. 4 : Grand édifice basilical de l'époque d'Hadrien sur un terrain public constructible, situé à la périphérie ; un ancien carrefour disparaît ; quatre *insulae* sont regroupées (résidence officielle du *procurator provinciae Belgicae utriusque duarum Germaniarum* ou du *legatus Augusti pro praetore?*).

provinces gauloises. C'est manifestement à Reims/*Durocortorum*, capitale des *Remi*, que devait siéger, en premier lieu, le gouverneur de la Belgique. La source principale qui s'y réfère (Strabon IV 3, 5 : «*dehetai tous ton Rhomaion hegemonas*») est déjà fort lointaine et évoque simplement le fait, que la *Metropolis* des *Remi* accueillait des «dirigeants des Romains». Par conséquent Reims devait être la résidence des gouverneurs de la province de Belgique, mais pour une durée indéterminée.

Nous supposons donc, que sous le règne d'Hadrien, le siège de l'administrateur de la province, le *legatus Augusti pro praetore*, a effectivement été transféré à Trèves, qui est ainsi devenue la capitale de Gaule Belgique. Certes, il n'existe aucune source historique ou épigraphique qui serait en mesure de confirmer cette supposition (Heinen, 1985, 95-99), mais l'évolution fulgurante de l'aménagement urbain de Trèves au cours du II^e siècle parle de lui-même (Fig. 5) : en 144, un nouveau pont enjambant la Moselle a été édifié. Peu après, sans aucune nécessité militaire, ou plutôt sans que d'éventuels agresseurs aient pu représenter une quelconque menace, est érigée une enceinte d'une longueur d'environ 6520 m, percée de portes représentatives. Elle cernait ainsi la ville, laquelle couvrait à cette époque une superficie de 285 Ha. À l'intérieur de l'enceinte, la reconstruction de l'ancien forum flavien fut accompagnée d'une série de temples et de sanctuaires (Trunk, 1991, 219-230), d'un amphithéâtre, d'un cirque ainsi que d'un immense complexe thermal (les Thermes dit «de Sainte-Barbe»). Ayant une superficie de 172 par 240 m (dimensions des salles seules 172 par 96 m!), les *Barbarathermen* s'inspirent des grands thermes impériaux de Rome.

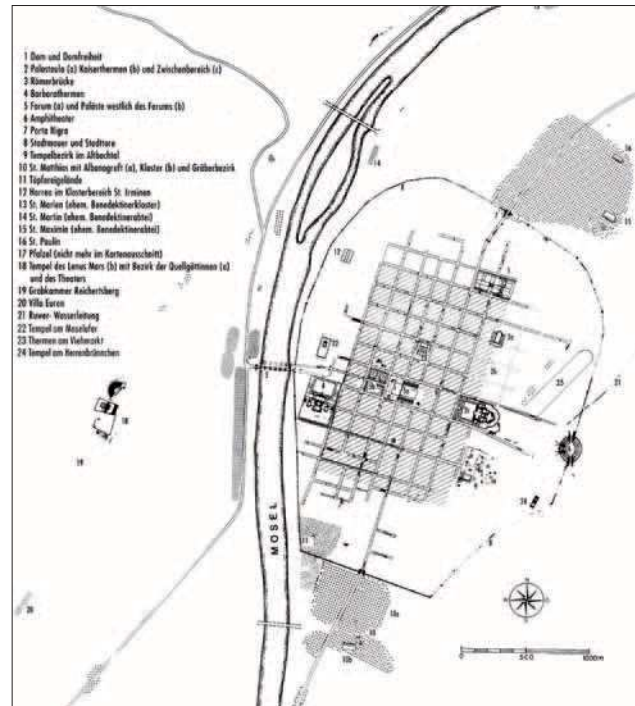


Fig. 5 : Le programme monumental de la moitié du II^e siècle ap. J.-C. : phase d'expansion.

1. La Basilique, phase 1.
- 2a. Nouveau pont sur la Moselle (pont n°3) 144 ap. J.-C.
3. Les thermes dits «de Sainte-Barbe».
- 5/5a. Le Forum (deuxième phase de construction en pierre).
6. L'Amphithéâtre.
8. Enceinte et portes de la ville (7. la «porta Nigra»).
22. Temple près du pont sur la Moselle (peut-être flavien).
24. Temple de «Herrenbrunnchen».
25. Le Cirque.

Seuls les thermes de Trajan et, plus tard les thermes de Caracalla et ceux de Dioclétien, les dépassent en dimension. À l'époque de leur construction, les thermes «de Sainte-Barbe» étaient donc le deuxième plus grand complexe balnéaire au monde. Leur décor sculpté de marbre d'une très haute qualité (Goethert, 2003, 77-105) était tout aussi exceptionnel. Il s'agissait là d'un véritable *simulacrum Romae*.

L'habitat privé de Trèves de cette époque n'a guère été analysé. Néanmoins, de grands ensembles immobiliers de type *insulae*, qui ont été construits d'une manière conséquente et dont on retrouve les traces lors de fouilles, témoignent une fois encore du rôle privilégié de la ville au cours du II^e siècle ap. J.-C. Une preuve d'un approvisionnement en eau nous est de surcroît fournie par l'existence d'un aqueduc apportant en ville de l'eau fraîche depuis la rivière Ruwer (Denkschrift, 2005, 35-40). Enfin, les tombes monumentales de Neumagen témoignent depuis le I^{er} siècle ap. J.-C. de l'augmentation en nombre et en qualité de l'architecture funéraire à Trèves à partir du milieu du II^e siècle (Cüppers, 1990, 194-197 ; 492-494).

Conclusion

Réitérons pour finir la question suivante : est-il possible que Trèves ait été la capitale de la province de Gaule Belgique depuis le siècle d'Hadrien? Selon la *communis opinio*, elle était la résidence du procurateur financier, le *procurator provinciae Belgicae et duarum*

Germaniarum. Quant à l'important programme monumental du II^e siècle, s'agit-il seulement d'un indice relatif à la prospérité économique de la ville et de ses alentours ou avons-nous plutôt un indice, à Trèves, de la présence du procurateur de la province lui-même, le *legatus Augusti pro praetore*?

AVGVSTA TREVERORVM – Tableau chronologique

30 vers 28 av. J.-C.	Camp romain du Petrisberg sur les hauteurs de Trèves
17 av. J.-C.	Premier pont sur la Moselle. Fondation de la ville?
4 (?) ap. J.-C.	Inscription monumentale honorifique dédiée à Caius et Lucius Caesar
Fin 1 ^{ère} moitié du I ^{er} siècle ap. J.-C.	«Colonia Augusta Treverorum» ; Pomponius Mela nomme Trèves «urbs opulentissima»
69/70 ap. J.-C.	La révolte des Bataves
71 ap. J.-C.	Construction d'un nouveau pont sur la Moselle
71 vers 90 ap. J.-C.	Expansion et restructuration de la ville par les empereurs flaviens : arc honorifique, première phase de construction en pierre du Forum avec les cryptoportiques et la basilique du Forum
Environ 140 ap. J.-C.	La Basilique, phase 1 : Palais d'un haut fonctionnaire de province (<i>procurator provinciae Belgicae et duarum Germaniarum</i> ou <i>legatus Augusti pro praetore</i> ?)
144 ap. J.-C.	Construction d'un nouveau pont sur la Moselle (pont n°3)
Milieu du II ^e siècle ap. J.-C. :	Phase d'expansion : enceinte et portes de la ville (la Porta Nigra), le Forum (deuxième phase de construction en pierre) ; les temples à proximité du pont de la Moselle et de «Herrenbrunnchen», l'Amphithéâtre, le Cirque, les thermes dits de «Sainte-Barbe» somptueusement équipés d'un riche décor sculpté en marbre, sépultures (monuments funéraires).
1.274	Empire romain des Gaules, atelier monétaire à Trèves
293/94	Constance Chlore choisit Trèves comme résidence des empereurs romains
À partir de la fin du III ^e siècle :	Édification de la Basilique (phase 2), des thermes Impériaux, d'églises paléochrétiennes
Avant 360	Destruction de Trèves par les Germains
À partir de 364	Réaménagement de la résidence impériale de Trèves
1.392	Résidence impériale de Valentinien I ^{er} , Gratien, Magnus Maximus et de Valentinien II
A partir de 394	Transfert de l'administration impériale à Arles

Bibliographie

AUGUSTUSSTADT, 1984. *Trier. Augustusstadt der Treverer. Stadt und Land in vor- und frühromischer Zeit*. Mainz : Zabern, 1984.

BREITNER, G. ; GOETHERT, K.-P. 2008. Ein Altar für Augustus und Roma in Trier. *Funde und Ausgrabungen im Bezirk Trier*, 2008, vol. 40, 7-13.

CÜPPERS, H. 1990. *Die Römer in Rheinland-Pfalz*. Stuttgart : Theiss-Verlag, 1990.

DEMANDT, A. ; ENGEMANN, J. 2007. *Konstantin der Grosse*. Mainz : Zabern, 2007.

DENKSCHRIFT, 2005. *Rettet das archäologische Erbe in Trier*. Zweite Denkschrift der Archäologischen Trier-Kommission. Trier : Rheinisches Landesmuseum Trier, 2005.

GOETHERT, K. 2002. *Kaiser, Prinzen, prominente Bürger. Römische Bildniskunst des 1. und 2. Jahrhunderts n. Chr. im Rheinischen Landesmuseum Trier*. Trier : Rheinisches Landesmuseum, 2002.

GOETHERT, K.-P. 2003. *Römerbauten in Trier*. Regensburg : Verlag Schnell & Steiner, 2003.

GOETHERT, K.-P. ; KIESSEL, M. 2007. *Trier – Residenz der Spätantike*. In Demandt ; Engemann, 2007, 304-311.

HEINEN, H. 1985. *Trier und das Trevererland in römischer Zeit*. Trier : Spee-Verlag 1985.

LE BRUN-RICALES, F. *et al.* 2005. *Préhistoire et Protohistoire au Luxembourg*. Luxembourg : Musée National d'Histoire et d'Art, 2005.

LÖHR, H. ; TRUNK, M. 2008. Ein neues Militärlager auf dem Petrisberg bei Trier. *Del Imperium de Pompeyo a la Auctoritas de Augusto, Anejos de Archivo Español de Arqueología* 47. Madrid : CSIC, 2008, 141-150.

TRUNK, M. 1991. *Römische Tempel in den Rhein- und westlichen Donauprovinzen, Forschungen in Augst* 14. Augst : Römermuseum, 1991.

ZAHN, E. 1991. *Die Basilika in Trier*. Trier : Rheinisches Landesmuseum Trier, 1991.

Reims capitale de la Gaule Belgique et le réseau des villes de la province. Un essai

Ricardo GONZÁLEZ VILLAESCUSA - Professeur d'Archéologie, Université de Reims-Champagne Ardenne

En paraphrasant l'expression de l'historien de l'Antiquité Moses I. Finley, la colonisation n'est que l'exportation d'un problème. La colonisation est aussi un phénomène spatial par excellence. Les sociétés coloniales ont besoin de l'espace constitué de la terre, des matières premières, de la main d'œuvre, des producteurs, des consommateurs. Tout ce trouve dans l'espace acquis par la nouvelle société : manque d'espace, contrôle, la possession du nouvel espace. La construction des villes suppose l'installation de structures administratives, militaires, de résidences pour les colons bien sûr, mais aussi suppose de contrôler un espace à un lieu précis, avec un potentiel productif, agricole, minier, lieu de passage, front pionnier, lieu stratégique. Mais des villes avec un espace productif tout autour qu'il faut maîtriser, gérer, mesurer, diviser, fiscaliser... Le besoin de l'assise fiscale et des cadastres entraîne la naissance des parcelles agraires, des outils techniques de conquête de nouveaux terroirs (drainage et bonification...), de mise en exploitation de la terre, de division et d'assignation, de rétrocession parfois, aux anciens propriétaires indigènes mais qui doivent payer des impôts. En synthèse «tout pouvoir élabore et médiatise un modèle territorial» (Lussault, 2007, 227).

Les sociétés d'expansion impériale qui créent des prolongements territoriaux exportent non seulement des modèles spatiaux théoriques ancestraux mais aussi un état des lieux de cette même société au moment précis de l'expansion territoriale. Le nouveau territoire, le nouvel espace, devient ainsi un lieu de pratiques spatiales qui tiennent compte des modèles enracinés dans un passé lointain, mais aussi d'une projection utopique, sorte de renouvellement moral dont l'espace «vierge» permettrait en somme de

remettre à plat, sur de nouvelles bases, une nouvelle société. Mais l'utopie des bâtisseurs se retrouve face à la pesanteur des rapports sociaux.

L'expansion coloniale se fait alors depuis un «centre» pourvu d'un pouvoir fort, un état ou bien une société en processus de construction de cet état, en dépit d'une société établie sur des structures sociales, économiques, parentales plus «faibles» qui ne supportent le poids de la société coloniale qui les intègre enfin. Mais cette intégration n'est pas sans «prix» pour la puissance coloniale : l'espace investi n'est pas vierge et la société indigène ne manque pas de modèles et de pratiques spatiales. L'adaptation du modèle colonial n'est qu'une acceptation de ces pratiques qui ont un label d'efficacité, d'adaptation à un milieu mieux connu par les indigènes, subverties en vue d'une finalité différente établie par les nouveaux dirigeants.

En ce qui concerne la Gaule Belgique dans l'Antiquité, les nouvelles villes montrent l'exacerbation du quadrillage à la romaine, on dirait qu'elles suivent l'utopie romaine avec rigueur. Il s'agit des *géotypes* ou des types idéaux de ville (Lussault, 2007, 302), puisque il n'y avait pas de villes auparavant : quadrillage orthogonal, module constant, *forum* en position centrale... C'est le cas d'Amiens, Reims, Trèves... Par ailleurs, les villes romaines de cette province de l'Empire ne se créent ou ne se développent pas sur des anciennes agglomérations indigènes, à l'exception de Reims et Metz, exception dans le premier cas qui aura des conséquences pour l'avenir de cette ville. La plupart des chefs-lieux de la Belgique sont des créations *ex nihilo* et montrent la participation de l'armée dans leur création (Raepsaet-Charlier, 2009 a, 315).

En ce qui concerne la taille des villes on se trouve en face du même phénomène que les villes du tiers monde : la romanisation impliquera le gigantisme des villes de la Gaule Belgique (500 ha pour la ville de Reims au haut Empire). Peut-on interpréter le gigantisme dans le cadre de la théorie du centre-périphérie comme on le fait par ailleurs pour expliquer le gigantisme des villes du tiers monde (Claval, 1984, 409) et l'écart entre les plus grandes et les moyennes villes ?

La pratique spatiale des sociétés coloniales se construit sur des villes nouvelles ou bien on adapte des anciennes villes à la nouvelle réalité, trouvant une identité résidentielle congruente à leur identité sociale. L'intervention vers 20-19 av. J.-C. d'Agrippa sous l'égide de la réforme administrative augustéenne dans le nord de la Gaule aurait créé le réseau viaire de la région. Les villes de nouvelle création qui se retrouvent sur le tracé de ce réseau offrent un développement plus important. Les fondations d'Amiens, de Trèves, de Soissons ou d'Arras, offrent des datations précises, souvent dendro-chronologiques, autour de ces dates. Ces villes ont un lien spécial avec les deux grandes routes qui arrivent depuis Lyon, et se dirigent vers le *limes* rhénan d'un côté, et le *limes britannicus* de l'autre, avant la conquête des îles britanniques à l'époque de Claude. De cette logique spatiale on peut déduire que nous pouvons retrouver les éléments nécessaires pour parler d'un réseau de villes ou d'un système de villes avec deux fonctions majeures (Pumain, 1994) :

- « (...) une réponse au souci stratégique d'éviter l'invasion de l'extérieur ou la désagrégation de l'intérieur »
- « ...la desserte complète par un ensemble de services, qui doivent atteindre la totalité d'une population dispersée, tout en étant nécessairement regroupées en un nombre de lieux plus restreint ».

Il semble comme si un espace non urbanisé, au sens romain du terme, c'est-à-dire, avec des agglomérations villageoises indigènes comme les *oppida* gaulois, aurait été le lieu d'une pratique, d'un modèle spatial, et par voie de conséquence, d'une idéologie territoriale tel qu'il l'a pu mettre en pratique le genre d'Auguste, Agrippa, dressant le mappemonde propriété du peuple de Rome (Arnaud 1989, 21 ; 2007, 38). Il est donc nécessaire, de lire l'organisation du territoire comme un « texte » élaboré par une société sur le territoire et son organisation.

Les travaux de S. Fichtl (2004, a et b), sur l'évolution des limites des peuples gaulois du nord de la Gaule à la veille de la conquête, ont bien démontré que de la lecture spatiale des variations postérieures des aires d'influence des Rèmes et des Suessions on

peut conclure qu'avec les événements de 57 av. J.-C. les Rèmes se détachent de leurs voisins Suessions et qu'« ils se plaçaient, eux et tous leurs biens, sous la protection de Rome et de son autorité » (César, *Bello Gallico* II, 3, 2) contre la coalition belge. Peu après, l'aire d'influence des Suessions diminuera de manière parallèle à la montée en puissance de *Durocortorum*, déjà un des lieux cités par César (avec *Samarobriva*, *Lutecia* et *Bibracte*) ayant eu une assemblée des Gaules. Cette montée en puissance aboutira au choix de celle-ci comme capitale de la province de la Gaule Belgique, confirmant probablement le rôle centralisateur de cette agglomération dès avant la conquête.

Malgré l'exiguïté des vestiges archéologiques de cette période, l'archéologie de la ville de Reims confirme l'existence d'une agglomération et d'un *oppidum* antérieur d'environ 90 ha (R. Neiss dans ce même volume). Cet espace restera le centre géométrique de l'agglomération rémoise pendant toute l'Antiquité malgré l'élargissement d'époque augustéenne ou le retrait des remparts du IV^e siècle ap. J.-C. Bien que les vestiges matériels de cet *oppidum* préalable sont peu éloquentes pour comprendre et caractériser l'agglomération humaine qui s'y trouvait, ils ne laissent aucun doute sur « la place de premier plan qu'occupait cette agglomération dans le territoire gaulois des Rèmes » (*Ibidem*).

Dans cette même région, parmi les *ciuitates* des Remi et des Suessiones, on trouve à ce même moment ce que P. Pion a appelé « des villes champignons » (Pion, 2004, 13, Fig. 12). A la veille de l'arrivée de César, le long de l'Aisne on retrouve une forte concentration d'agglomérations humaines qui se raréfient dès qu'on avance vers le nord. Dans un rayon de 35 km, dans la vallée de l'Aisne, on retrouve trois agglomérations classés par Pion comme « grands oppida à caractère urbain » : celui de Reims, de Variscourt et de Villeneuve-Saint-Germain. Ces agglomérations sont caractérisées par leur taille (au-delà de 40 ha) et par l'existence de toute une série d'éléments liés à la spécialisation fonctionnelle avec apparition de quartiers artisanaux, des premières trames urbaines à partir d'un plan préétabli, mais aussi avec une hiérarchisation des rues et création de places (Fichtl, 2005).

Dans ce contexte faut-il comprendre la tâche organisatrice d'Agrippa avec la création du réseau routier tel que le décrit Strabon¹ :

« Agrippa en a fait [de *Lugdunum*] le point de départ des grandes routes : celle qui traverse les Monts Cemmènes et aboutit chez les Santones et en Aquitaine, celle du Rhin, celle de l'Océan, qui est la troisième et qui mène chez les Bellovaques et les Ambiani (...) de là par un col qui franchit le Mont Jura, atteindre le pays des Séquanes

¹ Strabon, Géographie, VI, 6, 11, Lasserre, F. (trad.) 2003.

et des Lingons, où la route se divise en deux branches, l'une pour le Rhin, l'autre pour l'Océan».

Pour notre propos, peu importe si l'élan de cette initiative est l'armée, les commerçants ou les besoins de la société civile comme l'avait remarqué B. Cunliffe (1993, 159). Les deux branches décrites par Strabon, celle de l'Océan et celle du Rhin signalent bien les deux *limites* de l'empire d'occident à cette époque. Ce tracé en deux branches met également en évidence une réalité sociale et économique qui précédait la conquête, ce qu'avait mis en relief B. Cunliffe avec la superposition de la dispersion des amphores Dressel 1, les sépultures de notables et les voies du réseau d'Agrippa (Cunliffe, 1993, 162 et Fig. 54). Cependant, même si le tracé tenait compte d'une réalité précédente, la nouvelle configuration laissera des zones sans desserte, ce qui se matérialise dans le progressif abandon de l'*oppidum* de Titelberg et l'essor incontestable d'*Augusta Treverorum* à l'endroit où l'itinéraire vers le limes traverse la Moselle.

Le Rhin sera stabilisé comme *limes* à partir des événements de la *clades Variana* de 9 ap. J.-C. et la côte gauloise de la Manche cessera d'être un *limes* en 43 ap. J.-C. La Gaule Belgique, qui aura un territoire compris entre la Seine et le Rhin au moins aux premiers années du règne de Tibère (Goudineau, 2007, 491), pourra être définie d'un point de vue administratif (Christol, 1984) comme :

«une province d'arrière par rapport aux deux provinces de Germanie, (...) minces bandes de terre qui longent le Rhin, où l'armée romaine constitue un important marché et un foyer de romanisation (...) [et] demeura toutefois la 'porte administrative' et la 'porte militaire' de la Bretagne».

La province est traversée par les deux branches septentrionales de la bifurcation décrite par Strabon : elle se situe à Langres-*Andematunnum*, et mène, d'un côté vers le Rhin, et de l'autre, vers Boulogne, la Manche, siège de la *classis Britannica*. L'axe principal, le Rhône-Rhin, est excentré par rapport au territoire, tout comme Trèves le noyau marchand et siège du procurateur, qui va éclipser Reims dès l'époque d'Hadrien (voir l'article de M. Trunk, dans ce même volume). Une des raisons qui pourraient expliquer ce relais pris par *Augusta Treverorum* serait le repli plutôt défensif d'Hadrien et la consolidation des frontières de l'Empire à cette époque.

Dans ce cadre territorial, on ne doit pas s'étonner que les Rèmes, dans une position plus ou moins centrale avec l'un des *oppida* indigènes les plus importants d'une région, avec une certaine «tradition» urbaine et avec une position stratégique pro-romaine prise en 57 av. J.-C., soit décrits par Strabon (IV, 3, 5) comme «le plus important de tous ces peuples (...) dont la capitale, Duricortora, rassemble aussi la plus

forte population et sert de résidence aux gouverneurs romains», dans la traduction de F. Lassère.

La densité de population mentionnée par Strabon se met en évidence par la forte concentration autour de l'agglomération à partir de La Tène récente, phénomène que ira de pair avec la disparition progressive des habitats de La Tène ancienne et moyenne situés autour du bassin de Reims, ce qui implique un «regroupement important et relativement rapide» (Neiss, sous presse). Ceci dit, on ne peut pas parler vraiment de villes dans l'espace qui deviendra la Gaule Belgique. À l'interrogation du titre de l'article de P. Pion «Des villes en Gaule du nord avant la conquête?» l'auteur répondait : «oui, il existe des villes (...) mais pas partout. Et les modalités et processus de cette première urbanisation demeurent largement à explorer» (Pion, 2004, 14). Les contrastes sont la norme, et l'analyse du réseau des villes, encore dans une phase embryonnaire, peut apporter quelques éléments de réponse.

D'abord, le contraste avec la situation urbaine méditerranéenne offre déjà une image absolument différente. A ce propos N. Terrenato rappelle que la tâche de fondation des colonies est beaucoup plus importante là où il existait déjà un réseau dense de villes et que leur propos est plutôt de compter avec une ville (vieille ou nouvelle) qui s'érige, par la nature de leur constitution même, en une alliée inconditionnelle de Rome. Dans les territoires peu urbanisés du nord de la Gaule apparaîtront de nouvelles entités urbaines avec peu de reflet matériel. Ce sont des entités urbaines, avec l'appellation de *ciuitates* même, avec peu ou nulle corrélation matérielle (Terrenato, 2009, 283-284). Dans ces zones peu urbanisées, les sanctuaires ont aidé à la constitution des cités et à la fixation des limites (Raepsaet-Charlier 2009 a, 315). T. Mommsen avait déjà remarqué cette différence entre le nord et le sud de l'empire avec la primauté de l'organisation du *pagus* face à la ville méditerranéenne, en suscitant et en rendant plus vif d'un côté le sentiment d'appartenance à Rome, et d'autre celui de la diversité'. Le chef-lieu était très important dans la plupart des *pagi* celtes, ce qui revient à dire que Rèmes et *Durocortorum* étaient synonymes (Mommsen, 1962, 100-103).

On trouve dans cette partie de l'Empire un phénomène de macrocéphalie urbaine ou métropolisation lié intimement au réseau viaire et à la bipolarisation entre la partie occidentale et orientale de la province. Dans le tableau suivant sont reportées, en plus de la surface des chefs-lieux de la Gaule Belgique, les dates de création quand elles sont connues ainsi que les dates de monumentalisation des centres urbains. Les villes plus grandes et plus précoces (en gras) jalonnent le réseau d'Agrippa (Fig. 1) et entretiennent un rapport étroit entre la date de construction des voies (il s'agit souvent des dates très

Reims capitale de la Gaule Belgique et le réseau des villes de la province. Un essai

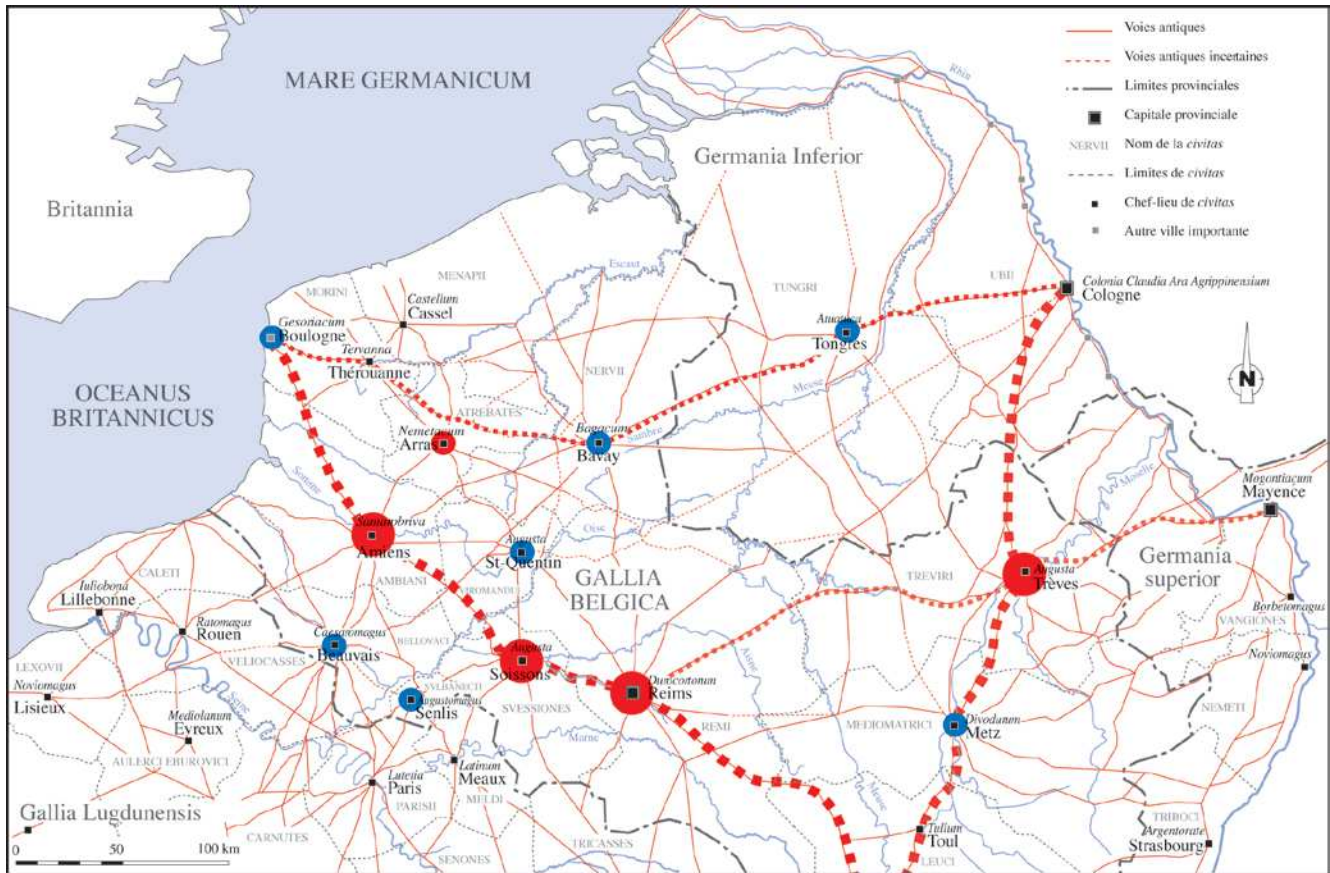


Fig. 1 : Réseau des villes de la Gaule Belgique. Les cercles rouges correspondent aux plus grandes villes, le trait rouge discontinu souligne les voies principales. Fond de carte Bayard, Mahéo, 2004, 27, Fig. 10.

Tableau 1. Sources HANOUNE R. 2007 et BAYARD, D., MAHÉO, N. 2004.

Ville	Début	Monumentalisation	Surface
A. Suessionum - Soissons	20 av. J.-C.	Haut-Empire	100 ha
A. Treverorum – Trèves	18-17 av. J.-C.	Ile siècle ap. J.-C	200 ha
Atuatuca – Tongres	?	Ile siècle ap. J.-C	?
A. Viromanduorum (St. Quen tin)	?	?	?
Augustomagus - Senlis	?	Claude	?
Bagacum – Bavay	10 av. J.-C.	Fin 1er siècle	?
Caesarmagus - Beauvais	Auguste - Tibère	Fin 1er siècle	100 ha
Divodorum – Metz	Gaule indépendante	Ile siècle ap. J.-C	50 ha
Durocortorum - Reims	Gaule indépendante	Fin 1er siècle	500 ha
Gesoriacum - Boulogne	Tibère	Claude	
Nemetacum – Arras	20 av. J.-C.		50 ha
Samarobriva – Amiens	19-16 av. J.-C.	Fin 1er siècle	200 ha

précises par dendrochronologie) et la création de la ville (Bayard, 2007), ainsi que le rapport morphologique entre la voie romaine et le quadrillage urbain comme c'est le cas d'Amiens dont la voie est la diagonale d'un carreau de deux sur trois îlots de la grille urbaine.

La bipolarisation entre les deux cotés de la province avait déjà été perçue par M.-E. Wightman (1984) où l'auteur appréciait le déséquilibre régional entre la partie orientale avec des indices d'urbanisation plus forts: mosaïques, inscriptions, une circulation plus vive de monnaies, et la partie occidentale. En

faisant la comparaison entre les inscriptions de la ville et du territoire, elle observait un décalage entre les inscriptions et reliefs des villes et campagnes environnantes. Dans la partie orientale de la province les inscriptions et les reliefs sont d'une manière absolue plus nombreux et avec des inscriptions funéraires plus importantes dans le territoire qu'en ville ; en revanche, dans la partie occidentale, et à Reims plus en particulier, elle identifiait le modèle qu'elle appela « métropolitain » car les inscriptions de la *ciuitas* des Rèmes étaient bien moins nombreuses

Reims capitale de la Gaule Belgique et le réseau des villes de la province. Un essai

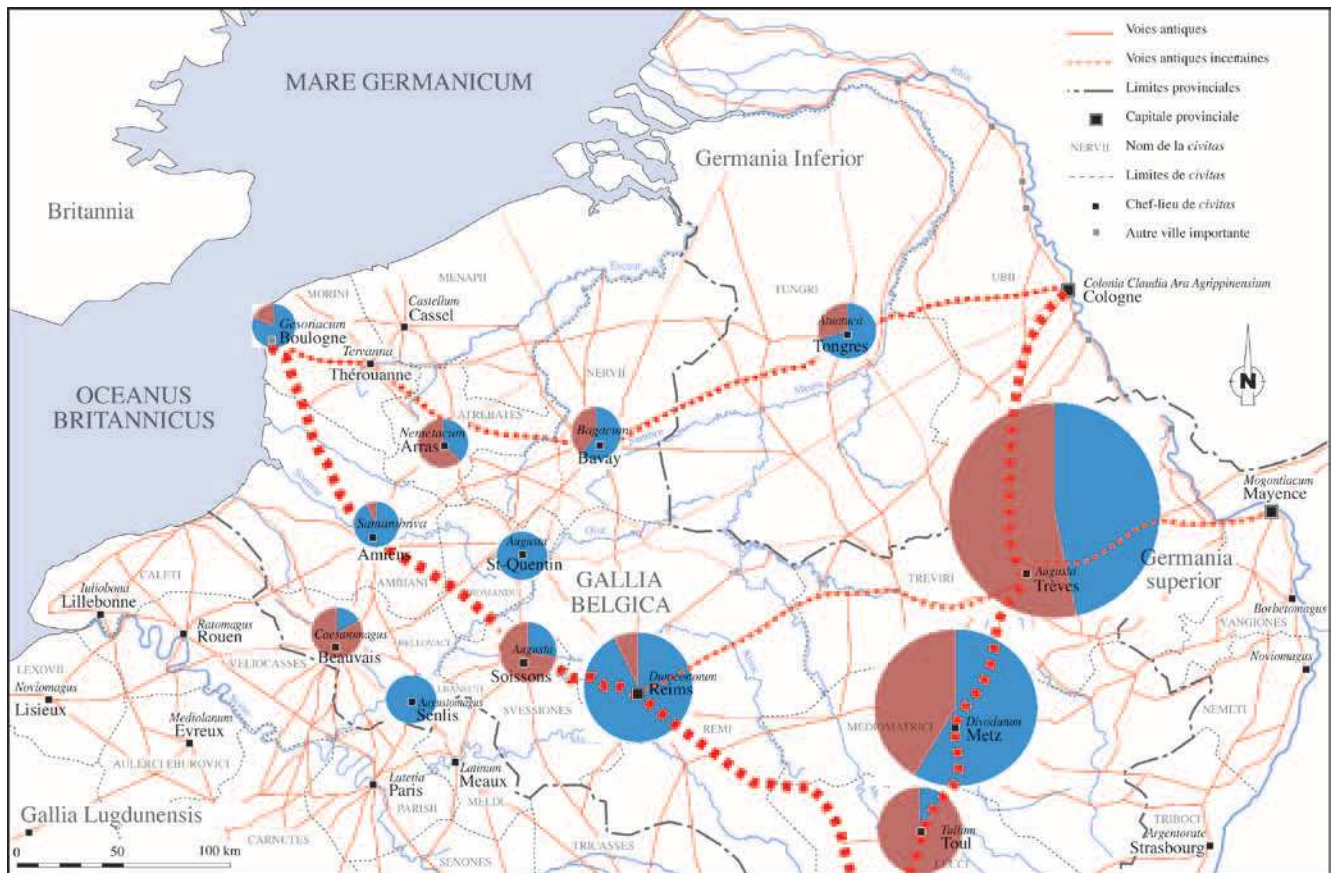


Fig. 2 : Réseau des villes de la Gaule Belgique. Proportion des inscriptions des villes, en bleu, et de leur territoire, en rouge. Source : Wightman, 1984, Figs. 1, 2. Fond de carte Bayard, Mahéo, 2004, 27, Fig. 10.

que celles de la ville (Wightman, 1984, 69, Figs. 1 et 2 ; voir notre Fig. 2).

La liste apportée par M.-T. Raepsaet-Charlier des décurions, magistrats et prêtres municipaux de la Gaule Belgique est redondante sur le déséquilibre régional observé entre la partie orientale et occidentale de la province. D'une liste composée de 34 notables, la moitié sont des citoyens Trévires (17) auxquels il faut ajouter les Médiomatriques (2) qui représentent 56% du côté oriental avec seulement deux villes. Les 44% qui reste pour la partie occidentale de la province sont répartis entre tous les peuples : Nerviens (4), Morins (3) Rèmes (2, dont 6% pour la capitale!) et un seul pour les Viromandues, Suessiones, Bellovaques et Ambiens (Raepsaet-Charlier, 2009 b, 372-375).

En guise de conclusion. Quelles étaient les atouts de Reims et de sa position géographique dans le contexte de la nouvelle configuration territoriale?

1. L'exemple de la fidélité envers Rome depuis les campagnes de César.
2. Une position quasi équidistante entre les deux *limites*, plus tard entre le *limes* rhénan et le port vers *Britannia*.
3. Un relais, un équilibre géographique et peut-être social entre les deux parties de la province.
4. La légitimation d'une profonde transformation territoriale de la géopolitique provinciale, sous l'apparence d'une continuité fondée sur la tradition d'une agglomération (et les élites qu'y résidaient) antérieure à la conquête.

Bibliographie

ARNAUD P. 1989. Pouvoir des mots et limites de la cartographie dans la géographie grecque et romaine in Actes du congrès de la SOPHAU. *Espace, paysages, histoire, Antiquité*. Besançon 27-29 mai 1988. *Dialogues d'histoire ancienne*, 87, n° 15, 9-29

ARNAUD P. 2007. La géographie romaine impériale, entre tradition et innovation : introduction in Cruz Andreotti, G. Le Roux, P., Moret, P. *La invención de una geografía de la Península Ibérica*. Vol. 2 (La época imperial), 13-46.

Reims capitale de la Gaule Belgique et le réseau des villes de la province. Un essai

BAYARD, D., MAHEO, N. 2004. *La marque de Rome. Samarobriva et les villes du nord de la Gaule*, Amiens.

BAYARD, D. 2007. Amiens 1983-2003, un bilan vingt ans après *Amiens romain*, in HANOUNE R. (éd.), *Les villes romaines du nord de la Gaule : vingt ans de recherches nouvelles* : Actes du XXVe colloque international de HALMA-IPEL UMR CNRS 8164, *Revue du Nord*, 2007, 11-42.

CHRISTOL, M. 1984. Problèmes historiques d'une province romaine au III^e siècle : la Belgique, in *Les villes de la Gaule Belgique, Actes du Colloque de Saint Riquier*, 63-72.

CLAVAL, P. 1982. *La logique des villes. Essai d'urbanologie*. Paris.

CUNLIFFE, B. 1993. *La Gaule et ses voisins. Le grand commerce dans l'Antiquité*. Paris.

FICHTL, S. 2004 a. Les peuples gaulois : III^e-I^{er} siècles av. J.-C. Paris.

FICHTL, S. 2004 b. Des capitales de cités gauloises aux chefs-lieux de province : le cas de Reims-Durocortorum, in (Ruiz de Arbulo ed., J.) *Simulacra Romae. Roma y las capitales del occidente europeo. Estudios arqueológicos*. Tarragona, 295-306.

FICHTL, S. 2005. *La ville celtique*, Paris.

GOUDINEAU, C. 1990. Les provinces de Gaule : problèmes d'histoire et géographie, *Mélanges Pierre Lévêque, Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 5, 161-170 ; réédition in 2007 *Regards sur la Gaule*, Paris, 472-493.

LUSSAULT, M. 2007. *L'Homme spatial*. Paris.

MOMMSEN, T. 1962. *Le province romane da Cesare a Diocleziano*. Florence.

NEISS, R., ROLLET, P. (sous presse). Reims. L'oppidum et les débuts de la ville gallo-romaine, Actes du 17^e International Congress of Classical Archaeology de l'Associazione Internazionale di Archeologia Classica. Rome, 2008.

PION, P. 2004. Des villes en Gaule du nord avant la conquête?, in BAYARD, D., MAHEO, N. *La marque de Rome. Samarobriva et les villes du nord de la Gaule*, Amiens, 12-14.

PUMAIN, D. 1994. La modélisation des réseaux urbains, 1994. Texte en ligne consulté en mars 2010 : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/00/05/17/PDF/Later.pdf>

RAEPSAET-CHARLIER, M.-T. 2009 a. La Gaule Belgique d'Auguste à Commode. Perspectives historiques, in BOHEC, Y. le (coord.) *Rome et les provinces de l'Occident de 197 av. J.C à 192 ap. J.C*. Nantes, 309-346.

RAEPSAET-CHARLIER, M.-T. 2009 b. Citoyenneté et nomenclature. L'exemple de la Gaule du Nord, in HURLET, F. (dir.), *Rome et l'Occident (II^e siècle av. J.-C. - II^e siècle apr. J.-C.)*. Rennes, 359-382.

TERRENATO, N. 2009. Las implicaciones culturales de la conquista romana in Bispham, E. *Europa Romana*. Barcelona [2008. *The Cultural Implications of the Roman Conquest*, in Bispham, E. Roman Europe. 1000 BC - AD 400, Oxford.]

WIGHTMAN, E.-M. 1984. Les villes de la Gaule Belgique : quelques considérations socioéconomiques, in *Les villes de la Gaule Belgique, Actes du Colloque de Saint Riquier*, 1984, 63-72.

